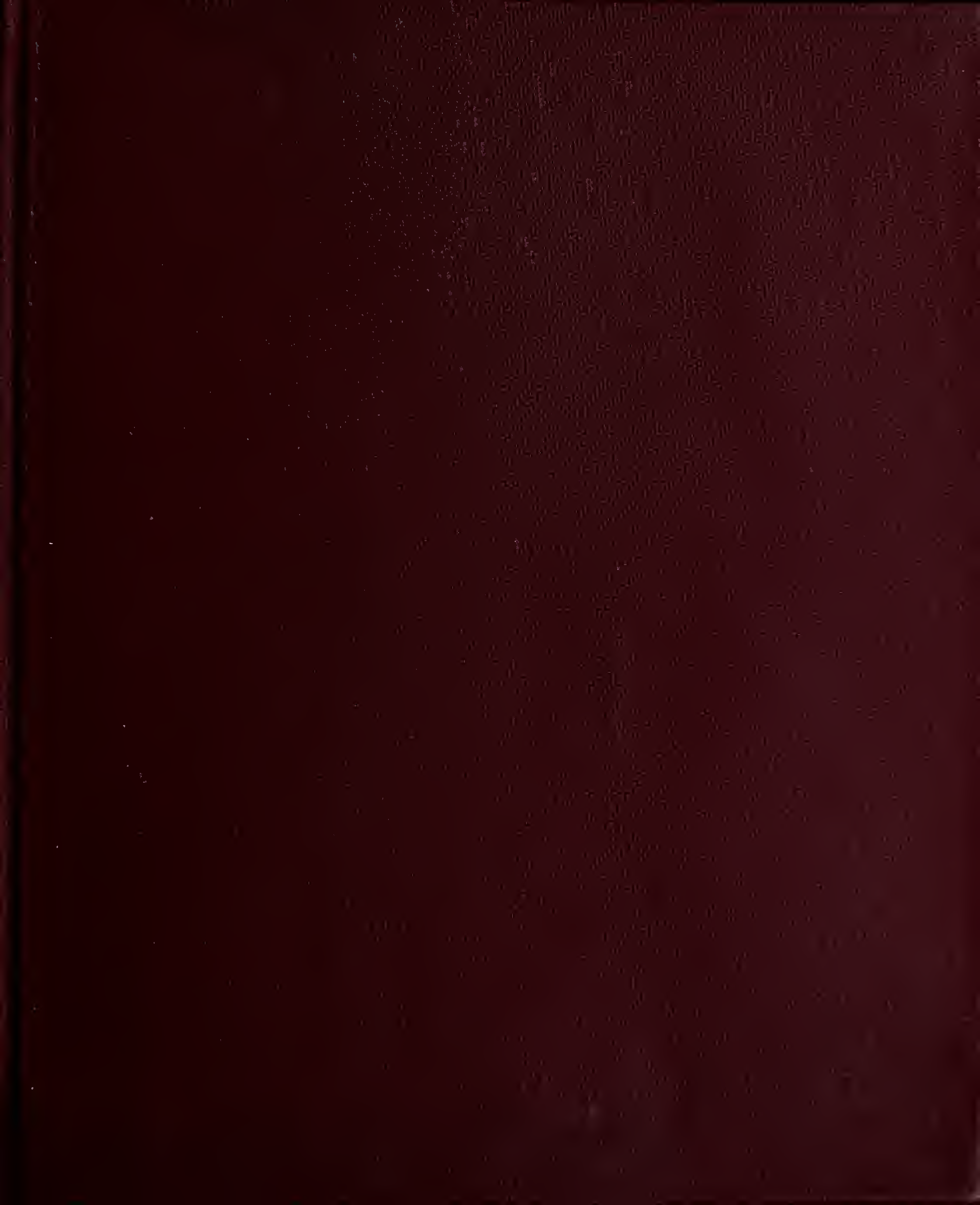


ARCHIVES HÉRALDIQUES

SUISSES

Schweizerisches Archiv

für Heraldik

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

1913

pt. 2

Mit IV Tafeln und 182 Textbildern



ZURICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1913



qui la revendit en 1779 à noble Samuel Mayor, seigneur de Lully. La famille Mayor a conservé cette seigneurie jusqu'en 1798. Les Mayor de Montricher comptent encore des descendants. Parmi eux, il faut citer Frantz Mayor de Montricher, ingénieur à Marseille (1810 à 1858), puis Henri de Montricher, également ingénieur à Marseille, qui a deux fils. La famille n'est donc pas encore près de s'éteindre.

M. Fréd.-Th. Dubois, bibliothécaire à Fribourg a présenté ensuite, au nom de M. le Prof. Hauptmann, une très intéressante étude sur les lettres de noblesse accordées à des familles du Pays de Vaud par les ducs de Savoie aux XVe et XVIe siècles.

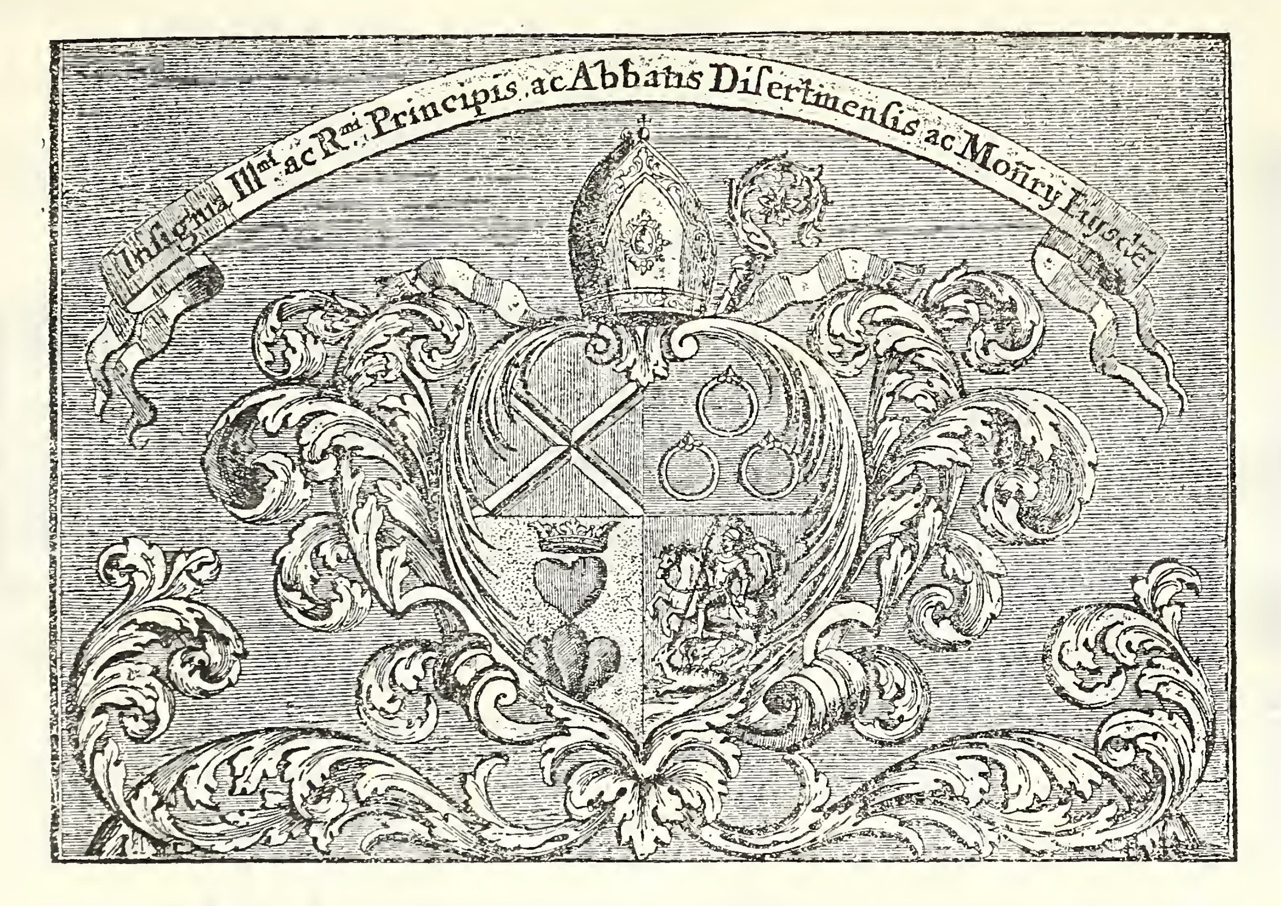
M. le Prof. Hauptmann est membre du Landtag de Prusse; il enseigne à l'Université de Fribourg lorsque les sessions parlementaires ne le retiennent pas à Berlin. C'est un érudit, et ses travaux héraldiques sont connus au loin.

Il s'est attaché à étudier le formulaire des lettres de noblesses accordées par les ducs de Savoie et leur développement successif. Il a eu sous les yeux plusieurs exemplaires des XVe et XVIe siècles et les a comparés. Parmi les plus anciens est une lettre de noblesse de Louis de Savoie, fils d'Amédée VIII, accordée à H. Masset et dont le petit fils fut châtelain de Sainte-Croix en 1506. L'empereur avait donné en 1417 aux ducs de Savoie le droit d'anoblir; droit réservé jusqu'alors à l'empereur seul. Des comparaisons faites entre les divers formulaires, il résulte que la lettre de noblesse impériale est adressée au public, tandis que la lettre ducale savoyarde s'adresse au bénéficiaire du titre de noblesse. Plus on avance, plus le style s'allège; on peut voir là l'influence des études classiques. Le blason est peint au dessous de la lettre, parfois une description en est donnée dans le texte. Au XVIe siècle, la langue du pays remplace le latin. Ce travail sera publié dans les *Archives héraldiques suisses*. M. Maxime Reymond a ajouté quelques considérations sur la cession par l'empereur au duc de Savoie du droit d'anoblir, puis après les remerciements d'usage de M. E. du Plessis au comité et à M. de Mandrot, la séance est levée.

M. Fréd.-Th. Dubois a fait circuler ensuite une série de moulages de sceaux vaudois, qu'il a relevés aux Archives de Turin, parmi lesquels un des plus anciens sceaux connus de Lausanne, certainement antérieur au XVIe siècle.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.





Stiftswappen von Disentis
und des Abtes Adalbert III. von Funs (1696–1716)
aus: «Idea sacrae Congregationis Helveto-Benedictinae» 1702.



Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1914 Jahrgang XXVIII Année Heft 3.

Verantwortliche Redaktion: Dr. FRIEDR. HEGI und FRÉD.-TH. DUBOIS

Les vitraux armoriés suisses du Musée de l'Ermitage à St-Pétersbourg,

par Wladimir de Bélinsky.

(Suite).

IXe Fenêtre.

No 43. — En haut un cartouche tenu par deux chérubins; au milieu un cartouche avec l'inscription:

Dry gaben mire weirauch Gold
auss dreyer Küngen richem soldt
Dem Künig Gott Mensch opfer bracht
dar durch sy geistlich wolt bethracht
Gold liebe weirauch das gebett
die bitter Mirrhe Buosen stett.

Au centre, l'adoration des trois rois-mages. En bas dans les angles dans deux couronnes ovales deux anges tenant chacun deux armoiries: à gauche: 1o d'azur à un mannequin d'or, qui a au lieu de bras deux grappes de sinople; et 2o de pourpre à un fer de meule d'argent, accompagné en chef d'un lys de même et en pointe d'un mont à trois coupeaux de sinople; à gauche: 1o même armoirie que la première à gauche; 2o d'azur à un pélican (ou cygne, ou oie) sur un poisson d'argent (le dépeçant). — Entre les deux couronnes ovales un cartouche avec cette inscription:

Johan Baltaser Ho-
negger des grossen
Raths Fr. Elisabeta
Bucherin sin Eegmahel.
Melcher Honegger
und F. Verena Schrib-
erin sin Egmahel Beyd
gebrüderen von Bremgarten. 1629

N° 44. — Scène de prison au fond une fenêtre grillée derrière laquelle on distingue des visages de détenus. Dans la salle des condamnés auxquels on applique la question. Au premier plan, un juge ou geôlier causant avec un condamné couché sur de la paille s'appuyant sur un sac ou boule, les mains enchaînées et avec un autre pris dans le carcan. Au-dessous de cette scène l'inscription:

Die gfangnen soltu ouch nit schühen
Dyn hilff und trost Jn̄ nitt endzichen
Dan wir ouch all sind gfangē gtegen
Bim Tüfel von der sünden
wägen

En bas, comme dans le vitrail précédent, dans deux couronnes ovales des armoiries tenues par des anges: à gauche d'azur à un fer de lance (ou soc de charrue) d'argent, la pointe vers le chef, sur un mont à trois coupeaux de sinople; à droite: d'azur à la demi roue de moulin d'or sur un mont, comme le précédent, surmontée en chef des lettres A G d'azur. Entre les deux armoiries l'inscription:

Heinrich Hüsser Wacht
Meister und Antoni
Guyer Am̄an zu Rütti. 1640.

N° 45. — Scène représentant le martyre d'un saint nimbé subissant sa peine dans une chaudière; à dessous on voit le feu attisé par deux hommes. A droite des légionnaires romains. A gauche un ange exhorte le martyr, au-dessus, des nuages desquels sort une main tenant une couronne à travers laquelle passe un rayon avec l'inscription: „*Will dir Krone dess Lebens geben . . .*“ Aux deux côtés dans des niches entre des colonnes, un roi en armure, couronné, nimbé portant une église, et une sainte également nimbée. Plus bas, au milieu, un écusson de pourpre à la fasce d'argent chargée d'un poisson au naturel. En bas 13 personnages à genoux soit le père et ses huit fils, dont six ont une petite croix d'argent sur la tête, et à droite la mère et ses trois filles, dont la première et la mère ont aussi une petite croix sur la tête. En bas l'inscription:

Heinrich Fischer der Zeit Undervogt
zuo Meryschwandt un Verena Fischerin sein Egmahell. 1648.

N° 46. — Au centre entre deux colonnes la Madonne entourée de nuages et de quatre anges. En bas dans deux couronnes ovales à droite et à gauche deux armoiries avec casque et lambrequins; à gauche, d'or (damasquiné) à la roue de moulin de sable; cimier: la pièce de l'écu entre deux proboscides coupés d'azur et d'or; à droite, de gueules au bouc d'argent en pied, chevillé et onglé d'or, sur un mont à trois coupeaux de sinople; cimier: un buste d'homme sans bras. Entre les deux armoiries l'inscription:

J' Hans Lupold Peyer des grosen
Raths der Statt Lucern und F. Anna
Marie Eggsin sin Ehgmahel. 1630.



Nº 47. — Deux beaux halebardiers tenants des pertuisanes ou halebardes, coiffés de hauts chapeaux à longs bords et ornés de plumes. En haut une scène de vendanges. — En bas dans les angles deux écussons: à gauche: parti de gueules et d'or, à deux échasses terminées en croix, de l'un à l'autre; à droite, d'or (damasquiné) à deux écots (torches) de sable, enflammés, posés en sautoir, cantonnés de quatre boules du même.

Entre les deux armoiries l'inscription:

Jacob Vogel Barbara
Schwartzenbachi syn Eegma-
hel Joss Brendli Elsbeta Vog-
tin syn Eegemachel; 1612.

Nº 48. — Entre deux colonnes au centre: Jonas sortant du ventre de la baleine. Au fond un paysage maritime: au loin des montagnes, sur un promontoire un château ou forteresse, sur le rivage une ville avec port, sur l'eau une barque etc. Au-dessous l'inscription:

Glich wie im Watfisch Jonas lag
verschlosen 3 nacht und 3 tag
also Christus im buch der erd
3 tag im grab verschlosen ward.

En bas, dans deux couronnes ovales, deux armoiries avec casques et lambrequins; à gauche: d'azur (damasquiné) au fer à cheval[1] d'argent surmonté d'une croisette de même, le tout sur un mont de trois coupeaux; cimier, l'emblème du milieu sur trois monts; à droite: d'azur (damasquiné) à la couronne d'or à cinq fleurons; cimier, un demi-vol chargé du meuble de l'écu. Entre les deux armoiries l'inscription:

Rudolff Sing der eller all
Seckelmeister der Gmeind / Riespach
Cathrina Kramerin syn eliche husfr:
Heinrich Relstab zu Kilchberg: Susāna
Negelin syn ehel hus-frau.

En haut du vitrail sur la clef de l'arc, la date: *1647.*

Xe Fenêtre.

Nº 49. — Au centre, entre deux colonnes la scène de Daniel dans la fosse aux lions. Au-dessus l'inscription:

„Auss der Feind Hast ward Daniel
Zum löen grub geworfen schnell
Aber der gloub hilt schadiglos in
Da sein feind starben doch darinn.“

[1] Meuble typique polonais, se répétant dans beaucoup d'armoiries comme Sas, Lubicz Slepowron etc.



En bas dans les angles deux couronnes ovales contenant chacune un ange tenant une armoirie; à gauche d'azur à la gaffe d'or abouté d'argent. A droite: d'azur à la marque de maison d'or.

Entre les deux armoiries l'inscription:

Lamprecht Caltp-
rūner Undervogt
Fr. Anna Abdorf
syn Ehliche hauss-
frouw: 1638.

Nº 50. — Une scène représentant un vieillard mourant sur un grand lit à baldaquin. D'un côté du lit, trois femmes dont l'une est en pleurs, probablement l'épouse du malade. De l'autre côté du lit deux personnages discutant; devant le lit au premier plan, deux hommes causant avec le mourant, l'un d'eux lui lisant un livre. A côté une table ronde sur laquelle on voit divers objets, des fioles, verres etc.

Au-dessous de cette scène l'inscription:

Die Kranckuen bsuch tröst sy der not
Wan sy die Kranckheit und der tod
Darzu die grüssne gryffet an
Ein solchen Kampf must
auch beslahn.

En bas, dans les angles deux couronnes ovales contenant chacune un ange tenant une armoirie. Celle de gauche est tout a fait brisée et remplacée par un morceau de verre blanc. Celle de droite porte: d'argent à une marque de maison de sable (cercle avec traverse horizontale et verticale et surmonté d'un T). Entre les deux écus l'inscription:

Jacob Holz Schützen Hauptman
und Hans Heinrich Holz Grichtsweybel
1640

Nº 51. — Scène de Judith tuant Olopherne; au-dessus l'inscription: *JVDITH 13 CAP.*

En bas dans les angles deux couronnes ovales contenant chacune une armoirie avec casque et lambrequins. A gauche, d'azur au lys d'or flanqué de deux roses au naturel tigées et feuillées de sinople. Cimier: un ange habillé d'azur tenant de la droite un lys d'or et de la gauche une rose au naturel tigée et feuillée de sinople. A droite: parti d'or et de sable à deux lévriers rampants adossés, de l'un à l'autre, colletés d'argent. Cimier: un lévrier issant d'or, colleté et bouclé d'argent. Entre les écus l'inscription:

Hans Uirich Stutz Bur-
ger der Statt Zürich und
Fr. Catharina Bluntschlin
syn Ehliche huss frouw. 1643.



Nº 52. — Grand vitrail formé de deux pilastres sur lesquels se détachent, à gauche, St-Jean et à droite, St-Jacques; sur l'arc qui en haut relie les pilastres, deux chérubins et au centre la scène du jugement de Salomon. Entre les pilastres au centre se détachant sur un fond blanc et transparent une belle armoirie avec casque et lambrequins. L'écu porte sur un fond brun ou pourpre (damasquiné) une plante arrachée, formée d'une tige droite avec trois racines et trois feuilles de chaque côté et portant à son extrémité sa graine sortant d'une cupule, le tout de sinople; lambrequins aux couleurs de l'écu; cimier: un buste de jeune fille sans bras, la tête couronnée de fleurs, vêtue d'un parti.

En bas un cartouche portant l'inscription:

Hr. Johann Jacob Kross Ward
Zu einem XXI-r Und Ober Herrn bey
Einer Ehrsamen Zunfft der Blumen Er-
wehlet Sambstags den 5. Febr: Ano 1648.

Ce vitrail est signé: H. Nuscheler Zurich fec.

Nº 53. — Beau vitrail d'un maître suisse de la première moitié du XVIe siècle. Entre deux colonnes et se faisant face un banneret et un lansquenet. Sur le sol entre ces deux personnages un écu aux armes du canton de Zoug, surmonté de celles du St-Empire avec la couronne impériale. Le banneret porte une bannière carrée aux armes de Zoug ornée à l'angle supérieure près de la hampe, d'une image sainte représentant une *pieta* (peut-être la bannière de Jules II). En haut au-dessus de l'arc qui relie les deux colonnes scènes de guerre, à gauche soldats, et banneret portant un drapeau rouge allongé chargé d'une croix blanche transversale; à droite, des guerriers s'approchant d'un château dont le pont-levis est baissé. Point d'inscription.

Nous nous proposons de publier plus tard dans les Archives héraldiques encore une autre série de vitraux armoiriés suisses du Musée de l'Ermitage à St-Pétersbourg [1].

---

[1] Nous avons remis à la bibliothèque de la Société suisse d'héraldique une série de petites photographies des différents vitraux que nous avons décrit ici et les lecteurs que cela intéresse pourront les avoir en consultation.

Die Aufnahme der Schweizer in den Johanniter- (Malteser-) Orden,

von Prof. Dr. Hans Karl Seitz, Rorschach.

(Schluss).

Das Dekret vom 8. Juni 1599, welches durch ein neues Ordensdekret vom 9. November 1624 bestätigt wurde [1], hatte in der Folge von seiten der deutschen Zunge eine andere, den Eidgenossen ungünstige Auslegung erfahren. Während es nämlich im ursprünglichen Wortlaut hiess, dass immer einige Schweizer in den Ritterstand des Ordens aufgenommen werden können (admitti possint in gradum fratrum militum aliquot ex filiis strenuae Reipublicae), so interpretierte und beschränkte nun die deutsche Zunge dieses „aliquot" auf drei Ordensritter und einen Ordenspriester oder dienenden Bruder. Damit war die Zahl der sich im Orden befindenden Schweizer, die früher eine unbestimmte und je nach den Anmeldungen grössere oder kleinere war, auf ein Minimum beschränkt, auf eine Zahl, die übrigens nicht im Verhältnis stand zu den in der Schweiz noch bestehenden sechs Johanniterkomtureien Tobel, Leuggern, Basel-Rheinfelden, Bubikon, Hohenrain-Reiden und Freiburg. Diese Bestimmung musste natürlich wieder Anlass zu Streitigkeiten geben, sobald mehr Schweizer in den Orden eintreten wollten, als die bestimmte Zahl erlaubte, und die Schweizer beriefen sich dann nicht mit Unrecht auf das Dekret vom 8. Juni 1599. Dies um so mehr, als das Dekret in der Schweiz, wie übrigens auch in Malta und Rom, immer so aufgefasst wurde, dass nur die Zahl der „more helvetico" Ritter, nicht aber derjenigen der Proben „more germanico" beschränkt sei [2].

Im Jahre 1652 hatte sich Jakob Glassons, ein Priester von Freiburg i. Ü., um das Ordenskleid der Johanniter bemüht [3]. Nachdem er vom Generalkapitel und Grossmeister in Malta aufgenommen worden war, gab auch das Provinzialkapitel in Deutschland seine Bestätigung, jedoch nur mit dem ausdrücklichen Vorbehalt, dass diese Aufnahme keinen Präzedenzfall schaffe. Die Aufnahme in den Orden stand nämlich in erster Linie dem Provinzialkapitel zu. Erst, wenn der Petent von diesem abgewiesen wurde, konnte er an das Generalkapitel in Malta rekurrieren. Wenn Glassons, hiess es, in den Orden aufgenommen werde, so geschehe es allein aus Gnade, welche ihm um so eher vergönnt werde, als er bereits grosse Unkosten gehabt habe und in Malta gerade ein deutscher Ordenspriester nötig sei. Gleichzeitig protestierte das Provinzialkapitel gegen jede weitere Aufnahme von Schweizern in den Johanniterorden. Es erklärte, dass es den Ulrich Forer von Luzern, der in Malta als dienender Bruder aufgenommen wurde, als Ordensbruder weder anerkennen, noch annehmen werde [4].

---

[1] Vgl. Eidg. Abschiede, Bd. V 2 b S. 1595.

[2] Vgl. Breve des Grossmeisters zu Malta v. 16. II. 1608.

[3] Vgl. Staatsarchiv Freiburg (Schweiz), Abteilung: Komtureiarchiv Nr. 562, 563.

[4] Staatsarchiv Freiburg (Schweiz), Abteilung: Komtureiarchiv Nr. 563; Vgl. über Ulrich Forer auch Hartmann, Die Ahnenprobe Ulrich Forers von Luzern, 1652. Schweiz. Archiv für Heraldik. Jahrg. 25. Heft 1 S. 155 (Tafel XI).



Im Jahre 1657 wollte Beat Daniel Gottrau von Freiburg als Ordensritter eintreten, wurde jedoch abgewiesen, weil die Dreizahl der schweizerischen Malteserritter noch vollständig sei[1]. Ebenso erging es 1660 dem Leutnant Nikolaus v. Fivaz und Johann Denervaud, beide von Freiburg[2]. Die Petenten wandten sich an die Tagsatzung der katholischen Orte. Diese erhob Beschwerde beim Kaiser und Ordensmeister in Deutschland und ersuchte den Papst, die Beschränkung der schweizerischen Malteserritter auf bloss drei Ordensritter aufzuheben[3]. Doch alle Schritte waren umsonst. Das Provinzialkapitel und der Ordensmeister in Deutschland weigerten sich hartnäckig, mehr als drei Ritter und einen Priester oder dienenden Bruder aus der Eidgenossenschaft aufzunehmen. Ihre Absicht, die Schweizer überhaupt ganz aus dem Orden zu entfernen, trat indessen klar zu Tage, als Aloys Tanner von Uri behufs Eintritt an den Orden gelangte.

Aloys Tanner[4], Sohn des urnerischen Landammann Joh. Jak. Tanner, Ritters und päpstlichen Gardehauptmanns zu Ravenna, hatte sich 1661 mit Empfehlungsschreiben der katholischen Orte zum Eintritt in den Orden gemeldet. Die deutsche Zunge wollte ihn nicht aufnehmen, weil, wie sie sagte, ein Defekt der Landesgrenze bei ihm vorhanden sei. Tanner war nämlich nicht in der Schweiz, sondern während eines Aufenthaltes seiner Eltern in Ravenna geboren, aber vom Papste dieses Defektes wegen dispensiert worden. Das Provinzialkapitel wies ihn ab und wollte ihn verhindern, an die zweite Instanz, das Generalkapitel in Malta zu rekurrieren. Als der Rekurs dann doch zustande kam, protestierte es aus dem gleichen Grunde gegen seine Aufnahme. Seine Vertreter beim Generalkapitel sagten offen: die Schweizer könnten eigentlich gar nicht in den Orden aufgenommen werden, weil die Eidgenossenschaft eines Adels entbehre, da die Stammhalter schon vor Zeiten verdrängt worden seien (Helvetios in hoc sacro ordine revera cooptari non posse, quia huiusmodi provinciae claris genere stirpibus dudum repulsis nobilitate carent[5]). Sie stützten sich dabei auf das Dekret von 1599, kraft dessen man sich eben aus diesem Grunde mit Ahnenproben nach bloss militärischer Abkunft begnügt habe. Leottardi, der Fürsprech des Aloys Tanner beim Generalkapitel erwiderte den Vertretern der deutschen Zunge: Tanner wolle, wie sie ja wissen, seine Adelsproben wie die übrigen deutschen Ordensritter mit sechzehn Ahnen machen. Es sei daher nicht der niedrige Adel, noch weniger der Defekt der Landesgrenze, weshalb sie ihn vom Orden ausschliessen, sondern einzig deshalb, weil er ein Schweizer sei. Das Generalkapitel beschloss, es sei Tanner von der deutschen Zunge in den Orden aufzunehmen, gesetzt, dass er seine Adelsproben „more germanico“ mit sechzehn Ahnen mache, was offenbar auch geschah.

---

[1] Staatsarchiv Freiburg (Schweiz), Abteilung: Komtureiarchiv Nr. 563.

[2] Staatsarchiv Freiburg (Schweiz), Abteilung: Komtureiarchiv Nr. 564.

[3] Vgl. Eidg. Abschiede, Bd. V 1 a S. 576 p, 582 g, 587 kk.

[4] Vgl. über die Schwierigkeiten seiner Aufnahme und die Bemühungen um die Aufhebung der Dreizahl der schweizerischen Ordensritter: Staatsarchiv Freiburg (Schweiz), Abteilung: Komtureiarchiv Nr. 563, 565, 566, 569; Eidg. Abschiede, Bd. VI 1 a S. 526 k, 529 s, 538 e, 558 g, 576 p, 582 g, 587 kk, 606 i.

[5] Staatsarchiv Freiburg (Schweiz), Abteilung: Komtureiarchiv Nr. 566.



Gestützt auf diesen Beschluss des Generalkapitels ersuchte die deutsche Zunge den Grossmeister in einer Eingabe[1], er möge beim Papste dahin wirken, dass die Schweizer ihre Proben in Zukunft wie Aloys Tanner mit sechzehn Ahnen machen, oder aber, dass er ihnen auf Grund des Dekretes von 1599 beweise, dass sie keinen Adel hätten und ihnen den Eintritt in den Orden verwehre. Dieses Verlangen glaubte sie im Interesse der Reinerhaltung des Ordensadels innerhalb der deutschen Zunge stellen zu müssen.

Grossmeister und Generalkapitel waren in der Antwort auf diese Eingabe nicht frei; denn bereits am 30. August 1664 hatte Papst Alexander VII. (1655 bis 1667) ein Breve[2] erlassen mit dem Befehl, die Schweizer gemäss dem Dekrete von 1599 nach althergebrachten Gewohnheiten in den Orden aufzunehmen. Der Generalrat in Malta beschloss daher, es dürfe zur Zeit keine Neuerung in der Sache eingeführt werden. So blieb alles beim alten, aber auch die Einschränkung der schweizerischen Ordensritter auf drei wurde nicht beseitigt.

Der päpstliche Erlass von 1664 brachte den schweizerischen Malteserrittern ruhigere Zeiten. Der Luzerner Franz v. Sonnenberg, der 1630 und 1634, erst „more helvetico“, dann „more germanico“ (siehe die Ahnentafel Fig. 128) aufgenommen wurde, erhielt zahlreiche Komtureien, wurde 1666 Grossprior von Ungarn und 1682, kurz vor seinem Tode, Oberster Meister in deutschen Landen[3] (Fig. 129). Der Solothurner Johann v. Roll zu Emmenholz, erst Komtur zu Hohenrain, Basel, Dorlesheim und Buchs, erhielt das Amt eines Generalrezeptors in Oberdeutschland[4]. Als der letztere 1696 starb, wurde an die freigewordene Stelle eines schweizerischen Ordensritters mit päpstlicher Dispenz der siebenjährige Peter Fegeli de Vivy (Kt. Freiburg) aufgenommen[5] (Fig. 130). Als schweizerische Johanniterpriester amteten seit 1686 beständig Glieder der Freiburger Familie Düding, welche nacheinander Priesterkomture von Freiburg wurden[6].

[1] Staatsarchiv Freiburg (Schweiz), Abteilung: Komtureiarchiv Nr. 569.

[2] Staatsarchiv Freiburg (Schweiz), Abteilung: Komtureiarchiv Nr. 565.

[3] Vgl. Eidg. Abschiede, Bd. VI 2 a S. 52 h und folgendes Werk: Der Preysswürdige Sonnenberg, Vorstellend die Historische Erzehlung, welcher massen der Hochwürdigste Gnädigste Herr Herr Franciscus von dem Uhr-alt Hoch-Adelichen Hauss von Sonnenberg und Ballwyl in der Schweitz In den Ritterlichen St. Johann oder Maltheser Orden zu denen Commenthureyen Wesel, Boreken, Heitersheim, Villingen, Leuggern, Hohenrein und Reiden, Grand-Priorat Ungariae, endtlich Obrister Meister Teutscher Landen, und hiemit Fürst dess Heil. Röm. Reichs erwöhlt worden. Alles auss denen jetzt üblichen, zu und von denen Päbstl. Käyserl. Königl. Malthesischen etc. Höffen, Respubliquen, Stätten, Herren etc. eingelangten Erwöhl: Besitz-Einnehmung, Insinuation: Dank- und Gratulation-Schrifften, auss den wahren Originalien belegt zu allgemeinen, der Grossmächtigen Eydgnossschafft Ehren, und unsterblichen Nachruhmb seines Gnädigsten Fürsten und Herrn Hochseel. Mit noch anderen Curiositäten herauss geben von P. S. Not. Apost. & Caes. Publ. Baden im Schweitzerland bey Johann Ludwig Baldinger, 1683. — Vgl. ferner G. von Vivis, Drei Ahnenproben. Schweiz. Archiv für Heraldik. 1901. S. 43.

[4] Vgl. Staatsarchiv Freiburg (Schweiz), Missiven Nr. 49 fol. 352; Eidg. Abschiede Bd. VI 2 b S. 1963.

[5] Vgl. Staatsarchiv Freiburg (Schweiz), Abteilung: Komtureiarchiv Nr. 581, 581[2], 584, 585; Missiven Nr. 49 fol. 352.

[6] Vgl. über diese Düding: Hans Karl Seitz, Die Johanniter-Priester-Komturei Freiburg i. Ü. mit Regesten. Freiburg, 1911, S. 110 ff., abgedr. in Freiburger Geschichtsblätter, 17. und 18. Jahrg. 1910/11.

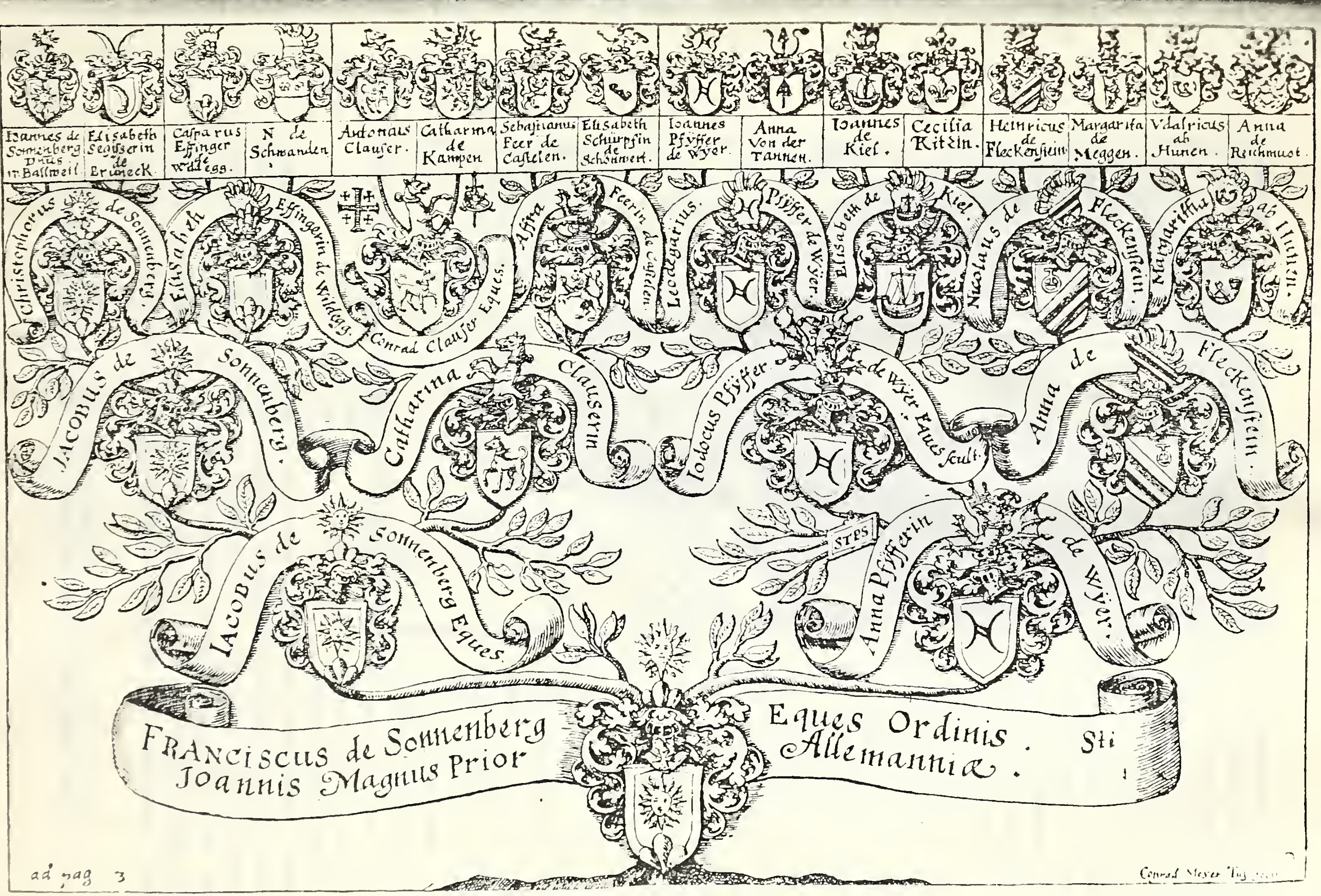


Fig. 128. Ahnentafel des Franz von Sonnenberg.





Fig. 129
Franz von Sonnenberg.

Erträglichere Verhältnisse zwischen den deutschen und schweizerischen Ordensrittern traten jedoch auch in der Folge nicht ein. Die Schweizer konnten es nie vergessen, dass man ihre Ritterzahl auf drei beschränkte, während doch diejenige der deutschen Ordensritter unbestimmt blieb. Sie machten dem Papste Vorwürfe, dass er dieses Unrecht nie aufhebe, und weigerten sich 1701 aus diesem Grunde sogar, eine Abordnung nach Rom zu schicken [1]. Die deutsche Zunge ihrerseits fuhr in ihrer alten Praktik fort, indem sie bei Vergebung von Komtureien die schweizerischen Malteserritter vielfach überging und in den Ordenskalendern bei ihren Namen ausnahmsweise den Heimatort hinzufügte, was als Beleidigung aufgefasst wurde. Zudem zeigte sie immer mehr das Bestreben, die Schweizer von den ersten Würden, wie das Grosspriorat und das Generalrezeptorat, auszuschliessen. Namentlich wurden die Klagen in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts wieder lauter. Die Tagsatzung der katholischen Orte unternahm verschiedene Schritte zum Schutze der schweizerischen Ordensglieder [2]. 1726 richtete sie eine kategorische Erklärung an die Prokuratoren der deutschen Zunge in Malta und verlangte Aufschluss über folgende Fragen: 1. Ob eine deutsche Zunge die schweizerischen Cavalieri, welche die Proben ihres adeligen Herkommens durch

[1] Vgl. Eidg. Abschiede, Bd. VI 2 a S. 918 a.
[2] Vgl. Eidg. Abschiede, Bd. VI 2 a S. 1628; Bd. VII 1 S. 290 e, 386 c, 524 l.



die erforderlichen Agnaten machen können, ohne Fixierung einer Zahl und unbedingt gleich den übrigen deutschen Cavalieri, laut Dekret Alexanders VII. (vom 30. August 1664) und Urbans VIII. (vom 7. Dezember 1626) annehmen wolle oder nicht. 2. Ob sie die in den Orten erteilten Attestationen über die von den Edelleuten abgelegten Proben anerkennen wolle. 3. Ob dieselbe gesinnt sei, den schweizerischen Cavalieri zu gestatten, Galeeren zu halten, zu gemeinen Ämtern und Würden, ja auch zu dem Grosspriorate von Deutschland zu gelangen[1]. Auf diese Anfrage erteilte die deutsche Zunge keine Antwort und kümmerte sich überhaupt um die Schritte der katholischen Orte sehr wenig.



Fig. 130
Wappen des Peter Fegeli de Vivy.

Im Jahre 1755 richtete nun der Freiburger, Baron Franz Jos. Niklaus Griset de Forel, Komtur zu Sulz im Oberelsass und Generalrezeptor des deutschen Priorats, im Namen der schweizerischen Malteserritter eine Beschwerdeschrift an die gemein-eidgenössische Tagsatzung zu Frauenfeld[2]. Er klagt darin, dass die deutsche Zunge den schweizerischen Rittern den Zugang zu allen Ehren und Würden streitig mache, dass sie neuerdings wieder beschlossen habe, nie mehr als drei Ritter aus der Schweiz aufzunehmen, und dass sie von den schweizerischen Rittern für ihre Proben Ausweise von deutschen Reichsfürsten verlange. Den Streithandel, der darob entstand, suchte die deutsche Zunge vor den Kaiser zu ziehen. Die Tagsatzung von Frauenfeld legte dagegen 1759 Verwahrung ein, da sie keinen andern Richter als den päpstlichen Stuhl anerkenne[3]. Den vielen Bemühungen der gemein-eidgenössischen Tagsatzung und der katholischen Orte beim Kaiser und König von Frankreich, beim Ordensmeister in Deutschland und Grossmeister in Malta und beim Papste gelang es indessen, dass die Kurie die Sache endlich entschied[4]. 1761 fiel das erstinstanzliche, 1762

[1] Vgl. Eidg. Abschiede, Bd. VII 1 S. 322 e.
[2] Vgl. Eidg. Abschiede, Bd. VII 2 S. 150 k.
[3] Vgl. Eidg. Abschiede, Bd. VII 2 S. 211 k.
[4] Vgl. über diese Bemühungen und den ganzen Streithandel Eidg. Abschiede Bd. VII 2; S. 130 b, 136 e, 150 k, 153 b, 168 h, 189 i, 201 h, 211 k, 222 k, 230 f, 237 h, 244 i, 253 d



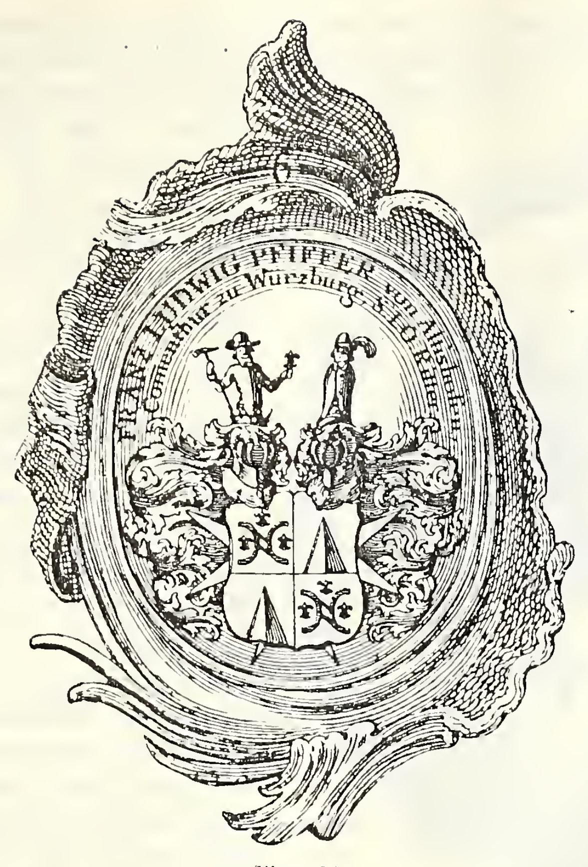


Fig. 131
Wappen des F. K. L. Pfyffer von Altishofen.

das zweitinstanzliche Urteil der „Rota", das im Jahre darauf durch Vermittlung des französischen Königs die päpstliche Bestätigung erhielt[1]. Durch das Urteil der Rota wurde das Dekret von 1599 bestätigt, die Aufnahme der Schweizer in den Orden nach Massgabe der bisherigen Dreizahl gesichert und ihnen auch der Zugang zu den Ordenswürden offen gehalten.

Die guten Wirkungen dieses Entscheides zeigten sich bei den Komturen Griset de Forel und Pfyffer. Griset de Forel erhielt die Komtureien zu Colmar, Mülhausen, Haal und Affeltracht. Er ward Generalrezeptor in Ober- und Niederdeutschland. Der polnische König erwählte ihn zum Erzieher seines Sohnes Prinz Xaver, Administrators des Fürstentums Sachsen[2]. Franz Karl Ludw. Pfyffer von Altishofen, Komtur zu Würzburg, wurde dagegen 1763 Bailli der Ordensballei Brandenburg[3] (Fig. 131).

Allein trotz des ergangenen Entscheides der Kurie und der zwischen der Eidgenossenschaft und dem Orden vielfach abgeschlossenen Verträge, konnten es die deutschen Ordensritter auch in Zukunft nicht unterlassen, dem Schweizeradel mit allen Spitzfindigkeiten entgegenzutreten. Obwohl Komtur Pfyffer von Altishofen vom Grossmeister und Generalkapitel zu Malta als Bailli eingesetzt worden war, und obwohl er seine Adelsproben „more germanico" mit 16 Ahnen gemacht hatte und zudem durch ein besonderes päpstliches Dekret vom 7. Mai 1772 in seinen Rechten geschützt wurde, so machte ihm doch die deutsche Zunge den Besitz der Ballei Brandenburg bis zu seinem Tode streitig und zwar nur aus dem Grunde, weil Pfyffer seine Adelsproben nicht durch zwei

Staatsarchiv Freiburg (Schweiz), Abteilung: Komtureiarchiv Nr. 575, 586, 587, 588; Missiven Nr. 59 fol. 746, Nr. 60 fol. 6, 136, 177, 203, 204, 219, 295, 383, 759, Nr. 61 fol. 1, 4, 39, 155, 166, 172, 196, 200, 263, 264, 279, 300, 385, 386, 403, 408, 409, 435, Nr. 62 fol. 497.

[1] Eidg. Abschiede Bd. VII 2 S. 230 f, 237 h, 244 i, 253 d.

[2] Vgl. Staatsarchiv Freiburg (Schweiz), Missiven Nr. 61 fol. 435.

[3] Vgl. über die Schwierigkeiten, die ihm die deutschen Ordensritter bei dieser Ernennung bereiteten, Eidg. Abschiede Bd. VII 2 S. 130 b, 230 f.



Kommissäre des Provinzialkapitels oder Grossmeisters, sondern durch die Regierung seiner Heimat, gemäss den von der Schweiz gegenüber dem Orden vielfach gemachten Vorbehalten, beurkunden liess.

Nach dem Tode des Bailli und Komturs Pfyffer sollte nun laut Ordensstatuten der Komtur Griset de Forel (Fig. 132) auf Grund seiner Anciennität und seines Grades die Ballei Brandenburg erhalten. Doch die deutsche Zunge machte dieselbe auch ihm aus dem gleichen Grunde wie Pfyffer streitig[1]. Griset de Forel sandte ein Memorial an den Kaiser, worin er Beschwerde erhob. Doch umsonst. Da liess er ein zweites Memorial abgehen und unterrichtete vorher den Nuntius in Wien. Der Kaiser gab aber Letzterem, als er im Namen des apostolischen Stuhles für den Komtur Griset de Forel eintrat, die Antwort: der Papst habe in streitigen Sachen des Ordens nur dann Recht, sich auszusprechen, wenn es sich um Gelübde handle. Der Kaiser verbot dem Grossmeister sogar, sich in der Sache an ein anderes Tribunal als den kaiserlichen Hofrat in Wien zu wenden. Dem Grossmeister waren auf diese Weise die Hände gebunden. Er liess es auch durchblicken in einem Briefe an Komtur Griset de Forel, worin er sich bloss in allgemeinen Sätzen ausdrückt und den Komtur vertröstet, Zeit zu gewinnen.



Fig. 132
Wappen des F. J. Griset de Forel.

Überdrüssig über die Unentschlossenheit des Grossmeisters, wandte sich Griset de Forel im Juni 1777 an die Tagsatzung der eidgenössischen Orte und legte in einem langen Memorial[2] seine Beschwerden dar. Er sagt darin: „Ich erkläre hier persönlich, dass ich weder nach Titeln noch nach Würden strebe. Aber kann ich als eifriger Patriot, ohne mich gegen mein Vaterland schuldig

---

[1] Vgl. über die Schwierigkeiten des Komturs Griset de Forel und die Schritte, die seinetwegen gemacht wurden, Eidg. Abschiede Bd. VII 2 S. 150 k, 153 b, 429 b, 501 m, 518 e, Bd. VIII S. 3 i, 16 k, 27 f; Staatsarchiv Freiburg (Schweiz), Missiven Nr. 61 fol. 367, 369, 383, 387, Abteilung: Komtureiarchiv Nr. 602 (Memorial).

[2] Staatsarchiv Freiburg (Schweiz), Abteilung: Komtureiarchiv Nr. 602. Memorial in französischer Sprache, ca. 20 Seiten.



zu zeigen, mit gleichgültigem Auge das Unrecht mitansehen, das man ihm zufügt? Kann ich mir verbieten, meine Stimme zu erheben, um dieses Unrecht zu enthüllen? Denn ich beteure offen, dass es mein Wille ist, trotz der Steifheit meines vorgerückten Alters, meine Forderungen auf die Ballei Brandenburg mit neu erwachter Feurigkeit bis zum letzten Atemzuge meines Lebens aufrecht zu erhalten, gemäss der wichtigen Betrachtung, dass die deutsche Zunge eines Tages dahin gelangt, die schweizerische Nation von den Würden des Ordens auszuschliessen, was nicht bloss eine Schande für sie wäre, sondern selbst ein Angriff auf die Interessen der Republik". Nachdem er die Schliche und Ränke gezeigt, welche die deutsche Zunge schon gegen die Schweizer unternommen, fährt er weiter: „Aus dem Gesagten geht unzweifelhaft hervor, dass die deutsche Zunge noch nicht auf den Plan verzichtet hat, uns gänzlich aus dem Malteserorden auszuschliessen, dass sie jede Gelegenheit ergreift, ihren Plan zu vollenden. Wenn verletzende Mittel nicht helfen, nimmt sie ihre Zuflucht zu Chikanen, und wenn Interessen im Spiele sind, das heisst, wenn die Besitznahme der schweizerischen Komtureien ihr die Beute wegnimmt, sucht sie die Sache in die Länge zu ziehen, indem sie eine Beratung anzeigt".

Komtur Griset de Forel kommt zu dem Schlußsatze: Da weder auf dem Wege der Unterhandlung noch der Empfehlung etwas zu erreichen ist, gibt es, um das Recht der Schweizer zu wahren und diesen ewigen Reibereien los zu werden, keine andere Rettung, als mit der deutschen Zunge zu brechen und sämtliche schweizerischen Komtureien einem französischen Priorate einzuverleiben. Griset hatte diesbezüglich bereits mit dem französischen Gesandten Unterhandlungen getroffen und sehr entgegenkommende Zusicherungen erhalten. Um die Tagsatzung von der Notwendigkeit eines solchen Bruches noch mehr zu überzeugen, wies er auf die schweizerischen Komtureien hin, die sämtliche im Besitze von deutschen Ordensrittern seien.

Die Tagsatzung liess sich bewegen, verschiedene Schreiben zugunsten der schweizerischen Malteserritter und besonders des Komturs Griset de Forel an den Kaiser, den König von Frankreich und den Grossmeister abgehen zu lassen. Diese bewirkten, dass der kaiserliche Hofrat in der Sache entschied, aber zu Ungunsten des Komturs Griset de Forel, weshalb das Urteil weder von diesem noch von der Tagsatzung anerkannt wurde[1].

1779 musste Griset de Forel den Streithandel wegen Leibesgebrechen — er stand im 79. Lebensjahre — fallen lassen. Die deutsche Zunge hatte somit wieder erreicht, was sie wollte. In ihrer Absicht lag es, den ganzen Handel so lange hinzuziehen, bis er durch den Tod des Komturs selber entschieden würde, wie sie es Herrn Pfyffer gegenüber auch getan hatte.

Hätte Griset de Forel noch länger gelebt, so wäre ohne Zweifel der ganze Streithandel durch Bruch mit der deutschen Zunge zu einem Ende gekommen. So fehlte jetzt aber der Mann, der das Geschäft der schweizerischen Malteserritter mit Erfolg betreiben konnte. Zudem kamen die Stürme der französischen

[1] Vgl. die bereits zitierten Quellen.



Revolution. Malta, der Sitz des Ordens, fiel 1798 in die Hände der Franzosen. Der Orden verlor fast alle seine Besitzungen, und die deutsche Zunge hörte auf zu existieren. Denn der Friede von Lunéville (1801, Februar 9.) hatte ihr die Besitzungen im Elsass und Lothringen genommen. Die Besitzungen im Breisgau nahm Baden, und diejenigen von Bayern wurden vom Protektor des Ordens selber, dem König von Bayern, säkularisiert. Die noch bestehenden Komtureien in der Schweiz, Tobel, Leuggern, Rheinfelden, Hohenrain-Reiden und Freiburg wurden 1807 von den betreffenden Kantonen beschlagnahmt und nach dem Tode des letzten Komturs eingezogen [1].

So endete dieser unerquickliche Streithandel erst mit dem Verschwinden des Johanniterordens in der Schweiz selber. Seine Ursachen lagen in dem steten Leugnen der Adelsäquivalenz des schweizerischen Patriziates und dem Bestreben der Schweizer, Recht und Attestationen ihrer oft allerdings mangelhaften Adelsproben statt vor dem Orden vor ihren eigenen Regierungen zu suchen.

Contribution à un armorial du Tessin,

par Alfred Lienhard-Riva à Bellinzone.

(Suite).

Laffranchini, *de Bironico,* porte: coupé cintré: au 1er d'azur à trois lys d'or rangés en fasce; au 2e de gueules à un mont de trois coupeaux de sinople.

Peint sur une façade à Bironico (a. 1800 environ).

Laghi, *de Lugano,* porte: d'azur à une porte crénelée, posée en fasce d'argent, ouverte de sable, soutenant un lion léopardé d'or.

D'après une pierre tombale du XVIIIe siècle à l'église de San Lorenzo à Lugano. G. Corti o. c. donne en outre une champagne de sinople.

Lancioni, *de Prato V./M.,* porte: de gueules à la barre d'argent, chargée d'une lance d'or, la pointe dirigée vers le chef, accompagnée de deux jumelles d'argent en barre; au chef d'or chargé d'une aigle de sable.

Peint sur un tableau de 1773 en possession de la famille Pometta à Broglio.

Variante: de . . . à un guerrier à cheval, armé d'une lance.

Fresque ancienne sur une chapelle à Prato V./M. Emaux indéterminables.

Leoni, *de Versio,* porte: de gueules à un arbre de sinople, mouvant d'une champagne du même, accosté de deux lions d'or.

Fresque de 1750 sur une façade à Verscio.

[1] Vgl. über die Einzelheiten der Einziehung der deutschen und schweizerischen Ordensgüter und die betreffenden Quellen, Hans Karl Seitz, Die Johanniter-Priester-Komturei Freiburg i. Ü. mit Regesten, Freiburg, 1911, S. 120 ff., abgedruckt in Freiburger Geschichtsblätter, 17. und 18. Jahrgang. 1910/11.



Leoni, *de Cerentino,* porte: tiercé en fasce, au 1er parti d'azur et de sinople; au 2e d'or à trois lions de gueules; au 3e d'argent à deux barres de gueules.

Peint sur une chapelle à Cerentino et sculpture sur bois ancienne, autrefois en possession de la famille Leoni à Cerentino.

Lepori, *de Lugano,* porte: de . . . à une fasce cintrée de . . .; accompagnée en chef d'une aigle de . . . et en pointe d'un lièvre accroupi de . . .

Sculpté sur un monument dans le cimetière de Lugano (1848).

Lepori, *de Sala,* porte: coupé au 1er de. . . . à une aigle de . . . flanquée de deux étoiles de . . .; au 2e de . . . à un lièvre accroupi de . . .

Clef de voûte à Sala (a. 1700 environ).

Lezzani, *de Mendrisio et Lugano,* porte: d'azur à une bande cousue de gueules, chargée de deux colombes d'argent, accompagnée en chef d'un croissant d'argent et en pointe d'un lys d'or.

D'après G. Corti o. c.

Livio, *de Coldrerio,* porte: écartelé de gueules et d'azur, au lion d'or, couronné du même brochant; au chef d'or, chargé d'une aigle de sable, accompagnée de trois étoiles de gueules, 1 et 2.

D'après Stettler o. c.

Lombardi, *d'Airolo,* porte: coupé d'azur à deux têtes de carnation affrontées, couronnées d'or à l'antique et accompagnées d'une étoile d'argent, et de gueules au chien passant d'argent.

D'après un ancien sceau propriété de la famille et d'après G. Corti o. c.

Lucchesi, *de Pambio,* porte: d'azur au lion d'or tenant d'une patte, une équerre et de l'autre un compas, tous deux d'argent.

D'après G. Corti o. c.

Lussi, *de Bellinzone,* porte: d'azur à un «agnus dei» d'argent nimbé d'or, tenant une bannière de gueules chargée d'une croix d'argent, à la hampe d'or.

Communiqué par M. le Dr R. Durrer, archiviste, à Stans.

Luvini, *de Lugano,* porte: d'azur au loup passant d'argent; au chef d'or chargé d'une aigle de sable couronnée.

Un sceau de 1819 du «Conseiller Luvini, Juge suprême, Commandant général des Corps d'élite et des Légions nationales de la République et Canton du Tessin» porte le loup sur une champagne. Stettler o. c. sépare les deux champs par une fasce.

Maderni, *de Capolago et de Bissone,* porte: losangé (les losanges formés par un chevronné et un fascé) de sable et d'argent au mantel d'argent, chargé d'un château de gueules, ouvert et ajouré du champ, mouvant d'un mont de sinople; au chef d'or chargé d'une aigle de sable.

D'après les lettres de noblesse concédées par l'empereur Ferdinand III en 1649. Voir: *Vegezzi,* Note e riflessi sulla prima Esposizione storica in Lugano, volume 1899, page 161 et volume 1900, page 81. Tipografia Giov. Grassi, Lugano.

Maggi, *de Castello San Pietro*, porte: de gueules à un lion d'or, tenant un rameau d'olivier de sinople; au chef d'or chargé d'une aigle de sable couronnée.

D'après une pierre tombale sur la façade de l'église de San Pietro à Castello. Emaux d'après G. Corti o. c.

Magoria, *de Locarno*, porte: parti d'argent et de gueules à l'aigle à deux têtes, de l'un à l'autre.

D'après l'arbre généalogique Rusconi à la «Bürgerbibliothek» de Lucerne.

Malacrida, *de Lugano*, porte: d'azur au château d'argent de deux tours sommées chacune d'un toit pointu et ajouré, jointes par un grand portail sous lequel est un lion d'or.

Communiqué par la famille. R. Amstein dans son armorial manuscrit, au musée de Coire, indique: d'azur à la tour d'argent crénelée; sous le portail un lion d'argent tenant une hallebarde d'argent, la tour accostée à senestre d'un lion identique au premier, tous deux tournés vers la gauche.

Mantegani, *de Morcote*, porte: d'argent au lion de gueules, passant sur trois colonnes d'or, rangées en pal et issantes; au chef d'or chargée d'une aigle de sable.

D'après G. Corti o. c..

Marcacci, *de Locarno*, porte: écartelé, au 1er et 4e de . . . à un arbre de . . .; au 2e et 3e de . . . à un clocher de . . .; en cœur un écusson chargé d'une aigle et surmonté d'un bouclier chargé d'un soleil rayonnant.

Sculpté sur le monument du dernier Marcacci, place St-Antoine à Locarno (1865 environ).

G. Corti o. c. indique: 1er et 4e d'azur à un clocher de gueules; 2e et 3e de gueules à un arbre de sinople; en cœur un écusson d'or chargé d'une aigle de sable couronnée, serrant dans chaque patte un rhombe, la queue pareillement terminée en rhombe.

Martinello, *de Maggia*, porte: coupé cintré: au 1er d'azur à une étoile d'or placée au flanc senestre; au 2e de sinople à une fasce ondée d'or, à une marmite d'or cerclée d'argent d'où sort une nuée de fumée d'argent, la marmite brochant sur le tout.

Peinture de 1687 sur une chapelle à Maggia avec l'inscription: Giov. Ant. Martinello de Maggia.

De Martellis (Martini), *de Lugano*, porte: de . . . à un lion de . . ., surmonté de deux marteaux de . . . posés en sautoir.

Pierre sépulcrale de 1612 à l'église degli Angeli à Lugano.

Matei, *de Cevio*, porte: d'argent à une tour de gueules accostée à senestre d'un griffon de sinople, à un mont de trois coupeaux de sinople; au chef d'azur chargé de trois étoiles d'or rangées en fasce.

Peint sur une chapelle (1810) sur la vieille route de Cevio à Linescio.

Materni, *de Ronco s./A.*, porte: coupé, au 1er de . . . à un lion de . . .; au 2e de . . . à un château de . . . ouvert et ajouré.

Peinture sur une façade à Ronco s./A.; les émaux ne se distinguent plus.

Mazzetti, *de Rovio,* porte: tiercé en fasce, au 1er de gueules à une main issante de carnation tenant un bouquet de narcisses d'argent; 2e d'azur; 3e d'or.
Communiqué par M. E. Mazzetti à Rovio.

Mazzi, *de Palagnedra,* porte: d'argent à une guivre de sinople, tortillée, placée en pal, accostée de deux masses d'acier emmanchées de gueules.
Cette armoirie est peinte sur un tableau de cette famille et sur une chapelle à Palagnedra (a. 1780 environ).

Mella, *de Loco,* porte: d'azur à un pin de sinople mouvant d'une champagne de sinople, accosté à senestre d'un lion d'or, accompagné en chef de deux étoiles d'argent.
Peint sur un tableau à l'église de Loco (milieu du XVIIIe siècle).

Mignami, *de Prato V. M.,* porte: d'azur à une foi (deux mains) de carnation vêtue de gueules.
Peint sur une maison à Prato V. M. (a. 1710 environ).

Molo, *de Bellinzone,* porte: de gueules au château à deux tours au naturel, maçonné, ouvert et ajouré de sable, sortant d'une mer au naturel, accosté à dextre d'un mole d'argent, s'avançant dans la mer en angle obtus et à senestre d'un bateau au naturel à un seul mât, mât accosté à senestre d'un homme debout dans la barque, vêtu d'azur; à la champagne de gueules chargée d'une fasce nébulée d'argent.
D'apres le *Bollettino Storico,* 1892, et deux clefs de voûte de 1750 sur une maison à Bellinzone.

Morettini, *de Cerentino,* porte: tiercé en fasce, au 1er de . . . à trois étoiles de . . .; au 2e de . . . plein; au 3e de . . . à une tête de maure de . . . tortillée de . . .
D'après Stettler, o. c.

Moroni, *de Lugano,* porte: parti, au 1er, écartelé: au 1 et 4 de . . . à un château à deux tours de . . ., ouvert et ajouré, surmonté d'une aigle de . . .; au 2 et 3 de . . . à un arbre de . . . en pal devant lequel est assis un lévrier de . . . accolé regardant à senestre; au 2e de . . . un mûrier déraciné. Cimier: un lion tenant le mûrier.
Variante: 1 et 4 parti à deux tours probablement de l'un en l'autre; une aigle en chef; le reste comme ci-dessus.
Variante comme I°, cimier un homme vêtu et coiffé d'un bonnet tenant le mûrier (1878).
Les trois armoiries sont sculptées sur des pierres tombales de 1860-1880 au cimetière de Lugano.

Morosini, *de Lugano,* porte: d'azur au bâton de sinople écoté et raccourci, posé en bande, soutenant deux renards contrerampants, le tout d'argent; au chef d'or chargé d'une aigle de sable couronnée.
D'après le *Bollettino Storico,* 1885, page 10.



Moschini, *de Sigirino,* porte: écartelé en sautoir de . . . et de . . . à un mont à trois coupeaux de . . . surmonté d'un lion de . . . brochant; en chef trois lys de . . .; au flanc dextre: trois abeilles de . . . posées en pal.

D'après Stettler, op. c.

Motta, *d'Airolo,* porte: coupé, emmanché d'argent et de gueules de trois pointes, au chef d'azur chargé d'un besant d'argent.

D'après une ancienne peinture en possession de cette famille à laquelle appartient M. Giuseppe Motta, Conseiller fédéral.

Muggiasca, *de Bellinzone,* porte: de . . . à trois pals de . . .; au chef de . . . chargé d'une aigle de . . . couronnée.

D'après une pierre tombale du XVIIe siècle (N° 92) au Musée de Come.

Mugini, *de Lugano,* porte: d'azur à l'arbre de sinople mouvant d'une champagne du même, accosté de deux boucs d'or contrerampants; au chef d'or chargé d'une aigle de sable.

Peint sur un tableau de 1700 environ, à l'hôtel de ville de Lugano.

Muralto, *de Locarno,* porte: d'argent au pan de mur de gueules, ouvert du champ, accompagné de quatre lys d'or, un en chef, un sur chaque flanc, un en pointe.

D'après un ancien arbre généalogique de la famille v. Orelli à Zurich. Corti indique les deux armoiries suivantes: I°: d'azur au château à deux tours d'argent ouvert et ajouré du champ, accompagné de trois lys d'or, un en chef, un à chaque flanc.

II°: d'azur au château d'argent surmonté d'une aigle de sable couronnée.

Muttoni, *de Lugano,* porte: losangé d'argent et d'azur; au chef d'azur à deux oiseaux de sable affrontés.

D'après G. Corti o. c.

Nadi, *de Bellinzone,* porte: coupé, d'argent à un dextrochère sortant du flanc senestre vêtu de gueules avec revers d'or, la main de carnation ouverte; et de sable à un lion d'or tenant en pal une lance d'or.

D'après un ancien dessin en possession de la famille.

Nessi, *de Locarno,* porte: coupé, au 1er de . . . à une aigle de . . .; au 2e de . . . à un griffon de . . .

Stettler; o. c. Sculpté sur une pierre tombale au cimetière de Locarno avec alliance Orelli.

Neuroni, *de Riva San Vitale,* porte: d'azur à la nuée d'argent en fasce, accompagnée, en chef d'un soleil d'or et d'une étoile d'argent, en pointe d'une étoile d'argent et d'un croissant du même.

Dessin au musée de Locarno.

Olgiati, *de Lugano,* porte: de gueules au poisson d'argent posé en fasce; au chef d'or à une aigle de sable couronnée.

G. Corti, o. c.

Orelli, *de Locarno,* porte: tranché d'argent et de gueules à deux lions de l'un en l'autre couronnés d'or; au chef d'or chargé d'une aigle de sable couronnée. Cimier: un lion couronné.

Armorial C. Meyer, Zurich.

Anciennes armoiries sculptées sur une pierre tombale à San Francesco à Locarno: d'azur à un agneau d'argent contrepassant sur lequel est posée une aigle essorante de sable.

G. Corti indique: taillé de gueules et d'argent à deux lions de l'un en l'autre, couronnés; chef d'or à une aigle de sable couronnée, soutenu par une trangle d'argent chargée d'une croix de gueules.

Paganini, *de Bellinzone,* porte: d'argent au château de gueules à deux donjons ouverts du champ; entre les donjons, une tête de maure de sable tortillée d'argent, le tout surmonté d'une banderolle d'or, portant la devise: *Post Tenebras Lux;* au chef d'or chargé d'une aigle de sable.

Arbre généalogique Rusconi à la «Bürgerbibliothek» de Lucerne.

Variante: coupé, au 1er de . . . à deux pucheux (ou puisoirs) de . . . opposés et superposés; au 2e barré de 7 tires de . . . et de . . . — Devise: *Nolens volens.*

Sceau de la première moitié du XIXe siècle.

Autre variante: tiercé en fasce: au 1er de gueules au jeune homme de carnation issant, vêtu de sinople, chevelé d'or et tenant en arc au-dessus de la tête une bandelette avec la devise: *Spero d'arrivare a buon fine;* au 2e d'or au pucheux de gueules; au 3e d'argent à 3 cotices de sinople.

Peint sur une cheminée du XVIIIe siècle dans l'ancienne maison Paganini, via Porta Ticinese, à Bellinzone.

Paleari, *de Morcote,* porte: de . . . à trois épis de . . . issant d'une champagne de . . .; au chef de . . . chargé d'une aigle de . . .

Clef de voûte du XVe siècle? à l'entrée de la maison Paleari à Morcote. L'inspecteur des sels Paleari (1815) se servait d'un cachet ovale portant un vase à anses contenant trois fleurs. Archives cantonales à Bellinzone. Voir notes sur les Paleari: *Boll. Stor.* 1898, page 116, 190; 1881, 293; 1893, 183; 1892, 27; 1894, 215; 1891, 37. En 1517 les cantons souverains donnèrent à Francesco Paleari, le château de Morcote «in Erwägung besonderer Verdienste».

Pancaldi, *d'Ascona,* porte: de . . . à un trident posé en pal de . . ., à la tierce de . . . périe en bande sur le tout, accompagnée de deux étoiles de . . ., l'une au canton senestre du chef, l'autre au canton dextre de la pointe.

Pierre sculptée sur le portail du séminaire à Ascona; sculpture identique au musée de Locarno (XVIIIe siècle).

Pantera, *de Bellinzone,* porte: tiercé en fasce, au 1er d'or à une aigle de sable; au 2e de gueules à deux lions d'or affrontés; au 3e d'argent à une guirlande de gueules. (Initiales S. M. P.).

Peint sur un tableau du XVIIe siècle à l'église de Santa Maria delle Grazie et dans un corridor au palais du Télégraphe à Bellinzone (XVIIIe siècle — émaux ternis). Stettler, o. c.: indique au 3e trois grelots.

Pasta, *de Mendrisio*, porte: d'azur à un lion d'or tenant un rameau de sinople en pal.

Pierre tombale moderne au cimetière de Mendrisio.

Patocchi, *de Peccia*, porte: parti, au 1er d'argent à l'initiale P de gueules, à un mont à trois coupeaux de sinople surmonté de deux branches ployées en éventail du même, à une trangle d'azur, chargée d'un lys d'or accosté de deux roses d'argent, abaissée sous un chef d'or à une aigle de sable couronnée; au 2e de gueules à un chevron ployé d'argent, accompagné en chef de deux étoiles d'or, en pointe d'un léopard d'or.

D'après une gravure sur étain de 1830 environ, avec hachures, en possession de la famille.

Pebbia, *de Locarno*, porte: d'azur au tilleul fleuri au naturel (le fût d'or, les feuilles de sinople, les fleurs d'argent) sortant d'une terrasse de sinople.

Cimier: l'arbre soutenu par un homme au naturel issant, coiffé d'un bonnet et vêtu parti d'or et d'azur.

Armorial C. Meyer à la Bibliothèque de la ville de Zurich.

Pedrazzini, *de Campo V. M.*, porte: *a)* d'azur au château à cinq tours, ouvert et ajouré du champ, la tour centrale abaissée et sommée d'un coq, les tours latérales sommées de deux lions affrontés, le tout d'or. Cimier: un coq.

Variantes: *b)* d'azur, au château de gueules, les lions et le coq comme *a;* à une champagne de sinople.

c) Coupé, le 1er champ comme *b* sans la champagne; au 2e parti à trois fasces d'or et de gueules de l'un à l'autre; les pièces de gueules chargées d'une étoile d'or.

d) Comme *c* sans le coq et sans les étoiles; les fasces de gueules et argent.

Peintes sur des façades de maisons et de chapelles à Campo V. M.

Pedretti, *de Sigirino*, porte: de gueules à un arbre de sinople; au chef d'azur à deux lys d'argent rangés en fasce, accompagnés de trois étoiles d'or mal ordonnées.

Peint sur une chapelle à Sigirino. Légende: Francesco Pedretti (XVIIIe siècle).

Pedrini, *de Mairengo*, porte: bandé de quatre pièces d'argent, de gueules, d'argent et de sinople à un arbre de sinople brochant sur le tout, à la champagne de sinople.

D'après G. Corti, o. c.

Pedrolla, *de Cevio*, porte: d'azur à une bande d'argent à un lion de gueules tenant un château du même, brochant sur le tout, accompagné au flanc dextre de la pointe d'une étoile d'or.



Peint sur une chapelle sur la vieille route de Cevio à Linescio avec l'inscription: Antonio Pedrolla 31 · X · 1680.

Pellegrini, *de Stabio*, porte: de sable à une maison d'argent, ouverte et ajourée du champ, couverte de gueules, accostée de deux bâtons de pèlerin d'or.
D'après G. Corti, o. c.

Pellicini (?), *de Palagnedra*, porte: coupé de gueules et d'azur à un arbre au naturel brochant; au chef d'or à une aigle de sable.
Peint sur un portrait, qu'on suppose être d'un Pellicini, en possession de la famille Mazzi à Palagnedra.

Peri, *de Lugano*, porte: d'azur à trois poires d'or réunies par leurs queues; au chef d'or chargé d'une aigle de sable.
D'après le *Bollettino Storico*, 1892.

Petrolini, *de Brissago*, porte: d'or à une barre de gueules chargée d'une clef, l'anneau en haut, accompagnée en chef et en pointe de deux lys d'azur.
D'après G. Corti o. c.

Pioda, *de Locarno*, porte: d'azur à deux fasces nébulées d'argent; au chef de gueules à une aigle d'argent, posée sur un mont d'argent. Cimier: un griffon.
D'après une clef de voûte sur la maison Barca, Via Porta Ticinese à Bellinzone et G. Corti o. c.

Pisoni, *d'Ascona*, porte: de . . . à une tour crénelée de . . ., accostée de deux croissants de . . . et accompagnée en chef de deux étoiles de . . .
Dessin récent en possession de la famille.

Pocobelli, *de Melide et Lugano*, porte: de . . . à une tour de . . . accostée de deux lions de . . .
D'après une pierre tombale au cimetière de Melide et une sculpture sur les fonts baptismaux de l'église de Carona (XVIe siècle). G. Corti o. c. indique: d'azur à une tour couverte d'or, ouverte et ajourée du champ, accostée de deux lions d'or.

Pollini, *de Mendrisio*, porte: parti, au 1er d'argent à un coq au naturel (gris?), posé sur un mont à trois coupeaux de sinople; au 2e d'azur à un tour à trois merlons d'argent.
Bollettino Storico, 1891, 35; et d'après G. Corti, o. c.

Pometta, *de Broglio*, porte: écartelé, au 1er et 4e d'azur à une barre d'or; au 2e et 3e d'argent à un lion de gueules tenant une pomme au naturel; en cœur un écusson de gueules à une fasce d'or.
Peint sur un tableau du XVIIIe siècle en possession de la famille.

Pontoni, *de Cimalmotto*, porte: de gueules à un ponton (bateau) d'argent, accompagné de trois lys d'or, deux en chef, un en pointe.
Brodé sur une planète de 1697 aux initiales G. P. à l'église de Cimalmotto.



Poroli, *de Ronco s./A.*, porte: parti de gueules et d'or à trois roses, deux de l'un en l'autre, une contrepartie; en cœur un besant d'argent chargé d'un dextrochère tenant trois massues, le tout d'acier avec garnitures or. Cimier: le dextrochère.

Dessin de 1824, propriété de M. A. Bettè à Ronco s./A.

Porro (De Porris), *de Ascona*, porte: coticé de 5 tires de . . . à trois poireaux de . . . brochant; au chef de . . . chargé d'une aigle de . . .

Sculpté sur une cheminée à l'auberge Reschigna à Locarno (XVIIe siècle). G. Corti o. c. indique pour les Porrini (même famille) d'Ascona: d'azur à trois poireaux d'argent; à la champagne bandée de gueules et d'or.

Porta, *de Cimalmotto*, porte: coupé, de gueules à une aigle de sable et d'argent à un château de gueules.

Peint sur le clocher de l'église de Cimalmotto. Sur une planète du milieu du XVIIIe siècle ces armes sont indiquées: coupé, d'argent à une aigle de sable et d'azur à un château de gueules. Il s'agit vraisemblablement du chef habituel d'or chargé d'une aigle de sable.

Porta (Della), *de Mendrisio*, porte: d'argent à une porte ouverte du champ à deux battants de gueules, posée sur trois marches d'escaliers de gueules.

D'après G. Corti o. c.

Pozzi, *de Giumaglio et Coglio*, porte: d'azur au puits au naturel (argent), maçonné de sable, posé sur une champagne de sinople, accosté de deux basilics de sinople, surmonté en chef d'une étoile d'or.

Fresque de 1780 environ sur une chapelle à Giumaglio.

Variantes: 1o d'après un sceau de 1750 au nom de Pozzo en possession de la famille, il manque la champagne.

2o Une pierre tombale de 1850 à Locarno indique deux griffons surmontés de trois étoiles en fasce; une champagne à deux barres.

Primavesi, *de Lugano*, porte: d'azur au chevron ployé d'or à une flèche d'argent en pal, la pointe vers le chef à deux sceptres d'argent, fleurdelisés d'or en sautoir brochants.

D'après G. Corti o. c.

a Prò, *de la Leventina et d'Uri*, porte: d'azur à deux lévriers d'argent contre-rampants, colletés d'or et tenant en chef un lys d'or. Cimier: un buste de maure sans bras vêtu d'azur, chargé en pal de trois lys d'or et tortillé d'azur et d'argent.

Communiqué par M. le prof. Huber à Altdorf.

Pusterla, *de Bellinzone*, porte: d'or à une aigle de sable couronnée.

Arbre généalogique Rusconi à la « Bürgerbibliothek » de Lucerne, et pierre tombale du XVe siècle au musée de Bellinzone.

[à suivre].

Die Gemeindewappen des Kantons Aargau,

von Walther Merz.

(Fortsetzung).

Mönthal (ca. 1273 Mununtal; im Habsb. Urbar — Münental — zum A auf dem Bözberg gehörig, mit diesem zur Herrschaft Schenkenberg und 1460 an Bern: OA Schenkenberg, G Stilli; 1441 MK, D Frickgau, B Basel, Kollatur von Brugg durch Dekret vom 28. II. 1860 aufgehoben) führt in blau drei spitze (gelbe) Berge von je einem (gelben) Stern überragt.

Mülligen (1256 Mulinon [1]; im Habsb. Urbar — Mulinon — zum Eigenamt gehörig, 1415 an Bern: OA Königsfelden, G Königsfelden; Pf Windisch [s. dort]) führt als Wappen den Schild der nach dem Orte sich nennenden Herren von Mülinen [2]: in gelb ein schwarzes Mühlrad.

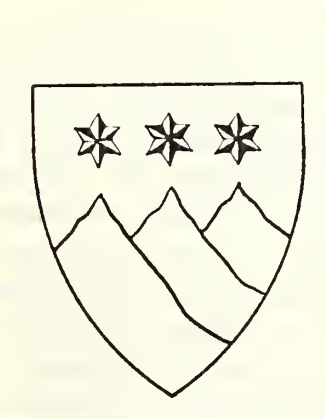


Fig. 133
Mönthal.

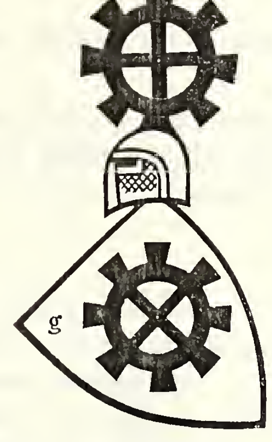


Fig. 134
Wappen der Herren von Mülinen.

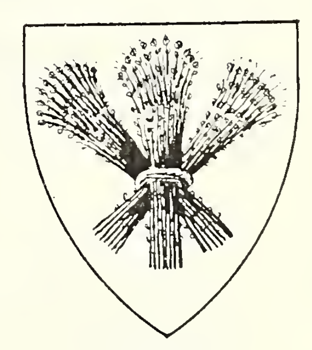


Fig. 135
Oberflachs.

Oberflachs (1301 und 1324 Obrenflacht; kam an die Herrschaft Kasteln und mit dieser 1732 an Bern: OA Kasteln, G Oberflachs; Pf Veltheim [s. dort]) führt im (weissen) Schilde drei gekreuzte zusammengebundene (grüne) Flachsbüschel (!) mit blauen Blüten als redendes Wappen, während tatsächlich der Name mit Flachs nichts zu schaffen hat (Flacht = Fläche, Ebene [3]).

Remigen (1064 Ramingen, 1256 Remingen; im Habsb. Urbar — Remingen — zum A auf dem Bözberg gehörig, mit diesem zur Herrschaft Schenkenberg und 1460 an Bern: OA Schenkenberg, G Stilli; Pf Rein, D Frickgau, B Basel) führt als Wappen den Schild der erloschenen Herren von Remingen [4]: in rot einen weissen schreitenden Steinbock (in dem im vorigen Jahrhundert gestochenen

---

[1] Zur Etymologie vgl. F. L. Baumann, Forschungen zur schwäb. Geschichte, 1899, S. 398.
[2] Merz a. O. I 281 ff., II 411 f.
[3] Vgl. F. L. Baumann a. O. 348, 385.
[4] Merz a. O. II 419 ff.



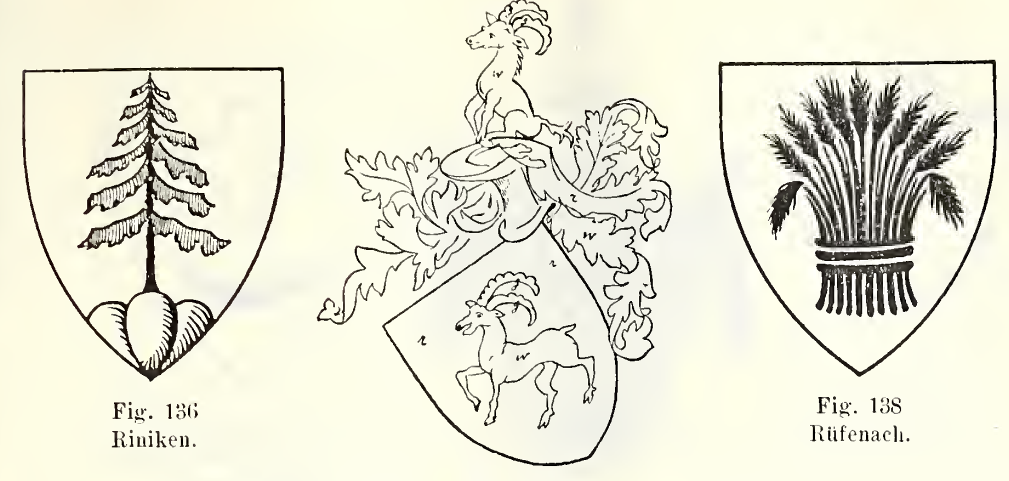


Fig. 136
Riniken.

Fig. 137
Wappen der Herren von Remingen.

Fig. 138
Rüfenach.

Siegel ist wohl durch Versehen des Stechers der Steinbock steigend auf Dreiberg in blau dargestellt).

Riniken (1253 Rinichon, 1296 Rinchon; im Habsb. Urbar — Rinikon — zum A auf dem Bözberg gehörig, mit diesem zur Herrschaft Schenkenberg und 1460 an Bern: OA Schenkenberg, G Stilli; Pf Umiken [s. dort]) führt in weiss auf grünem Dreiberg eine Tanne.

Rüfenach (1247 Ruowenache; im Habsb. [illegible] zum A Elfingen und Rein, dann zum A auf dem Bözberg gehörig, mit diesem bezw. der Herrschaft Schenkenberg 1460 an Bern: OA Schenkenberg, G Stilli; Pf Rein [1]), durch Dekret vom 25. V. 1897 politisch und ortsbürgerlich mit der Gemeinde Rein (1175 Reinun, 1291 Reine; im Habsb. Urbar zum A Elfingen und Rein gehörig; 1441 MK, D Frickgau, B Basel; führte im Wappen eine Kirche) vereinigt, führt im Wappen eine Garbe gelb in blau. Das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern gibt für Rüfenach: in rot ein weisses Kreuz über liegender weisser Mondsichel.

Scherz (1273 Schernz; zum Eigenamt gehörig, 1415 an Bern: OA Königsfelden, G Königsfelden; Pf Windisch, seit 1586 Birr [s. dort]) führt als Wappen in weiss ein rotes Herz mit drei Straussenfedern (gelb, rot, gelb)! Rechtfertigen liesse sich die Annahme des Schildes der nach dem Dorfe sich nennenden Brugger Bürgerfamilie: in rot auf gelbem Dreiberg ein gelber 8 (6) strahliger Stern [2].

Schinznach (1189 Schincennacho; zur Herrschaft Kasteln gehörig und mit dieser 1732 an Bern; TK von Veltheim, schon 1227 selbständig, D Frickgau, B Basel) führt in blau den gelben Halbmond und drei weisse Sterne (als redendes Wappen entsprechend der Etymologie Schint z'nacht!).

[1] Zur Etymologie vgl. Schweiz. Idiotikon VI 677, anders A. S. in Basler Nachrichten 1907 V. 30. Nr. 144 II. Beil.

[2] Merz a. O. II 499.



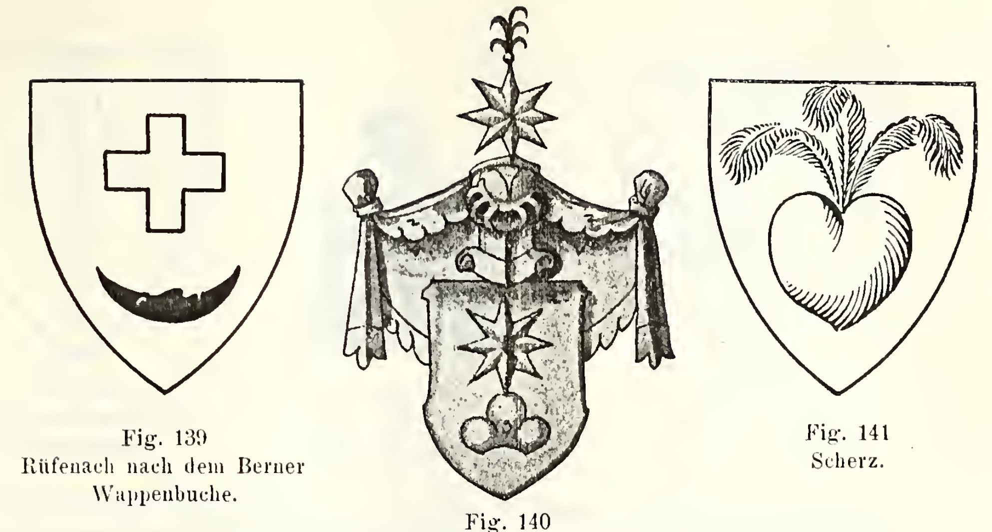


Fig. 139
Rüfenach nach dem Berner Wappenbuche.

Fig. 140
Wappen der Familie von Schernz (Scherz), Bürger zu Brugg.

Fig. 141
Scherz.

Stilli (1453 Stilli, 1466 Stille; im Habsb. Urbar nicht genannt, wohl aber das dazu gehörige Vorhard — vor dem Harde — und zwar im A Elfingen und Rein, dann zum A auf dem Bözberg, mit diesem bezw. der Herrschaft Schenkenberg 1460 an Bern: OA Schenkenberg, G Stilli; Pf Rein [s. dort bezw. Rüfenach]) führt in blau einen weissen Anker, kreuzweise belegt mit weissem Ruder und Stachel. Vor dem 19. Jahrhundert ist das Wappen nicht bezeugt.

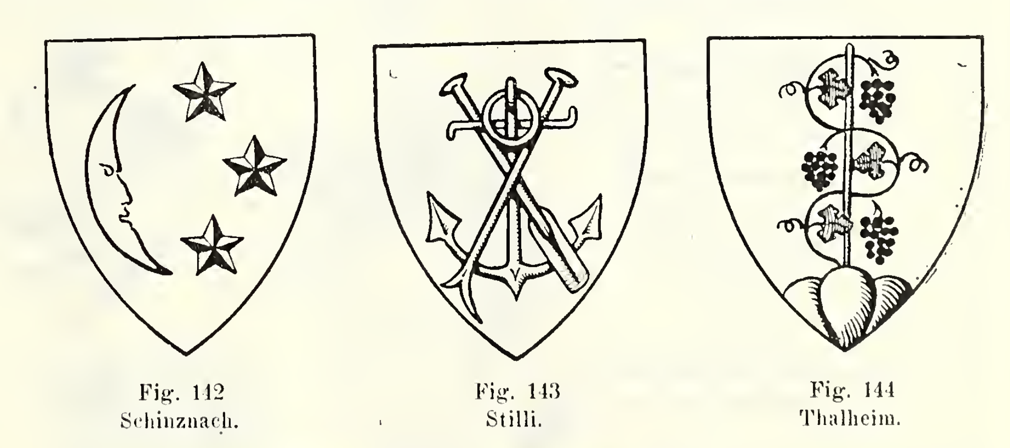


Fig. 142
Schinznach.

Fig. 143
Stilli.

Fig. 144
Thalheim.

Thalheim (1064 Taleheim; althabsburgisch, zur Herrschaft Schenkenberg gehörig und mit ihr 1460 an Bern: OA Schenkenberg, G Thalheim; 1441 MK, D Frickgau, B Basel) führt in weiss (statt blau!) eine grüne Weinrebe auf Dreiberg; vor dem 19. Jahrhundert ist das Wappen nicht bezeugt. Historisch gerechtfertigt wäre das seit dem 16. Jahrhundert überlieferte Wappen der Herrschaft Schenkenberg: Schild geteilt von gelb mit halbem schwarzem (blauem) Adler und von rot mit weissem Sparren (oder weiss mit rotem Sparren). Das Wappenbuch im Staatsarchiv Bern gibt für T. den Schild gespalten, vorn von weiss und schwarz links geschrägt und hinten ebenso gegengeschrägt.



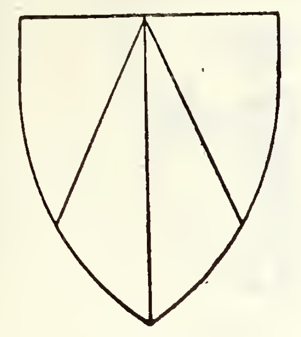


Fig. 145
Thalheim nach dem Berner Wappenbuche.



Fig. 146
Wappen der Herrschaft Schenkenberg.

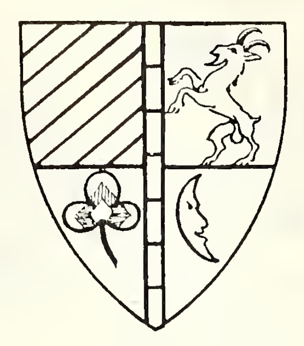


Fig. 147
Umiken.

Umiken (im Habsb. Urbar — Umiken — zum A auf dem Bözberg gehörig, mit diesem bezw. der Herrschaft Schenkenberg 1460 an Bern: OA Schenkenberg, G Umiken; 1441 MK [Kollator: Johanniterhaus Leuggern], D Frickgau, B Basel) führt im Schilde einen Stab von weiss und rot sechsmal geteilt, im übrigen ist der Schild geviertet von 1) schräglinks siebenmal geteilt von weiss und grün, 2) in gelb ein steigender (roter?) Bock, 3) in gelb ein grünes Kleeblatt und 4) in grün ein weisser Halbmond.

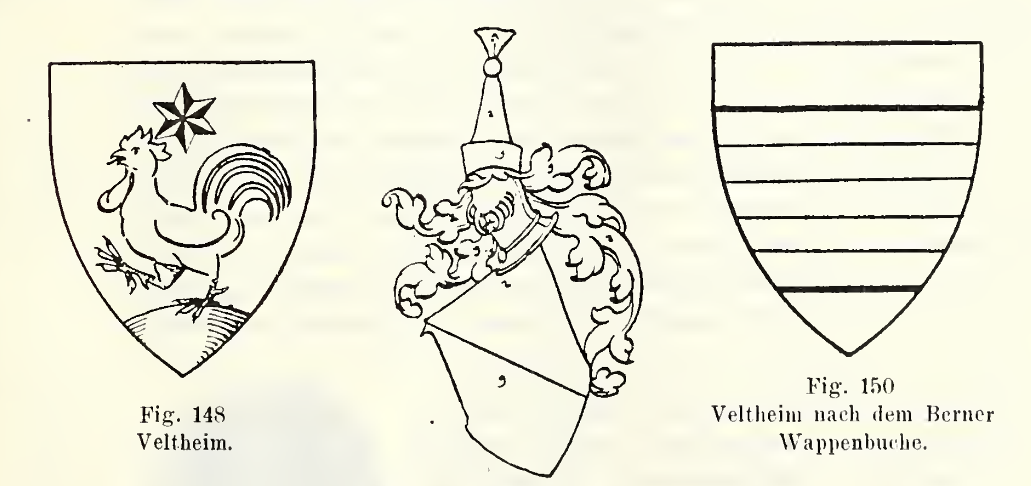


Fig. 148
Veltheim.

Fig. 150
Veltheim nach dem Berner Wappenbuche.

Fig. 149
Wappen der angeblichen Herren von Wildenstein.

Veltheim (ca. 1261, 1271 und 1286 Veltheim; im Kiburger Urbar zum A Lenzburg gehörig, kam dann zur Herrschaft Wildenstein und mit dieser 1720 an Bern: OA Schenkenberg, G Veltheim[1]; 1441 MK, D Frickgau, B Basel) führt in blau einen naturfarbenen Hahn, darüber einen weissen Stern (früher bloss einen Hahn auf einem Ast), oft auf grünem Boden. Das Wappenbuch des Berner Staatsarchivs gibt für V. einen Schild mit gelbem Haupt und Fuss, dazwischen

[1] Merz a. O. II 532 f., 573 ff.



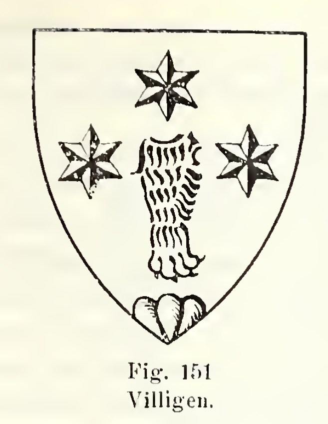


Fig. 151
Villigen.



Fig. 152
Wappen der Herren von Vilingen.



Fig. 153
Villnachern.

zwei weisse Querbalken in schwarz, d. h. das Wappen der Herren von Veltheim im Breisgau. Rechtfertigen liesse sich auch der Schild des seit dem 16. Jahrhundert erscheinenden Wappens der angeblichen Herren von Wildenstein: schrägrechts geteilt von rot und gelb.

Villigen (1247 Viligen, 1254 Vilingen; im Habsb. Urbar zum A Elfingen und Rein gehörig, dann zum A auf dem Bözberg, mit diesem bezw. der Herrschaft Schenkenberg 1460 an Bern: OA Schenkenberg, G Stilli; Pf Rein [s. dort bezw. Rüfenach]) führt in blau ob grünem Dreiberg zwischen zwei gelben Sternen eine gelbe Bärentatze, überhöht von einem Stern. Das Wappen ist abgeleitet von demjenigen der Herren von Vilingen: in blau eine gelbe Bärentatze aus dem linken Schildrande wachsend (den angeblichen Herren von Besserstein — die Burg lag im Banne von Villigen — wird dasselbe Wappen beigelegt, nur wächst die Tatze aus dem Fussrande hervor[1]). Das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern gibt für V. neben dem dem Wappen der Herren von V. entnommenen Schilde ein weiteres Wappen: in weiss drei blaue rechte Schrägbalken. Dies ist ein Irrtum bezw. eine Verwechslung; diesen Schild führten nämlich die Herren von Ülingen[2].



Fig. 154
Siegel Henmans von Ostrach 1395 XI. 20.

Villnachern (1141 Filnaccer; im Habsb. Urbar — Wilnach — zum A auf dem Bözberg gehörig; Pf Umiken [s. dort]) bildete eine besondere von Österreich lehenbare Herrschaft, an Österreichs Stelle als Lehenherr trat 1415 Bern; ein Teil der Herrschaft (1/4) kam zur Herrschaft Wildenstein und mit dieser 1720 an Bern, ein anderer (3/6) zur Herrschaft Kasteln und 1732 an Bern, ein Teil gehörte seit 1608 der Stadt Brugg[3]. Die Gemeinde führt als Wappen eine Pflugschar zwischen zwei Sternen, gelb in blau; das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern gibt dagegen den

[1] Das. I 117, II 533 f.
[2] Das. I 183; Rüeger, Chron. v. Schaffhausen II 1042 ff.
[3] Merz a. O. II 537 ff.



Schild gespalten von gelb und von weiss mit zwei roten Querbalken. Wird statt des irrigen gelb vielmehr weiss gesetzt, so ist dies der Schild der Herren von Ostrach, der langjährigen Herrschaftsherren von Villnachern.

Windisch (Acta Mur. Windisso, 1175 Windisse; im Habsb. Urbar zum Eigenamt gehörig, 1415 an Bern: OA Königsfelden, G Königsfelden; Urpfarrei, D Wohlenschwil [Mellingen], AD Aargau, B Konstanz), wozu Oberburg (im Habsb. Urbar Oberenburg) gehört, führt auf Fünfberg eine Burg, gehalten von einem steigenden Löwen, die Burg soll grau, der Löwe gelb sein! Richtigerweise wird darzustellen sein: auf grünem Fünfberg in gelb eine schwarze Burg mit rotem Löwen. Das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern gibt als Wappen von Oberburg: in weiss drei linke schwarze Schrägbalken.

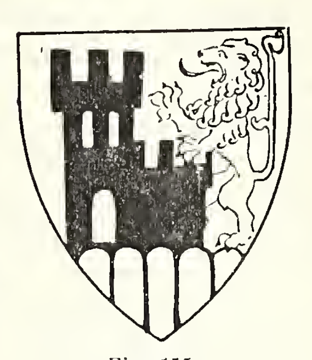


Fig. 155
Windisch.

[Fortsetzung folgt].

Les armes de Geoffroy de Vayrols, évêque de Lausanne (1342-1347),

par Eugène Harot, architecte.

Le nom du prélat, dont nous voulons étudier ici les armes, n'a pas encore été fixé d'une manière précise. On le trouve sous différentes formes provenant de la traduction de ce nom languedocien en français ou en latin. Nous trouvons Gaffredus ou Gaufridus, Geoffroy ou Gaufred de Vairolis, de Vairlox, de Vayrolles, de Vairols et de Vayrols[1], quelquefois même de Fairlox. Ce nom provenait d'un village du Quercy dont les Vayrols furent seigneurs; ils étaient aussi seigneurs de Lalbenque, Puylaroque, Roussillon, Valfourié, Saint-Pierre la Feuille, Aujols, Flaujac, Hauteserre, etc.



Fig. 156
Sceau de Geoffroy de Vayrols, archevêque de Toulouse.

Nous ne parlerons de sa vie que pour dire qu'il était chancelier de l'église de Cahors lorsque le pape Clément VI l'éleva à l'épiscopat, en l'appelant au siège épiscopal de Lausanne le 20 novembre 1342; en 1347 déjà il était transféré à Carpentras, en 1357 à Carcassonne et enfin

[1] C'est l'orthographe admise par M. l'abbé Albe dans ses savantes études sur les Quercynois au Moyen-Age, d'après les Archives du Vatican.





Fig. 157
Pierre tombale de Geoffroy de Vayrols au Musée de Toulouse.

en 1361 promu à l'archevêché de Toulouse où il décéda le 10 mars 1376.

Les historiens de Toulouse l'ont toujours rattaché à la famille de Vayrols; l'Histoire du Languedoc par les Bénédictins nous apprend, ainsi que la Gallia Christiana, qu'il était frère de Gaucelin de Vayrols, sénéchal du Quercy. Les listes épiscopales de Lausanne le disaient de la famille de Lucinge, mais aujourd'hui cette hypothèse a été abandonnée, grâce à l'intéressant travail que M. Victor van Berchem a publié sur cet évêque dans la «Revue historique vaudoise» de 1900, intitulé: *Note sur Geoffroi, évêque de Lausanne, 1342-1347*.

Pour les armoiries du prélat, la Gallia Christiana a malheureusement transmis un blason inexact: d'azur à une aigle au vol éployé d'argent, figurant sur le tombeau ou dans la chapelle contenant le tombeau d'un certain Gauffre de Vairols qui mourut en 1280[1]. Les Bénédictins ont répété[2]. Les auteurs de la Gallia ont pu confondre les armoiries d'un personnage quelconque allié aux de Vayrols et qui avait fait placer ses armes dans leur chapelle de la chartreuse de Cahors, si toutefois cette famille n'avait pas changé d'armoiries, ce qui n'est pas impossible. Quoi qu'il en soit, les armes mentionnées par la Gallia sont fausses, car on possède, aux Archives départementales de la Hte-Garonne, le sceau de l'Archevêque appendu à une charte du 6 janvier 1372. Nous aurions voulu dessiner ce sceau, malheureusement les cotes que nous avons pu trouver n'étaient pas exactes et nos recherches n'ont abouti à aucun résultat.

Faute de sceau original, nous avons reproduit celui qui a été dessiné par

[1] Gallia Christiana, VI, 900.

[2] Histoire du Languedoc, édition Privat, IV, 356, note 66.



Gaignières et se voit dans le manuscrit latin 17 029 de la Bibliothèque Nationale, fol. 55, avec la copie de l'acte, donné à Toulouse le 3 juillet 1369, par Gasfredus, Archiepiscopus Tholosanus. Ce sceau représente le martyr de St-Etienne, patron de la cathédrale de Toulouse, au dessus la Vierge dans une arcade gothique, au dessous l'archevêque en prière entre deux écussons chargés chacun de trois bandes de vair. La légende est: S' · GASFREDI · ARCHIEPI · THOLOSANI · (fig. 156).

Gaignières était consciencieux et l'on peut avoir confiance dans son dessin, surtout au point de vue héraldique[1]. M. J. de Lahondès, l'érudit président de la Société archéologique du Midi de la France, a vu jadis le sceau original et il nous a affirmé qu'il portait des armoiries identiques à celles qui figurent sur le tombeau de l'archevêque, c'est-à-dire les trois bandes de vair d'un dessin particulier. Voici d'ailleurs ce qu'il écrivait en 1890 dans sa monographie de: L'Eglise St-Etienne cathédrale de Toulouse, p. 316: «Les doutes exprimés au sujet du tombeau «de Geoffroy de Vayrols, aujourd'hui au Musée sont levés «par la connaissance d'un sceau de l'Archevêque conservé «aux Archives de la Hte-Garonne, fonds de l'Archevêché «G 310, représentant les bandes de ses armes figurées aux «angles du carreau à gland sur lequel repose sa tête etc.»

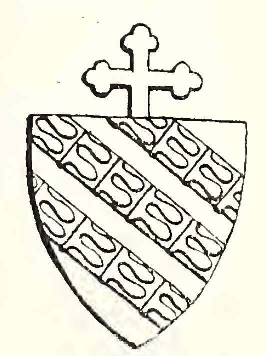


Fig. 158
Détail de l'armoirie de la pierre tombale.

Sur la magnifique pierre tumulaire, conservée au Musée des Augustins à Toulouse[2], le prélat est représenté couché, chapé et mitré, les mains croisées sur la poitrine, avec sa crosse appuyée sur l'épaule et ornée d'un sudarium, ornement assez rare en France. Sa tête repose sur un coussin décoré de quatre écussons portant trois bandes de menu-vair, posés sur une croix tréflée, emblême et marque de la dignité archiépiscopale (fig. 157). Nous disons à dessein, de menu-vair, car il y a deux clochetons de vair dans la largueur de la bande, tandis que de coutume on n'en figure qu'un seul ou deux demis. Le détail de l'écu (fig. 158) fera voir cette particularité dans le tracé du vair, traîté à peu près de la même façon qu'on le dessine encore de nos jours en Italie, c'est-à-dire en forme d'entures arrondies.

Ce tombeau était jadis dans la cathédrale de Toulouse, en la chapelle de Ste-Anne et de St-Joachim, chapelle située dans le collatéral sud et qui porte aujourd'hui le nom de chapelle des Reliques; souvent elle fut appelée chapelle de Vayrols, ce qui ne laisse subsister aucun doute sur l'identification de la pierre tombale du Musée.

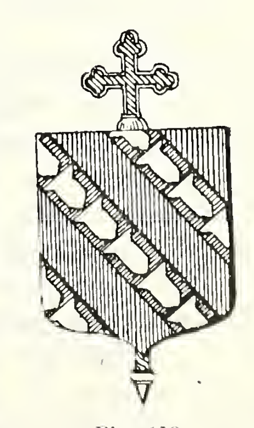


Fig. 159
Armoiries de G. de Vayrols d'après Goussencourt.

---

[1] Voir: Les dessins des sceaux de la collection Gaignières à la Bibliothèque Nationale, par M. J. Roman, dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de France, 1909, p. 42 et suiv.

[2] Les statues tombales du Musée de Toulouse, par le Baron de Rivières, dans les Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France, tome XVI, 1908, p. 86.



Restent les émaux. Aucun armorial ancien ne nous les donne pour la raison que cette famille s'éteignit de bonne heure, vers 1430 et que les historiens semblent l'ignorer. Le vair était probablement d'azur et d'argent et le champ de gueules. Le seul exemple que nous connaissions de ces armes avec émaux, se trouve sur la planche gravée par Goussencourt donnant les armes des Archevêques de Toulouse[1]; elles sont figurées: bandé de gueules et de vair (fig. 159). Goussencourt se basait-il sur un document aujourd'hui disparu, sur une peinture ou un vitrail décorant la chapelle ou était enseveli le prélat? Cela semble probable.

Un auteur moderne M. L. Esquieu dans son «Essai d'un Armorial Quercynois» attribue aux Vayrols: de gueules à trois bandes de vair, d'après le sceau de Gaucelin de Vayrols, sénéchal du Quercy en 1369, ce qui concorde parfaitement avec les écus du sceau et du tombeau de l'Archevêque; en second lieu l'auteur énonce: d'azur à une aigle éployée d'or, d'après D. Bruno Malvesin, Histoire manuscrite de la Chartreuse de Cahors; enfin: d'azur à une aigle éployée d'or, parti d'or à trois bandes ou cotices de gueules, d'aprés une communication de M. A. Calvet. Ces deux derniers blasons, s'ils ne sont ceux d'alliances, ont pu être portés par les Vayrols, mais pas à l'époque ou vivaient l'Archevêque et le Sénéchal, qui ont incontestablement préféré les armes parlantes, de gueules à trois bandes de vair, ou de menu-vair.

Wappen Carl von Hohenbalken in der Ruine Haldenstein.

Unserm Mitgliede, Herrn Anton Mooser in Maienfeld, verdankt die Redaktion die Kenntnis und Zeichnung nebenstehenden Wappens der Carl von Hohenbalken. Die auf einem mächtigen Felsblocke thronende hochromantische Ruine Haldenstein liegt ob dem gleichnamigen Dörfchen und neuen Schlosse im Kreise der fünf Dörfer unterhalb Chur zur Linken des Rheins. Seitdem Prof. Rahn den Baubestand in einer flotten Bleistiftskizze, die nunmehr im Gratulationsbande zu seinem 70. Geburtstage veröffentlicht worden ist, festgehalten hat, sind die baulichen Überreste noch weiter zurückgegangen. Drei Ansichten finden sich auch in der Geschichte der Familie Ammann von Zürich.

Das Wappen der Carl von Hohenbalken ist im zweiten Stockwerke des ehemaligen Palas über einer Fensternische gemalt (Fig. 160). Der ehemalige kleine Raum (Länge 5 m, Breite 2,40 m, Höhe 2,30 m) hatte nur eine einzige

[1] Bibliothèque Nationale, ms. fr. 22272, fol. 366: Les Armes et Blasons des Evesques et Archevesques de Toulouse .... Dédiez à Messire Charles de Montchal, archevesque de Thoulouze, par son très humble serviteur De Goussencourt Célestin à Paris. — Goussencourt n'était pas très regardant, à côté d'armoiries exactes, il en étale qui sont d'une fausseté flagrante. L'archevêque dont il est ici question est classé avec le no 45 et est appelé Dominique (sic) de Vayrolis, avec la date 1328.



Fensteröffnung und lag in der nördlichen Ecke der Burg. Die beiden Mauerwände waren weiss verputzt.

Eine Klärung der ältern Genealogie der Carl von Hohenbalken kann erst eine genauere Durchforschung des ältern Urkundenmaterials bringen [1]. Nach der einen Version ist der ursprüngliche Stammsitz auf der Burg Travalta, deutsch Hohenbalken, oberhalb dem Flecken Somvix im Vorderrheintal zu suchen. Nach der andern dagegen, die als sicher angesehen werden darf, ist die Familie autochthon im im Münstertal, wo sie seit dem Ende des 12. Jahrhunderts und bald auch im Unterengadin eine kontinuierliche Rolle spielte. Man kennt sogar den Stammvater des Geschlechts. In einer Urkunde von 1192 steht als Zeuge „Karolus de Monasterio" [2]. Die Burgruine Balkunault liegt unmittelbar bei Münster. Im nächsten Hefte wird ein Nachtrag zu diesem Artikel folgen, der den Ursprung im Münstertal erhärtet. Der echte Kern der stark interpolierten, leider nur in einem Vidimus von 1621 erhaltenen Urkunde des Königs Sigismund, datiert Chur, 1. September 1413, mit seiner Bestätigung der Exemtion von allen Gerichten mit Ausnahme des bischöflichen Hofgerichtes zeigt, dass die Brüder Janut und Manasse genannt „Khardlen de Balckunalt oder von Hochen-Balcken zu teutsch", damals Ministerialen des Bischofs von Chur waren. Janut Carl de Balkunault oder von Hohenbalken ze tütsch genannt, gesessen ze Tufers [3], besiegelte als bischöflicher Richter im Münstertale am 17. Mai 1427 die Münstertaler Zivil- und Kriminalstatuten (Foffa, Münsterthal, S. 95) mit seinem eigenen Siegel. Zwei Ursulen aus diesem Geschlechte waren im 17. Jahrhundert Äbtissinnen von Münster (Durrer im Anzeiger für Schweiz. Geschichte N. F. IX, S. 282). 1596 erhielt der edle feste Ammann Hans Carl von Hohenbalken des Stiftes Zollrecht; Caspar war 1603 Propst zu Münster. — Das Geschlecht war jedenfalls schon im 15. Jahrhundert in Chur verbürgert, wo es den Carlihof besass. Johannes Balconus, der sich in der Schlacht an der Calven hervortat, ist wohl identisch mit jenem

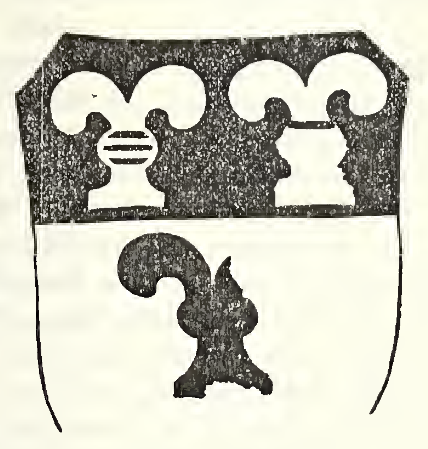


Fig 160
Originalgrösse 28,5 × 25 cm.



Fig. 161
Siegel des Karl Gregor von Hohenbalken, 1568.

[1] Vgl. die Literatur bei Janett Michel, Die Quellen zur Raeteis des Simon Lemnius (Zürch. Diss. 1914) S. 179 f.

[2] Mohr, Codex diplom. I; vgl. Durrer und Zemp, „Das Kloster Münster", S. 8, Note 2.

[3] Taufers im Tirol unterhalb Münster.



Hans Carli von Hohenbalken, der 1509/11 und 1517/18 als der erste bekannte Bündner Landvogt der Herrschaft Maienfeld im Rheintal amtete und der 1524 zum Bürgermeister von Chur und damit zum Haupt des Gotteshausbundes erwählt wurde. Von den Brüdern Amadäus und Joh. von Richenbach, Bürgern zu Maienfeld, kaufte er den Sitz Brestenegg (heute Salenegg) zu Maienfeld. Eine Hilaria von Hohenbalken war mit Daniel Gugelberg von Moos, Stadtschreiber zu Chur, vermählt; sie wurde 1575 Witwe.

Wahrscheinlich des Bürgermeisters Sohn ist Gregor Carli von Hohenbalken, der zuerst zu Morbegno 1537/38 das Amt des Podestà versah, dann als einer der Hauptleute über Bündner Soldtruppen auf französischer Seite in der Schlacht bei Ceresole 1544 mitfocht. Heimgekehrt erscheint er bereits 1545 als Stadtvogt zu Chur. Er erkaufte für 3200 fl. von den Erben des französischen Gesandten in Bünden, Joh. Jakob Castions (v. Châtillon), die Freiherrschaft Haldenstein mit dem vom letztgenannten daselbst erbauten Palast. Die Huldigungsakte wurde zu Chur am 26. April 1567 ausgefertigt. Von 1571 bis 1576 verwaltete Gregor die Landvogtei von Maienfeld, die er vorher schon zwei Jahre innegehabt hatte. Er war auch Hauptmann auf Fürstenburg und ausser zu Haldenstein noch Herr auf Aspermont, Lichtenstein und Grottenstein. Seine erste Hausfrau war Marg. Beli von Belfort[1] (eine wunderschöne, grosse Frau, wie Hans Ardüser berichtet), die zweite Violanda v. Salis[2], von der er zwei Töchter hinterliess. Nach Gregors Tod (1593) kam Haldenstein an seines Bruders Sohn, Franz Carli von Hohenbalken, der sie aber schon im Jahre 1594 an Hans Haintzlin von Degerstein, von Augsburg, Herrn zu Elgg in der Landschaft Zürich, verkaufte. Eine Wappenscheibe dieses „Frantzischg Carle von der Hohen Balken („Halden" [!] steht im Katalog), Herr zu Haldenstein 1589" wurde auf der Auktion Angst-Huber-Siegfried 1909 versteigert (Kat.-Nr. 681).



Fig. 162
Originalhöhe
ca. 20 cm.

Vgl. J. Bott, Die ehemalige Herrschaft Haldenstein (Chur 1864). Dietr. Jecklin, Die Burgen und Schlösser in „alt fry Rätia", S. 8. Genealog. Taschenbuch der adeligen Häuser Österreichs 1905, S. 122 ff. Bullingers Korrespondenz mit den Graubündnern, drei Teile (Bände 23—25 der Quellen zur Schweizergeschichte); und Ardüsers „Hochvernampte Personen".

Der heutige Personalbestand der in Österreich niedergelassenen Carl von Hohenbalken ist im erwähnten Österreichischen Adeligen Taschenbuche 1905 veröffentlicht und dabei bemerkt, dass „Carl", „Carli" als ein sog. Übername (der Starke, Tüchtige) und nicht als ein vom gleichen Taufnamen abgeleiteter eigentlicher Familienname zu betrachten sei. Die im Unterengadin noch blühenden Nachkommen lassen den zweiten Bestandteil des Namens, von Hohenbalken, weg[3].

[1] Urk. 1563 IX. 9. Archiv Jenins.

[2] Tochter des Gubert v. Salis und der Faustina di Castello d'Aronia. Vgl. Th. Egli an Bullinger 1571 III. 15. — Heiratsakten 1572 IV. 30. und VII. 20. (Urk. Salis'sche Verbandsarchiv Chur).

[3] Das Geschlecht Peer im Unterengadin schrieb sich früher auch „de Balkunault"; das Wappen hat aber keine Ähnlichkeit mit demjenigen der Carli.



Wappen: In geteilt von Schwarz über Silber drei (2, 1) farbengewechselte Schachrochen. Auf dem gekrönten Turnierhelm mit schwarz-silbernen Decken ein wie der Schild bezeichneter Flügel. Die Churer Carlett führten ebenfalls einen Rochen im Wappen.

In der Domkirche von Chur befinden sich wappengeschmückte Grabdenkmäler von Angehörigen dieses Geschlechtes und auch im Kloster Münster[1].



Fig. 163
Siegel des Hans Muntanier, 1537.

Die Langseite des Gemaches auf Alt-Haldenstein, in dem sich das veröffentlichte Wappen befindet, zeigt drei schwarze, 20—25 cm breite Streifen, schräg und ohne Krücken. Ganz dieselben Dekorationen sind im Turme der Burgruine Aspermont bei Jenins angebracht; nur fehlt dort das Wappen; aber dessen ungeachtet können auch hier diese Malereien nur von Gregor Carli v. Hohenbalken herrühren, denn er besass auch Aspermont, das er vom österreichischen Landvogte auf Castels, Peter Finer, gekauft hatte.

Im Innern der Fensternische, über der das Carli v. Hohenbalken-Wappen prangt, befindet sich noch eine weitere Wappenfigur (Fig. 162), die von unten nicht sichtbar ist. Die Muntanier führten diese Schildfigur. Hans Muntanier war 1535 und 1536 Landvogt zu Maienfeld (Fig. 163). Möglicherweise stellt die Lilie die Helmzierde der Muntanier dar.

Die Abbildungen der beiden Siegel Carl von Hohenbalken (Fig. 161) und Muntanier (Rätisches Museum in Chur) verdanken wir der Liebenswürdigkeit unseres Mitgliedes Dr. F. v. Jecklin, zahlreiche Mitteilungen Herrn Mooser.

F. Hegi.

La femme du comte Thomas Ier de Savoie,

par Maxime Reymond.

Le prince de Faucigny-Lucinge a publié récemment un volume, déjà mentionné ici[2], dans lequel il s'efforce de démontrer que le comte Thomas Ier de Savoie, mort en 1233, n'a eu qu'une femme et qu'elle se nommait Marguerite de Faucigny et non pas Nicole ou Béatrix de Genève.

Nicholla, filia cometis Gebennarun, épouse du comte Thomas, approuve en 1198 les franchises accordées par ce dernier à la ville de Suse. Le prince de Faucigny fait remarquer ce qu'a d'insolite la mention d'une telle filiation dans un pareil acte. Il relève l'erreur de l'écrivain qui a mis *Gebennarum* au lieu de *Gebennenses,* mais cette critique n'a pas grande valeur, car le scribe de Suse n'était pas tenu d'attacher de l'importance à la nuance. Quant au prénom

[1] Siehe Durrer und Zemp: „Das Kloster Münster", S. 80 ff.

[2] Prince de Faucigny-Lucinge, *Le mariage de Thomas Ier, comte de Savoie, avec Marguerite de Faucigny.* Paris 1911. Daragon, éditeur. Voir un compte-rendu de cet ouvrage dans les *Archives héraldiques* de 1911, page 212.



Nicholla, la mention serait décisive si nous étions en présence d'un acte original. Mais les franchises de Suse ne nous sont connues que par une copie. Cibrario a déjà dit que l'original pouvait avoir indiqué *M.,* que le copiste a lu *N.* et qu'il aurait développé en *Nicholla.* Pour se faire une opinion sur ce point, il faudrait connaître la date de cette copie. Les éditeurs des *Leges municipales* la disent contemporaine. Le prince de Faucigny la croit sensiblement postérieure. Peut-être a-t-il raison, mais il faudrait qu'on fît expertiser la copie. Pour le moment, il semble bien qu'il soit dans le vrai.

Quant au prénom de Béatrix, il paraît évident qu'il a été inventé par l'historien Pingon, qui dans ce but a falsifié la mention d'un obituaire d'Hautecombe, la légende d'un sceau et la teneur d'un acte. Dans cette acte, de 1232, Béatrix, femme du comte Thomas Ier et mère d'Amédée, approuve l'achat de la ville de Chambéry. Mais ce document ne se retrouve pas, et l'on a par contre des chartes authentiques de 1227 et de 1232 qui appellent M. ou Marguerite la femme de Thomas, et la même Marguerite est qualifiée de mère d'Amédée dans un texte original du 21 décembre 1221. Pourquoi cette falsification de Pingon? Parce qu'il a voulu faire accorder les documents avec un récit des *Grandes chroniques de Savoie* qui montre le comte Thomas enlevant Béatrix de Genève, alors promise au roi de France Philippe. Mais ces *Chroniques* sont du XVe siècle et ne méritent sur ce point aucune créance. Le récit de l'enlèvement repose quant au fond sur une chronique anglaise qui ne parle que du roi et d'une princesse allemande, ne mentionne ni Thomas ni Béatrix, et ne peut s'accorder pour les dates avec ce qu'on sait de la vie de Thomas. Les *Grandes chroniques* ont fait là un enjolivement de l'histoire primitive, mais ce n'est qu'un conte. Aucun texte sérieux ne parle de Béatrix de Genève.

Toutes les chartes contemporaines appellent la femme du comte de Savoie M. ou Marguerite. Elles n'indiquent pas l'origine de la comtesse. Mais un chroniqueur du XIIIe siècle, Albéric de Trois-Fontaines, l'appelle Marguerite, fille du sire de *Fuscenais.* Guichenon a déjà identifié *Fuscenais* avec Faucigny. Les rapprochements que le prince de Faucigny veut tirer du cartulaire de Lausanne ne sont pas décisifs. Plus probant est un acte de 1188 concernant Genève et qui est signé *H. de Fulcineis,* alors qu'il s'agit certainement ici d'Henri de Faucigny, père de Marguerite.

Mais Albéric de Trois-Fontaines ne se trompe-t-il pas? En 1260, le comte Pierre de Savoie, fils de Thomas Ier, réclame la part de Cornillon et du Val des Clets qui était de la dot de sa mère (Marguerite) et il adresse sa réclamation au comte Rodolphe de Genevois. Donc Marguerite était fille d'un comte de Genevois, qui ne peut être que Guillaume Ier, grand-père de Rodolphe. C'est l'opinion de Mallet et de Wurstemberger. Ils font remarquer que Cornillon et le Val des Clets sont dans les états du comte de Genevois.

C'est cette argumentation que combat le prince de Faucigny. A vrai dire, son exposé ne nous a pas convaincu. Il nous dit qu'il ne s'agissait en réalité pas des terres elles-mêmes des Cornillon et des Clets, mais de certains droits qu'auraient possédé les Faucigny et dont il croit trouver l'énumération dans



une transaction de 1296. Nous pourrions dire que son rapprochement des deux actes de 1260 et de 1296 est un peu forcé. Mais cela importe peu. Le prince de Faucigny ne répond pas à la question essentielle: pourquoi la réclamation de Pierre de Savoie est elle adressée au comte de Genevois?

Et pourtant, nous tenons pour fondée la thèse du prince de Faucigny. A notre avis, si Pierre de Savoie réclame au comte de Genevois des biens dont sa mère Marguerite avait été dotée, c'est que celle-ci les tenait non pas du seigneur de Faucigny, son père, mais de sa mère à elle, qui était une Genevois. L'assignat de dot fait à cette dernière n'avait pas été livré; elle avait transmis ses droits à sa fille Marguerite, et Pierre de Savoie cherchait simplement à entrer en possession, contre le comte Rodolphe qui, après son père Guillaume, persistait à conserver les droits concédés par son aïeul à la mère de Marguerite, au moment du mariage.

Marguerite était en effet fille du seigneur de Faucigny, qui ne peut être qu'Henri Ier, mort vers 1197. Or, cet Henri est dit en 1188 frère du comte Guillaume de Genevois, et le contexte montre qu'il ne pouvait être que beau-frère, mari d'une sœur de Guillaume. On sait d'autre part que sa femme s'appelait Comtesson. Un document la nomme dame de Clermont, qui est un château des comtes de Genevois. Il est vrai, qu'il y a alors un seigneur de Clermont, qui n'est pas de la famille des comtes, mais son vassal, et c'est là une difficulté. Mais on peut la tourner, en disant que le seigneur de Clermont ne possédait pas le château même, ou bien encore que l'analyse que l'on a du titre mentionnant la dame de Clermont — le document original manque — est fautive.

Le chroniqueur Albéric de Trois-Fontaines aurait pu nous permettre de résoudre la difficulté. Il indiquait, en effet, la parenté exacte de Marguerite de Faucigny avec le comte de Genevois. Mais le texte original de cette chronique n'existe plus. Leibnitz l'avait publié en 1698 et il donne ce passage: „Margarita, filia Domini de Fusceneis, de matre... Guillelmi, filii (erreur pour fratrii(Humberti, comitis Gebennensis, comiti de Sabaudia, nupsit". Les trois points remplacent un mot effacé que l'éditeur n'avait pu lire. Ce mot décisif, *soror* sans doute, nous importerait beaucoup. Mais le document a été perdu à la Révolution.

Néanmoins, nous croyons que le prince de Faucigny a raison, pour une partie des arguments qu'il invoque et pour d'autres encore.

Les armoiries de l'Hospice du Grand Saint-Bernard,

par Fréd.-Th. Dubois.

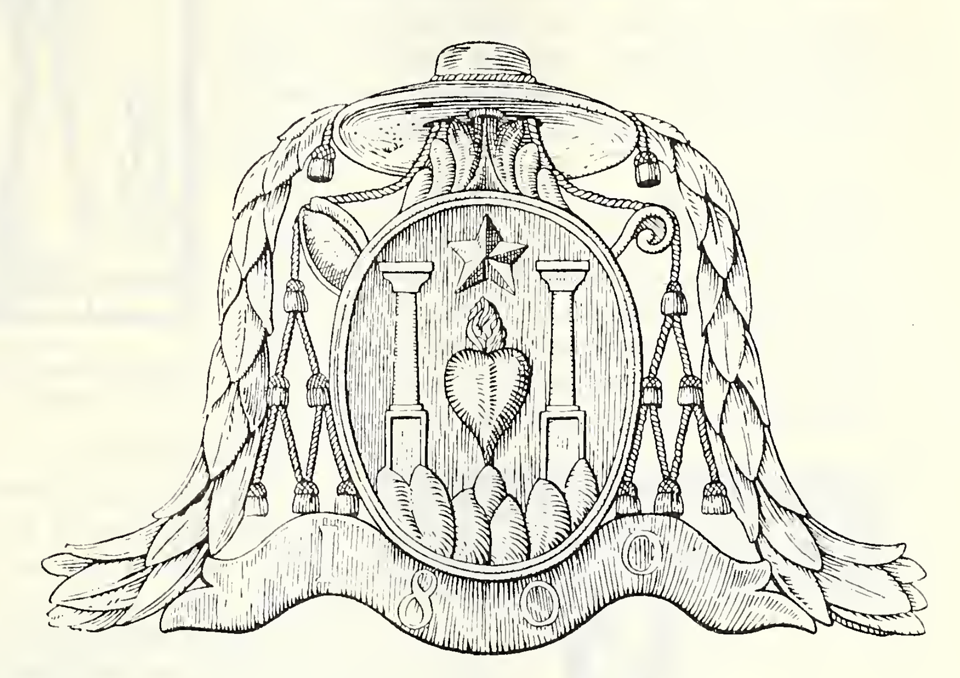


Fig. 164
Armoiries de l'Hospice du Grand Saint-Bernard.
Sculpture sur bois au Musée de l'Hospice.

Nous ne voulons pas faire ici une étude complète et détaillée des armoiries du célèbre hospice du Grand St-Bernard, mais chercher seulement à expliquer l'origine de ses armes et signaler les différentes variantes que nous avons constatées.

Nous espérons vivement qu'un historien de cet hospice pourra nous donner un jour un travail complet documenté et définitif sur ces armoiries et leurs variantes.

Les armoiries actuelles de la Maison du Grand St-Bernard sont: *d'azur à deux monts d'argent sommés de deux colonnes du même, séparées d'un cœur enflammé de gueules et surmonté en chef d'une étoile d'or* (voir Fig. 164).

Les deux colonnes sur les deux monts forment la partie essentielle et invariable de ces armoiries.

Selon les uns, elles représentent et rappellent deux colonnes romaines qui existaient autrefois sur le col du Grand St-Bernard, près de la sortie des eaux du petit lac, soit à l'extrémité opposée à celle où se trouve l'hospice.

Selon d'autres les deux colonnes représenteraient celles qui existaient autrefois, l'une sur le Grand St-Bernard et l'autre sur le Petit St-Bernard.

La colonne du Grand St-Bernard était située sur le plateau nommé *Plan de Jupiter*. Les Romains avaient donné à ce passage le nom de *Mons Jovis*,



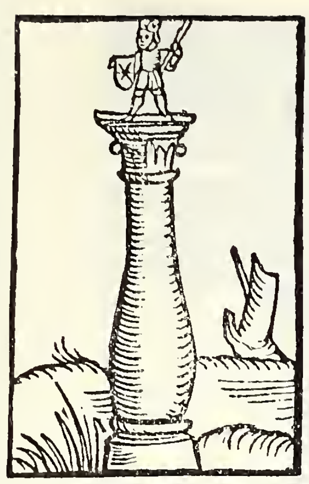


Fig. 165
La colonne du Grand St-Bernard
Chronique de Stumpf, 1548.

devenu au moyen-âge: Mont-Joux. Ils avaient établi là une importante *mansion* et construit un petit temple, dont on a retrouvé les fondations il y a peu d'années.

Nous ne savons pas à quelle époque la colonne a disparu. Stumpf nous en donne une reproduction dans sa chronique (fig. 165). Elle figure aussi dans l'Histoire de l'Hospice, publiée en 1627 par le prévôt Viot (fig. 166). Elle était surmontée de la statue de Jupiter.

Le col du Petit St-Bernard fut aussi fréquenté par les Romains. Ils y avaient établi une *mansion* dont il reste encore quelques débris, et dressé au sommet du col, comme au Grand St-Bernard, une haute colonne surmontée d'une escarboucle. La colonne seule existe encore. Le prévôt Viot l'a aussi reproduite dans son ouvrage, mais encore ornée de l'escarboucle (fig. 167). Au moyen-âge le Petit St-Bernard portait le nom de Colonne-Joux.



Fig. 166
La colonne du Grand St-Bernard
Histoire de l'Hospice, de Viot 1627.

Il y eut de tout temps d'étroites relations entre les hospices des deux cols, mais ce ne fut qu'en 1466 que le Petit St-Bernard passa sous la dépendance directe du Grand St-Bernard. Les deux colonnes, symboliseraient selon d'autres, la réunion des deux maisons.

Nous avons constaté sur plusieurs exemplaires des armoiries du St-Bernard, du XVIIe et jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, une fleur de lis posée entre les deux colonnes. Nous avons tout d'abord pensé qu'il s'agissait là d'une concession royale, ou de rappeler simplement ainsi le souvenir des rois de France qui avaient, à plusieurs reprises, soutenu de leurs libéralités la maison du Grand St-Bernard et avaient fait les frais d'une annexe appelée l'hospice St-Louis. Mais nous avons renoncé à cette idée car nous avons constaté que la fleur de lis était toujours d'argent et non d'or comme les lis de France. Il fallait donc chercher autre part l'origine de cette pièce. Nous



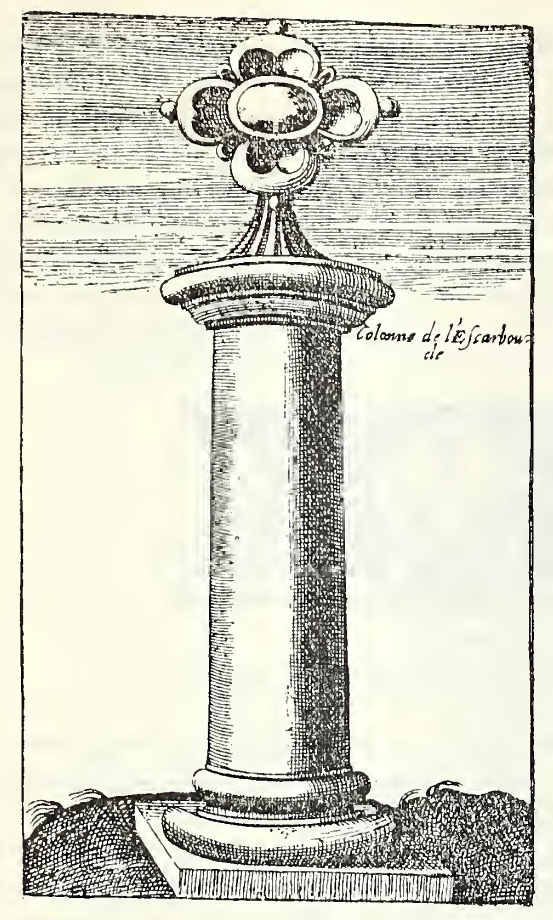


Fig. 167
La colonne du Petit St-Bernard
Histoire de l'Hospice, de Viot 1627.

avons pensé qu'elle pouvait provenir peut-être des armes du Chapitre d'Aoste, qui porte: d'azur à 4 fleurs de lis d'argent posées 1, 2, 1.

Cette idée serait plus admissible, car St-Bernard de Menthon, le fondateur des deux hospices, était archidiacre d'Aoste, et plusieurs historiens croyent qu'il tira du Chapitre même, les chanoines qui devaient l'aider dans le service de ces hospices. Plus tard, les prévôts du Grand St-Bernard furent de droit chanoines de la cathédrale d'Aoste. Il serait donc très naturel que la fleur de lis d'argent dû rappeler les rapports très intimes qui existèrent entre ces deux institutions.

Au XVIIIe siècle la fleur de lis disparait des armes du St-Bernard. Il est fort possible que cette disparition corresponde avec la rupture qui eut lieu entre Aoste et l'hospice, en 1752, lorsque le gouvernement du royaume de Sardaigne s'empara, avec l'approbation du pape, de tous les biens et bénéfices que le Grand St-Bernard possédait dans ses états, pour les attribuer à l'hôpital mauricien d'Aoste.

Un chroniqueur des premières années du XVIIe siècle, Claude Mochet, blasonnait ainsi les armes du fondateur des deux hospices: *escartelé d'azur à un lys d'argent, l'autre d'azur à deux piliers mis sur deux montagnes d'argent miraillées de sinople, le tout chargé d'un écusson de gueules à un lyon d'argent à une cotice d'azur.* Le premier quartier au lis d'argent pourrait bien se rapporter ici au Chapitre d'Aoste, puisque c'est l'écu qui est en cœur est celui du fondateur soit des sires de Menthon.

L'étoile d'or que nous retrouvons sur la plupart des armoiries que nous avons eu l'occasion d'examiner, apparaît tantôt entre les deux colonnes, tantôt en chef.

Le chanoine E. P. Duc, dans son ouvrage sur le Grand St-Bernard [1], donne la description des armoiries de cette maison avec les colonnes sur les deux monts, la fleur de lis, l'étoile, et en outre, en chef: *un gland compris dans une macle d'or,* en forme de losange.

[1] La Maison du Grand Saint-Bernard et ses très révérends Prévôts, par le chanoine E. P. Duc. Aoste 1898.



Nous avons constaté cette pièce dans les armoiries qui décorent le sommet du maître-autel de l'église du Grand St-Bernard, consacré en 1689, et dans celles qui se trouvent sur le portrait du prévôt L. Boniface (1724-1728). Il serait intéressant de connaître l'origine de cette curieuse figure.

A quelle époque apparaît le cœur flamboyant entre les colonnes? Nous le trouvons dans les armes actuelles du St-Bernard et déjà dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Il est l'attribut de St-Augustin et doit rappeler ici que les religieux du St-Bernard comme, du reste, ceux de St-Maurice, suivent la règle des chanoines réguliers de St-Augustin.

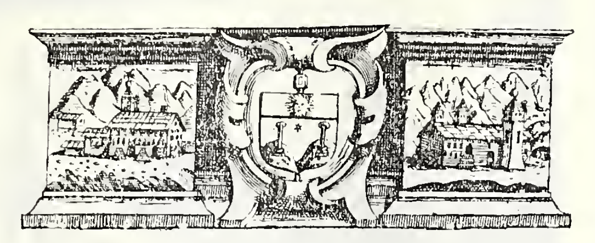


Fig. 168
Armoiries de l'Hospice sous le prévôt Viot 1611-1644.

Nous avons encore constaté une autre modification dans les armes du St-Bernard, c'est-à-dire avec une amplification, soit un chef chargé d'un soleil.

Ces armes se trouvent sur un tableau placé dans le vestibule du Séminaire d'Aoste. Le chef est d'argent, le soleil, de gueules. Il nous paraît fort probable que ce chef est l'armoirie personnelle d'un prévôt du St-Bernard, ajoutée ainsi à l'armoirie de sa Maison. Dans l'ouvrage de Duc, cité plus haut, cet auteur indique les armes du prévôt Roland Viot (1611-1644) comme suit: d'azur à une étoile d'or accostée de deux colonnes d'argent posant sur deux montagnes du même, réunies à leur base, au chef d'argent chargé d'un soleil de pourpre. Nous retrouvons ces mêmes armes en tête de l'ouvrage publié par ce prévôt en 1627 (fig. 168).

Si toutefois ce chef est une arme personnelle, il est curieux de la retrouver dans les armes du successeur du prévôt Viot, soit de Michel Perrinot (1644-1646) qui suivant Duc, portait: «bandé d'or et de gueules de six pièces au chef d'argent chargé d'un soleil de pourpre naissant en chef.»

Comme insigne de leur dignité, les prévôts du Grand St-Bernard plaçaient derrière leur écu, et posé en pal, leur bâton de prévôt, mais dès 1762, nous voyons apparaître la crosse et la mitre au-dessus des armoiries (voir fig. 164), car en cette année, le pape Clément XIII avait adressé au prévôt Claude-Philibert Thevenot (1758-1775) une bulle, accordant à lui et à ses successeurs à perpétuité, le privilège des infules et élevant la prévôté au rang d'abbaye.



Heraldische Bucheinbände,

von Emanuel Stickelberger, Basel.

Das Anbringen von Wappen auf Buchdeckeln ist annähernd so alt wie das allgemeine Aufkommen von Ledereinbänden. Während die kirchlichen Prachtbände des frühen Mittelalters, jene kostbaren Goldschmiedearbeiten, welche wir in Domschätzen, Museen und Bibliotheken noch bewundern können, fast ausschliesslich biblische Motive oder solche aus der Heiligengeschichte aufweisen, finden wir bereits im 14. und 15. Jahrhundert manche wappengeschmückte Bucheinbände; ich erinnere nur an die herrlichen Deckel der Sienenser Kassenbücher (1258—1689), die ausser anderen bildlichen Darstellungen jeweils die Wappen der vier Vorsteher zeigten [1], sowie an den spätgotischen Einband des Bergrechts von Schlemnitz in Ungarn mit dem Stadtwappen in der Mitte des Oberdeckels. Weitere Beispiele finden sich wohl in jeder grösseren Stadt- oder Universitätsbibliothek.



Fig. 169
Bucheinband mit Wappen der Zunft zur Webern.

Welch' hervorragende Rolle das Wappen späterhin, nach Erfindung der Buchdruckerkunst, bei der Ausschmückung des Bucheinbandes gespielt hat, das beweisen die zahlreichen Super-Exlibris oder Superlibros, von welchen sich Beispiele in den meisten Werken über Bibliothek-

[1] A. Lisini: Le tavolette dipinte di Biccherna e di Gabella nel R. Archivio di Stato di Siena, Siena 1901.



zeichen befinden. Wenn auch die beiden klassischen Bibliophilen Grolier und Maioli darauf verzichteten und sich mit der, meist am untern Rande des vordern Buchdeckels befindlichen Namensinschrift mit dem Zusatze „et amicorum“ begnügten, so haben doch zahlreiche Bücherliebhaber, namentlich weltliche und geistliche Fürsten, auch Klöster, gerne durch das Aufprägen von Wappen auf dem



Fig. 170
Bucheinband mit Wappen Stickelberger.

Buchdeckel ihren Büchern einen individuellen Schmuck verliehen. Es sei bei der Gelegenheit auf diese ansprechende Gepflogenheit, die während des vergangenen Jahrhunderts, wie manche andere, im Dornröschenschlaf lag, hingewiesen. Wer, wie Herr Grellet, der verdiente Präsident der Heraldischen Gesellschaft, oder der Schreiber dieser Zeilen, seine wertvolleren Bücher mit einem Superlibros versieht, verleiht ihnen ein einheitliches Gepräge; solche Bücher werden, solange Nach-



kommen da sind, die etwas auf die Familie halten, auch nicht zum Antiquar wandern, sondern sich als das vererben, was sie waren: als die Lieblinge ihres ersten Besitzers, die kein pietätvoller Enkel veräussern wird. Exlibris lassen sich aus dem Buche entfernen, Superlibros nicht.



Fig. 171
Bucheinband mit Wappen Dollfuss.

Nach dieser Abschweifung komme ich auf den Gegenstand, der mir zur Abfassung dieser Zeilen eigentlich den Anlass gab. Ich möchte nämlich auf die Arbeiten eines Künstlers hinweisen, der sich speziell die Pflege des heraldischen Bucheinbandes zur Aufgabe gemacht hat. Herr Emanuel Steiner in Basel, der durch seine Studien bei ersten ausländischen Kunstbuchbindern eine gute Grundlage für seine Tätigkeit gelegt hat, verdient wohl, den Lesern des heraldischen Archivs vorgestellt zu werden. Seine Einbände erfreuen durch die Eigenart



ihres Entwurfes, sowie durch die feinsinnige Auffassung der dekorativen Werte des Wappens. Auch die technische Ausführung der Einbände, die ja keine Nebensache ist, ist stets mustergültig. Nebenstehende Abbildungen mögen einen Begriff von der Vielseitigkeit Steiners geben.

Fig. 169 zeigt das Wappenbuch der Meister und Vorgesetzten E. E. Zunft zu Webern in Basel; flotte Malerei auf Pergament. Bei Bestellung dieses Bandes war die Verwendung vorhandener Schliessen vom früheren, zerfallenen Einbande vorgeschrieben.

Fig. 170. Familienchronik Stickelberger. Um zu dem im Wappen vorherrschenden, satten Blau eine schöne Kontrastwirkung zu erzielen, wählte der Künstler hier einen dunkelbraunen Schweinsledereinband. Das Wappen ist, wie bei den beiden folgenden Einbänden, auf Pergament gemalt und dieses aufgenagelt. Zu begrüssen ist, dass das Wappen hier linksläufig ausgeführt ist, wodurch der heraldischen Courtoisie Rechnung getragen ist.

Fig. 171. Noch eine Familienchronik, die der Mülhauser Familie Dollfus. Ebenfalls ein Schweinsledereinband.

Zahlreiche andere Einbände, den hier abgebildeten an künstlerischer Vollendung teilweise noch überlegen, sind aus dieser Werkstatt hervorgegangen. Es wäre mir eine aufrichtige Freude, durch diese Zeilen Bücherliebhaber darauf aufmerksam gemacht zu haben, dass es auch heute noch möglich ist, Werke, die man gerne auch durch ihre äussere Ausstattung auszeichnen möchte, in ein besonderes Gewand zu kleiden ohne zu diesem Zwecke an Pariser oder Florentiner Buchbindereien gelangen zu müssen.

Miscellanea.

Kunstgewerbliche Heraldik. Vielen Besuchern der verflossenen, gediegenen Schweizer. Landesausstellung wird in der Abteilung des Kunstgewerbes das Fehlen einer Abteilung für die angewandte Heraldik schmerzlich aufgefallen sein. Schwerwiegende Bedenken haben unsere Gesellschaft abgehalten, von sich aus eine derartige Ausstellung in die Wege zu leiten. Wir finden es daher nur billig, wenn dafür in unserm Gesellschaftsorgane die ausgezeichnete Tätigkeit der kunstgewerblich tätigen Heraldiker unserer Gesellschaft von Zeit zu Zeit hervorgehoben wird.

Heute sind wir neuerdings wie früher im Falle, Proben von der guten heraldischen Arbeitsweise, die unserm rühmlichst bekannten Mitgliede, Herrn Holzbildhauer R. Streuli-Bendel in Schaffhausen, eigen ist, dem Leser vorzulegen (Fig. 172). Wir geben hier einen in Eichenholz geschnitzten Schild wieder, der sich im Rathause in Schaffhausen befindet und von Herrn Streuli-Bendel entworfen und geschnitzt ist. Der Schild ist eine Ehrung des Herrn Albert Barth von Stein am Rhein, der aus Brasilien heimgekehrt, seinen Lebensabend in Zürich verbrachte und dem dortigen Polytechnikum und der Universität,



sowie seiner Heimatgemeinde und seinem Heimatkanton Legate von je 200 000 Fr. zuwies. Auf einer schwungvollen und doch ruhig wirkenden baroken Kartouche liegt das volle Wappen, umrahmt vom Geburts- und Todesjahre des mit dieser Erinnerung Geehrten. Herr Streuli-Bendel bringt damit die mittelalterliche Sitte der hölzernen Totenschilde zu neuem Leben. Das Andenken an teure Verstorbene durch solche Gedenkschilde wach zu halten, ist ein nachahmungswerter, vornehmer Gedanke.



Fig. 172

Auf der Umschlag-Rückseite dieses Heftes ist ein weiterer Gedenkschild von der Hand Streuli-Bendels wiedergegeben: Zur Erinnerung an den Eintritt Schaffhausens in den Bund der Eidgenossen. — Diesem Hefte liegen ferner Karten bei, aus denen ersichtlich ist, wie umfangreich das Gebiet ist, auf dem Herr Streuli-Bendel tätig ist und wie mannigfaltig die Gelegenheiten sind, das heraldische Kunstgewerbe zu fördern. Diesem und unsern andern Mitgliedern, die auf dem Gebiete des heraldischen Kunstgewerbes tätig sind, in dieser schweren Kriegszeit durch Bestellungen zu Festgeschenken entgegenzukommen, erachten wir als eine vornehme Pflicht unserer Mitglieder. *F. H.*



Les de Rovéréa. Le 16 juin 1913 s'est éteinte aux Devens, sur Bex, à l'âge de 85 ans, Madame Thomas née de Rovéréa, représentante d'une des plus anciennes familles du Pays de Vaud. Ferdina Emma Pauline de Rovéréa, née en 1828, était fille de Frédéric Nicolas, officier dans la marine anglaise († 1846) et de Louise Elisabeth Adèle Hugonin, de la Tour de Peilz. Elle avait épousé en 1863 Pierre Henri Thomas, pasteur à Bex. Les journaux ont annoncé qu'elle était la dernière de la famille, mais ce n'est pas le cas.

Cette famille historique n'est pas éteinte, car il en existe encore une branche à Naples. Le *Burgerbuch* de Berne, de 1889, en parlant des capitaines Louis-Charles-Claude et Hyacinthe-Alexandre-Frédéric, dit que le second est marié et a des enfants, qui vivent encore d'après des renseignements que le Consul général suisse à Naples, a bien voulu nous fournir.

La famille de Rovéréa apparaît déjà au XIe siècle dans le Chablais vaudois avec Dalmace, époux de Bonete de Divonne. Elle relevait immédiatement de la maison de Savoie et a possédé les seigneuries de St-Triphon, des Ormonts et du Crest. Ses armes étaient de gueules à la bande d'argent chargée en chef d'une couronne d'azur.

Parmi les membres marquants de la famille nous trouvons le chevalier Jacques de Rovéréa, un soldat de cœur et d'âme, qui acquit la bourgeoisie de Berne, fut membre du Conseil des Deux Cents de cette ville dès 1515 et devint en 1525 gouverneur d'Aigle. Il mourut de la peste devant Naples. Dans la première moitié du XVIIIe siècle nous trouvons Isaac Gamaliel de Rovéréa, un ingénieur-géographe de marque, qui dressa une très bonne carte du Gouvernement d'Aigle. Enfin le plus connu de la famille, Ferdinand de Rovéréa, le chef de la *Légion fidèle,* mort en 1829, qui a laissé des mémoires intéressants sur la révolution de 1798. Mme Thomas-de Rovéréa avait un frère dans les régiments suisses au service de Naples, il fut massacré par les insurgés en 1859.

Le plus ancien sceau de Lausanne. M. le pasteur Ruchet a publié dans son intéressant article sur les sceaux communaux vaudois (*Archives héraldiques* 1914, page 86) le plus ancien sceau de Lausanne connu jusqu'à ce jour. Qu'il me permette de faire une réserve à propos de la date de cette empreinte.

La date 1469 n'est pas admissible. A ce moment, l'union de la Cité et de la Ville inférieure de Lausanne n'était pas faite (elle ne date que de 1482) et aucun sceau ne pouvait mentionner simplement la «Communauté de Lausanne». Au surplus, il n'existait pas à cette date de sceau communal. Il n'a été créé qu'après l'union des deux villes, et en opposition formelle avec la volonté de l'évêque Benoît de Montferrand, car il constituait une manifestation d'indépendance que celui-ci n'acceptait pas. Dans les actes de notaires lausannois assez nombreux qui me sont passés entre les mains, je n'ai jamais vu la mention d'un sceau de la ville antérieur à 1482.

Ceci dit, il est possible que l'acte auquel était apposé le sceau porte réellement la date 1469. C'est que, la minute ayant été rédigée en 1469, l'expédition n'a été faite qu'après 1482. La date primitive n'a pas été changée, quoique



l'apposition du sceau soit postérieure à 1482. Il n'y a rien là d'anormal. J'ai pu constater très souvent, par exemple, que le bailli de Vaud authentiquait de son nom et de son sceau des actes qui portaient une date antérieure à son entrée en fonctions. Nous sommes vraisemblablement ici en présence d'un cas semblable.

J'ajoute qu'il a existé un sceau de la Communauté de Lausanne très antérieur à ceux dont on a les empreintes. En 1282, les citoyens de Lausanne s'étaient révoltés contre l'évêque et constitués en communauté indépendante. Il existe encore quatre actes, à ma connaissance, qui ont été revêtus du sceau de la «Communauté des citoyens de Lausanne». L'un a été publié par M. L. de Charrière dans les *Dynastes de Cossonay*. C'est un hommage de Jean de Prangins au roi des Romains, Rodolphe de Habsbourg, du 10 mars 1285. L'original est aux Archives cantonales vaudoises. Les Archives de la ville de Lausanne possèdent trois autres actes, d'août et décembre 1284, ayant reçu le même sceau. Malheureusement, dans ces quatre documents, le sceau a été enlevé. Dans les trois derniers, il existait encore, je crois, vers 1750. Il est donc probable qu'en cherchant bien, on le retrouverait dans quelque collection particulière. Rodolphe de Habsbourg rétablit l'accord entre l'évêque et les citoyens, et le sceau communal disparut pour ne reparaître que deux siècles plus tard.

Maxime Reymond.

Wappenmarken. Der neueste Sammelsport, die „Reklamemarken", hat sich nun auch der Wappen bemächtigt. Es wäre dies im Interesse der Heraldik zu begrüssen, wenn alle diese Wappenmarken so schön und heraldisch ausgeführt würden, wie die der Handels A. G. für Coffëinfreien Kaffee (H A G.) in Bremen. Nachdem diese Gesellschaft mit der nun verunglückten „Brücke" in München die Städtewappen des deutschen Reichs, von Prof. O. Hupp, in dieser Form herausgegeben hat (sie sind, der Bogen von 32 Stück à 80 Pf., bei Jos. Dollinger, Markenhandlung München, zu haben), sollen nun auch die schweizerischen Städtewappen herauskommen. Bis jetzt erschienen 32 Stück, die Kantonswappen und viele Städtewappen, gezeichnet von Linck in Bern, in sehr schöner, heraldischer, kräftiger Zeichnung, spätgotische Halbrundschilde. Es sind dies wirklich von den schönsten neuern schweizerischen Wappenzeichnungen, die uns bis jetzt begegnet sind. Für Graubünden wird das vereinfachte, leider nicht offiziell angenommene Wappen gegeben. Speziell bei den Städtewappen wäre Verschiedenes auszusetzen; z. B.: warum schaut bei Sempach der Löwe nach links? Bei Lausanne ist von weiss und rot geteilt gegeben, warum? Es muss doch ein weisses Haupt in rot sein. Bei Lenzburg ist die blaue Kugel denn doch allzu klein geraten. Olten führt jetzt die Tannen in ganz weissem Feld. Aber sonst kann man wirklich Freude haben an diesen kräftigen Bildern. Auf der Rückseite der Marken stehen statistische Daten, die Reklame und die Blasonierung der Wappen. Hier aber sieht's bös aus. Wir wissen nicht, wer diese Beschreibungen auf dem Gewissen hat, aber ein Heraldiker ist's nicht. Denn damit kann ein Heraldiker nichts anfangen und ein Laie erst recht nichts. Man höre: Graubünden, verein-



fachtes Wappen: „Halb gespalten mit einspringendem silbernem Feld mit schwarzem Steinbock (Gotteshausbund), rechtes Feld geteilt (!) in (!) Silber und Schwarz (Grauer Bund), linkes Feld ein Mauritiuskreuz (!), verwechselt in Blau und Gold (Zehn-Gerichten-Bund)“. Fast durchwegs wird für „von“ „in“ gesetzt: geteilt in so und so. Kanton Genf: „Gespalten in (!) Gold und Rot; im goldenen Feld ein halber Adler (was für Farbe?) mit Krone und Waffen in (!) Rot; im roten Feld ein goldener Schlüssel“ u. s. w. Wir hoffen, für die noch zu veröffentlichenden Marken werde man etwas bessere Blasonierungen geben, denn sonst haben sie überhaupt keinen Sinn. Die Huppschen Blasonierungen bei den deutschen Städtemarken sind viel besser. Abgesehen von diesen Aussetzungen können wir aber diese Veröffentlichung nur loben. Es ist nur schade, dass diese Marken nicht wie die deutschen käuflich sind, sondern nur den Paketen des coffeïnfreien Kaffees beigelegt werden; sie würden sicher bei unsern Mitgliedern Anklang finden. Es wäre zu wünschen, dass man alle Ortswappen so herausgeben könnte; leider wird es wohl mit den Städtewappen sein Bewenden haben. Wäre es nicht unserer Gesellschaft möglich, sich mit dieser Aktiengesellschaft ins Einvernehmen zu setzen und ihren Mitgliedern diese Wappen zugänglich zu machen?

C. Ryland.

Bibliographie.

FELIX HAUPTMANN. — **Wappenkunde,** in: Handbuch der mittelalterlichen und neueren Geschichte, herausgegeben von G. v. Below und F. Meinecke. Abteilung IV. Hilfswissenschaften und Altertümer. Siegelkunde von Wilhelm Ewald, mit 328 Abbildungen auf 40 Tafeln. Wappenkunde von Dr. Felix Hauptmann, Universitätsprofessor in Freiburg (Schweiz), mit 158 Abbildungen auf 4 Tafeln [in einem Band]. München und Berlin 1914. Druck und Verlag von R. Oldenbourg.

Es sind bald zwanzig Jahre, dass Professor Hauptmann „Das Wappenrecht“ herausgegeben hat, ein Werk, das nicht wenig Aufsehen machte. Seitdem hat er unermüdlich den heraldischen Studien weitergelebt und in den Fachzeitschriften manchen überaus willkommenen Beitrag veröffentlicht — ich erinnere nur an die Wappen der Historia minor des Matthäus Parisiensis. Nun ist als Vorläufer eines grossen Werkes über die Heraldik seine „Wappenkunde“ erschienen, mit W. Ewalds Siegelkunde zu einem stattlichen Bande des Handbuches der mittelalterlichen und neueren Geschichte vereinigt.

Etwas knapperes, bestimmteres, als diese 60 Seiten kann man sich nicht denken. Alles Notwendige ist erwähnt, wie es eben nur tun kann, wer den Stoff gründlich kennt. Unwillkürlich macht der Leser an der Hand dessen, was ihm vertraut ist, die Probe, und immer stimmt sie. Aber nicht nur Bekanntes fasst Herr Hauptmann zusammen. Er weist auf wichtige Eigentümlichkeiten hin, die vielfach übersehen worden sind.

Die Einleitung umfasst Begriff und Einteilung, Quellen und Literatur. Schon die Fassung des Begriffs ist nicht die gewöhnliche: „Unter Wappen ver-



stehen wir diejenigen Familienzeichen, die 1. aus Waffen und zwar aus mittelalterlichen bestehen, und welche 2. in heraldischer Weise, d. h. so wie es vom 12. bis 16. Jahrhundert bei der europäischen Ritterschaft Brauch war, ausgeschmückt sind.“ Unter der Literatur widerlegt der Verfasser die Meinung von dem hohen Ansehen und den Kenntnissen der Herolde.

Der erste Teil des Werkes behandelt die Wappenkunde: Bestandteile, Beziehungen und die Geschichte des Wappens.

Die Bestandteile des Wappens sind Schild und Helm. Unter diesen werden die Farben, die Wappenbilder, Kleinode und Helmdecken behandelt. Bei den Heroldsbildern hätte vielleicht bemerkt werden dürfen, dass im Gegensatz zu den gemeinen Figuren ihre Entstehung und Verbreitung etwas überraschendes hat. Es konnte einer an seinem Löwen, seinem Adler Freude haben, während die Liniensysteme alle doch kein solches Gefühl erwecken. Eine Erklärung, wie Guido List sie bringt, indem er sie mit den Runen verbindet, kann allerdings nicht einleuchten. Hauptmann bestreitet überhaupt, dass es die Aufgabe des Wappens war, die Erinnerung an eine geschichtliche Tatsache festzuhalten. Das will zuerst nicht wenig überraschen, und doch ist es so. Es ist mir unter den bernischen Wappen ein einziges bekannt, das einen historischen Hintergrund haben soll: die Mauer der Luternau soll die Mauer von Antiochia sein, die der Stammvater des Geschlechts als erster erstiegen haben soll. Wenn man an alle die unzähligen Löwen denkt, oder an die redenden Wappen, so muss man Hauptmann beistimmen.

Die Beziehungen des Wappens umfassen Familien-, Landes- und Ordenswappen. Hier wird auf die Eigentümlichkeit hingewiesen, dass, obschon das Wappen ein Familienzeichen ist, immer wieder ein individualisierender Zug sich geltend macht und Ausdruck findet in Änderung von Farbe oder Zahl der Figuren oder des Helmkleinods, indem man ein neues wählte oder ein von der Familie früher geführtes wieder annahm. Der Historiker findet da noch reiche Beute, denn manches Kleinod (das verschieden ist von der Schildfigur) ist ein Erbstück und verrät Verwandtschaft. Die Individualisierung konnte noch weiter gehen, indem einer ein ganz neues Wappen annahm und das alte etwa noch führte, wenn er den Zusammenhang mit seiner Familie hervorheben wollte. „Diese Veränderungen wurden in viel breiterem Masse angewendet, als man gemeiniglich annimmt. Man kann wohl sagen, dass im 13. und 14. Jahrhundert in den meisten Gegenden kein Familienglied genau so gewaffnet einherging wie ein anderes — vorausgesetzt, dass sie so nahe beisammen wohnten, dass eine Individualisierung erwünscht erschien.“ Wer denkt da nicht gleich an die Eptingen mit ihren 32 verschiedenen Helmkleinodien? Eine ganze Reihe von Beispielen liesse sich hier anführen, von denen ich nur die Gysenstein und die Münzer in Bern erwähne, von denen an einer Urkunde zwei Vettern mit verschiedenen Wappenbildern siegeln. Ja es gibt bei uns kaum eine alte Familie, deren Angehörige immer dasselbe Wappenbild geführt haben, bei den Bubenberg angefangen.

Das Kapitel: Die Geschichte des Wappens, hält wohl mit allem Recht dafür, dass die Wappen infolge der Kreuzzüge in Nachahmung orientalischer

Sitten in das Abendland kamen. Man denke an so viele morgenländische Tiere, die in den Wappen ihren Einzug hielten: an Löwen und Elephanten, an Pfaue und Strausse, während unser alter König der Tiere, der Bär, und der Wolf in den Hintergrund traten.

Das Wappen war das Bild auf den Waffen; das änderte sich: bald wurden Schild und Helm aus Trägern des Wappens zu dessen Bestandteilen.

Als dann der Schild im Kriege überhaupt nicht mehr gebraucht wurde, konnte die Individualisierung noch weiter gehen und mancher nahm ein Nebenwappen an, das eigentlich gar kein Wappen mehr war, das eine symbolische Bedeutung hatte, die auch ein Sinnspruch verriet. Diese neuen Figuren — man denke an Ludwigs XII. Stachelschwein, an Franz' I. Salamander — hiessen Devisen, eine Bezeichnung, die den Sinnsprüchen blieb, als die Figuren wieder verschwunden waren.

Der zweite Teil ist „die Wappenkunst" betitelt.

Die grosse Beliebtheit, deren sich das Wappenwesen erfreute, führte zu seiner Ausbreitung auch in Kreise, die mit dem Waffenhandwerk nichts gemein hatten; zunächst nahmen die Frauen der Berechtigten sie an, dann Korporationen und Städte, dann Bürgerliche, die zu Amt und Besitz gekommen waren (eigenmächtig oder durch Verleihung nahmen sie die Wappen erloschener Adelsgeschlechter an). Hauptmann schreibt, dass 1356 B. a Saxoferrato zuerst von bürgerlichen Wappen spricht; bei uns waren sie damals schon in häufigem Gebrauche; sie mochten sich vielfach aus Siegelfiguren gebildet haben. Ja, allmählich hielt man dafür, dass jedermann von Ansehen ein Wappen haben müsse oder geführt haben müsse, Heilige und Fürsten des Altertums, bis hinauf zu Adam und Eva. Lag schon darin etwas Gekünsteltes, so musste eine Entartung dazu eintreten, als Schild und Helm allmählich verschwanden und eine rein dekorative Verwendung von Schild und Figur beliebt wurde. Unheraldische Tinkturen kamen auf, komplizierte und überladene Schilde wurden Mode. Sogenannte Nebenstücke traten hinzu, Amts- und Würdezeichen, Kronen, Schildhalter, Wahlsprüche, Trophäen, Wappenmäntel, die wie im Wappen der französischen Könige zu Wappenzelten sich gestalteten, — die schliesslich alle zum Begriffe „Wappen" gehörten und noch gehören.

Der dritte und letzte Teil spricht vom Wappenrecht, und ist ein gedrängter Auszug aus dem erwähnten grossen Werke; oft muss dem Verfasser diese Kürze schwer gefallen sein. Es wird dargestellt, wer wappenfähig war, welches das Recht an einem bestimmten Wappen war. Wir wundern uns heutzutage, wie es möglich war, sein Wappen oder auch nur sein Helmkleinod zu verkaufen und könnten uns fragen, was der Käufer damit gewann; es mag etwas ähnliches sein wie der Name einer Firma oder einer bekannten Handelsmarke. Der Verkauf des Helmkleinods der Freiherren von Regensberg an die Grafen von Zollern wird in der deutschen Tradition so erklärt, dass bei einem Turnier ein Regensberg sich so ritterlich gehalten, dass ein Zollern den wackern Kämpen ehren und im Helmkleinod sich ein Andenken daran erwerben wollte. Während im deutschen Reiche das Wappen noch rechtlichen Schutz geniesst, herrscht bei uns eine andere Auffassung, wie vor wenigen Jahren ein



gerichtlicher Entscheid es bewies. Ein Genfer Kaufmann, der sein Wappen als Handelsmarke führte, verkaufte sein Geschäft. Der Käufer übernahm damit auch die Marke. Die Familie des Verkäufers bestritt sein Recht, wurde aber abgewiesen. Die Wappen haben eben die alte Bedeutung bei uns nicht mehr.

Zu mancher kurzen Bemerkung der „Wappenkunde" hätte noch eine Parallele gezogen werden können; hier ist nicht der Raum vorhanden. Es hätte sich geschickt, diesen Zeilen noch eine Besprechung von Wilhelm Ewalds Siegelkunde beizufügen. Augenblicklicher Mangel an Zeit hindert mich daran. Ein Blick genügt, um zu überzeugen, wie umfassend und überaus gründlich der Stoff behandelt ist. Schon die Angabe der Quellen leistet die besten Dienste. Die Archives Héraldiques Suisses werden es sich nicht nehmen lassen, auch dieses Werk ihren Lesern bekannt zu machen.

Die Werke über die Siegel- und die Wappenkunde, die uns vorliegen, sind in höchstem Grade angetan, uns zu erfreuen. Herrn Professor Hauptmann, unserm geschätzten Ehrenmitgliede, und seinem Kollegen sei der verbindlichste Dank ausgesprochen. *W. F. v. Mülinen.*

Zeitschriftenschau — A travers les revues

SUISSE

Revue suisse de Numismatique. Tome XIX. 2e et dernière livraison. Ateliers monétaires des rois. Ateliers provençaux. Monnaies des rois de France. — Orange et le Puy. — Münzmeister Hans Gutenson von St. Gallen und seine Söhne. — Le penny d'or de Lutry. — La monnaie internationale. — Sceau de Conrad curé d'Estavayer, XIIIe siècle. — Le Trésor de Berne. — Denier de Philippe de Platea, évêque de Sion. — Médailles du Centenaire de l'entrée de Genève dans la Confédération. — Jeton d'Henri IV rappelant le traité de St-Julien entre le duc Emmanuel de Savoie et la République de Genève.

ALLEMAGNE

Frankfurter Blätter für Familiengeschichte. 1914. Heft 6. Über Ahnentafeln. — Ein hartnäckiger Kampf um das „von". — Stammreihen: Freiherren v. Werthern, v. Arnstedt, Freiherren v. Eberstein, v. Voss, v. Trebra, v. Flemming. — 256stell. Ahnentafel der Familie Buttersack-Heermann. — Die Pfarrerfamilie Zoeller in Spachbrücken.

Heft 7. Drei Wünsche. — Familie Keltsch. — Ahnentafeln Buttersack. — Die Familie des Franz Rudolf von Sparr, Freiherrn zu Greiffenberg. — Das Ravensburger Bürgerbuch.

Exlibris Buchkunst und angewandte Graphik. 1914. Heft 2. Bilderschau seltener alter Exlibris. — Die Ponickausche Bibliothek. — Fälschungen alter italienischer Exlibris und falsche Zuschreibungen. — Zwei Dresdner Exlibriskünstler. — Die Exlibris von Adolf Schinnerer. — Ein plastisches Exlibris von Rudolf Bosselt. — Reinhold Nägele, Stuttgart. — Hans Volkerts neuere Exlibris. — Exlibrisschau.

Der Deutsche Herold. 1914. Nr. 6. Bardeleben-Stiftung. — Die Nachgeborenen der früher reichsständischen Grafenhäuser im Grossherzogtum Hessen und das Prädikat „Erlaucht". — Nobilis und Ministerialis im Mittelalter. — Die welfische Abstammung burgundischer Könige im 9. und 10. Jahrhundert. — Einiges über den Namen Rothermundt. — Die Standarte des Herzogs von Braunschweig. — Tillys vier mütterliche Ahnen und deren Wappen. — Über die Herkunft der v. Fünfhausen in Lübeck und Alt-Livland. — Namen aus einem ungedruckten Kriegstagebuch des 30jährigen Krieges. — Neue Veröffentlichungen von Otto Forst.

Nr. 7. Die Burgenfahrt 1914. — Die Wappengruppe mit der aufsteigenden Spitze. — Patrizische Sprossen des ritterbürtigen Geschlechts von Plettenberg. — Aus den Wappenbüchern des Hans Hoch in der Bibliothek des Fürsten Chigi zu Rom. — Mehr Schutz dem deutschen Familiennamen. — Zur Genealogie der Volmarstein. — Familie v. Bilow. — Gelegenheitsgedichte mit persönlicher Zueignung.



Nr. 8. Kurze geschichtliche Übersicht der Familien von Lund und deren Wappen. — Einer Familienstiftung Sinn und Unsinn. — Sind die Volmarsteiner freien Ursprungs?

Nr. 9. Zur Geschichte der Familie v. Schlieben. — Ein bürgerlicher Wappenbrief (1912).

Mitteilungen der Zentralstelle für deutsche Personen- und Familiengeschichte. 12. bis 14. Heft. Leipzig 1914. Die Entwicklung der literarischen Darstellungsform der Genealogie im deutschen Mittelalter von der Karolingerzeit bis zu Otto von Freising (850 bis 1150). — Das Kontraktenbuch der Stadt Tauberbischofsheim 1556—1586. — Die protestantischen Kirchenarchive des Grossherzogtums Sachsen. — Familienbiologische Untersuchungen in Schweden. — Inventare der katholischen Kirchenarchive im Fürstentume Hohenzollern. — Sachsen und Thüringer als Ansiedler in Westpreussen. — Jahresbericht der genealogischen Literatur. Rückblick auf die zehnjährige Entwicklung der Zentralstelle.

Roland (Archiv für Stamm- und Wappenkunde). Nr. 12. Vorfahrenliste für Wilhelm Fieker. — Bemerkungen über Taufnamen. — Beiträge zur Stammkunde westpreussischer Adelsgeschlechter. — Stammbuch Meinshausen. — Aus pommerschen Familien. — Wappen Sonders. — Nachkommen Martin Luthers in Altpreussen.

15. Jahrgang. 1914—15. Nr. 1. Über die Familie Rheinen. Mit Stammtafeln. — Vorfahrenliste für Wilhelm Fieker. — Wappen Schwarzenberg. Wappen Sanders. — Ein zeitgenössisches preussisches Urteil über die russische Adelsverordnung von 1785. — Familientag Buddeberg.

AUTRICHE-HONGRIE

Jahrbuch der österreichischen Exlibris-Gesellschaft. XI. 1913. Exlibris-Ausstellung Wien, Frühjahr 1913. — Hubert Wilm. — Buchheraldik vom dritten Neptunsmond. — Prager Exlibris-Künstlerinnen. — Emil Orlik. — Franz Kobliha. — Ein Blatt von A. Rassenfosse. — Willi Geiger. — Vier neue Exlibris von Ernst Krahl. — Guido B. Stella. — Politische Exlibris.

BELGIQUE

L'Indicateur généalogique, héraldique et biographique. 1913—14. N° 7. D'Arschot de Schoohoven. — Famille Balsa. — Strens ou Strain. — Famille van der Soppen. — Le Picard-de Han. — Paris de l'Epinard-Perret de Gentil. — De Termogne ou de Termonia.

N° 8. Romuel. — Famille van Bosterhout. — Famille de Vallejo. — De Termogne ou de Termonia. — En suppl.: Les Tahon de Mons.

FRANCE

Archives de la Société française des collectionneurs d'ex-libris. 1914. N° 6. Sur une gravure héraldique religieuse. — Un Collin: Aubert et Boumois. — Une grammaire de S. M. Charles X. — Un ex-libris manuscrit du capitaine Théophile-Malo de la Tour d'Auvergne-Corret. — Les anciens ex-libris nantais. — Un mot sur quelques ex-libris Rémois déjà étudiés dans les «Archives». — La vente E. de M.

ITALIE

Rivista araldica. N° 6. Considerazioni sui titoli nobiliari e sugli Ordini equestri pontifici. — Gli Orsini detti «Apostolici». — Famiglie romane. — La nationalité comtoise. — L'ava materna di Papa Paolo IV Caraffa (Maria Pereira). — Libro d'oro del ducato di Ferrara. — Appunti di araldica e di assiografia ecclesiastica. — Gli stemmi superstiti nei monumenti delle Sporade appartenute ai Cavalieri di Rodi. — Ex-libris Buzzaccarini.

N° 7. Sanguis martyrum. — Il piu antico stemma conosciuto. — Appunti di araldica e di assiografia ecclesiastica. — Libro d'oro del ducato di Ferrara. — L'avvocazia d'aquileia. — La nationalité comtoise. — Gli stemmi superstiti nei monumenti delle Sporadi. — Prove di nobilta in Calabria nei secoli XVI e XVII per l'Ordine Gerosolimitano. — Le decorazioni carliste. — Rapporti dei Templari con Firenze. — Ex-libris Proto.

N° 8. Dell'origine dei Crescenzi. — I sacri privilegi dei re normanni di Sicilia. — Catalogue et armorial des abbés de Murbach. — Appunti di araldica e di assiografia ecclesiastica. — La croix de Jérusalem. — Libro d'oro del ducato di Ferrara. — Bibliografia genealogica italiana.



LIECHTENSTEIN

Jahrbuch des hist. Vereins für das Fürstentum Liechtenstein. 13. Band. Vaduz 1913. Sachregister zu der im I., III., IV. und XII. Jahrbuche erschienenen Geschichte des liechtensteinischen Landtages von der Gründung der Verfassung im Jahre 1862 bis Ende 1911, und: Verzeichnis aller bisherigen Landtagabgeordneten. — Die Menzinger in Liechtenstein. — Liechtensteinische Bibliographie. III.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIETÉ SUISSE D'HERALDIQUE.

Nekrologe — Nécrologie

Theodor von Liebenau †.

Ehrenmitglied der Schweizer. Heraldischen Gesellschaft.

Den 16. Mai 1914 starb in Luzern das Ehrenmitglied (seit 1900) unserer Gesellschaft, Dr. phil. Theodor von Liebenau, Staatsarchivar des Kantons Luzern. Sohn des Dr. med. Hermann von Liebenau und der Jakobea Pfyffer von Altishofen (aus der II. Hauptlinie, der Ludwigslinie, der Nachkommen des Obersten und Schultheissen Ludwig Pfyffer), wurde Theodor Leopold Franz Xaver von Liebenau den 3. Dezember 1840 in Luzern geboren. In den Stadtschulen und der höhern Lehranstalt Luzerns erhielt er die Vorbereitung zu den spätern Studien. Er besuchte von 1861—65 die Universitäten Insbruck und München. Schon während der Studienzeit in München löste er eine historische Preisaufgabe. Die erworbenen Kenntnisse verwendete er zuerst im Dienste des Fürsten von Fürstenberg, kehrte aber bald in seine Heimat zurück, wo er 1866 in den luzernischen Staatsdienst trat und rasch vorrückte. 1871 wurde er zum Staatsarchivar ernannt, in welcher Stelle er trotz mehrfacher Berufungen verblieb. Als Staatsarchivar fand er reiche Betätigung durch Neuordnung des kantonalen Archivs, sowie Zeit zu Forschungen und Veröffentlichungen vieler Arbeiten. In Anerkennung seiner vielen Verdienste wurde er Ehrendoktor der Universität Bern, Ehrenmitglied vieler historischer Gesellschaften und Ehrenbürger Luzerns. Auch herbe Prüfungen blieben Dr. von Liebenau nicht erspart. Ein schweres Augenleiden, das 1905 mit erneuter Heftigkeit auftrat, zwang später den fleissigen Mann zur unfreiwilligen Untätigkeit. Eine liebende Schwester pflegte den erblindenden Gelehrten bis zu seinem Tode.

Es freut uns, an dieser Stelle die Medaille, welche aus Anlass des Jubiläums des Hrn. von Liebenau geprägt wurde, wiedergeben zu können, die uns die Züge unseres verstorbenen Mitgliedes gibt. Unser Verein hatte zur Prägung dieser Medaille beigetragen, die dem Talent des Herrn Kaufmann, dem gut bekannten Graveur in Luzern, Ehre macht.

In den Arbeiten des Dr. von Liebenau sind eine Menge von heraldischen und genealogischen Bemerkungen zu finden, die in dem nachfolgenden Verzeichnis seiner wichtigsten Veröffentlichungen aus diesem Gebiete nicht enthalten sind:





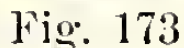

Fig. 173


Fig. 174

Nachträge zu Schulthess, Städte- und Landessiegel der Schweiz, Anzeiger für schweiz. Geschichte und Altertumskunde. 1862. — Geschichte der Freiherren von Attinghausen. 1865. — Geschichte der Ritter von Baldegg. 1866. — Bischof Johann von Gurk, Brixen und Chur und die Familie Schultheiss von Lenzburg. Argovia 1874. — Das älteste Wappengedicht Deutschlands. Vierteljahrsschrift für Heraldik, Berlin 1880. — Der Clipearius des Conrad von Mure. Anzeiger für schweiz. Geschichte 1880. — Das alte Luzern. 1881. — Über ein Siegel Herzog Rudolfs IV. von Österreich. Monatsblatt des herald. genealog. Vereins „Adler". 1882. — Über die Grafen von Lenzburg. Anzeiger für schweiz. Geschichte IV. — Beiträge zur Geschichte der Herren von Tegerfelden. Adler 1883. — Wappenbriefe der Hagenauer. Anzeiger für Altertumskunde. 1884. — Anfänge des Hauses Habsburg. Adler 1885. — Holbein der jüngere, Fresken am Hertensteinhause nebst einer Geschichte der Familie von Hertenstein. 1888. — Die Familie Beroldingen. Bollett. storico und Adler 1893. — Die Freiherren von Sax und Hohensax. Jahresbericht der Hist.-Antiq. Gesellschaft von Graubünden 1889. Bollett. storico 1890. „Adler" 1892. — Die Siegel der Luzernischen Landschaft. Schweiz. Archiv für Heraldik 1897 (unvollständig). — Zur Genealogie der Hattstadt. Monatsschrift „Adler" 1895. — Über das Schweizerkreuz. Schweiz. Archiv für Heraldik 1900. — Aus dem Album des Johann Rudolf Sonnenberg von Luzern. Schweiz. Archiv für Heraldik 1902. — Hans Bircher, Schultheiss zu Luzern. Anzeiger für schweiz. Altertumskunde 1902/03. — Burg Wildegg und ihre Bewohner, mit Vorgeschichte der Effinger. 1902. — Über das Schweizer Panner. Schweiz. Archiv für Heraldik 1902. — Schultheiss Heinrich Hasfurter. Kath. Schweizerblätter 1900. — Die Freiherren von Rotenburg und Wolhusen. Adler 1903. — Die Familie Schnyder von Wartensee. 1906. *G. v. Vris.*



Membre correspondant.

Dans sa dernière séance notre comité a décerné le titre de membre correspondant de la Société suisse d'héraldique, au comte **Pierre de Viry**, au château de Viry en Savoie. M. de Viry est un héraldiste et un généalogiste distingué; c'est à lui qu'a été confiée la continuation de la publication de la grande œuvre du comte de Foras, l'*Armorial et nobiliaire de Savoie.*

Bibliothèque de la Société.

Dons.

Stammbaum der Familie Burckhardt in Basel, Nachkommen von Christof Burckhardt und Gertrud Brand, 1490—1893. Bearbeitet von Archivschreiber Ludwig Saeuberlin nach den Aufzeichnungen von Fiscal Dr. Joh. Rudolf Burckhardt, und fortgeführt bis August 1893. Herausgegeben von einigen Familienmitgliedern. Basel, Buchdruckerei von M. Werner-Riehm, 1893. Mit Supplementstafeln 1—3. [1914].

Geschenk von Herrn Dr. Aug. Burckhardt in Basel.

Escalafon de Caballeros de la inclita Orden militar del Santo Sepulcro. Lengua de Espana.

Don du Secrétariat de l'Ordre militaire du St-Sépulcre à Madrid.

Genealogie der Freiherren von Roll, von Mgr. Ludwig Rochus Schmidlin. Mit 3 farbigen Wappentafeln und 24 Kunstdruckbildern [und Stammbaum]. Druck der Buch- und Kunstdruckerei „Union" A. G. Solothurn. 1914.

Geschenk des Verfassers in Biberist.

Genealogische Tabelten zur Geschichte des Mittelalters und der Neuzeit, bearbeitet von Otto Forst-Battaglia. Abteilung Mittelalter. Lieferung I. Wien und Leipzig 1914. Verlag von Halm und Goldmann. Geschenk des Verfassers.

Stammbaum der schweizerischen Eidgenossenschaft. A. Wagen entw. Basel 1912. Verlagsanstalt Benziger & Co. A. G. Atlas-Tafel.

Geschenk des Verlegers. Einsiedeln.

Der älteste Bundesbrief und der drei Länder Bund. Zur 600 Jahresfeier des Rütlischwures auf Beschluss der Rütlikommission der schweiz. Gemeinnütz. Gesellschaft im Rütlihaus angebracht 1907. Atlas-Tafel. Verlagsanstalt Benziger & Co. A. G. Einsiedeln. Geschenk des Verlegers.

Siegelabbildungen zum Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich. Herausgegeben von der Stiftung Schnyder von Wartensee in Zürich, bearbeitet von Dr. P. Schweizer. In Lichtdruck hergestellt vom Polygraphischen Institut in Zürich. VIII. Lieferung. Zürich. Verlag von Beer & Cie. 1911.

Geschenk der Stadtbibliothek Zürich.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1914 Jahrgang XXVIII Année Heft 4.

Verantwortliche Redaktion: Dr. Friedr. Hegi und Fréd.-Th. Dubois

Die Gemeindewappen des Kantons Aargau,

von Walther Merz.

(Fortsetzung).

V. Der Bezirk Kulm

führt als Wappen dasjenige des Bezirkshauptortes, wonach er benannt ist.

Beinwil (1045 Peinuuilare; im Kiburger Urbar — Beinwiler — zum A Lenzburg gehörig, im Habsb. Urbar zum A Villmergen, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Beinwil; Pf Pfäffikon, seit 1529 Reinach [s. dort]) führt auf blauen Wellen in weiss einen Kahn mit zwei Fergen. Statt dieses ganz unheraldischen



Fig. 175
Beinwil.

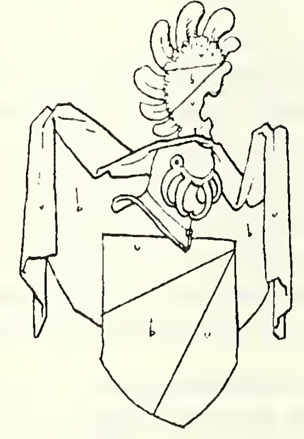


Fig. 176
Wappen der Herren von Beinwil.

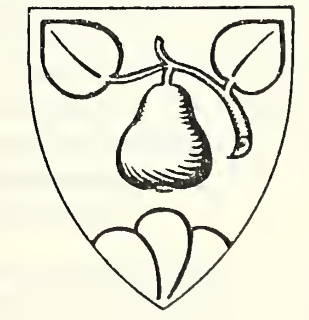


Fig. 177
Birrwil.

Wappens wäre historisch gerechtfertigt der Schild der erloschenen Herren von Beinwil: in weiss eine blaue schräglinke (oder schrägrechte) Eckspitze [1]. Dieses Wappen gibt auch das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern.

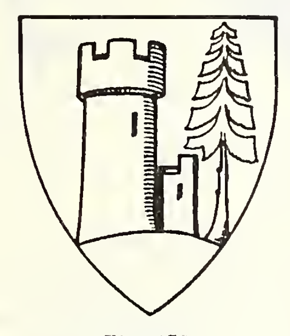
Birrwil (1185 Beriwillare, 1237 Birnwile; im Habsb. Urbar — Byrwile — zum A Villmergen gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Birrwil; 1275 MK, D Aesch, AD Aargau, B Konstanz) führt in blau über grünem Dreiberg

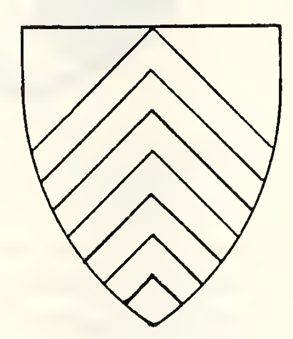
[1] Merz a. O. I 107 f.

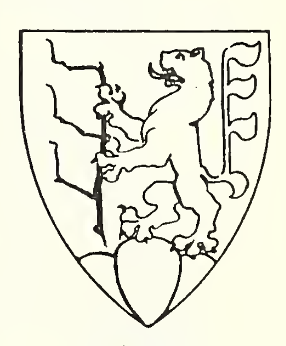


eine Birne mit Zweig! Leider ist das Wappen der Herren von B.[1] nicht bekannt. Der Gemeinde wurde durch Dekret vom 21. I. 1822 der von Alliswil und der Pf Seengen abgetrennte Schwaderhof politisch und kirchlich zugeteilt, mit der Ortsbürgergemeinde B. wurde durch Dekret vom 27. II. 1905 die Ortsbürgergemeinde Wil (im Habsb. Urbar das Dörflein ze Wiler, zum G Reinach gehörig) verschmolzen.

Burg (ursprünglich zur Gesamtgemeinde Reinach [s. dort] gehörig, erwuchs aus den Burghöfen und wurde 1751 selbständig; Pf Pfäffikon, seit 1529 Reinach und seit 26. III. 1888 Menziken) führt in weiss eine schwarze Burg und eine Tanne.


Fig. 178
Burg.


Fig. 179
Dürrenäsch nach dem Berner Wappenbuche.


Fig. 180
Dürrenäsch.

Dürrenäsch (893 Aske inferior, 1190 Asce, 1300 Eschi iuxta Lutwile, 1400 ze türren Esch ob Trosperg, aber noch 1461 Esche in der grafschafft von Lentzburg und heute noch im Seetal bloss Äsch[2]; im Kiburger Urbar — Escha — zum A Lenzburg gehörig, ebenso im Habsb. Urbar, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Trostburg; Pf Leutwil [s. dort]) führt auf grünem Dreiberg in blau einen steigenden (gelben) Löwen, der einen dürren Ast hält! Das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern und Gruner (Thesaurus topographico-historicus ditionis Bernensis, Ms. Hist. Helv. XIV 54 der Stadtbibliothek Bern, S. 172) geben für D. den Schild siebenmal gesparrt von rot und weiss.

Gontenschwil (1173 Gundoltswilere; im Habsb. Urbar — Gundoltzwile — zum A Villmergen gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Gontenschwil; Pf Pfäffikon, 1498 selbständig, D Aesch, AD Aargau, B Konstanz) führt schon 1777 eine Tanne, seit 1826 links und rechts davon noch ein Herz! Leider sind die dortigen Burgherren[3] und deren Wappen nicht bekannt. Der Gemeinde wurde durch Dekret vom 21. VIII. 1901 der Geisshof — ein Steckhof, der bereits seit 1621 nach Gontenschwil kirchgenössig war — politisch und ortsbürgerlich zugeteilt und von der Gemeinde Reinach losgetrennt.

---

[1] Das. I 127 f.

[2] Das. I 181, zur Etymologie vgl. F. Pfaff in Alemannia XXV (1898) 95.

[3] Das. I 198.



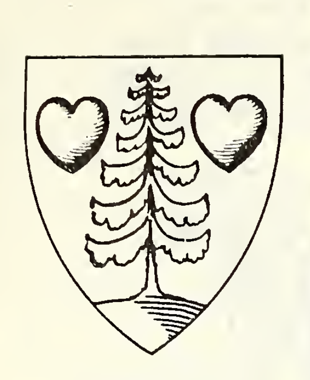


Fig. 181
Gontenschwil.



Fig. 182
Holziken 1683 nach der Wappenscheibe in der Kirche zu Schöftland.

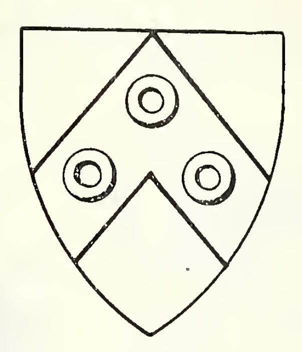


Fig. 183
Holziken nach dem Berner Wappenbuche.

Holziken (1361 Holtzikon, zum habsb. A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Kölliken; Pf Schöftland [s. dort]) führt jetzt im Siegel einen Baum auf Dreiberg. Das redende Wappen, ein grünes Holz, d. h. Gehölz, ist bezeugt durch eine Wappenscheibe von 1683 in der Kirche zu Schöftland [1]. Das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern gibt für H. im Schild einen schwarzen Sparren mit gelben Ringen in weiss.

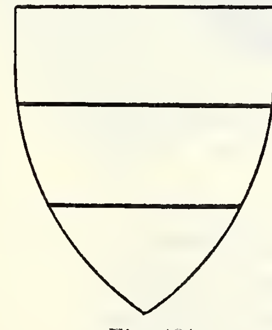


Fig. 184
Kulm.



Fig. 185
Leimbach.

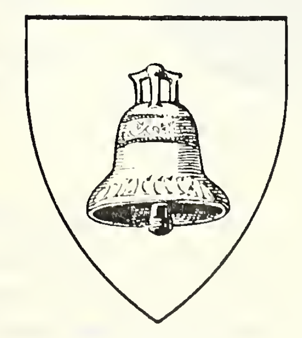


Fig. 186
Leutwil.

Kulm (1045 Chulenbare, 1179 Cholumbare, 1190 und 1236 Chulimbare, 1286 Chulunbe, 1366 Kulme [2]; im Habsb. Urbar — Nideren Kulme und Oberen Kulme — zum A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Kulm; 1275 MK, D Aarau, AD Aargau, B Konstanz) führt den Schild zweimal geteilt von schwarz, weiss und blau.

Leimbach (im Habsb. Urbar — Leimbach — zum A Villmergen gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Seengen; Pf Pfäffikon, seit 1529 Reinach

[1] Anzeiger f. schweiz. Altkde. n. F. VII 128.
[2] Merz a. O. II 309.



[s. dort]) führt in rot einen linken weissen Schrägfluss und einen weissen Stern im rechten Obereck.

Leutwil (1275 Liutwile, 1281 Lütwil; im Habsb. Urbar — Lütwile — zum A Villmergen gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Trostburg; 1275 MK, D Aarau. AD Aargau, B Konstanz) führt in blau eine weisse Glocke (also redendes Wappen, von läuten abgeleitet!).

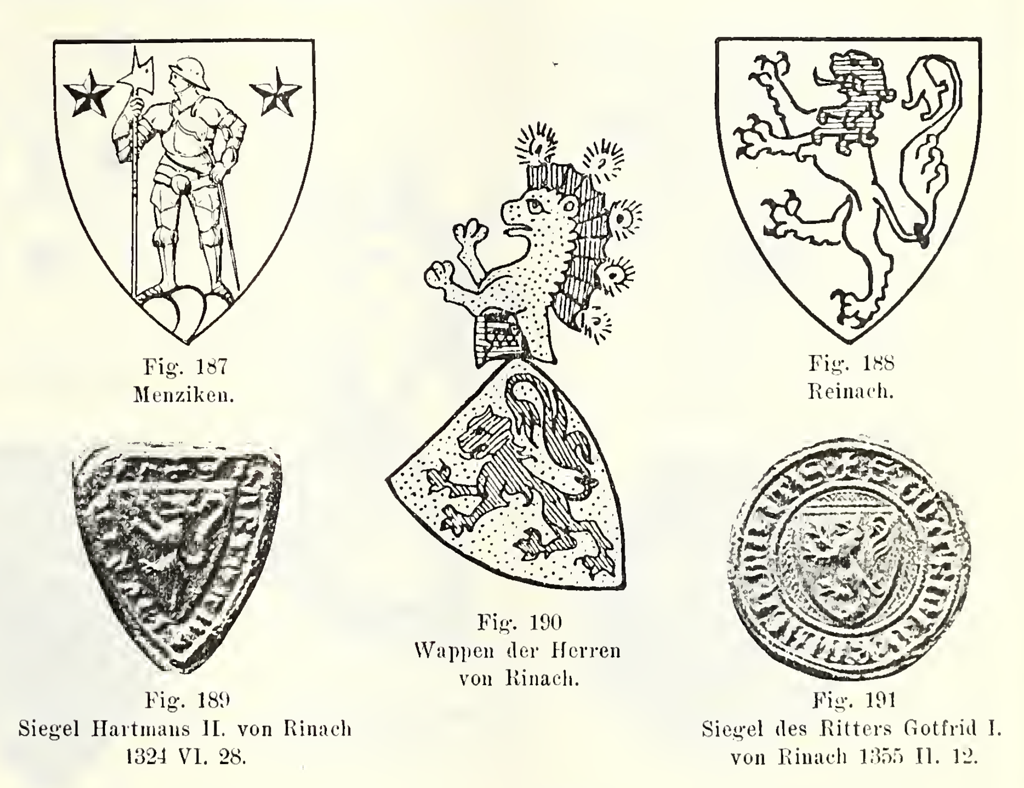


Fig. 187
Menziken.

Fig. 188
Reinach.

Fig. 189
Siegel Hartmans II. von Rinach
1324 VI. 28.

Fig. 190
Wappen der Herren
von Rinach.

Fig. 191
Siegel des Ritters Gotfrid I.
von Rinach 1355 II. 12.

Menziken (1045 Manzinchouen, 1330 Mentzinkon; im Habsb. Urbar zum A Villmergen gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Reinach; Pf Pfäffikon, seit 1529 Reinach [s. dort], durch Dekret vom 26. III. 1888 selbständige Pfarrei [mit Burg]) bildete mit Reinach und Burg eine einzige Gemeinde, bis sie sich 1747 eigenmächtig trennten (nachträgliche obrigkeitliche Genehmigung 20. XII. 1747), worauf 1751 auch Burg ausschied. Menziken führt im Schilde einen geharnischten und mit einer Halbarte bewehrten Mann, auf grünem Dreiberg stehend, in rot, zu Seiten des Kopfes zwei gelbe Sterne. Das Wappenbuch des Berner Staatsarchivs wie Gruner geben als Wappen einen weissen Falken in rot, aber aus Irrtum; denn dies ist das Wappen der Herren von Menzingen in Baden [1].

Reinach (1045 Rinacha, 1173 Rinacho; im Habsb. Urbar zum A Villmergen gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Reinach; Pf Pfäffikon, seit 1529 Reinach, D Aesch, AD Aargau, B Konstanz) führt das Wappen der Herren von Rinach:

[1] Das. II 408.



in gelb einen steigenden roten Löwen mit blauem Haupte [1]. Es ist erstmals als Gemeindewappen bezeugt durch einen Rodel von ca. 1502 [2], dann durch eine Glasmalerei von 1700 (Darstellung eines Fertiggerichts mit den Wappen der Gemeinde und Gerichtssässen) im Gemeindearchiv Reinach. Durch Dekret vom 21. VIII. 1901 wurde der Geisshof politisch und ortsbürgerlich abgetrennt und Gontenschwil zugewiesen.

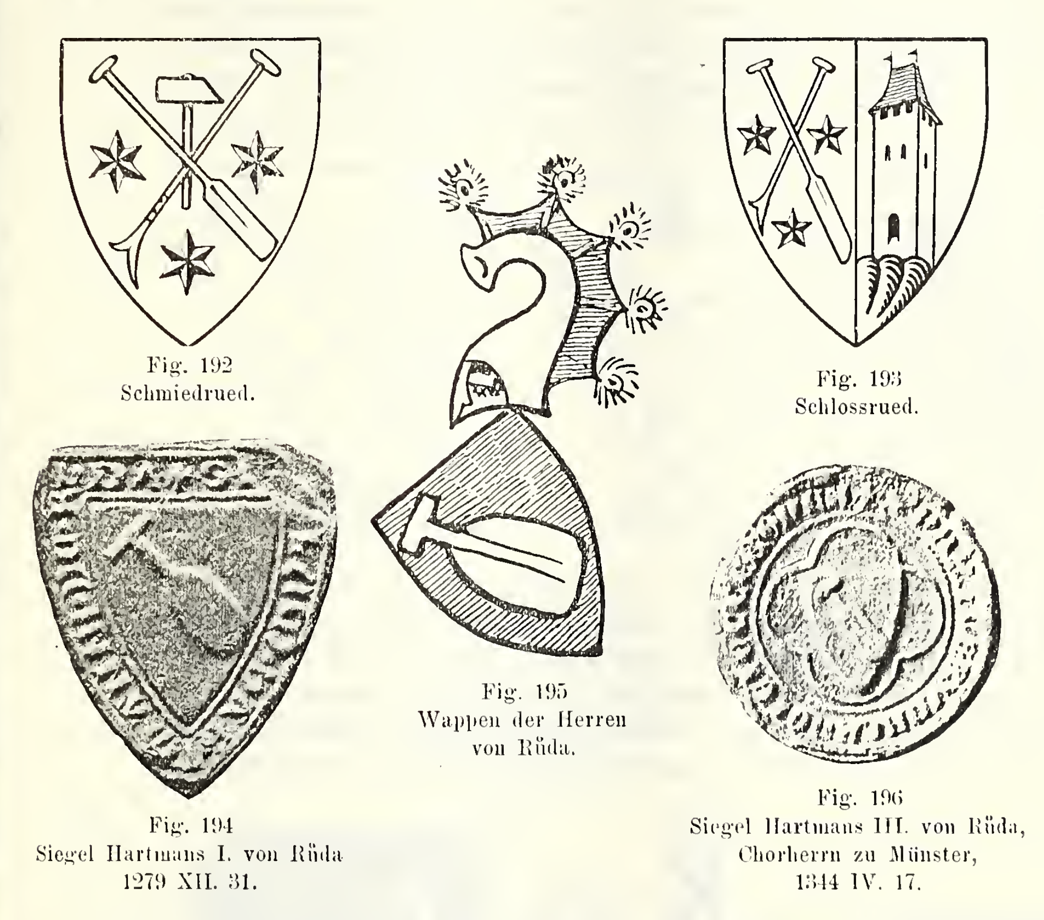


Fig. 192
Schmiedrued.

Fig. 193
Schlossrued.

Fig. 194
Siegel Hartmans I. von Rüda
1279 XII. 31.

Fig. 195
Wappen der Herren
von Rüda.

Fig. 196
Siegel Hartmans III. von Rüda,
Chorherrn zu Münster,
1344 IV. 17.

Rued (Acta Mur. Rüdan, 1227 Rûda; im Habsb. Urbar zum A Villmergen gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Rued; 1275 MK, D Aarau, AD Aargau, B Konstanz) d. h. das ganze Tal — im Habsb. Urbar Rûdatal — bildete ursprünglich eine einzige politische Gemeinde und wurde erst durch Dekret vom 26. VI. 1816 in Schmiedrued (bestehend aus den Ortsbürgerschaften Schmiedrued, Matt, Walde und Schiltwald, die ihrerseits durch Dekret vom 19. XII. 1861 zur Ortsbürgergemeinde Schmiedrued verschmolzen wurden) und Schlossrued (bestehend aus den Ortsbürgerschaften Schlossrued, Kirchrued, Niederhofen und Kläkli, die ihrerseits durch Dekret vom 19. XII. 1861 zur Ortsbürgergemeinde

[1] Das. II 449 ff.
[2] Diser Rodell haltett in dio jerlichen zinß der vogty zû Rynach, ca. 1502, aus dem Archiv Rued bezw. dem Nachlass B. Hidber ins Staatsarchiv Bern übergegangen.



Schlossrued vereinigt wurden) getrennt. Seither führt jede Gemeinde ein besonderes, heraldisch jedoch zu beanstandendes Wappen: Schmiedrued in blau Ruder, Stachel und Hammer (wohl weiss) gekreuzt, seitlich und unten mit drei (weissen) Sternen; Schlossrued aber den Schild gespalten von blau mit gekreuztem (weissen) Ruder und Stachel mit drei (weissen) Sternen und von (weiss) mit (schwarzem?) Turm (Schloss) auf Dreiberg. Richtigerweise sollte Schlossrued den Schild der erloschenen Herren von Rued[1] — in blau ein weisses Ruder — führen, Schmiedrued denselben Schild mit einem Beizeichen, z. B. drei Sternen in den beiden Oberecken und im Schildfusse.

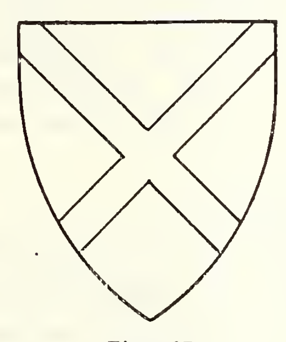


Fig. 197
Schöftland.



Fig. 198
Teufenthal.

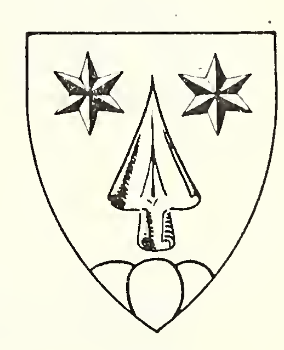


Fig. 199
Zetzwil.

Schöftland (1254 Schoflach, 1266 Schopflanc, 1268 Scheftelanch; im Habsb. Urbar zum A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Schöftland; 1275 MK, D Aarau, AD Aargau, B Konstanz) führt in gelb (weiss) ein rotes Andreaskreuz; es ist dies der Schild der Herren von Hattstatt, die zu Sch. Beziehungen gehabt haben müssen[2]. Im Siegel reicht das Kreuz irrtümlicherweise nicht ganz bis an den Schildrand.



Fig. 200
Siegel des Ritters Burkhart genannt Barhant von Trostberg 1253 IX. 28.



Fig. 201
Wappen der Herren von Hattstatt zu Schöftland.



Fig. 202
Siegel des Ritters Rudolf I. von Trostberg 1286 IV. 30.

[1] Merz a. O. II 456 ff.
[2] Das. II 500 ff.



Tenfenthal (1173 Töfendal; im Habsb. Urbar — Thufental — zum A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Trostburg; Pf Kulm [s. dort]) führt ein redendes Wappen: in blau ein durch zwei seitliche Berge angedeutetes tiefes Tal, darüber die gelbe Mondsichel liegend und ein (gelber) Stern. Das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern gibt im Schilde einen hohen weissen Berg in blau, über dessen Gipfel einen weissen Stern. Historisch gerechtfertigt wäre das Wappen der Herren von Trostberg, deren Burg in der Gemarkung T. stund; ein gelbes Haupt und 3 (bezw. 2) blau und weiss geschachte Balken in rot[1].

Zetzwil (1173 Zeinhwile, 1236 Ezwile, 1246 Zezwilere[2]; im Habsb. Urbar zum A Villmergen gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Trostburg; teilweise Pf Kulm [ca. 1360 und noch 1489], teilweise Pf Birrwil [s. dort], seit 1560 Pf Gontenschwil, ca. 1617 obrigkeitlich anerkannt, aber erst 1636 von Birrwil gelöst) führt in blau über grünem Dreiberg eine weisse Pflugschar zwischen zwei weissen Sternen.

VI. Der Bezirk Laufenburg

führt als Wappen dasjenige der Stadt, wonach er benannt ist.

Eiken (1254 Etchon; im Habsb. Urbar — Eitchon — zum A Säckingen gehörig, dann zum vorderösterreichischen A Homberg; 1441 MK, D Frickgau, B Basel) führt im Siegel kein eigenes Wappen.

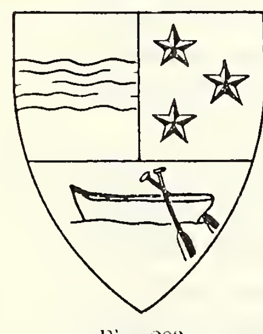


Fig 203
Etzgen (Vorschlag).



Fig. 204
Siegel des Homburger Vogtamts zu Frick
1618 VII. 12.

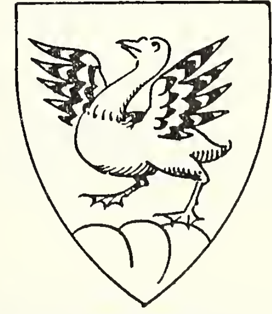


Fig. 205
Gansingen (Vorschlag).

Etzgen (durch Dekret vom 22. V. 1832 von der politischen Gesamtgemeinde Mettau, Etzgen und Oberhofen abgetrennt [s. Mettau]: Pf Mettau, D Frickgau, B Basel) führt unter dem Kantonswappen ein Schiffchen mit zwei Rudern!

Frick (1064 Fricho; im Habsb. Urbar zum A Säckingen gehörig, dann zum vorderösterreichischen A Homberg bezw. Homburger Vogtamt zu Frick; 1441 MK, D Frickgau, B Basel) führt im Schilde ein grünes Lindenblatt in weiss; es ist dem Siegel des genannten Vogtamts entnommen. Da auch andere

[1] Das. II 521 ff.
[2] Das. II 590.





Fig. 206
Wappen der Herren von Frick.



Fig. 207
Siegel des Ritters Ulrich von Galmton (Galten) 1328 XII. 20.



Fig. 208
Wappen der Grafen von Tierstein.

Gemeinden in diesem und dem Bezirk Rheinfelden dieses Wappen sich beigelegt haben, würde Frick zweckmässiger das historisch mindestens ebenso gerechtfertigte Wappen der Herren von Frick annehmen und in weiss einen roten Fuchs führen [1].

Gansingen (1240 Gansungen; zur Herrschaft Laufenburg bezw. Bernau gehörig; TK von Säckingen, D Frickgau, B Basel) führt im Siegel ob dem Kantonswappen eine Gans! Historisch zu rechtfertigen wäre die Annahme des Wappens der Herren von Galmton (Galten) [2], die aus dem zur Gemeinde gehörigen Galten stammten: in blau zwei weisse Fische übereinander.

Gipf-Oberfrick (1259 Cubibe, ca. 1325 Kyppha; zum A Homberg gehörig; Pf Frick [s. dort]) hat kein Wappen. Da die Stammburg der Grafen von Tierstein im Banne des Dorfes lag, liesse sich die Annahme des Tiersteiner Schildes rechtfertigen.

Herznach (1097 Hercenahc, 1143 Hercina, 1372 Hereznach; im Habsb. Urbar — Heirzena — zum A Säckingen gehörig, dann zum vorderöstr. A Homberg; 1441 MK, D Frickgau, B Basel) führte bisher kein Wappen; leider ist dasjenige der Freien von H. nicht überliefert [3]. Allein die Kapelle der h. Verena in H. ist eine der ältesten bekannten Kultstätten des Kantons, schon aus dem 10. Jahrhundert hat sich ein Steinrelief erhalten [4]; es läge daher nahe, den Kult der h. Verena, dem u. a. auch ein prächtiger spätgotischer Altar zu verdanken ist, als Anknüpfungspunkt für ein Wappen zu nehmen, eines der Attribute der h. Verena — den Kamm oder eher das Krüglein — in den Schild zu setzen und demgemäss z. B. einen weissen Kamm in rot oder ein schwarzes Krüglein in gelb zu führen.

---

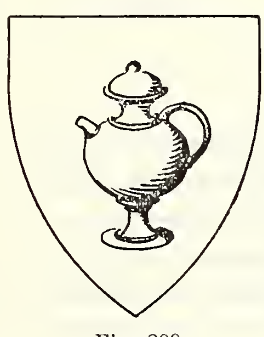
[1] Merz a. O. I 191 f. und Sisg. Burgen I 66 ff.
[2] Merz a. O. I 196.
[3] Das. I 238.
[4] Anzeiger f. schweiz. Altkde. n. F. VI 169 f.

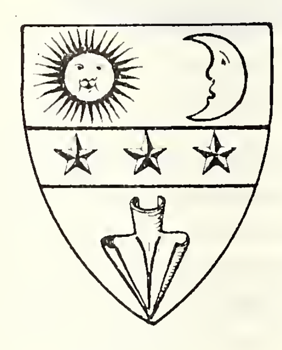


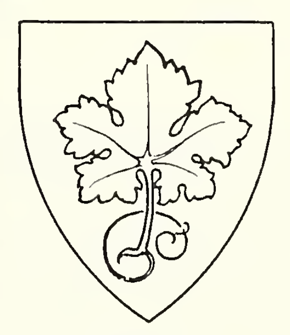
Hornussen (1296 Hornusken, im Habsb. Urbar — Horneschon — zum A Säckingen gehörig, dann zum A Homberg [oder Grafschaft Homberg und Horneskon bezw. Horneßheim] gehörig; TK von Säckingen, D Frickgau, B Basel) führt (in rot?) oben Sonne und Mond, unten eine Pflugschar (weiss), dazwischen einen (weissen) mit drei (roten?) Sternen belegten Querbalken!

Ittenthal (1297 Utendal; zur Herrschaft Laufenburg gehörig; Pf Laufenburg, dann Kaisten, seit 1812 selbständig [s. dort]) führt kein eigenes Wappen.

Kaisten (1311 Keysten, ca. 1325 Keiston, 1357 Keisten; zur Herrschaft Laufenburg gehörig; Pf Laufenburg, seit 1682 VII. 12. durch einen Vikar mit bleibendem Wohnsitz versehen, 1804 V. 12. selbständig, D Frickgau, B Basel) führt im ältern Siegelstempel ein Blatt der Weinrebe (grün in weiss), im jüngern Stempel eine ganze Rebe.


Fig. 209
Herznach (Vorschlag).


Fig. 210
Hornussen.


Fig 211
Kaisten.

Laufenburg (1207 Loufenberc; zur Herrschaft L. gehörig; TK von Säckingen, D Frickgau, B Basel) führt den habsburgischen Schild: in gelb einen steigenden roten Löwen.

Mettau (1254 Mettow, ca. 1325 Mettöwe; zur Herrschaft Laufenburg gehörig; TK von Säckingen, D Frickgau, B Basel) bildete mit Etzgen und Oberhofen ursprünglich eine einzige politische Gemeinde, bis durch Dekret vom 22. V. 1832 die beiden andern abgetrennt wurden. Die Gemeinde führt kein Wappen.

Münchwilen (im Habsb. Urbar — Munchwille — zum A Säckingen gehörig, dann zum A Homberg; Pf Eiken [s. dort]) führt kein Wappen.

Oberhof (zum A Homberg gehörig; Pf Wölflinswil [s. dort]) führt kein Wappen.

Oberhofen (zur Herrschaft Laufenburg gehörig; erst durch Dekret vom 22. V. 1832 von Mettau abgetrennt; Pf Mettau [s. dort]) führt kein Wappen.

Oeschgen (1234 Escecon, 1242 Eschinkon, 1270 Eschkon; im Habsb. Urbar zum A Säckingen gehörig, dann zum A Homberg; 1441 MK, D Frickgau, B Basel) führte bisher kein Wappen. Nach dem Orte aber nannte sich eine Sippe, die in Rheinfelden und Laufenburg verbürgert war und in rot einen von





Fig. 212
Laufenburg.

Fig 213
Siegel von Laufenburg 1461 XI. 11.

Fig. 214
Öschgen (Vorschlag).

drei (2, 1) weissen Sternen begleiteten weissen Querbalken führte[1]. Die Annahme dieses Wappens liesse sich daher rechtfertigen, noch besser aber wäre die Übernahme des Schönauer Schildes, da dieses Geschlecht seit 1475 die Herrschaft Ö., d. h. die niedere Gerichtsbarkeit daselbst mit dem Kirchensatz usw. und ein Herrenhaus besass. Die Herren von Schönau aber führten den Schild geteilt von schwarz mit zwei gelben Ringen und von gelb mit einem schwarzen Ringe.

Schwaderloch (ca. 1325 Swatterla; zur Herrschaft Laufenburg bezw. Bernau gehörig; Pf Mettau [s. dort]) führt kein Wappen.

Sisseln (ca. 1450 Syslen; zum A Homberg gehörig; Pf Eiken [s. dort]) führt kein Wappen.

Sulz (1390 Sulcz; zur Herrschaft Laufenburg gehörig; TK von Säckingen [Kirche ursprünglich in Rheinsulz, 1260 Rinsultz], D Frickgau, B Basel) führt kein Wappen.

Ueken (zum A Säckingen, dann A Homberg gehörig; Pf Herznach [s. dort]) führt kein Wappen.

Wil (ca. 1325 und 1361 Wile; zur Herrschaft Laufenburg gehörig; Pf Mettau, durch Dekret vom 16. XI. 1880 zur Pf Leibstatt, D Frickgau, B Basel) führt kein Wappen.

Wittnau (1259 Wittnowe; im Habsb. Urbar — Witenowa — zum A Säckingen gehörig, dann zum A Homberg; 1441 MK, D Frickgau, B Basel)[2] führt kein Wappen. Da im Banne des Dorfes die alte Homberg lag, wäre die Annahme des Homberger Schildes zu rechtfertigen (in gelb zwei schwarze Adler).

[1] Merz a. O. II 414 f.
[2] Merz a. O. II 586.



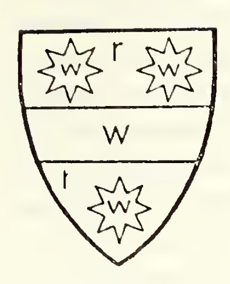


Fig. 215
Wappen der Familie
von Öschgen
(Eschkon).



Fig. 216
Wappen der Grafen von Homberg.

Fig. 217
Wölflinswil (Vorschlag).

Wölflinswil (1288 Wile, 1444 Wôlfleswil, 1488 Wolfswiler; im Habsb. Urbar — Wulfiswille — zum A Säckingen gehörig, dann zum A Homberg; 1441 MK, D Frickgau, B Basel) führt kein Wappen; ein redendes — roter Wolf in gelb — wäre zu empfehlen.

Zeihen (1337 Zeiien; zum A Homberg gehörig; Pf Herznach, Filialkirche seit 1821/30, D Frickgau, B Basel) besteht aus Ober-Z. und Nieder-Z., die durch Dekret vom 26. XI. 1852 zu einer Zivilgemeinde vereinigt und gleichzeitig vom Pfarrverband mit Herznach losgelöst wurden als selbständige Pf Zeihen; durch Dekret vom 13. IX. 1911 wurde die Vereinigung der bisher getrennt benutzten und verwalteten ortsbürgerlichen Waldungen verfügt und damit auch eine einheitliche Ortsbürgergemeinde geschaffen. Ein Wappen führte die Gemeinde bisher nicht. [Fortsetzung folgt].

Note sur les familles Grandson, Sallenove et Viry,

par le comte Pierre de Viry.

Guigues de Sallenove, par son premier testament, du 8 août 1426, substitue à ses petits enfants à venir et aux enfants de ses filles [1], 1° le chef de la maison de Viry à cette époque, Jacques de Viry, seigneur de Viry et la Perrière; 2° celui qui paraissait l'homme le plus en vue des Viry après le dit Jacques, un membre de la branche cadette, Guillaume de Viry, maître d'hôtel du Duc, Président de la Chambre des Comptes de Savoie; 3° Guillaume de Grandson, seigneur de Pesmes, qu'il appelle son «*consanguineum carrissimum*»; 4° le plus proche de ses cousins comme *race* et comme *armes*.

[1] Il testa une deuxième fois en 1444, ayant alors des petits-fils, fils de Galéas son fils, et ne fit plus de substitutions.



Grandson est donc, dans les substitutions du testament de Guigues, encadré entre les Viry, de qui la parenté de race et d'armes avec les Sallenove est prouvée et établie, et le consanguin inconnu mais toujours à prévoir. Donc Guigues considérait bien Guillaume de Grandson comme son cousin de race et d'armes; et les deux familles avaient même conservé des relations d'affection, peut-être affermies chez Guigues par le fait que, ayant servi dans les armées du Duc de Bourgogne, et possesseur, par la munificence de ce Prince, de seigneuries importantes en Franche-Comté, il avait dû y retrouver les Grandson, possesseurs eux aussi, de fiefs en Bourgogne.

Cette appellation de « consanguineum » ne devait pas, en effet, s'entendre de cousins dans le sens très général du mot, par exemple de parents descendant de deux aïeules sœurs; c'était l'agnation romaine (patris, non matris familiam sequitur); il fallait qu'il y eût un aïeul mâle commun et deux frères, fils de l'aïeul ayant formé les souches des deux descendances.

Donc il était admis, au XVe siècle, que Guillaume de Grandson et Guigues de Sallenove descendaient par lignées masculines d'un ancêtre commun, de même que les Viry et les Sallenove descendaient de Hugues de Viry-Sallenove qui testa en 1239 partageant ses biens entre ses fils qui « bien qu'ilz feussent ysseuz de mesme tige ont respectivement prins le nom de leur partage» (plaidoires de Marin de Viry au procès mû en 1572 au sujet de la succession Sallenove). Seulement, Guillaume de Grandson n'étant substitué qu'après les Viry, il y a lieu de penser qu'il faut remonter à une époque antérieure à celle de Hugues de Viry-Sallenove pour trouver la souche commune à Grandson et à Sallenove. D'ailleurs, depuis cette date 1239, les généalogies Grandson, Viry et Sallenove sont trop précises pour permettre aucune supposition de ce genre.

Nous pouvons, pour les Sallenove, remonter avec une quasi certitude à Wuillelme de Sallenove qui, en présence et de l'assentiment de ses fils Hugues et Wuillelme, fit, en 1160 environ, donation de grands bien à l'Abbaye de Bonlieu et fut très probablement le grand père de Hugues ci dessus agissant en 1213, etc., et mort en 1239. A la même époque la généalogie des Grandson (cf. Charrière, les Dynastes de Grandson jusqu'au XIIIe siècle) ne signale aucun membre de cette famille que l'on sache être devenu seigneur en Genevois; mais elle indique, sans lui attribuer de postérité connue, un Hugues de Grandson, vivant en 1114, frère d'Ebal de qui descendent, entre autres, les Grandson-Pesmes. Serait-ce cet Hugues qui, venu en Genevois, se serait établi à Sallenove, y aurait peut-être fait bâtir le château, et serait l'origine des Hugues de Sallenove qui suivirent; et faut-il admettre, de ce qui précède, que les Sallenove sont une branche de la famille de Grandson??

Nous trouvons, vers 1142 (arch. Lausanne) Humbert de Sallenove qui fait une donation à l'abbaye de Bonmont; et, en 1148 (Inventaire Bonlieu) Ponce de Sallenove qui fait à l'abbaye de Bonlieu une donation de biens comprenant un muid d'avoine à prendre sur le tènement de Pierre de Sallenove. Wuillelme et ses deux fils Hugues et Wuillelme, Humbert, Ponce et Pierre, et peut-être bien d'autres que nous ignorons, voilà en peu d'années une nombreuse postérité à Hugues de Grandson!



Les armoiries des Grandson, telles que nous les connaissons par le tombeau de Otton de Grandson en 1328 sont: pallé d'argent et d'azur (de 6 pièces) à la bande de gueules chargée de 3 coquilles d'or[1]. Viry ancien portait: pallé d'argent et d'azur, à la bande de gueules. Le nombre de pals ou la disposition du pallé a été variable jusqu'au milieu du XIVe siècle. Les sceaux de Henry de Viry en 1287 et 1297 nous montrent 3 pals sur un champ; celui d'Amédée de Viry en 1326, un pallé à pièces multiples; celui de Galois en 1381, un pallé de 6 pièces qui sera conservé invariablement dans la suite; tous sont chargés de la bande.

Pour les Sallenove, les renseignements sont moins précis; je crois cependant que les Sallenove devaient porter le même pallé que les Viry mais le pallé pur, sans bande, au moins pour les aînés, ainsi que cela résulte des plaidoiries du procès pour la succession Sallenove en 1572. Marin de Viry dit, à ce propos, que les armoiries Viry ne se distinguent de celles de Sallenove que par la «différence» que les puînés ont coutume de mettre aux armoiries des aînés. Je ne vois pas le moyen d'interpréter cette «différence» autrement que par la bande; car, au milieu du XVIe siècle, époque à la quelle la branche, réputée cadette des Viry, avait encore conservé la bande, Jean et Gabriel de Viry, chefs de cette branche cadette, père et oncle du dit Marin, portaient la bande sans aucune autre brisure[2].

Et j'ajouterai encore ceci. A partir du milieu du XVe siècle (1447 environ), la branche de Viry, qui se prétendait branche aînée, et eut, à ce sujet, de nombreux procès avec la branche cadette, abandonna la bande (qu'elle portait encore en 1409) et prit le pallé pur. Elle considérait, sans doute, que les armoiries originelles Sallenove-Viry étaient le pallé pur et cette modification apportée à leur écusson vers 1447, alors même que les Sallenove existaient encore, avait peut-être pour but d'affirmer d'une façon plus catégorique sa prétention de branche aînée des Viry et le droit de ses membres à être qualifiés seuls seigneurs de Viry.

A la fin du XVIe siècle, Marin de Viry, devenu, par l'extinction des Sallenove et de la branche aînée des Viry, chef de nom et d'armes de ces familles, abandonna à son tour la bande que portait son père et à laquelle tenait expressément son aïeul Aymon (Procédures 1451 Arch. Viry). Il était donc convaincu, lui aussi, que le pallé pur était l'écusson originel. Et j'en conclus que le pallé pur avait dû constituer les armoiries des Sallenove, puisque ceux-ci étaient les aînés de tous.

---

[1] Quant à Ebal IV de Grandson qui, en 1249, portait un lion sur son sceau, il faudrait, de toute façon, même en dehors des rapports d'armoiries Grandson Sallenove, ne voir là qu'une armoirie personnelle. Le fait est très fréquent à cette époque. En 1297, nous trouvons, apposés au même acte, les sceaux de Richard de Duyn et de Pierre de Duyn: l'un porte un lion, l'autre un croissant accompagné de 3 étoiles; alors que les armoiries des Duyn, une fois fixées, furent: d'or à la croix de gueules, et que Richard et Pierre de Duyn, d'après la Généalogie Duyn, étaient très probablement frères.

[2] Les tombeaux de Amblard et Pierre de Viry, XVe siècle, chanoines de Genève, ensevelis à St-Pierre, étaient ornés de l'écusson pallé avec la bande, celle-ci chargée d'un croissant en chef. Ils appartenaient à la branche Viry-Planaz issue elle-même de la dite branche cadette.



Nous n'avons, des Sallenove anciens, qu'un sceau; il est de 1287, époque à laquelle les Viry et les Sallenove formaient déjà deux familles distinctes: Henry de Sallenove, fils cadet d'Aymon, lui-même fils de Hugues de Viry-Sallenove, cité plus haut, appose son sceau, comme garant, au traité d'Annemasse. Il porte: pallé de 6 pièces chargé d'un sautoir de ..... Je vois, dans cette disposition, la volonté d'Henry de Sallenove de se distinguer non seulement d'Aymon de Sallenove, son frère aîné, mais des Viry, qui déjà avaient pris comme «différence» la bande, ainsi que le montre le sceau d'Henry de Viry apposé au même acte.

Si, maintenant, nous comparons ce pallé pur originel des Sallenove-Viry aux armoiries Grandson en 1328 et si nous admettons, pour les deux familles, une souche commune entraînant parité de blason, il nous faut admettre aussi que l'écu d'Otton de Grandson est celui de Grandson ancien, le pallé pur, brisé deux fois (comme celui d'Amblard et de Pierre de Viry-Planaz) une fois par une bande, une autre fois par les coquilles. Cela n'a rien d'invraisemblable.

Tout cela est très possible, très admissible; généalogies, armoiries, rien ne s'oppose absolument à l'admission d'une communauté d'origine. Mais rien non plus ne nous permet de trancher la question; nous n'avons aucun fait, aucun document précis à l'appui, et nous restons tout aussi démontés devant le testament de Guigues de Sallenove qui, lui, est formel, et n'eût assurément pas été chercher Guillaume de Grandson pour le faire figurer dans les substitutions de son hoirie (pour le seul plaisir de nous mettre dans l'embarras), s'il n'avait su qu'il était réellement son consanguin, son «agnat».

Grenzen künstlerischer Lizenz in der Darstellung.

Eine Studie zur heraldischen Ehrenrettung des Schweizerkreuzes,

von Dr. Max von Arx, Olten.

Im Jahrgang 1912 des „Schweiz. Archivs für Heraldik“ (Seite 49) regt Alois Balmer unter dem Titel: „Über die Darstellung des Schweizerwappens“ eine Abänderung der Gesetzesbestimmung an über die Form unseres Landeswappens im Sinne grösserer Freiheit in der künstlerischen Darstellung der Kreuzesform.

Balmer stellt sich dabei, heraldisch durchaus nicht einwandfrei, auf den einseitigen Boden des darstellenden Künstlers. Wenn seine Kritik auch keine hohen Wogen geworfen hat und bis jetzt nur eine akademische Studie geblieben ist, so darf sie doch nicht unerwidert bleiben; denn sie berührt einen sehr wichtigen Punkt der darstellenden Heraldik: die Grenzen der künstlerischen Lizenz.

Die heute zu Recht bestehende Vorschrift, wonach die Länge der Kreuzesarme im offiziellen Landeswappen genau fixiert wurde, stellt bekanntlich fest, dass das Schweizerwappen aus dem weissen Kreuz im roten Felde bestehe, und



dass die gleichlangen Kreuzesarme je einen Sechstel länger sein sollten als die Seite des Mittelquadrates. Die Form des Kreuzes ist heute also durch gesetzliche Bestimmung geometrisch genau proportioniert und fixiert.

Gegen diese Gesetzesbestimmung wendet sich nun Balmer mit der Begründung, dass das offizielle schweizerische Landeszeichen schwerfällig und plump erscheine und „jeden künstlerisch feinfühligen darstellenden Heraldiker zweifelsohne schon oft, wie den Schreiber, geärgert habe", indem es sich nicht mit dem Wappenschilde in eine heraldische Harmonie bringen lasse. Aus diesem Grunde fordert B. die Aufhebung, bezw. Abänderung der bestehenden offiziellen Wappenbeschreibung im Sinne der Freigabe der Balkenlänge, deren Bestimmung dem Ermessen des Künstlers anheimgestellt sein soll.

Ganz abgesehen davon, dass mit der Annahme dieser Forderung der willkürlichen Darstellung der Kreuzesform Tür und Tor geöffnet wären, da wohl nicht alle, die sich mit der Darstellung unseres Landeswappens abgeben, „künstlerisch so feinfühlig" sein dürften wie der Motionssteller selber — also ganz abgesehen von dem heraldischen Wirrwarr, der daraus entstehen würde, muss darauf hingewiesen werden, dass die Anregung Balmers auch vom rein künstlerischen und heraldischen Standpunkte aus durchaus nicht einwandfrei ist.

Schon die Voraussetzungen, auf denen die Kritik Balmers beruht, sind hinkend. Die historische Entwicklung unseres Landeswappens übergeht er absichtlich und betont dann: „Die Bestimmung über die Länge der Arme glaubte man anbringen zu müssen, um zu erzielen, dass sich das Schweizerwappen deutlich von Wappen mit durchgehendem weissem Kreuz auf rotem Felde unterscheide".

Nun tritt aber bei der gesetzlichen Festlegung eines Wappens, wenn die Heraldik nicht nur eine Kunst, sondern auch eine Wissenschaft sein soll, das geschichtliche Moment an erste Stelle. Dieses Moment spricht beim Schweizerkreuz durchaus für die Gleichwertigkeit seiner Arme, wenn auch die relative Länge dieser Arme dabei sehr schwankend ist. Es wäre also durchaus falsch, wollte man dem Gesetzgeber unseres Landeswappens unrichtige Motive unterschieben, wie es wiederholt der Künstler getan hat. Und glaubt dieser wirklich, dass mit der offiziellen Festlegung der Gleicharmigkeit des weissen Kreuzes **im** roten Feld ein markantes Hervorheben dieses Wappenzeichens gegenüber dem durchgehenden Kreuz **auf** rotem Feld beabsichtigt war[1], so wäre dies wiederum nicht als Fehler zu rügen, sondern im Gegenteil sehr zu begrüssen; denn darin liegt gerade der heraldische Wert eines Wappenbildes, dass es sich, schon auf grosse Entfernungen hin kräftig wirkend, von andern, auch ähnlich gestalteten Wappenzeichen, leicht unterscheiden lässt. Die einfachen Heroldsstücke, sowie die einfachen gemeinen Figuren mit kräftig wirkender Farbenzusammenstellung gehören daher zu den ältesten und besten Wappenzeichen in der Heraldik. Erstere kommen zur See auch heute noch fast ausschliesslich in Anwendung. Unser einfaches Wappenbild, das weisse Kreuz, ist

[1] Diese sprachliche Unterscheidungsweise ist heraldisch nicht gebräuchlich.



aber nicht bloss für dekorativ-künstlerische Ausstattung, sondern unendlich viel mehr als Fahnenschmuck im Gebrauch. Darauf scheint der Gesetzgeber in Anlehnung an historisch-heraldische Grundsätze in erster Linie Rücksicht genommen zu haben, als er die Proportionen der Kreuzesarme festlegte. In der offiziellen Form nämlich erscheinen auf wehender Fahne die Kreuzesarme gerade um so viel verkürzt, dass daraus optisch das Bild des Fünfquadrates entsteht. Diese regelmässige mathematische Figur aber wird auf grössere Entfernungen hin am leichtesten von dem im Schilde durchgehenden Kreuz unterschieden. Die Grundform des schwebenden Kreuzes bleibt der Kreis, diejenige des durchgehenden Kreuzes aber die Schild- oder Fahnenform, die beliebig wechseln kann. Darin liegt nun ein prinzipieller Unterschied für die Darstellung und damit kommen wir auf den Kernpunkt der Frage zu sprechen: Wie weit darf die künstlerische Lizenz in der Stilisierung der Wappenfigur gehen? Diese Frage lässt sich beantworten, indem wir an Hand heraldischer Grundsätze die künstlerische Darstellung des Schweizer Kreuzes näher ins Auge fassen.

Der Wappenkunst, der künstlerischen Verwertung und Anwendung der Wappen geht notgedrungen die Wappenkunde voraus. Sie legt die Grundlagen, sowie die Kenntnis der Wappendarstellung und Wappenführung, also die Gesetze der Heraldik wissenschaftlich fest. Diese Gesetze sind keineswegs willkürlich aufgestellt worden, sondern mehr empirisch einem feinen Gefühl entsprungen und dem Bedürfnis gehorchend, das Wappenbild weithin erkenntlich zu machen. All diese Bestimmungen sind im Laufe vieler Jahrhunderte unwandelbar die gleichen geblieben.

Nicht so die Anschauungen der Wappenkunst, welcher die Aufgabe zukommt, jedes in seinen Bestandteilen heraldisch festgelegte Wappen gegebenenorts in gefälliger, harmonischer und zweckentsprechender Weise seiner Umgebung anzupassen. Dass es hiezu eines feinfühligen, künstlerischen Empfindens, einer wohldurchdachten Disposition bedarf, liegt auf der Hand. Wer aber die Geschichte der Heraldik durchgeht und sie bis auf die heutige Zeit verfolgt, dem wird nicht entgehen, dass die heraldische Kunst im Laufe der Zeit mannigfaltige Wandlungen durchlaufen hat. Sie ist, wie jede andere Kunst, der Mode ausgesetzt. Und wenn auch jede Epoche stets bestrebt war, ihr Bestes zu geben, so sind doch gerade in der Wappenkunst unbestritten die Leistungen der ersten Blütezeit später unerreicht geblieben. Auch das 20. Jahrhundert darf sich bis jetzt nicht rühmen, die Einfachheit und Kraft der Darstellung, die Farbenfülle je erreicht zu haben, wie wir sie aus dem 13.—16. Jahrhundert kennen. Die Gegenwart also — so wollen wir offen bekennen — gehört noch dem Niedergange der heraldischen Kunst an, wenngleich die Heraldik zweifellos wieder in letzter Zeit an Interesse gewinnt und im Aufsteigen begriffen ist.

Da ein Wappen sich aus verschiedenen Bestandteilen zusammensetzt, wesentlich vor allem aus dem Schild und der Schildfigur, so liegt es in der ersten Aufgabe des Künstlers, diese beiden integrierenden Bestandteile des Wappens in gefällige Proportionen und in harmonischen Einklang zu bringen. Dabei gelten als Richtschnur heraldische Gesetze, die wohl die Grundzüge des

künstlerischen Schaffens enthalten, keineswegs aber jede Wappenfigur besonders berücksichtigen können. Hier liegt nun ein weites und dankbares Feld zur freien Bearbeitung dem Künstler offen.

Wappenfigur und Schildform — die übrigen Bestandteile eines vollständigen Wappens lassen wir hier ausser Betracht — sollen ein einheitliches Gepräge erhalten. Es geschieht dies durch die Stilisierung der Form. Die Stilisierung ermöglicht es auch, noch einer andern Grundregel der Heraldik nachzuleben, die auch von Balmer zitiert wird.

„Die üblen Erfahrungen der darstellenden Heraldiker bei Darstellung des offiziellen Schweizerkreuzes", sagt B., „kommen nicht daher, dass sie sich auf ihre Kunst schlecht verstehen, sondern ihr Grund ist die Tatsache, dass die offizielle Darstellungsvorschrift mit der heraldischen Darstellungsgrundregel in vollem Widerspruch ist. — Dies besagt, dass am Wappen nicht das Feld die Hauptsache ist, sondern das Wappenzeichen. Dieses ist darum so darzustellen, dass es das Feld in harmonischer Verteilung möglichst füllt". —

Diese Darstellungsgrundregel ist gewiss richtig. Aber sie ist cum grano salis zu nehmen und darf nicht missverstanden oder gar absichtlich vom Künstler missbraucht werden.

Gerade mit diesem letzten Satz gerät Balmer auf heraldische Abwege, die ad absurdum führen können, führen müssen, wenn sie nicht rechtzeitig abgeschnitten werden.

Die Belegung des disponiblen Schildfeldes mit der Schildfigur begegnet durchaus keinen Schwierigkeiten da, wo das Wappenbild eine „natürliche oder lebende Figur" darstellt. Hier hat der Künstler vollkommene Freiheit in Stilisierung und Disposition, und es ist seine Pflicht als Heraldiker, den ganzen disponiblen Raum durch Verteilung und stilistische Flächenentfaltung der Figurenteile (Blätter, Blumen, Äste; Kopf, Pranken; Flügel, Fänge etc.) in der ihm geeignet scheinenden Weise zu belegen. Auch wenn die Schildform im voraus bestimmt worden, so tritt doch in diesem Falle das Wappenzeichen in den Vordergrund, weil es durch seine Prävalenz und seine gefällige Anpassung an die Form unser erstes Interesse beansprucht. — Dabei soll vorausgesetzt sein, dass durch die Stilisierung der Figur ihre Charaktereigentümlichkeiten vollkommen zum Ausdrucke gelangen, ja geradezu hervorgehoben werden.

Soweit gehe ich mit Balmer einig.

Immer von dem heraldischen Grundsatz geleitet, „dass am Wappen nicht das Feld, sondern das Wappenzeichen die Hauptsache sei", kehren wir zu unserem Schweizerkreuz zurück. Im Gegensatz zum durchgehenden savoyschen Kreuz ist es ein schwebendes weisses Kreuz in Rot. Als schwebendes Kreuz gehört es zu der heraldischen Gruppe der „gemeinen" Figuren, deren Form meist scharf fixiert erscheint. Insbesondere ist dies bei den Kreuzen der Fall, die in allen möglichen Abarten und Stellungen als Schildfiguren erscheinen. Hier ist daher eine genauere Bestimmung der Kontur, eine gesetzliche Festlegung der geometrischen Proportionen unbedingt notwendig, wenn die Darstellung nicht Gefahr laufen soll, heraldischen Wirrwarr herbeizuführen.



Ob die offiziell gebräuchlichen Proportionen an unserem Schweizerkreuz für alle Fälle der Darstellung die günstigsten seien, oder ob nicht noch bessere Proportionen für die Armlängen gefunden werden könnten, dies ist hier nicht zu erörtern. Nur Eines steht fest: die Grundform des Schweizerkreuzes ist das einbeschriebene Kreisviereck, das gleicharmige Kreuzeszeichen.

Wenn nun aber im fernern Balmer glaubt, dem Grundsatze möglichster Raumanpassung folgend, auch die Kreuzesform beliebig verändern zu können, so überschreitet er ohne jeden Zweifel die Grenze des Erlaubten. Mit gleichem Recht könnte sich sonst ein Viereck zu einem Dreieck, ein Kreis (Kugel) zu einem Oval umgestalten, wenn die heraldisch bestimmte Figur dem Künstler nicht in den Schild hineinpasst. **Geometrisch bestimmte Figuren lassen sich keinen heraldischen Zwang antun**, da ihr Wesen und ihre Charaktereigentümlichkeit ansonst verloren ginge. Ob sich diese Figuren gut oder weniger gut für die heraldische Darstellung eignen, darnach hat der Künstler nicht erst zu fragen; die Wappenfigur ist einmal gegeben und sie bildet nach heraldischem Grundgesetz die Hauptsache des Wappens.

Aber es liegt nun einmal doch in der Aufgabe der künstlerischen Darstellung, Schildform und Wappenzeichen in harmonischen Einklang zu bringen. Das kann, wie wir gesehen haben, bei der Darstellung lebender Figuren leicht geschehen, indem man die Schildfigur der Schildform anpasst. Geht aber der geometrischen Schildfigur ein solches heraldisches Anpassungsvermögen ab, so muss man eben den umgekehrten Weg betreten und die Schildform in ihrem ganzen Wesen der Hauptsache, der starren Schildfigur anzupassen suchen. Auch das sollte einem feinfühligen Künstler nicht schwer fallen.

Für geometrische Wappenzeichen sind daher in der Darstellung ebenfalls symmetrisch geformte, starre und in ihren Proportionen genau zu berechnende Schildformen anzuwenden; weichliche Renaissance- oder unsymmetrisch geformte Schilde wirken in diesen Fällen von vornherein unschön, ja lächerlich. Sind sie in der Anlage nicht zu umgehen, so soll das Wappenfeld auf dem Schilde regelmässig und kräftig umgrenzt werden, wobei der Schildrand zur nebensächlichen heraldischen Dekoration gestempelt wird. Für das gleicharmige Schweizerkreuz wirken als Umrahmung des roten Feldes am günstigsten: der Kreis, das Oval, das Quadrat, das Rechteck, und vor allem die kraftvolle Form des gutheraldischen gotischen Dreieckschildes. Auch im Rundschild und in der Doppeltartsche vermag das offizielle Schweizerkreuz noch eine sehr kräftige Wirkung zu entfalten unter der Voraussetzung, dass das Grössenverhältnis von Wappenzeichen und Feld ein wohl proportioniertes sei. In den drei Darstellungen Balmers auf S. 49 Fig. 15 zeigt wider Willen die erste Schildfigur das savoyische Wappenzeichen, indem das zu schmal gelassene Feld am Balkenende nur noch als roter Schildrand erscheint. Bei der dritten Figur dagegen entspricht das offizielle Kreuz keineswegs der heraldischen Grundregel, weil unnötigerweise das Feld und nicht das Kreuz zur Hauptsache gemacht wird: das Kreuz ist zu klein geraten. In der Mittelfigur endlich sucht der Künstler in falscher Auffassung des heraldischen Grundsatzes der Raumanpassung dem Gesetz dadurch zu ent-

sprechen, dass er die Kreuzesarme beliebig verlängert in der Weise, dass er sie alle in gleichem Abstand vom Schildrand endigen lässt. Auf das Unstatthafte dieser willkürlichen Darstellung der Armlängen haben wir bereits aufmerksam gemacht. Sie scheint einem Gefühl der modernen Heraldik entsprungen zu sein, das jedoch durch keine der Darstellungsbestimmungen einer guten Heraldik nur die leiseste Unterstützung fände. Im Gegenteil:

Ein künstlerisches Hervorheben der Gleichwertigkeit der Kreuzesarme ist gerade dadurch in harmonischer und kraftvoller Weise möglich, dass in einem langen Schild das rote Feld seitlich eingeengt erscheint, oben und unten aber überflutet; umgekehrt beim liegenden Rechteck der Fahne. Dies kann erreicht werden durch richtige Proportionierung von Kreuz und Feld. Das gleicharmige Kreuz bleibt so die Hauptsache im Schild; seine Charaktereigenschaft als schwebende geometrische Figur wird gewahrt und durch die Harmonie von Wappenfigur, Schild und Feld die denkbar grösste Kraftwirkung erzielt.

Im weitern ist wohl zu beachten, dass das offizielle Wappenzeichen unseres Landes in vertauschten Farben ausdrücklich ein internationales Wahrzeichen geworden ist, und dass daher jede frivole Änderung an demselben von vornherein als ausgeschlossen erscheint. Die Schweiz darf vielmehr stolz darauf sein, das Kreuzeszeichen, das sie in ihrem Wappen führt, von der ganzen zivilisierten Welt zugleich als das Symbol der Menschlichkeit geschützt und geachtet zu sehen.

Weit höher als seine stilistische Reinheit aber stellen wir die politische Integrität des Schweizerkreuzes und grüssen in diesen schweren Zeiten der Prüfung mit doppelter Ehrfurcht und nicht ohne Stolz die Fahne, die mit klingendem Spiel zur Grenzwacht zieht.

Contribution à un armorial du Tessin,

par Alfred Lienhard-Riva à Bellinzone.

(Suite).

Quadri, *de Lugano*, porte: coupé, au 1er d'or à l'aigle de sable couronnée; au 2e de gueules a trois dés d'argent.

Armorial R. Amstein, au musée de Coire, et G. Corti, o. c.

Une pierre tombale du XVe ou XVIe siècle à l'église «degli Angeli» à Lugano présente: de ... à une aigle au vol abaissé de ..., accompagnée en pointe de trois dés de ..., posés 2 : 1.

Quanchi, *de Maggia*, porte: d'argent au château de gueules ouvert du champ; au chef d'or chargé d'une aigle de sable couronnée.

Fresque sur une chapelle à Maggia (XVIIIe siècle).

Quartironi, *de Mendrisio*, porte: de ... à deux épées de ... passées en sautoir; au chef de ... à une aigle de ...



Pierre tombale à l'église de San Giovanni à Mendrisio. G. Corti blasonne: d'azur à deux épées d'argent versées, posées en sautoir; au chef d'or chargé d'une aigle de sable.

Rabaglio, *de Gandria,* porte: d'azur à une bande d'argent, accompagnée de deux étoiles d'argent.

Fresque sur une façade à Gandria (XVIIe siècle).

Raggi, *de Morcote,* porte: coupé, au 1er de ... à un ange de ... vêtu et chevelu issant; au 2e de ... à six étoiles de ... rangées en fasce 3 et 3, celle du milieu en chef plus grande que les autres (pourrait être un soleil).

Sculpté sur une ancienne clef de voûte à Morcote.

Ramazzina, *d'Avegno,* porte: d'azur à deux fasces d'or; les trois champs d'azur chargés, le 1er et le 2e chacun d'une aigle de sable au vol abaissé, le 3e d'une étoile d'or.

Fresque sur une chapelle à Avegno (1835).

Remonda, *de Comologno,* porte: de ... à un lion de ... tenant une épée en pal, accompagné en chef de deux étoiles de ...

Sculpté sur une clef de voûte à Comologno. Stettler o. c. indique: tranché, dans chaque partition un lion. Les armoiries concédées au général baron de l'Empire Carlo Francesco Remonda sont: coupé, au 1er parti d'azur et de gueules; l'azur au chevron d'or, accompagné en chef de deux étoiles d'argent et en pointe d'un boulet allumé de gueules; le gueules à l'épée d'argent posée en pal; au 2e d'or à un lion de gueules brandissant une épée d'azur posée en barre. — D'après l'armorial de l'Empire français, par le Vte Révérend. Communication de M. G. Corti. Notes biographiques sur ce général dans le N° 37 de «Il Lago Maggiore» de 1891.

Righetti, *de Someo,* porte: fascé de 6 pièces de ... et de ...; au chef de ... chargé d'une aigle de ...

D'après une pierre tombale de 1875 au cimetière de Someo.

Rigolo, *d'Anzonico,* porte: d'azur à trois chevrons d'argent; au chef d'argent à une étoile d'or.

Fresque de 1710 à Anzonico. Johannes Righolus est l'auteur d'une histoire de la Leventine, 1682.

Riva, *de Lugano* et *Lucerne,* porte: de gueules à un dextrochère armé d'argent mouvant du flanc senestre et tenant une épée d'argent en pal; en pointe une mer agitée d'argent à un poisson d'or posé en fasce. Cimier: le dextrochère.

Anciennes clefs de voûte à Lugano.

Notes biographiques dans Leu et Oldelli.

Stettler o. c. a deux armoiries sans émaux: 1° comme ci-dessus *sans* le poisson; 2° parti: au 1er comme le N° 1; au 2e à un poisson volant posé en pal. S'agirait-il d'une augmentation par suite de l'achat de la seigneurie de Mauensee (Lucerne), dont les armoiries sont: de sable au poisson ailé d'argent? Comme qu'il en soit, les Riva de Como, qui sont la souche, ne portent ni la mer ni le poisson. Voir l'armoirie suivante d'origine identique.

Riva, *de Brissago, Locarno, Zurich* et *Roveredo* (Grisons), porte: de gueules au dextrochère armé d'argent, mouvant du flanc senestre et tenant une épée d'argent en pal; chef d'or à l'aigle de sable; à la bordure endentée d'argent et de gueules.

Variante: bordure endentée d'argent et de sable.

D'après *Egli,* Der ausgestorbene Adel von Zürich.

Dans deux articles que j'ai publiés dans le *Dovere*, Nos 14 et 15 de 1911, m'occupant de l'orfèvre Hans Heinrich Riva de Zurich, je crois avoir démontré que la famille Riva, expulsée de Locarno lors des persécutions religieuses de 1555, se fixa à Roveredo (Grisons) où elle existe encore. En tout cas, aucun des Riva expulsés ne figure sur la liste des émigrants locarnais dressée alors par les soins du Petit Conseil zurichois, ni sur les suivantes de 1556, 1557, 1558 et 1564. Ce n'est que sur la liste de 1578 que nous trouvons: « Franciscus Riva, Solus », arrivé *seul* en 1575. Un descendant de ce dernier servit comme lieutenant dans le régiment Schauenstein au service de Venise.

Roggero, *de Locarno,* porte: coupé, au 1er d'or à un crancelin de sinople; au 2e d'azur à deux pals de gueules accostés de trois étoiles d'or posées en bande; à la divise d'argent brochant sur la partition.

Pierre tombale de 1860 au cimetière de Locarno; émaux d'après G. Corti o. c.

Roncajuolo (Roncajoli), *de Brusino Arsizio,* porte: de . . . à un dextrochère de . . . tenant une serpe de . . .; en pointe un lion de . . .

Variante: Un dextrochère tenant une serpe en pal, surmontée d'une étoile; une fasce brochant sur le tout.

Communiqué par M. E. Mazzetti à Rovio.

Ronco, *de Locarno,* porte: de . . . à un lion de . . . à la queue fourchue. Cimier: un griffon.

Sculpté sur une cheminée du XVIe siècle à l'auberge Resghigna à Locarno. Légende: J. R. (Jacopo Ronco).

Les Ronca de Lucerne qui sont originaires de la province de Como, comme ceux du Mendrisiotto (Morbio Sup.) portent: d'azur à un cep de vigne feuillé de sinople, fruité d'or, soutenu par un échalas d'or; au chef d'or chargé d'une aigle de sable.

Vitrail armorié à la «Hofkirche» à Lucerne.

Rosolino (Rosalin, de Rozolio), *de Locarno,* porte: coupé, d'or à une aigle de sable; et d'argent à quatre pals raccourcis de gueules, surmontés de trois roses du même, rangées en fasce. Cimier: un lion d'or issant accollé d'une banderolle d'argent et tenant un bouquet de roses au naturel.

D'après l'armorial C. Meyer à la bibliothèque de la ville de Zurich.

Rossi, *de Morcote,* porte: de . . . à trois bandes de . . .; au chef de . . . chargé d'une aigle de . . .

Sculpté sur une pierre tombale au cimetière de Morcote. G. Corti dans le *Boll. Stor.* 1891, p. 37 indique: d'argent à trois bandes de gueules, au chef de l'empire.

Reçurent la bourgeoisie de Milan en 1474. Notes voir Boll. Stor. 1879, 281; 1883, 23; 1893, 153.

De Rossi, *de Verscio,* porte: coupé d'azur et d'or, à un lion de gueules brochant, posé sur une champagne crénelée de gueules; à une fasce cintrée d'argent chargée de trois étoiles d'azur, brochant sur le tout et séparant les émaux du champ.

Fresque moderne sur un porche à Verscio.

Rotanzi, *de Peccia,* porte: écartelé, au 1er d'or à un château de gueules; au 2e d'or à une aigle de sable, accompagnée sous les pattes de deux tourteaux de sable; au 3e de gueules à un lion d'or tenant une clef de sable en pal, l'anneau en haut, à un mont de sinople issant du flanc, au chef d'argent chargé de trois lys d'azur; au 4e d'azur à une roue d'or.

Fresque de 1850 environ sur une façade à Peccia.

Rusconi, *de Bellinzone* et **Rusca**, *de Locarno,* portent; coupé, au 1er d'argent à un lion passant de gueules, accosté de six tiercefeuilles (rusco) de sinople, trois à dextre (2 : 1), trois à senestre (2 : 1); au 2e d'argent à trois bandes de gueules; au chef d'or à l'aigle de sable couronnée.

Pierre tombale à l'église de San Biagio à Ravecchia. Comme cimier on rencontre tantôt un griffon, tantôt un lion de gueules tenant parfois un «rusco». Loterio Rusca de Como portait comme cimier la bisse des Visconti engloutissant un enfant (Musée de Côme).

Voir: Memorie storiche Rusca-Rusconi per Marchese Alberto Rusconi. Tipogr. Sigonio, Bologna, 1874.

Sacchi, *de Bellinzone,* porte: parti d'or et de gueules à deux sacs liés, posés en pal, de l'un en l'autre. Cimier: un lion d'or couronné.

D'après un arbre généalogique de la famille et plusieurs clefs de voûte anciennes. Voir: *Boll. Stor.* 1888: Die Sax von Masox, par Th. v. Liebenau.

Sardi, *de Morcote,* porte: d'azur à un château d'or surmonté d'une aigle d'or.

Ancienne fresque dans la salle du conseil municipal à Morcote.

Sartori, *di Giumaglio,* porte: d'azur à trois tranchets (?) de gueules placés en bande, mouvant du flanc senestre jusqu'au centre du champ, accompagnés en chef d'une étoile et au flanc dextre, en pal, d'un poinçon surmonté d'un croissant, le tout d'or.

Fresque du XVIIIe siècle sur une chapelle à Giumaglio.

Sartorio, *de Bosco V. M.,* porte: de gueules à un château d'argent accompagné de trois lys, l'un en chef, les deux autres aux flancs, et en pointe d'un lion, le tout d'or.

Brodé sur une chasuble de l'église de Cimalmotto (XVIIIe siècle).

Scala, *de Carona*, porte: de gueules à une échelle d'argent.

Peint sur un tableau de l'église de Carona.

Ire variante: de gueules au chef d'or, à une échelle d'azur brochante.

Peint sur la façade de la pharmacie Scala à Paradiso.

IIe variante: de gueules à une échelle à cinq échelons d'argent remplie d'azur. Peint dans le cimetière de Carona.

Scalabrini, *de Giubiasco*, porte: de ... à un mont à trois coupeaux de ... surmonté d'un arbre au naturel, accompagné au flanc dextre d'une fleur de lys de ... et à senestre d'un lion de ...

Sculpté sur une clef de voûte de la première moitié du XIXe siècle à Giubiasco.

Schira, *de Loco*, porte: parti, au 1er d'azur à trois tours crénelées d'or ouvertes et ajourées du champ; au 2e d'argent à deux barres de gueules; au chef d'or à une aigle de sable couronnée.

Sculpté sur une clef de voûte à Loco et d'après une peinture en possession de cette famille.

Serazzi, *de Cimalmotto*, porte: d'azur à un château d'argent, accosté en chef de deux étoiles d'or; à une champagne de sinople; au chef d'or chargé d'une aigle de sable couronnée.

Variante: comme ci-dessus, avec la différence que le château est de gueules et le champ coupé d'azur et d'argent.

Brodé sur trois chasubles de 1756 de l'église de Cimalmotto. L'une de celles-ci, couverte de roudelles d'or cousues, est une œuvre de grande valeur.

Sereni, *de Bellinzone*, porte: d'azur à la bande d'argent chargée de trois étoiles d'or, accompagnée au canton senestre du chef d'un soleil d'or, au canton dextre de la pointe d'un croissant d'or; au chef d'or chargé d'une aigle de sable couronnée.

Arbre généalogique Rusconi à la bibliothèque de la ville de Lucerne.

Sur une fresque à Santa Maria delle Grazie à Bellinzone nous trouvons l'armoirie suivante avec l'inscription: Lodovico Sereni, luogotenente di Bellinzona l'anno MDCXXXV: tranché: d'azur à un croissant de gueules nimbé d'or, et barré et d'azur de gueules.

Serodino, *d'Ascona*, porte: d'azur à un mont à trois coupeaux de sinople, surmonté en chef d'une comète d'argent accostée de deux étoiles du même.

D'après G. Corti o. c.

Solari, *de Faido*, porte: d'azur à trois bandes échiquetées d'argent et de gueules de deux tires, à un soleil rayonnant d'or brochant sur le tout.

D'après G. Corti o. c.

Solari, *de Carona*, porte: de ... à un château ouvert de ... surmonté d'une aigle de ...

Sculpté sur une cheminée dans la maison Zaverio Cattaneo (ci-devant Solari) de Carona. Inscription: F. S. 1640.

Soldati, *de Neggio*, porte: d'argent au St-Georges à cheval terassant le dragon, au naturel; au chef de gueules chargé d'une aigle de sable.

D'après G. Corti, o. c.

Soldini, *de Locarno*, porte: d'azur à un mont à troix coupeaux d'or (ou de sinople) sortant du flanc senestre et accompagné d'une colombe essorante d'argent volant vers un soleil d'or placé à l'angle dextre du chef.

D'après G. Corti.

Sorazzi, *de Ronco s./A.*, porte: d'azur à six soleils rayonnants d'or; à une trangle de gueules abaissée sous un chef d'or chargé d'une aigle de sable couronnée.

Peint sur une façade à Levurcio (XVIIIe siècle).

Sozzini (Socin), *de Bellinzone*, porte: de ... au lion de ... tenant un besant de ...

Pierre tombale du XVIe siècle à San Biagio à Ravecchia. Avant de se fixer à Bâle, cette famille a eu droit de bourgeoisie à Bellinzone.

Spaletta, *de Cimalmotto*, porte: tiercé en fasce, au 1er d'or à une aigle à deux têtes de sable; au 2e de gueules à un lion d'argent issant; au 3e d'azur à trois lys d'or.

Brodé sur une chasuble de 1721 aux initiales P. S. de l'église de Cimalmotto.

Stoppani, *de Ponte Tresa*, porte: d'azur au lion d'or; au chef d'or chargé d'une aigle de sable.

Sceau de 1814 du colonel Stoppani aux Archives cantonales à Bellinzone.

Taglioretti, *de Lugano*, porte: coupé, au 1er de ... à une tour ouverte et crénelée de ... ; au 2e barré de cinq tires de ... et de ...; sur la partition une divise de ...

Sceau de 1820 aux Archives cantonales à Bellinzone.

Taragnoli, *de Bellinzone*, porte: de gueules à la fasce d'argent chargée de deux salamandres de sinople affrontées, accompagnée en chef et en pointe d'une étoile d'or.

Peint sur un tableau en possession de cette famille.

Tarilli, *de Cureglia*, porte: coupé, au 1er de ... à l'agnus dei de ... accompagné en chef de trois lys de ... rangés en fasce; au 2e de ... à trois bandes de ...

Relief en stuc sur une cheminée à Cureglia. Notes *Boll. Stor.* 1892, p. 137; 1894; 1895, p. 102.

Tatti, *de Bellinzone*, porte: coupé, au 1er de gueules au lion d'or couronné; au 2e de gueules à deux barres d'or.



Fresque sur la chapelle Tatti à Pedevilla (Bellinzone) du XVIIIe siècle. Une autre fresque apparemment de la même époque, sur un porche, porte les deux champs d'azur au lieu de gueules. Une clef de voûte à l'entrée d'une cour de l'ancienne villa Tatti à Pedevilla porte: de ... à une croix de ... chargée d'un lion rampant de ..., couronné et appuyé contre une lance ou pieu de ...

Tencala, *de Bissone,* porte: tiercé en fasce, au 1er de ... à trois étoiles de ...; au 2e de ... plein; au 3e de ... à une carpe de ...

Communiqué par M. E. Mazzetti à Rovio.

Togni, *de Chiggiogna,* porte: coupé, au 1er d'azur à une tour d'argent ouverte de sable, accompagnée en chef d'une étoile de huit rais d'or; au 2e de gueules à deux barres d'argent.

D'après G. Corti o. c. et sculpté dans le cimetière de Chiggiogna.

Tondù, *de Borgnone,* porte: d'argent à une tête de maure de sable, au chef d'or à tros lys d'azur rangés en fasce.

Peint sur une chapelle située entre Borgnone et Verdasio (a. 1692). Notes *Boll. Stor.* 1889, 224.

Torretti, *de Cerentino,* porte: écartelé, au 1er de ... à sept étoiles de ... posées 3, 1, 3; au 2e et 3e de ... à un taureau de ... passant; au 4e de ... à un arbre de ...; en cœur un écusson: de ... à un taureau de ... passant, brochant sur un arbre de ...

Sculpté sur un ancien bois de lit en possession de la famille à Cerentino.

Torriani, *de Mendrisio,* porte: coupé, au 1er d'or à une aigle à deux têtes couronnée; au 2e d'argent à une tour de gueules, crénelée, ouverte et ajourée du champ, brochant sur deux sceptres florencés d'or, passés en sautoir.

Ces sceptres manquent sur une pierre tombale aux armes Torriani, à l'église de San Sisimio à Mendrisio.

D'après le *Boll. Stor.* 1879, p. 33, il y avait en 1558 33 familles de ce nom à Mendrisio.

Tosetti, *de Verdasio,* porte: d'azur à un nouveau-né de carnation emmaillotté dans des langes brun et argent et posé en pal sur une champagne de sinople.

Fresque de 1710 sur une façade à Verdasio.

Variante: coupé par un chevron cintré d'or; au 1er d'azur à trois étoiles d'or rangées en fasce; au 2e de gueules à un nouveau-né (comme ci-dessus) accosté de deux lys d'argent.

Peint sur une façade à Verdasio (XVIIIe siècle).

Trezzini, *d'Astano,* porte: écartelé en sautoir d'azur et d'argent; au 1er à une couronne antique d'or; au 2e et 3e à deux fasces vivrées de gueules; au 4e à une étoile d'or.

Voir: *Archives héraldiques suisses,* 1901, page 105.

Variante: d'or (ou d'argent?) à trois bandes vivrées de sinople.

D'après G. Corti o. c.



Turconi, *de Mendrisio* et *Castello S. Pietro,* porte: coupé, au 1er d'or à une aigle de sable couronnée; au 2e d'azur à une fasce d'argent.

Boll. Stor. 1905, 47.

Vacchini, *d'Ascona,* porte: d'azur à un arbre de sinople sur une champagne du même, accosté de deux vaches d'argent, passantes et affrontées; brochant sur le tronc de l'arbre une divise de gueules chargée d'une croix latine, couchée vers senestre.

D'après G. Corti o. c.

D'après des armoiries peintes sur la façade d'une maison à Ascona, il y aurait une vache en plus passant à dextre derrière le tronc; le reste est conforme au blason donné ci-dessus.

Pierre tombale au musée de Locarno: coupé par une fasce cintrée; au 1er de . . . à une aigle de . . .; au 2e de . . . à une vache de . . . accostée de deux fleurs de . . . posées en fasce sur une champagne de . . .

Vanoni, *d'Aurigeno,* porte: coupé: au 1er d'or à une aigle de sable; au 2e d'or à trois pals de gueules; à une fasce d'azur chargée de deux étoiles d'or brochant sur la partition.

Peint sur une chapelle à Gordevio, 1821.

Varenna, *de Locarno,* porte: coupé, au 1er d'or à l'aigle de sable; au 2e de gueules à un mont de trois coupeaux de sinople, soutenant en pal un fanion d'argent chargé d'un château de gueules donjonné de deux pièces, le fanion accosté de deux palmes de sinople issant des coupeaux latéraux et inclinées en éventail.

D'après G. Corti o. c. et conforme d'ailleurs à une sculpture récente sur une maison à Locarno. Stettler o. c. indique: tiercé, 1er une aigle, 2e un serpent tortillé en pal et un lion affrontés; 3e plein.

Suivant le *Bollettino Storico,* année 1886, page 190, cette famille s'appelait autrefois Serponti Varenna.

Varrone, *de Bellinzone,* porte: d'or au chêne de sinople nourri d'une terrasse du même, au sanglier de sable passant et brochant sur le tronc du chêne; au chef d'or chargé d'une aigle de sable couronnée.

Cimier: une aigle.

Peinture du XVIIIe siècle dans la chapelle de l'ancienne villa Varrone à Bellinzone.

Vassalli, *de Riva San Vitale,* porte: écartelé, au 1er et 4e de gueules à une barre d'or; au 2e et 3e d'azur à un vase fleuri d'or; au pal d'azur chargé de trois étoiles d'or, brochant sur la partition; au chef d'or chargé d'une aigle de sable.

D'après G. Corti o. c.

L'armorial Amstein au Musée de Coire indique pour les Vassalli de Casaccia: écartelé, au 1er et 4e de sable au tonneau flambant d'or; au 2e et 3e de gueules à la bande d'or; le reste comme ci-dessus.



Vedova, *de Peccia,* porte: coupé d'azur et de gueules à un mont à trois coupeaux de sinople, d'ou sort une Vierge de carnation, vêtue d'argent, chevelue d'or, brochant sur l'azur et tenant en arc au-dessus de la tête une banderolle d'argent.

Peint sur une chapelle à Prato V. M. (XVIIe siècle).

Venzi, *de Bellinzone,* porte: coupé par une fasce ondée de . . .; au 1er de . . . au lion issant de . . . tenant la lettre V de . . .; au 2e de . . . à une bande dentelée de . . .

Pierre tombale (de 1750 environ) à la Villa Venzi à Bellinzone.

Verda, *de Bissone,* porte: d'azur à un arbre de sinople mouvant d'une champagne du même.

Communiqué par M. E. Mazzetti à Rovio.

G. Corti indique pour les Verda de Lugano: d'azur au château d'argent, ouvert et ajouré du champ, surmonté en chef de trois étoiles d'or, rangées en fasce.

Visconti, *de Curio,* porte: d'argent à la bisse d'azur engloutissant un enfant de carnation.

D'après G. Corti o. c.

Visetti, *de Mendrisio,* porte: de . . . à un lion de . . .; au chef rétréci de . . . chargé de quatre étoiles de . . . rangées en fasce; à la champagne de . . . rétrécie, chargée de trois étoiles rangées en fasce de . . .

Sceau de L. Visetti, capitaine au régiment suisse de Salis et chevalier de la Légion d'honneur, aux archives cantonales à Bellinzone (a. 1816).

Zezio, *d'Ascona,* porte: de . . . treillissé de . . .; au chef d'or chargé d'une aigle de sable.

D'après Stettler o. c. et peint sur une chapelle à Cerentino, 1750.

Notes sur le docteur Giuseppe Zezi, 1764, pronotario apostolico, dans le *Bolleltino Storico* 1884, page 49.

* * *

Nous serions très reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous signaler d'autres armoiries tessinoises inédites ainsi que des variantes ou des rectifications aux armoiries que nous venons de décrire. Nous les publierions dans un article supplémentaire qui est en préparation et paraîtra prochainement.



Zwei Wappen der Münzmeister in Basel,

von W. R. Staehelin.

In dem an Heraldik des 14. und des 15. Jahrhunderts reichen Basel haben sich auch zwei Wappenreliefs erhalten, welche der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts angehören. Sie zeigen uns das Vollwappen des Achtburgergeschlechtes der Münzmeister.

Dieselben waren ursprünglich herrschaftliche Beamte, denen das Amt den Namen gab, behaupteten bald eine angesehene Stellung, verschwägerten sich mit Dienstmannengeschlechtern und sassen später als Achtburger im Rate. In der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts unterschieden sie sich bei bevorzugten gleichen Vornamen durch Zunamen, die bei den Sürlin und Eriman den ursprünglichen Geschlechtsnamen verdrängten. Alle aber führten dasselbe Wappen: den Schild von weiss und schwarz gegengesparrt, als Kleinod ein schwarzes und ein weisses Steinbockhorn; gelegentlich noch mit Federn besteckt. Die Eriman sowohl als die Sürlin erhielten von Kaiser Sigmund Wappenbriefe (1434 XII. 6.). Beide Linien gelangten zum Oberstzunftmeisteramt; dabei „übersah" Werner Eriman sich am Ungelt und ward ins Todbuch gesetzt; er zog, nachdem ihm der Basler Rat gestattet hatte, überall ausserhalb der Stadt zu wohnen, nach Rheinfelden und ward hier Schultheiss. Er starb als erbloser Mann, nachdem ihm seine Brüder Thüring, der Vogt zu Homberg gewesen, Burkhard, der Predigermönch geworden, und Hans Bernhart im Tode vorausgegangen. Ein Jahrhundert länger blühte der Sürlinsche Stamm, mit den ersten Familien der Stadt verschwägert und fortwährend im Besitz der höchsten Ämter, daneben auch mit den heimlichen Gerichten zu Westfahlen in Verbindung. Dietrich war jener Vogt zu Pfäffingen, der die von den Baslern eroberte Veste so übel hütete, dass Peter von Mörsberg sie überrumpeln konnte. Sein Sohn Thomas, der damals auch in Gefangenschaft geriet, wurde bei Murten zum Ritter geschlagen, von dessen Sohn Lorenz, Gemahl einer Tochter des Professors der Rechte, Friedrich v. Guarletis, stammt der andere Lorenz († 1540), der in der Trunkenheit so arge Ausschreitungen beging, dass ihn der Rat mehrfach in Gefangenschaft legen und jeweilen Urfehde schwören liess „by peen des schwerts". Mit dem dritten Lorenz, dem Enkel des zweiten, für den der Basler Rat wegen eines auf bischöflichem Gebiet begangenen Frevels sich verwenden musste (1566 II. 11. und 16.), erlosch das Geschlecht.

Das erste hier abgebildete Relief zeigt das Vollwappen der Münzmeister, wie es von Kaiser Sigmund im Jahre 1434 dem Oberstzunftmeister Hans (Henman) Sürlin, seinem Bruder Dietrich und seinem Neffen Hans Conrad verliehen wurde, von einer modisch gekleideten Schildhalterin begleitet (Fig. 218). Die Skulptur ist eine gute Arbeit des 15. Jahrhunderts, doch leider beschädigt und die Helmzier unrichtig bemalt. Sie ziert heute die Fassade eines Privathauses an der St. Johann Vorstadt, in der Nähe des St. Johann Tores, ist aber erst im 19. Jahrhundert dahin gekommen. — Herr Professor E. A. Stückelberg hat das Relief



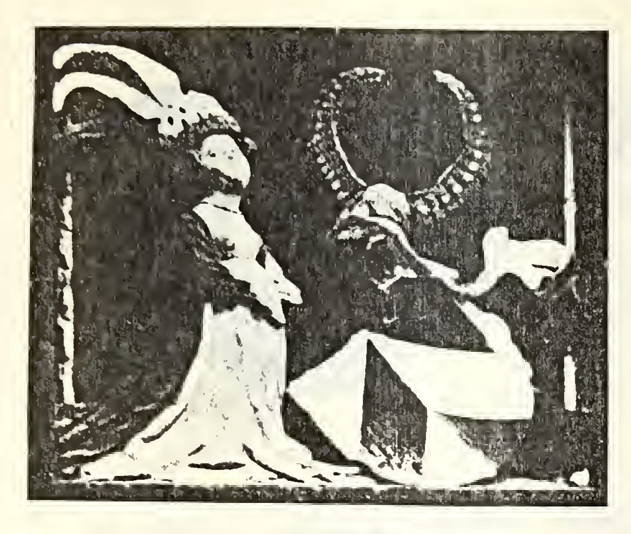


Fig. 218

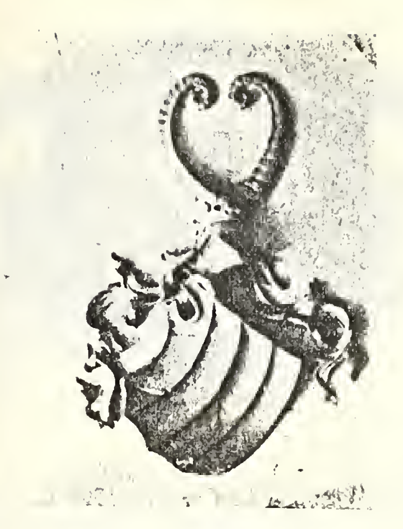


Fig 219

(allerdings nicht in photographischer Reproduktion) vor einer Reihe von Jahren im „Archiv“ publiziert.

Unseres Wissens noch nie veröffentlicht wurde das zweite hier abgebildete Wappenrelief, welches sich heute — vielleicht an der ursprünglichen Stelle — zu St. Peter befindet, in demselben Raum, wo sich auch das von Theodor Zwinger seinem Freunde de Molin gesetzte Denkmal erhalten hat. Hier finden wir das Wappen der Münzmeister mit gekröntem Helm, wie sie es seit 1442 führten, nachdem Kaiser Friedrich dem Oberstzunftmeister Hans Sürlin diese Krone als Wappenverbesserung verliehen hatte (Fig. 219). — Interessant ist die hier gegebene Schildform, eine Tartsche, wie sie in Basel ziemlich selten ist. Dieselbe hat fast genau die Form der Original-Renntartsche, die im Turm der St. Elisabethkirche zu Marburg aufbewahrt wird; merkwürdig ist, dass der Ausschnitt hier nicht dem Helm entsprechend nach vorn, sondern umgekehrt angebracht ist.

Quellen: Walther Merz, Die Burgen des Sisgaus, I. Band. — F. Warnecke, Die mittelalterl. herald. Kampfschilde in der St. Elisabethkirche zu Marburg.

Reprise en 1814 de ses anciennes armes par la République de Genève,

par Henry Deonna.

Il est curieux de constater combien grande a été la diversité des emblèmes de l'Etat de Genève apposés sur les papiers officiels pendant les premières années du XIXe siècle. Dans le siècle précédent quelques types étaient d'un usage courant et ne prêtaient pas à beaucoup de fantaisie.

Depuis l'époque révolutionnaire, nombreuses sont les variantes données aux formes de l'aigle et de la clef, qui sont les pièces principales de l'écu genevois;



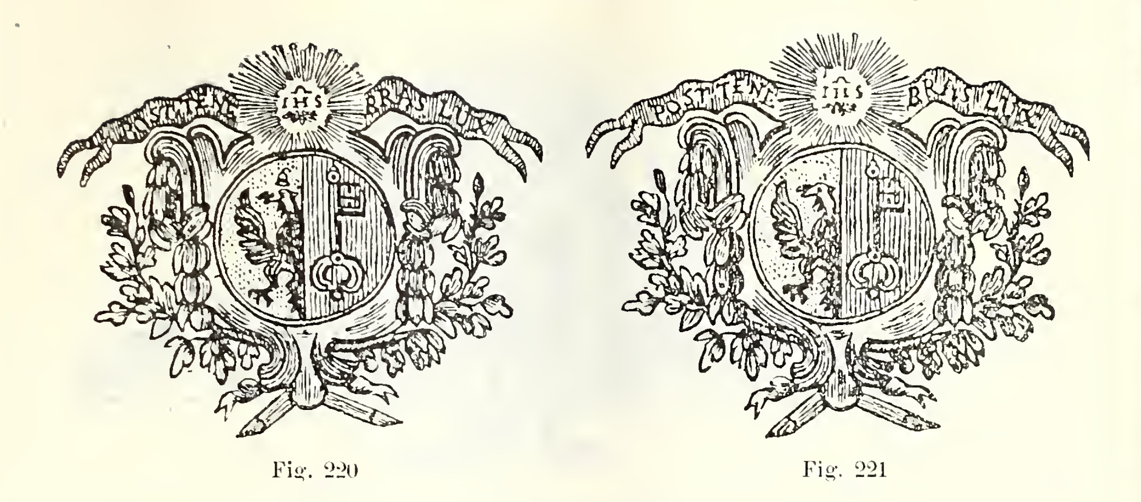


Fig. 220 Fig. 221

de même les attributs extérieurs suivent les phases politiques et changent suivant les circonstances.

Blavignac, dans son «Armorial genevois», énumère un certain nombre des modifications apportées aux formes de l'aigle et de la clef.

Jusqu'à la Restauration les armes octroyées par Napoléon I[er] à la Ville de Genève restèrent en vigueur; mais en 1814, le premier mouvement du gouvernement fut de reprendre l'ancien écusson où l'aigle était complet, c'est-à-dire montrait ses griffes et son bec que l'Empire avait supprimés, et où la clef du Chapitre reprenait son champ de gueules remplacé par l'azur.

Les graves circonstances politiques traversées par l'Etat, les préoccupations d'ordre supérieur, le peu d'importance attachée à la forme extérieure d'un emblème officiel, firent que les premières armes reprises par la République de Genève furent celles employées pendant la période révolutionnaire.

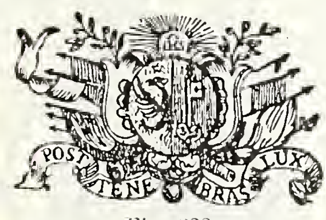


Fig. 222

Sans doute dans la hâte du moment, les imprimeurs obligés de livrer rapidement les proclamations officielles, reprirent les anciens bois en usage avant l'époque française; c'est pourquoi nous trouvons sur les premières pièces gouvernementales l'aigle encore couronnée d'un bonnet phrygien, insigne révolutionnaire ayant remplacé la couronne posée sur la tête de l'oiseau (fig. 220, 28 janvier 1814, etc.).

En février de la même année, le bonnet est supprimé; les bois utilisés restent les mêmes, mais un blanc remplace l'objet enlevé, il reste visible sur le pointillé du champ (fig. 221). Ce type se retrouve sur de nombreuses pièces, même pendant tout le courant de 1814, simultanément avec un autre qui apparaît déjà en février (fig. 222): l'écu est ovale, l'aigle difforme et sans caractère; les attributs guerriers, drapeaux, canons, branche de laurier, occupent la principale place.

En avril, un genre différent se montre: il est plus élégant, plus proportionné; il dénote un sens artistique légèrement supérieur aux précédents. Le nombre des



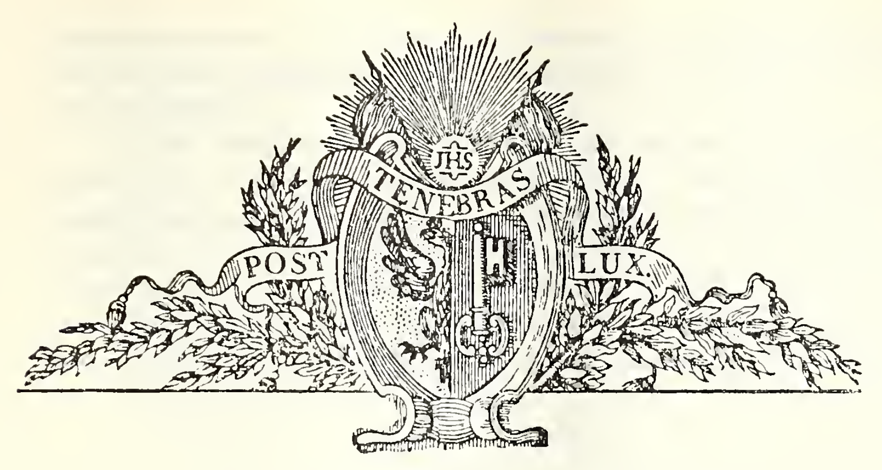


Fig. 224

drapeaux diminue, la forme de la clef a changé ainsi que celle de la couronne de l'aigle (fig. 223).

En mai, nouveau changement: réduction des drapeaux à deux, les ornements de feuillage l'emportent; la gravure meilleure donne l'impression de quelque chose de plus fini, mais en considérant les détails, l'aigle surprend par sa forme indécise, sans caractère, aplati contre le trait du parti; le cimier apparaissant entre les drapeaux n'est pas proportionné aux dimensions de l'écu: il l'écrase (fig. 224).

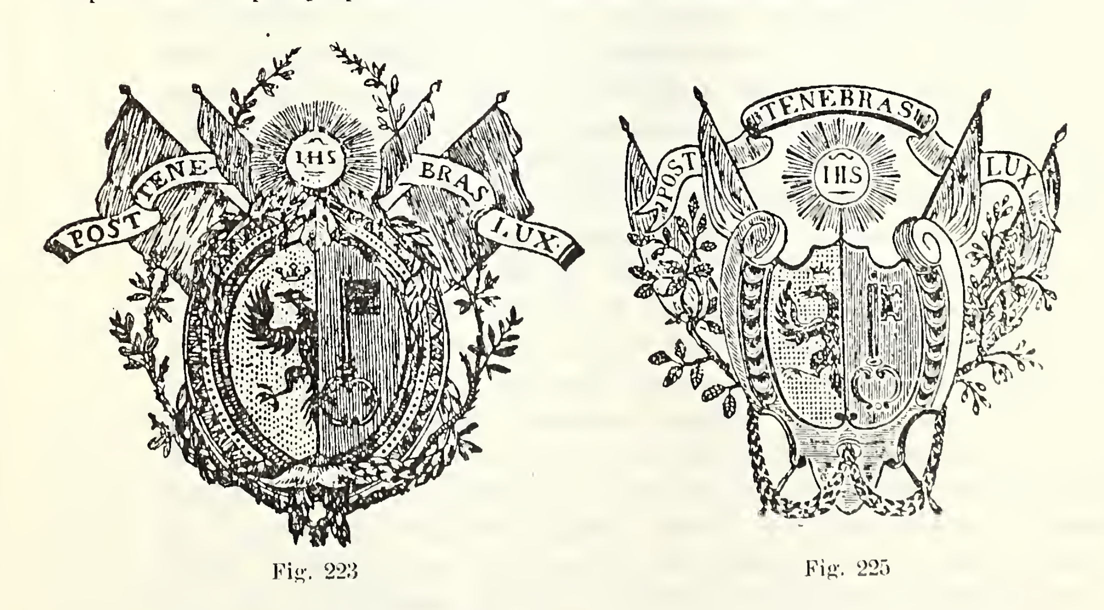


Fig. 223

Fig. 225

Une seconde variante en mai également: les drapeaux reviennent au nombre de 4, le cartouche de l'écu est tourmenté, la distinction est marquée en ce qui concerne les branchages de chêne à dextre et d'olivier à senestre; le cimier se dégage de l'écu et le surplombe (fig. 225).

La revue de ces divers emblèmes terminée, nous devons constater le marque de goût et de sens artistique qui règnent dans leur composition; l'im-



portance attachée à la forme était minime: ce sont des étiquettes officielles, rien de plus. Actuellement une réaction louable se manifeste contre cette conception primitive.

Il est toutefois à remarquer que les graveurs si inexpérimentés qu'ils fussent, ont su observer les règles héraldiques: on ne constate pas, comme c'est malheureusement trop souvent le cas maintenant, surtout depuis une vingtaine d'années, l'erreur consistant à engager l'anneau de la clef sous le trait du parti! Peut-être la forme de l'anneau consistant en un *ovale* y était-elle pour quelque chose: une clef ainsi terminée aurait l'air d'être incomplète ou brisée si le trait du parti coupait l'anneau, tandis que ce ne serait pas le cas pour l'anneau en losange.

Ein schwyzerisches Exlibris aus dem ausgehenden 16. Jahrhundert,

von Dr. C. Benziger.

Die Zahl der schwyzerischen Bücherfreunde um die Wende des 16. Jahrhunderts wird wohl eine sehr geringe gewesen sein. Nur ein einziger von ihnen hat überhaupt seiner Bücherliebe auch äusserlichen Ausdruck verliehen. Da die Exlibrisblätter aus jener Zeit in der Schweiz ohnedies zu den grossen Seltenheiten gehören, scheint mir die Veröffentlichung schon aus diesem Grunde gerechtfertigt. Überdies bringt der Holzschnitt aber auch eine vortreffliche heraldische Darstellung des Wappens eines alten, einflussreichen, heute ausgestorbenen Schwyzergeschlechtes. Ein kräftig geführtes Oval wird in den seitlichen Zwickeln von vier Putten eingefasst. Die beiden oberen Figuren stellen den Glauben und die Hoffnung dar, die beiden untern Bilder die Gerechtigkeit und die Wissenschaft, letztere mit dem Buche. In eingefasstem rotem Schilde das weisse Hauszeichen der Familie. Ein später Renaissancehelm mit goldener Helmdecke und einfachem rotem Fluge, in dem sich das Wappenbild wiederholt, ragen leicht über die Begrenzungslinie des Ovales hinaus. In leserlicher, derber Schrift wurde der Text auf die ganze Bandlänge sorgfältig verteilt: Balthasar Kydt Riter Der Zit Seckelmeister. Der leicht kolorierte Fonddruck (13,4 × 8,3 cm) trägt rot-gelbe Tönung. Künstlerisch verdient die Komposition volle Anerkennung, als Wappenblatt reiht sich dasselbe würdig den gleichzeitigen Arbeiten an. Einzig der Schnitt des Xylographen lässt vielleicht da und dort in der Sicherheit der Strichführung etwas zu wünschen übrig, die Zeichnung aber war zweifellos sehr sorgfältig.

Über die Familie Kyd bringt der alte Leu, Helvetisches Lexikon Bd. 11, S. 284, wohl die ausführlichste Zusammenstellung. Wertvolle Ergänzungen finden sich sodann noch in Felix Donat Kyds handschriftlichen genealogischen Sammelbänden (ca. 1840), ferner Th. Fassbinds Profangeschichte des Kts. Schwyz von 1791 (Mskpt.), beide im Kantonsarchiv Schwyz. Darnach bestanden einst in Schwyz



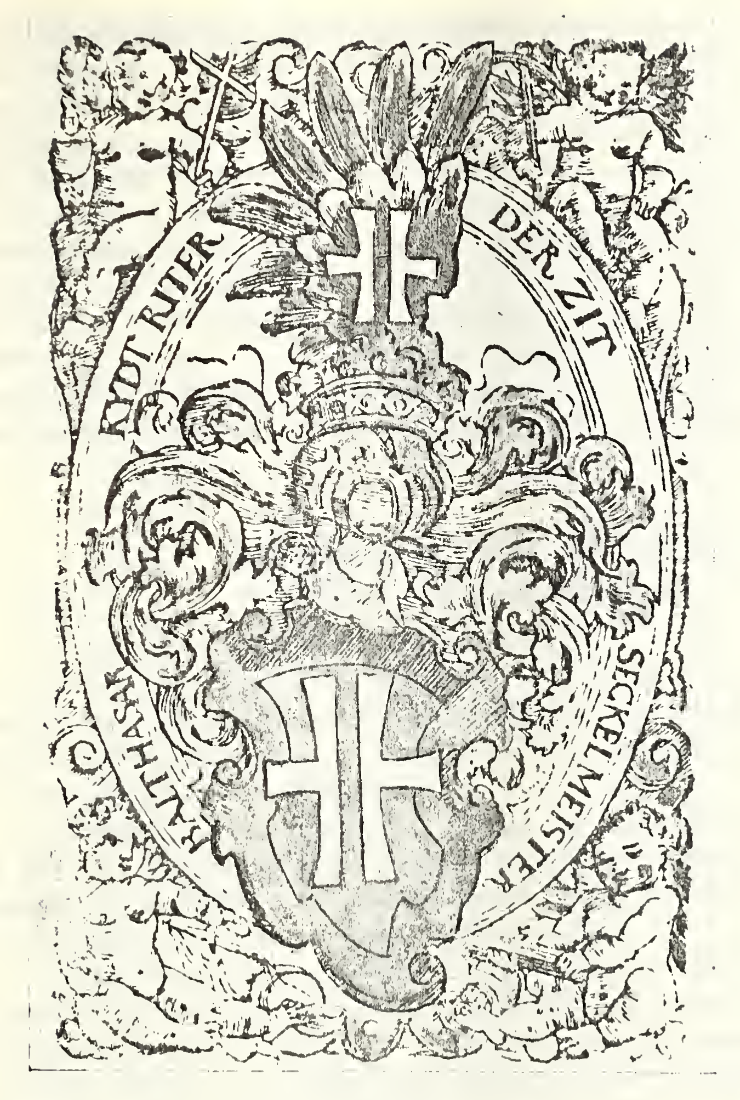


Fig. 226
Exlibris von Balthasar Kydt.

zwei seit uralter Zeit getrennte Zweige dieser Familie. Die eine Branche, die vornehmere, leitete sich später sogar von einer schottischen Adelsfamilie Keith ab, die 1430 in Schwyz sich eingebürgert hätte. Das Landbuch enthält aber nirgends einen derartigen Eintrag. Die weniger vornehme Branche scheint das Privilegium der Anciennität gehabt zu haben. In einem Kaufbriefe vom 25. Dezember 1281, dessen Abschrift in der Tschudischen Regestensammlung in Zürich sich befindet, wird der Name zum ersten Male erwähnt. Es handelt sich hier also um ein uraltes, eingesessenes Landleutengeschlecht, dessen Herkunft mindestens so vornehm war wie die schottische Fabelei. Die erstgenannte Branche zeichnete sich hauptsächlich in savoyisch-sardinischen Diensten aus, zu wiederholten Malen waren Mitglieder der Familie Inhaber der Leibgardekompagnie des Herzogs. Marcus Kyd erhielt den Titel eines Grafen von La Flechière. Ob



derselbe die Besitzung jemals auch wirklich besessen, konnten wir nicht erfahren. Die Mitglieder der älteren Branche haben sich als Ratsherren, Tagsatzungsgesandte und Landvögte mehr in den Dienst des Landes gestellt. Aus solchem Milieu stammt auch Balthasar, der wohl einer der bedeutendsten schwyzerischen Politiker seiner Zeit war. Seine politische Laufbahn begann Balthasar als Siebner, d. h. als Vorstand eines Viertels, dem auch richterliche Gewalt in bürgerlichen Streitigkeiten zukam. 1582 wurde Kyd zur Errichtung der Bündnisse mit Heinrich III. von Frankreich und Philipp III. von Spanien abgeordnet. 1594—1608 verwaltete er als Seckelmeister die Staatsfinanzen. Auch sonst begegnen wir Balthasars Namen in allen wichtigen Geschäften seiner Zeit. Er starb hochbetagt 1623. Über seine Bücherei bleiben wir ohne jede Kunde, sein Bibliothekzeichen hat sich einzig in den von ihm geführten Seckelmeisterrechnungen erhalten.

Armoiries de Jost de Silenen,
évêque de Sion (1482-1496).

(Avec Planche IV).

M. le Dr Albert Büchi, professeur à l'Université de Fribourg, vient de publier dans la *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*[1] une notice fort intéressante sur un motet composé par le chantre de Berne, Bartholomé Franck, et dédié à l'évêque de Sion Jost de Silenen.

L'original de ce document se trouve aux archives du Chapitre de Valère à Sion. Il est illustré d'une splendide armoirie de l'évêque, que grâce à l'obligeance de M. Büchi, nous pouvons publier ici. Elle constitue un beau modèle d'héraldique ecclésiastique suisse du XVe siècle.

Cette composition mesure $19\,^1/_2 \times 21$ cm. Elle est surmontée de l'inscription suivante: *Sequitur canon rigmaticus indicans hujus clipei tenorem.* L'écu porte les armes de Silenen: d'or au lion de gueules; il est surmonté à gauche de la mître et à droite d'un casque avec lambrequins portant comme cimier le lion de gueules. Derrière la mître sont posés en santoir la crosse et l'épée. Les couleurs sont encore très bien conservées (voir planche IV).

Le motet contient quelques vers relatifs à cette armoirie et que nous transcrivons ici:

Ein gar vil adellichen schilt
Thůt fůren sich der fůrst so milt,
Ein rotten lŏwen in gelbem feldt,
Darob geradelich gestellt
Ein krŏnten helm, gibt liechten schin
Daruff eins lŏwen gstalt gar vin.
Ouch er darneben fůren thůt,
Das bistumb in hochen eren gůt.
Ein blosses schwert gar hofenglich
Treit man im ouch vor sicherlich,
Das uns denn ouch anzougung thůt,
Das er ist ein graf von Wallis gůt,
Uff welchen schilt und helm so zart
Ich gtiechtet hab zu diser fart
Ein mŭteten und melody
Uss musica, der kŭnst gar fry
Das ich Bartholme cantor zů Bern
Diesem fůrsten und fryen herrn
Hie schenk in ein nuw sålig jar.

[1] Eine Motette des Berner Kantors Bartholomäus Franck, 1494—95, von *Albert Büchi*, in Heft 3, 1914 der Schweiz. Zeitschrift für schweiz. Kirchengeschichte. Stans. von Matt, Verl.





Fig. 227
Vitrail aux armes de Jost de Silenen, de 1494, au Musée national.

M. Büchi établit que ce mottet a été composé vers 1494 par Bartholomé Franck. Le texte est l'œuvre de Heinrich Wölflin. Quant à l'héraldiste qui a enluminé ce manuscrit son nom n'est pas connu. Cette belle composition est probablement l'œuvre d'un artiste bernois.

A titre de comparaison nous reproduisons encore ici un vitrail aux armes du même évêque (fig. 227), publié dans l'intéressant ouvrage de W. Ehrenzeller, *Die Feldzüge der Walliser und Eidgenossen ins Eschental und der Wallishandel 1484—1494*[1], et dont le cliché a été mis à notre disposition par l'éditeur.

[1] Il forme le 1er fascicule du Ve vol. des «*Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft.*» Zurich, Gebrüder Leemann & Co. 1912.



Sceaux de la Tour de Peilz,

par M. de Palézieux-Du Pan.

La ville de la Tour de Peilz possède des armes que l'on blasonne parti d'argent et de gueules à la grosse tour de l'un à l'autre. Quelle est la raison de blasonner de cette manière les armes de cette ancienne bourgade. — Comme documents on a l'empreinte d'un grand et petit sceau pouvant être du XVIe siècle par leur caractère, ils ont été encore employés sur documents en 1733 et 1772. — Sur ces deux sceaux *l'écu n'est pas parti*, mais plein et l'on n'y voit aucune ligne partageant l'écu; dans le plus grand des sceaux une grande tour se trouve à dextre et une plus petite à sénestre reliées par un mur, alors que dans le plus petit la grande tour se trouve à sénestre, les émaux ne sont pas indiqués.



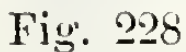

Fig. 228


Fig. 229


Fig. 230

Le musée du Vieux-Vevey possède en dépôt l'ancienne enseigne en bois peint de la maison de Ville de la Tour et datée de 1798, donnant parti de gueules et argent à la tour massive de l'un à l'autre; ainsi qu'un sceau à incendie en cuir durci daté de 1753 donnant parti d'argent et de gueules à deux tours de différentes grandeurs de l'un en l'autre.

L'enseigne actuelle de la maison de Ville, en fer forgé, de la fin du XVIIIe siècle porte une tour massive crenelée d'argent.

Il y aurait de vieux drapeaux de la bourgade qu'il serait intéressant d'étudier, mais n'ayant pas vu ces documents je ne puis les prendre à l'appui de cette petite dissertation.

Le sceau en argent en usage actuellement, ainsi que deux timbres en caoutchouc, portent: parti d'argent et de gueules à la tour massive de l'un à l'autre.

A tout prendre je crois que les vieux sceaux doivent primer les fantaisies plus modernes — je blasonnerai donc les armes de la Tour de Peilz, de gueules au château flanqué de deux tours d'argent, d'inégale grandeur, maçonnées de sable; qu'en pense la critique?



Die neue Fahne der Schweizergarde.

(Mit Tafel V).



Fig. 231
Die Schweizergarde, die der neuen Korpsfahne soeben den Treuschwur geleistet hat, kehrt aus dem Belvedere-Hof im Vatikan in ihr Quartier zurück.

Die Schweizergarde in Rom, die sich in einer Reorganisation verjüngt hat, hat an Stelle der altersschwachen Korpsfahne sich ein neues Banner angeschafft.

Die quadratische, 2,25 m grosse Damastfahne, zeigt in Typus und Grösse die Gestalt der alten Fahnen schweizerischer Soldtruppen. Das durchgehende weisse Kreuz ist für diese als gemeineidgenössisches Zeichen charakteristisch. Das erste und vierte Feld zeigen auf rotem Grunde das päpstliche Schlüsselwappen in der Form, wie es auf dem von Julius II. 1512 den Eidgenossen geschenkten Hauptbanner erschien. Die Tartsche des ersten Feldes weist das Wappenbild Pius' X., die des vierten Feldes den Eichbaum des Gründers der Garde, Julius' II., auf. Das zweite und dritte Feld sind in den seit dem Ende des 16. Jahrhunderts traditionellen Gardefarben blau-gelb-rot gestreift. In einem, das Kreuz überschneidenden Mittelmedaillon, ist das Wappen des Kommando-



inhabers, Oberst Repond, angebracht. Der Entwurf stammt von unserem Mitglied, Dr. Robert Durrer, und der originalgrosse Karton wurde unter seiner Leitung von Hrn. Kirchenmaler Xaver Stöckli in Stans ausgeführt. Die beiden Herren überwachten auch sorgfältig die Ausführung durch die kunstgeübten Stickerinnen des Klosters Maria-Rickenbach. Die Technik ist jene unserer alten Schweizerfahnen; die einzelnen Teile sind einseitig eingenäht, nicht aufgenäht, und reich mit Gold und Seide durchgestickt. Diese Technik gibt der Fahne trotz ihres grossen, auf die Dimensionen der vatikanischen Räume berechneten Formates, ein sehr mässiges Gewicht, sie ermöglicht auch in der Folge bei Veränderungen des Pontifikates und des Kommandos nötig werdende Modifikationen.

Besondere Beachtung verdient die durchbrochene silberne Fahnenspitze mit dem Bilde des Schweizerpatrons Nikolaus von Flüe, der in der Garde schon seit 1732, dem Jahre seiner Erhebung, besondere Verehrung genoss und in der Gardekapelle S. Pellegrino einen eigenen Altar besass. Diese Spitze wurde nach der Zeichnung von Dr. Durrer von Goldschmied Bossard in Luzern ausgeführt.

Les armoiries de Mgr Bovet,

évêque de Lausanne et Genève.

Par Fréd.-Th. Dubois.

Nous avons publié dans les *Archives héraldiques* (1909) les armoiries des évêques de Lausanne dès 1500 à nos jours. Depuis la publication de cet armorial un nouvel évêque est monté sur le siège épiscopal de Lausanne et Genève; aussi tenons nous à publier ici ses armoiries afin de compléter cette série.

Après la mort de Mgr Deruaz, le 26 septembre 1911, le pape Pie X lui choisit comme successeur M. le Dr Bovet, professeur et directeur au Séminaire de Fribourg. Il fut préconisé évêque de Lausanne et Genève au Consistoire du 30 novembre 1911.

André Maurice Bovet est né le 29 novembre 1865 à Antigny, dans le district de la Sarine, au canton de Fribourg, où son grand-père était venu se fixer en 1799. La famille Bovet est bourgeoise d'Auboranges, près Rue. Arrivant du Jorat elle vint, au moment de la Réforme, se fixer dans ce village, ancienne possession de l'abbaye de St-Maurice.

Après avoir fait ses études au collège de Fribourg et pris le grade de bachelier-ès-lettres, André Bovet commença ses études de théologie à l'Université d'Innsbruck et les termina au Séminaire de Fribourg où il fut ordonné prêtre en 1891. Il prit ensuite ses grades et fut le premier docteur en théologie créé par la jeune université de Fribourg. En 1894 il fut appelé comme vicaire à Neuchâtel, puis encore la même année au poste de professeur au collège de Fribourg. En 1895 il fut nommé par son évêque professeur au Séminaire du diocèse, où il enseigna le droit canon puis la théologie dogmatique.

Dans l'armée suisse il fut, pendant de longues années, capitaine aumônier, attaché au 42e régiment, aux forts de St-Maurice.

Au moment de sa nomination Mgr Bovet dut rechercher ses armoiries pour les placer comme ses prédécesseurs sur les actes officiels de l'évêché. D'après une tradition de famille, les armoiries Bovet devaient porter deux épées entrecroisées et surmontées d'une couronne, selon d'autres elles devaient porter un bœuf. Dans cette incertitude, Mgr Bovet préféra, puisqu'il en avait le droit, se créer lui-même des armoiries personnelles, et il choisit pour cela l'attribut de son patron : St-André, soit le sautoir, ou croix de St-André, d'or sur fond d'azur. Il ajouta en outre, en chef, une petite croix de St-Maurice d'argent, qui devait rappeler en même temps son lieu d'origine, soit Auboranges, ancienne possession de l'abbaye de St-Maurice, et son village natal, Antigny, dont l'église est dédiée à St-Maurice, qui était aussi son second patron, puisqu'il s'appelait André-Maurice.

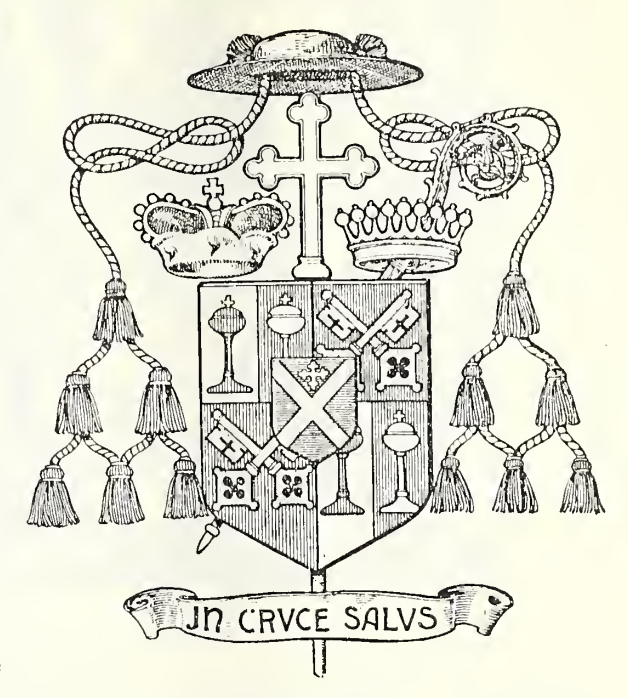


Fig. 232
Type officiel des armoiries de Mgr Bovet.

Nous ne pouvons que féliciter Mgr Bovet de ce choix, puisque ces armoiries sont à la fois simples et de bon goût et conformes aux règles de l'art héraldique.

Conformément aux règles du cérémonial d'un sacre épiscopal, ces armoiries figurèrent pour la première fois sur les deux candélabres qui ornent l'autel devant lequel fut sacré Mgr Bovet, ainsi que sur les barils symboliques offerts pendant la cérémonie.

Nous reproduisons le type officiel des armes Mgr Bovet tel qu'il figure, en différentes réductions, sur les pièces et imprimés de l'évêché (fig. 232). Comme ses prédécesseurs, le nouvel évêque porte les armes des évêchés de Lausanne et Genève écartelées, avec ses armes personnelles brochant sur le tout. L'écu est surmonté des couronnes de prince du St-Empire et de comte de Lausanne; en arrière la croix et la crosse, le tout est surmonté et entouré du chapeau épiscopal et de ses houppes. Au-dessous de l'écu est placé sur un philactère la devise choisie par l'évêque: IN CRUCE SALUS.

Fig. 233
Sceau de Mgr Bovet.





Fig. 234
Ex-libris de Mgr Bovet, évêque de Lausanne et Genève.

Nous voulons aussi reproduire ici le sceau de Mgr Bovet (fig. 233). Il a été exécuté par M. Homberg, graveur à Berne, et composé dans le style du commencement du XVIe siècle. Il est de forme ogivale et porte un simple écu chargé d'une mitre surmontée d'une crosse. Le tout est entouré de la légende suivante, selon l'ancienne formule consacrée: **Sig. Andreae Bovet episc. Laus. et Geben. comitis et S. R. I. princip.**

Mgr Bovet a reçu un ex-libris (fig. 234) qui est pour ainsi dire un fac-simile de la gravure sur bois de 1522, aux armes d'un de ses prédécesseurs: Sébastien de Montfaucon, et que nous avons déjà publiée ici (*Archives héraldiques* 1910, Planche III).

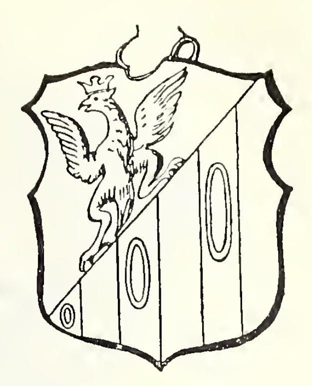
Le nouvel évêque avait déjà adopté ses nouvelles armoiries lorsqu'un membre de notre Société suisse d'héraldique, M. l'abbé Colliard, curé de Promasens, découvrit dans ce village sur une ancienne maison de la famille Bovet les vraies armes de cette famille. Elles portaient: d'azur à la bande d'argent chargée d'un bœuf de gueules.

Armoiries communales suisses.

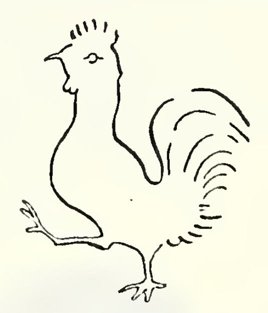
Paudex.

Paudex (district de Lausanne) est, après Rivaz, la plus petite commune du canton de Vaud, comme superficie (45 ha). Le village et son territoire furent détachés de Pully et érigés en commune en 1721. On peut supposer que c'est alors, ou quelques années plus tard, que Paudex adopta des armoiries.




Fig. 235

Aucun armorial ne mentionne ces armes, mais elles sont peintes sur un panneau de bois déposé aux archives de la localité et qui, sans doute, orna jadis une des salles de la maison de commune. Ce panneau mesure 0m,29 de hauteur sur 0m,21 de largeur; la composition présente tous les caractères d'une mauvaise peinture héraldique du XVIIIe siècle: écu découpé, de style italien (fig. 235); casque beaucoup trop petit proportionnellement à l'écu; lambrequins lourds et disgracieux; oiseau non stylisé dont les formes reproduisent trop exactement celles de la nature. Sous l'écu un ruban bleu doublé d'or, aux enroulements sans élégance porte l'inscription ARMA PAVDEX en caractères de l'époque. Les armes qui se détachent sur un fond brun chocolat se blasonnent: taillé, au premier d'azur à l'aigle (?) couronnée d'or; au second pallé de six pièces gueules et argent, chaque pal de gueules chargé d'un anneau ovale d'or, dont la hauteur croît avec celle du pal. Les lambrequins sont aux émaux des armes, or, gueules, azur, argent; le casque est orné d'une plume d'autruche rouge.


Fig. 236
Ancienne marque à feu de Paudex.

D'après la tradition populaire, confirmée par une ancienne marque à feu que nous reproduisons ici (fig. 236) (relevée par M. B. Dumur, qui nous l'a aimablement communiquée), l'oiseau serait un coq, pau (pullus) dans le patois du pays; la couronne ne serait qu'une déformation de la crête, due à l'ignorance du peintre. On aurait ainsi des armes parlantes, pau étant le surnom des habitants de Paudex (Arch. hérald. 1889, p. 301); la présence des pals ou paux (sur cet ancien pluriel voir Littré) s'expliquerait de la même manière. Quant aux anneaux nous ne savons ce qu'ils représentent.

André Kohler.

Maienfeld,


Fig. 237

Kanton Graubünden, Bezirk Unterlandquart, Kreis Maienfeld, 807 vicus ad campos mallos. 1085, 1089 Maya villa, aber auch 1087 Lupinis, 1105 Lopine, 1149 Curtis in villa, quae vocatur Maging, 1156 Magen, 1290, 1295, 1298 Lupis Maienvelt. Bis in die Neuzeit wurde bald Meyenfeld, bald Mayenfeld geschrieben. Die jetzige offizielle Schreibweise ist Maienfeld.

Wann das Städtchen zu seinem Wappen, drei gelbe Sterne *⁎* in blauem Felde, gekommen ist, kann nicht mehr angegeben werden. Die älteste Darstellung des Wappens befindet sich in der Chronik Stumpfs (1548) (Fig. 237). Eine Darstellung aus derselben Zeit finden wir auf dem gotischen Türbogen des Rathausturmes mit der Jahrzahl 1595 (Fig. 238).

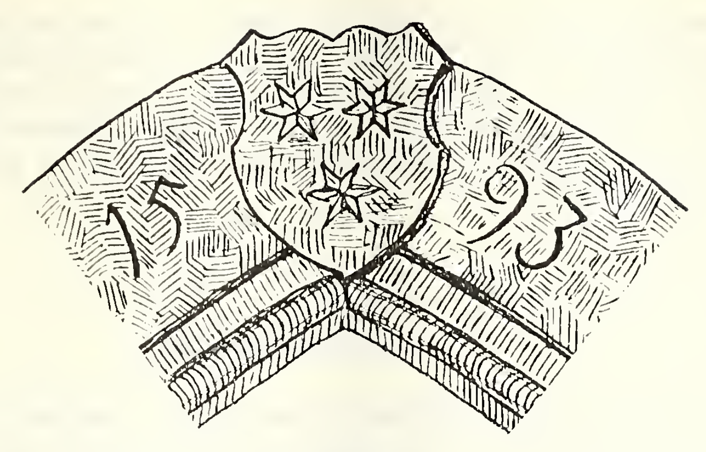


Fig. 238

Maienfeld scheint sehr spät zu einem eigenen Siegel gelangt zu sein, denn im Jahre 1588 siegelt für das Städtchen den sog. Pahlenbrunnenbrief Peter Enderli mit seinem eigenen Insigel[1], jedoch „ohne schad für sich und seine nachkommen". An einer Urkunde 1610 (Marchenverschrieb) erscheint nun ein Stadtsiegel. Dieses ist abgebildet in Städte- und Landessiegel der Schweiz, Kt. Graubünden, von Anton Sprecher von Bernegg in Chur. Die Umschrift lautet: S * DIE * STAET * MEIENFELT * (◯ 37 mm) (Fig. 239).





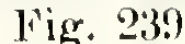


Fig. 239

Fig. 240

Um 1650 erscheint ein zweites Siegel von gleicher Grösse und mit der Umschrift: S. DER + STAT + MEIENFELT +, abgebildet bei Sprecher, Die Städte- und Landessiegel von Graubünden. Dieses Siegel war nicht lange im Gebrauch, denn Ende des 17. oder gleich am Anfang des 18. Jahrhunderts erscheint ein drittes Siegel mit der gleichen Devise wie das vorige. Dieses Siegel ist abgebildet[2].

---

[1] Siegelbild eine Tanne.

[2] In Dietrich Jecklin's „Die Burgen und Schlösser in alt fry Rätia".

1799 erscheint nun ein viertes Siegel (Fig. 240) in ganz gleicher Grösse wie die ersten drei, mit der Umschrift: + SIGEL + DER + STATT + MAIENFELD + 1799. Nur von diesem ist der Stempel noch vorhanden, aber so abgenützt, dass die Abdrücke nur undeutlich werden. Es wäre nicht mehr zu früh, wenn sich das Städtchen einen neuen Stempel mit dem Stadtwappen anschaffen würde.

Ant. Mooser.

Miscellanea.

Notre croix fédérale. Nous tenons à reproduire ici l'article suivant qui a fait le tour de notre presse. Il nous prouve que les héraldistes ne sont pas les seuls à protester contre l'emploi déshonorant que l'on fait de notre emblème national. Dans plusieurs de nos assemblées générales déjà il a été proposé que notre société fasse des démarches auprès du Conseil fédéral pour obtenir une protection efficace.

«Tous les Suisses sont fiers des armoiries de leur pays et en toutes circonstances, ils se font une gloire de les arborer. A défaut de décorations dont on n'a nul besoin, nous ornons, en temps de fêtes patriotiques, nos boutonnières de l'emblème national. La croix blanche sur fond rouge nous rappelle toute l'histoire de la Suisse, réveille en notre âme les souvenirs de l'enfance et ceux de la jeunesse puisqu'il n'est pas de cérémonies où l'on n'exhibe un drapeau, un emblème, et que celui aimé de tous, le drapeau fédéral, flotte toujours au premier rang.

Sous les plis de cet étendard nos milices marchent gaiment au son des fanfares et il n'est pas un homme arrivé à l'âge mûr qui ne sente encore battre son cœur à la vue de la croix d'argent couchée sur le fond de gueules.

Ce drapeau, inséparable de nos joies nationales, et aussi de nos deuils, cette croix qui est le symbole de la Confédération et qui se trouve encore reproduite sur les sceaux officiels de l'Etat, bien qu'elle ne le soit plus déjà sur les pièces de monnaies et que systématiquement et intentionnellement sans doute elle disparaisse de tous les cachets humides servant à oblitérer dans les bureaux de poste les timbres de lettres, malgré, disons-nous, cet ostracisme dont elle paraît frappée néanmoins, la croix demeurera toujours sur nos drapeaux et restera le signe de ralliement de tous les enfants de l'Helvétie.

Mais en dehors de nos frontières, la croix blanche sur fond rouge n'est pas protégée. Le drapeau plusieurs fois séculaire d'un Etat civilisé est devenu une marque de fabrique que l'on applique en certains pays sur des objets que la pudeur la moins farouche ne saurait appeler par leur nom. Ce pays dont les industriels sont si peu respectueux du drapeau d'autrui, est précisément celui qui ne supporte même pas qu'on louche quand le sien passe. C'est l'Allemagne. Nous exhibons notre croix sur le dôme du Palais fédéral; en Allemagne, vous la trouvez en certains lieux comme marques de fabrique imprimées sur des serviettes destinées à un usage externe et autres articles . . . sanitaires!

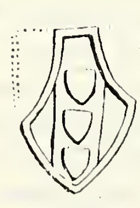
Nos confrères en journalisme qui rapportent ces faits et s'en indignent en bons patriotes qu'ils sont, se demandent ce que compte faire le Conseil fédéral pour mettre fin à un état de choses outrageant pour notre pays. Nous voulons encore admettre que les fabricants en question ignorent que la croix blanche sur fond rouge soit notre écusson et qu'ils aient voulu seulement intervertir les couleurs de l'emblème de la croix rouge — croix rouge sur fond blanc — dont l'emploi est interdit comme marque de commerce.

Une démarche de notre autorité exécutive fédérale auprès des autorités des pays étrangers, suffirait pour obtenir la satisfaction que le peuple suisse réclame, c'est-à-dire le respect de son drapeau.

Quel est le point de vue du Conseil fédéral? Il répond que ni la législation suisse ni la législation étrangère ne fournissent les moyens nécessaires pour prendre des mesures contre ces abus. Pour pouvoir lutter contre ces emplois abusifs, la législation fédérale devrait être modifiée et des traités internationaux conclus. En outre les gouvernements des pays étrangers sont toujours prêts à intervenir contre les abus qui leur sont signalés pour autant qu'ils en ont la compétence. Pour une réponse dilatoire c'en est une. Si en Suisse nous reproduisions le drapeau allemand sur du papier destiné à l'usage que l'on sait, vous verriez si le gouvernement allemand ne trouverait pas les moyens de faire respecter ses couleurs. Il aurait raison et il arriverait à ses fins.

Pourquoi alors la Suisse ne proteste-t-elle pas contre l'usage abusif que l'on fait des siennes?»

Eine seltsame Schildform. Im Laufe dieses Frühjahrs ist die kniende Statue des Marschalls Hüglin v. Schönegg wieder an ihre ursprüngliche Stelle, auf die wappengeschmückte Konsole in der St. Leonhardskirche in Basel zurückgekehrt, währenddem das Historische Museum eine polychrome Gipskopie in seinen Räumen aufgestellt hat. Diese letztere ist nun so plaziert, dass man auch den Schild des Ritters, den er auf dem Rücken hängen hat, sehen kann; die Etikette nennt denselben „Reiterschild von italienischer Form". Wir glauben, dass es sich um einen Dreieckschild, wie er bei uns allgemein üblich war und auch auf den Denkmälern des Ritters v. Schönegg wiederkehrt, handelt (vgl. die von uns punktierte Rekonstitution). Dieser Dreieckschild wurde vielleicht (beim Bildersturm?) zerschlagen, d. h. seiner Ecken beraubt und dann im 16. oder 17. Jahrhundert ersetzt durch den merkwürdigen, unregelmässigen und mit einem erhöhten Rand versehenen Schild, der heute vorliegt. In jedem Fall hat der Verfasser weder in Italien noch sonst irgendwo die seltsame Form gesehen, welche den Schönegg-Schild heute auszeichnet. (Auf den Abbildungen der Statue bei Miescher, Zur Geschichte von Kirche und Gemeinde St. Leonhard, Basel 1914, und Stückelberg, Denkmäler, Tafel 43, ist der Schild nicht oder nicht vollständig sichtbar).


Fig. 241

E. A. S.

Armoiries des Franciscains. Quelle est l'origine des armoiries de l'Ordre des Franciscains? C'est ce que se sont souvent demandé ceux qui ont vu les deux bras, dont l'un est nu et l'autre recouvert d'une manche, accolés à une croix, qui figurent sur leurs armoiries, et que les héraldistes appellent les « conformités » (fig. 242).

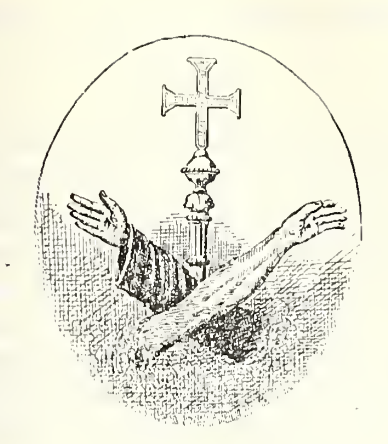


Fig. 242
Armoiries actuelles des Franciscains.

Voici d'intéressants renseignements que nous trouvons à ce sujet dans «*Le Héraut*», revue paraissant à Roubaix (N° du 28 février 1914).

En 1399 frère Barthélemy de Pise présenta au Chapitre général d'Assise, un livre qu'il avait composé sur les conformités ou rapports de St-François avec Jésus-Christ. L'ouvrage plut tellement aux Franciscains assistants au chapitre que le ministre général, frère Henri Alfieri donna en récompense à l'auteur un habit complet de St-François. Mais on sentit le besoin d'exprimer par un signe extérieur et sensible, la doctrine renfermée dans cet immense volume et qui cadrait si bien avec les sentiments de tout l'ordre. Un chiffre héraldique traduisit immédiatement doctrine et sentiment: une croix de bois rugueux à la quelle étaient cloués le bras droit du Christ et le bras gauche de St-François.

N'ayant pas vu les manuscrits originaux du livre des conformités il n'est pas possible de dire si ce symbole est absolument contemporain, mais il est un fait certain, c'est que cet insigne ou symbole se trouve en tête de la première page de l'édition de 1513. Nous reproduisons ici cette gravure sur bois (fig. 243). Il ne manque à ces armoiries que la devise: *Christo confixus sum cruci:* Je suis cloué à la croix avec Jésus-Christ (Gal. II 19).

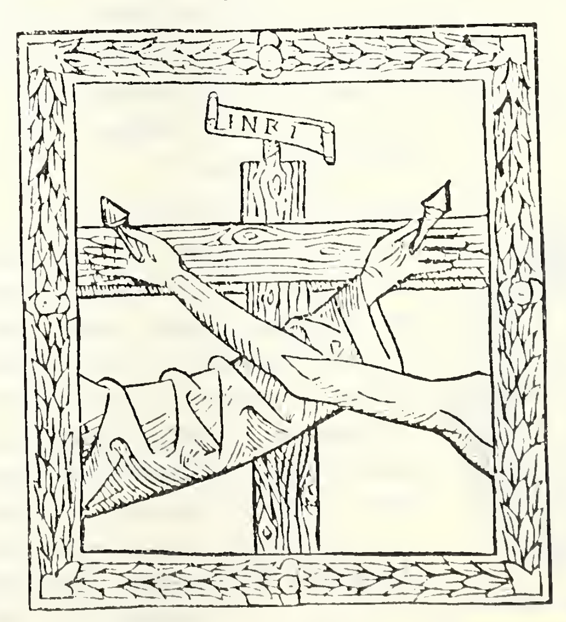


Fig. 243
Armoiries des Franciscains d'après: *Opus conformitatum*, de Barthélemy de Pise. Milan. 1513.

Combien de temps l'ordre converva-t-il intacte cette image parlante? L'édition de 1590 du livre de Barthélemy de Pise la présente encore telle quelle. Mais dans la suite, nous ne savons pour quelle cause, elle fut modifiée. On descendit les deux bras de la croix et on les mit au bas. Ainsi, à première vue, ces deux bras étranges, ont l'air de soutenir la croix et on en saisit pas la signification, le symbole. Cette forme inexacte a été usitée pendant près de trois



siècles, mais il y a maintenant une tendance à revenir à la forme primitive qui est la seule exacte.

Proletarisierung der Wissenschaft. Im Ausland pflegt man durch Verbreitung von Postkarten mit der Darstellung interessanter Kunstdenkmäler die Wissenschaft zu popularisieren. In der Schweiz ist es Usus, durch gänzlich unrichtige Inschriften und Etiketten in Museen und Kirchen, und durch falschen Text auf Postkarten die Beschauer irre zu führen. Ein prägnantes Beispiel neuesten Datums bietet eine photo-lithographische Postkarte des Photoglob Zürich (n. 5639) mit dem Bild der deutschen Königin Gertrud Anna, geb. von Hohenberg und ihres Söhnleins Karl. Die Postkarte belehrt uns, das Monument sei der „Sarkophag der Kunigunde von Hohenstein und Gemahlin Rudolf (so!) von Habsburg." Sapienti sat. *E. A. S.*



Fig. 244
Sceau de la Chartreuse de la Lance. 1481.

Sceaux de la Chartreuse de La Lance. Un de nos lecteurs nous signale que G. Vallier, dans sa *Sigillographie de l'Ordre des Chartreux*[1] parle de la matrice d'un très beau sceau ogival de la chartreuse de La Lance, près Grandson, qu'il a trouvé chez M. Ern. Griolet, à Genève. Celui-ci a bien voulu lui en donner une empreinte que l'auteur reproduit dans cet ouvrage (voir fig. 244). Il porte la légende suivante:

s. magi. dom̄. sācti. loci. lācee. ordīs.· cartusen. 81.
(*Sig. magnum domus sancti loci Lanceae ordinis cartusiensis 1481*)[2].

Ce sceau (de 64 × 36 mm) porte sous un dais gothique la vierge nimbée, assise de face, tenant l'enfant Jésus, nimbé, assis sur son genou droit et recevant l'hommage d'Othon, sire de Grandson, fondateur de la chartreuse, agenouillé à gauche devant elle, et lui présentant l'église de sa fondation. Au-dessous un écu aux armes des Grandson qui sont aussi celles de la chartreuse de la Lance, puisque suivant la règle les chartreuses adoptaient les armes de leur fondateur.

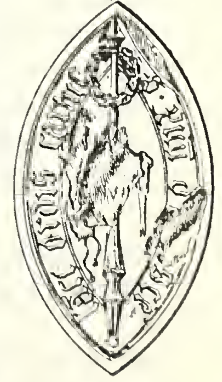


Fig. 245
Second sceau de la Chartreuse de la Lance.

Notre lecteur aimerait savoir ce que cette matrice est devenue. Quelqu'un pourrait-il le renseigner?

Il nous signale encore que Vallier, dans son ouvrage, parle aussi d'un second sceau de la chartreuse de la Lance

---

[1] Montreuil-Sur-Mer. Imprimerie N. D. des Prés. 1891 (voir pages 154 et 155).

[2] On rencontre quelquefois cette manière de sous-entendre les deux premiers chiffres



(de 48 × 26 mm). Il est aussi de forme ogivale et porte une lance chargée des instruments de la passion: couronne d'épine, fouet, etc. (fig. 245). Il porte l'inscription suivante:

s. pūu d.... scē. lācē ordis. cartus.

(*Sig. parvum domus sanctae Lanceae ordinis cartusiensis*).

Les armoiries de la chartreuse de la Lance, soit celles des Grandson, se voient encore aux clefs de voûte du cloître de ce monastère.

Tessiner Heraldik. In dem mustergiltigen Prachtwerke „Monumenti storici ed artistici" (Höpli 1912) gelangen im ersten Faszikel der Abteilung „La Pietra" sehr schöne Proben von Renaissance- und Barockschilden an tessinischen Kaminen zur Reproduktion. Ob das dem Tessinerschild gegenübergestellte Wappen absichtlich mit durchgehendem (statt schwebendem) Kreuz dargestellt ist, wissen wir nicht. Einstweilen ist der Tessin noch schweizerisch. *E. A. S.*

A propos des armoiries du Canton de Vaud. Lors de l'assemblée générale de notre société à Lugano, M. Fréd.-Th. Dubois présenta une communication sur l'arrêté qui, en 1803, fixa les nouvelles armoiries du Canton de Vaud; il démontra combien les termes employés étaient inexacts et comment il serait impossible de reconstituer ces armoiries si l'on se basait uniquement sur cet arrêté. Dans la discussion qui suivit un membre de notre société prétendit que la présence de la devise: *Liberté et Patrie,* dans ces armoiries était regrettable et peu conforme aux règles de l'art héraldique. Nous avons reçu à ce propos une lettre de M. Charles Aug. Bugnion, un membre fondateur de notre société qui est une autorité en matière d'héraldique, et dont nous extrayons les passages suivants: «Quant aux armoiries du Canton de Vaud, j'accepte la version donnée par Adolphe Gautier dans son ouvrage imprimé: «Les armoiries et les couleurs de la Confédération et des Cantons suisses», en ces termes: Coupé au 1er d'argent portant sur trois lignes les mots LIBERTE ET PATRIE, au 2e de sinople; ou bien: coupé: au premier: d'argent chargé des mots LIBERTE ET PATRIE, rangés sur trois lignes, au second de sinople».

«La devise, si belle, faisant partie intégrale des armoiries, il vaut mieux en blasonner le texte en commençant — et ne pas le reléguer à la fin comme accessoire».

«Ces armoiries sont *si parfaites au point de vue héraldique,* que je les considère comme inspirées par la Providence elle-même à nos hommes d'Etat, qui étaient ignorants des règles et des termes du blason, comme le fait bien voir le Décret officiel du 16 avril 1803. Et je ne suis point d'accord avec M. Adolphe Gautier lorsqu'il regrette qu'on n'ait pas mis les mots en ordre inverse: Patrie et Liberté; car la *Liberté* est un bien primordial de la race humaine, une aspiration qui existait bien avant la notion de *Patrie;* la Liberté doit donc venir en premier».



«Si cette devise était posée sur un ruban, comme le voudraient certains auteurs, les armes du Canton de Vaud seraient banales, «d'argent coupé de sinople»: armes que beaucoup d'autres peuvent porter. Inscrite dans l'écu lui-même, cette devise lui donne son individualité et l'anime d'un souffle idéal. Les plus anciens auteurs grecs et romains nous parlent de boucliers de combat chargés de devises; et les armoiries De la Vega, en Espagne; de Magaloti, à Florence (voir Palliot à «Lettres»); de Nadler, à Nuremberg; des villes antiques de Raguse et de Bologne, qui portent toutes des devises dans l'écusson même, légitiment amplement les armoiries du Canton de Vaud. Je voudrais donc qu'on insistât, quand ce sujet est traité, sur la parfaite correction des armoiries du Canton de Vaud au point de vue héraldique, et que l'on contredît les ignorants qui affirment fréquemment le contraire.»



Fig. 246
Grand sceau d'Adhémar Fabri, évêque de Genève de 1385 à 1388.

La sigillographie au Musée de Genève. Ce Musée a fait l'acquisition d'une très intéressante collection de sceaux empreintes, reproduits en plâtre, comprenant 1° les sceaux les plus anciens des Archives de Genève, dont les moulages ont été exécutés à une époque où les originaux se trouvaient dans un état de conservation supérieure à celui d'aujourd'hui; 2° les collections de sceaux-empreintes et de cachets armoriés successivement formés par J. D. Blavignac et M. Jacques Mayor. Il y a dans ces séries, dans la première surtout, une précieuse réunion de documents qui seront une base solide pour l'histoire sigillographique de l'évêché de Genève et de la maison des comtes de Genevois. M. Aug. Jaccard, graveur, dont l'habilité est bien connue, a entrepris de convertir les plus importants de ces sceaux, dont la conservation est nécessairement précaire, en des reproductions métalliques, fac-simile qui seront désormais à l'abris de toute destruction.

Namenusurpation. Unsere Leser erinnern sich des s. Z. auch in dieser Zeitschrift behandelten seltsamen Gerichtsentscheides im Falle Hallwyl.

In Nr. 654 des Berliner Tageblatts wird aus Paris berichtet, dass dort anders geurteilt worden ist. Auf Klage eines Herrn Récamier ist der Schauspielerin X., welche den Namen Régamié angenommen hatte, die Führung desselben untersagt worden. *E. A. S.*

Bibliographie.

J. ROMAN. — **Manuel de sigillographie française.** Paris. Librairie Alphonse Picard et fils. 1912.

Les sceaux sont une des principales sources à consulter pour l'étude des armoiries, aussi un manuel pouvant apprendre à l'héraldiste ce qu'est la science des sceaux, quelles ont été ses règles et ses évolutions successives au cours des siècles, sera-t-il le bienvenu. L'auteur a réussi à donner une idée juste de la sigillographie et de son importance au point de vue de l'histoire, de l'art et de la science héraldique.

Dans les différents chapitres de cet ouvrage l'auteur traite de l'histoire du sceau, de l'utilité de son étude, de l'étude et de la conservation des sceaux, de leur emploi, des diverses sortes de sceaux, de leur matière, de leur forme et dimension et du mode d'apposition. Un chapitre important est consacré à l'étude des types des sceaux, d'autres aux légendes, aux signets et à l'emploi des intailles. La partie consacrée à la sigillographie régionale et à sa caractéristique rendra de grands services aux chercheurs, avec son excellente bibliographie. Enfin en terminant l'auteur nous parle encore de l'art et des artistes graveurs de sceaux, et d'une partie qui sera fort appréciée par nos collectionneurs et de nos archivistes, soit de la conservation et de la reproduction des sceaux. Cet ouvrage est illustré de 30 superbes planches de sceaux.

Aucun de nos bureaux d'archives et de nos musées ne pourra se dispenser de cet excellent Manuel de sigillographie.

Une note de la page 111 nous apprends que M. Max Prinet, le savant membre correspondant de notre société, prépare un Manuel de science héraldique; c'est avec plaisir que nous saluons cette nouvelle. *D.*

J. ROMAN. — **Description des sceaux des familles seigneuriales de Dauphiné.** 2e édition. Grenoble 1913. Imprimerie Allier frères.

Sous ce titre l'auteur élève un véritable monument à la sigillographie du Dauphiné, en donnant la description de 1035 sceaux de cette province de l'an 1170 à 1600. Chaque mention de sceau indique la source et la date, et la plupart sont accompagnées d'une reproduction graphique, du format de l'original, d'une exécution irréprochable. C'est dire que ce recueil constitue une source des plus précieuses de renseignements sur l'histoire du Dauphiné, province avec laquelle, par suite des grandes émigrations religieuses des XVIe et XVIIe siècles, notre Suisse romande a tant d'affinités. — Les notices sont classées dans l'ordre alphabétique des familles et suivies d'un répertoire chronologique. Cette œuvre bénédictine est précédée d'une introduction des plus substantielles, dont les premières pages notamment donnent en raccourci une excellente histoire du blason. Exprimons le regret, tout en comprenant la rancune de l'auteur, de ce qu'il ait cru devoir, dans une annexe finale, mettre le public auquel s'adresse son remar-



quable ouvrage, au courant des dissensions intestines qui divisent les paléographes français: *tantaene animis coelestibus irae?* *A. S. Veyrassat.*

Recueil de généalogies vaudoises, publié par la Société vaudoise de généalogie. Tome I, 1er fascicule. Lausanne, G. Bridel, 1912. In-4°, IV, 128 pages, 11 tableaux généalogiques, figures.

Il est intéressant de reproduire ici les lignes suivantes consacrées à la belle entreprise des généalogistes vaudois, par l'érudite revue française, la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes:*

«La Société vaudoise de généalogie s'est proposé de publier «les généalogies des familles dont un ou plusieurs membres sont arrivés à la notoriété ou à la notabilité dans la commune ou dans l'Etat.» C'est là un vaste programme. Pour le remplir, les organisateurs de l'œuvre ont fait appel à la bonne volonté de leurs compatriotes. «Nous recevrons, déclarent-ils dans l'avant-propos placé en tête du premier fascicule, les généalogies et les tableaux généalogiques qui nous seront présentés par les intéressés; nous les laisserons à leur responsabilité et nous nous bornerons à écarter les erreurs grossières et manifestes.» Comme on pouvait le prévoir, les notices rassemblées de la sorte sont de valeur très inégale. Les auteurs qui les ont rédigées n'avaient tous ni la même préparation historique, ni les mêmes habitudes de travail. Il est à regretter que la Société vaudoise de généalogie, qui a adopté sur certains points la méthode appliquée par la Société suisse d'héraldique à la rédaction du *Manuel de généalogie pour servir à l'histoire suisse,* n'ait pas imposé à ses collaborateurs toutes les règles que la même Société d'héraldique a très sagement formulées dans la préface de son *Manuel.* Il sera bon, pour l'avenir, de modifier les procédés que l'on a admis au début de l'entreprise.»

«Le fascicule qui vient de paraître renferme neuf articles (de Blonay, Aubert, Bègue ou Begoz, Bermont, Doges, Forel, Monnard, Rod, de Seigneux) qui, pour une bonne part, concernent des familles roturières. La Société a été heureusement inspirée en accueillant, à côté des généalogies des seigneurs, celles des petits fonctionnaires, des cultivateurs et des artisans. Il est intéressant de suivre le développement de la «cellule famille», dans quelque milieu qu'il se produise.»

Genealogisches Taschenbuch der adeligen Häuser Österreichs. 1912—13. Redigiert von Dr. H. W. Höflinger. Fünfter Jahrgang. Wien. Otto Maas' Söhne.

Seitdem das „Brünner Taschenbuch der adeligen Häuser" mit seinem 1894 ausgegebenen XIX. Bande sein Erscheinen eingestellt hat, machte sich der Mangel eines nach Art der „Gothaischen Genealogischen Taschenbücher" gehaltenen Nachschlagewerkes über den einfachen Adel und Ritterstand Österreichs immer empfindlicher geltend, zumal das seit 1900 erscheinende „Gothaische Genealogische Taschenbuch der adeligen Häuser" programmässig österreichische Familien ausschliesst.



Um dem in weiten Kreisen bestehenden Bedürfnisse nach einem derartigen Buche abzuhelfen, hat sich ein Redaktionskomitee gegründet, welches im Jahre 1905 den ersten Band des „Genealogischen Taschenbuches der adeligen Häuser Österreichs“ herausgegeben hat.

Heute ist dieses Taschenbuch glücklich an seinem fünften Jahrgang angelangt, redigiert von dem gut bekannten Genealog, Hr. Dr. H. W. Höfflinger, Schriftführer der kais. königl. Gesellschaft „Adler“. Wie in den vorigen Jahrgängen hat sich das Redaktionskomitee bemüht, die hier vorkommenden Familien ausser dem Religionsbekenntnisse, der gegenwärtigen Landeszugehörigkeit, den Adelsdaten und Wappenbeschreibungen, sowie dem vom gemeinsamen Stammvater der lebenden Familienmitglieder ausgehenden Personalstande womöglich auch eine ausführlichere geschichtliche Skizze zu bringen.

In diesem Band finden wir eine Familie von schweizerischer Abstammung, die Carl von Hohenbalken. Aus dem Jahre 1413 datiert ihre Reichsbestätigung der Exemtion von allen Gerichten, ausser dem Hofgerichte des Bischofs von Chur.

Eine andere Familie, die Erlacher, ist vielleicht auch von schweizerischer Abstammung. Im Jahre 1745 wurde durch die Kaiserin Maria Theresia dem Johann Baptist Erlacher, Vizefaktor beim Obersten Berg- und Schmelzwerksamt in Schwaz im Tirol, der österreichisch-erbländische Adel verliehen mit dem Prädikat „von Erlach“ und ein Wappen. *D.*

Zeitschriftenschau — A travers les revues

SUISSE

Anzeiger für schweiz. Altertumskunde 1914. Heft 1, 2 und 3. Die Glasmalerei in Bern am Ende des 15. und Anfang des 16. Jahrhunderts; diese Arbeit von Dr. Hans Lehmann ist ein schöner Beitrag zur Schweizer Heraldik. — Die Panner in der alten Pfarrkirche zu Schwyz, von Dr. C. Benziger.

ALLEMAGNE

Familiengeschichtliche Blätter 1914. Heft 5. Geschichte der Familie Justi. — Über die Verbreitung des Namens Hacke(n) im Mittelalter. — Stammtafel der Familie Rumpf. — Das Grabrelief der Holzschuler in der Sebaldkirche in Nürnberg.

Heft 6. Stammtafel der Familie Rumpf. — Stadt und Kunstgeschichtliches vom alten Leipziger Johannisfriedhof. — Die Wittenberger Familien Schneider, Strauss und Seelfisch. — Die Rühler Oldeland.

Heft 7. Stadt und Kunstgeschichtliches vom alten Leipziger Johannisfriedhof. — Die Rühler Oldeland. — Eine wenig beachtete familiengeschichtliche Quelle. — Die Wittenberger Familien Schneider, Strauss und Seelfisch.

Heft 8—9. Das Geschlecht von Wolframsdorf in Dänemark. — Johanniterorden und Adelsprobe. — Genealogica in Görlitzer Archiven und Bibliotheken. — Kirchenbücher und Zivilstandsregister in Bremen. — Die Zerbster Ratsherren von 1467 bis 1571 und ihre Familien.

Heft 10. Über die familiengeschichtliche Literatur der Schweiz, von W. A. Münch. — Salzburger Emigranten. — Von Burggrafen und Burgmannen der weiland Kaiserlichen und des Reichs Burg Friedberg in der Wetterau. — Porträt-Büste des Hamburger Grosskaufmanns Johann Hinrich Dimpfel.

Der Deutsche Herold. 1914. Nr. 10. Zur Abstammung der v. Raven — Mehr Schutz dem deutschen Familiennamen. — St. Benedikt in Seoul. — Zwei frühgotische Grabsteine im Freisinger Dom. — Eine erneuerte schwäbische Dorfkirche (Gärtringen). — Stammbuch-Eintragungen.



Nr. 11. Wie sollen wir flaggen? — Zur Geschichte der Familie v. Schlieben.

Heraldische Mitteilungen 1914. Nr. 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.

Roland (Archiv für Stamm- und Wappenkunde). 1914—15. Nr. 2. Vorfahrenliste für Wilhelm Fieker. — Das Bürgerbuch von Kammin. — Wappen Feltens-Baerlag.

Nr. 3—4. Ahnenverluste des Erbprinzen von Braunschweig. — Die Namen der evangeliscben Geistlichen der Ephorie Naumburg a. d. S. bis 1876.

AUTRICHE-HONGRIE

Jahrbuch der Kais. Kön. Heraldisehen Gesellschaft „Adler" 24. Band. 1914. Das Ritterbuch des St. Ruperti-Ritterordens. — Genealogische Anszüge aus den Sperr-Relationen des n.-ö. und k. k. n.-ö. Landrechtes 1762—1852 (Forts.). — Der Wappenstein ans der Mühlbacher Klause im Pustertal. — Königinnenbriefe aus dem Archiv einer oberungarischer Bergstadt. — Die Hayek von Waldstätten.

Monatsblatt der k. k. heraldisehen Gesellsehaft „Adler" 1913. Nr. 35—36. Ein Tauffkircbensches Geschlechtsbüchl. — Die ersten Generationen der Familie Schirndinger v. Schirnding.

1914. Nr. 37. Ein Tauffkirchensches Geschlecbtsbüchl. — **Nr. 38.** Die Exlibris-Ausstellung in Wien März-April 1913. — Ein Tauffkirchensches Geschlecbtsbüchl. — **Nr. 39.** Ein Tauffkirchenscbes Geschlechtsbüchl.

Nr. 40. Neuverliehene Wappen österreichischer Städte und Märkte. — Ein Tauffkirchensches Gescblechtsbüchl. — Neue Nobilitierungen von Uskokenführern aus den Jahren 1567 und 1569. — Der Herpfer von Herpffenburg.

Nr. 41. Fürst Fried. Karl zu Hohenlohe-Waldenburg-Schillingsfürst, berühmter Wappen- und Siegelforscher. — Nenverliehene Wappen österreichischer Städte und Märkte.

Nr. 42. Die rumänischen Ahnen des Thronfolgers Prinzen Ferdinand von Rumänien. — Die Lexa v. Aerentbal und der Semi-Gotha. — Das „Kleine Baronat". — Neuverliehene Wappen österreichischer Städte und Märkte. — **Nr. 43.** Rassenhygiene und Familienforschung. — Zu den Schicksalen der Hofbeamten in Tirol im 17. Jahrhundert.

Nr. 44. Heraldisch-genealogische Denkmale aus dem Ennstale. — Materialien zur Geschichte des Salzburger Adels.

Nr. 45. Eine Ergänzung zu der Publikation: „Die Adels- und Wappenbriefe des Namens Mayer in allen seinen Schreibungen". — Materialien zur Geschichte des Salzburger Adels.

Nr. 46. Materialien zur Geschichte des Salzburger Adels. — **Nr. 47.** Ein Beitrag zum dalmatischen Adelsrecbt. — Materialien zur Geschichte des Salzburger Adels.

DANEMARK

Personalhistorisk Tiddskrift. 5. Binds 1914. Hefte 1, 2.

ESPAGNE

Revista de historia y de genealogia Espanola. 1914. No 6, 7, 8, 9, 10, 11.

HOLLANDE

Maandblad. „De Nederlandsche Leeuw". No 7, 8, 9, 10, 11, 12. — **De Wapenheraut.** 1914. No 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

ITALIE

Rivista araldica. No 9. Il sommo Pontefice Benedetto XV. — Plagio della Croce di Malta nel secolo XVII. — La Marianer-Kreuz de l'Ordre teutonique. — Catalogue et armorial des abbés de Murbacb. — Libro d'oro del ducato di Ferrara. — Lo stemma degli Ubaldini. — Appunti di araldica e di assiografia ecclesiastica. — Della nobiltà dotterale a Genova. — Bibliografia genealogica italiana.

No 10. L'ordine massonico nell'ora presenti. — La vanita nobiliare. — Catalogue et armorial des abbés de Murbach. — Libro d'oro del ducato di Ferrara. — Sull'origine della croce di Gerusalemme. — La famiglia di Silvio Pellico. — I Maestri Panettieri del Regno di Napoli. — Ex-libris Baroncelli? — Plagio della croce di Malta nel secolo XVII. — Bibliografia genealogica italiana.

N° 11. Gli avvocati della Chiesa di Torino. — La nobiltà del Finale. — Valle-Lavalle-Della Valle y Valle Bella. — Un segnace ignorato dell'ultimo principe di Salerno. — Libro d'oro del ducato di Ferrara. — Appunti di araldica e di assiografia ecclesiastica.

Bollettino araldico storico genealogico Venezia. N° 5, 6, 7, 8, 9, 10.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIETÉ SUISSE D'HERALDIQUE.

Rapport de gestion sur l'exercice 1913.

Nous comptions cette année tenir notre Assemblée générale à Einsiedeln. La date en était fixée, les arrangements nécessaires étaient pris dans leurs grandes lignes et il ne restait plus que quelques détails à mettre au point pour pouvoir expédier les circulaires, lorsque la déclaration de guerre et la mobilisation de notre armée sont venues mettre le désarroi dans nos projets et ont engagé votre comité à renvoyer notre réunion à des temps meilleurs. Si votre président a été ainsi privé du plaisir de souhaiter la bienvenue aux participants et de leur présenter comme d'habitude le rapport de gestion suivi de quelques considérations héraldiques, il ne s'en croit pas pour cela dispensé de donner à nos membres tout au moins un aperçu de l'activité de leur société et de leur soumettre les comptes de 1913 que notre caissier a bien voulu établir, pour les publier dans ce numéro des Archives héraldiques.

Nous avons la satisfaction de constater que tandis que nous commencions l'année avec un solde en caisse de frs. 1538. 25, pour la terminaison avec un avoir de frs. 1949. 84 de sorte que nous avons non seulement noué les deux bouts, mais réalisé une petite avance d'environ frs. 400 dont bénéficiera notre budget de 1914 qui parait devoir ne pas se présenter tout aussi favorablement. Ce résultat est dû à la stricte économie qui a présidé à nos dépenses, car le poste «divers» de nos recettes a subi un déchet de frs. 350 environ, compensé pour une faible partie seulement par une augmentation de frs. 60 sur nos autres recettes ordinaires. Par contre les «*Archives*» qui nous avaient coûté frs. 4050 en 1912 ont été ramenées à frs. 2895 et d'autres postes également ont été réduits, de sorte que nos dépenses sont tombées de frs. 5237 en 1912 à frs. 3798 pour l'année que nous passons en revue.

En 1912 313 membres avaient payé leur contribution, en 1913 leur nombre était de 317. L'augmentation a donc été fort modeste et nous prions les membres de bien vouloir faire un peu de propagande autour d'eux, afin que nous conservions tout au moins notre chiffre, en comblant par de jeunes recrues les lacunes qui se produisent. Nos membres nous restent en général très fidèles et nous n'avons que rarement des démissions à enregistrer, mais une faucheuse impitoyable, la mort, vient parfois éclaircir nos rangs. Si nous avons été privilégiés sous ce rapport, pendant le dernier exercice, nous n'en avons pas moins éprouvé



une perte particulièrement sensible, celle de notre vénéré membre honoraire, M. Th. de Liebenau, le savant archiviste de Lucerne, enlevé à ses travaux le 16 mai 1914. Nous lui avons consacré un article nécrologique dans notre dernier fascicule et nous bornons à rappeler ici son souvenir.

Je ne m'étendrai pas longuement sur nos «*Archives*» auxquelles M. F. Dubois a continué à se vouer avec le plus grand zèle. Elles ont paru avec une régularité satisfaisante et les quatre fascicules de 1913 sont là pour attester l'intérêt et la variété des articles dus à de précieux collaborateurs parmi lesquels plusieurs noms nouveaux sont venus s'ajouter à nos dévoués vétérans.

Le *Manuel généalogique* n'a pas chômé non plus, grâce à la persévérance de son principal rédacteur, M. le Dr W. Merz-Diebold. L'article très étendu sur les Segesser de Brunegg a été terminé, accompagné de belles planches de sceaux et de huit tableaux généalogiques, par son auteur M. le Dr H. A. Segesser. Il a été suivi d'une étude de M. H. de Vevey sur la Maison de Corbières, puis M. Merz a encore traité les Seigneurs de Rore, mais dès lors les collaborateurs sont devenus rares et M. Merz est resté seul sur la brèche. Il serait vraiment dommage que, faute d'un appui suffisant, ce beau et utile travail ne puisse être continué et pourtant le champ est encore vaste et de nature à tenter les bonnes volontés auxquelles nous adressons un pressant appel.

Il nous reste a annoncer quelques bonnes nouvelles. Notre *bibliothèque* s'est enrichie d'environ 60 ouvrages, dons de leurs auteurs ou de membres et la liste des échanges s'est également notablement augmentée. Un crédit de frs. 100 a été alloué pour procéder aux travaux de reliure les plus urgents, en vue d'une bonne conservation de nos livres et revues qui sont souvent consultés. Enfin je puis annoncer que le manuscrit de la *table analitique* des 24 premières années des «Archives», soit de 1887 à 1910, a été terminée par M. Byland. Ce grand et laborieux travail nous a été remis au commencement de l'été. Le comité en a pris connaissance et après avoir fait établir un devis et étudié les voies et moyens de le publier sans mettre à contribution notre caisse qui ne pourrait être chargée d'une entreprise aussi coûteuse, il a décidé de publier cette table des matières, destinée à rendre de très grands services, par voie de souscription. Si comme nous l'espérons tous les membres s'en assurent au moins un exemplaire, ce sera pour eux une dépense de quelques francs seulement qui permettra de mener à bien cet utile instrument d'études, désiré depuis longtemps. La souscription allait être lancée lorsque a éclaté la guerre. Nous avons alors jugé opportun d'ajourner notre projet, le moment nous paraissant peu propice pour le mettre à exécution; mais ce n'est que partie renvoyée et nous espérons que les événements nous permettrons d'y revenir prochainement.

Le Président: *Jean Grellet.*

Auszug aus der Rechnung vom Jahre 1913.

A. Einnahmen.

1. Übertrag vom Jahre 1912	Fr. 1538. 25
2. Einnahmen von den Mitgliedern	„ 3170. —
3. Einnahmen aus Abonnements	„ 747. 50
4. Einnahmen aus Verkauf	„ 90. —
5. Zinsen	„ 77. 60
6. Verschiedenes	„ 125. 20
Total	Fr. 5748. 55

B. Ausgaben.

1. Für das „Schweizer Archiv für Heraldik“	Fr. 2895. 85
2. Für das „Genealogische Handbuch zur Schweizergeschichte“	„ 600. —
3. Für die Bibliothek	„ 109. 06
4. Verschiedenes	„ 193. 80
Total	Fr. 3798. 71

C. Rechnungsabschluss.

Einnahmen	Fr. 5748. 55
Ausgaben	„ 3798. 71
Somit Aktiv-Saldo per 31. Dezember 1913	Fr. 1949. 84

Zeiger:

Zinstragend angelegt (in vier Sparheftchen)	Fr. 1934. 20
Barschaft beim Quästor	„ 15. 64
Gleich dem Saldo	Fr. 1949. 84

Zürich, den 31. Juli 1914.

Der Quästor: G. Hess-von Schulthess.

Bericht über das Genealogische Handbuch 1913.

Als Merkwürdigkeit ist zu verzeichnen ein Beitrag aus der französischen Schweiz, der erste des Bandes; möchte er bald Nachfolger finden. Im übrigen hielt der Manuskriptmangel an, so dass knapp zu jedem Archivhefte eine Beilage geliefert werden konnte.

Deshalb zeigt auch die Rechnung das gewohnte Bild und fast genau denselben Aktivsaldo wie 1912.

Vom ersten Bande des Handbuchs wurden 1913 sechs Exemplare an Mitglieder abgesetzt.



Rechnung für 1913.

	Fr.	Fr.
Aktivsaldo der Rechnung von 1912	687.35	
Zinse des Einlageheftes 1296 der Aarg. Kreditanstalt	33.—	
Zahlung der Herald. Gesellschaft	600.—	
Zahlung von Schulthess & Co., Erlös aus Bd. I des Handbuchs für 1912	50.—	
Zahlung an Schulthess & Co. für Bd. III, 209—224, Stammtaff. XIV—XXI und Siegeltaff. XIII und XIV		570.—
Ebenso für Bd. III, 225—240		112.—
Aktivsaldo (Einlageheft 1296 der Aarg. Kreditanstält)		688.35
	1370.35	1370.35

Vermögensrechnung auf Ende 1913.

	Fr.
Kontokorrentheft 103 der Zürcher Kantonalbank	850.10
Einlageheft 1296 der Aarg. Kreditanstalt	688.35
	1538.45

Aarau, 16. III. 1914. **W. Merz-Diebold.**

Bibliothèque de la Société.

Dons.

Famille de Courten. Généalogie et services militaires (par Joseph et Eugène de Courten). Metz. 1885. Don de M. Charles-Albert de Courten à Sion.

Wappenmarken der schweiz. Städte und Kantone, herausgegeben von der Kaffee-Handels-Aktiengesellschaft in Zürich. Geschenk der Herausgeber in Zürich.

Der Schweizer Adel, von Pl. Meyer von Schauensee. Sonderabdruck aus dem Archiv für Rechts- und Wirtschaftsphilosophie. Bd. VII, Heft 4.
Geschenk des Verfassers in Luzern.

Geschichte der Grafen von Kiburg bis 1264, von Carl Brun. Zürich. Diss. phil. Gebr. Leemann & Co. 1913. Geschenk des Verfassers in Zürich.

Généalogie de la famille Grand Guillaume Perrenoud, originaire de la Sagne et des Ponts, canton de Neuchâtel (Suisse). Etabli et collationné d'après les registres d'état-civil des Ponts. Neuchâtel. Février 1899, [par] Jules Colin, héraldiste, généalogiste. (Feuille lith.). Don de l'auteur à Neuchâtel.

Die Familie Rahn von Zürich. Genealogie und Geschichte eines altzürcherischen Geschlechtes. Im Auftrage der Familien-Kuratel verfasst von Dr. C. Keller-Escher. Erster Teil. Als Manuskript für die Familie gedruckt. Zürich. 1914. Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli.
Geschenk des Rahnen-Familien-Fonds in Zürich.

La bandiera tricolore e gli stati italiani del 1848—49. Luigi Rangoni-Machiavelli. Estratto dalla „Rassegna storica del Risorgimento". Anno I. Citta di Castello. S. Lapi. 1914. Don de l'auteur à Modène.

Siegelkunde, von Wilhelm Ewald, mit 328 Abbildungen auf 40 Tafeln [und] *Wappenkunde,* von Dr. Felix Hauptmann, Universitätsprofessor in Freiburg, Schweiz. Mit 158 Abbildungen auf 4 Tafeln; in: Handbuch der mittelalterlichen und neueren Geschichte, herausgegeben von G. v. Below und F. Meinecke. Abteilung IV, Hilfswissenschaften und Altertümer. München und Berlin. 1914. Druck und Verlag von R. Oldenburg.
Geschenk des Verlegers.

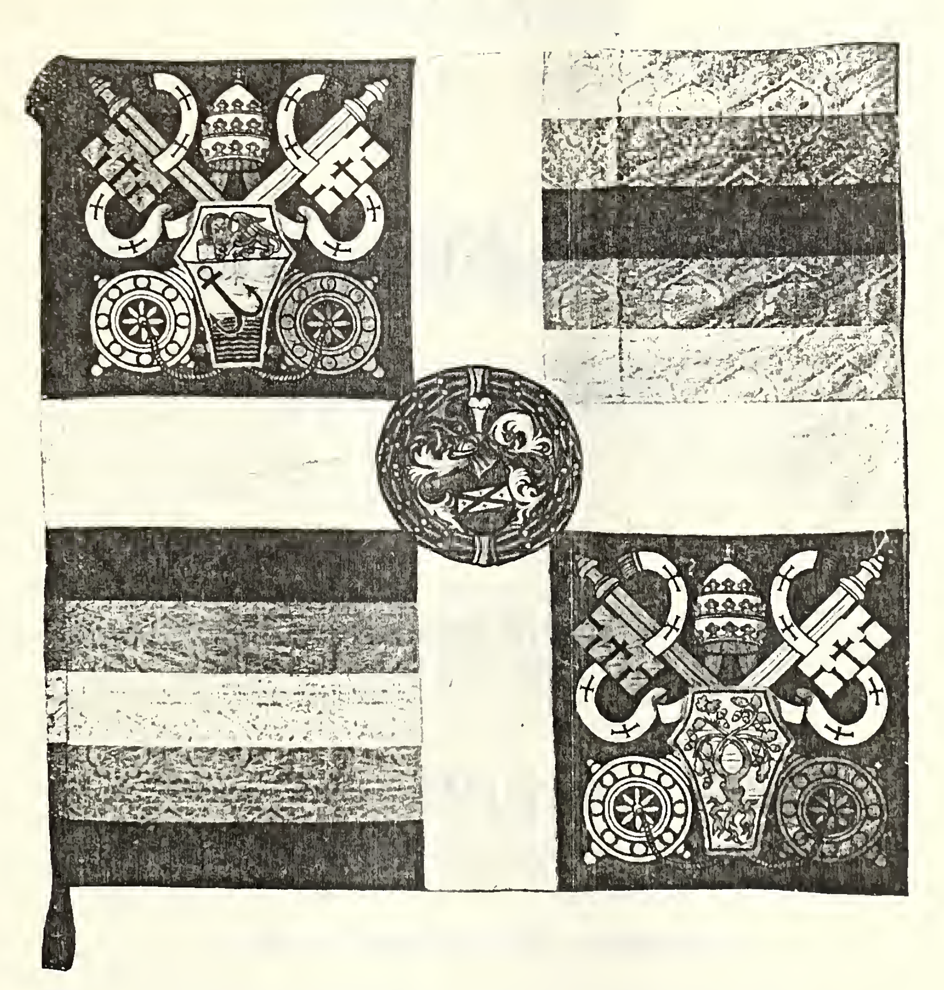
Druck von Schulthess & Co., Zürich.





Armoiries de Jost de Silenen, évêque de Sion 1482-1496.





Die neue Fahne der Schweizergarde in Rom.



ARCHIVES HÉRALDIQUES
SUISSES

Schweizerisches Archiv
für Heraldik

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

1915

Mit X Tafeln und 263 Textbildern



ZURICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1915

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.



Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.

Archives Héraldiques Suisses
Schweizer Archiv für Heraldik
Archivio araldico svizzero
1915 (29. Jahrg. / Année) N° 1
Verantwortliche Redaktion: FRÉD.-TH. DUBOIS

L'Armorial vaudois manuscrit de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne,

par André Kohler.

La *Bibliographie héraldique et généalogique de la Suisse*[1] élaborée par MM. Jean Grellet et Maurice Tripet rend aux chercheurs de très grands services: elle ne mentionne pas moins de 180 manuscrits, 280 livres imprimés et 400 articles de revues. Mais l'abondance même des sources à signaler l'a condamnée à n'être qu'un catalogue raisonné, et celui qui la feuillette souhaiterait parfois des renseignements un peu complets sur le contenu, sur la valeur de tel ou tel ouvrage, spécialement lorsqu'il s'agit d'un de ces livres rares, d'un de ces manuscrits précieux qui ne sortent pas de la bibliothèque où ils sont déposés. Voilà ce qui nous engage à publier quelques notes sur un armorial vaudois manuscrit que possède la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, au catalogue de laquelle il figure sous F. 985.

* * *

La genèse de l'armorial.

C'est le 15 janvier 1856[2] que fut remis à la dite bibliothèque cet armorial, don de quarante et un souscripteurs, pour la plupart membres de la Société d'histoire de la Suisse romande, fondée en 1837.

Un «avant-propos»[3] nous fait connaître les intentions des donateurs[4]:

---

[1] Bibliographie héraldique et généalogique de la Suisse. Fascicule V 4 de la Bibliogr. nationale suisse. Berne. 1895.

[2] D'après une note suivant l'avant-propos et signée A. D. Meystre, Cons. d'Etat, Pt du Cons. de l'Instruction publique.

[3] Daté du 31 déc. 1855.

[4] Les souscripteurs étaient: MM. P. de Beausobre; R. Blanchet, V.Pt. du Cons. de l'Instr. publique; F. de Blonay; G. de Blonay; W. de Blonay; Brière, Dr en méd; C. Bugnion, banquier; Ls. Carrard, ministre; A. de Cerjat; W. de Cerjat; Ls. de Charrière; Charrière de Severy; de Constant d'Hermenches; A. de Constant; J. Correvon; Crinsoz de Cottens; De Crousaz; E. Davall; E. de Lessert; Aug. Forel; César Forel; F. Forel; F. de Gingins La Sarraz; G. Grand d'Hauteville; Ls. O. Guex-Giral; A. de Loriol; de Loys; Le Maire; Mandrot d'Echichens; de Mandrot, capitaine; Dd Martignier, libraire; Mazelet, Dr en méd.; H. Monod-Forel; Perey, Dr en méd.; Pidou, prof. honoraire; J. Rognin, membre du Grand Conseil; de Senarclens de Vufflens; V. de Senarclens; Solomiac, ministre; L. Vuillemin. (Avant propos).

«Les bibliothèques des principales villes de la Suisse possèdent des recueils manuscrits ou gravés d'armoiries des villes, des corporations ou des familles de leur canton. La Bibliothèque cantonale de Lausanne faisait à cet égard une regrettable exception, qu'il n'était pas en son pouvoir de faire disparaître. — Cependant les recueils de ce genre ne sont pas, comme on pourrait le supposer, un objet de simple curiosité, ou de vanité nobiliaire. Les armoiries des familles aussi bien que celles des villes et des seigneuries se représentent sur les anciennes monnaies, sur les édifices publics, sur les tombeaux et les cloches des églises et peuvent servir à faire connaître leur origine et leur date. Les armoriaux font donc partie des ressources offertes aux études historiques, archéologiques et numismatiques.»

«La bibliothèque de Berne possède trois recueils manuscrits et coloriés, très bien faits, des anciens bailliages et des familles du canton de Berne, rédigés les deux premiers dans le XVIIe siècle, le troisième au XVIIIe, et comprenant par conséquent la partie romande de ce canton, ou le Pays de Vaud. — Quelques amis de notre histoire nationale ont pensé faire une chose utile et convenable en proposant une souscription pour couvrir les frais d'une copie de la partie de ces armoriaux qui concernait le Pays de Vaud, et c'est grâce à leur concours que l'on a pu exécuter cet armorial, que les souscripteurs ont donné à la Bibliothèque cantonale de Lausanne. Cette dernière a contribuée de son côté à faciliter considérablement cette œuvre nationale.»

Les collaborateurs.

Comment le généreux projet fut-il réalisé? L'avant-propos répond à cette question:

«L'Armorial vaudois a été fait par les personnes suivantes, qui ont bien voulu consacrer gratuitement leur temps et leurs talents à son exécution.»

«Monsieur Alph. de Mandrot, capitaine d'état-major fédéral, s'est rendu à Berne aux frais de la souscription, pour copier les armoiries des familles vaudoises, au nombre d'environ quinze cents écussons, d'après les armoriaux conservés à la bibliothèque publique de cette ville. Après cela il a reporté ces armoiries sur les planches à écussons préparées pour l'armorial et transcrit les noms des familles au-dessus de chaque écusson.

Monsieur Magnenat, géographe à Lausanne, a écrit au-dessus des écussons les noms des abbés, des évêques, des villes et des baillis. Il a en outre fait les écritures des frontispices.

Monsieur Bacon de Seigneux a dessiné et peint tous les frontispices, encadrements et autres ornements de l'armorial; les armoiries des évêques, des baillis et des villes du Pays de Vaud.»

«De plus il a colorié de sa main toutes les planches de l'Armorial dont les écussons avaient été dessinés par M. A. de Mandrot, à l'exception de deux ou trois planches coloriées par M. d'Albenas.»

M. *Alphonse de Mandrot* à qui incomba la besogne ardue des recherches préliminaires et qui dessina la partie de beaucoup la plus étendue de l'armorial

«appartenait à la race des travailleurs et des chercheurs, de ceux qui pensent que rien, dans le passé, ne saurait être indifférent aux hommes d'aujourd'hui, et qui, avec une minutie que le public taxe souvent d'exagérée et aussi avec un noble désintéressement, poursuivent les obscurs mais utiles travaux auxquels ils ont voué leur amour [1].»

Né à Paris en 1814, il passa son enfance dans le canton de Vaud et fit ses études aux académies de Lausanne et de Genève. La famille de Mandrot est vaudoise; mais la mère du futur héraldiste était neuchâteloise, aussi ne s'étonnera-t-on pas de le voir, en 1839, entrer au service de Prusse, qu'il quitta en 1851 avec le grade de capitaine. Rentré au pays, il fit partie de l'état-major fédéral et fut promu lieutenant-colonel en 1860, colonel en 1870; lors de l'occupation des frontières, en 1870-71, il fut chef d'état-major de la 2e division (colonel Bontemps). Après quelques années passées dans son canton d'origine, il alla se fixer dans le canton de Neuchâtel, où il mourut en 1882.

La conscience avec laquelle il s'acquittait de ses devoirs militaires et l'intérêt qu'il portait à la chose publique ne l'empêchèrent pas de déployer une activité infatigable dans le domaine de la cartographie, de la géographie, des sciences historiques. Membre de plusieurs sociétés d'histoire [2] et de géographie, il publia de nombreux ouvrages [3], dont les plus importants sont: l'Atlas historique de la Suisse (1855); l'Armorial vaudois (1856); les Sceaux historiques du Pays de Vaud (1860); l'Armorial historique neuchâtelois (en collaboration avec G. du Bois-de Pury (1864); l'Armorial historique du canton de Vaud (1880). Il collabora à l'Armorial historique genevois, de J. B. G. Galiffe (1859); à l'Armorial du canton de Fribourg, du P. Apollinaire (1865); à l'Armorial historique du canton du Valais, de M. J. E. d'Angreville (1868).

La conception qu'il se faisait d'un armorial est telle qu'on peut l'attendre du citoyen d'un pays où au début du XVe siècle [4] les bourgeois des villes avaient leurs armoiries, où dès le XVIe siècle les notables, même dans les campagnes, « prennent » des armoiries, usage si bien admis que les gouvernements ne songèrent pas à le réglementer.

Si nous nous sommes attardé quelque peu à retracer la vie et l'œuvre d'Alphonse de Mandrot, c'est qu'il nous a plu de rendre un juste hommage à l'homme dont les publications ont à un si haut degré contribué à raviver dans notre pays le goût des études héraldiques et à y populariser le blason contre lequel s'élevaient tant de préventions dans la première moitié du dix-neuvième siècle.

De M. *Bacon*, à la collaboration duquel l'armorial doit sa valeur artistique, nous ne savons que peu de chose. Anglais d'origine, il s'était fixé à Lausanne, où il épousa en 1823 Charlotte-Anaïs de Seigneux. Il s'intéressait à l'histoire de notre pays, car il dressa un tableau représentant, sous la forme d'un fleuve

---

[1] Corresp. partic. de la Gazette de Lausanne (Neuchâtel, 2 oct. 1882).
[2] Dès 1844, il est membre de la Soc. d'hist. de la Suisse romande.
[3] Cf. Musée neuchâtelois, janvier 1886.
[4] Cf. Arch. hérald. 1895, p. 65; Dict. hist. du canton de Vaud (1911), art. Armoiries; Armorial de Neuchâtel (préface).



et de ses affluents, la formation de la Confédération suisse[1]. La peinture héraldique lui était familière et il peignit plusieurs beaux armoriaux qui sont actuellement la propriété de notre collègue, M. Ch. Aug. Bugnion. Ses compositions décoratives sont fort originales; sa palette harmonieuse avait retrouvé ces couleurs pleines d'éclat, mais jamais criardes, qui font le charme des armoriaux du temps jadis.

M. *Aug.-Samuel-B. d'Albenas* (1817 à 1870), après avoir fait des études de forestier, entra dans l'administration des chemins de fer. Membre de la Société d'histoire de 1848 à 1870, il s'intéressait beaucoup à l'héraldique et à la généalogie et consacrait une partie de ses loisirs à peindre des armoiries.

M. *David Magnenat* enseigna de 1846 à 1874 la géographie à l'Ecole normale du canton de Vaud; c'était en outre, l'armorial en est la preuve, un calligraphe distingué.

Les sources.

Les sources auxquelles on puisa furent, d'après l'avant-propos:

«1° L'*Armorial Stettler* recueilli et dessiné par Guillaume Stettler[2], peintre habile et généalogiste, du Grand Conseil de Berne en 1680; il fit don à la bibliothèque de Berne de sa collection très considérable d'armoiries vers 1699[3].»

«2° Le *Regierungs- und Regionenbuch,* description historique, statistique et géographique du Canton de Berne, faite de 1700 à 1750 par J. J. de Sinner, fils de l'avoyer du même nom. L'auteur, lorsqu'il mentionne une ville, une seigneurie ou une famille, donne en marge leurs armoiries qu'il avait tirées, quant au Pays de Vaud, du recueil de M. le capitaine Pache, de Morges. On sait que ce recueil avait été dédié à l'avoyer régnant, Jérôme d'Erlach (1722 à 1747), et qu'il a malheureusement disparu depuis lors»

«3° L'*Armorial Gatschet.* Gatschet, baillif de Gessenay en 1791, recueillit sans beaucoup de critique une quantité considérable d'armoiries suisses; la partie romande du Canton de Berne y est très nombreuse et a pu servir à compléter les armoriaux précédents.»

«Un recueil de grande valeur, que la personne envoyée à Berne pour copier les armoriaux susnommés a été à même de consulter et dont elle a tiré grand profit, est l'*Armorial de Mülinen,* commencé par feu l'avoyer du même nom, et continué par son fils et son petit-fils. Cet armorial, le plus exact qui existe, ne contient que les familles réputées nobles du Pays de Vaud.»

«C'est en fondant ensemble les quatre armoriaux dont on vient de parler que l'on est arrivé à composer l'Armorial vaudois; il a encore été complété par l'*Armorial de Ropraz* et par ce que l'on connaît des collections des commissaires Perret, d'Arnex, Lecoultre. Ces différentes sources sont indiquées en abréviations au pied de chaque écusson; leur multiplicité a permis de donner à peu près toutes les variantes des différentes armes.»

[1] Ce tableau fut présenté à la Soc. d'hist. de la Suisse romande en sa séance du 24 mai 1854 (M. D. R. XVIII. p. 29).

[2] Né en 1643, mort en 1708.

[3] Le recueil porte la date 1700.

A ce qui précède ajoutons quelques renseignements complémentaires.

1° La Société vaudoise de généalogie possède[1]: *a)* un «Armorial du Pays de Vaud, par Jehan Pache», dédié au général d'Erlach; *b)* une copie (par Ch. Ph. Du Mont) d'un «Armorial du Pays de Vaud de Jean Pasche, 1654». En outre il existe à la Bibliothèque cantonale vaudoise (sous H. 61) un manuscrit intitulé «Dénombrement des évêsques de Lausanne, recueilli de divers auteurs par le sr Jean Pazche, alias Pazze l'aisné, capitaine et bourgeois de Morges»[2]. D'après quelques notes biographiques, fort obligeamment mises à notre disposition par M. Benj. Dumur[3], Jehan Pazche l'aisné naquit en 1626; il est encore mentionné dans un acte notarié de 1670. Ces dates suggèrent une question: Pasche a-t-il pu dédier son recueil à «l'avoyer régnant Jérôme d'Erlach», comme le dit l'avant-propos? Il est difficile de l'admettre, car Jérôme d'Erlach entra en charge en 1722; à cette époque Pasche, s'il vivait encore, aurait eu quatre-vingt-quinze ans. L'aurait-il dédié à François-Louis d'Erlach? C'est peu probable, car celui-ci fut avoyer de 1629 à 1650; même en ne tenant compte que de la dernière de ces dates, Pasche eût été bien jeune pour avoir achevé un travail nécessitant de longues recherches. Nous inclinons à croire qu'il s'agit de Sigismond d'Erlach[4], avoyer de 1675 à 1699. Ce qui appuierait cette hypothèse, c'est le manuscrit de la Société de généalogie dédié au «général d'Erlach», car Sigismond, major-général en France en 1648, fut en 1653 général des troupes bernoises chargées de réprimer l'insurrection des paysans; ces troupes étaient composées surtout de Vaudois[5], le «capitaine» Pasche sans doute en était: rien d'étonnant à ce qu'il eût fait hommage de son armorial à son ancien chef. D'autre part la copie de Du Mont transcrit la dédicace que voici: «Viro magnifico ac amplissimo, Domino, domino Emmanuelj Hermanno, Totius Rei Litterariae, Illustris Reipublicae Bernensis, Ex commisso generali Primario, supremarum appellationum, secretario prudentissimo: Huncce librum Insignia ab antiquis, Illustrium generum notatu dignissima, obiicientem In debitae gratitudinis memoriam ac reverentiae testimonium, offert et consecrat, die ... Augusti 1654, obsequentissimus servus, Johannes Pascheus, Morgiensis, antenatus». Emmanuel Hermann auquel Pasche offre son manuscrit, est l'auteur du «Regiments- und Regionenbuch, Verzeichnis der bernischen Ämter mit ihren Wappen» (Manuskript 1665[6]). Il y eut donc deux exemplaires de l'armorial dédié à deux personnages différents.

2° «L'Armorial de Ropraz, nous écrit M. Benj. Dumur, était sans doute l'œuvre de n. Abram Philibert Clavel d'Ussières, coseigneur de Ropraz et dit

[1] Cf. Arch. hérald. 1913. 2e fascicule.

[2] Les armoiries des évêques sont grossièrement dessinées et enluminées.

[3] D'après une lettre (du 17 juin 1885) de M. Ch. Pasche, un descendant de Jehan Pasche. — M. Ch. Pasche, qui fut président du Tribunal de Morges, paraît s'être consciencieusement documenté.

[4] Dans la période considérée trois d'Erlach seulement exercèrent la charge d'avoyer: François-Louis, Sigismond, Jérôme.

[5] Verdeil. Histoire du Canton de Vaud, tome II, p. 218.

[6] Cf. Bibliographie hérald. de la Suisse, page 21.

aussi Cadet de Ropraz. Il était fils de n. Abram Clavel (1626-1689) et de Marguerite de Crousaz. Il naquit le 11 septembre 1669 et fut baptisé à Cully le 20 septembre. Il épousa le 22 juin 1692 n. Jeanne-Marie de Treytorrens, fille d'Henri de Treytorrens, châtelain de Cudrefin. Cet Abram-Philibert Clavel d'Ussières s'est beaucoup occupé de généalogie et d'héraldique. Il fut lieutenant de dragons et mourut sans laisser de postérité.»

Ceux de ses manuscrits qui faisaient partie de la collection de Ch. Ph. Du Mont sont maintenant la propriété de la Société vaudoise de généalogie[1]. L'armorial mentionné dans l'avant-propos est-il du nombre? Serait-ce le «Recueil de Blason des armes des bonnes familles du Pays de Vaud et autres lieux circonvoisins?»

3° «Le titre de commissaire — donné aux sieurs Perret, d'Arnex et Lecoultre dont les collections ont servi à compléter l'Armorial vaudois — désignait, nous dit M. Dumur, sous le régime bernois (et déjà avant) un officier public, qui devait être notaire et dont la fonction essentielle consistait à réviser de temps à autre les fiefs, nobles ou ruraux, sur lesquels l'état, un seigneur ou un simple particulier exerçaient certains droits féodaux et percevaient des prestations telles que laods, dîmes, censes, etc. La rénovation[2] avait lieu surtout lorsque le fief passait en nouvelles mains par suite de décès, partage ou aliénation quelconque. Le commissaire instrumentait des grosses de reconnaissances où figuraient tous les particuliers qui devaient certaines prestations au seigneur du fief. Les commissaires rénovateurs étaient en nombre limité et fonctionnaient dans certains bailliages déterminés. Ils étaient sous l'autorité d'un commissaire général.» On le voit, les fonctions qu'ils remplissaient exigeaient des commissaires certaines recherches généalogiques, de là à s'occuper de blason il n'y avait qu'un pas.

Il ne nous a pas été possible de découvrir quoi que ce soit sur la personne ni sur les recueils héraldiques de Perret, d'Arnex et de Lecoultre, sauf que ce dernier fonctionnait à La Rippe en 1761[3]; mais il est un autre commissaire, mentionné par les abréviations indiquant les sources, sur lequel nous sommes mieux renseignés[4], c'est Rebeur. Français d'origine, il fut reçu bourgeois de Lausanne en 1656; géomètre de profession, il dressa, de 1670 à 1679, deux plans de Lausanne et de ses environs immédiats. Aux archives cantonales vaudoises se trouve un manuscrit de Rebeur, malheureusement à l'état fragmentaire, c'est une Généalogie du Pays de Vaud[5], établie vers l'an 1673 et faisant suite à un autre travail perdu.

D'autres sources encore ont été utilisées; les plus fréquemment mentionnées sont:

---

[1] Cf. Arch. hérald. 1913. 2e fasc.

[2] Le commissaire est aussi appelé commissaire rénovateur.

[3] M. Maxime Reymond, à Lausanne, a bien voulu nous fournir cette indication, il ajoute qu'à la Bibl. de Berne se trouve une lettre signée Perret, datée de Vevey le 1er mars 1735 et touchant à des questions d'histoire. Est-ce le même?

[4] Revue hist. vaudoise. 1909, p. 336 (Le commissaire Rebeur, par E. Butticaz).

[5] Cf. Arch. hérald. 1913. 2e fascic. p. 64.

a) les sceaux

b) de Trey

c) un armorial de Vufflens[1]

d) un armorial de Payerne. C'est sans doute le «Tableau des armoiries de Payerne dédié à MM. S. S. les avoyer, banneret et conseil, communauté de la ville de Payerne par très humble ..... Berthoud, 1735.» Il donne les armes de 58 familles. Berthoud peignait des armoiries; il en composait pour ceux qui n'en avaient pas[2]. [à suivre].

Die Gemeindewappen des Kantons Aargau,

von Walther Merz.

(Fortsetzung).

VII. Der Bezirk Lenzburg

führt als Wappen dasjenige der Stadt, wonach er benannt ist.

Ammerswil (893 Onpretiswilare; im Habsb. Urbar — Ombrehtzwile — zum A Villmergen gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Othmarsingen; 1275 MK, D Wohlenschwil [Mellingen], AD Aargau, B Konstanz) führt einen (roten) Hirsch wachsend aus grünem Dreiberg (in weiss).



Fig. 1
Ammerswil.

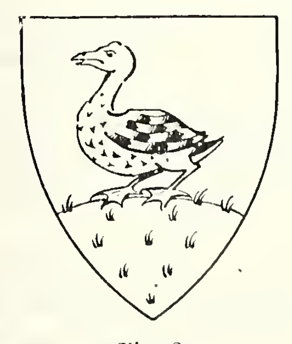


Fig. 2
Boniswil.

Boniswil (1275 Bonolswile; zur Herrschaft Trostburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Trostburg; Pf Seengen [s. dort] und Leutwil, der nach Leutwil kirchgenössige Teil wurde durch Dekret vom 12. XII. 1842 Seengen zugeteilt), durch Dekret vom 26. IX. 1898 mit Alliswil (im Habsb. Urbar — Alaswile — zum A Villmergen gehörig, dann OA Lenzburg, G Seengen) verschmolzen (ohne Schwaderloch, bezw. Schwaderhof; s. unter Birrwil im Bez. Kulm), führt (in rot?) eine (weisse?) Ente auf grünem Boden stehend.

---

[1] Cf. Arch. hérald. 1913, 2e fascic. p. 65 (en haut).

[2] Renseignements fournis par M. Jomini, professeur à Payerne.

Brunegg (1273 Brunegge; im Habsb. Urbar — Brunekke — zum Eigenamt gehörig; 1415 an Bern: teilweise OA Königsfelden, G Königsfelden, teilweise OA Lenzburg, G Othmarsingen; Pf Windisch, seit 1586 Birr, D Wohlenschwil [Mellingen], AD Aargau, B Konstanz), ursprünglich zum Bezirk Brugg gehörend und erst durch das Gesetz vom 6. V. 1840 dem Bezirk Lenzburg zugeteilt (G. S. III [1842] 227, 482), führt in weiss den blauen Lilienhaspel, der dem Bruneggwappen in Stumpfs Chronik (in weiss zwei schwarze schreitende Löwen übereinander, belegt mit gelbem Lilienhaspel) entnommen ist; dieses Wappen aber gehört tatsächlich einer Hohenloheschen Besitzung (vgl. die Einleitung)[1]. Als Wappen der Gemeinde B. kennt es schon Gruner (Thesaurus top.-hist. 371) und das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern, das als zweites Wappen in weiss zwei rote schreitende Löwen übereinander, belegt mit gelbem Kleeblattkreuz, gibt.

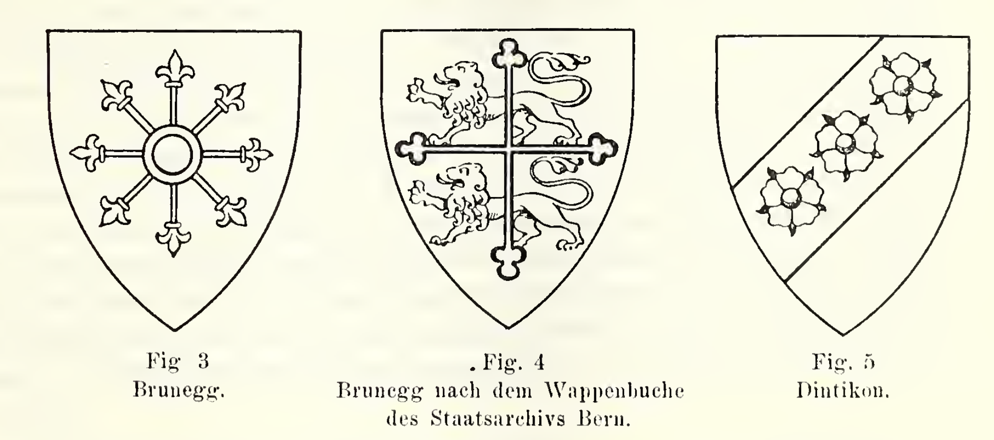


Fig 3
Brunegg.

Fig. 4
Brunegg nach dem Wappenbuche des Staatsarchivs Bern.

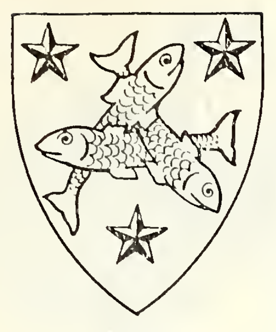
Fig. 5
Dintikon.

Dintikon (893 Tintinchova, 1179 Tintinchon[2]; im Habsb. Urbar — Tintinkon — zum A Villmergen gehörig; 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Othmarsingen; Pf Ammerswil [s. dort]) führt in schwarz einen linken weissen Schrägbalken mit drei roten Rosen.

Egliswil (893 Egirichiswilare[3]; im Habsb. Urbar — Egliswile — zum A Villmergen gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Egliswil; Pf Seengen [s. dort]) führt in blau drei gekreuzte Fische (Egli) mit drei weissen Sternen. Das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern gibt einen weissen Fisch schrägrechts in blau, während P. Leodegar Mayer in seinem Archivium Murense (1734) das unten dargestellte Wappen bringt.

Fahrwangen (831 Farnowanch, 893 Farnewanc, 1173 Pharnewanch; im Kiburger Urbar — Varewanch — zum A Lenzburg gehörig, im Habsb. Urbar zum A Villmergen, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Fahrwangen; Pf Seengen, dann Meisterschwanden [s. dort]) führt den Schild geteilt von gelb mit schrei-

[1] Merz a. O. I 163 ff.
[2] Das. I 178.
[3] Das. I 182 f.


Fig. 6
Egliswil.

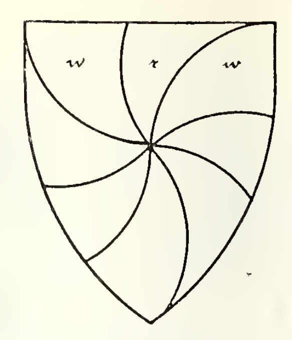
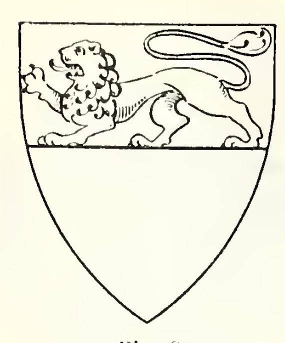
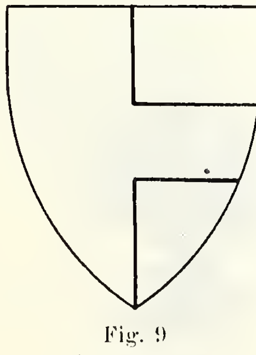
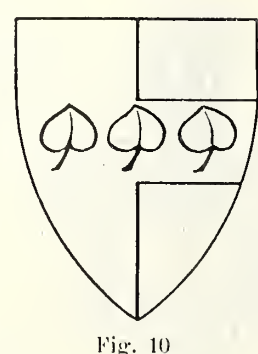


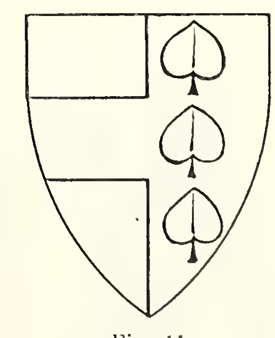
Fig. 7
Egliswil nach P. Leodegar Mayer.


Fig. 8
Fahrwangen.

tendem rotem Löwen und von rot. Fahrwangen hatte keinen Adel[1]; alle Erzählungen über eine Burg usw. sind Chronistenfabeleien infolge Verwechslung mit Aarwangen. So wurde auch das Wappen der Herren von A. — Schild gespalten von schwarz und weiss mit schwarzem Querbalken — den angeblichen Herren von F. zugeschrieben mit einem Bruch, indem schwarz in rot geändert ward wie im Wappen der mit den von A. wohl stammverwandten Herren von Sumiswald (das Wappenbuch von K. Schnitt behielt schwarz bei, vertauschte aber — als Bruch — die Tinkturen: Schild gespalten von weiss und von schwarz mit weissem Querbalken). Aus diesem Schilde wurde dann im Sinnerschen Regionbuche (Ms. Hist. Helv. IV 81 der Stadtbibliothek Bern) und im Wappenbuche des Staatsarchivs Bern das Gemeindewappen wieder mit einem Beizeichen abgeleitet: es wurde mit drei weissen Lindenblättern — neben- oder übereinander — belegt.


Fig. 9
Aarwangen.


Fig. 10
Fahrwangen nach Sinner.


Fig. 11
Fahrwangen nach Gruner.

Hendschiken (Acta Mur. Hentschikon, 1264 Hänsichon; im Habsb. Urbar — Hentschinkon — zum A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Hentschiken; Pf Staufen, dann Lenzburg [s. dort]) führt in blau eine gelbe Hand. Es ist dies das Wappen der Familie von Hendschikon, die aber nicht dem Adel angehörte[2]; es wird auch als gelbe Hand in rot überliefert.

[1] Das. I 188.
[2] Das. I 237 f.





Fig. 12
Angebliches Wappen der Herren von Fahrwangen.

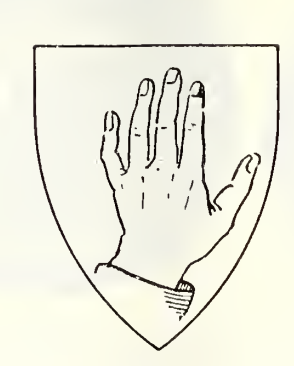


Fig. 13
Hendschiken.

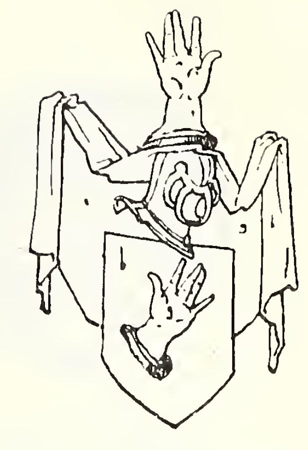


Fig. 14
Wappen der Familie von Hendschikon.

Holderbank (1259 Halderwangen, ca. 1273 Halderwanch, 1291 Halderwank; Besitz von Murbach-Luzern, 1291 an Habsburg, wohl zum Eigenamt gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Mörikon; 1275 MK, D Wohlenschwil [Mellingen], AD Aargau, B Konstanz) führt im Siegel einen Hollunderbaum mit Bank davor (also redendes Wappen beabsichtigt)! H. gehörte zur Herrschaft Wildegg; historisch gerechtfertigt wäre deshalb die Annahme des Wappens jenes Geschlechts, dem Jahrhunderte lang die Twingherrschaft zustund, der Effinger von Wildegg: in weiss ein roter Sechsberg.

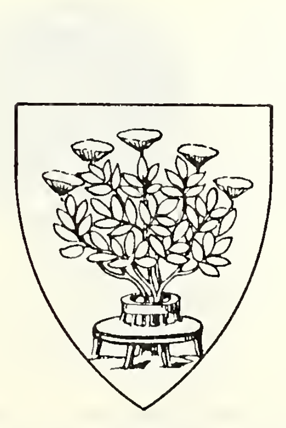


Fig. 15
Holderbank.



Fig. 16
Wappen der Effinger von Wildegg.

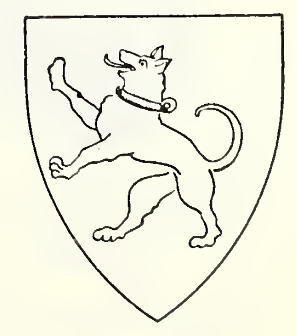


Fig. 17
Hunzenschwil.

Hunzenschwil (Acta Mur. Hunziswil, 1201 Hunzeliswilre; im Kiburger und Habsb. Urbar zum A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Rupperswil; Pf Suhr, D Aarau, AD Aargau, B Konstanz) führt in blau einen steigenden (gelben) Hund. Leider ist das Wappen der Herren von H.[1] nicht bekannt.

[1] Das. I 264.





Fig. 18
Zweites Stadtsiegel von Lenzburg 1391 XI. 29. und 1547 V. 1.



Fig. 19
Erstes Stadtsiegel von Lenzburg 1333 und 1415.



Fig. 20
Drittes Stadtsiegel von Lenzburg 1568 X. 8.

Lenzburg (ca. 1040 Lenceburc; im Kiburger und Habsb. Urbar zum A Lenzburg gehörig, 1306 Stadtrecht, 1415 an Bern; Pf Staufen [s. dort], seit 1565 selbständig) führt in weiss eine blaue Kugel[1].

Meisterschwanden (1173 Meisterswanc, 1311 Meisterswang; im Kiburger Urbar zum A Lenzburg, im Habsb. Urbar zum A Villmergen gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Seengen; Pf Seengen [s. dort], durch Dekret vom 19. VI. 1817 mit Fahrwangen abgetrennt und selbständig), dem durch Dekret vom 25. V. 1899 die bisher selbständige Gemeinde Tennwil (1189 Tennenwile) politisch und ortsbürgerlich angegliedert ward, worauf sie durch Dekret



Fig. 21
Zweites Siegel des Edelknechts Hans von Meisterswang 1362 V. 3.

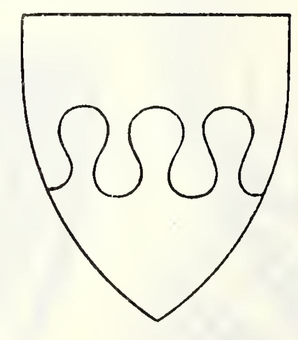


Fig. 22
Meisterschwanden.



Fig. 23
Drittes Siegel des Edelknechts Hans von Meisterswang 1371 I. 19.

vom 28. V. 1901 auch aus dem Kirchenverbande mit Seengen gelöst und der Pf Meisterschwanden zugeteilt wurde, führte bis 1912 den aus Stumpfs Chronik entnommenen und dort auch den angeblichen Herren von Merenschwand zugeschriebenen Schild: in weiss zwei blaue Pfähle, belegt mit blauem Querbalken. Das mehrfachen Missverständnissen seinen Ursprung verdankende Wappen wurde 1912 förmlich aufgegeben und durch das historisch einzig berechtigte ersetzt, der Schild der Herren von M.: durch Wolkenschnitt geteilt von blau und weiss[2].

---

[1] Das. II 378 ff.
[2] Das. II 401 f.



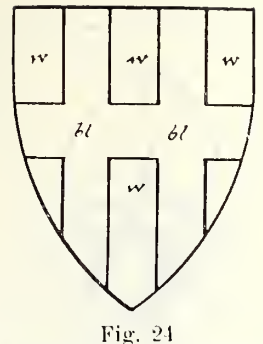
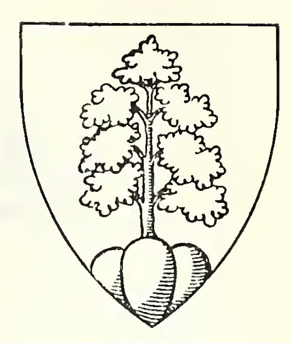


Fig. 24
Meisterschwanden (früheres Wappen).


Fig. 25
Möriken.


Fig. 26
Niederhallwil.

Möriken (1344 Mörikon; zur Herrschaft Wildegg [1242 Wildecken] gehörig wie Holderbank, müsste — wenn habsburgisch — zum A Lenzburg gezählt werden, 1415 unter Bern: OA Lenzburg, G Möriken; Pf Holderbank [s. dort]) führte schon 1570 V. 24. im Wappen einen Mohrenkopf[1] wie heute noch; mit Unrecht wird aber jetzt der Schild blau statt gelb tingiert.

Niederhallwil (1113 Helwile, 1167 Allewilare; im Habsb. Urbar — Halwile — zum A Villmergen gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Trostburg; Pf Seengen [s. dort]) führt auf Dreiberg einen Baum. Historisch gerechtfertigt wäre der Schild der Herren von Halwil: in gelb ein schwarzer Flug.


Fig. 27
Siegel des Ritters Walther III. von Hallwil 1256 XI. 9.



Fig. 28
Wappen der Herren von Hallwil.


Fig. 29
Siegel Berchtolds I. von Hallwil 1277.

Niederlenz (893 Lencis, Oberlenz wird noch 1312 IV. 5. und 1535 X. 21. genannt; im Kiburger Urbar — Nider Lenz — zum A Lenzburg gehörig; ebenso im Habsb. Urbar, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Rupperswil; Pf Staufen

[1] Das. II 411.



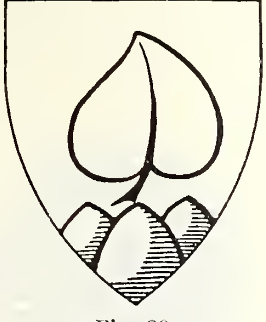


Fig. 30
Niederlenz.

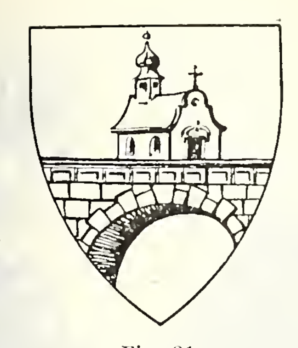


Fig. 31
Othmarsingen.

[s. dort]) führt in blau ein grünes Lindenblatt über grünem Dreiberg. Die Tingierung ist dahin richtig zu stellen, dass das Lindenblatt in gelb statt blau geführt wird.

Othmarsingen (1189 Otwizingen, 1190 Otewizzingin; im Habsb. Urbar — Otwissingen — zum A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Othmarsingen; Pf Ammerswil [s. dort] für O. ob der Strasse, Pf Staufen, dann Lenzburg für O. nid der Strasse, durch Dekret vom 26. XI. 1873 von beiden MK gelöst und selbständige Pfarrei) führt (in blau) eine (weisse) Brücke mit einer Kapelle.

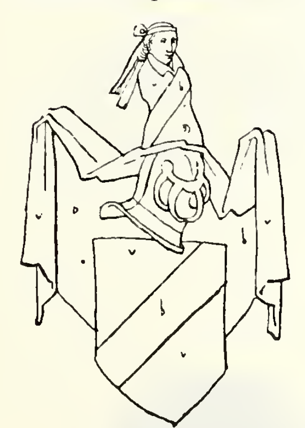


Fig. 32
Wappen der Herren von Rubiswile (Rupperswil).



Fig. 33
Siegel des Egidie (Gilg) von Rubiswile 1334 III. 3.

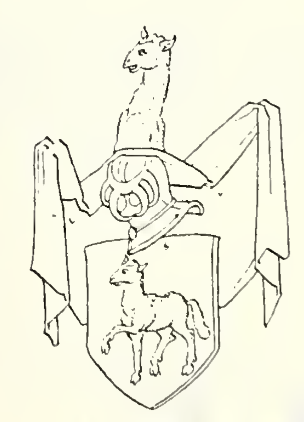


Fig. 34
Wappen der angeblichen Herren von Schafisheim.

Rupperswil (1173 Rubeswile, 1317 Rubiswile; im Habsb. Urbar zum A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Rupperswil; Pf Suhr [s. dort, Bez. Aarau], 1681 selbständig) führt in rot ein nach rechts schreitendes weisses Pferd (angeblich nach der Wirtschaft zum Rössli, wo Fertiggericht sei gehalten worden!); historisch gerechtfertigt wäre einzig der Schild der ausgestorbenen Herren von R.: in weiss ein blauer linker (bezw. rechter) Schrägbalken [1]. Dieses Wappen gibt tatsächlich auch das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern.

[1] Das. II 467 f.





Fig. 35
Siegel Heinrichs V. von Sengen
1348 VII. 29.



Fig. 36
Wappen der Herren
von Sengen.



Fig. 37
Siegel Walthers von Sengen
1447 VII. 3.

Schafisheim (Acta Mur. Schafhusen, 1271 Scafusa; im Kiburger Urbar zum A Lenzburg gehörig, ebenso im Habsb. Urbar, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Schafisheim; Pf Staufen [s. dort]) führt in rot ein nach rechts schreitendes weisses Schaf, entsprechend dem traditionellen Schilde der angeblichen Herren von Schafisheim (nach H. U. Fisch: in blau ein schreitendes Schaf)[1].

Seengen (893 Seynga, 1184 Seingen, 1312 Sengen; im Habsb. Urbar zum A Villmergen gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Seengen; Pf Seengen, D Aarau, AD Aargau, B Konstanz) führt in weiss einen schwarzen Adler mit roten Fängen, den Schild der erloschenen Ritter von Sengen[2].



Fig. 38
Siegel Johans von Seon
1314 I. 15.

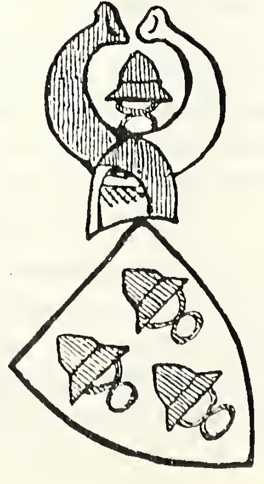


Fig. 39
Wappen der Herren von Seon.

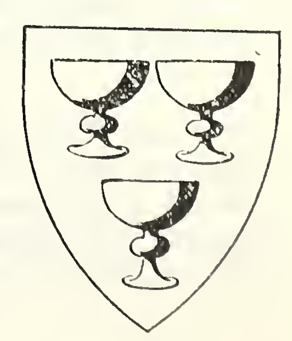


Fig. 40
Staufen.

[1] Das. II 476 ff.
[2] Das. II 505 f.



Seon (853 Sewa und Seaun, 1241 Sewon, 1270 Seon; im Kiburger und Habsb. Urbar zum A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Seon; 1275 MK, D Aarau, AD Aargau, B Konstanz), durch Dekret vom 26. IX. 1898 mit Retterswil (1291 Rötherswile), einem ehemaligen Steckhof, vereinigt[1], führt in weiss drei grüne Eicheln mit Blättern (im Wappenbuch des Staatsarchivs Bern ohne Blätter)! Das Wappen ist eine Entstellung und Umdeutung desjenigen der Herren von Seon, das in weiss drei rote Sturmhüte weist[2] und historisch einzig zu rechtfertigen ist.

Staufen (1101 Stöfen; im Habsb. Urbar — Stůpfen — zum A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Rupperswil; 1275 MK, D Wohlenschwil [Mellingen], AD Aargau, B Konstanz) führt in rot drei (2, 1) gelbe Stanfe (so nach dem Siegel; nach anderer Überlieferung sollen die Stanfe rot in gelb sein, im Wappen der Herren von Stanfen [in Schwaben] sind sie gelb in blau), d. h. offenbar das Wappen der erloschenen Herren von Staufen[3].

[Fortsetzung folgt].

Quelques lettres de noblesse accordées par les ducs de Savoie.

M. le professeur Hauptmann ayant l'intention d'étudier dans nos *Archives héraldiques* le formulaire des lettres de noblesse accordées par les ducs de Savoie, nous a demandé de bien vouloir lui réunir quelques-uns de ces documents sur lesquels il pourrait baser son étude. Nous les avons réunis d'autant plus volontiers que leur publication constituait en même temps une précieuse contribution pour l'histoire de plusieurs familles de la Suisse romande et de leurs armoiries. Dans son magistral ouvrage sur le droit héraldique[4] M. Hauptmann a donné les matériaux pour l'étude du développement du formulaire des lettres de noblesse et des lettres d'armoiries de l'empire et des contributions pour différentes autres chancelleries. Par contre il n'avait pas eu, jusqu'à maintenant, l'occasion d'étudier celles de la chancellerie de Savoie. Son travail sera donc d'autant plus intéressant qu'aucune étude n'a encore été faite sur ce sujet. *F. D.*

I. Masset. 1439. Les plus anciennes lettres de noblesse que nous ayons pu trouver dans notre pays sont celles qui ont été accordées en 1439 par Louis de Savoie, lieutenant-général de son père Amédée VIII, alors retiré à Ripaille, à Humbert Masset, de Rossillon, pour services rendus à Bonne de Berry, duchesse de Savoie, à son fils Amédée VIII et au dit Louis. Antoine Masset, petit fils

[1] vgl. J. Lüscher, Heimatkunde von Seon, 1898.
[2] Merz a. O. II 506 ff.
[3] Das. II 510.
[4] Felix Hauptmann, Das Wappenrecht. Historische und dogmatische Darstellung der im Wappenwesen geltenden Rechtssätze. Ein Beitrag zum deutschen Privatrecht. Bonn. 1896.



d'Humbert, fut établi comme châtelain de Ste-Croix en 1506. Dès lors cette famille se fixa dans le Pays de Vaud où elle a possédé les seigneuries de St-Martin, Champvent et La Mothe, et où elle s'est continuée jusqu'à nos jours. L'original de ce document est actuellement la propriété de M. Humbert Masset à La Rosiaz sur Lausanne, qui a eu l'obligeance de nous le confier. L'armoirie, qui est malheureusement presque entièrement effacée, était peinte au bas du document.

LUDOVICUS DE SABAUDIA, princeps Pedemontium, primogenitus locumtenensque generalis illustrissimi domini genitoris mei domini Amedei ducis Sabaudiæ, Chablaysii et Augustæ principis, marchyonis in Ytalia, comitis Pedemontium et Gebennensis Valentinensisque et Dyensis, Universis praesentium seriem inspecturis, rei gestæ notitiam cum salute. Si cunctorum jugiter prospicimus ad commoda subdictorum ipsorumque sublimationem noster advidus assidue aspiret affectus, illos potissime quorum vitæ et morum venustas diuturnaque impensa obsequia ac alia laudabilia virtutum merita suffragantur nostrae munificentiae braviis sublimare peroptamus, sane supplicationi dilecti servitoris nostri Humberti Masseti burgensis villæ nostræ Rossellionis super hiis nobis factæ favore benevolo inclinati. Attendentes itaque mores ingenuos aliaque sinceritatis præcordia quibus ipse Humbertus indeffesso animo persistit, signanter laudabilia et diuturna servitia per ipsum Humbertum inclitæ recordiæ illustri dominæ et aviæ nostræ dominæ Bonæ de Byturio, Armagniaci comitissæ ac protunc dominæ Foucigniaci in receptoriæ officio ipsius patriæ et successive praefato domino meo et nobis obsequiose impensa. Affectantes propterea ipsum Humbertum, suorum hujusmodi exigentia meritorum, majoribus honoribus extollere, idcirco ex nostra certa scientia maturoque participato consilio, ipsum Humbertum praesentem et humiliter cum gratiarum actione recipientem ipsiusque posteritatem natam pariter et nasrituram, tam ex imperialis quam nostræ plenitudine potestatis, hujus indulti sanctione nobilitamus et ad nobilium statum, honorem et conditionem perpetuo erigimus ipsosque ceterorum ditionis Sabaudiæ nobilium consortio aggregamus, volentes quod illorum nomine preheminenciis, exhemptionibus, consuetudinibus, immunitatibus, libertatibus et ceteris prerogativis de cetero potiantur, nec in illis aliisque impositionibus et oneribus ruralibus aliter quam ceteri nobiles fideles prefati domini mei et nostri conditione pares deinceps quomodolibet pertractentur. In cujus nobilitationis nostræ signum — — — —[1] alteri tamen non derogancia concedimus seque illis in bellis, pallestris et aliis armorum exercitibus decorandi facultatem impartimur et ipsos ad quævis feuda nobilia tenendum et in eis succedendum habilitamus habilesque et capaces reddimus ac decernimus per praesentes. Quæ præmissa sic egimus tam ratione praemencionatorum impensorum servitiorum quam etiam pro et mediantibus centum florenis parvi ponderis per nos propterea ab eodem Humberto habitis manibus dilecti fidelis Johannis Lyobardi Thesaurarii Sabaudiæ generalis qui de eis legitime tenebitur computare Mandantes propterea et districte precipientes baillivis, judicibus et procuratoribus Gebennesii, Foucigniaci et Beugesii castellanisque Castillionis cluserum et Rossellionis ac ceteris officiariis ipsius domini mei et nostris modernis et posteris ipsorumque locatenentibus et cuilibet eorundem, quatenus hujusmodi nobilitationem, habilitationem, exemptionem et litteras nostras eidem Humberto ac ejus posteritati propthinus observent illaesas, ipsosque de eis debite frui faciant et gaudere ac in nullo contrafaciant quomodolibet vel opponant seu fieri patiantur per quemcunque, nullo alio a nobis super hoc expectato mandato.

Datum Rippalliæ die vicesima quinta novembris, anno Domini millesimo quatercentesimo trigesimo nono.

Per Dominum principem, praesentibus dominis: Johanne, dno Bellifortis, cancellario. Ludovico, domino Raconixii. Johanne, domino Bariacti. marescallis Sabaudiæ. Petro Marchiandi. Ro. domino Coudree. Bartholomeo Chabodi, presidente computorum. Anthonio de Draconibus, presidente gebennensi. Guilielmo Bolomerii, Magistro requestarum. Michaele de Ferro, Magistro hospitii.

quos centum florenos parvi ponderis habui

J. Lyobardi. Fabri.

[1] Il manque ici deux mots, probablement: *eidem arma.*

II. Joffrey. 1498. La seconde lettre que nous avons pu trouver et celle qui a été accordée en 1498 par le duc Philibert de Savoie aux frères Jean et Aymon de Joffrey de Vevey. L'original de cette lettre citée dans le dictionnaire de Leu et par Girard, était introuvable. Nous avons eu la chance d'en retrouver une copie du XVIe siècle dans les papiers Du Mont achetés par la Société vaudoise de généalogie[1].

PHILIBERTUS DUX SABAUDIÆ, Chablaysii et Augustæ, sacri romani imperii princeps vicariusque perpetuus, marchio in Italia, princeps Pedemontium, baro Vaudi, comes Gebennesii et de Villariis, Beugesii et Foucignaci Niciæque Bressiæ, Vercellarum ac Friburgi etc dominus. Universis sit manifestum quod nos attendentes probitatem, ingenuos mores, generosum animum aliasque pulcherrimas virtutes et qualitates dilectorum nostrorum Johannis et Aymonis fratrum de Jofferiis de Viviaco et maxime sinceram erga nos fidem et immensam serviendi curam ipsius Johannis jam pluribus annis existentis cum venerando benedilecto fideli consiliario nostro domino Claudio de Seysallo juris utriusque doctore et archidiacono Montis Regalis quem in multis legationibus ad quas eum sæpe mandavimus continue sequutus est seque illis fidissimum et obsequentissimum prestitit, nullis unquam parcendo laboribus, adeo ut eundem Johannem et suos aliquali gratiæ nostræ munere donare debeamus, et cum propterea supplicationi super hiis nobis factæ benigniter annuentes contemplatione quoque praefati domini Claudii qui pro eis nobis intercedit, ex nostra certa scientia et potestatis plenitudine maturaque super his consiliariorum nostrorum deliberatione praehabita, eundem Johannem et Aymonem eius fratrem ipsorumque[2] — — — — et eorum posteritatem hujus indulti sanctione nobilitamus et ad nobilium statum, honorem et commodum perpetuo erigimus ipsosque ceterorum ditionis nostræ nobilium consortio agregamus volentes quod illorum nomine prebeminentiis, exemptionibus, consuetudinibus, immunitatibus, libertatibus et prerogativis de cetero potiantur In cujus nostræ nobilitatis signum eisdem arma et insignia superius depicta alteri non derogantia concedimus seque illis in quibuscunque locis et bello et pace decorandi facultatem impartimur illosque ad quæcunque feuda nobilia deinceps tam ex testamento quam ab intestato ac alia quacunque occasione provenientia seu per ipsos et suos prædictos imposterum acquirenda tenendum et in eis succedendum habilitamus et capaces ac in omnibus aptos reddimus ac si ex utroque parentum latere ipsos nobilium ortus natalium protulisset. Mandantes propterea consiliis nobiscum et Chamberiaci residentibus[3] — — — — — presidente et magistris cameræ computorum nostrorum, ballivo Vaudi et castellano Viviaci ac ceteris universis officiariis fidelibus et subditis nostris mediatis et immediatis ad quos praesentes pervenerunt seu ipsorum officiariorum locatenentibus et cuilibet eorumdem sub pœna centum librarum fortium pro quolibet dictis consiliis et de camera inferiore quatenus has nostras nobilitationis et exemptionis litteras juxta illarum formam et tenorem praefatis Johanni et Aymoni eorumque



Fig. 41

[1] Les armoiries peintes sur ces lettres de noblesse ont été assez gauchement dessinées sur cette copie. Nous donnons ci-dessus (voir fig. 41) un calque de ce dessin.

[2] liberos natos et nascituros.

[3] D'après le diplôme de 1513 il ne manque rien ici; d'après les diplômes antérieurs ce sont quelques dignitaires qui étaient peut-être nommés ici.



posteritati teneant, attendant et inviolabiliter observent ac per eos quorum intererit observari faciant penitus illaesas, in nulloque contraveniant quomodolibet vel opponant ipsosque et posteritatem privilegiis, exemptionibus, honoribus, preheminentiis et aliis omnibus suprascriptis libere uti et frui faciant et permittant, quibuscumque oppositionibus, exceptionibus, litteris et aliis contrariantibus non obstantibus, has in testimonium concedentes.

Datum Thaurini die octavo mensis februarii, millesimo quatercentesimo nonagesimo octavo. 1498.

Signé: MAYNA
avec sceau en cire rouge.

III. Macard. 1502. Une troisième lettre de noblesse est celle qui a été accordée par le même duc Philibert aux frères Amédée et Jean Macard d'une famille de Savoie. L'original de ce document est conservé à Berne dans les archives de la famille vaudoise de Sacconay, avec laquelle les Macard ont eu des alliances. Ce document nous a été aimablement confié par M. Louis S. de Tscharner à qui ces archives sont parvenues par héritage. L'armoirie est peinte au bas du document. Elle porte: de gueules à la fasce d'or sommée d'un lion issant d'argent. C'est une composition de style italien (voir fig. 42).

PHILIBERTUS DUX SABAUDIÆ, Chablaisii et Augustæ, Sacri Romani Imperii princeps vicariusque perpetuus, marchio in Italia, princeps Pedemontium, comes Baugiaci, Gebennesii, Rotundimontis et de Villariis, baro Vuaudi, Foucigniaci et Gax Bressiæ, Niciæque et Vercellarum ac Friburgi etc. dominus, universis præsentium tenorem inspecturis rei gestæ noticiam cum salute. Si cunctorum jugiter prospiximus ad commoda subdictorum ipsorumque sublimationem noster advidus continue aspiret affectus, illos potissime quorum vitæ et morum venustas diuturnaque et immensa servitia ac alia laudabilia virtutum merita suffragantur gratis proceritatis braviis sublimare peroptamus, sane supplicationi dilectorum fidelium secretariorum nostrorum Amedei et Johannis Macardi fratrum de Tuysiaco mandamenti Trefforey super hiis nobis factæ favore benevole inclinati, Attendentes mores ingenuos aliaque sinceritatis praecordia quibus ipsi fratres secretarii nostri indeffesso animo erga nos persistunt, etiam laudabilia servitia per ipsos bonæ memoriæ illustrissimis predecessoribus nostris dominis Philiberto et Karolo germanis, Blanchæ et Karolo Johanni Amedeo ac Philippo genitori nostro metuendisum olim ducibus Sabaudiæ et nobis diutius et obsequiose impensa, testimonium aliorum non quærentes atque in dies ab eis impendi speramus. Affectantes itaque ipsos secretarios nostros suorum hujusmodi exigentia meritorum extollere, idcirco ex nostra certa scientia et de nostræ potestatis plenitudine maturaque consiliariorum et procerum nostrorum subscriptorum, super infrascriptis deliberatione præhabita eorumque participato consilio, ipsos Amedeum et Johannem Macardi fratres secretarios nostros præmentionatos ipsorumque liberos natos et nascituros utriusque sexus ac eorum posteritatem natam pariter et nascituram, tam ex imperialis quam nostræ plenitudine potestatis hujus nostri indultus sanctione nobilitamus et ad nobilium statum, honorem et conditionem perpetuo erigimus ipsosque ceterorum ditionis nostræ Sabaudiæ nobilium consortio aggregamus. Volentes quod illorum nomine preheminentiis, exemptionibus, consuetudinibus, immunitatibus, libertatibus, et ceteris prærogativis quibus ceteri nobiles nostri gaudent in omnibus et per omnia de cetero pociantur et gaudeant nec quod in illis aliisque impositionibus et oneribus ruralibus et popularibus aliter quam ceteri nobiles fideles nostri conditione pares, deinceps quomodolibet pertractentur. In cujus nobilitatis nostræ signum eisdem fratribus supplicantibus et eorum perpetuæ posteritati, arma in pede harum nostrarum concessionis litterarum insculta, alteri tamen non derogantia, concedimus seque de illis in bellis, palestris et aliis armorum exercitibus decorandi licentiam et facultatem impertimur ac illos ad quævis feuda nobilia tenendum et in eis succedendum habilitamus habilesque et capaces reddimus et decernimus per præsentes. Mandantes propterea consiliis nobiscum Chamberiaci et Thaurini residentibus, marescallo Sabaudiæ, gubernatori baillivo et locumtenenti Bressiæ, Vicedompno Gebennarum, castellanisque burgi Trefforei, Jasseronis, montis Diderii, Galliardi, Bonævillæ, Ruppis et Tone et ceteris universis et singulis officiariis nostris mediatis et immediatis præsentibus et futuris ad quos spectabit et præsentes pervenerint seu ipsorum locatenentibus et

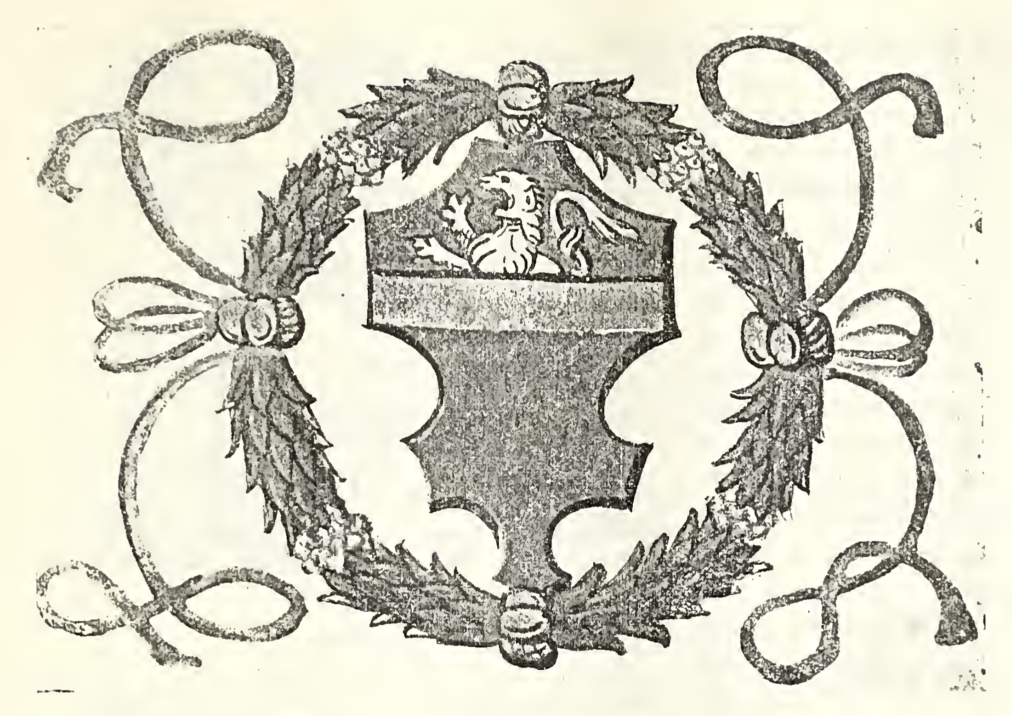


Fig. 42

cuilibet eorumdem sub pœna centum marcharum argenti pro quolibet dictis consiliis inferiore, Quathenus hujusmodi nobilitatem, habilitationem, exemptionem et litteras nostras præfatis Amedeo et Johanni Macardi fratribus, supplicantibus et eorum perpetuæ posteritati conjunctim et divisim juxta ipsarum formam et tenorem, prothinus observent illæsas, ipsosque de illis debite frui faciant et gaudere ac in nullo contrafaciant seu fieri patiantur per quemcumque quibuscumque oppositionibus, actionibus, exceptionibus, litteris, mandatis et aliis in contrarium adducendis concessisque et facientibus repulsis et non obstantibus. Datum Thaurini die prima mensis decembris millesimo quingentesimo secundo.

Cum præsentibus dominis: Illustri Francisco de Lucemburgo, vicecomite de Martuci, R. Amedeo de Romagnano, episcopo Montisregalis, cancellario Sabaudiæ, Anthonio de Gingino, domino Dyvonæ, preside. A. de Provanis, preside p..... Petro de Aga... Ludovico de Big....octe. Augustino de Azellio. Francisco Provana, deffen..... de Pecten....., advocato fiscali. Johanne Noyra thesso. ....

F. Imear not.

IV. de la Mare. 1513. Une autre lettre qui servira à l'étude de M. Hauptmann est celle qui a été accordée par le duc Charles III de Savoie à Jean de la Mare, en 1513, et dont l'original se trouve dans les archives de la Société d'histoire de Genève. Cette lettre a été publiée par M. Albert Choisy dans les *Archives héraldiques* de 1906.

La famille de la Mare établie à Genève vers la fin du XV[e] siècle, s'est éteinte en cette même ville à la fin du XVI[e] siècle.

V. Hugonin. 1518. Une lettre de noblesse fut accordée en 1518, par le duc Charles de Savoie, aux frères Jacques et Humbert Hugonin de la Tour de Peilz. L'original de ce document se trouve actuellement dans les collections du Musée du Vieux-Vevey et a été gracieusement mis à notre disposition par



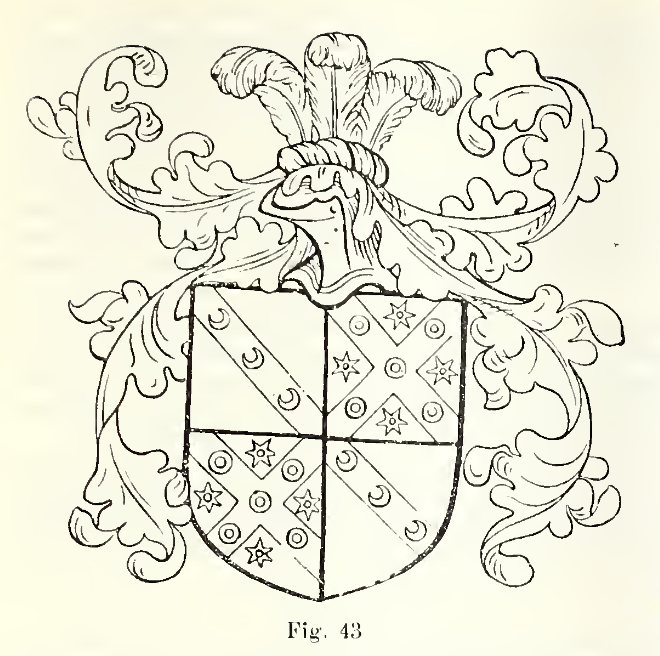


Fig. 43

M. Eugène Couvreu, membre de notre Société et du Comité du Vieux-Vevey. Ce diplôme est écrit sur parchemin. Il a été malheureusement fort endommagé par les rats et l'humidité [1]. L'armoirie est peinte au-dessous du texte et au centre du parchemin, elle est un peu passée et les métaux oxidés, aussi pour mieux faire ressortir le style de la composition nous en donnons ici un calque (voir fig. 43). A gauche de l'armoirie, en bas, se trouve la description faite par Savoye, roi d'armes du duc. Jacques Hugonin, d'une ancienne famille de la Tour de Peilz, était notaire, il avait épousé Guillauma d'Arbignon, qui lui apporta une part de la seigneurie du Val d'Illiez. Il était vice-châtelain de Nyon en 1516, et de 1529 à 1535, châtelain de Vevey, La Tour et Blonay pour François de Luxembourg, seigneur de Vevey. La famille Hugonin est encore représentée par Mlle Hélène Hugonin à la Tour de Peilz. Il existe encore une branche qui s'est établie en Angleterre au XVIIIe siècle.

Les armes concédées sont: écartelé au 1 et 4 d'azur à la bande d'or, chargée de trois croissants de gueules, et au 2 et 3 d'azur au sautoir d'or, chargé de cinq annelets de gueules et accompagné de quatre molettes d'argent. Les quartiers 2 et 3 rappellent les armes d'Arbignon qui étaient : d'azur au sautoir d'or chargé de cinq tourteaux du champ.

KAROLUS, DUX SABAUDIÆ, Chablaisii et Augustæ, Sacri Romani Imperii princeps vicariusque perpetuus, marchio in Italia, princeps Pedemontium, comes Gebennensis et Rotodimontis, baro Vaudi, Gaii et Faucigniaci et [Bressiae Dyen]sis ac Vercellarum etc dominus. Universis sit manifestum quod nos informati debite ac morum honestate, rectitudine et aliis optimis virtutibus et qualitatibus dilectorum fidelium nostrorum Jacobi et Humberti Hugonini fratrum [de Turre de] Peil, eosdem ex nostra certa scientia eorumque posteritatem et ab eis legitime descendentes quoscumque harum serie nobilitamus ac ad nobilium jura, conditiones et naturam perducimus et erigimus aliorumque nobilium patriæ nostræ hujusmodi [adjungimus et] aggregamus. Ita quod de cetero sint et perpetuo esse censeantur nobiles et eisdem honoribus, preheminentiis, prerogativis, qualitatibus et honoribus indifferenter gaudeant et fruantur, quibus ceteri nobiles prædicti [gaudent et fruuntur] ac si de nobili genere nati et procreati forent, cum potestate etiam arma nobilia inferius depicta, quæ eis in signum dictæ nobilitationis, citra tamen alicujus præjudicium, concedimus in quibuscumque etiam militaribus [exer-

[1] Les parties illisibles ou enlevées ont été complétées d'après une ancienne copie du document. Elles sont placées entre [—]. Nous tenons à remercier ici M. N. Peissard, archéologue cantonal à Fribourg, un excellent paléographe, qui a bien voulu déchiffrer ces documents et en vérifier la transcription.



citiis et actibus publice] defferenda. Ita tamen quod nobis et nostris semper fideles debent esse et cum ceteribus nobilibus [prædictis in armis et aliis] debite desservire teneantur. Mandantes hoc ideo consiliis nobiscum [et Chamberiaci residentibus, præsidente et magistris cameræ computorum nostrorum] ac ceteris officiariis et subdictis nostris ad quos spectaverit sub pœna centum librarum fortium pro quolibet dictis consiliis et de camera inferiore, Quatenus [has nostras eisdem Jacobo et Humberto et suis prædictis teneant et] observent, ipsosque deinceps pro nobilibus et tanquam nobiles ubique recipiant et admictant [ac aliorum nobilium hujusmodi] honoribus, preheminentiis, prerogativis et immunitatibus prædictis [gaudere faciant et permittant quia sic fieri volumus] quibuscunque oppositionibus, litteris, exceptionibus et aliis in contrarium [adducendis et facientibus et] non obstantibus Datum Gebennis, die tertia mensis januarii, millesimo VC decimo octavo.

Per Dominum præsentibus dominis illustribus: Philippo de S[abaudia], comite Gebennensi. Johanne de [Sabaudia], episcopo Gebennarum. R. L. de Gorrovodo, episcopo Maurienæ. G. domino Valeisionis, barone Sancti Germani Gabriele de Lande, præside patrimoniali. B. domino Lucingii. Francisco de Boscho, domino Cressiaci, magistro Hospitii.

Du commandement de mon resdoubté seigneur dessus nommé: Je Savoye, roy d'armes, ay faict prendre les armes et blasons icy mises, données et concédées par le dict seigneur à Jacques Hugonin et à son frère lesquels portent d'azur à une bande d'or, trois croasans de gules eschartelez de premier à un sautoir, du second a cinq anneaux, du tiers quatre builloctes d'argent, l'une en chieftz, l'aultre en pointe, les aultres deux et deux et deux constez et ainsi est.

Savoye roy d'armes.

En 1527 des lettres de noblesse furent accordées par le duc de Savoie Charles III, à Godefroy Griset, bourgeois d'Estavayer. Ces lettres sont datées de Moutiers en Tarantaise, le 17 septembre, et ont été accordées à la demande de Godefroy Griset (*supplicationi suae*, comme dit le texte latin [1]). Il ne nous a pas été possible de consulter l'original de ces lettres et nous ne savons pas où il se trouve actuellement. G. Griset acquit la seigneurie de Forel et fut le premier membre de sa famille bourgeois de Fribourg. Sa réception est du 27 mars 1533.

D'après les notes du pasteur et généalogiste Olivier, nous connaissons l'existence de lettres de noblesse ou d'armoiries qui furent accordées en 1581 par le duc de Savoie à un certain Dantan de Lutry, mais il nous a été impossible de retrouver soit l'original, soit une copie de ce document.

VI. Du Crest. 1588. Le duc Charles Emmanuel accorda, en 1588, des lettres de noblesses aux frères Louis, Pierre et Nicolas Du Crest, de Cruseilles en Genevois, que nous trouvons cités avec les sires de Challant, seigneurs de Villarzel le Gibloux, dans des documents sur Vaulruz. Leurs descendants s'établirent à Romont. Une copie authentiquée de ce document, de 1782, se trouve entre les mains de M. Joseph Ducrest, député à Rossens. Il a eu l'amabilité de nous confier ce document.

CHARLES EMANUEL par la grace de Dieu Duc de Savoye, Chablais, Aouste, et Genevois, Prince et Vicaire perpétuel du Saint Empire Romain, Marquis en Italie, Prince de Piémont, Comte de Genéve, Bauge, Romont, Nice et Ast, Baron de Vaud, Gex et Faucigny, Seigneur de Bresse, Verceil, du Marquisat de Cene, Marro, Oueille, Tende, etc A Tous ceulx que ces présentes Lettres verront Salut; Combien que comme chacun scait la Valeur et Vertu, apporte quand et soy le rang et Tistre de Noblesse aux personnes d'honneur qui en font profession, et qu'entre la Société humaine ils soyent discerner d'avec les Roturiers estimés et reputés

[1] Alexandre Daguet, Les barons de Forell, ministres d'Etat à Dresde et à Madrid. Lausanne 1872.

pour nobles et gentils hommes, néantmoins il est certain que leur degré honneur et dignités sont d'autant plus acreuz, et leurs personnes grandement Consolées lors, et quand il est remarquée, et approuvée par leur Prince Souverain, lequel avec si digne démonstration perpetue la mémoire de tels leurs subjets et Vassaulx les encorageant à haultes et honorables actions, et par tel moyen invitent les autres à les ensuyvre de prés: Ce que Veuillans soigneusement exercer a l'endroit de ceulx qui en sont recogneuz dignes. Et estans a plein certiorér coeur genereux, prudence, et autres saines et louables qualitez de nos chers bien amiz et feaulx Loys, Pierre, et Nicolas Du Crest frères de Crucilles en Notre pays de Genevois, Et combien des leur jeune aage, et depuis ils ont continuellement vescu vertueusement hanté et fréquenté soigneusement les Nobles, et les honorables Compagnies par ung instinct naturel qu'ils ont toujours eü d'arriver au degré de Noblesse, Et scaichans d'ailleurs la singulière affection qu'ils ont à Notre Service dont particulièrement ledit Loys Du Crest nous a rendu tesmoignage en quelques occasions A ceste cause et autres a ce nous mouvans, Avons de Notre propre mouvement certain saine, plaine puissance, et autorité Souveraine iceulx Loys Pierre et Nicolas Du Crest frères, leurs enfans naiz et à naistre descendants et postérité quelsconques, a perpetuité creez et eslevés, creons et eslevons vrays Nobles et du Tistre et qualité de Noblesse, les avoir décorés et decorons, les tenons et nommons vrays Nobles les agregeant au rang des vrays nobles de Nos Estats, Voulons entendons, et nous plaist que pour tels les dits frères du Crest soyent tenus censés nommés et reputés en tous lieux, Assemblées en Jugement et dehors. Et que comme tels ils jouissent des privilèges, libertés, exemptions, honneurs, dignités, prérogatives que les autres nobles tant de Droit que de Coutume privilege, ou autrement ont jouy et use, jouissent et usent en manière que ce soit. Avec pouvoir d'acquerir et tenir fief, rière fief, biens, rentes et possessions Nobles de quelque autorité et qualité qu'ils soyent, et ceulx et celles qu'ils auront ja acquis tenir posséder et en disposer, Et generallement faire et exercer tous autres actes appartenant à Noblesse, Pour plus ample marque et temoignage de laquelle avons aux dits frères du Crest leurs enfans nais et à naistre et postérité susdite Donné concédé et octroyé, Donnons concedons et octroyons les Armoiries aux présentes dépeintes Assavoir ung Escu d'azur à une bande d'argent chargée d'un autre de sable supportant deux croissans d'argent et une teste de cocq au milieu crestes de gueulles, timbré d'un heausme clos en pourfil avec penaches d'argent azur et sable et a la teste du cocq d'argent cresté de gueulles yssant du Chef Pour d'icelle les dits frères du Crest et les leurs jouyr et user plainement et paisiblement Et ce avons fait pour les causes susdites et de grâce speciale, sans que les dits frères du Crest soyent tenus pour ce nous payer aucune finance ny emollumens soit en nôtre Chambre des Comptes ny a Nos Thresoriers et grande Chancellerie De quoy tout leur avons faict pour digne respect pur et irrevocable don de quelle somme quil se puisse monter, ne voullons parcequ'ils soyent tenus bailler aucun denombrement et déclaration de leurs biens en Notre Chambre des Comptes, Et donnons en mandement a Nos très chers bien amis et feaulx Conseillers les gens tenant Notre Chambre et tous autres Nos Ministres et futurs, leurs Lieutenants et chacun d'eulx ainsi qu'il appartiendra. Que de Nos presentes lettres d'Anoblissement et décoration et tout leur contenu ils laissent facent et permettent les dits frères du Crest et leurs enfans et postérité comme dessus jouyr et user pleinement et paisiblement et perpetuellement, sans leur faire ou donner ny permettre estre fait, mis ou donné aucun empêchement au contraire car tel est notre vouloir. Nonobstant tous édits Statuts loix coustumes, reglemens et autre choses a ce contraires, auxquelles et a la dérogatoire de la dérogatoire y contenu avons dérogé et dérogeons par ces presentes, les quelles nous avons de Notre Main, et fait sceller de Notre grand seel a cheval pour mémoire perpetuel. Donné à Thurin le Quint Jour de Avril Mil cinq Cens huitante huit.

(signé) Emanuel
(plus bas) Vuilliet

(signé) Muyset.

Que la présente copie soit mot pour mot conforme à son original ainsi que les Armes et le Blason pour avoir été collationnée par les soussignés qui attestons la signature qui doit être du Duc, être en partie effacée et presque illisible, le siècle ou elle a été faite pareillement effacé ainsi que le mot de signé à la pénultième ligne qu'on ne peut déchiffrer; attestons de plus que le sceau du dit Seigneur Duc en cire rouge est cassé et fractionné en sept pièces, et celle du milieu, par laquelle passent les cordons de couleur gueule azur et argent, est en

partie très reconnoissable pour porter les Armes du dit Seigneur Duc, que le dit sceau est enfermé dans une Boëte de Leton de diamètre de cinq pouces de Roi, où se trouve l'ouverture, par laquelle passoient les susdits cordons. Fribourg ce vingtquatrième Septembre Mil-Sept-cens-quatre-vingt-Deux 1782.

J. J. CORNU not. JEAN MONERAT not.
MART. PONTET not. TOBIE CARMINTRAN not.

Nous L'Avoyer et Conseil de la Ville et République de Fribourg en Suisse Certifions à tous, qu'il appartiendra, que Les sieurs J. J. Cornu, J. Baptiste Monnerat, Martin Pontet, et Tobie Carmintran, qui ont signé ci-dessus, sont les quatre Notaires Jurés publics de cette Ville, et que foi doit être ajoutée aux présentes, et à tous actes, qu'ils signent ainsi en cette qualité, tant en Jugement, que dehors ce: En foi de quoi Nous avons faits apposer ici le seel secret de nôtre République, proche la signatnre de Notre Secretaire d'Etat. Donné ce vingt-cinquième de Septembre Mille-sept-cent-quatre-vingt-deux.

(signé avec paraphe)

AL. DE CASTELLA.

VII. Gottrau. 1668. Nous donnons encore ici pour terminer un diplôme du XVIIe siècle. Il fut accordé en 1668 à François Pierre Gottrau, avoyer de Fribourg, seigneur de Villariaz et de Billens, par le duc Charles Emmanuel II de Savoie. Comme le précédent le texte en est en français. L'original de ce document est la propriété de M. Ernest de Gottrau à Fribourg, qui a bien voulu le mettre à notre disposition.

François Pierre Gottrau avait déjà reçu en 1662 des lettres de noblesse de l'empereur Léopold.

CHARLES EMANUEL Par la grâce de Dieu Duc de Savoye, Chablais, Aouste, Genevois et Montferrat, Prince de Piemont, Marquis de Saluces etc Prince et Vicaire perpetuel du St-Empire Romain, Marquis en Italie, Roy de Chypre etc. A tous presents, et à venir sal. Bien que la Vertu serve de prix et de récompence a soy mesme, et soit coronnée du brillant esclat de son propre mérite, qui est la source de la véritable noblesse, et le degré qui eslève au faste de la gloire ceux qui dans le cours de leur vie en font profession; Touttefois l'expérience nous apprend que les actions vertueuses et valeureuses demeureroient bien souvent ensevelies dans l'oubly, si elles n'estoient rellevées par la déclaration, et approbation des grands Princes, qui par leur autorité les mettent dans leur splendeur et en transmettent le tesmoignage à la postérité pour convier les dessendants à suivre les louables vestiges de leurs Prédecesseurs, dont ils voyent l'exemple domestique devant leurs yeux, et dans leur propre famille. C'est à cette considération qu'ayant une particulière connoissance des belles qualités, valeur, et expérience qui concourent en la Personne du Magnifique Seigneur nostre très cher, et spécial amy le Sieur François Pierre Gottrov Seigneur de Billens, Ennens, Villariaz et Troyfoye a present Advoyer de la Ville et Canton de Fribourg, et des nobles et louables deportements tant de luy, que de ses Ancestres, qui se sont rendus recommandables par leur fermeté de courage, et d'esprit, et par leur bonne conduite, et grande expérience aux affaires publiques, et qui ont de Père à fils tesmoigné beaucoup de zèle et d'afection pour nôtre Service, et pour les avantages de cette Royale Maison nous avons bien voulu lui donner des marques de nôtre gratitude, et faire connoitre a tout le monde l'Estime que nous faisons de sa personne, par ce public et authentiq témoignage de sa Vertu, et de son mérite en l'admettant et declarant Noble et ancien Gentilhomme. Pource est il, que par ces présentes signées de nostre main, de nostre certaine science, plaine puissance et autorité souveraine, et de l'advis de nostre Conseil nous avons le dit Sieur François Pierre Gotrous Seigneur de Billens, Ennens, Villariaz, Troisfoye Advoyer de la Ville et Canton de Fribourg, ses enfans masles et femelles nais et a naistre procrées en légitime mariage et leurs descendants, déclaré, advoué, fait et créé, déclarons advouons, faisons et créons Nobles, et du tiltre, qualité, rang, honneur, et dignité de Nobles les avons décoré, et décorons à perpétuité les agrégeant dès maintenant au rang des vieux et

anciens nobles de nos Etats et du St-Empire Romain. Voulons, entendons et nous plait que pour tels ils soient tenus, censéz, nomméz, et réputéz en tous lieux et assemblées, en jugements, et dehors, et qu'ils jouissent des privilèges, prérogatives, autoritéz, prééminences droicts immunités, exemptions, et libertéz, dont jouissent les autres anciens Gentilhommes de nos Etats, et généralement faire, et exercer tous actes appartenants à Noblesse. Si donnons en mandement à tous nos Magistrats, Ministres, et Officiers qu'il appartiendra de faire, et laisser jouir l'Impetrant, et ses Enfans légitimes à perpétuité du bénéfice des présentes, et icelles observer, et faire observer de point en point selon leur forme et teneur, Car tel est nostre plaisir. Données à Turin le dixneuvième jour du Mois de Juin Mil six cent et Soixante huit.

(signé) Esmanuel (ici est peint
(signé) V. Bulquet l'armoirie) (signé) Eneauly
(signé) V. Granery

(en bas)

Lettres de Noblesse pour le Sieur François Pierre Gotrou Seigneur de Billens, Ennens, Villariaz, Troisfoye, advoyer de la Ville et Canton de Fribourg.

Zwei alte Luzerner Exlibrisplatten,

von Dr. Josef Anton Häfliger.

Der Träger des oben abgebildeten Exlibris gehört dem alten Häuptergeschlecht von Uri, Crivelli, an, welches 1624 das Burgerrecht der Stadt Luzern erwarb. Carl Anton Crivelli lebte von 1700—1749 und ward als Pater Emanuel Abt der Benediktinerabtei Engelberg 1731 (Fig. 44). Er war ein kunstliebender Prälat, und hat sich um die Wiedererbauung des abgebrannten Klosters ausserordentliche Verdienste erworben (vgl. v. Mülinen, Helvetia sacra I. S. 85 und Dr. P. Ignaz Hess, Der Klosterbau in Engelberg nach dem Brande von 1729. Angelomontana 1914, S. 275).

Der quergeteilte Schild zeigt oben den unbekrönten Adler links schauend, schwarz in Gold, die untere Hälfte ist geviert von Silber und Rot, darüber in der Mitte ein goldenes Sieb (cribellum).

Er ist kartouschiert, steht in Frontstellung und wird in der Mitte überragt von einem geflügelten Engelskopf mit Abtmütze (Engelberg), eine Darstellung, die übrigens bei Klosterblättern nicht selten vorkommt. Links und rechts sitzen zwei gekrönte Spangenhelme. Auf dem einen erinnert der wachsende Bär an den Gründer der Abtei: Freiherr Conrad von Seldenbüren. Sein Wappen war ein schwarzer Bärenkopf im gelben Feld. Den zweiten, gleich gehaltenen Helm ziert ein wachsender Löwe, der die Besitzung von Grafenort versinnbildlicht. Sie gehörte einst den Habsburgern, welche bekanntlich den roten Löwen auf gelbem Grund im Schilde führten. Krummstab und Schwert, von Bär und Leu gehalten, zeigen geistliche und weltliche, d. h. richterliche Macht an, und charakterisieren den Eigner des Blattes. Die Platte ist nicht signiert.

Über Wappen der Crivelli vergleiche E. A. Stückelberg: Heraldische Funde in „Die Schweiz" 1910, S. 150. Gerster, unter Nr. 465. Schweizer. Geschlechterbuch 1913, S. 146. Über die Exlibris der Äbte von Engelberg vgl. Dr. P. Placid. Hartmann, O. S. B. „Angelomontana" 1914, S. 463.



Fig. 44
Exlibris des Abtes C. A. Crivelli.



Fig. 45
Exlibris des Chorherrn N. P. Peyer.

Die zweite Platte eignet laut Inschrift Niklaus Ludwig Peyer, 1646 bis 1709, Chorherr und Probst des Stiftes Luzern (Fig. 45). Von ihm waren bis jetzt zwei grosse Exlibris bekannt, beide mit dem Protonotarhut, bei Gerster die Nummern 1758 und 1759. Das vorliegende Blatt dürfte er als Chorherr, vor der Wahl zum Probst verwendet haben.

Das auf einem parkettierten Boden ruhende Wappen steht in Frontstellung, und ist überragt von Spangenhelm mit Zirbelbinde. Der ungeteilte Schild weist als einziges Bild das Wappenzeichen des Eigners: das Rad. Zwischen den Hörnern der Helmzierde kehrt es wieder und schwebt dort frei, darüber die Devise: Mori Laboro. Die Farbenverteilung auf den Hörnern ist bei allen drei bis jetzt bekannten Blättern verschieden. Das Ganze umgibt ein Doppelrand, in dem die Legende läuft: D. Nicolaus Ludovicus Peyer Canonicus et . . . . . Johann Ruegg scheint, wie die andern Platten, auch diese gestochen zu haben. Die Kupferplatte wurde nachträglich auf zwei Seiten beschnitten. Sie diente auf ihrer Rückseite als Platte für das Wappenexlibris Rusconi, das Gerster unter Nr. 1953 beschreibt (Fig. 46).



Fig. 46
Exlibris Rusconi.

Zur Nobilitierung der thurgauischen Familie Werli von Greifenberg.

Von Joh. Frick, Herrliberg.

Es hat der um die Erforschung der schweizerischen Ex-libriskunst verdienstvolle Herr Pfr. L. Gerster im Archiv für Heraldik, Jahrgang 1910, Heft 2, in seiner Abhandlung über „Zwei Rheinauerwappen" auch verschiedene Einzelheiten über die ehemalige Adelsfamilie Werli von Greifenberg gebracht, von der, nach Kindler von Knobloch: Oberbad. Geschlechterbuch III, p. 73 H, noch Nachkommen unter dem Namen Meier von Greifenberg im Grossherzogtum Baden leben sollen. Dabei hat aber doch noch manches über dieselbe im Dunkeln bleiben müssen, was sich seither aufgeklärt hat. Man glaubte sich da, namentlich in Bezug auf den Zunamen „von Greifenberg", auf einen Eintrag vom Jahre 1560 in den zürcherischen Ratsmanualen, nach welchen „Wolf Walter von Gryfenberg genannt Werli" die Gerichtsherrlichkeit Greifenberg im zürcherischen Amt Grüningen gekauft hatte, stützen zu können. Die Nachricht verwirrte aber in Wirklichkeit mehr, statt dass sie Licht gebracht hätte, da dieser Eintrag, wie alle diese Ratsmanuale überhaupt, nur der Auszug einer über eine Angelegenheit ausgefertigten Urkunde ist, und nur das für den Rat Wichtige, nicht aber allfällig auch darin geschichtlich Wichtiges, wiedergibt.

Es finden sich nun im Staatsarchiv Zürich unter B V 12, p. 285, B V 18, p. 33 und B V 34, p. 63—65 drei Ratsurkunden, ferner unter C IV, 6 9 eine andere Urkunde, die wichtige Aufschlüsse über diese Familie und deren Nobilitierung enthalten, die als Beilagen teils vollständig, teils im Auszug folgen sollen.

Nach der ersten dieser Urkunden, die namentlich über diese Erhebung der Familie in den Adelsstand wünschenswerte Auskunft gibt, scheint sich Martin Werli, der Vater dieses in obigem Ratsmanual genannten Wolf Walter von Gryfenberg genannt Werli, als ein zu Frauenfeld ansässiger Eigenmann des Klosters Reichenau, in Anbetracht, dass er eine von Landenberg zur Ehe hatte (Veronika von Hohenlandenberg) und auch, dass seine Kinder und Nachkommen Lehen und dergleichen Sachen zu übernehmen fähig seien, etliche Jahre vor 1560, sehr wahrscheinlich 1557, in welchem Jahre der Zuname von Greifenberg erstmals erscheint, von Kaiser Karl (V.) in den Adelsstand habe erheben lassen. Und zwar erfolgte diese Adelsverleihung auf den einfachen Namen „Greifenberg", ohne dass dabei auf ein bisher an allen Ecken und Enden gesuchtes Greifenberg im Thurgau, noch auf das zürcherische Greifenberg oder irgend eine andere Besitzung dieses Namens Bezug genommen worden wäre. Allerdings ist nicht ausgeschlossen, dass auf die Wahl dieses Beinamens vielleicht schwebende Kaufsverhandlungen mit dem damaligen (1557) Besitzer der zürcherischen Gerichtsherrlichkeit Greifenberg, Anton Bosshard zu Winterthur, eingewirkt haben mögen. Diese Unterhandlungen scheinen dann 1560 dem Sohne Martins, Wolf



Walter, mit dem neuen Besitzer dieser Gerichtsherrlichkeit, dem zürcherischen Landsassen Andreas Steiner von Wülflingen, besser geglückt zu sein, zu mehrerem Ansehen und Bekräftigung seines Namens, wie die Urkunde sagt, und mit Erlaubnis des zürcherischen Rates und dessen Geding, mit den dortigen Untertanen in Religionssachen gleichförmige Beamte halten zu wollen.

Wolf Walther erfreute sich aber dieser Besitzung, die er zur Bekräftigung und Stütze seines Adelsprädikates gekauft hatte, nicht lange, schon 1567, nur sieben Jahre später, ist diese Unterlage seines Namens in Händen Diethelm Blarers von Wartensee, eines seiner Verwandten. Eine Verkaufsurkunde scheint nicht mehr zu existieren, ist wenigstens mir unbekannt; auch die zürcherischen Ratsurkunden geben über den Wiederverkauf dieser Gerichtsherrlichkeit Wolf Walters keinerlei Auskunft.

Jedenfalls aber fand die auf den Namen Greifenberg lautende Erhebung Martin Werlis (oder seines Sohnes) in den Adelsstand mit dem dazu gehörigen Symbol, dem Greifen im Wappen[1], statt, ohne eine Berufung auf eine Besitzung des Geadelten mit dem Namen Greifenberg und ohne einen Anspruch der Familie auf adelige Herkunft, wie schon angenommen worden ist.

Zwar lässt der Wortlaut dieser Ratsurkunde, die nur Kopie und nicht Original ist, etwas im Unklaren, ob eigentlich der Vater Martin Werli, oder aber der Sohn Wolf Walter dieser Erhebung in den Adelsstand teilhaftig geworden sei. Für das erstere spricht der Umstand, dass auch, wie sich hernach zeigen wird, Wolf Adam, der Bruder Wolf Walters, mit dem Prädikat von Greifenberg genannt wird, fürs zweite aber die Tatsache, dass der Vater Martin Werli in allen Urkunden, wenigstens in denen, die mir zu Gebote standen, nie mit dem Prädikat „von Greifenberg“ benannt ist. Wenn er auch von 1557 an mit dem Greifen gesiegelt haben soll, so ist das vielleicht eine blosse Anmassung, die leicht begreiflich ist, weil der Greif für seine Stellung doch ein imponierenderes Wappenbild war als das einfache W, mit dem er bis dahin gesiegelt hatte.

Sicher ist eines: Nur seine beiden Söhne aus zweiter Ehe mit der von Landenberg, Wolf Walter und Wolf Adam, führen urkundlich den Titel „von Greifenberg“, nie aber die Söhne aus seiner ersten Ehe. Wenn auch bei urkundlicher Erwähnung der letztern dem Schreiber in der Eile der Zuname „von Greifenberg“ aus der Feder geflossen, so hat er doch sofort den Irrtum erkennend, diese Worte durchgestrichen, und wenn auch gleichzeitig und später einzelne Chronisten und Genealogen auch diesen Söhnen oder deren Nachkommen das Prädikat „von Greifenberg“ beilegten, so ist das nur einer damals leicht begreiflichen Neigung zur Höherstellung der in grossem Ansehen stehenden ganzen Familie oder der Unkenntnis der Sachlage zuzuschreiben.

Martin Werli ist der bis jetzt einzig bekannte Sohn jenes Johannes Werli von Frauenfeld, der im Jahre 1512 Anführer der thurgauischen Hilfstruppen im Papstzug und 1515 Anführer von solchen im mailändischen Kriegs-

[1] Ein anscheinender Siegelstempel der W. v. G. im Schweiz. Landesmuseum (Katalog der Sammlungen der Antiqu. Ges. III, S. 106).

zug war, und als Hauptmann und Landgerichtswaibel und dann bis um 1527 als Landammann im Thurgau genannt ist.

Martin Werli, der von 1527 an dieser, seines Vaters Stelle, als Landammann im Thurgau amtete, war zweimal verheiratet. Aus seiner ersten Ehe mit Margaretha Huntbiss von Waltrams, aus einem schwäbischen Geschlechte, entsprossen drei Söhne, Peter, Ludwig und Hans Heinrich. Martin Werli wird zum Jahre 1531 mit dieser seiner Ehefrau genannt. Sie muss aber bald hernach verstorben sein, wenn man seinem Sohne zweiter Ehe, Wolf Walter, bei dessen 1560 erfolgten Kauf von Greifenberg, nur mindestens ein Alter von 22—25 Jahren geben will. Martins zweite Gemahlin, Veronika von Hohenlandenberg, von Julius Studer in seiner Geschichte der Edlen von Landenberg, Stammtafel V, als eine Tochter Hans Ulrichs auf Hegi und der Agnes von Mülinen bezeichnet, schenkte ihm in der Folge auch noch zwei Söhne, Wolf Walter und Wolf Adam. Sie verehelichte sich dann nach dem 1564 erfolgten Tode Martin Werlis mit dem Junker Hans Heinrich von Mandach zu Frauenfeld und wird noch als dessen Witwe in einem Rechtsstreite von 1589 zwischen dem Landvogt Hans Peter Röist zu Andelfingen, als Vogt der Kinder erster Ehe ihres verstorbenen Ehemannes Hans Heinrich von Mandach und ihr selbst, nebst ihren beiden Söhnen erster Ehe, Wolf Walter und Wolf Adam, bezeichnet.

Martin Werli selbst wird urkundlich, wie oben angedeutet, nie von Greifenberg zubenannt. Er versah von seines Vaters Tod 1527 an bis in sein höheres Alter die Landammannstelle im Thurgau, trat dann diese später an seinen Sohn Peter ab, um sie nach dessen Ableben um 1562 bis zu seinem 1564 erfolgten Absterben, noch einmal zu übernehmen (zu 1562 vgl. St. A. Z., F I 52, p. 120, Lehenbücher). Zum letztenmal tritt er in einer zürcherischen Urkunde vom 12. August 1564 als derzeitiger Landammann im Thurgau und Ratsherr zu Frauenfeld auf, als er an diesem Tage im Hofe seines Hauses unter freiem Himmel mit den hiezu Bevollmächtigten zusammenkam, um, da er krank und übelmögend, seinem letzten Willen, namentlich für seine Kinder erster Ehe wegen seiner Hinterlassenschaft in Form eines Testaments Ausdruck zu geben (St. A. Z., C IV. 6, 9). Bald hernach starb er und hinterliess, wie schon bemerkt, drei Söhne aus erster Ehe, wovon aber einer schon verstorben, und zwei aus zweiter Ehe.

Peter ist sehr wahrscheinlich der älteste Sohn Martin Werlis, da er an Stelle seines Vaters bis zu seinem um 1562 erfolgten Tode die Landammannstelle inne hatte; er wird darauf wieder durch seinen alten Vater ersetzt. Nach Puppikofer, Geschichte von Frauenfeld, p. 209, siegelt er ebenfalls mit dem Greifen und nennt sich „von Greifenberg", oder wird mit dem Zunamen „von Greifenberg" benannt, jedoch nicht mit Recht. Nach der Testamentserrichtung von 1564, die, wie schon gesagt, die Kinder Martins erster Ehe betraf, ist er nämlich als ein Sohn aus dieser Ehe aufzufassen und als ein Bruder Ludwigs, der sich auch nie von Greifenberg benannte. Er gehörte daher mit diesem zu den Kindern Martins, die der Adelsverleihung nicht teilhaftig geworden sind. Die



ganz gleiche Erscheinung wird sich nochmals bei einem andern Mitgliede dieser Familie zeigen.

Peter war verehelicht mit einer von Greut. Katharina von Greut, der Witwe Melchiors von Landenberg auf Herdern, deren Kindern er Vogt war, nennt ihn nämlich 1554 ihren Schwager (Thurgauische Beiträge, Heft 8, p. 112). Er hinterliess, wie oben bemerkt, bei seinem um 1562 erfolgten Ableben Kinder, deren Schicksale zur Zeit unbekannt sind.

Ludwig, der zweite Sohn aus Martins erster Ehe, urkundlich auch nie von Greifenberg genannt, wird nach seines Vaters Martin Tod 1564 ebenfalls zum Landammann im Thurgau gewählt. Aber schon 1568 bittet der Vogt, Hans von Wellenberg zu Rheinau, den Rat zu Zürich für seinen Tochtermann Hans Melchior Werli, da dessen Vater Ludwig Werli Krankheits wegen die Landammannstelle doch nicht mehr wohl zu versehen vermöge und sie voraussichtlich bald frei werde, dieselbe seinem Tochtermanne und Sohne Ludwigs, der ja doch schon zeitweiliger Vertreter seines Vaters gewesen, verleihen zu wollen (St. A. Z., B V 18, p. 33). Ludwig war verehelicht mit Anna Hürus ab Homburg (St. A. Z., J 431 b, p. 241); diese soll nach Bucelin eine Tochter des Ratsherrn Mauriz Hürus zu Konstanz und der Waltpurg Blarer zu Güttingen gewesen sein. Ludwig hinterliess, soviel bekannt, zwei Söhne, Hans Melchior und Hans Theobald, und eine ungenannte Tochter.

Hans Melchior, der nach seines Vaters Ludwig Werlis Tod ebenfalls als Landammann zu Frauenfeld amtete, wird ausdrücklich als Bruder des Abts Theobald zu Rheinau bezeichnet. Er soll den 30. September 1597 zu Rheinau gestorben und in der dortigen Kirche begraben worden sein; er vermachte derselben 100 Gulden. In einem Fenster auf der Gesellenstube zu Rheinau soll sich eine Glasscheibe mit seinem und seiner Ehefrau Wappen und der Jahrzahl 1588 befunden haben (St. A. Z., J 431 b, p. 279). Er war verehelicht mit Elisabetha Wellenberg, Tochter des Johannes Wellenberg, Vogt zu Rheinau und Bruders des Abts Bonaventura daselbst, und der Maria Himmler. Der zum Jahre 1599 unter Abt Gerold I. genannte Präfekt zu Rheinau, Johannes Werlin, mag sein Sohn gewesen sein (St. A. Z., J 431 b, p. 359).

Hans Theobald, Ludwigs zweiter Sohn[1], widmete sich dem geistlichen Stande, tat 1558 Profess zu Rheinau, wurde 1564 Prior und den 21. März 1565 zum Abt daselbst gewählt, welchem Amte er bis zu seinem Tod, 21. Aug. 1598, vorstand (St. A. Z., J 431 b, p. 241). Hier ist die Stelle, wo abermals eine Usurpation des Namens von Greifenberg und des Greifenwappens eintritt. Abt Theobald war (nach St. A. Z., J 431 b, p. 241 und p. 279) ein Bruder Melchiors und ein Sohn Ludwigs, und daher ein Nachkomme Martins erster Ehe und somit eigentlich nicht berechtigt, das nur den Kindern zweiter Ehe zustehende Wappen zu führen. Offenbar fand er wie seinerzeit sein Oheim, Landammann Peter, das Wappen mit dem Greifen seiner hohen Würde eher entsprechend, als das ihm eigentlich zustehende einfache Wappen. Dass er sich aber auch des Zunamens

[1] vgl. Schweizer. Archiv für Heraldik 1910, S. 168.



„von Greifenberg“ bedient hätte, wie das der gerne etwas übertreibende Bucelin und andere Chronisten in ihren Werken dartun, ist nicht richtig. Weder er selbst, noch seine Zeitgenossen nennen ihn mit diesem Zunamen. So wird die Wappenscheibenschenkung des Rats von Zürich einfach an den Abt „Weerlin von Rynow“ gerichtet. Den untrüglichsten Beweis aber liefert Vogt Joh. Wellenberg zu Rheinau in seiner Bittschrift an den Rat zu Zürich, in der er für seinen Tochtermann Hans Melchior Werli, den Bruder des Abts, um die voraussichtlich frei werdende Landammannstelle bittet. Er schrieb in allem Eifer „Hans Melchior Werli von Greifenberg genannt“, hat aber sofort den Irrtum bemerkend, die drei Worte „von Greifenberg genannt“ als ungehörig durchgestrichen. Nun ist einleuchtend, dass was dem einen Bruder nicht zukam, auch dem andern nicht zugehörte.

Was die ungenannte Tochter Ludwigs anbetrifft, so war dieselbe an den Stadtschreiber Hans Jakob Locher zu Frauenfeld verheiratet, denn dieser nennt in oben erwähnter Testamentsausrichtung von 1664 Ludwig Werli seinen Schwäher.

Hans Heinrich, der dritte Sohn Martin Werlis erster Ehe, wurde den 6. Februar 1548 gegen 10 Gulden rheinischen Einkaufs und mit dem Gedinge, dass seine Erben vorkommenden Falls seine Kinder zu versorgen und zu erziehen hätten, als Bürger Zürichs angenommen. Als 1564 sein Vater, der alte Landammann Martin Werli zu Frauenfeld, im Hofe seines Hauses hauptsächlich dieses Sohnes wegen, der in schwierigen ökonomischen Verhältnissen stand, die Testamentserrichtung vornahm, liess sich dieser Sohn für sich und seine drei Kinder durch den Landschreiber Ulrich Locher vertreten; er stand damals zu Bologna in der päpstlichen Garde und gab durch ein von Gardehauptmann Joh. Bilgrin von Bürolingen (Beroldingen) besiegeltes Schreiben seine Zustimmung dazu kund. Er ist also verheiratet gewesen und hatte drei Kinder. Man geht vielleicht nicht fehl, wenn man jenen Hans Diebolt Werli, Klosterherrn zu Rheinau, der mit zwei andern Kollegen, unzufrieden mit der bevorstehenden Wahl Hans Theobalds zum Abte, mit vielen Briefen und Geldern Ende 1564 (oder Anfang 1565) nach Rudolfszell zog, und von Landammann Werli zu Frauenfeld (wohl Ludwig nicht Martin) als seinen Neffen, zurückgebracht wurde, als eines dieser drei „Kinder“ annimmt (Archiv f. Heraldik 1910, II.).

Die, wie Pfr. Gerster meint, allerdings etwas merkwürdigen Vornamen Wolf Walter und Wolf Adam waren damals nichts ungewöhnliches, gab es doch in jener Zeit auch einen Wolf Dietrich Reding im Thurgau. Und wenn man bedenkt, dass Glieder des Hauses Landenberg, in dem zurzeit der Vorname „Wolf“ auch vorkam, Patenstelle an diesen ihren Verwandten versehen haben werden, ist die Sache bald erklärt. Diese beiden Wolf Walter und Wolf Adam waren Söhne aus Martin Werlis zweiter Ehe mit Veronika von der Hohen-Landenberg und allein berechtigt, Wappen und Titel „von Greifenberg“ zu führen.

Wolf Walter von Greifenberg genannt Werli, sesshaft zu Lommis im Thurgau, kaufte, wie schon erwähnt, ganz gegen Schluss des Jahres 1560 von Andreas Steiner zu Wülflingen die zur Begründung seines Adelstitels

sehr erwünschte Gerichtsherrlichkeit im Zürcher Amte Grüningen. Wohnhaft war er nie auf Greifenberg, sondern er hielt sich immer zu Lommis auf. In den Akten der Vogtei Wetzikon (St. A. Z., A. 153, I.) haben sich fünf Aktenstücke erhalten, die Kunde von diesem Gerichtsherren auf Greifenberg geben. In diesen mit seinem Siegel besiegelten Akten, von denen das erste, vom 6. X. 1561 datierte, als einziges noch sein Siegel mit dem Greifen trägt (siehe Fig. 47)[1], wird er abwechselnd Gerichtsherr zu Lommis, Bärentswil und Adentswil, oder auch sesshaft zu Lommis und Gerichtsherr zu Greifenberg genannt. Das letzte Aktenstück, das über seine dortige Herrschaft Zeugnis gibt, ist datiert vom 13. Juni 1566. Bald nachher befindet diese, die ihm einst für seinen Namen so wichtig schien, sich in den Händen eines seiner Verwandten. Zum letztenmal erscheint er in zürcherischen Akten im Verein mit seinem Bruder Wolf Adam und ihrer noch lebenden Mutter (V. v. Z. 2), (die irrtümlich in der Ratsurkunde [B V 12, p. 285] schon 1560 selig genannt ist), in dem schon erwähnten Streit mit Landvogt Röist zu Andelfingen, dem Vogte der Kinder seines seligen Stiefvaters, den 17. März 1589 (St. A. Z., B V 31, p. 63—65). Ob er verehelicht war, lässt sich aus den angeführten Urkunden und Akten nicht ersehen.



Fig. 47

Wolf Adam genannt von Greifenberg, der zweite Sohn aus Martin Werlis zweiter Ehe, ist mir nur aus obigem Rechtsstreit mit Landvogt Röist zu Andelfingen bekannt. Er war verehelicht und machte in diesem Streite eine Ansprache an 108 zum Heiratsgut seiner Frau gehöriger Gulden geltend. Es mag nicht unrichtig sein, wenn man den im „Archiv“ 1910, Heft 2, von Pfr. Gerster genannten Junker Wolf Heinrich von Greifenberg, Ratsherr zu Frauenfeld, von dem dann nach Kindler von Knobloch, Oberbad. Geschlechterbuch III, p. 73, die Meier von Greifenberg in der Mortenau abstammen sollen, als einen Sohn dieses Wolf Adam von Greifenberg annimmt.

Eine genauere Forschung und vollständige Abfassung einer Geschichte dieses thurgauischen Geschlechtes, und das Wie und Warum, dass diese Familie, dem einfachsten Stande angehörend, schon bei ihrem ersten Erscheinen in der Geschichte eine so achtungsgebietende Stellung einnimmt, und die fünf ihrer Angehörigen nacheinander in der höchsten Beamtenstelle sieht, die damals das Thurgau einem Thurgauer zu bieten vermochte, die Landammannstelle, das zu ergründen wäre doch wohl der Mühe wert und soll einem thurgauischen Forscher überlassen bleiben.

Ein Stammbaum für diese Zeit würde sich etwa folgendermassen gestalten.

---

[1] Der edle und veste Wolff Walther von Gryffenbärgs zü Lumiß, diser Zyt Grichtsherr zü Bärentschwyl und Adentschwyl, Junckherr, siegelt Montag den 6. Oktober 1561 (St.-A. Zürich, A 153. I).



Johannes Werli
1512 Anführer der thurgauischen Hilfstruppen im Papstzug, 1515 Anführer derselben im mailändischen Kriegszug: Hauptmann und Landgerichtswaibel, und bis 1527 Landammann im Thurgau.

Martin
von 1527 an Landammann im Thurgau an seines Vaters Stelle, und wieder 1562—1564 an seines Sohnes Peter sel. Stelle: lässt sich 1557 (oder s. Sohn Wolf Walter) auf den Namen von Greifenberg von Kaiser Karl V. in den Adelsstand erheben; † um 1564.
ux.: 1) Margaretha Huntpiß von Waltrams, 1531. 2) Veronika von Hohenlandenberg, Tochter Hans Ulrichs auf Hegi und der Agnes von Mülinen, verehelicht in 2. Ehe mit Jkr. Hs. Heinrich von Mandach zu Frauenfeld; 1589 dessen Witwe genannt.

1
Peter
Landammann im Thurgau, 1554 Vogt der Kinder Melchiors von Landenberg sel., Schwager von dessen Witwe Kath. v. Greut, 1557 Bürger, zu Frauenfeld, 1564 alt Landammann sel.
ux.: N. von Greut, 1554, hat Kinder.

1
Ludwig
1568 Landammann im Thurgau an Stelle seines Vaters Martin.
ux.: Anna Hürus ab Homburg, Tochter des Mauritz, Ratsherrn zu Konstanz und der Waltpurg Blarer zu Güttingen.

1
Hans Heinrich
den 6. II. 1548 Bürger Zürichs, 1564 in der päpstl. Garde zu Bologna, verehelicht, hat 3 Kinder.

Hans Diebolt
Klosterherr zu Rheinau. Flieht 1564 mit 2 andern Klosterherren nach Rudolfszell.

2
Wolf Walter
gen. von Greifenberg
Gerichtsherr zu Lommis und Greifenberg, kauft 1560 die Gerichtsherrlichkeit Greifenberg bei Grüningen, verkauft dieselbe um 1567 an s. Verwandten Diethelm Blarer v. Wartensee, hat 1589 mit s. Bruder Wolf Adam für sich und ihre Mutter Veronika von Landenberg Erbstreit mit Landvogt Haus Peter Röist zu Andelfingen als Schwager und Vogt ihres Stiefvaters Hs. Heinr. von Mandach sel. zu Frauenfeld hinterlassenen Kindern.
Unverehelicht?

2
Wolf Adam
gen. von Greifenberg
1589 Mithafter im Erbstreit s. Bruders Wolf Walter und ihrer Mutter V. v. L. wegen der Hinterlassenschaft ihres Stiefvaters Hans Heinrich von Mandach sel. zu Frauenfeld.
Verehelicht. 1589.

Junker **Wolf Heinrich von Greifenberg**,
Ratsherr zu Frauenfeld.

Die **Meier von Greifenberg**
in der Mortenau.

Hans Melchior
an Stelle s. Vaters Ludwig Landammann im Thurgau, † 30. IX. 1597 zu Rheinau, begraben in dortiger Kirche, vermacht derselben 100 fl.
ux.: Elisabetha Wellenberg, Tochter des Joh., Vogt zu Rheinau und der Maria Himmler.

Hans Theobald
1558 zu Rheinau, 1564 Prior daselbst, 1565 III. 21.—1598 VIII. 21. Abt zu Rheinau.

N. (filia)
mar.: Hans Jakob Locher, Stadtschreiber zu Frauenfeld. 1564

Johannes
1599 Präfekt zu Rheinau.

Urkundliche Beilagen:

I. Ratsurkunde von 1560 XII. 23. (Staatsarchiv Zürich B V 12, pag. 285).

Wir Burgermeister und Rath der Statt Zürich thund khundt mängklichem mitt dißem Brief: Als der vest unnser lieber getrüwer Wolff Walther von Gryffenberg genannt Werli säßhaft zu Lomiß in der Graafschaft Thurgoüw, vor unns erschinnen, unnd hatt angezeigt, nachdem wyland sin lieber Vatter sich mitt siner lieben Muter dero von Lanndenberg selig eelich verhyrat unnd derselb glych wie Anndere zu Frouwenfeld mitt Lybeigenschafft dem Gotzhus Rychenouw verpflicht, hette er sich zu Erledigung sollicher Dienstbarkeit, ouch damitt er und syne eelichen Kind und stammen der gewonlichen Lehen unnd anderer Sachen, wie sich die Fäl zutragen möchten, vehig, vff den Nammen Gryffenberg von Keyser Carolo hochloblicher Gedechtnus selig vor etwas Jaren adlen lassen. Diewyl dann er die Gricht zu Gryffenberg mitt aller Zugehördt und Rechtsame inn unnser Grafschafft Kyburg und Herschaft Grüningen gelegen durch die Boßsharten bishar inngehept, von unnserem lieben Landseßen Andreasen Steyner zu Wülflingen vmb ein genampte Summa Geltz zu mererm Ansehen unnd Bekrefftigung synes Nammens erkoufft, bat er uns gantz vlyßig, wir welten zu sollichem Kouff unseren Gunst und Willen geben.

Wann nun wir von Oberkeits wegen den Zug dartzu gehept, so haben wir unns desselben hiemitt wüssentlich gegen gesagtem Koüffer verzigen und im den Kouff inn allerwyß und Maaß, wie er den mitt dem Steiner gethan, gnedigklich vergünstiget, bewilliget und zuglassen, doch mitt dem heiteren Anhang und Geding, daß bemelter Wolf Walther von Gryffenberg zu jederzyt nach siner Gelegenheit Amptlüth der Ännden haben, die sich unnser Religion, ouch Mandat und Satzungen glychförmig bewysen und dem allem nitt widerwertig erzeigen noch halten söllen, wie dann er sich des embotten und zugesagt hatt, on alle Geverd.

Vnnd des zu warem Urkhundt haben wir unnser Statt Zürich Secret Insigel offentlich lassen hencken an disen Brief unnd dem von Gryffenberg vff sin beger besiglet geben, Mentags den 23. Wolfmonats nach der Geburt Christi unsers Herren gezalt 1560 Jar.

II. Hans Heinrich Werlis Vermächtnisbrief, datiert 1564 VIII. 12.
(Staatsarchiv Zürich, C. IV. 6, 9, Orig.-Perg.).

(Auszug).

Schultheiss und Rat von Frauenfeld urkunden, dass, als sie auf Begehren ihres Mitrates und derzeitigen Landammanns im Thurgau, Martin Werli zu Frauenfeld, unter freiem Himmel im Hofe seines Hauses, ratsweise zusammen gekommen, nach Verlesung eines von seinem in päpstlichen Diensten zu Bologna stehenden Sohne Hans Heinrich Werli gesandten und vom päpstlichen Gardehauptmann Joh. Bilgeri von Beroldingen besiegelten Vollmachtbriefs, nach welchem sich dieser Sohn allen väterlichen Anordnungen betreff seines künftigen Erbguts, willig zu unterziehen versprochen, derselbe im Beisein und Mithülfe seines Sohnes Wolf Walters von Greifenberg genannt Werli, von Lommis, Ulrich Lochers Land-



schreiber zu Frauenfeld als Vogt des landesabwesenden Sohnes Hans Heinrich Werli und seiner drei Kinder, Hans Jakob Lochers des Stadtschreibers zu Frauenfeld im Namen seines Schwähers Ludwig Werli, durch seinen Redner Nikolaus Kappeller vor dem Rat habe vorbringen lassen wie es nach seinem Tode mit seiner Hinterlassenschaft gehalten werden solle: Da sein Sohn Hans Heinrich Werli einen bedeuteten Teil seines zukünftigen väterlichen Erbteils bereits bezogen, auch viele Schulden habe, so sei nun sein letster Wille und Meinung, derselbe solle nicht desto minder neben seinem Sohne Ludwig und seines Sohnes Peter, des alten Landammann sel. Kinder, Erbe seiner Hinterlassenschaft sein, jedoch solcher gestalt, dass aus dem Erbteil den er über das bereits Empfangene erhalte, vorerst seine Schulden bezahlt und ein allfälliger Überschuss einem Vogt zu Handen seiner Kinder übergeben werden solle, von den 300 fl. aber, die ihm, dem Vater, seine verstorbene Ehefrau Margaretha Huntpiss sel. aus ihrem eigenen Gute, zu Eigentum vermacht, solle demselben seinen gebührenden Teil, 100 fl., als eigentümlich ausbezahlt werden, sowie 40 fl. von Frau Veronika von Landenberg ihrer Tochter, für seinen Teil am Hausrat, und zwei ausgerüste Bettstatten, wie die einem jeden seiner Erben zukommen. Wäre aber der Fall, dass seine Schulden sich nicht so weit erstreckten, so solle ihm eine Gült, haftend auf Kläuwi Senn und seinen Mithaften zu Islikon, und zwar ein jeder Mütt Kernen um 30, und jeder Malter Haber um 40 fl. gerechnet, vor allen andern Erben zu Eigentum angehören, doch so, dass nur die jährliche Nutzung ihm ausbezahlt, das Hauptgut aber seinen Kindern aufbewahrt werde. Sein Silbergeschirr, auch Kleider, Kleinote, Gewehr, Harnisch und solche Sachen, solle insgesamt seinem Sohn Ludwig und seines Sohnes Peter sel. Kindern zugestellt und seinem Sohne Hans Heinrich gebührenden Teil, an Geldeswert, dem Vogt zu Handen seiner Kinder, übergeben werden.

Auch habe er sich vorbehalten, diese seine Anordnungen nach seinem Willen und Gefallen jederzeit zu mehren oder zu mindern oder gar aufzuheben.

Samstag nach St. Laurenzentag 1564.

(Siegel der Stadt Frauenfeld hängt, gut erhalten).

III. Ratsurkunde von 1568 III. 8. (Staatsarchiv Zürich B V 18, pag. 33).

Wir Burgermeister und Rath der Statt Zürich thund khundt mängklichem mitt disem Brief, das vor unns erschienen ist der vest Hans Wellenberg, des Gotzhus Vogt ze Rhynouw, sambt synem lieben Tochterman Hanns Melchior Werli von Gryffenberg genannt[1] und uns zu erkhennen geben, demnach vermelts synes Tochtermans lieber Vater, Ludwig Werli, Landtamman der Landtgrafschafft Turgöw, jetz etliche Malen von Gott dem Allmechtigen mitt Lybs Kranckheit angriffen worden, das er gedachtem synem Ampt und Dienst nit wol vorstaan mögen, damit nun gedachter syn Tochterman inne denn Vater (wie er dessen selbs gantz trungenlich begert), by synem Leben an söllichem Ampt und Dienst, so es die Noturfft erforderet, versehen könne und dann vf syn Absterben

[1] letztere drei Worte sind durchstrichen.

bym Ampt blyben möchte, bette er uns im namen synes Tochtermans gantz vlyßig, Ime dasselbig Ampt jetz gehörter massen gnedigklich zu verlychen, in Hoffnung, er sich dermassen das gmein Eydtgenossen, ouch die Landtvögt und ein Landtschafft synen wol benügig und zufrieden syn, halten werde.

Vnnd wann nun wir unns erinneret, das vermelts Jungen Werlis Groß-vater und Vaters Bruder an söllichem Ampt und Dienst trüwlich und wol, wie ouch jetz syn Vater, gedienet und das ungklagbarlich versehen, so habent wir gedachten Hans Melchior Werli desselbigs, ouch der Fürschrifften, so syner halb an uns beschehen, deßglychen gesagts synes Schwahers bittlichs Ansuchen geniessen lassen und gemeltem Hans Melchior Wernli für unnser Stim, inn syn und synes Schwähers Anbringen einhelligklich unsern Willen geben, Also das er synen Vater by synem Leben, wo es die Notturfft erforderet, in sollichem Ampt und Dienst versehen soll und dann vff syn, des Vaters, Absterben, an syn statt in söllich Ampt tretten und hiemitt unserteyls zu einem Landtamman der Eydgnosschaft im Turgöw angenommen und bestetiget syn, doch das er vff nechster eydtgnössischer Tagleistung erschynnen und die gebürend Eydtspflicht sölliches Ampts halber thun sölle.

In Chrafft diß Briefs, daryn wir deß zu Vrkhundt und Zügknuß unser Statt Zürich Secret Insigel offentlich haben drucken lassen, Mentags den achtenden tag Mertzens nach der Geburt Christi gezalt 1568 Jars.

IV. Ratsurkunde von 1589 III. 17. (Staatsarchiv Zürich, B V 31, pag. 63—65).
(Auszug).

Salomon Hirzel Statthalter, Heinrich Thommann alter Landvogt im Thurgau, Hans Konrad Escher alter Landvogt zu Baden und Konrad Meyer, all vier des Rats zu Zürich und Schiedleute, urkunden,

dass, als die edlen und festen Wolf Walter und Wolf Adam genannt Werli[1] von Greifenberg, Gebrüder, im Thurgau wohnhaft, im Namen ihrer selbst und ihrer Mutter Frau Veronika von Hohenlandenberg, den Hans Peter Röist, Vogt zu Andelfingen, als Schwager und Verwalter des edlen Hans Heinrich v. Mandach sel. zu Frauenfeld, als ihres Stiefvaters und Ehemanns, hinterlassenen Kindern Gut, um Ausrichtung eines, laut 1589 zu Rheinau vertraglich versprochenen Leibdingzinses an ihre Mutter, sowie um Bezahlung einer ihrerseits persönlichen Schuldforderung an diese Hinterlassenschaft, vor dem Rat zu Zürich angegangen hätten, nun in Güte und Einverständniss beider Partheien, durch obige Schiedsleute dahin entschieden worden sei:

es soll den beiden Gebrüdern von Greifenberg und ihrer Mutter, für ihre Ansprache an die Hinterlassenschaft des verstorbenen Hans Heinrich von Mandach zu Frauenfeld, als ihres Stiefvaters und Ehemanns, die allein noch aus dieser Hinterlassenschaft übrig gebliebene Gült zu Marthalen, die jährlich 3 ½ Mütt Kernen, 3 ½ Mütt Roggen und 1 Malter Haber, je im dritten Jahr nur 3 Mütt Haber, Zins ertrage, als Eigentum zugehören, dagegen sollen die beiden Ge-

[1] „genannt Werli“ gestrichen.



brüder von Greifenberg pflichtig sein, einen 15 fl. betragenden Leibdingzins, den der Vogt Röist bis jetzt an des von Mandach sel. Sohn, der im Kloster St. Gallen sei, entrichtet habe, auf sich selbst zu nehmen und jährlich aus dieser ihr zugesprochenen Gült, auszubezahlen, ebenfalls soll Wolf Adam mit einer aus dem Heiratsgut seiner Ehefrau herrührenden Forderung von 108 fl. Hauptgut, an diese Hinterlassenschaft, auf die Gült verwiesen sein, das die beiden Brüder nach ihrem Gutfinden selbst miteinander abzumachen hätten, was aber die 25 fl. anbetreffe, die Frau Veronika von Hohenlandenberg als nicht ihr zugehörig, von Hans Heinrich Ott, Bürger Zürichs, als ihr vermeintlich Gut, empfangen, möge sie dieselben behalten und Vogt Röist angehalten sein, diese Summe samt ergangenen Kösten dem Hans Heinrich Ott zurückzubezahlen.

Montag, den 17. März 1589.

(Siegler: die 4 Schiedsleute).

Abt Rudolf Wülflinger, † 1445.

Ein Wettinger Abt am Basler Konzil. Am Anfang der dreissiger Jahre des 15. Jahrhunderts erscheint ein Zisterzienser Mönch mit Namen Rudolf Wülflinger als Schaffner in Riehen bei Basel, wo das Kloster Wettingen seit 1287 einen Dinghof besass. Er übte hier gegenüber den an die Kirchenversammlung gereisten Prälaten dieselbe Gastfreundschaft, die später seine Nachfolger, welche zu Wettingen die Badener Tagsatzungsabgeordneten so häufig bewirteten, in überreichem Masse ihren Gästen erzeigten. Daneben zeichnete er sich als bau-, kunst- und wappenfreudiger Mann aus. Eine ganze Reihe von Denkmälern

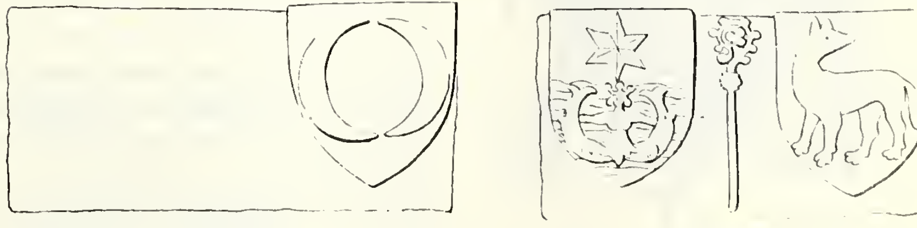


Fig. 48 Fig. 49

erinnern heute noch an seine Liberalität und seine Kunstliebe. Vom Jahre 1434 bis 1445 war Rudolf Wülflinger Abt des Zisterzienser Klosters Wettingen und erhielt als solcher am 27. Juni 1439 die Pontifikalien. Wülflinger besass von Hause aus ein Wappen, bestehend aus zwei sich zugewendeten Halbmonden (Fig. 48); diesem fügte er einen zweiten Schild mit redendem Wappenbild, nämlich einen Wolf, bei. Dieses Schildpaar, begleitet vom Abtstab, findet sich auf den meisten von Wülflinger bestellten oder gestifteten Denkmälern.

Der kunstfreundliche Zisterzienser hat im „Galilea", d. h. im kleinen Kreuzgang des Kartäuserklosters zu Basel ein Fenster, bezw. ein Glasgemälde einsetzen lassen, dessen Beschreibung auf uns gekommen ist; ebenda stiftete er

Wandgemälde, darstellend Szenen aus dem Leben des hl. Bruno, des Gründers des Kartäuserordens; sie ruhen zum Teil unter der Tünche. Im benachbarten Dorf Riehen liess er auf der Besitzung seines Klosters bauen; die Eckquadern seines Hauses sind heute noch an Ort und Stelle erhalten und zeigen in kräftigem Sandsteinrelief die Schilde der Abtei Wettingen und ihres Vorstehers, dazwischen den Krummstab (Fig. 49)[1]. Schon Conrad Schnitt hat den Stein zur Zeit der Reformation beachtet und in sein in Berlin aufbewahrtes Skizzenbuch aufgenommen. Ein prächtiges Monument seines Kunsteifers ist aus seinem Kloster nach Aarau übertragen worden: wir meinen die schöne, reichgeschnitzte gotische Truhe.

In Wettingen selbst sieht man in den Fenstern des Nordarmes des Kreuzganges ein Glasbild des hl. Ordenspatrons Bernhard von Clairvaux, gestiftet von unserm Abt; im Boden des Klosters war sodann, ausgezeichnet mit Krummstab und Wappenschilden, die schlichte Grabplatte des Abts; der Zürcher Antiquar Schulthess hat eine Zeichnung davon hinterlassen. *E. A. S.*

Ex-libris Rusillion.

Cet ex-libris est attribué à François-Louis Rusillion, né en 1751 et décédé en 1821 à Yverdon. La famille Rusillion est originaire de Belmont sur Yverdon. Plusieurs de ses membres se sont distingués au service étranger. En 1694 Jean-Rodolphe fut reçu bourgeois d'Yverdon. Il était fils du Capitaine Rusillion au service de France.



Fig. 50

François Louis Rusillion, propriétaire de notre ex-libris, était fils de David-François et de Marianne Jeanneret. Après avoir servi en France comme capitaine dans le régiment suisse de Castella, puis dans celui d'Erlach, il revint en 1791 dans son pays, où il obtint une place de receveur des sels et le grade de major de dragons, et vivait dans sa terre des Rochats près d'Yverdon[2]. Il avait épousé une Dlle Marcuard. Il fut admis en 1794 dans le patriciat de Berne. Resté fidèle à cette république quand éclata la révolution dans le Pays de Vaud, il fut arrêté par ordre du général français Brune et envoyé à Paris où il subit une détention de plusieurs mois dans la prison du Temple. Dès lors il se mit au service des princes français émigrés.

[1] Siehe auch: *Archives héraldiques* IX, 1895, S. 17.

[2] voir: Frédéric Barbey, La mort de Pichegru, page 63 et ss. Lausanne, Payot, 1909.



Par l'intermédiaire de Pichegru il entra dans la conspiration de Georges Cadoudal, mais fut arrêté avec ce chef à Paris et condamné à mort par arrêt du Tribunal criminel de la Seine du 10 juin 1804. Les supplications de sa famille appuyées par le général Rapp, fléchirent l'empereur Napoléon, qui commua la peine capitale en une réclusion de quatre ans, après lesquels le condamné devait s'engager à ne plus remettre les pieds sur le territoire français. Ayant refusé d'adhérer à cette condition, Rusillion fut détenu au château d'If jusqu'à la chute de l'empire. Présenté à Louis XVIII, le 26 mai 1814, il reçut de ce monarque le grade de maréchal de camp en récompense des services qu'il avait jadis rendus à la cause royale. Il mourut à Yverdon le 26 octobre 1821.

Crottet, dans son *Histoire de la ville d'Yverdon,* nous apprend que François-Louis Rusillion avait laissé deux fils: l'aîné, 1° Rodolphe, s'est marié en Allemagne où il est mort; ses deux enfants Georges (marié) et Jean Wilhelm demeuraient à Francfort en 1859. Le cadet, 2° François-Frédéric était allié de Brackel, famille d'origine courlandaise qui possédait alors la seigneurie de Chamblon sur Yverdon. Il était capitaine au service d'Angleterre, dans le régiment de Roll, et mourut à Yverdon le 28 décembre 1853. Son fils Frédéric Rusillion était, selon Crottet encore, en 1859, capitaine au service de Naples dans le 4e régiment suisse. Il se distingua à l'attaque d'une barricade lors de l'insurrection de Naples en 1848, où il perdit un bras. Il fut décoré à cette occasion.

Armoiries communales suisses.

St-Prex.



Fig. 51
Armoiries de St-Prex.

St-Prex est un ancien petit bourg fortifié qui appartenait au Chapitre de Lausanne. Il est situé sur un promontoire du lac Léman. Il compte actuellement 700 habitants et fait partie du district de Morges.

Les armoiries actuelles de St-Prex sont: *de sable à la fleur de lis d'argent* (fig. 51). Cette fleur de lis apparaît déjà au XVIIe siècle. Voici un croquis d'un sceau (fig. 52) qui, d'après une note de M. Alexis Forel, propriétaire à St-Prex, a été trouvé apposé sur un acte de passation d'un pré à record en 1665. Une fleur de lis était sculptée, avec la date de 1667, sur l'ancienne chaire de l'église (fig. 53). D'après une autre note de M. Forel, la commune de St-Prex aurait fait une ordonnance, le 19 janvier 1766, relative à la confection d'une mesure en étain et d'une marque à feu en acier. Cette ordonnance mentionne que les armes de la ville de St-Prex sont une fleur de lis.



M. Forel signale aussi dans ses notes que l'ancienne enseigne de l'auberge communale de St-Prex portait une fleur de lis. Elle lui a paru d'argent sur champ de sable. Est ce peut être d'après cette supposition que les émaux ont été fixés? Il serait intéressant de retrouver un document plus ancien fixant les émaux d'une façon certaine.



Fig. 52



Fig. 53

Sur les vitraux placés dans l'église en 1897 ces armes sont représentées avec les émaux ci-dessus.

M. B. Dumur, qui a eu l'obligeance de nous fournir ces indications, nous signale en outre un dessin de 1798 portant une armoirie de St-Prex toute différente. Voici une copie de ce dessin faite par M. Dumur (fig. 54). Il porte aussi comme texte: « St-Prez. Les armes de ce village portent: écu taillé d'argent et de gueules au pampre de vigne chargé d'une grappe et d'une feuille, d'argent sur gueules et de gueules sur argent, en cœur écu aux émaux apposés, sur le tout. Ce blason ainsy figuré. J. P. Aubort fecit Anno 1798».

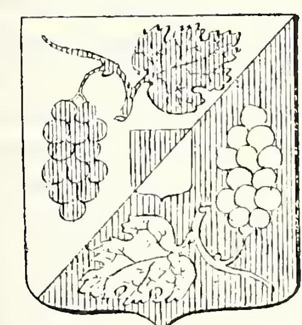


Fig. 54

Quelle est la valeur de cette armoirie? A-t-elle été en usage à St-Prex où est-elle une simple composition de J. P. Aubort? Dans ce cas elle a été fort bien imaginée; argent et gueules sont les émaux de l'évêché de Lausanne et rappellent que St-Prex appartenait aux terres de l'évêque et du chapitre de Lausanne. Les grappes rouge et blanche rappelleraient qu'à côté de son vin blanc, St-Prex produit un vin rouge fort réputé: le Salvagnin.

Wahlern.

Amt Schwarzenburg, Kanton Bern. Gemeinde und Kirchgemeinde. In dieser Gemeinde liegt auch der Amtshauptort Schwarzenburg, der keine politische Gemeinde bildet. Gehörte zur Herrschaft Grasburg und war Reichsland, wurde 1283 an die Herren von Corbières und Wippingen, und 1310 an Amadeus von Savoyen verpfändet und kam endlich 1423 durch Kauf an Bern und Freiburg, die abwechslungsweise einen Vogt auf Grasburg setzten, bis 1541 diese verlassen und der Amtssitz nach Schwarzenburg verlegt wurde. 1803 kam dann das Amt ganz zu Bern. Der Kirchensatz von Wahlern kam 1338 an die Deutschherren von Köniz und später mit diesem Haus an Bern. — Im Jahre 1901/02 wurden neue Glocken angeschafft und da man darauf gerne ein Gemeindewappen hätte figurieren lassen, wurde nach einem solchen gesucht. Da war nun reiche Auswahl; aber nichts sicheres. Für Schwarzenburg bringt schon Stumpf: in schwarz einen weissen Wellenbalken, und nach ihm viele Autoren. Für's Amt gilt noch heute das alte Grasburger Vogteiwappen: in weiss auf grünem Dreiberg ein



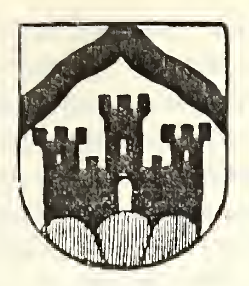


Fig. 55

schwarzer Löwe. Ferner findet man für Wahlern bezw. v. Wahlern in Sinners Regimentsbuch und Gruners Topographie, Mss. der Stadtbibliothek Bern: in gelb drei schwarze Pfähle, das Ganze belegt mit weissem Schrägrechtsbalken, und bei Sinner für Schwarzenburg noch in weiss eine schwarze Burg. Nebenbei bringt Stumpf I. 577 noch unter v. Walern ganz vergnügt das Wappen derer von Wabern bei Bern. — Bei dieser Sachlage wurde am 25. November 1901 von der Einwohnergemeinde beschlossen, ein neues Wappen anzuschaffen und das weitere dem Kirchgemeinderat übertragen. Der damalige Pfarrer, Hr. W. Strasser, komponierte nun das folgende Wappen, das uns sehr gelungen scheint. In weiss auf rotem Dreiberg eine schwarze, dreitürmige Burg, überhöht von einem schwarzen Wellensparren. Über die Gründe, die zur Annahme dieser Figuren bestimmend waren, verdanken wir Hrn. Pfarrer Strasser, jetzt in Bern, folgende Aufschlüsse: „Die Lage der Gemeinde und Schwarzenburgs als dem Hauptdorf legte folgendes nahe: die Gemeinde bildet sozusagen ein gleichschenkliges Dreieck mit Spitze nach Norden, Schwarzwasserbrücke. Die zwei Schenkel gebildet durch Sense und Schwarzwasser. In der Mitte der Gemeinde steht Schwarzenburg mit dem Neuschloss (Amtssitz) an Stelle des alten, der Grasburg. Darum im Wahlernwappen zwei schwarze Flüsse (Sense und Schwarzwasser) auf weissem Grund. In der Mitte die Schwarzenburg, und zwar auf drei Hügeln, zur Erinnerung ans Amt mit den drei Hügelketten. Die rote Farbe der Hügel soll die Kantonszugehörigkeit an Bern markieren und dem Wappen etwas Farbe geben.“ — Dieses Wappen wurde von Kunstmaler Münger ausgeführt und am 16. März 1902 der Kirchgemeinde vorgezeigt und auch angenommen. Das Prototyp hängt nun in der Kirche in Wahlern. Zum erstenmal offiziell wurde es nun an den neuen Glocken, die am 13. April 1902 eingeweiht wurden, angebracht. Es gefiel auch der Einwohnergemeinde und wurde von dieser ebenfalls angenommen, und figuriert nun auf deren Stempel (ohne Farben) und Gebührenmarken, nur sind bei diesen die Berge irrtümlicherweise grün schraffiert. Eine schöne Scheibe mit diesem Wappen von Linck wurde in die Kirche Niederscherli gestiftet und ist seinerzeit in der



Fig. 56
Wappenscheibe von E. Linck in der Kirche von Niederscherli.



„Schweizer. Baukunst“ veröffentlicht worden (Fig. 56). In der Berner Volkszeitung (Buchsizeitung) Nr. 101, vom 18. Dez. 1901 nimmt ein Herr H. N. energisch Stellung gegen das neue Wappen. Wie es scheint, war der Wellensparren ursprünglich blau projektiert. Herr H. N. wirft dem Wappen vor, es sei „glarig“, und ob je Sense und Schwarzwasser blau fliessen und noch dazu „obsig“! Er führt dann das oben erwähnte Schwarzenburgwappen mit dem Bach an, empfiehlt aber als eigentliches Wappen von Wahlern das uns noch nie vorgekommene folgende: geteilt von schwarz über grün, über das Ganze ein gestürzter weisser Wellensparren, das er als seltener als das Bachwappen, vielleicht als Wappen der Herren von Grüneck (Granegg) bezeichnet. Wenn das „das bewährte historische Alte“ sein soll, das „man nicht durch zweifelhafte Neuerungen ersetzen“ soll, so nehme es uns Herr H. N. nicht übel, wenn wir der zweifelhaften Neuerung den Vorzug geben, trotzdem der gestürzte Sparren das V von Valero — Wahlern sehr sinnreich darstellte! — Wir verdanken einen grossen Teil der obigen Angaben der Liebenswürdigkeit der Herren Pfarrer Strasser in Bern und Johner in Wahlern. *C. Byland.*

Muri bei Bern.

Kanton und Amt Bern. Kirch- und Einwohnergemeinde. Schon zur Römerzeit bewohnt, wie zahlreiche Funde beweisen. 1239 vermachen Gepa und Aymo von Montenach den Kirchensatz und Vogtei zu Muri „in comitatu comitis de Buochecke“, dem Kloster Interlaken. Kam schon sehr früh an Bern und bildete eines der vier Kirchspiele, die unter Stadtrecht standen, und eine der frühesten Erwerbungen Berns sind. — Unser Mitglied, Hr. Kunstmaler R. Münger, über-

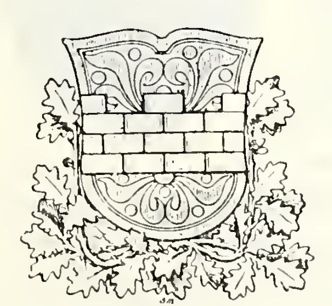


Fig. 57



Fig. 58

sandte der Redaktion Abdrücke von ihm gezeichneter Klischees mit dem Wappen der Gemeinde: In Rot ein weisser, gemauerter, oben mit zwei Scharten gezinnter Balken (Fig. 57). Ob dieses Wappen einmal offiziell von der Gemeinde angenommen wurde, wissen wir nicht. Jedenfalls figuriert es als Briefkopf auf Formularen der Gemeindeschreiberei und kann also als angenommen gelten. Nach einer Aufzeichnung von Dr. Stantz soll es in der dortigen Kirche gemalt gewesen sein. Die Wahl dieses Wappens ist sehr zu bedauern, da es das Wappen des Klosters Muri im Aargau ist, also mit unserem Muri nichts zu tun hat und hier usurpiert ist. Nicht einmal die Ge-



meinde Muri im Aargau führt dieses Wappen, wenigstens nicht allein, sondern geteilt mit der Freiämter Säule, meist aber diese Säule allein. Obgleich wir nicht sehr viel auf die Wappen in alten Topographien etc. geben, wäre es doch besser gewesen, das Wappen für Muri bei Bern zu wählen, das ihm Gruners Topographie III. 717, und Sinners Regimentsbuch I. 175, beides Mss. der Stadtbibliothek Bern, zuweisen, nämlich (nach der wohl ungenauen Zeichnung): geviert, 1. durch Zinnenschnitt geteilt von schwarz und weiss, 2. Desgleichen von weiss und schwarz, 3. schwarz, 4. weiss. Besser wäre, zu blasonnieren: gespalten von schwarz und weiss, mit einem oben gezinnten Balken in verwechselten Farben (Fig. 58). Man hätte es ja vereinfachen und vielleicht auch die Farben rot und weiss anwenden können, und etwa folgendes Wappen annehmen: durch Zinnenschnitt geteilt von rot und weiss mit Mauergefüge, statt des oben gezinnten Balkens. Man könnte auch das jetzige Wappen beibehalten und etwa das Feld blau tingieren. So wie es aber jetzt ist, gehört es dem Kloster Muri (jetzt Gries), und wir können dessen Annahme durch die Gemeinde Muri nur bedauern.

C. Byland.

Fläsch,

Kanton Graubünden, Bezirk Unterlandquart, Kreis Maienfeld. 1087 villa Flaessca, 1089 Flasconis, 1263 Flasche, 1344 Vläsch, Fläsch.



Fig. 59

Die Herrschaft Maienfeld, welche die Gemeinden Fläsch, Maienfeld, Jenins und Malans umfasste, wurde im Jahre 1509 von Freiherr Joh. von Brandis und Graf Rudolf von Sulz um 20000 Gulden an die drei Bünde verkauft, welche diese Herrschaft bis zum Jahre 1803 durch Landvögte verwalten liessen. In diesem Jahre wurde die sogenannte Herrschaft als gleichberechtigtes Hochgericht des heutigen Kantons aufgenommen und erst seit dieser Zeit führt Fläsch ein eigenes Siegel. Maienfeld und Fläsch bildeten bis 1816 eine politische Gemeinde mit gesonderter ökonomischer Verwaltung, jedoch ohne Teilung des Territoriums.

Das Siegel zeigt einen von Weinreben umrankten Renaissanceschild mit drei goldenen Ähren in blauem Feld über grünem Boden (Fig. 59).

Eine nicht ganz genaue Abbildung dieses Siegels befindet sich in: „Die Burgen und Schlösser in alt fry Rätia“, von Dietrich Jecklin.

Ant. Mooser.

A propos des armoiries des Eaux-Vives.

Pourquoi la commune des Eaux-Vives a-t-elle adopté pour couleur le violet, alias pourpre? (Voir ces armoiries dans les *Archives héraldiques* 1913, p. 188). Sur quelles traditions, sur quels documents est basé le choix de cette couleur, qui est aussi peu héraldique que possible, et que l'on aurait pu réserver pour une banderole ou un autre accessoire de l'écu? Nous ne le savons pas. Le comte de Foras, dans son Dictionnaire du Blason, parle en ces termes de l'émail



pourpre: «C'est une cinquième couleur héraldique qu'il faut admettre dans le blason comme l'on admet le phylloxera dans les vignes. On n'a pas encore trouvé d'antidote certain contre cet insecte, mais, au moins, les naturalistes en ont fixé exactement la provenance, les caractères, les mœurs et la forme. Le pourpre n'a pas cet avantage. Il est couleur et n'est pas couleur; il n'est pas métal non plus; il est métal-couleur; on peut mettre cette teinte hybride indifféremment sur métal et sur couleur, mais on ne sait pas positivement de quoi elle se compose. Du mélange des quatre autres couleurs avec le jaune et le blanc, selon les uns; du sable et de gueules, selon les autres, ou bien d'azur et de violet. Selon le P. Monet, c'est «coleur de fleur de mauve». Ce serait une teinte violette, plus ou moins foncée, plus ou moins rouge ou bleue, suivant le goût des amateurs. Antérieurement au XVIe siècle il n'y avait pas pour les hérauts d'armes, qui marquaient les couleurs par les initiales, de lettre pour cette couleur.»

Quant à la description de ces armes, adoptée par le conseil municipal, devenu le d'Hozier du coin, et consacrée par un arrêté du conseil d'Etat, elle est absolument mauvaise. Et d'abord la partie supérieure d'un coupé n'est pas un *chef;* et la partie inférieure n'est pas une *pointe*. Le coupé est une partition de l'écu en deux parties égales par une ligne horizontale, tandis que le chef est la première des pièces honorables et doit occuper le tiers de l'écu. La rectification faite, sur ce point, par M. H. Deonna, se justifie donc pleinement. Je corrigerais, cependant, la description que nous donne ce dernier, en disant: *Coupé, au 1er de pourpre à la barque (supprimez latine) au naturel, vue de pointe* (et non de fasce [ou face]) — *armée de 2 voiles latines en sautoir.*

La description de la commune dit: « . . . voguant sur un lac fascé, ondé, d'argent et de pourpre» — tandis que M. H. D. voudrait que l'on dise: « . . . *soutenue* de 3 fasces ondées d'argent.»

Or, un meuble ne peut pas être *soutenu:* ce terme ne s'emploie que pour les pièces honorables, le chef, la fasce, etc., lorsque ces pièces sont de 2 émaux, les 2/3 supérieurs étant d'un émail et le 1/3 inférieur d'un autre émail.

En outre on ne saurait dire qu'un meuble est soutenu par 3 fasces, alors qu'il y a, nécessairement, deux fasces qui ne le soutiennent pas.

Il n'est pas davantage admissible d'accepter que la barque «vogue sur un lac fascé, ondé, d'argent et de pourpre, alors que le champ de l'écu est de pourpre, et l'observation de M. Deonna est exacte sur ce point »

Je rectifie encore, dans la description de M. Deonna, que l'arc est posé en barre et non en *bande,* comme il le dit.

Voici donc comment, selon moi, l'on doit blasonner cet écu:

Ecu coupé, au Ier: de pourpre à trois fasces ondées, diminuées d'argent, la fasce supérieure supportant une barque au naturel, vue de pointe, armée de deux voiles latines en sautoir, le mât portant vers le sommet un guidon de . . . flottant à sénestre; au IIe: parti: de gueules à la clef d'or en pal, le panneton tourné à sénestre, et d'argent à l'arc au naturel, posé en barre et traversé en bande d'une flèche de même.

Frédéric Raisin.



Eine Wappenscheibe von Rud. Münger.

(Mit Tafel I).

Es ist eine Freude für die schweizerischen Heraldiker, ein neues Werk von Münger bewundern zu können. Heute geben wir hier (siehe Tafel I) ein schönes Glasgemälde mit dem Standeswappen von Bern, welches eine Schenkung der 12 Zunftgesellschaften Berns an ihre Schwesterzunft von Zimmerleuten ist. Nach altem Brauch wurde das Glasgemälde der genannten Gesellschaft in ihr neues Haus und zwar in ihr Waisenkommissions-Zimmer (d. h. Vorstands-Zimmer) gestiftet. Da die 13 heute noch bestehenden Gesellschaften zusammen seit alter Zeit die Burgergemeinde Berns bilden (erst in allerneuster Zeit ist die Gesellschaft der „Nicht Zunftgenössigen Neu Burger", die „Burgergesellschaft" gewissermassen als vierzehnte dazu gekommen), so sollte das Bildmotiv das Berner Wappen sein und zwar in einer Weise dargestellt, dass es ohne weiteres klar erscheint, dass hier die Burgergemeinde (nicht der Staat und nicht die Stadt) gemeint ist. Dem Künstler erschien es dabei wichtig, dass auch die enge Zusammengehörigkeit der 13 Gesellschaften unter sich und zu ihrer Vaterstadt stark zum Ausdruck komme, irgend ein Symbol der Freundschaft das Ganze zusammenschliesse. Deshalb wählte er die Kette mit den 13 Schildlein, die der schildhaltende Engel mit seinen Flügeln trägt, und die auf diese Weise zugleich das Berner Wappen als intimerer Schmuck umgeben. An die 12 schenkenden Zünfte schliesst sich zu unterst durch das Symbol der Eintracht noch besonders mit ihnen verbunden, die Beschenkte an.

Als Erinnerung an das geschichtliche Werden des alten Bern stellte der Künstler neben die Wappengruppe die beiden Figuren, Verkörperungen der friedlichen und kriegerischen Gewalt und zwar in der Tracht der Burgunderkriegs-Epoche, die wesentlich weniger verbraucht und durch allzuviele Wiederholungen banal geworden zu sein scheint, als die Zeit der italienischen Kriege. Daher ist auch die Architektur dieser Epoche entnommen, immerhin in freier Behandlung. In den Zwickeln wurde die Darstellung der vier Kardinaltugenden angebracht (Klugheit, Gerechtigkeit, Mässigung und Kraft), in alten Zeiten sehr geschätzte Ideale für Regierung und Untertanen.

Die Wappengruppe ist in vollen Farben ausgeführt, der Engel ist in braungoldenem Kleid mit blauen Flügeln: der Ratsherr mit rotem Hut, rotviolettem Kleid und weissem Pelzbesatz; der Krieger in stahlgrauer Rüstung mit blauviolettem Rock. Der Grund ist tiefgrün, der Boden hellviolett, weiss und schwarz, die Architektur getöntes Weiss.

Es freut uns, in diesem schönen Werke von Hrn. Münger die gute Tradition der alten Meister der schweizerischen Glasmalerkunst mit der modernen Art eng verbunden zu finden.

Miscellanea.

Eine seltsame Schildform. Möge Marschall Hüglin v. Schönegg im Grabe mehr Ruhe haben, als er den Heraldikern auf Erden lässt. Seine hübsche kniende Statue in St. Leonhard in Basel, die er da aufstellen liess, hat es uns angetan. Er trägt darauf einen so seltsam geformten Schild auf dem Rücken, dass ein zweiter derartiger kaum gefunden werden möchte. Die Etikette auf dem Abguss der Statue im Museum zu Basel nennt ihn einen „Reiterschild von italienischer Form". Im letzten Jahrgang dieser Zeitschrift, S. 212, wird sie dagegen zu einem zurechtfrisierten Dreieckschild gestempelt. Es seien diesem im Laufe der Zeit die Oberecken abgestossen worden, und man habe ihn im Laufe des 16. oder 17. Jahrhunderts ersetzt durch den heute vorliegenden, unregelmässigen Schild. Ich möchte dazu bemerken, dass dem die Stellung der Ballen auf dem Pfahl widerspricht. Wäre der Schild usprünglich ein Dreieckschild gewesen, dann würde der oberste Ballen hier ebenso nahe dem Oberrande stehen, wie bei den auf dem Wappenrock gemalten und den übrigen in und an der St. Theodulskapelle der Leonhardskirche angebrachten Schilden des Marschalls Hüglin. Er ist aber, dem hochgezogenen, schmalen Halse des Schildes entsprechend, tiefer hinuntergerückt. Es ist allerdings richtig, dass die Form den damals in Italien üblichen Schilden wenig entspricht. Ich möchte sie eher als eine Tartsche ansprechen, die ja in den mannigfaltigsten Gestaltungen vorkommt. Von kompetenter Seite wird mir zudem versichert, dass eine minutiös genaue Untersuchung ergeben habe, dass der Schild der ursprüngliche sei, und von einer späteren Überarbeitung nicht gesprochen werden könne. *Hauptmann.*



Fig. 60

Les armoiries du 1er administrateur apostolique du Tessin. Les armoiries de Mgr Lachat que nous reproduisons ici, figurent sur l'épitaphe de cet évêque publiée dans l'*Histoire des évêques de Bâle,* de Mgr Vautrey [1] et en tête de sa biographie dans le *Ticino sacro,* de S. Borrani [2]. Elles sont intéressantes pour l'héraldiste, car elles symbolisent toute une page de l'histoire ecclésiastique du Tessin.

Jusqu'en 1885 le Tessin dépendait des diocèses de Côme et de Milan. A cette époque il en fut détaché. Un décret de l'Assemblée fédérale, de 1859,

[1] Nous tenons à remercier ici les éditeurs de cet ouvrage MM. Benziger & Cie qui ont mis ce cliché à notre disposition.

[2] Il Ticino sacro. Memorie religiose della Svizzera italiana raccolte dal sacerdote Siro Borrani, prevosto di Losone. Lugano, Grassi. 1896.



avait prononcé la déchéance officielle de toute juridiction épiscopale étrangère sur n'importe quelle partie du territoire suisse. Ce décret visait le canton du Tessin qui ressortissait pour 54 paroisses de l'archidiocèse de Milan et pour 183 autres du diocèse de Côme.

La question resta pendante jusqu'en 1884, où elle fut reglée par une combinaison qui mettait fin à la pénible situation faite à Mgr Lachat, évêque de Bâle, que les cantons du Kulturkampf appartenant à son diocèse refusaient de reconnaître. Par le Concordat du 1er septembre 1884, entre le St-Siège et le Conseil fédéral, les paroisses du Tessin furent relevées canoniquement de leur chef diocésain respectif et placées sous la gestion d'un administrateur apostolique, désigné en la personne de Mgr Lachat qui résigna son siège de Bâle et fut promu archevêque de Damiette.

Eugène Lachat, né en 1819, à Montavon près Porrentruy, fut nommé évêque de Bâle en 1863 et c'est par bref du 18 décembre 1884 que sa démission d'évêque de Bâle fut acceptée et qu'il fut appelé à l'administration apostolique du Tessin et créé archevêque de Damiette; mais il fut chargé d'administrer encore le diocèse de Bâle jusqu'à la nomination de son successeur qui n'eut lieu que le 19 janvier 1886.

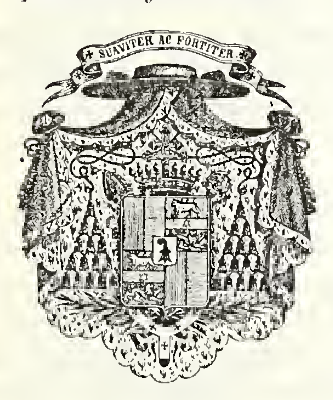


Fig. 61

Les armoiries de Mgr Lachat portent écartelé au 1 et 4, les armes du Tessin, au 2 et 3 ses armes personnelles et brochant sur le tout, celles de l'évêché de Bâle.

Nous nous demandons si cette manière de représenter dans ces armoiries la nouvelle administration apostolique par les armes cantonales du Tessin, était admissible? Et les armoiries du diocèse de Bâle figurent-elles là en souvenir de l'ancienne charge de l'évêque ou parce qu'il était encore chargé provisoirement de l'administration du diocèse de Bâle? A ce moment il n'avait pas encore été décidé de rattacher nominalement la nouvelle administration apostolique à l'évêché de Bâle.

Les armoiries personnelles de Mgr Lachat doivent symboliser sa devise: *Suaviter ac fortiter*: l'agneau et le lion.

Au-dessous de l'écu apparaît le pallium qu'il reçut du pape lorsqu'il fut créé archevêque de Damiette. Au-dessus figurent la croix archiépiscopale à deux croisillons, la crosse et la mître et une couronne à neuf perles. A quel titre se rapporte cette couronne? Il s'agit peut-être ici d'une erreur du graveur, qui au lieu de la couronne des princes-évêques de Bâle, a placé ici une couronne comtale.

Il est à remarquer encore que le nombre des houppes est trop grand, il ne devrait y en avoir que 10 de chaque côté.

Nous serions heureux de recevoir de plus amples renseignements sur la formation de ces armoiries, d'un de nos héraldistes tessinois.

La Croix-rouge. A l'époque terrible et sombre que nous traversons l'œuvre de la Croix-rouge brille comme un rayon lumineux. Nous sommes fiers de penser que l'emblème de cette œuvre sublime, la croix rouge sur fond blanc, formé par interversion des couleurs fédérales, a été choisi comme hommage à la Suisse, où est née la Convention de Genève.

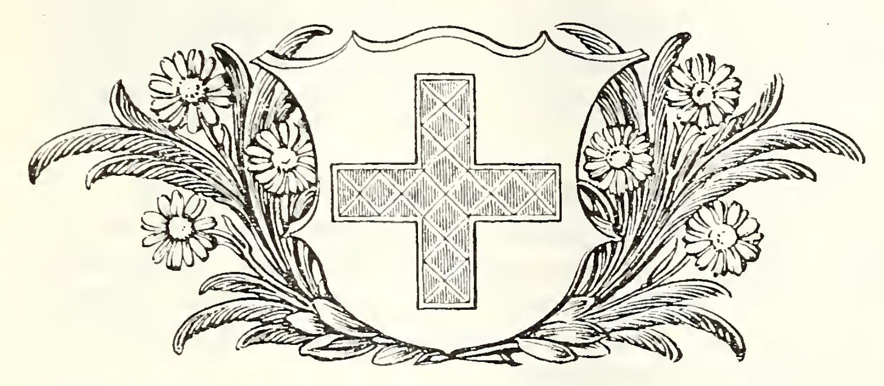


Fig. 62

A ce propos nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici une excellente composition d'un de nos meilleurs peintres héraldistes suisses, M. Rod. Münger à Berne. Elle orne la couverture de la revue: *Das rote Kreuz,* publiée à Berne par le Comité central de la Croix-rouge.

Les couleurs de la ville d'Avenches. Nous avons constaté que la plupart des localités qui faisaient autrefois partie des terres relevant directement de l'évêché de Lausanne, portaient dans leurs armes comme couleurs principales les couleurs de cet évêché soit *argent* et *gueules.* La ville d'Avenches semblait seule faire exception à cette règle et ce fait nous a toujours frappé.

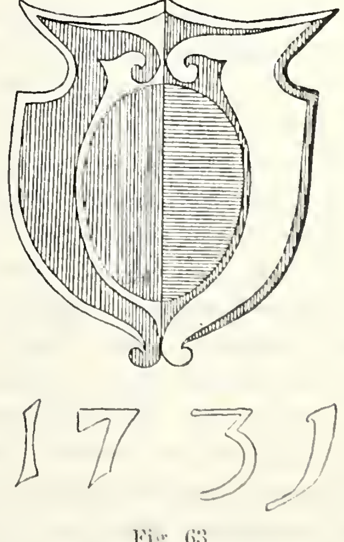


Fig. 63

Les armes d'Avenches sont: *de gueules à un buste de maure de profil au naturel, tortillé d'argent et vêtu d'azur.* Les couleurs de la ville sont le *gueules* et l'*azur.* Or nous venons de trouver un curieux document qui nous montre une combinaison de couleurs de la ville et de l'évêché. Il s'agit d'une série seaux à incendie en cuir, conservés au château de Chillon et provenant d'Avenches, où ils ont été sauvés de la destruction. Ils portent l'inscription AVANCHE. Le numéro d'ordre, la date et un écu *parti de gueules et d'argent* portant en cœur un ovale *parti de gueules et d'azur.* Les parties de gueules sont serties d'un filet d'argent et les parties d'azur et d'argent sont serties d'un filet de gueules.



Si ces couleurs sont réellement ici celles de l'évêché, il est intéressant de constater ainsi la continuation de leur emploi à côté de celles de la ville, même pendant la domination bernoise.

Familles tessinoises. Le dernier fascicule du «Bollettino storico della Svizzera italiana» donne d'intéressants détails généalogiques sur les familles Solari, de Carona, Gorla et Sozzini de Bellinzone, dont une branche s'est fixée à Bâle au XVIe siècle et porte le nom de Socin.

Die Wappen aus der Elenden Herberge in Basel. Aus der Elenden Herberge in Basel haben sich im Historischen Museum, wohl von einer gotischen Zimmerdecke stammend, drei Wappen erhalten. Das eine, ein Vollwappen, ist dasjenige der Rot von Basel. Die beiden Schilde zeigen uns das Einhorn der David (?) und den geteilten Schild mit Stern und Ring der zem Haupt.



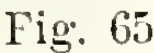
Fig. 64

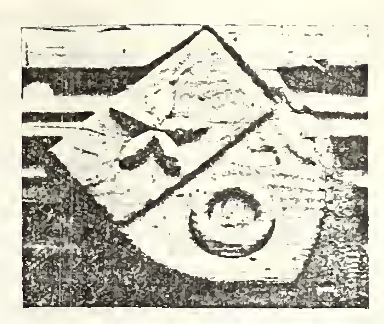
Aller Wahrscheinlichkeit nach ist letzterer Schild derjenige des Stifters der Elenden Herberge: Junker Conrad zem Haupt alias Morhart (1390 bis gest. 1461), Basler Bürger 1392, des Rats 1405. — 1441 erst zu Safran, dann von Achtburgern. 1441 Samstag nach S. Hilari vergabte er sein Haus, genannt Mönchenhof, samt Hausrat der Elenden Herberge. Ihm hatte 1409 Herzog Friedrich gegen 1800 Golddukaten seinen „perlin Rockh" versetzt. — Junker Conrad war zuerst vermählt mit Greda (1390), dann mit Anna, der Witwe Albrechts Offenburg (1393 bis gest. 1412). Von seinen ehelichen Kindern seien hier nur genannt: Dorothea zem Haupt (1434—1440, tot 1441), deren erster Gatte Johann Farnauer (tot 1440), ihr zweiter Friedrich Rot (1416 bis gest. 1466) war; und Konrad zem Haupt, der Künschner (1443—1454), „Kunrat des zem Houpt sun", Basler Bürger 1443, wohl geboren bevor der Vater Basler Bürger geworden war.

Wem der Schild mit dem Einhorn angehört, ist bis jetzt noch nicht erwiesen. Ausser den David führten von Baslern nur die Frey ein solches Tier im Wappen. Die Farben des Rotwappens sind: in weiss auf rotem Dreiberg eine rote Rose mit gelbem Innern, grünem Stiel und Blättern, und als Helmzier ein weisses, mit drei Rosen bestecktes Steinbockhorn, oder wie hier, die Rose auf einem Kissen. Das Geschlecht, aus welchem Hennmann Rot, laut Rusikan, ob Sempach fiel, erlosch 1532 beim Tode des Stoffel






Fig. 65


Fig. 66

Rot, genannt „der gross Unflat“. — Die zem Haupt führten einen geteilten Schild: oben schwarz, unten gelb. In schwarz einen gelben Stern, in gelb einen schwarzen Ring. *W. R. S.*

Heraldisches im schweiz. Postmuseum in Bern. Unter den vielen Erinnerungen an das alte bernische Postwesen weist das Postmuseum eine hübsche Sammlung von Siegelabdrücken der Fischerschen Postverwaltung (1675 bis 1835) auf. Von besonderem Interesse ist der Siegelstempel mit dem Luzerner und dem Fischerschen Wappen, umrahmt von den Worten: Gemeinsame italienische Postverwaltung. Er erinnert an die Zeit, wo es dieser Verwaltung gelungen war, vereint mit Luzern den Gotthardkurs, für den Zürich die Priorität zu besitzen glaubte, zu betreiben.

Der neue Umschlag. Die strengen Heraldiker sind vielleicht überrascht, dass kein eigentliches Wappen, keine klassische Heraldik gewählt wurde, sondern dass da ein simpler Krieger (nicht einmal ein Herold) seine Fahne schwingt. Sie mögen sich mit dem Gedanken getrösten, trotzdem ist der Umschlag sehr gute Heraldik, bloss nicht klassische, sondern angewandte.



Fig. 67

Einmal wegen der Fahne, des eigentlichen Feldzeichens, wo im Geschmack der Zeiten eines Waldmann und eines Manuel das durchgehende weisse Kreuz im farbigen Feld flattert. Seit dem Burgunderkrieg pflegten die Schweizer Söldner es stolz als gemeinsames Abzeichen in ihren Fähnlein zu führen; die dekorative Eignung und der Anklang an das christliche Symbol sicherte ihm innerhalb eines Menschenalters die denkbar grösste Verbreitung. Um 1500 prangte das Kreuz nicht nur in allen Fahnen der in der Fremde dienenden Schweizer, sondern tauchte auch in den heimischen Fähnlein und Pannern auf. Kurz, der starke nationale Zug in Politik und Geistesleben war auf dem besten



Weg, im Kreuz als sichtbares äusseres Zeichen sich ein schweizerisches Gesamtwappen zu geben. Dass der Traum von Murten, Dornach und Pavia erst dreihundert Jahre später sich verwirklichte, ändert an der hübschen und bezeichnenden Tatsache nichts.

Aber nicht nur sein Feldzeichen, sondern auch sich selber wollte der reisige Schweizer vor seinen Feinden, vor allem vor den deutschen Landsknechten abheben und auszeichnen. Und dazu diente ihm wiederum dasselbe Kreuz, das ihm „bishar gar wol erschossen" war, wie ein Zeitgenosse schreibt. Auf dem Kleid, dem Hut, den Waffen, überall sehen wir langschenklige Kreuze, und über ein Jahrhundert lang bildeten in Italien und Frankreich das weisse, aufrechte Schweizerkreuz und das meist rote, querliegende Andreaskreuz die eigentlichen Parteigängerabzeichen in allen Schlachten, wo das hispanisch-deutsche mit dem französischen Reiche rang.

Dieser „angewandten" Heraldik ein ansprechendes Gewand und künstlerischen Gehalt gegeben zu haben, ist das Verdienst und ein Geschenk eines neuen Mitgliedes unserer Gesellschaft, des Künstlers Linck, das unsere Leser gewiss am ersten zu schätzen wissen werden. *Dr. A. Z.*

Bibliographie.

JULIEN MAUVEAUX. — **Armorial du Comté de Montbéliard et des seigneuries en dépendant.** Montbéliard. Société anonyme d'imprimerie montbéliardaise. 1913.

Cet armorial est divisé en deux parties, dont la première comprend outre les maisons princières ayant régné sur Montbéliard, les familles nobles qui, dans le Comté proprement dit (seigneuries de Bélieu et d'Etobon comprises) et dans les seigneuries en dépendant (seigneuries de Blamont, Clémont, Héricourt, Châtelot, Clerval, Franquemont, Passavant, baronnie de Granges, comté de Horbourg et seigneurie de Riquewihr) possédèrent des fiefs ou des biens de francalleu. Elle comprend également les familles nobles des terres démembrées du Comté, à différentes époques (comté de Ferrette, seigneuries de Delle et de Belfort, de Porrentruy, comté de la Roche-St-Hippolyte, seigneurie de Goux, etc.) enfin les familles nobles des terres limitrophes du comté de Montbéliard.

La seconde partie de cet armorial est consacrée aux familles reçues à la bourgeoisie de Montbéliard à partir des 1318 jusqu'à 1790, et aux armoiries qu'elles avaient obtenues ou s'étaient attribuées. Cinq planches avec cent armoiries en couleurs terminent le volume.

Ce qui ajoute une grande valeur à cet armorial c'est qu'à côté de chaque nom il n'y a non seulement une simple lecture des armoiries, mais encore des notes historiques et toujours l'indication des sources.

Nous félicitons vivement M. Mauveaux, le savant archiviste de Montbéliard, de ce beau et consciencieux travail, qui rendra de grands services aux héraldistes et intéressera spécialement les chercheurs du Jura bernois, soit toute la partie de notre pays qui touche à l'ancien Comté de Montbéliard. *D.*



Die Schweizer Wappen, 23 Postkarten, entworfen von Paul Hosch und Hans Melching. Basel. Herausgegeben von den Schweizer Werkstätten. Die Serie Fr. 2.—. Auch als Tafel erschienen.

Unsere braven Kantonswappen haben wieder einmal dran glauben müssen. Auf jeder dieser Karten erscheint eines farbig auf schwarzem Grund, und sie wirken sehr dekorativ, auch die Tafel wäre ein schöner Wandschmuck, wenn die Herren der Heraldik etwas mehr Beachtung geschenkt hätten! Die Schildform, Renaissanceschilde, ist ganz schön, die Wappen mit Teilungen, Balken etc., die mit dem besten Willen nicht kaput gemacht werden können, sind auch gut, aber die armen Wappentiere, wie sehen die aus! Um mit den schönsten zu beginnen, nehmen wir die Löwen von Thurgau. Das sind romanische Ungeheuer mit Affenhänden statt Krallen, statt einer Mähne geweckt wie ein Fladen, mit abwärts gerichteten Zungen, alles natürlich in Renaissanceschild. Bern hat einen Ameisenbären, der die Zunge hängen lässt und eine ganz merkwürdige rechte Hintertatze sein eigen nennt. Warum der Stier von Uri einen Stern auf der Stirne trägt, weiss niemand, es sei denn, die Herren haben herausgefunden, der Ur-Uristier habe Stern geheissen. Die Krone des Genferadlers ist bedenklich ins Rutschen geraten, aber dafür ist er das einzige Wappentier der Serie, das wirklich mit richtigen Krallen bewehrt ist. Der Bock des Gotteshausbundes ist mehr durchgehend als aufgerichtet und muss durch Riesenhörner den entstandenen leeren Raum ausfüllen. Der Schaffhauser Widder ist ein ganz bedenkliches Machwerk, und der Bär von Appenzell hätte früher seinem Urheber gleiche Geschichten eingetragen, wie man sie bei Schulthess, Städte- und Landessiegel der Schweiz, S. 120 und 121, nachlesen mag, was übrigens von allen Wappentieren der Serie gilt. Der arme heilige Fridolin bei Glarus hat es nur zu einem weissen Heiligenschein und sehr eckigen Schuhen gebracht. Sein Bart erinnert an Rübezahl und sein Stock an die modernen Stahlspazierstöcke. — Unsere Waadtländer reden plötzlich Latein und sagen statt „Liberté et patrie“ „Libertas et patria“.

In der Ausgabe in Tafelform ist einiges verbessert. Die Schilde sind halbrund, Liberté et patrie ist wieder hergestellt, aber die Wappentiere haben sich nicht viel gebessert und dies ist sehr zu bedauern; denn besonders diese Tafel gäbe sonst einen schönen Wandschmuck. Mit etwas gutem Willen hätte hier etwas Schönes geschaffen werden können, aber es fehlte an der nötigen Sorgfalt. Es scheint uns, die Zeichner hätten sich nichts vergeben, wenn sie die Tiere nach guten alten Mustern, die gerade in Basel nicht selten sind, gezeichnet hätten, und nicht nach der allerneusten Schnellmalerei. — Wann wird sich einmal ein sorgfältig arbeitender Heraldiker an die Anfertigung einer Tafel der Kantonswappen machen, die zu einem mässigen Preis zu haben wäre? Die ältern Tafeln — mit und ohne Beglaubigung der Kanzlei — sind heraldisch minderwertig, die neue grosse von Stantz viel zu teuer und auch nicht gerade dekorativ. Diese neue Tafel wäre billig (Fr. 1.50) und dekorativ; aber wieder schrecklich in der Heraldik, und so wird's wohl weiter gehen. Diese Zeilen waren schon geschrieben, als eine Wappentafel erschien, die wirklich allen Ansprüchen gerecht wird. Es ist dies:

Stammbaum der schweizerischen Eidgenossenschaft. Entwurf von A. Wagen. Basel. Verlag Benziger & Co A. G. Einsiedeln. Bildgrösse 70,5 × 106 cm. Preis Fr. 15. —. Bildgrösse 10,5 × 16 cm. Preis Fr. —. 10.

Endlich einmal eine Wappentafel der Kantone, die man mit gutem Gewissen empfehlen kann und die alle bis dahin erschienenen Tafeln weit übertrifft. In einem ornamentalen Rahmen erhebt sich aus einem Alpenblumenteppich auf dunkelblauem Grund eine knorrige Eiche, an deren Ästen die Kantonsschilde hangen. In den Wurzeln steht der Schweizerschild und die übrigen Wappen sind nach dem Eintritt der Kantone in den Bund geordnet, so dass ein wirklicher Stammbaum entsteht. Jeder Halbkanton hat einen eigenen Schild. Die Wappen sind sehr gut heraldisch dargestellt, einfach, aber sorgfältig gezeichnet, ohne in die kleinliche Darstellung oder liederliche Zeichnung der alten und neuesten Tafeln zu verfallen Die Bären von Appenzell und Bern, die Löwen von Thurgau und auch die bösen Baselstäbe sind vorzüglich gelungen; einzig der Genfer Adler will uns nicht ganz gefallen. Da die offiziell geltenden Wappen gebracht werden, erscheint leider der komplizierte, höchst unheraldische Bündnerschild, aber in seinen einzelnen kleinen Figuren sehr deutlich. Die Schilde sind nach Gruppen verschieden: die drei Urkantone führen Halbrundschilde mit nur ganz unmerklich ausgezogenem rechtem Obereck. Die 8 und die 13 alten Orte führen zweierlei Tartschen, und die später hinzugekommenen Kantone Renaissanceschilde. Unter jedem Schild meldet ein Spruchband den Namen und die Jahrzahl des Eintritts in den Bund. Diese schöne, sorgfältig gezeichnete und auch in den Farben sehr gelungene Tafel kann nur wärmstens empfohlen werden; sie wird jeden Heraldiker erfreuen. Wir wünschen ihr recht weite Verbreitung als Schmuck von Schulzimmern, Rats- und Gesellschaftssälen, Kasernen etc., wo sie wieder Freude an der Heraldik wecken möge. Vielleicht entschliesst sich der Verlag auch zu einer französischen Ausgabe, die bei unsern welschen Eidgenossen gewiss grossen Anklang fände.

Ausser dieser grossen Tafel ist auch eine Reduktion auf 10,5 × 16 cm in ebenso vorzüglicher Ausführung zu dem wirklich minimen Preis von 10 Cts. (bei grössern Bezügen noch billiger!) erschienen. Trotz der Kleinheit der Schilde sind alle Einzelheiten, z. B. auch im Bündnerschild, sehr deutlich wiedergegeben. Diese kleine Tafel eignet sich sehr gut zur Verteilung in Schulen, bei patriotischen Festen, zu einem Heimatgruss an Schweizer im Ausland etc. und bildet in einem einfachen Rahmen einen schönen Wandschmuck für kleinere Räume. Dank dem weitgehenden Entgegenkommen der Verlagsfirma, der wir hierfür sehr erkenntlich sind, sind wir in der Lage, diese kleine Tafel der heutigen Nummer beigeben zu können. Wir zweifeln nicht, dass unsere Mitglieder daran ihre Freude haben und das Ihrige dazu beitragen werden, mit dieser Tafel gute Heraldik unter unserm Volk zu verbreiten (siehe Tafel II). *C. Byland.*

Calendrier héraldique Vaudois. 1915, *publié par Fréd.-Th. Dubois et Théod. Cornaz.* Lausanne, Payot édit.

Mit gleichem forschen Mute wie die Herausgeber des „Münchner Kalenders“ haben auch unsere beiden Landsleute, unser Redaktor und unser Mitglied, trotz der Kriegswirren die jährliche Folge ihrer heraldischen Veröffentlichung weiterführen und nicht unterbrechen wollen. Ihnen sei dafür unser lebhafte Dank dargebracht! Der diesjährige Waadtländer Kalender zeigt auf dem Umschlage das wehende Kantonsbanner mit der heute wieder uns recht zum Bewusstsein gelangenden Devise: «*Liberté et Patrie*». Es folgen sich, den Monatskalendern gegenüber gestellt, der Schild des waadtländischen Landvogtes Borcard de Font (1303), das Wappen des Bischofs von Lausanne Louis de la Palud (1431/33), der Schild des Landvogtes von Chablais Pierre de Baulme (1198), das Wappen der de Grailly, Herren zu Rolle, und des ersten waadtländischen Säckelmeisters Michel Augsburger (1536). Ein herzlicher Händedruck sei den Herausgebern auch zu teil durch die heraldische Versinnbildlichung der Zugehörigkeit der Waadt zur Eidgenossenschaft. Fest verkettet miteinander erscheinen die Wappenschilde der eidgenössischen Stände Bern, Zürich, Basel, Schaffhausen, Glarus, Freiburg und Solothurn, die 1583 und 1584 das bernische Waadtland in den Bund aufnahmen. Im Vollbilde präsentiert sich das Wappen Jakobs v. Savoyen, Grafen von Romont († 1486), nach einer zeitgenössischen Malerei auf Holz im Basler Museum; es folgt das Wappen des Kirchenfürsten Claude d'Estavayer († 1534), des waadtländischen Landammanns Jules Muret († 1847), die Gemeindeschilde von Goumoëns-la-Ville und Constantine, sowie die Landvogteiwappen von Moudon und Morges. Die Rückseite des Umschlages ziert der Schild der Kirchgemeinde Crans (14. Jahrhundert).

Die Illustrierung des eigentlichen Kalenders mit Monats- und Heiligenbildern ist wiederum aus Lausanner Missalen von 1505 und 1522 geschöpft. Der Lithographischen Anstalt von A. Dénéreaz-Spengler & Cie. in Lausanne gereicht die Publikation zur hohen Ehre; sie ist vom Verlage Payot in Lausanne zu beziehen. Unseren Lesern sei die Erwerbung der für die Schweiz einzigartigen heraldischen Veröffentlichung aufs wärmste empfohlen. *F. H.*

KONRAD FISCHNALER. — **Die Wappen der Tal-, Stadt-, Markt- und Dorfgemeinden von Tirol und Vorarlberg.** Mit 10 Tafeln nach Zeichnungen von Karl Rickelt und Bernh. Strobl. Innsbruck, 1910. Quer-Fol.

Dieses hübsch ausgestattete Heft ist ein erfreulicher Beitrag zur Ortsheraldik, der auch in der Schweiz Nachahmung finden sollte. Allerdings hatte es der Verfasser hier insofern leichter, als er auf frühere Arbeiten aus seiner eigenen Feder und aus der Ströhls, wie auch auf offizielles Material zurückgreifen konnte. Er gibt auf den 10 Tafeln 114 mehr oder weniger ausgeführte Schilde. Manchen liegen als einzige Quellen nur Siegel zu Grunde, so dass die Farben fehlen. Dazu 9 Seiten Text mit einigen Siegelbildern und den Belegstellen. Die Zeichnungen sind im grossen und ganzen recht gut, soweit eben die oft schreck-



lich unheraldischen Wappen dies zulassen. Zu tadeln ist aber die Art Schildrand, die überall vorkommt, aber vor den Figuren Halt macht, und auch die konkave Schraffierung und Schattierung der Schilde, die nur stört. Unangenehm fällt auch das fast violette Blau auf. Der Tiroler Adler auf dem nach links gelehnten Schild des Umschlags sollte eigentlich nach links schauen; hier sieht man aber, wie schwer es ist, heraldisch richtig zu sein, ohne Missverständnisse hervorzurufen. Es ist also gescheiter, er schaue nach rechts, damit nicht die das Buch als Vorlage benützenden Künstler ihn dann auch ohne gelehnten Schild links schauen lassen. Alles in allem, ein schönes Buch. Vivat sequens, et Helvetius! *C. B.*

Zeitschriftenschau — A travers les revues

ALLEMAGNE

Exlibris-Buchkunst und angewandte Graphik. Heft 3/4. Bilderschau seltener alter Exlibris. — Seltene Exlibris der Münzenschneiderfamilie Lavy. — Emil Orlik — Rudolf Schiestls Gebrauchsgraphik. — Exlibris von Otto Greiner. — Ein Blatt aus S. v. Schwinds Hausgraphik. — Vom Exlibris auf der Bugra — Exlibrisschau.

Der Deutsche Herold. 1914. Nr. 12. Der evangelische Oberkirchenrat und die Gebühren für Kirchenbuchforschung. — Heraldisch-genealogische Probleme in den Werken des Malers Simone Martini. — Zum Territorialitätsprinzip im preussischen Adelsrecht. — Ritter oder Inhaber?

1915. Nr. 1. Der Kautenkranz. — Einer Familienstiftung Sinn und Unsinn — Frühgotische Gewölbeschlußsteine. — Wappen des Papstes Benedikt XV.

Roland (Archiv für Stamm- und Wappenkunde). 1914—15. Nr. 5—6. Weltzin, Ein Beitrag zur Namendeutung. — Beitrag zur Aufklärung der Abstammung des Herrmeisters des deutschen Ordens Wolter v. Plettenberg. — Reihenfolge der Geistlichen und Lehrer des Kirchspiels Oberweissbach in Schwarzburg-Rudolfstadt. — Namengebung an Findelkinder. — 300 Jahren Kirchendiener.

Vierteljahrsschrift für Wappen-, Siegel- und Familienkunde. 1914. Heft 1. Die Gedächtnistafeln und Grabdenkmäler des Amtsgerichtsbezirkes Kahla (Sachsen Alt.). — Die altertümlichen Grabdenkmäler und Gedächtnistafeln der k. bayer. Bezirksämter Cham, Waldmünchen und Burglengenfeld (Oberpfalz) in genealogischer und heraldischer Beziehung. — Fünftes Verzeichnis von 500 in den von Poseckschen familiengeschichtlichen Sammlungen vorkommenden Namen. — Aus dem Album des Königl. und Gröningischen Gymnasiums zu Stargard in Pommern.

Heft 2. Auszüge aus den Militärkirchenbüchern des ehemaligen Infanterie-Regiments von Zenge (Nr. 24) von 1723 bis 1806. — Der Verfall und die Auflösung des livländischen Ordens unter Kettler, im Zusammenhang mit dem Verhalten der Nachbarstaaten. — Ein Bürgerverzeichnis der Stadt Lübbecke aus dem Jahre 1608.

Heft 3. Ein Bürgerverzeichnis der Stadt Lübbecke aus dem Jahre 1608. — Die Grabsteine in der Kirche der ehemaligen Benediktiner-Abtei auf dem Michaelsberge in Siegburg.

Heft 4. Die Grabsteine in der Kirche etc. (Schluss). — Die Leichenpredigten der Bibliothek der Marienkirche in Berlin. — Vorfahrenliste des Hans v. Schimmelfennig. — Der russische Adel. — Zur Genealogie derer von Thüna und das Lehenbuch des Abts Georgius Thun zu Saalfeld.

AUTRICHE-HONGRIE

Monatsblatt der k. k. heraldischen Gesellschaft „Adler". Nr. 48. Einige Regesten über die gräfliche Familie Saint-Hilaire. — Materialien zur Geschichte des Salzburger Adels. — **Nr. 49.** Wappenbuch des Johann Michael Weckherlin 1603. — **Nr. 50.** Materialien zur Geschichte des Salzburger Adels.

ITALIE

Rivista araldica. N° 12. Il principio di autorità nell'Enciclica del Sommo Pontefice Benedetto XV. — Libro d'oro del ducato di Ferrara. — Lo stemma del Beato Innocenzo Mini. — Stemma Epifanio. — Appunti di araldica e di assiografia ecclesiastica. — Il patriziato Veneto. — Appunti sui Berni. — La nationalité comtoise. — Noblesse de l'Empire français. — Poisson, commandeur des Ordres du roi. — La real y militar orden de nuestra senora de la Merced. — Bibliografia genealogica italiana.

1915. N° 1. Il castello di S. Pietro in Anatolia ed i suoi stemmi dei Cavalieri di Rodi. — Appunti di araldica e di assiografia ecclesiastica. — Libro d'oro del ducato di Ferrara. — Armorial historique et archéologique des archevêques d'Aix. — La famiglia di Pietro Aretino. — La famiglia di S. Camillo de Lellis. — I ciambellani di Sua Maestà Fedelissima. — La nobiltà nel Brasile. — I cavalieri d'Altopascio. — Ex-libris Montecuccoli.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Neue Mitglieder — Nouveaux membres

Herr E. Linck, Kunstmaler, Effingerstrasse 10, Bern.
M. P. Bioley, pharmacien-chimiste, Orbe, Ct. de Vaud.
« le baron E. Mayor des Planches, ambassadeur honoraire de S. M. le roi d'Italie, Moncalieri près Turin.
Herr Herbert von der Marwitz, Schloss Herblingen, Kt. Schaffhausen.
M. Fernand Bietry de Bietrix, 138 rue des Eponses, Fribourg.

L'ex-libris de notre Société

(avec Planche III).

L'ex-libris de notre société n'a jamais été publié dans les *Archives héraldiques.* A la demande de plusieurs de nos membres nous le reproduisons ici en planche hors texte. Le dessin de cet ex-libris a été demandé à M. Rheude, en 1901, par M. le professeur E. A. Stückelberg, alors rédacteur des Archives héraldiques et bibliothécaire de notre société.

Un portail gothique sert de cadre à cet ex-libris; au centre se détachent les armoiries de la société: de gueules à un heaume d'argent rehaussé d'or, accompagné de deux sceptres de hérauts d'armes passés en sautoir, du second.

Le casque et l'écu sont entourés de gracieux lambrequins. Le cimier formé de deux trompettes de hérauts d'armes, est surmonté d'une banderolle portant la légende: Société suisse d'héraldique. Le bas du portail est occupé par deux rayons de livres avec une banderolle servant à inscrire le N° de chaque ouvrage.

L'auteur de cette œuvre d'art: M. L. Rheude à Ratisbonne, membre correspondant de notre société, est un héraldiste distingué qui sait unir à la bonne héraldique, le style moderne.

Bibliothèque de la Société.

Dons.

Die Schweizer Wappen. [23 Postkarten]. Entwurf von Paul Hosch und Hans Melching, Basel. Herausgegeben von den Schweizer Werkstätten. Geschäftsstelle: Emanuel Steiner, Rümelinsplatz 11, Basel.
Geschenk der Herausgeber in Basel.

Les armes suisses [23 Cartes postales], auteurs: Paul Hosch et Hans Melching, Bâle. Editeurs: Schweizer Werkstätten. Agent général: Emanuel Steiner, Rümelinsplatz 11, Bâle. Don des éditeurs. Bâle.

Bandiere ed emblemi Veneziani, di Ricciotti Bratti. Giusto Fuga, librario editore, Venezia. Don de l'auteur, conservateur au Musée Correr, Venise.

Boletim do Museu Goeldi (Museu Paraense) de Historia natural e ethnographia. 1911—12. Vol. VIII. Catalogo das Aves Amazonica, pela Dr Emilia Snethlage. Para. Brazil. 1914. Don de M. le Dr E. A. Goeldi.

Ritter Jakob von Roverea, Herr von Crest, von W. F. von Mülinen, aus: Berner Taschenbuch 1915. Geschenk des Verfassers in Bern.

Herkunft der Grafen von Saugern und ihre Verwandtschaft mit den übrigen Gründern von Beinwil, von August Burckhardt; aus: Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. Band XIV. 1915.
Geschenk des Verfassers in Basel.

Stände und Verfassung in Basel vom 16. bis 18. Jahrhundert, von August Burckhardt; aus: Basler Jahrbuch 1915. Geschenk des Verfassers in Basel.

Les Pourtalès. Histoire d'une famille huguenote des Cévennes, 1500-1860, par le Dr Louis Malzac. Avec de nombreuses illustrations, une carte de la région des Cévennes et un tableau généalogique. Paris, Hachette et Cie 1914. Don de M. Aug. de Pourtalès à Genève.

Una scoperta araldica. Il più antico stemma conosciuto, di conte F. Pasini-Frassoni. Roma. Collegio araldico. 1914. Don de l'auteur à Rome.

L'Araldo, Almanacco nobiliare del Napoletano. 1914. Anno XXXVII. Napoli, Libreria Detken & Rocholl. 1914. Don de l'éditeur.

Calendrier héraldique vaudois, 1914, publié par Fréd.-Th. Dubois et Théod. Cornaz. XIVe année. Lausanne, Payot et Cie, édit.
Don de Fréd.-Th. Dubois à Fribourg.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

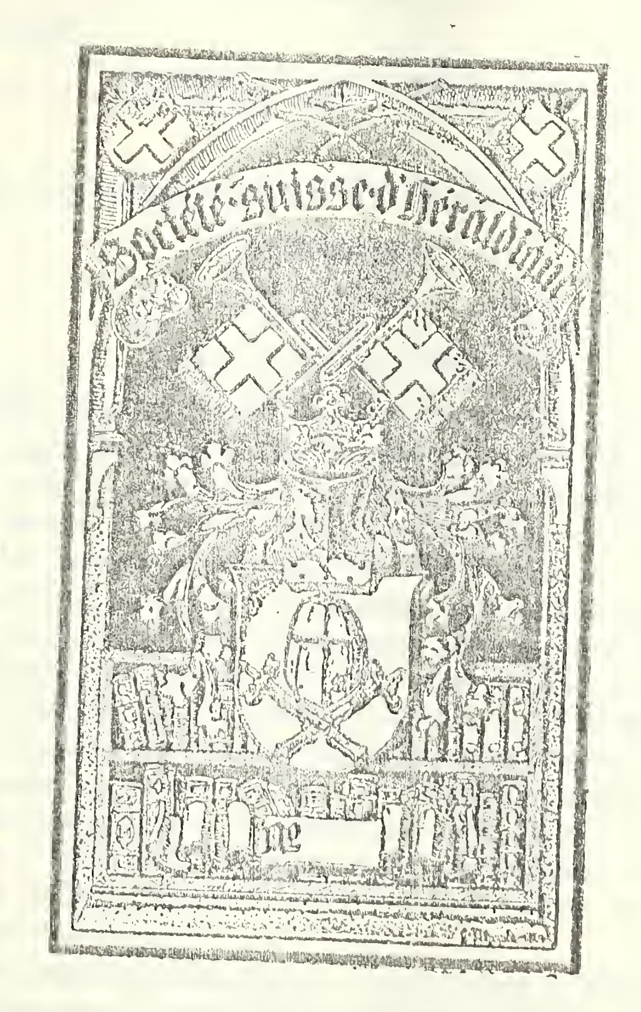




Glasgemälde der Zunftgesellschaft von Zimmerleuten zu Bern
in ihr neues Haus gestiftet von den 12 Schwester-Zünften
(Höhe ca. 80 cm)

Von Rud. Münger gezeichnet und ausgeführt





Exlibris der
Schweizerischen Heraldischen Gesellschaft



Archives Héraldiques Suisses
Schweizer Archiv für Heraldik
Archivio araldico svizzero
1915 (29. Jahrg. Année) N° 2
Verantwortliche Redaktion: FRÉD.-TH. DUBOIS

Die Gemeindewappen des Kantons Aargau,

von Walther Merz.

(Fortsetzung).

VIII. Der Bezirk Muri

führt als Wappen dasjenige des Bezirkshauptortes, wonach er benannt ist.

Abtwil (Acta Mur. Apwil, 1303 Abwile; im Habsb. Urbar zum A Meienberg gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, A Meienberg; Pf Sins, D Aesch, AD Aargau, B Konstanz, seit 1747 selbständig, seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Bremgarten gehörig) führt kein Wappen.

Aristau (1153 Arnestowo, 1285 Arnstöwe; im Habsb. Urbar zum A Muri gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, Krummamt; Pf Muri [s. dort]) wurde durch Dekret vom 26. VI. 1816 neu umschrieben und der Gemeinde die Ortschaften A., Holzhof, Birri, Schwettihof, Althäusern, Bühlmühle, Gizlen und Kapf zugeteilt. Durch Dekret vom 28. II. 1912 wurden sodann die Ortsbürgergemeinden Althäusern, Aristau und Birri zur Ortsbürgergemeinde Aristau verschmolzen. Die Gemeinde führt im Schilde die gelbe Freiämter Säule mit den Banden in blau (s. bei Muri). Historisch besser gerechtfertigt wäre der Schild der ehemaligen Twingherren, der Herren von Barro (Baar), der dreifach gezinnte Turm schwarz in gelb[1].

Anw (893 Onwa; im Habsb. Urbar — Owe — zum A Meienberg gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, A Meienberg; Pf Sins, D Aesch, AD Aargau, B Konstanz, seit 1637 abgelöst und selbständig; seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Bremgarten gehörig) bildete mit Rüstenschwil (893 Rustinniswilare, im Habsb. Urbar Rustiswile) zwar eine einzige politische Gemeinde, die Ortsbürgerschaften aber waren getrennt, bis durch Dekret vom 28. XII. 1908 deren Verschmelzung verfügt wurde. Die Gemeinde führt kein Wappen.

Beinwil (1190 Beinwil; im Habsb. Urbar — Beinwile — zum A Meienberg gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, A Meienberg; 1275 MK, D Bremgarten, AD Aargau, B Konstanz; seit 1828 zum reorg. B Basel und

[1] Merz a. O. I 73 ff.

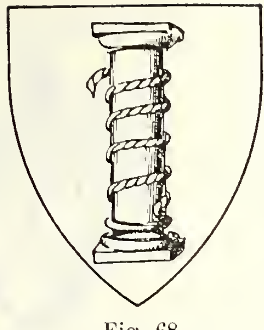




Fig. 68
Aristau.



Fig. 69
Siegel des Ritters Rudolf von Barro 1282 I. 16.

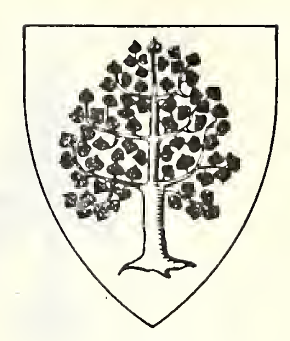


Fig. 70
Beinwil.

LK Bremgarten gehörig) führt in blau eine grüne Linde! Richtigerweise wird nach den heraldischen Regeln die Linde in weiss oder gelb geführt werden müssen. Das Archivium Murense a P. Leodegario Mayer œconomo 1734 descriptum (Staatsarchiv Aargau: Muri) gibt als Wappen für Beinwil in weiss einen stehenden Geistlichen in weissem Gewande mit einer Kasel rot mit weissem Stab und einer schwarzen Mütze. Die politische Gemeinde umfasste fünf Ortsbürgerschaften (Beinwil, Wiggwil [1179 und 1247 Wicwilare], Winterschwil [1189 Winteswile, zum A Muri gehörig], Brunnwil [Acta Mur. Brunwile, im Habsb. Urbar zum A Muri gehörig] und Wallenschwil [Acta Mur. Waleswilare, 1288 Waloswile, im Habsb. Urbar — Walaswile — zum A Muri gehörig]), die durch Dekret vom 24. V. 1899 verschmolzen wurden; davon gehörte unter der eidg. Verwaltung nur Winterschwil zum A Muri, die andern zum A Meienberg. Wallenschwil gehörte zur Pf Muri, wurde aber durch Dekret vom 26. II. 1856 abgelöst und nach Beinwil eingepfarrt.

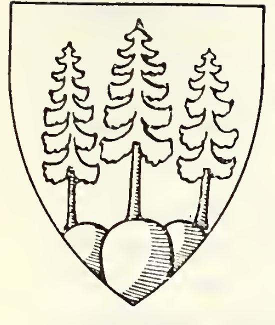
Benzenschwil (1189 Penziswile; jedenfalls zum A Muri gehörig, 1415 an Luzern: Freie Ämter, A Merenschwand; Pf Merenschwand [s. dort]) führt kein Wappen.

Besenbüren (Acta Mur. Besenbůrren; im Habsb. Urbar — Bessenbůrron — zum A Muri gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, A Boswil; Pf Bünzen [s. dort]) führt kein Wappen.

Bettwil (893 Petiwilare; jedenfalls zum A Villmergen zu rechnen, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, A Bettwil; Pf Sarmenstorf, D Wohlenschwil [Mellingen], AD Aargau, B Konstanz, seit 1799 selbständig; seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Mellingen gehörig) führt im Schilde drei (grüne) Tannen auf (grünem) Dreiberg (in weiss).

Boswil (820 [?] Bozwila, 924 Pozwila; im Habsb. Urbar zum A Muri gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, A Boswil; 1275 MK, D Wohlenschwil [Mellingen], AD Aargau, B Konstanz; seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Mellingen gehörig) führt in blau einen gelben Halbmond, das Wappen der Herren von B.[1] So schon im Archivium Murense von P. Leodegar Mayer 1734.

[1] Merz a. O. I 128 ff.


Fig. 71
Bettwil.

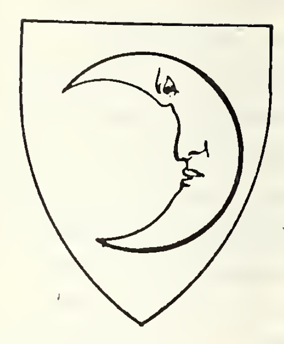

Fig. 72
Boswil.


Fig. 73
Bünzen nach P. L. Mayer.

Der Pf Boswil wurde durch Dekret vom 18. II. 1913 der bisher zur Pf Bünzen gehörige Weiler Unter-Niesenberg zugeteilt.

Bünzen (1259 Bunzina; im Habsb. Urbar — Büntznach — zum A Muri gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, Krummamt; 1320 selbständige Pfarrei, D Wohlenschwil [Mellingen], AD Aargau, B Konstanz; seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Mellingen gehörig) führt kein Wappen im Siegel. Das Archivium Murense von P. Leodegar Mayer 1734 gibt in weiss eine grüne Tanne.


Fig. 74
Siegel Heinrichs von Boswil
1469 IX. 6.


Fig. 75
Wappen der Herren
von Boswil.


Fig. 76
Siegel Eberharts von Boswil
1468 XII. 9.

Buttwil (Acta Mur. Butwile, ca. 1273 Butwile; im Habsb. Urbar zum A Muri gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, A Muri; Pf Muri [s. dort]), dessen Bezirk durch Dekret vom 26. VI. 1816 umschrieben wurde (Buttwil, Unterbad und Gallizi), führt in blau die gelbe Freiämter Säule mit den Banden (s. bei Muri).

Dietwil (1236 Tuetwile, im Habsb. Urbar — Tůtwile — zum A Meienberg gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, A Meienberg; 1275 MK, D Aesch, AD Aargau, B Konstanz; seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Bremgarten gehörig) führt kein Wappen.

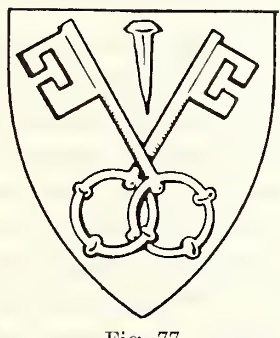
Geltwil (Acta Mur. Geltwile; im Habsb. Urbar zum A Muri gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, A Muri; Pf Muri [s. dort]), dessen Bann durch Dekret vom 26. VI. 1816 umschrieben wurde (Geltwil, Scheuerhof und

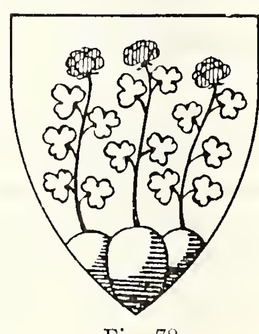


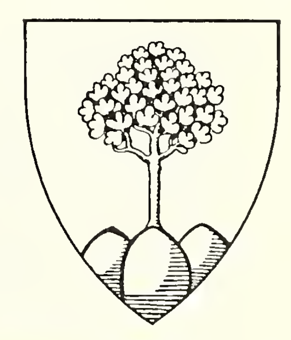
Isenbergschwil [1282 Isenbrechtswile, im Habsb. Urbar Isembrechtzwile, A Muri]), führt in blau die gelbe Freiämter Säule mit den Banden (s. bei Muri).

Kallern (im Habsb. Urbar — Kaltherren — zum A Muri gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, A Boswil; Pf Boswil [s. dort]) führt (in blau?) zwei gekreuzte (weisse) Schlüssel mit einem (weissen) Nagel.

Meienberg (1247 Meigenberch, 1251 Meginberc; im Habsb. Urbar zum A Meienberg gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, A Meienberg; Pf Sins, 1275 MK, D Aesch, AD Aargau, B Konstanz; seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Bremgarten gehörig) besteht als politische Gemeinde aus dem ehemaligen Städtchen Meienberg[1] und den weitern Ortsbürgerschaften Alikon (893 Alahinchova) mit Holderstock, Aettenschwil (1179 Agetiswilare, 1275 Egtiswile), Fenkrieden (im Habsb. Urbar Venchrieden) mit Gerenschwil (ca. 1310 Gernswile), Reussegg (1130 Rinsecca)[2], Sins (1236 Sins) und Winterhalden mit den Sinserhöfen; die Gemeinde führt das ehemalige Wappen des Amtes nunmehr als Gemeindewappen: in weiss auf grünem Dreiberg drei Blumen (einen „Meien“), hat aber auch ein Siegel mit einem Baum auf Dreiberg.


Fig. 77
Kallern.


Fig. 78
Meienberg.


Fig. 79
Meienberg nach dem ältern Siegel.

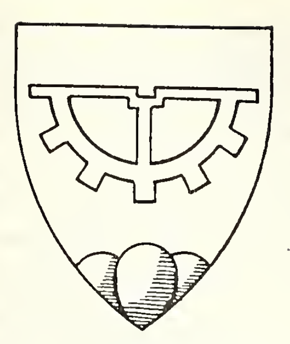
Merenschwand (Acta Mur. Meriswanden, 1263 Meriswandon; 1275 MK, D Wohlenschwil [Mellingen], AD Aargau, B Konstanz; seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Mellingen gehörig) d. h. der Meierhof mit dem Kirchensatz gehörte im 13. Jahrhundert den Grafen von Homberg; Gräfin Elisabeth von Homberg-Rapperswil verkaufte ihn 1293 an die Herren von Hünoberg, die ihn 1335 und 1389 dem Kloster Kappel abtraten. Sie besassen aber auch die hohe Gerichtsbarkeit und die Eigenschaft der Leute zu Merenschwand, Hagnau, Mühlau, Enge, Rickenbach und Rüti; die Leute kauften sich nach dem Sempacher Kriege los zu Handen der Stadt Luzern, die fortan Herr zu M. war. Das Amt kam 1803 an den Kanton Aargau gegen Abtretung des A. Hitzkirch an den Kanton Luzern[3]. Die Urkunde vom 18. II. 1394, die das neue staatsrechtliche Verhältnis zur Stadt Luzern ordnete, bekräftigte die Gemeinde mit dem offenbar damals

[1] Merz a. O. II 399 ff.
[2] Das. II 468 ff.
[3] Das. II 408 ff.




Fig. 80
Merenschwand.


Fig. 81
Siegel der Gemeinde Merenschwand und Mühlau 1394 II. 18.


Fig. 82
Mühlau.

angefertigten Siegel, das den Bohrer des h. Leodegar enthält; seit 1518 aber nahm die Gemeinde den Schwan, wohl eine Erinnerung an eine Helmzier der Hünoberger, ins Wappen auf: weisser Schwan (in blau?) vor zwei Rohrkolben. Zur politischen Gemeinde M. gehört Unterrüti, durch Dekret vom 27. XI. 1913 sind auch die beiden Ortsbürgergemeinden vereinigt worden.

Mühlau (1394 Mülow) gehörte politisch ursprünglich zu Merenschwand und kirchlich zu Sins, durch Dekret vom 2. IX. 1878 wurde die Kuratkaplanei zur selbständigen Pfarrei Mühlau erhoben, der auch die bisher zur Pf Merenschwand gehörige Ortsbürgerschaft Schoren-Kestenberg zugeteilt ward. Gleichzeitig ward diese auch aus dem Gemeindeverband Merenschwand ausgeschieden und mit der politischen Gemeinde Mühlau vereinigt. Durch Dekret vom 27. XI. 1913 endlich wurden auch die beiden Ortsbürgergemeinden Mühlau und Schoren-Kestenberg verschmolzen. Die Gemeinde führt (in gelb?) ob grünem Dreiberg ein halbes (schwarzes?) Mühlrad.

Muri (893 Murahe; im Habsb. Urbar — Mure — zum A Muri gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, A Muri; 1275 MK, D Wohlenschwil [Mellingen], AD Aargau, B Konstanz; seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Mellingen gehörig) wurde als politische Gemeinde durch Dekret vom 26. VI. 1816 gebildet aus den Ortschaften Wey (ca. 1310 in dem Wye), Sörikon, Wili (ca. 1310 Wile), Langenmatt (im Habsb. Urbar ze Langenmatten); Langdorf, Greuelhof; Egg (Acta Mur. Egga, ca. 1310 an der Egga), Türmelen (Acta Mur. Türmulon, ca. 1310 Dürmulon), Herrenweg; Hasli (Acta Mur. Hasle, im Habsb. Urbar ze Hasle) und der Ziegelhütte; die vier Ortsbürgerschaften Wey, Langdorf, Egg und Hasli wurden sodann durch Dekret vom 23. V. 1898 zur Ortsbürgergemeinde Muri verschmolzen. Die Gemeinde führt in blau eine gelbe Säule, umgeben von Stricken, die dann auch zum Bezirkswappen geworden ist. Dies ist aber das Wappen der Freien Ämter überhaupt. Papst Julius II. verlieh nämlich am 22. VII. 1512 den Freien Ämtern ein Banner von blauer Farbe mit der Martersäule und den Banden des Heilands; es wurde ihnen von den katholischen Orten nach dem zweiten Kappelerkriege abgenommen und den Meienbergern gegeben, die fortan den Bannerherrn für das ganze Freiamt aus ihrer



Mitte wählen durften[1]. Meienberg führte denn auch in der Folge den Schild gespalten, rechts sein redendes Wappen und links die Säule. Eine Reihe von Gemeinden aber nahmen die Säule ebenfalls als Wappen an. Besser wäre es gewesen, wenn Muri das redende Wappen, das auch das Kloster führte, angenommen hätte: eine weisse Mauer in rot. Denn sobald ein Grossteil der Gemeinden eines ehemaligen politischen Verbandes — hier der Freien Ämter — dessen Wappen unverändert übernimmt, kann doch nicht mehr von eigentlichen individuellen Gemeindewappen die Rede sein. Dagegen ginge es wohl an, im gespaltenen Schilde rechts das eigentliche Gemeindewappen und links das ehemalige Amtswappen zu führen, wie es tatsächlich Meienberg noch im 18. Jahrhundert tat.

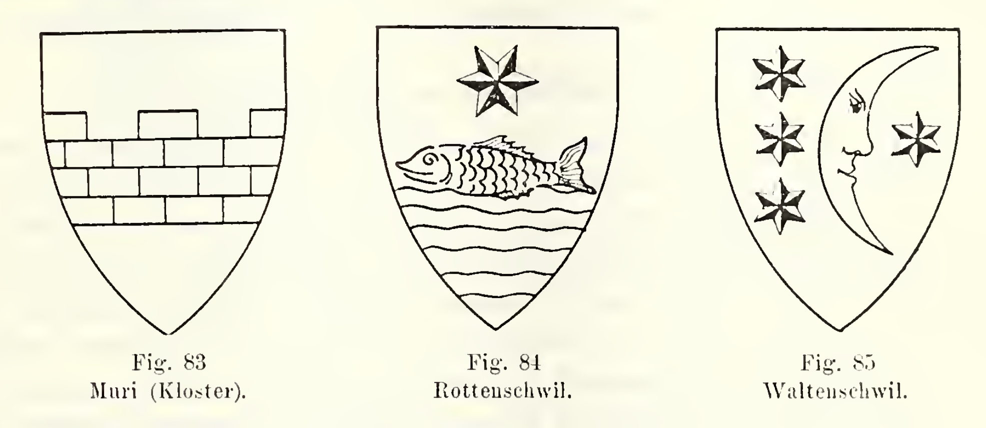


Fig. 83
Muri (Kloster).

Fig. 84
Rottenschwil.

Fig. 85
Waltenschwil.

Oberrüti (jedenfalls zum A Meienberg gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, A Meienberg; 1275 MK, D Aesch, AD Aargau, B Konstanz; seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Bremgarten gehörig) führt im Wappen (nicht im Siegel) eine Reuthaue und eine Schaufel!

Rottenschwil (1281 Rotolfswile; im Habsb. Urbar — Rotoswile — zum A Muri gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, Krummamt; Pf Lunkhofen [s. dort, Bez. Bremgarten]), durch Dekret vom 23. V. 1898 verschmolzen mit Werd (Acta Mur. Werda; Freie Ämter, A Muri; Pf Lunkhofen), führt den Schild geteilt von blau mit weissem Stern und weiss (Wasser) mit einem Fisch. Das Archivium Murense von P. Leodegar Mayer 1734 gibt für Werd das eine Wappen der Herren von Schönenwerd mit veränderten Farben: den Schild gespalten von gelb mit schwarzem steigendem Löwen und von gelb (s. oben bei Bergdietikon Bez. Baden)!

Waldhäusern (im Habsb. Urbar — Walthusen — zum A Muri gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, A Boswil; Pf Bünzen [s. dort]) führt in blau eine grüne Tanne! Richtigerweise ist sie in gelb oder weiss zu führen (das Wappenbild s. oben bei Bünzen).

---

[1] M. Kiem, Geschichte der Benediktiner-Abtei Muri-Gries I (1888) 302; Eidg. Abschiede IV[1] b 1226 (f 1).



Waltenschwil (Acta Mur. Walteswile, 1210 Waltoswile, ca. 1318 Walterswile [so noch 1452]; im Habsb. Urbar zum A Muri gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Freie Ämter, Krummamt; Pf Boswil [s. dort], durch helvet. Dekret vom 11. I. 1799 abgetrennt und selbständig) führt in blau einen gelben Halbmond, begleitet von vier (3, 1) weissen Sternen. Das Wappen ist abgeleitet von dem erst durch späte Quellen (Stumpf) überlieferten Wappen der Herren von W.[1], das — wie dasjenige der benachbarten Herren von Boswil — einen Halbmond im Schilde weist. Das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern gibt tatsächlich diesen Schild — gelben Halbmond in blau — als Gemeindewappen.

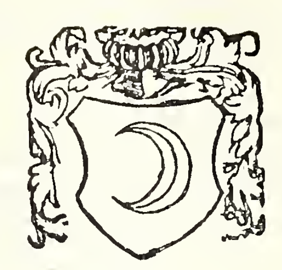


Fig. 86
Wappen der Herren von Waltenschwil nach Stumpf.

IX. Der Bezirk Rheinfelden

führt als Wappen dasjenige der Stadt, wonach er benannt ist.

Hellikon (1277 Hellincon; zur Herrschaft Rheinfelden, dann zur Landschaft Mölinbach gehörig; Pf Wegenstetten [s. dort]) führt kein Wappen.

Kaiseraugst (752 Augusta; zur Herrschaft Rheinfelden, dann zur Landschaft Mölinbach gehörig; 1441 MK, D Sisgau, B Basel) führt im Siegel einen gezinnten Turm mit Tor (weiss in rot oder schwarz in weiss?).

Magden (1036 Mageton; zur Herrschaft Rheinfelden, dann zur Landschaft Mölinbach gehörig; 1441 MK, D Sisgau, B Basel) führt in weiss einen Baum mit Früchten zwischen zwei Weinreben.

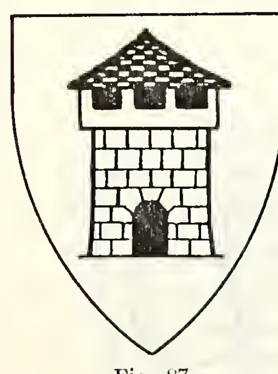


Fig. 87
Kaiseraugst.



Fig. 88
Magden.



Fig. 89
Möhlin.

Möhlin (794 Melina; zur Herrschaft Rheinfelden, dann zur Landschaft Mölinbach gehörig; 1441 MK, D Sisgau, B Basel) führt (in rot?) eine gelbe Garbe. Nach dem Dorfe nannte sich ein Dienstmannengeschlecht und eine Bürgersippe in Rheinfelden[2], die wohl das Wappen der Dienstmannen übernahm: den

[1] Merz a. O. II 548 f.
[2] Merz a. O. II 410 f.



Schild gespalten, vorn (von rot und weiss?) schräglinks geteilt, hinten gegengeschrägt. Dieses Wappen liesse sich daher historisch rechtfertigen statt des Lückenbüssers mit der Garbe.

Mumpf (1218 Mumpher; im Habsb. Urbar — Nideren Muntphein und Oberen Muntphein — zum A Säckingen gehörig, dann zur Landschaft Mölinbach im engern und weitern Sinne; TK von Säckingen, D Frickgau, B Basel) soll einen Bienenkorb als Wappen führen! Stumpf gibt in weiss ein schwarzes Kreuz.



Fig. 90
Siegel des Junkers Burkart Melin, Schultheissen zu Rheinfelden, 1448 II. 12.

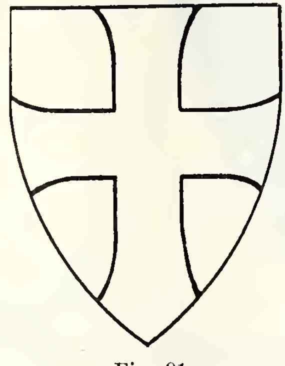


Fig. 91
Mumpf (nach Stumpf).



Fig. 92
Wappen der Grafen von Rheinfelden.

Obermumpf (s. Mumpf; 1441 MK, D Frickgau, B Basel) führt kein Wappen.

Olsberg (1267 Olsperc; zur Herrschaft Rheinfelden, dann zur Landschaft Mölinbach gehörig; Pf Kaiseraugst [s. dort], seit 1781 selbständig, vgl. auch das Dekret vom 3. XI. 1835) führt kein Wappen.

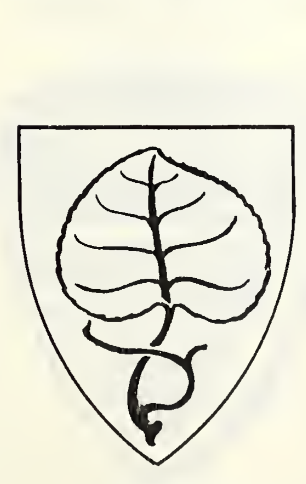


Fig. 93
Schupfart.



Fig. 94
Wappen der Herren vom Stein.



Fig. 95
Siegel des Ritters Heinrich II. von dem Steine 1314 III. 16.

Rheinfelden (1146 Rinvelt; zähringische Gründung, nach wechselnden Geschicken zur Herrschaft d. N., dann zur Landschaft Mölinbach gehörig; eine



Pfarrkirche schon 1146 bezeugt, D Sisgau, B Basel) führte das Wappen der Grafen von Rh. (fünfmal geteilt von gelb und blau) mit einem Bruche als Stadtwappen: fünfmal geteilt von gelb und rot, zunächst ohne Sterne, später mit erst sechs (3, 2, 1), seit 1553 aber neun (3, 3, 3) gelben Sternen[1].



Fig. 96
Siegel Arnolds des Schultheissen von Rheinfelden 1236 (wurde offenbar — nach der Inschrift — schon vom Vorgänger gebraucht und enthält das Stadtwappen).



Fig. 97
Erstes Stadtsiegel von Rheinfelden 1242.

Schupfart (1259 Schuphart; im Habsb. Urbar — Szuphart — zum A Säckingen gehörig, dann zum A Homberg oder der Landschaft Fricktal bezw. Homburger Vogtamt zu Frick; TK von Säckingen, D Frickgau, B Basel) führt im Schilde das dem Siegel des Homburger Vogtamts zu Frick entnommene grüne Lindenblatt in weiss.

Stein (1187 Steine; im Habsb. Urbar zum A Säckingen gehörig, dann zum A Homberg; TK von Säckingen, D Frickgau, B Basel) führt mitten im



Fig. 98
Zweites Stadtsiegel von Rheinfelden 1281 X. 26. (und schon 1254 IX. 5.).



Fig. 99
Drittes Stadtsiegel von Rheinfelden 1423 VII. 31.

[1] Das. II 421 ff., ferner S. Burkart, Gesch. d. Stadt Rheinfelden, 1909.





Fig. 100
Sekretsiegel von Rheinfelden
1431 VIII. 3.



Fig. 101
Siegel von Rheinfelden
um 1600.



Fig. 102
Siegel von Rheinfelden
von 1629 V. 22.

Schilde einen als Rhein bezeichneten Fluss, darunter einen Quaderstein! Das vom heraldischen Standpunkt aus ganz bedenkliche Wappen sollte durch das historisch einzig gerechtfertigte ersetzt werden, durch den Schild nämlich der nach dem Orte sich nennenden Herren vom Stein: in rot eine weisse Fiedel[1].

Wallbach (im Habsb. Urbar Walabûch für das grh. badische Dorf, ca. 1400 Walibach; zur Herrschaft Rheinfelden gehörig, dann zur Landschaft Mölinbach; Pf Mumpf [s. dort]) führt im Siegel ein Patriarchenkreuz, wohl weiss in rot.



Fig. 103
Siegel Johans von Wegenstetten,
Schultheissen zu Rheinfelden,
1392 II. 15.

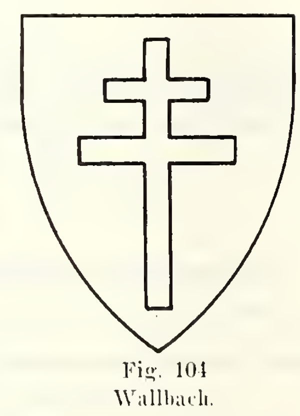


Fig. 104
Wallbach.

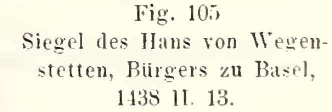


Fig. 105
Siegel des Hans von Wegenstetten, Bürgers zu Basel,
1438 II. 13.

Wegenstetten (im Habsb. Urbar — Wegenstetten in der lantgrafschaft ze Vriggôwe — zum A Säckingen gehörig, dann zur Landschaft Mölinbach im engern und weitern Sinne; TK von Säckingen, D Frickgau, B Basel) führt kein Wappen. Historisch zu rechtfertigen wäre das eine oder andere Wappen der nach dem Orte sich nennenden, in Rheinfelden und Basel verbürgerten Familie von W.: entweder (in rot) eine (weisse) Breitaxt oder in rot eine weisse gezinnte Mauer[2].

Zeiningen (1224 Ceinigin, 1268 Zegeiningen, 1319 Zeiningen; zur Herrschaft Rheinfelden, dann zur Landschaft Mölinbach gehörig; 1441 MK, D Sis-

[1] Merz a. O. II 510 f.
[2] Das. II 560 f.



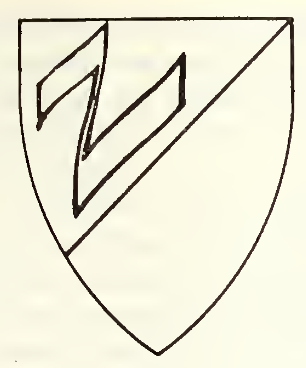


Fig. 106
Zeiningen nach dem Wappenbuche des Staatsarchivs Bern.



Fig. 107
Zuzgen.

gau, B Basel) führt im Siegel eine mit Trauben behangene Weinrebe auf Dreiberg. Das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern gibt den Schild schräglinks geteilt von weiss mit grünem Z und von rot.

Zuzgen (1296 Zutzkon, ca. 1325 Zuntzkon, 1390 Zuczchen; zur Herrschaft Rheinfelden, dann zur Landschaft Mölinbach gehörig; TK von Säckingen, D Frickgau, B Basel) führt im Wappen auf beidseitig ansteigendem Berg fünf Tannen, darüber einen Stern.

[Fortsetzung folgt].

L'Armorial vaudois manuscrit de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne,

par André Kohler.

(Suite et fin).

Contenu et description.

D'après l'avant-propos l'armorial devait contenir:

«1° Les armes des Villes, bourgs, châtellenies et bailliages du Pays de Vaud;

2° celles des Evêques de Lausanne;

3° celles des Baillifs de Vaud;

4° celles des anciennes corporations civiles et religieuses;

5° celles des Familles vaudoises éteintes ou subsistantes que renferme le recueil de Berne».

Comme on le verra plus loin, ces diverses catégories, à l'exception de la dernière, se suivent dans un ordre tout autre.

Remarquons en outre que, faute sans doute de documents, ce programme fort bien conçu ne put être entièrement rempli: des nombreuses maisons religieuses du Pays de Vaud aucune n'est représentée [1]; quant aux corporations civiles,

[1] L'Abbaye d'Hauterive et la chartreuse de la Part-Dieu étaient situées hors des limites du Pays de Vaud. Elles y avaient cependant d'importantes possessions; c'est sans doute la raison pour laquelle elles figurent dans l'armorial.



elles brillent par leur absence; des villes et bourgs plusieurs manquent; il en est de même des châtellenies. La preuve qu'il ne s'agit point d'omissions involontaires, c'est que beaucoup d'écussons sont restés vides, que des pages entières ont été laissées en blanc, attendant sans doute que les circonstances permissent de les remplir.

L'armorial est un in-folio de 0m,40 de hauteur sur 0m,25 de largeur environ. Les titres sont d'une belle écriture gothique. Sur chacune des pages réservées aux séries d'armoiries sont disposés, en quatre rangées de trois, douze écus sans ornements extérieurs: au-dessus de chaque écu se trouve le nom; au-dessous des abréviations indiquent les sources.

Le frontispice est d'un bel effet: le titre «Armorial vaudois» est au centre d'une décoration rustique en branchages qui s'entrelacent de manière à former les mots «Bibliothèque du Canton de Vaud» et entourent des armoiries résumant l'histoire du pays. Ces armes sont celles des Zähringen et des Kybourg, recteurs de la Bourgogne transjurane; de la maison de Savoie, souveraine jusqu'en 1536 de la plus grande partie du Pays de Vaud; des sires de Faucigny et des comtes de Genevois, qui possédèrent de nombreux droits et fiefs au nord du Léman; des sires de Montfaucon-Montbéliard et de Châlons, auxquels appartinrent les territoires de Grandson, d'Orbe et d'Echallens; de Berne et de Fribourg, qui conquirent le pays soit à l'époque des guerres de Bourgogne, soit en 1536; enfin celles du Canton de Vaud.

Décrivons maintenant l'ouvrage en suivant l'ordre des matières:

1° *Abbaye d'Hauterive.* Au centre d'un cadre très simple où se marient le noir et le jaune, les armes de l'abbaye: parti de Cîteaux et de Glane. Derrière l'écu la crosse est posée en bande, la volute tournée en dedans; la mitre repose sur l'angle senestre; le tout est sommé d'un chapeau noir dont les cordons, formant des lacs et terminés par trois houppes chacun, embrassent l'écu. Cette disposition des ornements extérieurs paraît singulière, car, d'après Ménestrier, elle est propre aux armes des abbés commendataires.

2° *Abbés de Hauterive.* L'armorial donne les armes des cinquante-quatre premiers abbés, de Girardus (1137) à Bernard Emmanuel de Lentzbourg (1761 à 1795). Pourquoi n'y trouve-t-on pas celles des abbés de 1795 à 1848?

3° *Chartreuse de la Part-Dieu.* Au centre d'un cadre brun et bleu un écu en cartouche, portant une grue contournée, a pour tenant une Notre Dame avec l'Enfant Jésus; les émaux ne sont pas indiqués. On sait que la chartreuse avait pour armes celles de la maison de Gruyère à laquelle appartenaient ses fondateurs [1].

4° *Evêché de Lausanne.* Le cadre est formé par des cordons verts disposés en entrelacs du plus heureux effets. Les armes de l'évêché — parti d'argent et de gueules, à deux ciboires de l'un en l'autre — se trouvent dans un écu ovale

[1] Cf. Arch. hérald. 1911, p. 101.



entouré d'un cartouche élégant derrière lequel passent en sautoir la crosse et l'épée; le tout est sommé de la mitre aux fanons flottants.

5° *Evêques de Lausanne.* Des écus préparés pour recevoir les armes des évêques les trente et un premiers sont restés en blanc; cela n'est pas étonnant, puisqu'il s'agit de prélats ayant occupé le siège épiscopal du Ve siècle à l'an 1103. A partir de Girard de Faucigny (1107-1129) dont l'armorial donne les armes, d'autres écus sont restés sans armoiries; ce sont ceux de Gui de Merlen (1130-1144), de St-Amédée (1145-1159), de Landri de Durnes (1160-1178), de Roger (1178-1212); de St-Boniface (1231-1239): ici encore on conçoit qu'il n'ait pas été possible de se documenter. Ce qui ne s'explique pas, c'est qu'on n'ait pas rempli les écus d'évêques dont les armes sont connues, savoir de Cl. L. Alardet (1560-1562), de Jean Doroz (1600-1607), de Jodoc Knab (1652-1658), de Pierre de Montenach (1688-1707), de Joseph-Hubert de Boccard (1746-1758), de Joseph de Montenach (1759-1782), de Jean-Baptiste Odet (1796-1803), de Pierre-Tobie Yenni (1815-1845).

A Berthold de Neuchâtel (1212-1220) est attribué le château à deux tours qui figure sur le sceau de son frère Ulrich [1], mais avec l'adjonction d'un petit écu (au pal chargé de trois chevrons) placé sous l'une des arcades; le château, d'argent, se détache sur un champ de gueules [2].

Les émaux ne sont pas indiqués pour les armes de Jean de Cossonay (1242-1273), d'Aymon de Cossonay (1356-1375), de Gui de Prangins (1375-1394), de Jean de Prangins (1433-1439), de Jean de Michaelis (1466-1468).

6° *Lausanne.* Les armes de Lausanne — deux écus coupés d'argent et de gueules, placés sous celui de l'Empire, timbré de la couronne et tenu par deux lions — sont encadrées d'une composition rappelant celle du frontispice et entourant les armes des cinq bannières (quartiers): la Cité, la Palud, le Pont, Bourg et St-Laurent.

A signaler une erreur: l'écu chargeant l'aigle impériale est aux armes de la ville au lieu d'être à celles de la maison d'Autriche.

7° *Villes et communes.* Les localités dont l'armorial donne les armes sont: Nyon, Morges, Moudon, Yverdon, Vevey, Tour de Peilz, Villeneuve, Oron, Avenches, Romainmôtier, Orbe, Grandson, Morat, Coppet (sans émaux), La Sarraz, St-Saphorin, Corsier, Lutry, Villette, Cossonay, Aubonne, Rolle.

A remarquer que, par erreur, aux véritables armes de la ville de Grandson ont été substituées celles des sires de ce nom, qui furent celles du bailliage sous la domination de Berne et Fribourg.

8° *Maison de Savoie.* Aux quatre angles d'une composition décorative analogue à celle du frontispice se voient les armes des comtes de Romont, des barons de Vaud, des Sires de Faucigny (écu parti de Faucigny et de Savoie),

---

[1] Cf. Armorial de Neuchâtel; voir également: Les Armoiries et les couleurs de Neuchâtel (Tripet).

[2] Son sceau (Manuel généal. de la Suisse I, Pl. IX, fig. 4) n'est pas armorié.

des ducs de Savoie; au centre les armes de la baronnie de Vaud: de Savoie à la bande componée de six pièces azur et or; l'écu posé sur une aigle de sable au vol abaissé, membrée, becquée et languée d'or.

Les sceaux de Louis II de Savoie, baron de Vaud, présentent d'abord l'aigle empêchée d'un lambel à trois pendants, ensuite l'écu de Savoie brisé d'une bande componée de six pièces et posé sur une aigle: nous trouvons ici les deux variantes. Quant à Jacques, comte de Romont, il portait de Savoie, les cantons 1 et 4 semés de croisettes d'argent comme brisure: l'armorial attribue aux comtes de Romont l'écu de Savoie brisé d'une bande componée de six pièces azur et dor, probablement parce que Jacques était aussi baron de Vaud[1].

9º *Baillis de Vaud sous les princes de Savoie.* Sous la domination de Savoie le bailli de Vaud, nommé pour un an, exerçait au nom du souverain des fonctions civiles, judiciaires et militaires[2]. L'armorial donne les armes de 44 familles dont des membres ont revêtu la charge de bailli de Vaud; sont restés en blanc les écus des familles suivantes: de Conflans, de Fessoire, de Richeren vel Vicherins, de St-Canize.

10º *Châtellenies sous la maison de Savoie.* Dans des écus teintés en gris sont reproduits au trait les emblèmes héraldiques figurant sur les sceaux[3] des châtellenies[4] suivantes: Yverdon, les Clées, Cossonay, Morges, Nyon, Cudrefin et Estavayer, Romont, Morat, Rolle, Rue. Sont restés en blanc les écus de Moudon, Ste-Croix, Grandcour, Payerne.

11º *Bailliages bernois.* Cette page, une des plus belles de l'armorial, est décorée d'une sorte de panoplie dont les lignes verticales sont formées par des hallebardes; celles-ci sont reliées à la partie supérieure par deux haches d'armes affrontées, à la partie inférieure par des épées à deux mains croisées. Autour de ces armes, sur lesquelles sont disposés les écus, s'enroulent gracieusement des rubans portant les noms des bailliages. Le motif central — un ours à l'attitude énergique croisant la hallebarde pour défendre l'écu de Berne — est emprunté à une médaille bernoise de 1698[5]; de même les armes des bailliages.

Les bailliages représentés sont ceux de Moudon, Lausanne, Avenches, Romainmôtier, Aigle, Yverdon, Morges, Payerne, Nyon, Oron, Bonmont.

---

[1] Il portait aussi l'écu de Savoie à la bordure chargée de 11 besants. Voir pour les armes de Louis II et de Jacques: Sceaux historiques du Canton de Vaud (Mitteil. der Antiquar. Gesellsch. in Zürich; Band XIII, Heft 4).

[2] Voir Dict. histor., géogr. et statistique du Canton de Vaud (Lausanne, 1912) et Dict. hist. (Martignier et de Crousaz).

[3] Cf. Sceaux hist. du Canton de Vaud (Mitteil. der Antiquar. Gesellschaft in Zürich, Band XIII; Heft 4).

[4] Dans les seigneuries sur lesquelles ils possédaient la haute juridiction, les comtes de Savoie établirent des châtelains, chargés de l'administration et de l'exercice de la justice; les châtelains commandaient la chevauchée.

[5] Au médailler cantonal à Lausanne cette médaille est cataloguée « Médaille des 42 bailliages». Les armes des bailliages sont rangées en cercle autour de l'ours. Devise: Jehova est clypeus, arx et fortitudo suorum.

Ont été omis Vevey, Rougemont et les bailliages communs à Berne et Fribourg, savoir Orbe-Echallens et Grandson; Aubonne, n'ayant été érigé en bailliage qu'en 1701, ne pouvait figurer sur la médaille.

A noter quelques particularités: Morges, fascé ondé de six pièces, gueules et argent; Oron, coupé d'azur et de gueules au croissant tourné d'or (partout ailleurs de gueules au croissant tourné d'or); Bonmont, de gueules plein (les émaux varient, mais partout ailleurs on retrouve comme meuble la mitre, seule, ou soutenue de deux clefs, parfois de deux crosses, en sautoir).

12° *Armorial des familles nobles et notables du Pays de Vaud.* En 114 pages l'armorial reproduit les armes d'environ 1100 familles[1] avec des variantes, en tout 1245 écus. Dans son choix M. de Mandrot a sans doute observé les principes qu'il expose dans les préfaces des divers armoriaux qu'il a publiés: pour lui un armorial n'est pas, comme pour maint héraldiste étranger[2], un nobiliaire; c'est le recueil des armes de toutes les familles du pays, des familles bourgeoises aussi bien que des nobles, point de vue qui se justifie, si l'on se rappelle ce que nous avons dit plus haut[3] de l'usage des armoiries dans nos contrées.

L'armorial comprend les armes des familles de l'ancien Pays de Vaud et des terres qui lui furent ajoutées pour former le canton actuel[4]. Outre les familles vaudoises, nous y trouvons quelques familles étrangères ou bourgeoises de Berne qui ont possédé des seigneuries ou des fiefs dans le Pays de Vaud.

Les indications placées au bas des écus donnent une idée de l'importance relative des différentes sources: l'armorial de Mülinen est cité 442 fois; Pasche, 256; Gatschet, 133; de Ropraz, 112; Stettler, 89; Co (?), 89; Lecoultre, 74; Perret, 40; Rebeur, 35; les sceaux, 26; de Trey, 25; Guichenon, 23; Vufflens, 18; d'Arnex, 17; Payerne, 10; l'Hôtel de Ville (de Lausanne), 9; Fo (?), 8; Vautrey[5], 6; le Pourpris[6], 5; l'Armorial bernois, 5; Veillon, 3; l'abbé Migne, Menestrier, de Blonay, du Mont, Gollut[7], chacun 2 fois; l'Armorial genevois, de Joffrey, Damond, Demierre, Forel et Hauterive, chacun 1 fois.

Pour permettre aux chercheurs de se rendre facilement compte des indications qu'ils peuvent trouver dans cette partie de l'armorial nous avons dressé les trois listes qui suivent:

A. Armes qui se trouvent dans l'Armorial manuscrit, mais non dans l'Armorial de Mandrot (2e édition).

de St-Alban, d'Alleman, d'Ames, de St-André, Andrevet, d'Arlos, d'Armel, Aspar, d'Attalens, d'Aulnay, Aumane, d'Avesnes, de Basilea, de Basricourt, de

---

[1] Rangées dans l'ordre alphabétique.

[2] Cf. de Foras, Le blason, p. 39.

[3] Cf. p. 3.

[4] Aigle, Bex, Ollon, les Ormonts et le Pays d'Enhaut.

[5] Vautrey et de Rivaz. Notices sur la noblesse du Valais (Bibliogr. hérald., p. 42).

[6] Sous le titre de Pourpris historique, Ch. Aug. de Sales, évêque de Genève, a écrit l'histoire de sa famille (Ménestrier, Véritable art du blason, p. 349).

[7] Gollut (1535-1595), avocat à Dôle, a écrit entre autres des Mémoires de la république séquanaise et des princes de la Franche-Comté (1592).

Batzi, de Bauffremont, de Bellevaux, Bergonin, Berliet, Bernardi, de Bezet, de Blandra, de Bletterens, de Blorchens, Blondel, de Bois, Bois de la Tour, de Bonne (Morges), de Bonne, Bonnet, Bonette, de Bonmont, Borsier, de Bossonens, de la Boutière, Brigant, Brouthier, de Brunnens, de Buessac, de Bulle, de Bursinand, de Candie, Canelly, Castanet, Castel, Cattin, Cergier, de Chamosan, Chanet, Chanson, Chappa, de Chateauvieux, Chauvirey, de Chazay, Chevansy, de Chignens, Chodel, Chottin, Clerc, le Clerc, de Coincins, Collin, de Combarens, de Conches, de Confignon, de Conflans, Conod, Conseil, Coste, de Coursira, de Courtelary, de Cressy, Crespin, de Crissier, de Crusille, de Cugin, de Curré, de Cusignan, Danmanin, Daulte, Dauteville, Delphin, de Denens, Dorcher, Doste, Dousse, Duron, de Dynteville, Eck, Eckard, Epagnet, d'Essert, d'Estienne, Failletaz, Falquet, Fatio, de la Faye, de Fays, du Fay, de Feillens, de Ferens, de Fernex, Féterne, de Fettens, Fevot, de Fitigny, de St-Fleur, de Foligny, Fontannaz, du Fort, Fortin, du Fresnet, de Gallera des Clées, Gaillard, Garnier, Gautard, de Germalez, de Gillier, de Gollion, de Gorla, de Grandmont, de Grangii, Grasse, de Gressier, de Grissach, de Grolée, Grosjean, de Gruères, Gueneau, Guichard, Guillemin, Guinard, du Guet, de Hames, de la Haye, Henrich, de St-Hilaire, de Horben, du Jour, Landfayon, de Lannaz, Lantaire, Lanthelme, de Lantrevy, Lavanchy, de Laviron, de Lavisez, Leautier, Liatod, de Liatod, de Lonay, de Lora, de Lugny, de Luira, de Luirieux, de Lupia, de Mabillon, de Magny, de Maillardin, de Malingre, de Malva, Maqueran, Maréchal, de Marest, de Marsens, Massé, de St-Maurice, de Meschin, de Mésières, de Mesmay, de Mesen, Michaelis, de Michel, de St-Michel, Micheli, Mimard, de Mionay, Molitor, du Mont, de Montandrey, de Montchemy, de Montferrand, de Montfort, de Monthoux, de Montjoux, de Montolivet, de Montservant, de Mont St-Jean, de Morand, Moriset, de Mornay, Mosard, de Moulet, de la Mare, de Neuchâtel (Bourgogne), de Nogaret, de Noréaz, de Noveri, de Nucé, d'Ogneys, Ottin, de la Paccaudière, Pagang, Palcon, Palmié, de la Palud, de la Pale, de Pallis, de Payerne, de la Perrière, de Pontsaley, Portenier, de Puiras, de Puisieux, de Quiros, de Refuge, de Ridola, de Rivoire, de Romane, Romeyer, de Romont, de Romont (Comtes), Roset, de Rueyres, de Rugenet, de Rupaille, de Rusille, de Sanguinova, Sanche, de Sergier, de Souvernier, de St-Sulpice, de Terni, Testard, Testuz, de Tornier, de Tournefol, de Valendis, de Valera, Valeran, de Valleran, de Vanel, de la Varanne, de Varennes, de Vaudanne, de Vautravers, de Verdon, de Vaugreneuse, de Verney, de Vers, de Vignier, de Vuillaufens, de Villiages, de Vincy, de Visemaux, Warin, Wiaz, Wiehl, de Wuillerens.

B. Armes dont l'Armorial manuscrit donne des variantes qui ne se trouvent pas dans l'Armorial de Mandrot (2e édition).

Aigremont, d'Alex, d'Allamand, Allemand, d'Apples (Dapples), d'Arbignon, d'Arbonnier (Darbonnier), Arpean, Arthaud, Auberjonois, de St-Aubin, d'Aubonne, d'Augye, d'Avenches, Badel, Balbani, de Balleyson, de Balthasard, de Bardonneche, de Barral, de Beaufort, de la Beaume, de Beauregard, de Beausobre, de Beguins, de Bellegarde, de Belluyon, de Beroarde, Bertrand, Bessières, de Bettens, de



Bex, Bickhardt, de Bière, de Billens, Billiard, de Biolley, de Bionnens, Blanc, Blanchenay, Boccard, de Bon, de Bonne-Lesdiguières, de Bonnivard, de Bons, de Bonvilars, de Bottens, de Bougy, Bouquet, du Bourg, Bourgeois, de Bournens, de Bouvens, de Bretigny, Brière, de Bruel, de Bussy, Burnand, Le Buté, de Cerjat, de Chabye, de Chaillet, Chalandaire, Chalet, de Châlons, Chalons, de la Chambre, de Chambrier, des Champs, de Champvent, Chappuis, de Charrière, de Charvin, de Chatel, de Châtelard, de Chatillon, de Chatonaye, Chavannes, de Cheseaux, de Chenay, de Chigny, de Chissey, Christin, Chuart (Chuard), Clavel, des Clées, de Clérens (Glérens), de Colombier, Combaz, de Compeys, de Compois, Comte, de Constant, de Constantine, Cornillat, Correvon, Corseray, Coster, de Coublans (d'Ecublens), Coupin, de la Cour, Couvreu, de Crans, de Cressier, de Crosserens, Crostet, de Crousaz, de Cudrefin, de Cully, Curchod, de Curtilles, Dantan, Davall, Delessert, St-Denis, De Veley, De Venoge, de Diesse, de Dommartin, de Dompierre, de Donneloye, de Dortans, de Duens, Du Four, de Dullit, de Duyn, d'Echandens, d'Echernier, d'Ecublens, Espar, d'Estavayer, Esterno, Exchaquet, Fabry, de Faucigny, Favre, Favrod, Felga, Ferlins, de Fernex, de Fivaz, de la Foge, de la Fontaine, Forestier, Forneret, Franchet, du Fresne, de Froïdeville, Frossard, de Gallera, Gatschet, Gaudard, de Gentils, de St-Germain, de Gex, de Giez, de Gilly, Gimel, de Gingins, Gignillat, Girard des Bergeries, de Givry, de Gland, de Glarens, Golliez, Gonel, de Goumoens, de Grancy, de Grandson, de Granges, Grasset, Grenus, Grivel, de Gruffy, Grux, Güder, du Gué, Guerry, Guex, Guiger, Guisan, Haldimand, de la Harpe, d'Hauteville, de Hennezel, Hollard, Huguenet, Jaccard, Jaccaud, Jain, Jeanneret, de St-Jeoire, d'Illens, de Joffrey, de Joinville, Joly, Jomini, de l'Isle, Labat, Lambert, de Langin, de St-Laurent, de Lavigny, de Livron, de Loes, du Lon, de Lucens, de Lucinges, de Lutry, de Maillens, Le Maire, Malherbe, Mangerod, Marchand, Marcuard, Le Marlet, Marquis, Martin, de St-Martin, de Marval, Masset, de Martigny, May (Mex), Mayor, de Mellet, de Menthon, de Menthonnex, Mercier, de Mestral, Mestrezat, de Mex, Michel, de Mierre, Milot, de Miremont, de Mollens, Monestier, Monnier, de Mont, de Montdragon, de Montenach, de Montfaucon, de Monthey, de Montmajor, de Montricher, de Montvagniard, Moratel, Moraz, de Morsier, de Mondon, de Moulin, Musard, Musy, Muret, de Murs, du Nant, de Nancours, de la Naz, Ney, Nible, Nicolier, Olivier, d'Orons, d'Orsens, d'Orsonnens, Pache, Pahud, de Palézieux, Panchaud, Pavillard, Pelissari, Perret, Perrin, de Perrodet, de Pierre, de Pierrefleur, Pillivuit, de la Place, du Plessis, Poerna (de Payerne), de Pougny, de Pont, de Pontherose, de Pontverre, Porta, de la Porte, Portefaix, Plumettaz, Praderwand, de Prangins, de Prayes, de Prez, de St-Prex, de Provanuaz, de Puidoux, Quay, Ramuz, Rapin, Ravier, de Ravoire, Réal, Régis, Reverdil, Reynaud, de Ribeaupierre, Ricou, de Rivaz, de Rive, Robbyn, de la Roche, de la Rochette, Roguin, Rolland, de Romainmotier (Mayors), du Rosey, Rosset, de Rossilion, Rouge, de Rougemont, Roy, de Rue, Rusillon, de Ruynes, de Sacconay, de Sales, de Saluces, de Salicet, Savary, de Sève, de Sestion, de Severy, du Soleil, Sordet, de Surpierre, Tavelli, Tavel, Thorrens, Tissot, de Torney, de Torrent, de Torrente, de la Tour Châtillon, de Trelay,

de Trey, de Treytorrens, Troillat, Troillet, d'Ursignens, de Vagnières, de Valeyres, de Valpergue, de Varax, Veillon, de Vernay, de Vienne, des Vignes, de Villain, de Villarzel, de Ville, Vincent, de Viry, de Viveys, Warney, de Wufflens, de Wuibroye, Wuillamoz, de Wuillens, Wuillermin, de Yens, d'Yverdon.

C. Armes que donne l'Armorial de Mandrot (2e édition) et qui ne se trouvent pas dans l'Armorial manuscrit.

Achard, Agassiz, d'Aigle, Aigroz, Allamand, d'Alt, Amey, Amiet, Ammann, Archer, Archinard, d'Arconcié, Ardin, Arlaud, Armand, des Arts, Aviolat, Ballif, Banderet, Barbier, Barnaud, Baron, Baud, de Baume, Bauverd, Bazin, Beausire, van Berchem, Berdez, Bernard, de Berne, de Bethusy, Bieler, le Blanc, Blanchet, Boiceau, Boisot, Boissier, Boinod, Bondely, Bonjour, Bontemps, Bonzon, Boquis, Bornand, Bory, Bosset, de Bouttes, de Brackel, Bridel, van Brienen, de Briord, Brun, Bugnot, Bulet, Bullot, Burman, Burnat, de Cambiague, de Candolle, Cannac, Cart, Cartier, de Casenove, de Caumont, de Chandieu, Chanel, de la Combe, de Charpentier, Chevalier, Collonier, Colomb, Cornaz, de la Crête, de Crevel, Cuanet, Cuche, Cuenod, de la Cuisine, Cicon, Damond, de Dankelmann, Davel, Destrés, de Diessbach, Dor, Drelincourt, Dubochet, Du Pont, Duveluz, d'Erlach, de l'Espinasse, d'Everdes, Eynard, Favre de Thierrens, Flaction, Florit, de Foix, de la Fontaine, Fornerod, Fraisse, Francillon, Franconis, Frisching, Fryod, Garcin, de Gerbais, de Gillarens, Gleyre, de Golowkin, de Graffenried, des Granges, Guérin, Guibaud, de Guimps, Guy-d'Haudanger, Hertner, Hochreutiner, Hogger, Hurtaud, Husson, In Albon, Jaquemet, Jaquet, Jayet, de Jouxtens, von der Lahr, Larguier, de Larrey, Lect, de Lentzburg, Leresche, Levade, Lévrier, de Leydier, Locher, Lochmann, Lombard, de Luxembourg, de Macognin, Magnin, de Manuel, de Marcley, Marel, Margel, Margot, de Masars-Camarès, de May, de Mayerne-Turquet, de Meggen, le Merle, de Meuron, Meylan, Milliet, Mingard, de Molery, de Monchy, Monod, de Monterjaud, Montet, de Montfalcon (Bugey), de Montpouillant, de Montrond, de Montsaugeon, Morel, de Morestel, Morier, Morin, de Morlot, Mourier, Mousson, van der Muelen, Müller de la Mothe, Musard (d'Estavayer), van Muyden, Naeff, Natthey, Necker, de Neuvecelle, Nicati, Nicole, Nicolet, de Niederhäusern, Nillon, Orzochowsky, d'Osterwald, Oyon, Paccoton, de Palézieux dit Falconnet, Pappan, Paris, Paschoud, Pellis, Perey, Perret (de Grandson), Perronet, Piccard, Pidoux, Pivard, du Plan, des Plands, Plantin, de Poellnitz, de Polignac, de la Porte (de St-Prex), de Portes, Portier, de Portugal, du Puget, du Quesne, Ramel, Randin, Ravey, Recordon, Regard, Renevier, Reynier, de Rham, de Riaz, Rieu, Rigot, Ripon, Rivier, Roch, de la Roche-Corbières, Roger, Rogivue, de Roll, Rossat, Rouge (Srs de Vufflens), Roux (Rosso), de la Rue, Ruinat, Rochaz, Roux (Nyon), Saladin, Scholl, de Sellon, Simonin, de Sinner, de Smeth, de Sonnaz, de Sous la Tour, de Steiger, Sterky, de Stürler, de Suchet, Sugnyens, Tacheron, Tachet, Tallichet, Tavernier, du Teil, du Terraux, de Thelusson, du Thon, Thormann, de Tillier, de Traz, Troillet (de Moudon), Tronchin, Turretini, Turtaz, Valier, de Vallière,



Valloton, Vandel, Varro, Viollet, Vionnet, Viret, du Voisin, Voruz, de Vos, Vuilleumier, Vuillemin, Vulliet, de Vauxmarcus, de Villafans, Wagnère, Wagnon, Warpelin, de Wattenwyl, de Weiss, Zehender.

* * *

Tout moderne qu'il est, l'Armorial vaudois manuscrit de la Bibliothèque cantonale vaudoise est, on le voit, un ouvrage de grande valeur. Nous tenons donc à remercier M. L. Dupraz, bibliothécaire, de l'amabilité avec laquelle il nous l'a confié à maintes reprises. Dans l'élaboration de la présente notice nous avons utilisé divers renseignements fournis par MM. Benj. Dumur, H. de Mandrot, Ch. Aug. Bugnion, Maxime Reymond, W. F. de Mülinen, L. S. de Tscharner, V. Bergier, R. Guisan, J. Gruaz; nous leur exprimons notre gratitude.

Die Wappen des Bezirkes Einsiedeln und seiner Bürgergeschlechter,

von Dr. C. Benziger.

Wiederholt wurde der Wunsch nach neuen Ausgaben der kantonalen Wappenbücher geäussert. Diese Arbeit ist nicht möglich, bevor man sich in der regionalen Heraldik gründlich umgesehen hat. Ein schwyzerisches Wappenbuch von heute müsste also unbedingt auch die Wappen der Geschlechter in den Bezirken bringen. Wir haben versucht, in der vorliegenden Studie in Kürze das Material des Bezirkes Einsiedeln zusammenzufassen. Mögen andere Geschichtsfreunde auch die übrigen Landteile in ähnlicher Weise bearbeiten, dann wird es hoffentlich bald auch möglich sein, ein brauchbares und zuverlässiges schwyzerisches Wappenbuch herzustellen. Gerade in unseren ländlichen Gegenden birgt die Heraldik noch manche recht interessante Probleme, die erst bei hinreichendem Vergleichsmaterial studiert werden können.

Unter Waldleuten, Waldmann, Waldfrau verstehen wir die ureingesessene Bürgerschaft des Ortes Einsiedeln, seit frühester Zeit auch Waldstatt genannt. Diesen fügen sich noch die wenigen im Laufe der Jahrhunderte zu Waldleuten aufgenommenen Bürgergeschlechter an. Wir erwähnen in unserer Aufstellung an erster Stelle das früheste Erscheinen eines Geschlechtsmitgliedes als Waldstattbürger unter Angabe des erstbekannten Vornamens, sofern in den Quellen ein solcher genannt ist. Dann folgt, wenn nötig und möglich, die Angabe der Herkunft. Finden sich heraldische Quellen und Belege, so werden diese möglichst nach historisch dokumentierten Objekten aufgezählt. Dort wo Vorlagen fehlen, haben wir versucht, eine „redende" Heraldik einzuführen. Für eingewanderte Familien mit verbreiteten Familiennamen, wie Gyr, Hensler, Wickart usw., wurde seit alters das Wappen solcher Familien gewählt, aus deren Gegenden die Einsiedlerbürger herstammten. Die Helmdecken haben meist die Hauptfarben

des Schildes erhalten, als Helmzierden wurde eine gewisse Abwechslung zu erreichen versucht, indem überall, wo sich keine bestimmten Vorlagen vorfanden, mit Vorliebe Wappensymbole oder Anspielungen auf Name und Herkunft zur Anwendung angebracht worden sind. Von den 41 angeführten Geschlechtern haben acht ihr Wappen bereits im 15. Jahrhundert geführt: Bachmann, Birchler, Eberle, Effinger, Ochsner, Oechsli, Schädler, Trinkler. Aus dem 16. Jahrhundert stammen neun Wappen: Füchsli, Grätzer, Gyr, Reimann, Ruhstaller, Weidmann, Wickart, Zehnder, Zingg. Die meisten rühren aus der wappenfreudigen Zeit des 17. und 18. Jahrhunderts her, wir zählen 14 Wappen: Benziger, Fuchs, Hensler, Kälin, Kuriger, Lacher, Lindauer, Lienert (Lienhardt), Nauer, Schönbächler, Steinauer, Theiler, Wyss und Zehnder. Manche dieser Wappen, speziell diejenigen mit den Hauszeichen, mögen auf eine ältere Zeit sich zurückführen lassen. Für die vorliegende Studie war aber das Datum des ersten nachweisbaren Gebrauches massgebend. Aus neuerer Zeit, zum Teil sogar erst aus der Gegenwart, stammen acht Wappen: Bingesser, Bisig, Kauflin, Kengelbacher, Outry, Ringli, Petrig, Späni und Wiser. Sechs davon hat Bezirksammann Martin Gyr in seinem handschriftlichen Wappenbuch aus dem Jahre 1883 entwerfen lassen. Manche sind seither bereits dort und da auch verwendet worden, speziell am Dachgesims des 1900 renovierten Rathauses in Einsiedeln. Das Wappen Bingesser wurde vom Verfasser dieser Zeilen vorgeschlagen, wie auch derselbe das Wappen Bisig abändern musste, da in dem Gyrschen Wappenbuche irrtümlicherweise ein altes Grätzerwappen, wie es auf der Gerichtsscheibe von 1592 vorkommt, als Bisigwappen angeführt worden ist. Verschiedene dieser letztgenannten Familien stammen aus der ältesten Periode, ihre bescheidenen Verhältnisse und vielleicht auch ihre persönliche Einfachheit haben sie in früheren Zeiten nachweisbar kein Wappen führen lassen. Es lässt sich übrigens für keine der Einsiedler Familien eine Wappenverleihung nachweisen, die meisten werden ihren Schild aus eigener Machtvollkommenheit gewählt haben. Nur wenige haben darin ihre Hauszeichen aufgenommen. Manche liebten „redende Wappen", wieder andere verdanken ihre Heraldik dem unglücklichen Zeitgeschmacke des 18. Jahrhunderts, wo speziell die geschmack- und sinnlose Mailänder Wappenfabrikation sich geltend machte, wie die Wappen Benziger und Lienert zeigen[1]. Wo sich verschiedene heraldische Darstellungen nachweisen lassen, haben wir stets alle Typen erwähnt. Ob der gelehrte Einsiedler Stiftsdekan Albrecht von Bonstetten von dem Privileg Kaiser Friedrichs III., zwanzig Wappenbriefe an beliebige Personen verleihen zu dürfen, auch für Einsiedler Bürger Gebrauch gemacht hat, vermögen wir nicht zu sagen. Unter den bis heute bekannt gewordenen Verleihungen befinden sich jedenfalls keine solchen.

Das heutige Einsiedler Bürgerregister stammt aus der Wende des 16. Jahrhunderts, es wurde bald nach dem Dorfbrande von 1577, dem auch die Archive

[1] Eine Wappenquelle für Einsiedler Familien, die auch mit den äussern Bezirken in Beziehung standen — freilich sehr lückenhaft und zum Teil heraldisch wertlos — befindet sich heute im Besitze von Frau Düggelin-Sonderegger in Lachen. Das Wappenbuch wurde 1880 von Beda Düggelin angelegt.



teilweise zum Opfer fielen, erstellt. Das Verzeichnis enthält sämtliche damals in Einsiedeln lebenden Bürgergeschlechter. Die vor diesem Termine ausgestorbenen Namen finden sich darin nicht mehr. Über diese ältesten Geschlechtsnamen der Waldstattleute, wie sie um 1300 bestanden haben, gibt die Stiftsgeschichte von P. Odilo Ringholz, Bd. 1 S. 198 einige Auskunft. Es sind dort nicht weniger als 124 angeführt. Von diesen Geschlechtern waren 21 schon zu Anbeginn des 14. Jahrhunderts in Einsiedeln ansässig, oder standen schon in direkter Beziehung zum Kloster: Birchler, Bisig, Eberle, Fuchs, Füchsli, Grätzer, Kälin, Kuriger, Kürzi, Lacher, Ochsner, Reimann, Ringli, Ruhstaller, Schädler, Schönbächler, Steinauer, Weidmann, Wyss, Zehnder, Zingg.

Zwischen 1400 und 1600 sind 16 Geschlechter hinzugekommen: Bachmann, Benziger, Bingesser, Effinger, Gyr, Hensler, Kauflin, Lienhardt, Lindauer, Nauer, Oechsli, Petrig, Theiler, Trinkler, Wickart und Wiser. Die Geschlechter Bachmann und Trinkler sind inzwischen wieder ausgestorben, haben sich aber wieder zu Ende des 19. Jahrhunderts in Einsiedeln niedergelassen. Von den nach der Erstellung des Verzeichnisses um 1600 hinzugekommenen Geschlechtern haben sich nachfolgende Namen erhalten: Kengelbacher, Späni, Ontry. Aus dem Bürgerregister von ca. 1600 fehlen heute nur sieben Geschlechter: Brunner, Distler, Kümme, Tanner, Willi, Zimmermann und Zingg. Dazu kommt noch um 1840 eine Anzahl von heimatlosen Familien, die als Neubürger eingeteilt worden sind: Debon, Feubli, Geringer, Gertzner, Hürlimann, Huser, Petermann, Schmid, Schwarz, Wehrli. Ihnen schliessen sich seit 1900 noch einige vom Bunde zugeteilte Namen an: Cavalasca, Inglin, Mächler, Meyer, Quenzer, Wider[1]. Für unsere Darstellungen fallen die letztgenannten Geschlechter nicht in Betracht. Es bleibt noch hervorzuheben, dass Niedergelassene und die ehemaligen Beisassen nicht an der sog. Genossame, einer lokalen Allmendkorporation, teilnehmen, ihr gehören ausschliesslich die Waldgenossen an. Auch das Kloster wurde durch einen im Jahre 1830 erfolgten Vergleich mit der Waldstatt vom Miteigentumsrecht auf die Allmenden ausgeschlossen, es erhielt dafür Liegenschaften am Altenberg.

Der erste bekannte Fall der Aufnahme einer von auswärts stammenden Person in das sog. Waldstattrecht, d. h. in das Einsiedler Bürgerrecht, stammt aus dem Jahre 1379[2]. Im ältesten noch erhaltenen Waldstattbuch, das zu Anfang des 15. Jahrhunderts niedergeschrieben wurde und das sich heute auf dem Bezirksarchive Einsiedeln (Theke VII, 39, abgedruckt bei P. Odilo Ringholz, Stiftsgeschichte I, S. 389 ff.) befindet, sind bereits die grundlegenden Bestimmungen der Rechte und Privilegien der Waldleute, die freie Gotteshausleute waren, enthalten. Diese waren darnach mit einem „freien Zug" ausgerüstet, so dass der Abt nur um seinen Fall, der Vogt nur um seine angelegten Steuern „nachzujagen" das Recht hatte. Das Waldrecht, wie die Bürgeraufnahme auch genannt wurde, wurde jeweils von den „drey Theil", Abt, Vogt und Waldleuten verliehen. Hof-

[1] Vgl. Bez.-Ammann M. Gyr in „Neue Einsiedler Zeitung" Jahrg. II, 1909, Nr. 4.
[2] Vgl. P. Odilo Ringholz, Stiftsgeschichte Bd. 1, S. 268.



rodel und Waldstattordnungen enthalten sodann auch eine Reihe von gesetzlichen Reglungen über diese Bürgeraufnahmen.

Der Vollständigkeit halber fügen wir hier noch einige kurze Bemerkungen über das Einsiedlerwappen bei, sofern dasselbe für die Bezirksheraldik von Interesse sein kann. Auch die Viertelsschilde sollen an dieser Stelle mit einbezogen werden. Das „alte Landzeichen" der Waldstatt stellt nichts anderes als das uralte Abteiwappen des Stiftes mit den zwei Raben dar. Zum Unterschiede vom Stiftswappen führte man im Dorfe von alters die beiden Wappentiere in rotem Grunde, statt wie das Stift, in goldenem Grunde. Einem Siegel der Waldleute



Fig. 108



Fig. 109



Fig. 110

mit diesem Wappen begegnen wir zum ersten Male auf zwei Urkunden vom Jahre 1672 im Stiftsarchive Einsiedeln (sig. A. ON 11 und A. VQ 1). Der kreisrunde Abdruck misst 36 mm im Durchmesser. Auf dem stark ausgeschweiften Schilde fliegen zwei Raben gegen die rechte Seite des Beschauers. Die Umschrift am Rande des Siegels lautet: SIGIL DER LOBLICHEN WALDSTAT EINSIDLEN [1] (Fig. 108).

Wir geben hier noch zwei Siegel (Fig. 109 und 110) des Bezirkes Einsiedeln aus dem Ende des 18. Jahrhunderts mit Kantons- und Stadtwappen [2].

Für die Wappen der Viertel, wie die Aussengemeinden der Waldstatt schon seit 1572 genannt werden, besitzen wir massgebende Vorlagen am Vordache des 1900 neu aufgeführten Rathausbaues zu Einsiedeln. Sämtliche Dörfchen der Umgebung führen in einem Teile des Schildes die beiden Raben auf rotem Grunde, als Zeichen der Zugehörigkeit zum Bezirke Einsiedeln. Die neuen Attribute wurden beim obgenannten Anlasse von Stiftsarchivar Dr. P. Odilo Ringholz und Bezirksammann Martin Gyr festgesetzt.

Bennau erhielt einen gespaltenen Schild, die linke Hälfte führt eine weisse Bischofsmütze, aufgelegt auf weissem Bischofsstab in goldenem Feld. Das Symbol erinnert an den seligen Bischof Benno von Metz, der sich um 930 nach dem finstern Walde zurückgezogen hat und dem zu Ehren der Ort seinen Namen erhalten hat.

---

[1] Vgl. P. Odilo Ringholz in den Mitteilungen des Histor. Vereins des Kantons Schwyz, Heft 17, 1907, Seite 10.

[2] Freundlichst von Herrn Bettschard, Landschreiber in Einsiedeln, mitgeteilt.



Das **Grosserwappen** wurde von rot und grün links geschrägt, rückwärts zwei Wettertannen mit überstelltem goldenen Stern. Der ursprüngliche Entwurf hatte einen Storchenschnabel als Anspielung auf die Grosser Talbildung vorgesehen. Die Grosser haben diese Anspielung aber als einen Spott ausgelegt und statt dessen das heutige Wappen, das keine weitere Symbolik hat, vorgeschlagen [1].

Trachslau wiederum ist von rot und gold rechts geschrägt, rückwärts ein Morgenstern in Erinnerung an einen blutigen daselbst stattgehabten Zusammenstoss während des Marchenstreites Noch heute führt eine Wiese dieser Gegend den Namen „Kriegmatte“, die Trachsel-au gehörte ursprünglich einem Schwyzer namens Trachsel.

Euthal führt ein von rot und grün rechts geschrägtes Wappen, rückwärts in grün ein silberner Fluss, der Eubach, der dem Orte den Namen gab.

Willerzell hat einen gespaltenen Schild, rückwärts in blau eine weisse Kapelle mit rotem Dache. Auch hier handelt es sich um eine Namenanspielung. Willerzell, wie der Ort schon 1319 genannt wird, bedeutet eine kleine klösterliche Niederlassung mit einem kleinen Gotteshause in einem Weiler.

Egg hat einen von rot und weiss links geschrägten Schild, im weissen Feld eine grüne rautenförmige „Ecke“ (Prisma). Der Schild soll an die geographische Lage der Gegend erinnern.

Dorf **Binzen**, wie die Bezeichnung für die heutige Dorfgemeinde lautet, führt das Bezirkswappen. Binzen bildete früher eine zeitlang ein eigenes Viertel für sich. Wir begegnen dieser Einteilung bereits im 17. Jahrhundert. Seither stritt man sich männiglich um dieses Privileg bis zu den Jahren 1847—49, als die eine grosse Allmendgenossame in die sieben ebengenannten selbständigen Genossamen aufgelöst und Binzen wieder mit dem Dorf vereinigt wurde.

Zum Schlusse will ich gerne hochw. Herrn Dr. P. Odilo Ringholz für seine vortrefflichen Vorarbeiten, wie auch Herrn Bezirksammann Martin Gyr für seine zuvorkommende Mithilfe und für sein reiches mir zur Verfügung gestelltes Material bestens danken. Besonderer Dank sei auch Herrn Dr. L. S. v. Tscharner für seine sorgfältigen Wappenzeichnungen ausgesprochen.

[Fortsetzung folgt].

[1] Vgl. Einsiedler Anzeiger Jahrg. 1904, Nr. 24, 26, 28.



Armoiries du diocèse et des évêques de Genève dès 1500,

par A. Gavard.

(Avec Planche IV).

Le titre d'évêque de Genève n'a point disparu lors de l'introduction de la Réforme dans l'antique ville épiscopale. Il est encore porté par un prélat aujourd'hui comme au XVI[e] siècle. Il est donc intéressant pour les héraldistes suisses et pour tous ceux qui recherchent les particularités de l'histoire, de connaître les noms et les armes des évêques qui ont porté, hors de la République de Genève, ce titre épiscopal remontant aux premiers temps du christianisme dans nos régions. La migration de ce titre, dès 1535 jusqu'à son retour en Suisse, en 1821, et à sa réunion à celui d'évêque de Lausanne, n'est pas le fait le moins curieux de l'histoire religieuse sur les rives du Léman.

Pour donner à cette étude un point de départ fixe, quoique factice, et souder, pour ainsi dire, les temps modernes aux siècles anciens, nous remontons jusqu'à l'année 1500, alors que le prince-évêque exerçait sa juridiction spirituelle sur un vaste diocèse et administrait Genève et sa banlieue comme prince temporel. Nous donnerons, comme appendice naturel, les évêques d'Annecy. Ils continuent, en effet, de gouverner ce qui constitua de tout temps la partie la plus étendue de l'ancien diocèse de Genève, bien qu'ils ne portent plus le nom d'un siège épiscopal aussi ancien que glorieux.

Des biographies, concises autant que possible, accompagnent la description des armes des vingt-six évêques compris dans notre étude. Nous aurons soin de rappeler brièvement les événements divers, qui, particulièrement en 1535, à la Révolution, et dans les premières années du XIX[e] siècle, ont si profondément modifié l'ancien diocèse de Genève et changé les destinées de ses évêques.

Les renseignements historiques sont puisés aux sources connues[1]: aussi, le plus souvent avons-nous négligé d'en citer les références. Quant aux documents héraldiques (armoiries, sceaux, devises ...), ils sont en général tirés d'imprimés divers: livres liturgiques, circulaires, placards, ou d'actes publics et privés manuscrits, émanant des prélats dont nous reproduisons les armes avec ou sans leurs insignes épiscopaux. Les ouvrages spéciaux utilisés et les collections parcourues seront soigneusement indiqués.

Nous avons l'agréable devoir de remercier M. Fréd.-Th. Dubois, bibliothécaire à Fribourg. Son expérience et sa science n'ont d'égal que son extrême complaisance. Si cet *Armorial des évêques de Genève* voit le jour et n'est pas trop indigne des connaisseurs, nous le devons à son initiative et à son concours bienveillant.

---

[1] Besson, *Mémoires;* Grillet, *Diction. hist.;* Mercier, *Souvenirs d'Annecy;* Mugnier, *Evêques de Genève-Annecy;* Fleury, *Histoire du diocèse de Genève;* Gonthier, *Œuvres historiques*, etc.



Les évêques de Genève princes du Saint-Empire Romain.

Lorsqu'en 1032, le second royaume de Bourgogne prit fin, le système féodal était définitivement constitué dans nos contrées. Les évêques, à côté des anciens leudes et des comtes, avaient acquis un pouvoir temporel. Rodolphe III-le-Fainéant, le dernier des rois de sa dynastie, avait élevé plusieurs évêques au-dessus des comtes et des bénéficiers laïques. Depuis longtemps, en effet, les rois de Bourgogne, à l'exemple des rois Francs, aimaient à donner les biens fiscaux ou terres royales, non plus à des chefs, qui se les transmettaient à titre héréditaire et tendaient à s'affranchir de la tutelle de leur suzerain, mais à des évêques, sur l'élection desquels ils entendaient garder toujours une certaine influence et dont le pouvoir n'était pas pour eux un danger aussi immédiat[1].

Rodolphe III, léguant ses états à l'empereur Conrad-le-Salique, lui laissait des territoires où comtes et évêques voisinaient, jouissant également de privilèges séculiers. En 996, l'évêque de Tarentaise recevait le comté de ce nom; en 999, le comté de Valais était donné à l'évêque de Sion. En 923, l'évêque d'Aoste avait déjà le titre de Comte et, en 1032, Rodolphe constate le fait et maintient toutes les prérogatives du prélat[2].

Les évêques de Genève, de Lausanne, de Sion, d'Aoste, sont qualifiés, en 1002, du titre de *principes regni*. En 1011, Rodolphe investit l'évêque de Lausanne de la juridiction temporelle *in comitatu Waldense,* c'est-à-dire sur le pays de Vaud[3].

L'évêque de Genéve Hugues (988-1019) vivait à la cour du roi de Bourgogne, y jouissait d'un grand pouvoir. Son successeur Conrad battait monnaie à coins libres et indépendants[4]. En 1125, l'évêque Humbert de Grammont, qui occupa le siége de Genève jusqu'en 1135, figurait au conseil des princes de l'empire, sous Henri V[5]. Par ses lettres patentes, datées de Spire, le 17 janvier 1154, l'empereur Frédéric Barberousse fait savoir qu'il a accueilli l'évêque de Genève, Arducius de Fancigny, successeur d'Humbert, avec les égards dûs à un *prince de l'empire* et reconnaît tous les droits régaliens de ce prélat sur sa ville épiscopale, droits qu'il dit être bien antérieurs[6]. Plus tard, en 1162, ce même empereur soutint Arducius, prince de l'empire, dans ses contestations et ses démêlés avec le comte de Genevois[7]. Voilà, croyons-nous, les premiers documents authentiques, conservés, où le titre de prince de l'empire soit donné à l'évêque de Genève[8]. Mais ce n'est évidemment que le confirmation de droits bien plus anciens et d'un titre déjà existant.

---

[1] Cf. *Les Alpes historiques,* 1re Etude, par Léon Ménabréa, p. 77, 80.

[2] Id., p. 84 et suiv.

[3] Ibid., p. 83, 84, 96. — Maxime Reymond, *Les titres de l'évêque de Lausanne,* in *Archives héraldiques suisses,* 1911, p. 193.

[4] Blavignac, *Armorial Genevois,* p. 277.

[5] *Armoiries des évêques de Lausanne,* par M. Fr.-Th. Dubois, p. 6.

[6] *Régeste Gen.* (333).

[7] *Régeste Gen.*, p. 82.

[8] Aussi, lorsqu'en 1483 l'évêque Jean de Compois cherche à écarter les prétentions du duc de Savoie, qui, en qualité de Comte de Genevois, veut attenter à ses droits souverains sur Genève, fait-il appel, comme au meilleur argument, aux lettres de Frédéric Barberousse.



En effet, l'accord dit de Seyssel, passé entre Humbert de Grammont, cet évêque de Genève dont nous avons déjà parlé, et Aimon, comte de Genevois, en 1124, nous montre bien déjà, avant les lettres patentes de Frédéric Barberousse, un évêque réellement seigneur temporel. Le Comte lui prête foi et hommage et lui reconnaît la pleine possession du droit de ban sur la ville entière de Genève, le domaine direct, tous les droits de justice, le monnayage[1].

Les évêques de Genève exercèrent les droits souverains et jouirent de leurs immunités jusqu'à la Réforme. Régulièrement, comme princes du St-Empire, ils furent convoqués aux diètes assemblées dans diverses villes d'Allemagne. Depuis que l'évêque Pierre de la Baume eut perdu son pouvoir temporel, ses successeurs dans la juridiction épiscopale conservèrent le titre de prince; ils le portèrent jusqu'à la démission de Mgr Paget, au lendemain du Concordat qui venait d'être conclu entre Pie VII et le consul Bonaparte, en 1801. Plusieurs fois ils eurent à en remplir les obligations, ainsi que nous le verrons dans la biographie des évêques de Genève résidant à Annecy. Ce droit ne pouvait se prescrire et le Saint-Empire le reconnut tant qu'il exista lui-même.

Les armoiries de l'évêché.

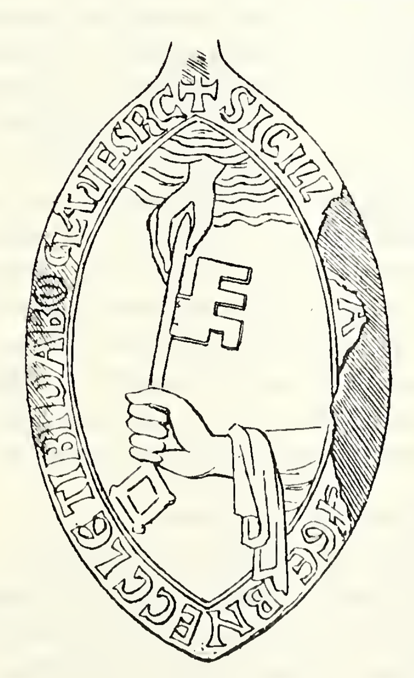


Fig. 111

Les armoiries de l'évêché de Genève sont les clefs dites de St-Pierre. Dès le haut moyen-âge nous voyons, en effet, la cathédrale de Genève sous le vocable du chef des Apôtres. L'église bâtie à Genève par Gontran, roi de Bourgogne, au VIe siècle, était déjà dédiée à St-Pierre. Il en sera de même de la cathédrale du Xe siècle, qui la remplaça, et de celle qui suivit, c'est-à-dire des reconstructions du XVe siècle après l'incendie de 1430.

Les clefs figurent dans les sceaux les plus anciens que nous ayons. Mais ce sont toujours les armes de l'évêché, c'est-à-dire du tribunal épiscopal ou officialité, de la curie ou chancellerie, du vicariat en temps de vacance du siège ou lorsque l'évêque faisait administrer son diocèse par un auxiliaire.

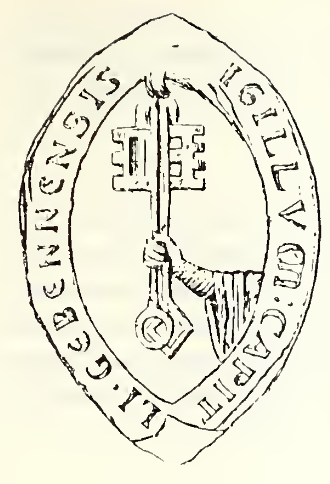
A Genève, comme en France, où les évêques n'eurent jamais coutume d'écarteler leurs armes avec celles de leur évêché[2], les différents prélats gardèrent tous leur blason de famille, le modifièrent quelquefois ou se donnèrent des armes particulières, sans y faire figurer les clefs[3].

[1] *Régeste Gen.* (267).

[2] En France seules les pairies ecclésiastiques ont des armes en propre. Dans les autres évêchés, les armes de l'évêque du moment en tient lieu.

[3] Cf. *Archives héraldiques suisses*, 1912, p. 203





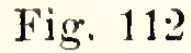


Fig. 112

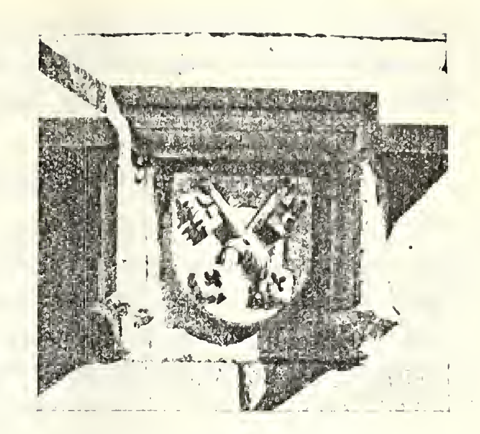


Fig. 113
Armoiries sculptées sur la tour nord
de la cathédrale de Genève.

Dans les plus anciens documents il n'y a qu'une clef dans les armes de l'évêché, comme dans le sceau (fig. 111), qui est ici reproduit d'après l'*Armorial Genevois.* «On y voit, dit Blavignac, la main divine sortant des nues et remettant au prince des Apôtres dont le bras mouvant de flanc sénestre la reçoit, la clef, symbole de l'autorité sacerdotale» [1]. Ce sceau, appendu à un acte de 1186, porte en légende: ✠ SIGILLVM CAPITVLI & GEBN. ECCLE TIBI DABO CLAVES R. C.

Plus tard il y a les deux clefs, qui sont en pal (fig. 112) ou en sautoir. Cette dernière disposition, en usage dès le XIIIe siècle, fut dès lors exclusivement adoptée. La figure 113 nous donne ces mêmes clefs, sous une forme moins archaïque, telles qu'on les voit au pied de la tour méridionale de la cathédrale de Genève. Elles remonteraient aux premières années du XVIe siècle [2].

Aucune couronne de prince ou de comte ne figura jamais sur les sceaux ou armoiries des évêques de Genève, du moins avant 1535, puisqu'elles sont de création plus récentes. Ils ne signifièrent jamais non plus les prérogatives souveraines par un glaive, comme le firent notamment les évêques de Sion et de Lausanne.

Les armoiries du Chapitre de St-Pierre.

Les armes du chapitre de St-Pierre et celles de l'église de Genève furent d'abord identiques. Dès le XIIIe siècle, tandis que la curie épiscopale fait usage des deux clefs mises en sautoir, pour contre-sceller les actes de l'évêque, le chapitre prend aussi les deux clefs, mais mises en pal et tenues (fig. 112). Plus tard il les mit aussi en sautoir. Ce fut au XVe siècle, alors que ce corps se constituait dans une certaine indépendance vis-à-vis de son évêque. Ses armoiries sont



Fig. 114
Sceau du Chapitre.

[1] *Armorial Genevois,* J.-D. Blavignac, 1849, p. 216.
[2] *Armorial Genevois,* J.-D. Blavignac, p. 216.



alors les clefs en sautoir et liées, avec une étoile placée en chef (fig. 114). Le champ des armes du chapitre, nous dit Blavignac, était d'argent et les clefs d'or, tandis que l'évêque portait deux clefs d'or sur champ de gueules.

Armes du Vidomnat et de l'Officialité.

Le vidomne était l'officier auquel l'évêque, comme prince temporel, confiait le pouvoir de juger les causes civiles. Ces fonctionnaires étaient d'ordinaire de puissants personnages, comtes de Genevois, comtes de Savoie, timbrant leurs actes des armes de leur famille, chargées des clefs épiscopales mises en sautoir. Plusieurs parchemins sont conservés avec des sceaux de ce genre et l'*Armorial Genevois* de Blavignac en contient une série.

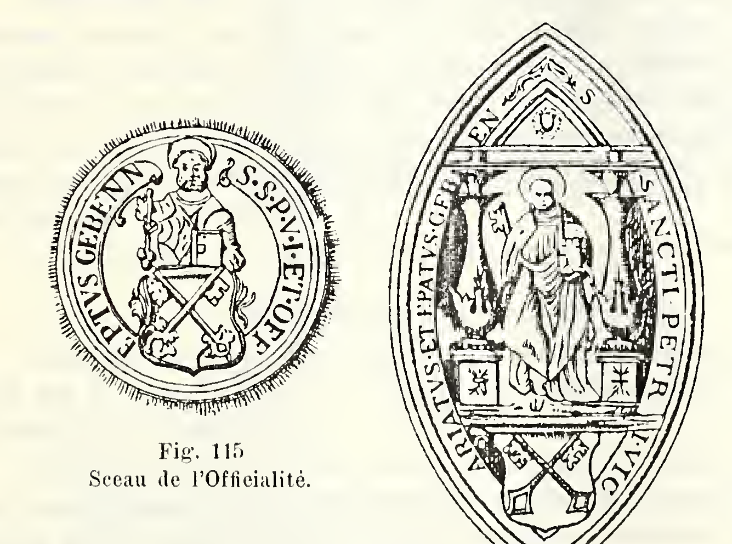


Fig. 115
Sceau de l'Officialité.

Fig. 116



Fig. 117
Sceau de l'Officialité.

Les évêques sont les juges naturels de leurs clercs, et il leur appartient aussi de trancher les différends d'ordre religieux qui peuvent s'élever entre les fidèles. Ils remplirent personnellement cette charge dans les premiers siècles. Plus tard, ils déléguèrent leurs pouvoirs judiciaires à un ecclésiastique gradué en droit, qui prit le nom d'official. Dès le XIIIe siècle on trouve une officialité régulièrement constituée à Genève.

Les sceaux de ce tribunal étaient au moyen-âge ce qu'ils sont encore à peu près aujourd'hui à l'officialité d'Annecy. Nous donnons le reproduction d'un sceau (fig. 115) de 1760, semblable de tous points, à celui usité de nos jours, sauf la légende, qui a varié. La figure 116, qui représente un sceau de 1637[1],

[1] Ce sceau est apposé à un acte du vicaire général pendant la vacance du siège. Ces figures, ainsi que les deux précédentes, sont extraites de la *Sigillographie de la Savoie*, 1re Série, de MM. Dufour et Rabut, Turin, 1882.



rappelle, comme composition, celui (fig. 117) que Mgr de Thiollaz fit graver en 1823, avec les variantes d'ornementation inspirées par le style de l'époque [1].

Sur ces différents documents nous voyons, en effet, St-Pierre, assis ou debout, tenant la clef et le livre. A ses pieds un écusson porte les armes de l'évêché, les clefs en sautoir. Dans d'autres spécimens anciens on remarque les armes de l'évêque régnant.

Armes de Genève.

L'évêque, avons nous dit, avait deux clefs d'or sur champ de gueules. Ces couleurs, *jaune et rouge,* constituèrent le champ des armoiries de la Genève épiscopale, comme elles sont encore aujourd'hui les couleurs de l'écu de Genève, république et canton.

Son écu mi-parti d'or et de gueules est chargé au premier *d'un demi-aigle essorant de sable, armé de même, couronné, allumé, becqué, langué et membré de gueules; au second, d'une clef d'or contournée, le panneton ajouré d'une croix.* Il faut voir là une synthèse qui réunit heureusement les armes de l'empire, l'aigle, et celles de l'église, les clefs, synthèse qui ne saurait être mieux représentée que par la première page des franchises de Genève, imprimées en cette ville en 1507 [2] (voir Planche IV).

Ces armoiries sont donc déjà fort anciennes et antérieures à la Réforme [3].

Philippe de Savoie, 1495-1509.

Philippe de Savoie était fils de Jean-sans-Terre, comte de Bresse et plus tard duc de Savoie (1496-97). Il était par conséquent frère de Philippe II, dit le Beau, et de Charles III.

Poussé tout enfant et par cabale sur le siège épiscopal de Genève, il n'en prit point l'administration, préférant la carrière des armes et laissant le soin de son diocèse à Aymon de Montfalcon, évêque de Lausanne, désigné par le pape Alexandre VI pour le suppléer.

Philippe portait les armes de Savoie avec bordure d'argent, d'après Galiffe et de Mandrot [4]; d'après ses sceaux, cette bordure était *denchée* (fig. 118). L'évêque administrateur timbra ses actes officiels pour le diocèse de Genève de ses armes personnelles, décrites par M. Dubois, dans son Etude sur les *Armoiries des évêques de Lausanne: écartelé d'argent à l'aigle de sable (membré et becqué d'or?), contrécartelé d'hermines et de gueules* (fig. 119). Il avait comme devise: *Si qua fata sinant.* Aymon de Montfalcon mourut le 10 août 1517 [5].

Philippe de Savoie se signala glorieusement à la bataille d'Agnadel en 1509 et bientôt après il fit mieux encore: il renonça librement à une dignité pour laquelle il n'était point fait et céda son évêché à Charles de Seyssel. Philippe

---

[1] Il sera question de ce sceau à propos de l'épiscopat de Mgr de Thiollaz (1822-32).

[2] Les lettres I. B. sont les initiales de l'imprimeur «Maistre Jean Belot». L'inscription formant bordure se lit ainsi: *Gloire soit à la Trinité, Paix honeur et toujours liesse à Genève et bonne unité au commun, église et noblesse.*

[3] *Armorial Gen.*, p. 35. — Adolphe Gautier, in *Arch. hérald. suisses,* 1891.

[4] *Armorial historique Genevois* de J.-B. Galiffe et A. de Mandrot, 1859.

[5] Les *Armoiries des Ev. de Lausanne*, p. 7.



Fig. 118
Quatre sceaux de Philippe de Savoie, évêque de Genève.

n'avait jamais été dans les ordres. Ayant épousé, le 17 septembre 1528, Charlotte d'Orléans-Longueville, cousine de François Ier, il fut créé par ce dernier duc de Nemours, le 22 octobre suivant, et devint la souche des ducs de Genevois-Nemours, apanagés du Genevois, du Faucigny et de la vallée de Beaufort. Il mourut à Cavaillon le 23 novembre 1533 et fut inhumé à Annecy, dans l'église de N.-D. de Liesse.

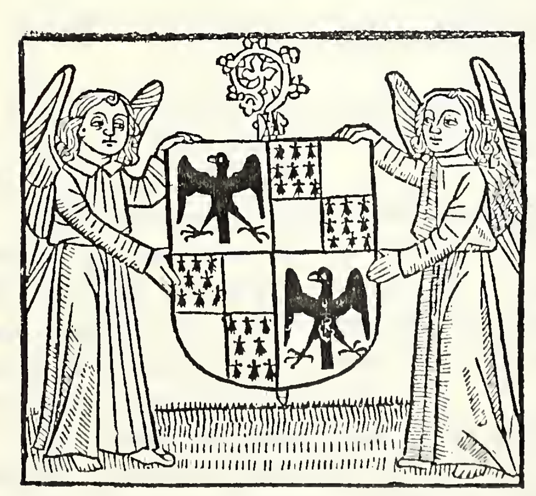


Fig. 119
Armoiries d'Aymon de Montfalcon, administrateur de l'évêché de Genève (gravure sur bois de 1493).

Charles de Seyssel, 1509-13.

Charles de Seyssel était de l'antique et illustre famille de ce nom[1]. Il avait été déjà élu évêque de Genève, en 1490, par le Chapitre. Toutefois Antoine Champion, créature de la maison de Savoie, lui fut préféré et garda le siège jusqu'à sa mort, en 1495.

[1] Claude de Seyssel d'Aix, son parent et son contemporain, fut évêque de Marseille en 1509, puis en 1517, archevêque de Turin. Il mourut en 1520, laissant plusieurs ouvrages et un grand renom d'érudition. Claude de Seyssel, nous dit La Monnoie, fut le premier qui écrivit le français avec netteté. — Il portait les armes des de Seyssel : *gironné d'or et d'azur, de huit pièces*, avec crosse et mitre. (*Armorial des évêques de Marseille*, par J.-H. Albanès, p. 129).



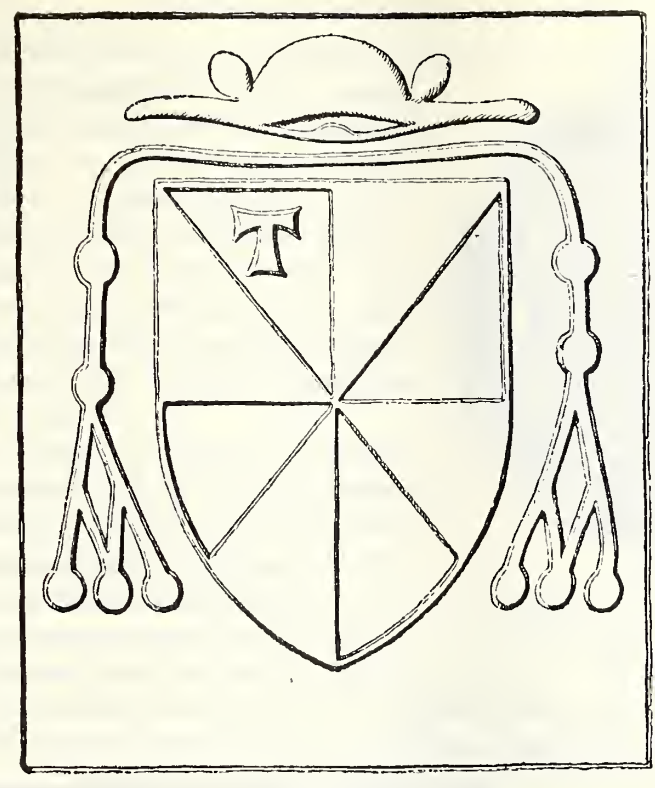


Fig. 120
Armoiries de Ch. de Seyssel, évêque de Genève, sculptées sur la façade de l'église de l'hôpital de Villeneuve (Vaud).

Mais Philippe de Savoie ayant remis son évêché à Charles de Seyssel, le pape, par bulle du 5 novembre 1509, approuva un choix que le duc de Savoie Charles III avait déjà agréé.

Charles de Seyssel, protonotaire apostolique et supérieur des Antonins de Chambéry, prit possession de son évêché le 22 février 1510. Aux armes de sa famille naturelle qui portait : *gironné d'or et d'azur, de huit pièces,* il ajouta la brisure rappelant sa famille religieuse, les chanoines réguliers de St-Antoine, c'est-à-dire, le *tau d'azur au canton dextre du chef* (fig. 120). Son écu est accompagné de la crosse et de la mitre [1].

Notre évêque fut fidèle à son devoir et sauvegarda les droits de sa ville épiscopale. Dans une circonstance célèbre qu'a enregistrée l'histoire, il résista noblement aux prétentions de Charles III, dans l'affaire Berthelier, et l'on a conservé, pour l'honneur de sa mémoire, cette menace de son exigeant protecteur : « C'est moi qui vous ai fait évêque, mais je vous déferai et rendrai le plus pauvre prêtre du diocèse » [2].

Ch. de Seyssel mourut à Moirans le 11 avril 1513, au retour d'un pèlerinage à N.-D. du Puy.

[1] *Armorial Genevois,* p. 268, d'après le P. Ménestrier : *Le véritable art du blason.*
[2] Spon, *Histoire de Genève,* I, p. 114.



Jean-François de Savoie (ou Jean), 1513-23.

La mort de Charles de Seyssel renouvela les compétitions à peine éteintes.

Léon X venait d'être élu: Charles III le félicita de son exaltation au trône pontifical. Il avait chargé de ce soin un parent, dont il voulait pousser la fortune, en le produisant à la cour de Rome. Cet étrange protégé était un fils naturel de François de Savoie, qui avait occupé le siège de Genève de 1484 à 1490.

A la mort de Charles de Seyssel, le chapitre avait songé faire nommer Aymon de Gingins, un de ses membres et commendataire de l'abbaye de Bonmont. Mais les intrigues du duc de Savoie ne furent point percées par Léon X, qui nomma Jean-François de Savoie.



Fig. 121
Grand sceau de Jean de Savoie, évêque de Genève.

Le nouvel évêque arrivait à Genève sous d'assez fâcheux auspices; sa naissance, ses attaches à la maison de Savoie, pouvaient justifier bien des craintes. Il eut la grande faiblesse de céder au duc son parent tous les droits de juridiction temporelle qu'il possédait à Genève comme prince-évêque.

C'est sous son règne que les premières commotions de la Réforme se produisirent. Il n'avait ni l'indépendance, ni le caractère nécessaires pour tenir tête à l'émeute ou calmer les mécontents. Il mourut à Pignerol, dans une abbaye dont il était commendataire, le 8 juin 1522, après avoir cédé son évêché et ses bénéfices à Pierre de la Baume de Montrevel, dès 1521.

M. Fr.-Th. Dubois a publié les armes de Jean de Savoie d'après une gravure sur bois figurant en tête des Constitutions synodales imprimées en 1515 (fig. 122). Ce sont les armes de Sa-

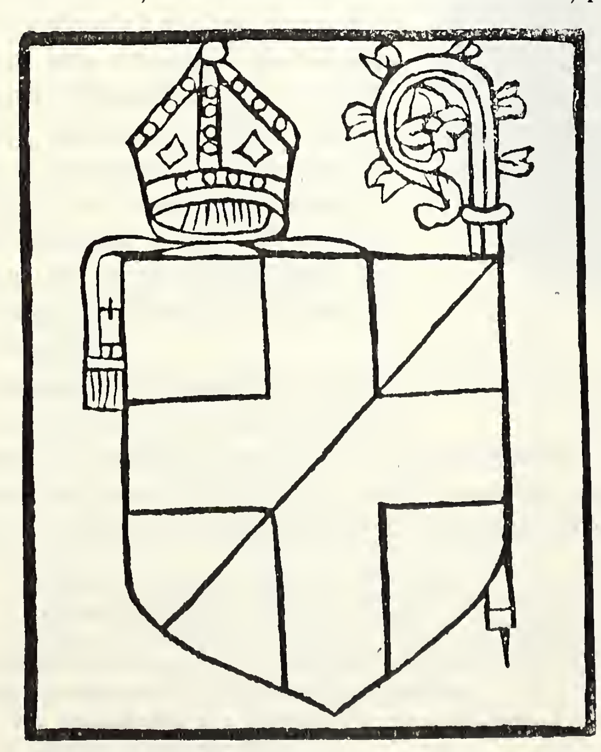


Fig. 122
Armoiries de Jean de Savoie, évêque de Genève (gravure sur bois de 1515).



voie brisées d'un trait posé en barre sur le tout[1]. Nous les trouvons ainsi sur le grand sceau de cet évêque tiré des Archives d'Etat de Genève (voir fig. 121). Nous y ajoutons (fig. 123) un petit sceau reproduisant les mêmes armes et donnant la devise: *Spes mea Dominus*[2].



Fig. 123
Petit sceau de Jean de Savoie.

Pierre de la Baume de Montrevel, 1523-44.

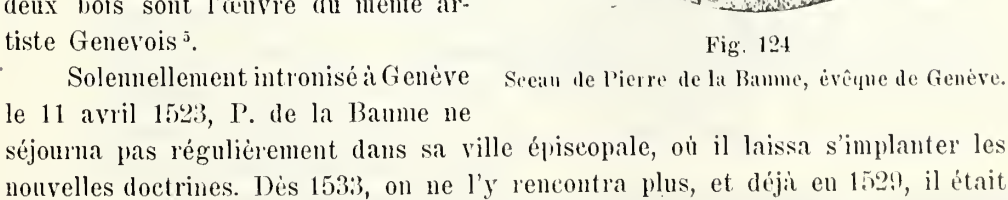
Le nom de Pierre de la Baume est célèbre dans la série des évêques de Genève, car ce fut sous lui, moins par sa faute que par le cours des événements, qu'eut lieu «la défection de Genève».

Fils du comte Guy de la Baume, seigneur de Montrevel en Bresse et de Jeanne de Longwy, Pierre de la Baume devint, en 1519, coadjuteur avec future succession de l'évêque Jean de Savoie. Il prit définitivement l'administration du diocèse le 25 janvier 1521, bien que le titulaire ne mourût qu'en 1522. Il portait alors le titre d'évêque de Tarse et jouissait des revenus des abbayes de St-Claude et de St-Juste, du prieuré d'Arbois[3].

Les armes de sa famille sont données par Guichenon: *d'or à la bande vivrée d'azur*. Nous reproduisons ses armoiries d'évêque, d'après son grand sceau tiré des Archives d'Etat de Genève[4] (fig. 124) et d'après une gravure sur bois, surmontée des insignes épiscopaux, figurant en tête des *Constitutions synodales,* publiées par ce prélat et imprimées à Genève en 1523 (fig. 125). Elles ressemblent tellement, comme exécution à celles de Jean de Savoie, que vraisemblablement ces deux bois sont l'œuvre du même artiste Genevois[5].



Fig. 124
Sceau de Pierre de la Baume, évêque de Genève.



Solennellement intronisé à Genève le 11 avril 1523, P. de la Baume ne séjourna pas régulièrement dans sa ville épiscopale, où il laissa s'implanter les nouvelles doctrines. Dès 1533, on ne l'y rencontra plus, et déjà en 1529, il était devenu coadjuteur de l'archevêque de Besançon auquel il succédera en 1543.

[1] *Archives héraldiques suisses*, 1911, fasc. 1.

[2] *Sigillographie de la Savoie;* 1re Série, *Sceaux religieux.*

[3] Docteur en théologie, délégué du Duc de Savoie au Concile du Latran, en 1515, Pierre de la Baume était un esprit ouvert aux idées généreuses, un homme de la Renaissance. Mais son courage n'eut rien de la grandeur des anciens.

[4] La photographie du moulage de ce sceau nous a été aimablement communiquée par M. P. E. Martin, archiviste d'Etat.

[5] Nous remercions vivement M. Théophile Dufour, directeur honoraire de la bibliothèque publique et universitaire de Genève, détenteur du seul exemplaire complet des *Const. Synod.* de 1523, d'avoir permis de faire photographier la première page de cet imprimé.



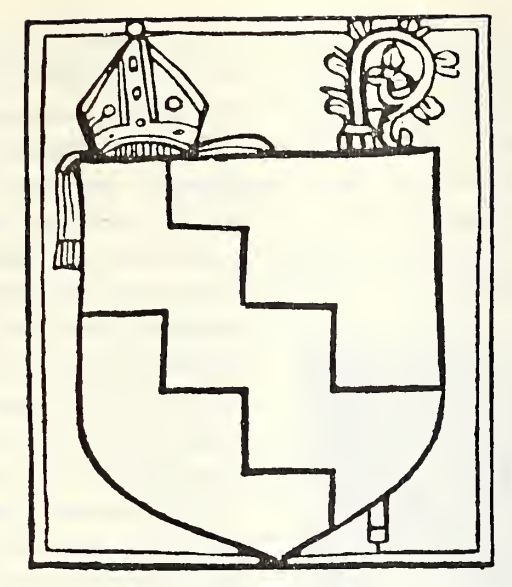


Fig. 125
Armoiries de Pierre de la Baume, évêque de Genève. Gravure sur bois de 1523.

Il semble donc avoir accepté avec la désinvolture d'un grand seigneur les événements de 1535 et vu, sans trop d'effroi, la dispersion du clergé de Genève. Nommé cardinal le 19 décembre 1539, il mourut le 4 mai 1544, dans son prieuré d'Arbois, et reçut la sépulture dans l'église de St-Juste.

Depuis P. de la Baume, les évêques de Genève ne siégèrent plus dans leur ville. Ils gardèrent néanmoins le titre d'évêques et de princes de Genève. Car la juridiction spirituelle, ils l'exercèrent toujours sur les 400 paroisses, environ, qui leur restaient et constituaient encore un des plus vastes diocèses de la région. Quant au titre de *prince* qu'ils avaient reçu de la puissance impériale, il ne leur fut jamais retiré par ceux qui le leur avaient concédé. Pourquoi les évêques y auraient-ils d'eux-mêmes renoncé?

[à suivre].

Beitrag zur Geschichte des Johanniter-Ordens in Basel,

von W. R. Staehelin.

Eine Geschichte des Basler Johanniterhauses ist, obwohl es eines der bedeutendsten der Schweiz war, immer noch nicht geschrieben worden. Das soll auch hier nicht versucht werden. Der Verfasser will sich vielmehr darauf beschränken, eine kurze Zusammenstellung der Denkmäler und Merkwürdigkeiten, besonders heraldischen Inhalts, zu geben, die sich teils im Original, teils in Kopien erhalten haben, und mit der Niederlassung des Johanniter-Ordens in Basel im Zusammenhang stehen.

Von den drei Ritterorden, den Johannitern, Templern und Deutschherren, werden in Basel die erstern am frühesten angetroffen und zwar sofort an der Stelle, die dann Jahrhunderte lang das Johanniterhaus war. Dieser Ort war kaum durch den Zufall gegeben. Er lag an der begangenen Strasse, die längs dem Rhein von Basel nach Norden führte; hier war Gelegenheit, Pilgern und Notleidenden beizustehen. Die erste knappe Erwähnung zeigt die Johanniter hier im Jahre 1206, aber von sehr ausgebildeten Verhältnissen redet schon ein Vergleich von 1219 über Parochiefragen. Die Johanniter haben eine Kapelle auf ihrem Gebiet vor dem Stadttor, eine zweite, die dem hl. Niklaus geweiht ist,



innerhalb der Mauern und im Pfarrgebiet von St. Peter. Ohne Zweifel klingen hier alte Verhältnisse weiter; machte sich eine frühere, nicht mehr bestehende Stadtbegrenzung geltend. Der Leutpriester von St. Peter empfindet den Zustand als eine Schmälerung seines Rechts, und nur durch eine Schenkung an seine Kirche können die Ritter einen Vergleich ermöglichen. Ihre Pfarrechte werden anerkannt gegenüber den Bewohnern ihres äussern Bezirks, sowie einige Häuser in der Stadt und längs der Rheinstrasse; überdies darf ihr Priester an gewissen Tagen in der innern Kapelle Pilgern und Reisenden Messe lesen und das Viatikum reichen. Während die Sondergemeinde St. Johann, die durch das Abkommen geschaffen worden, bestehen blieb, wird später diese St. Niklauskapelle nicht mehr erwähnt, falls sie nicht etwa später nach einem zweiten Patron benannt und in der St. Brandanskapelle unten am Blumenrain zu suchen ist, welche seit 1253 vorkommend, im 15. Jahrhundert nachweisbar von den Johannitern abhing.

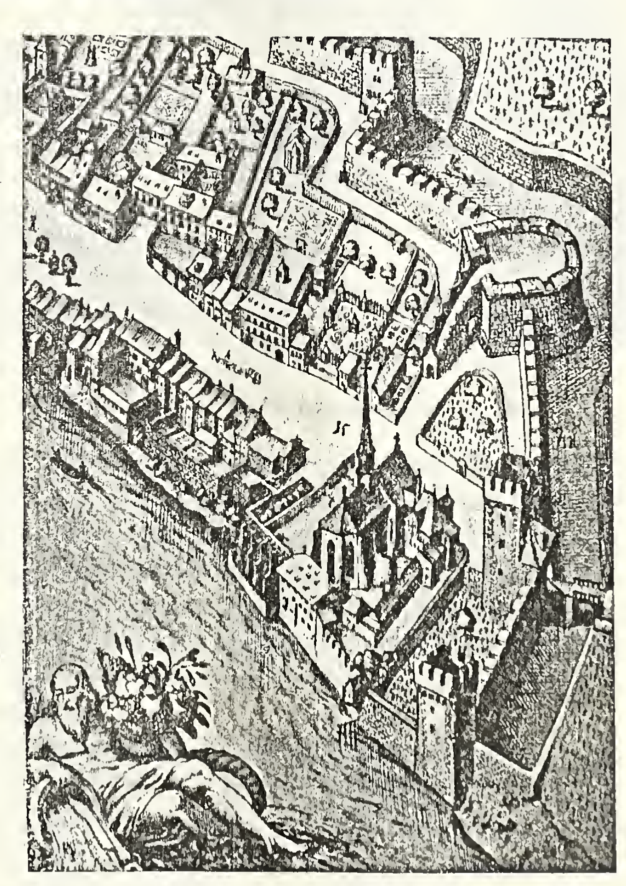


Fig. 126
Die Johanniterkomturei zu Basel nach Merian 1617.

Unter den Brüdern, die in Priester und Ritter sich gliederten, werden Angehörige der Basler Geschlechter Ramstein, Rauber, von Frick, Münzmeister, gefunden. Ein Provisor oder Prokurator stand anfangs der Niederlassung vor, 1263 zum erstenmal erscheint ein Komtur als Leiter. Diesem beigeordnet war der Prior.

Von den Gebäulichkeiten der Basler Niederlassung des Johanniter-Ordens ist heute nur noch das einstige Wohnhaus des Komturs übrig geblieben. Es ist ein rechteckiger, schmuckloser Bau mit hohem Dach, der parallel zum Rhein einst von den Wellen bespült, dicht am Ufer steht (vgl. Fig. 126). Das spärlich erleuchtete Untergeschoss mit seinen gotischen Trägern scheint ein Speicher gewesen zu sein. Darauf befindet sich — gegen die Landseite hin, als Erdgeschoss sich öffnend — der Saal mit einer Holzdecke aus dem 15. Jahrhundert. Erwähnt sei hier eine viereckige, einfache Steintafel, welche heute im Hausflur neben dem Eingang eingemauert ist. Sie zeigt nebst den Schilden des Johanniter-Ordens und der von Andlau eine Inschrift, welche besagt, dass Ritter Herman



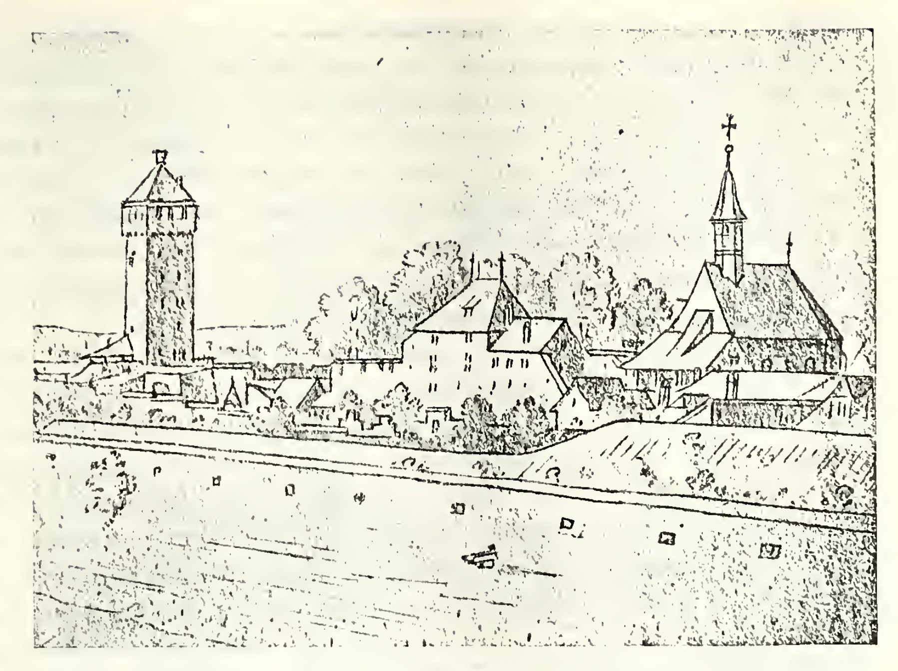


Fig. 127
Die Johanniterkomturei zu Basel nach E. Büchel, † 1775.

von Andlau, Komtur zu Basel und Rheinfelden, im Jahre 1608 das Haus gebaut habe. Dieser Herr scheint nicht gerade das Muster eines Komturs gewesen zu sein, wenigstens machte ihm 1605 der Fürst zu Heitersheim Vorwürfe wegen seiner Ungebührlichkeit ausser dem Hause, wegen seiner Üppigkeit und seinem epikuräischen Wesen. Darauf versprach der Komtur, sich ruhig und ehrbar zu verhalten, so dass keine Klagen mehr gegen ihn geführt werden können. Trotzdem erhob sich 1608 und 1609 wieder ein Prozess gegen ihn wegen eines Ehebruches mit Anna Meltinger.

Zweifellos der interessanteste Bau der ganzen Niederlassung war einst die einschiffige Ordenskirche, welche der kleinen Gemeinde als Pfarrkirche diente. Von ihrem Opfer hatte der Prior daselbst um 1450 die Abgabe an den Bischof zu entrichten, in ihr wie in den andern baslerischen Pfarrkirchen stiftete Bischof Johann von Venningen 1469 bestimmte gottesdienstliche Ämter und Messen. Das Kirchspiel St. Johann, in mittelalterlicher Zeit bloss einmal (im Steuerbuch von 1457) beiläufig erwähnt, wurde zwar 1529 durch die Reformationsordnung der Petersgemeinde wieder einverleibt, sein Kirchhof in der Ordenskommende blieb aber noch sehr lange die rechtmässige Begräbnisstätte für die Bewohner seines Bezirks, obgleich der Johanniter-Orden, dem sein weltlicher Besitz von der Stadt garantiert worden war, einige Male, so 1767, vergeblich sein Gut von dieser lästigen Beschwerde zu befreien suchte; als berechtigt zur Bestattung im Johanniterhofe galten damals infolge langer Übung die Insassen der Vorstadt vom äussern Brunnen bei der Mägd, der Stelle eines schon gegen 1300 erbauten innern St. Johanntores, bis zum neuen äussern Stadttor bei St. Johann selbst, eines Gebietes, das offenbar von Anfang an den besonders umsteinten „Bifang“

der Johanniterparochie bildete. — Das Gotteshaus war mit zahlreichen Monumenten ausgestattet. Der polygone Chor mit der Längsaxe gegen den Rhein gerichtet, empfing sein Licht durch sieben hohe Spitzbogenfenster, deren oberster Teil mit Maßwerk ausgesetzt war. Strebepfeiler trennten die einzelnen Fenster und entsprachen den Gewölbekappen des Innern. Über jedem Fenster befanden sich, wie an den Chören der benachbarten Predigerkirche, der St. Alban-, Barfüsser-, St. Martin- und St. Theodorskirche, je zwei dreipassförmige Luftlöcher, welche dem Dachraum etwas Licht gaben. — Im Jahre 1597 erteilte der Rat den Johannitern, welchen seit der Reformation nur bei verschlossenen Türen die Abhaltung des katholischen Gottesdienstes vergönnt war, den Befehl, das Türmchen der Kirche zu entfernen. Um 1680 wurde wegen Baufälligkeit das Schiff des Gotteshauses (vgl. Fig. 126) bis zum Lettner, welcher Chor und Schiff trennte, abgebrochen. Dadurch kamen einige Denkmäler, z. B. das Tischgrab des Basler Bürgermeisters Ritter Johann zu Rhein (siehe unten) unter freien Himmel zu stehen, wurden Frost und Regen ausgesetzt und gingen bald zu Grunde. — Eine Benützung des Chores der Ordenskirche — welcher rund neunzig Jahre länger erhalten blieb als das Schiff (vgl. Fig. 127) — scheint um die Mitte des 18. Jahrhunderts noch denkbar gewesen zu sein; wenigstens wurde am 11. März 1745 dem Rate Anzeige gemacht, dass daselbst katholischer Gottesdienst abgehalten werde. Samuel Birmann, der Schaffner des Ordenshauses, wurde deshalb ins Verhör genommen und um die Verhältnisse im Hause befragt. Dieser erzählte, dass der Herr Kommandeur in einer geistlichen Stube samt seinen Bedienten Messe und Gottesdienst halte. Zeitweise kämen auch Flüchtlinge dahin, Sonntags auch der Amtmann von Rheinfelden mit Frauenzimmern und drei Knaben. Der Gottesdienst werde zu keiner gewissen Stunde abgehalten und regelmässig nur an Sonn- und Feiertagen. Die Türe werde verschlossen.

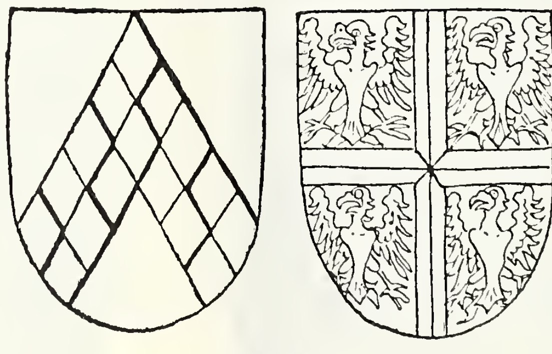


Fig. 128

Dreissig Jahre später (1775) war der Chor der Kirche schon so baufällig, dass ein Teil desselben einstürzte, und da es anscheinend an Mitteln zur Wiederherstellung gebrach, wurde er gänzlich niedergerissen. Die Grabdenkmäler und das gotische Heiliggrab, welche er enthielt, sind restlos untergegangen, vielleicht wurden sie einfach umgedreht und als Bodenbelag verwendet, vielleicht aber auch zerschlagen und zu Bauzwecken benützt. F. A. Stocker sah noch 1890 „an der der Strasse entlang laufenden Mauer“ den „Grabstein eines in Stein gehauenen Ritters des Malteser-Ordens“. — Seit dem 17. Jahrhundert macht sich die Baufälligkeit nicht nur am Schiff und Chor der Kirche, sondern auch an allen Ecken und Enden der Niederlassung geltend. So fiel z. B. auch 1652 bei einem Hochwasser des Rheins die baufällige Mauer am Johanniterhaus ein.





Fig. 129
Siegel des Komturs
Bero von Melchingen.

Wilhelm Herman von Metternich, Komtur zu Basel und Rheinfelden, bewilligte 200 fl. für die Wiederherstellung derselben, aber das Lohnamt berechnete die Taglöhne und Materialien auf 1407 ℔. — Für die innere Ausstattung der Kirche sind wir ganz auf die Zeichnungen und Notizen des um die heimische Altertumskunde so verdienten Emanuel Büchel († 1775) angewiesen. Der Lettner des Gotteshauses entstammte dem 15. Jahrhundert. Er war gewölbt und zeigte fünf Schlußsteine: die Embleme der vier Evangelisten „ohngefär wie im Münster unter dem Letner“ und den Wappenschild des Hochmeisters Johann Lösel, † 1460, mit dem geschachten Sparren (vgl. Fig. 128). — Einst im Schiff der Johanniterkirche, dann seit den 1680er Jahren unter freiem Himmel, war das schöne Tischgrab des Ritters Johann zu Rhein (1253—4. VI. 1317)



Fig. 130
Grabplatte des Komturs Bero von Melchingen
nach Büchel († 1775).

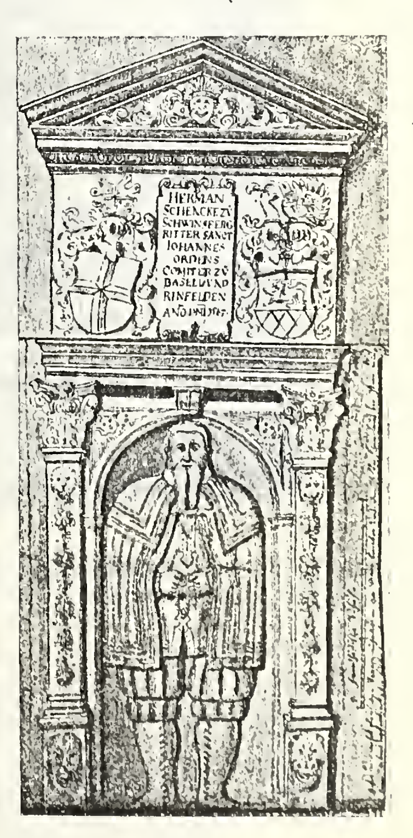


Fig. 131
Grabdenkmal des Komturs H. Schenk
zu Schweinsberg
nach Büchel († 1775).

zu sehen (Abbildung E. A. Stückelberg, Anzeiger für Altertumskunde 1896, S. 81 ff.). Es zeigte die beinahe rund gearbeitete, liegende Figur des Bürgermeisters mit gefalteten Händen; er trug vollständigen Ringelpanzer, Bassinet, Rock und den Wappenschild mit dem (grünen) Löwen an der linken Seite. Rechts neben ihm lag



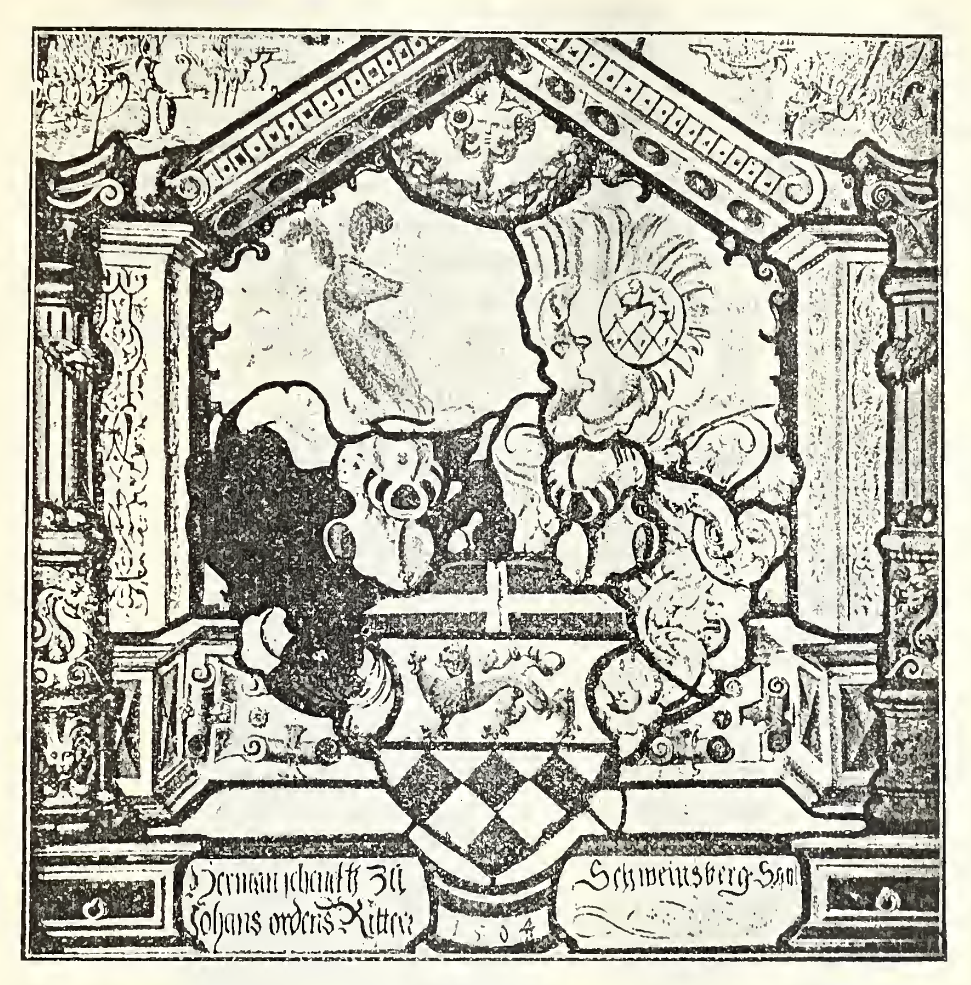


Fig. 132
Wappenscheibe des Komturs Hermann Schenk zu Schweinsberg
im Schützenhause zu Basel.

das Schwert mit Gürtel und an seinen Schultern waren die sehr seltenen Ailettes oder Achselschilde zu sehen, wie sie heute im Gebiet der Schweiz nur noch einmal, am Grabmal des Grafen Rudolf von Tierstein († 27. VIII. 1318) im Münster zu Basel (Abbildung E. A. Stückelberg, Die mittelalterl. Grabmäler des Basler Münsters, S. 10) vorkommen. Unter dem Haupt des Ritters lag der Topfhelm mit dem (weissen) Steinbockhorn und (roten) Kamm als Zimier.

Im Chor der Ordenskirche in der Nähe des gotischen Heiliggrabes (Abbildung im Schweiz. Archiv für Volkskunde I, S. 113) waren nebeneinander die drei folgenden Grabdenkmäler aufgestellt:

Der Grabstein des Hochmeisters Johannes Lösel, † 1460 (Abbildung E. A. Stückelberg, Denkmäler zur Basler Geschichte II, Tafel 47). Das Denkmal bestand aus einer hochrechteckigen Platte und zeigte unter einem mit Krabben und Kreuzblume besetzten Kielbogen die lebensgrosse Figur des bärtigen Johanniters im Ordensmantel, mit dem aufgenähten Kreuz an der Herzstelle. In den obern



Ecken waren zwei Schilde (Fig. 128) zu sehen, offenbar die von Vater und Mutter Lösels; der erste enthielt einen geschachten Sparren, der zweite ein dünnes Kreuz, das von vier Adlern umwinkelt war. — Wohl ein Verwandter des Hochmeisters, der als Komtur von Bubikon und Wädenswil einst eine Zusammenkunft zwischen den kriegerisch entzweiten Schwyzern und Zürchern auf dem Zürchersee vermittelt hatte, war jener Validus Ewinus Lösel, welcher 1483 starb und mit seiner Gemahlin Petronella Schenkin bei den Johannitern zu Basel bestattet wurde. Sein Grabstein daselbst war noch im Jahre 1661 zu sehen.

Das Grabdenkmal des Komturs Ber von Melchingen, † 1504. — Er entstammte dem Geschlecht der Herren von Melchingen, welche Stammes- und



Fig. 133
Wappen Ulrichs von Sternfels.



Fig. 134
Wappen des Komturs Weiprecht von Rosenbach.

(Nach dem Wannenwetschischen Wappenbuch in der Universitätsbibliothek Basel).

Wappengenossen der Herren von Hölnstein und wahrscheinlich auch der Herren von Lichtenstein waren. Sie führten in blauem Schild einen weissen Flügel (vgl. Siegel des Komturs, Fig. 129) und als Helmzier das Schildbild oder eine wachsende rotgekleidete Jungfrau, die in jeder Hand eine Schneeballe hochhält. Der Verfasser des Basler Armorials des Berliner Zeughauses, der das Wappen der Herren von Melchingen gibt (S. 475), fügt demselben die Bemerkung bei: „Melchingen ist abgestorbenn. der lest hatt xl dusset gulden am santt Johans huss zu Basel verbawen". Das Grabmonument (Fig. 130) zeigte den Komtur in Lebensgrösse mit dem Ordensmantel angetan. Er legte die Hände übereinander und liess zwischen Daumen und Zeigefinger der Rechten die kugelförmigen





Fig. 135
Wappen des Komturs O. D. von Ramschwag (Scheibenriss von Hier. Vischer. Original im Kupferstichkabinett München).

Perlen einer Gebetschnur gleiten. Oben waren die Schilde des Johanniter-Ordens und der Herren von Melchingen angebracht. Vor diesem Denkmal lag im Boden die einfache Grabplatte, auf welcher sich die beiden Wappenschilde und die Inschrift wiederholten.

Das Grabdenkmal des Komturs Herman Schenk zu Schweinsberg, † 1567 (Fig. 131). — Herman Schenk zu Schweinsberg, welcher dem bekannten Geschlecht, das zum hessischen Uradel gehört, entstammte, lebte in Basel, ebenso wie Herr Caspar Schenk und Herr Philipp Jörg Schenk „des Stiftes Fulda Dechât derer Clöster St. Michel, Newenberck, Dulda und Holtz Kirchenprobst (1566)“. Alle drei sollen dem Johanniter-Orden angehört haben und nacheinander Kammerer in Basel und Rheinfelden gewesen sein. — Der Basler Feuerschützen-Gesellschaft, deren Mitglieder sie waren, bezeugten sie ihre Geneigtheit durch Schenkung von Wappenscheiben (1564 und 1566), welche sich heute noch im Schützenhaus erhalten haben. Die Scheibe des Komturs Herman Schenk vom Jahre 1564 sei allein hier wiedergegeben (Fig. 132). Auf silbergelbem Fuss stehen die weissen, schwarz ornamentierten Pfeiler. Ihnen vorgestellt sind die kranzumwundenen,





Fig. 136
Wappen des Freiherrn A. Ph. von Vehlen, Komtur zu Basel. (Nach einem alten Ordenskalender in der Kant. Bibliothek Freiburg i. Ü.).

kannelierten Rundsäulen mit brauner Basis auf blauem Sockel. Ein blauer Spitzbogen mit angehängtem Früchtekranz verbindet die Pfeiler. Im Hintergrund leicht hingeworfene Landschaft in silbergelb. Oberbild eine Seeschlacht. Der Wappenschild zeigt ausser dem schreitenden gelben Löwen und den roten Rauten oben noch das Kreuz des Johanniter-Ordens. In den Schilden des Caspar und Philipp Jörg Schenk findet sich letzteres nicht.

Ausser dem Gotteshaus und der Wohnung des Komturs stand auf der Niederlassung des Johanniter-Ordens noch ein stattliches Gebäude, in welchem wohl die Herberge für Reisende und Pilger zu erkennen ist. Es lag an der Strasse zwischen der Kirche und dem St. Johanntor (vgl. Fig. 126 und 127) und ist heute durch ein Privathaus des 19. Jahrhunderts ersetzt worden. Hier hat wohl Kaiser Sigmund Quartier genommen, als er am 11. Oktober 1433 in Basel eintraf, um zwischen Papst Eugen und dem Konzil zu vermitteln, und bei den Johannitern abstieg. Am Gründonnerstag 1434 kommunizierte er öffentlich in der Ordenskirche daselbst, „Gott gebe, das im und aller kristenheit nütze sie", meinte damals einer der Anwesenden.

1805 gingen die Besitzungen der Johanniter in Basel in Privathände über und in den 1860er Jahren wanderte das ganze reiche Archiv in die Papiermühle.

Zum Schlusse sei hier noch versucht, eine freilich lückenhafte Liste der Komture des Basler Johanniterhauses zu geben:

1263. Conradus.
1269. Bertold von Lindelberg.
1274. Peter von Ehenheim.
1280. Heinricus.
1282—1284. Heinrich von Leoneck.
1286—1287. Niclaus Geselle.
1296. Erbo.
1296. Dietrich von Pfaffenheim.
1328. Bertold Vitztum von Basel.
1336. Ludwig Schörlin, † 1337[1].
1341—1380. Werner von Eptingen, † 1385[1].
1389. Hans zu Rhein, † als Meister 1411[1].
1481—1501. Ber von Melchingen, † 1504[1].
1508—1545. Peter von Englisberg, † 1545[2].
1530. Konrad Vach.
1560. Herman Schenk zu Schweinsberg, † 1567[1].
1587. Weiprecht von Rosenbach, † 1607 (siehe Fig. 134).
1589. August von Mörsberg.
1591—1609. Herman von Andlau.
1609. Othmar Dietrich von Ramschwag, † 1632 (siehe Fig. 135).
1626. Georg Burkart von Schauenburg.
1647, 1652. Wilheln Herman von Metternich.
1656, 1671. Joh. Friedrich Reding von Biberegg, † 1675.
1690. Johann von Roll, † 1696.
1696. Friedrich Schenk von Staufenberg.
1753. Freiherr von Vehlen, † 1762[3] (siehe Fig. 136).
1770, 1780. Franz Conrad Joseph Truchsess v. Rheinfelden, † 1826.
1790. Victor Conrad Fidelis, Graf v. Turn Valsissina zu Eppenstein.
1 . . . Franz Bernhard Eberhard Truchsess v. Rheinfelden, † 1810.

Quellen: v. Alberti, Württembergisches Adels- und Wappenbuch. — Basler Armorial des Berliner Zeughauses. — Joh. Bernoulli, Die Kirchgemeinden Basels vor der Reformation, Basler Jahrbuch 1894, S. 229 ff. — Em. Büchel, Zeichnungen und Notizen (Basler Münster, Johanniterkirche) aus der Falkeysen Sammlung im Staatsarchiv Basel. — S. Burkart, Geschichte der Stadt Rheinfelden. — P. Ganz, Geschichte der heraldischen Kunst in der Schweiz im 12. und 13. Jahrhundert, S. 91 ff. — Th. Gloor, Die gemalten Glasscheiben im Schützenhause zu Basel. — J. Kindler von Knobloch, Oberbadisches Geschlechterbuch, Bd. 3. — E. Major, Basel (Stätten der Kultur, Bd. 28). — W. Merz, Die Burgen des Sisgaus. — J. K. Seitz, Die Johanniter-Priester-Komturei Freiburg i. Ü. — F. A. Stocker, Basler Stadtbilder. — E. A. Stückelberg, Basler Denkmalspflege; Denkmäler zur Basler Geschichte II; Die mittelalterl. Grabdenkmäler des Basler Münsters, S. 10 ff. — Joh. Tonjola, Basilea sepulta. — Urkundenbuch der Stadt Basel. — Rud. Wackernagel, Geschichte der Stadt Basel, Bd. I. — Chr. Wurstysen, Wappenbuch im Staatsarchiv Basel.

[1] Begraben zu St. Johann in Basel, laut Joh. Tonjola, Basilea sepulta, S. 293 ff.

[2] Abbildung des Grabsteins: Schweiz. Archiv für Heraldik 1914, S. 11.

[3] Während seine Vorgänger einen guten Namen hinterlassen haben, war der Komtur Freiherr v. Vehlen so liederlich, dass er trotz der Einkünfte von fünf Komtureien 1762 so arm starb, dass er in ein Leintuch eingenäht und im stillen in der Johanniterkirche zu Rheinfelden beerdigt wurde, „da alles sich seiner schamete“. — Siehe auch den Ehegerichtsprozess mit Anna Magd. Trabor aus Thundorf in der Landvogtei Thurgau, welche 1753 bei dem Komtur im Dienst war und von ihm in die Hoffnung kam, usw. — F. A. Stocker, Basl. Stadtbilder S. 25 ff.



Armoiries et lettres de noblesse Destruz,

par Henry Deonna.



Fig. 137
Sculpture aux armoiries Destruz (dessin de Blavignac).

Galiffe dans sa «*Genève historique et archéologique*» donne à la page 205 un dessin d'armoiries (fig. 137); le texte dans lequel il est compris ne s'y rapporte pas et pour être fixé sur sa signification, le lecteur doit consulter à la page 355 la liste explicative des dessins et fac-similés ornant cet ouvrage. Une note succincte dit: «Sculpture avec blason dans l'église de la Madeleine d'après un dessin colorié par M. Blavignac» (fig. 137).

Le travail de Galiffe a paru en 1869; très probablement M. Blavignac a dû exécuter son esquisse sur place et d'après nature, à cette époque.

Il eut été intéressant de retrouver l'original de ce croquis; aussi ayant appris que l'église de St-Germain avait hérité d'une partie des papiers de M. Blavignac, nous étions nous adressé à M. l'abbé Ruche, vicaire général de Genève, pour le prier d'effectuer quelques recherches au sujet de ce document: il nous répondit fort aimablement qu'il ferait les investigations nécessaires et en communiquerait le résultat; ce résultat a dû être négatif, sans doute, car nous n'avons reçu jusqu'ici aucune confirmation de l'existence de la pièce désirée.

Que représente le dessin de Blavignac? Un écu incliné à dextre, portant un cheval harnaché, passant sur une terrasse en pointe. Ce blason est surmonté d'un casque de grandes dimensions ayant pour cimier un ange ceint d'une auréole et vêtu d'une longue dalmatique retombant sur les côtés de l'écu; il tient dans ses mains croisées sur la poitrine, un objet difficile à préciser. Est-ce une bouteille? une fiole, ou peut-être même une cornue de chimiste?

Cet être céleste caressant un flacon d'un geste peu tempérant, ou peut être encore amateur d'alchimie, nous laissait perplexe, bien que l'héraldique réserve force surprises à ses adeptes.

Ces armoiries se trouvaient donc en 1869 dans la Madeleine, ou plus exactement dans une des chapelles de cette église désignée sous le nom de «chapelle de la Mule», à raison de l'emblème décrit plus haut.

Elle était attenante à la partie sud-ouest, et fut démolie en 1874 pour permettre l'élargissement de la rue de la Madeleine. Le Mémorial du Conseil Municipal donne des renseignements sur cette opération: le 8 décembre, le Conseil propose d'élargir cette rue, le Dr Gosse fut consulté, donna son préavis, puis le 18 du même mois, la commission rapporta et la votation eut lieu dans la même séance sanctionnant la démolition projetée.



Le Mémorial des séances du Consistoire (année 1874, page 46) mentionne également cette décision.

En 1876, le rapport sur la gestion du Conseil d'Etat relate l'entrée au Musée épigraphique de six fragments d'architecture provenant de la chapelle de la Mule dans l'église de la Madeleine.

N'étant point archéologue, par conséquent ignorant si la chapelle en question avait déjà fait l'objet d'études spéciales de la part de nos érudits genevois, nous étions désireux de connaître l'opinion de notre savant collègue, M. Alfred Cartier, directeur du Musée d'art et d'histoire, dans le but d'être fixé sur le point qui nous intéressait, à savoir l'attribution à une famille définie des armes en question.

La voici: «Nos prédécesseurs se sont occupés de la question, mais ni Galiffe, «ni Heyer, ni Gosse, ni Mayor n'ont trouvé l'énigme.

«Faudrait-il penser à une corporation ou confrérie, celle par exemple «qu'auraient constituée les muletiers de Savoie ou de France fréquentant les «foires de Genève? Mais, objectait toutefois M. Cartier, c'est de ma part hypo-«thèse pure, dans l'impossibilité où l'on est jusqu'ici de trouver une famille à «qui ces armes puissent appartenir».

La supposition était des plus logiques et admissible en tous points.

Nous ne trouvons ni dans les armoriaux manuscrits genevois, ni dans ceux imprimés de Galiffe et de Gautier, de famille ayant un cheval harnaché dans ses armes; une famille genevoise (Patry) porte bien un cheval, mais il est galopant et au naturel; elle paraît avoir adopté cet écu à la suite d'une alliance d'origine française dont Rietstap dans son armorial général fait mention en indiquant un anoblissement en Bavière en 1814 (titre de baron).

La corporation des muletiers de Savoie et de France avait-elle à cette époque un emblème parlant? C'est un point spécial que je n'ai point approfondi.

La solution de l'énigme relative à la mule était intervenue d'une façon assez inattendue.

M. Henry Necker, un des propriétaires actuels du château de Vufflens, a dans les archives de ce château et de celles des familles qui s'y sont succédé, découvert dans une liasse de titres qui composaient un dossier intitulé: «Famille Le Marlet», sous la cote 559, un diplôme de concession d'armoiries. Les Le Marlet ont possédé la seigneurie de Vufflens en la personne de François Le Marlet, qui l'acquit le 4 décembre 1582; les hoirs de ce dernier la vendirent le 20 janvier 1641 à No. François de Senarclens, époux de Marie Quay, veuve du dit François Le Marlet.

Ce diplôme de noblesse, écrit en latin sur parchemin, a 0,22 cm de hauteur et 0,50 cm de largeur, il est délivré à Ripaille le 18 mars 1437, par Amédée VIII duc de Savoie, à Jean Doistruz, bourgeois de Genève; M. Paul Martin a eu la complaisance de le déchiffrer et de nous en communiquer le texte que voici:

AMEDEUS DUX SABAUDIAE, Chablaysii et Auguste princeps, marchio in Italia, comes Pedemoncium et Gebenn. Valentinensisque et Diensis, ac Sacri Romani Imperii vicarius generalis, universis seriem presentium inspecturis, rei geste noticiam cum salute, Si cunctorum jugiter prospicimus ad commoda subdictorum ipsorumque sublimacionem noster advidus assidue

aspiret affectus, illorum potissime quorum vite et morum venustas aliaque probitatis et virtutum merita laudabiliter suffragantur, gratis proceritatis braviis illustrare peroptamus, sane supplicacioni dilecti nostri Johannis Doistruz, burgensis Gebenn. super hiis nobis facte favore benivolo incliuati, de cujus persona gratum nobis existit perhibitum testimonium, nostre gremium illaritatis sibi propterea aperire volentes, actentis etiam gratiis, obsequiis per eum nobis fideliter impensis atque verisimiliter impendi speramus, ex nostra certa sciencia, maturoque participato consilio dictum Johannem ipsiusque liberos natos et nascituros et liberorum liberos usque in infinitum et quemlibet eorum, tam ex imperialis quam nostre plenitudine potestatis, hujusmodi indulti sanctione, nobilitamus et ad nobilium statum, honorem et condicionem perpetuo erigimus, Itaque abinde nobiles nuncupentur et pro nobilibus tractentur, ac si essent ab antiquo ex nobili genere procreati, itaque eciam feuda nobilia ipse Johannes suique predicti et quilibet ipsorum acquirere et acquisita seu data vel legata quibusvis titulis tenere possint, et in eis succedere valeant, ac homagia nobilia tot quot fuerint necessaria prestare et facere, aliorumque nobilium Sacri Romani Imperii tociusque dictionis nostre consorcio privilegiis, libertatibus, exempcionibus, immunitatibus et prerogativis eorumdem uti, frui possint et gaudere debeant absque difficultate quacumque, omne obstaculum in premissis qualitercunque adjacens de predicte potestatis plenitudine penitus tollentes et abstergentes.

In cujus nobilitacionis nostre signum eidem Johanni et posteritati sue jamdicte arma hic depicta et aliis armorum insignis communita prout ceteri Romani Imperii nostrique nobiles utuntur utendi portandi et defferendi concedimus et largimur seque illis in bellis, palestris et aliis armorum exercitibus ac alibi ubicunque locorum voluerint ipse et sua posteritas muniendi et decorandi, serie presentium auctoritatem et licenciam impartimur. Universis et singulis Sacri Romani Imperii et nostris officiariis fidelibus et subdictis presentes visuris, inspecturis et audituris mandantes, non subditos vero rogantes, quatenus supranominatum Johannem Doistruz per nos ut supra nobilitatum ipsiusque liberos prenominatos pro nobilibus reputantes, privilegiis, libertatibus et immunitatibus quibus gaudent, gaudere consueverunt et debent alii nobiles dicionis nostre, ac tocius Romani Imperii gaudere faciant et permictant sine difficultate quacunque.

Datum Ripaillie die decima octava Marcii, anno domini millesimo quatercentesimo trigesimo septimo.

B. MARVA.

Per dominum presentibus dominis preposito Augustense, Priore Ripaillie. Glaudio de Saxo. Francisco de Bussiaco. H. de Glerens. Francisco de Boussio.

Le duc, dans les termes usités à cette époque, énumère tout au long les prérogatives qu'il octroie avec la noblesse à son fidèle sujet, à ses enfants, nés et à naître, et aux enfants de leurs enfants jusqu'à l'infini, lui accordant tous les droits inhérents à son nouveau rang et lui concédant les armoiries reproduites sur le diplôme pour en jouir et user comme tous les nobles du St-Empire Romain.

Ces armes, finement dessinées et coloriées au centre du parchemin, ont gardé malgré les siècles toute la fraîcheur de leurs couleurs et le brillant de leurs ors; elles sont remarquables de conservation (fig. 138). En voici le blason: «de sinople au cheval passant au naturel (soit de couleur brun gris), harnaché, «sellé, caparaçonné de gueules, et sanglé d'or». Le heaume qui timbre l'écu est sommé d'un ange, à la face de carnation, auréolé d'or, aux ailes éployées de sinople; il est vu de profil, tourné à dextre, vêtu d'une dalmatique blanche, recouverte d'ornements, soit bandes d'or sur la poitrine et les bras; le vêtement retombe sous forme de lambrequins retroussés de cramoisi des deux côtés du casque.

Le tout sur un fond bleu foncé encadré d'une bordure d'or, accompagnée elle-même à l'intérieur d'un filet cramoisi. La disposition des figures principales et des ornements accessoires rappelle le dessin de Blavignac et ne prête à aucune confusion.



Fig. 138
Armoiries peintes sur la lettre de noblesse Destruz, 1437.

L'ange servant de cimier à l'écu mérite de retenir l'attention: il tient dans sa main une longue épée et sa tête est entourée d'un nimbe d'or; or l'épée est l'attribut de Saint-Michel et c'est une représentation de cet archange que nous avons sous les yeux; sans doute était-il le patron de Jean Doistruz.

Ici se place l'explication toute naturelle de la figure indéchiffrable tenue dans les mains de l'ange du dessin de Blavignac: la bouteille ou fiole représente la poignée de l'épée brandie par St-Michel; l'épée elle-même avait dû être brisée à l'époque où le croquis fut pris, et réduite à ce seul vestige; l'artiste, sans doute, se méprenant sur le sens de cet objet l'avait inconsciemment exagéré en le reproduisant: d'où une déformation incompréhensible de prime abord.

Maintenant, qui était ce Jean Doistruz? Son nom patronymique, chose peu étonnante pour l'époque, a subi des variations que nous avons retrouvées dans les actes qui le concernent: Doistruz, Destruz et ordinairement *Destri*.

Les armes, dont il fut gratifié par le duc de Savoie, sont donc bien des armoiries parlantes, ce n'est pas une mule qui y est représentée, mais un cheval harnaché, un *destrier*.

Les pièces officielles dans lesquelles nous retrouvons le nom de Jean Doistruz et que M. Paul Martin, archiviste d'Etat, a bien voulu relever à notre intention sont les suivantes: Le 16 août 1430, une reconnaissance féodale en faveur de



l'Evêché de Genève par Jean Destruz, marchand, Bourgeois de Genève, pour une maison sise en la Rivière du côté du lac et un jardin proche le pré l'Evêque.

Il était déjà mort en 1445, car à cette époque son fils Noble Philibert Destri reconnaît pour la même maison, son père étant dit «quondam».

En outre Jean Destruz avait encore acheté des nobles Edouard et Pierre de Veigy, une maison et une grange sises entre la Rivière et la rue de Villeneuve et possédée plus tard par son fils Philibert.

Galiffe, dans ses «Notices généalogiques genevoises» donne au tome II, p. 146 à 147 la généalogie des Destri qu'il nomme Destri ou D'Estrées, il dit ce qui suit:

«J'ai peu de choses à dire sur cette famille, mais comme elle est éteinte «depuis fort longtemps, ainsi que l'illustre maison de Saconnex, dans laquelle «elle s'est fondue, je la choisis pour exemplifier ce que j'ai dit en plusieurs «endroits, et ce dont je me suis fait un scrupule de donner les nombreuses «preuves que j'en ai sous la main, pour ne blesser personne: c'est que les métiers «n'empêchaient pas la noblesse à Genève, y conduisaient souvent, et étaient «fréquemment exercés par des nobles».

Cerguet Destri, maçon, fut reçu B. G. 24 janvier 1413; il fut probablement père de Jean, marchand, bourgeois de Genève, qui est qualifié noble dans les actes de sa veuve et de son fils; il épousa No. Jeannette (son nom patronymique est inconnu), laquelle étant veuve de No. Jean Destri dota, le *25 avril 1455 la chapelle de St-Michel à la Madeleine,* avec No. Philibert Destri son fils et sa fille Peronette.

Noble Philibert Destri, tailleur, fut syndic en 1457, il testa le 19 septembre 1478, et institua héritier ses fils auxquels il substitua sa fille Agathe, à celle-ci Robert Escuyer de Nernier et Jean son fils pour une moitié, l'autre moitié devant aller à des parents qu'il désigne, et à tous il substitue la *Chapelle de St-Michel qu'il a fondée.*

Ses trois fils moururent sans enfants et Agathe, sa fille, épousa No. Guillaume de Saconnex.

M. Paul Martin a retrouvé aux archives une mention relative à la fondation de la chapelle de St-Michel; la date est bien celle indiquée par Galiffe: 25 avril 1455. Elle fut fondée «sur le tombeau de Noble Jean Destri, bourgeois de Genève, dans le cimetière de l'église Sainte Marie-Madeleine par Jeannette, veuve du dit noble Jean Destri et Philibert son fils».

Les dits nobles fondateurs constituent sur divers biens immeubles les revenus de la dotation de la dite chapelle contiguë à l'église de la Madeleine et dédiée à la Vierge et à St-Michel archange. (Genève, Archives d'Etat. Eglise de la Madeleine: Chapelle de St-Michel, R. 4).

Ainsi que je l'ai dit plus haut, le Musée d'art et d'histoire a recueilli du Musée épigraphique six fragments d'architecture de la Chapelle de la Mule, parmi lesquels une pièce sculptée aux armes Destri; grâce à l'obligeance de M. Alfred Cartier, nous avons pu en obtenir une reproduction photographique.

Il s'agit là d'un beau morceau de sculpture héraldique du XVe siècle, qui figurait à la clef de voûte de la Chapelle (fig. 139, cliché du Musée d'art de





Fig. 139
Clef de voûte aux armes Destri provenant de l'église de la Madeleine (actuellement au Musée d'art et d'histoire de Genève).

Genève), casque, lambrequins, cheval, tout est plein de caractère et de vigueur. L'exécution est sobre, très artistique; à remarquer les quatre chérubins soutenant l'écu aux côtés supérieurs et latéraux; malheureusement leurs têtes ainsi que celle de l'archange St-Michel ont été mutilées, il ne reste que les vestiges de leur emplacement; l'épée tenue par le saint, les jambes gauches antérieures et postérieures du cheval, ainsi que l'étrier ont subi la même mutilation.

Le diplôme indique le cheval «passant sur le champ», c'est-à-dire non soutenu d'une terrasse, ce qui est peu logique pour l'équilibre de l'animal; le sculpteur a de son chef remédié à cette lacune ainsi que la photographie le montre.

Un examen attentif de cette pièce d'architecture permet de constater qu'elle a été recouverte d'une couche de peinture, probablement de l'époque: St-Michel est vêtu de rouge, une bordure dorée est encore très visible en bordure de la robe; les 4 anges des angles sont vêtus alternativement de rouge et de bleu foncé.

Quant au fond du champ de l'écu, il est difficile de se prononcer: est-il vert foncé ou bleu foncé? et quelle est l'influence des intempéries sur la couleur primitive?

En comparant cette clef de voûte, si caractéristique par les anges qui la soutiennent, avec le dessin de Blavignac, on est surpris de la divergence des deux compositions.



Elle s'explique: outre cette sculpture, il existe encore actuellement au Musée, deux fragments de piliers de dimension bien plus réduite, provenant aussi de la Chapelle de la Mule: ce sont eux qui ont servi de modèles au dessin de Blavignac:

Il est hors de doute qu'à cette époque leurs reliefs étaient bien plus accentués qu'aujourd'hui, car ils ne donnent qu'une faible idée de leur composition; eux aussi étaient peints et les traces de coloration sont encore reconnaissables; si le croquis original de Blavignac pouvait se retrouver, la reconstitution des couleurs serait résolue, car Galiffe dans l'ouvrage cité en tête de ce travail dit: «sculpture avec blason dans l'église de la Madeleine d'après un *dessin colorié* par M. Blavignac».

Un mot encore au sujet de la famille Destruz ou Destri: descendait-elle de Cerguet, maçon, reçu B. G. en 1413?

Covelle, dans le «Livre des Bourgeois», l'appelle Cerguet *Destraz;* cette lecture est-elle bonne? Ce serait une nouvelle variante du nom, à moins que l'*a* ne soit un *u* et la supposition de filiation émise par Galiffe serait plus admissible.

Quant aux armoiries dont ce dernier gratifie les Destri, soit dans leur généalogie, soit dans l'Armorial genevois, elles appartiennent aux *d'Estrées,* de Savoie: ils paraissent n'avoir aucune analogie avec la famille genevoise et je mets en doute un rapport quelconque entre les premiers, issus de race chevaleresque, et les riches marchands de Genève connus seulement depuis le XV[e] siècle. Ces attributions erronées, reposant souvent sur une simple similitude de nom, ne sont pas rares; elles peuvent être grosses de conséquences surtout en cas de recherches.

Les D'Estrées portaient: «de gueules fretté d'or de six pièces».

Guichenon dans son *Histoire de la Bresse et du Bugey,* troisième partie, p. 159-160, les qualifie de seigneurs d'Espeys et de Banains, originaires de la ville de Châtillon-les-Dombes, remontant à 1300, par Pierre, damoiseau. Le dernier de sa famille, Louis, eut un bâtard Pierre qui vivait en 1449, lui-même père de Pierre époux de Claudine de la Balme en 1501.

Pour terminer, un point d'interrogation ..... Comment ce diplôme Destruz est-il parvenu à la famille de Senarclens? Est-ce par les Le Marlet? Est-ce parmi des titres de propriétés acquises de descendants des Destruz? Ou bien encore par les de Saconnex famille dans laquelle s'est éteinte la descendance de Jean Destruz et qui a été alliée aux de Senarclens au XVIII[e] siècle?

M. Henry Necker nous donnera peut-être un jour la solution de ce problème.

Armoiries communales suisses.

Gerzensee,

Kanton Bern, Amt Seftigen, Gemeinde und Kirchgemeinde, 765 Einwohner (1910). War bis 1798 eine besondere Twingherrschaft im damaligen Landgericht Seftigen; gehörte im 13. Jahrhundert den Freien von Kramburg und kam dann nacheinander an die von Resti, Scharnachtal, Bubenberg und später an eine ganze Reihe bernischer Geschlechter, darunter Graffenried und Erlach, die heute noch dort begütert sind. Der Kirchensatz kam 1427 von den Bubenberg an das Kloster Interlaken und bei der Reformation an Bern. Die nachfolgenden Daten über das Wappen verdanken wir fast ausschliesslich der Freundlichkeit des Herrn Pfarrer Otto Hopf in Gerzensee. Die Gemeinde führt als Wappen: In ... ein ... Engel, von links nach rechts schreitend oder fliegend, in der Rechten eine ... Waage, in der Linken einen ... Palmzweig haltend. Dieses Wappen figuriert auf dreien der vier Glocken[1]. Dass es sich wirklich um das Wappen der Gemeinde handelt, beweist folgende Stelle der Chronik der Gemeinde Gerzensee, angefangen von Pfr. Rütimeyer (1852—1880 in Gerzensee, wo er starb), pag. 151. Bei Anlass der am 10. Juni 1860 stattgehabten Glockenweihe bemerkt er: „Jede (der Glocken) trägt auf der einen Seite das Wappen der Gemeinde, einen fliegenden Engel, der in der linken Hand einen Ölzweig, in der rechten eine Waage hält". Als 1892 die grösste Glocke brach, wurde im Vertrag mit der Firma Rüetschi in Aarau betr. Neuguss ausdrücklich festgesetzt, die Glocke müsse so gegossen werden, wie sie jetzt sei, „mit Spruch und Vers und dem Wappen von Gerzensee" (Protokoll des Kirchenrats, p. 174, datiert 18. Mai 1892). Die Firma Rüetschi musste also dieses Modell extra wieder anfertigen und durfte nicht, wie beabsichtigt, ein vorhandenes, Christus am Kreuz, verwenden; wie sie denn auch am 28. Mai 1912 Herr Pfr. Hopf ausdrücklich bestätigt, der Engel sei nicht etwa ein Symbol, sondern das von der Gemeinde bestellte Wappen. Woher und aus welcher Zeit es stammt, konnte bisher nicht nachgewiesen werden. — Leider ist keine farbige Darstellung vorhanden, auf den Glocken ist es nicht schraffiert. Wir schlagen vor, das Feld blau, den Engel weiss, die Waage golden und den Palmzweig grün zu tingieren.



Fig. 140
Wappen von Gerzensee (Relief auf der Glocke).

[1] Vgl. A. Nüscheler: Die Glockeninschriften im reformierten Teile des Kantons Bern (Archiv Hist. Verein Bern X, S. 287), auch separat.



In letzter Zeit wurde bei Anfertigung einer Fahne, in Unkenntnis des bestehenden ein Wappen von Gerzensee in allen Teilen neu ersonnen. Es zeigt einen See und dahinter drei Berge, daneben den Hahn, der auf einem Wappenschild der Kirche figuriert und vom Volk als das Sädelwappen („der Güggel gehört auf den Sädel") angesehen wird. Sädel ist ein Dörfchen in der Gemeinde. Der Hahn aber ist sehr wahrscheinlich das Wappen der Freiburger Rych oder Ritsch (Dives), vgl. Arch. Her. 1900, p. 42, wo auch das Wappen in der Kirche Gerzensee erwähnt wird. — Dieses Wappen ist absolut willkürlich ersonnen und nie von der Gemeinde angenommen worden. *C. Byland.*

Pont en Ogoz.

Commune du canton de Fribourg, district de la Gruyère, formée des hameaux de Pont en Ogoz, Le Bry et Es Genevroz. Elle fait partie de la paroisse d'Avry-devant-Pont et compte 250 habitants. Les ruines du château et de l'ancien bourg se dressent encore sur un promontoire de la Sarine près de la chapelle de St-Théodule.

Les armoiries de cette commune sont: *de gueules à la bande d'or chargée d'un lion d'azur* (fig. 141).

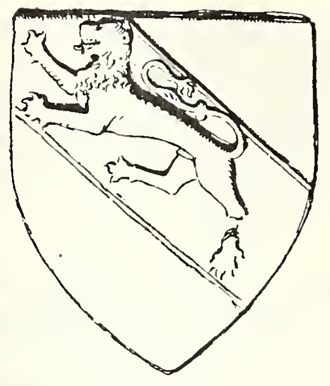


Fig. 141
Armoiries actuelles de la commune de Pont-en-Ogoz.

Ces armes sont celles des sires de Pont en Ogoz, famille féodale qui apparaît déjà au XI[e] siècle et qui s'éteignit vers le milieu du XV[e] siècle. Elle avait fondé une chapelle dans l'église de l'abbaye d'Hauterive[1] et ses armes se trouvent encore sculptées sur la pierre qui ferme le caveau funéraire et semble être une œuvre du XIV[e] siècle (fig. 142). Une fresque de la même époque qui décore l'entrée de la chapelle nous donne les émaux exacts de ces armes (fresque reproduite dans le *Calendrier héraldique vaudois* 1912). Il existe aussi une pierre

[1] voir: *Archives héraldiques* 1893. Max de Diesbach: *Les tombeaux de l'abbaye d'Hauterive.*




Fig. 142

tombale armoriée de l'abbesse Marguerite de Pont en Ogoz († 1440) dans la salle du Chapitre de l'abbaye de la Maigrauge à Fribourg[1].

En 1464, le sire de Menthon, seigneur de Pont en Ogoz, avait donné le château en hypothèque et vendu divers cens à la ville et république de Fribourg. Il vendit aussi, en 1482, la partie la plus considérable de la seigneurie à cette république qui acheta les autres parties de différents seigneurs et forma du tout un bailliage auquel elle donna pour armoiries celles des anciens sires de Pont en Ogoz. Cette terre forma le premier bailliage acquis par Fribourg depuis son entrée dans la Confédération. Nous voyons figurer ces armes sur tous les vitraux de l'Etat (Standesscheiben) dès le XVI[e] siècle (fig. 143).



Fig. 143

Le bailliage de Pont, dont le bailli résida à Farvagny dès la fin de XVI[e] siècle, fut transformé en 1798, en une préfecture, ou district, et supprimé en 1847. Dès lors ses armes devinrent celles de la commune de ce nom.

Miscellanea.

Ein Vorschlag zum neuen Bundessiegel von 1815. Die Tagsatzung beauftragte am 4. Juli 1815 ihre diplomatische Kommission mit den Anordnungen für ein neues Bundessiegel[2]. Landschreiber Florian Lusser, der mit Landammann Dominik Epp den Stand Uri vertrat, berichtete hierüber am folgenden Tage den „Hochgeachten, hochwohlgebornen, gnädigen Herren und Obern" in Altdorf: „Von der diplomatischen Kommission wurden zwei verschiedene Zeichnungen zu einem neuen eidsgenössischen Siegel vorgelegt und auf ihren Vorschlag dasjenige genehmigt, so in folgendem besteht: In der Mitte das alte Feldzeichen der Schweizer, ein weisses Kreuz in rotem Feld mit Umschrift Schweizerische Eidsgenossenschaft und in einem runden Kreis darum die Wappen der 22 Kantone". Die Instruktionskommission von Uri liess hierauf am 8. Juli antworten: „Da wir auch aus Ihrem letztern Schreiben ersehen hatten, dass die hohe Tagsatzung auch damit sich beschäftigte, für die Zukunft das neue eidsgenössische Sigill zu bestimmen, so müssen wir Sie diesfalls auf unsere früher schon hierüber erteilte Instruktion aufmerksam machen, vermöge deren unser Wunsch dahin ginge, dass das teur geschätzte Bildnis von unserm Tell der Schildhalter vom eidgenössischen Wappen sein möchte." Die Rückantwort der urnerischen

[1] reproduite dans les *Archives héraldiques* 1896, page 61. P. Ganz, *Heraldische Denkmäler auf Grabsteinen.*

[2] Repertorium der Abschiede 1814—1848, 1, 363.

Gesandtschaft in Zürich lautete am 12. Juli: „Was Ihren Wunsch in Betreff des eidsgenössischen Siegels betrifft, müssen wir bedauern, dass dessen Erfüllung dadurch unmöglich wird, weil das angenommene Siegel mit dem Feldzeichen der alten Schweizer, der Umschrift und dem Kreis der Wappen aller 22 Kantone ohnehin fast zu gross wird, so dass kein Schildhalter Platz finden kann."

E. Wymann.



Fig. 144

Armoiries de la famille Crespin, de Pernes. A l'encontre des descendants de Jean Crespin d'Arras (Bourgeois de Genève le 2 mai 1555) qui reproduisirent pour eux-mêmes le blason des Crespin, comtes de Billy, qui est d'azur au chevron d'or, accompagné de trois pommes de pin du même, les queues en bas, les Crespin, de Pernes (dans l'ancien Comté de St-Pol, aujourd'hui Pernes-en-Artois, Pas de Calais, arrondissement de St-Pol), durent composer leurs armes. Je n'ai, en effet, trouvé nulle part, une indication quelconque permettant de dire que celles-ci leur ont été octroyées, qu'elles leurs sont venues d'alliances ou, tout simplement, qu'elles ont été copiées.

Voici ces armes (fig. 144) d'après le cachet de cire[1] de Bernard Crespin, pasteur à Giez (1691-1701) dont l'ancêtre Philippe, fils d'Adam, fut reçu Bourgeois de Genève le 11 mars 1577. Je les blasonnerai ainsi: écartelé: aux 1 et 4 de . . . fretté de . . . aux 2 et 3 de . . . à la croix de . . . chargée de cinq billettes de . . .

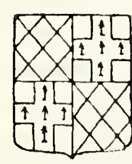


Fig. 145

C'est à l'hermine près, les indications que fournit le second document que nous possédions (fig. 145): un dessin colorié dans l'Armorial manuscrit Du Mont, propriété de la Société vaudoise de généalogie, dessin qui est accompagné de la note suivante: Arm. Vaudois ms. St[erky]. Où M. Sterky l'avait-il copié? On ne sait, mais il donne ces armoiries comme étant celles de François Michel Crespin (un frère cadet de Bernard).

Quant aux émaux du dessin colorié de Du Mont, la description que j'en ai reçue, est déconcertante, le fretté qui n'est pas discutable devient, par le barbouillage, un «échiqueté en losanges, argent et gueules». Les 2 et 3, d'après la même description, y sont «d'azur à une croix d'argent chargée de cinq hermines de sable». Peut être, mais, si ce sont des billettes qui chargent la croix!

Ne nous hâtons donc pas de conclure. Les descendants vaudois des Crespin, de Pernes, bourgeois de Genève, furent très nombreux et l'on peut espérer que la découverte de nouveaux documents viendra bientôt «contribuer» à l'étude minuscule qui fait l'objet du présent article.

C. Roch,
des Archives d'Etat de Genève.

---

[1] Archives cantonales vaudoises. Papiers à classer. Dossier Crespin. Rens. de M. Raoul F. Campiche.



Das Kardinalsgrab in Basel. Die Bedeutung Basels im Mittelalter spiegelt sich in der Tatsache, dass hier zahlreiche hochgestellte Persönlichkeiten ihre letzte Ruhestätte gefunden haben; aber nur wenigen sind diese Stellen bekannt, denn die Denkmäler sind entweder verschwunden oder versetzt oder versteckt. Um nur ein paar hervorragende Personen, die in Basel bestattet waren, zu nennen, sei auf das Grab der Königin Gertrud Anna, zweier Königssöhne, mehrerer Markgrafen und Markgräfinnen, zahlreicher Bischöfe und Erzbischöfe hingewiesen. Prälaten von Basel, Konstanz, Como, Mailand, Aquileja, Maurienne, Arles, Utrecht, Worcester und Rochester waren in Basel bestattet. Einzelne Monumente sind noch erhalten, viele um 1770 von Büchel gezeichnet, andere im Jahre 1860 von Maler Neustück kopiert worden.

Besonders zahlreiche Denkmäler besass das als letztes der Basler Klöster entstandene Kartäuserkloster. Hier war einst eine prächtige, heute noch erhaltene Bücherei (seit 1592 in der Univertätsbibliothek), hier eine herrliche Galerie von gotischen Glasgemälden (nur in spärlichen Resten erhalten), hier eine Sammlung von Grabdenkmälern von ausserordentlichem Interesse, hier umfangreiche gotische Wandgemälde. Vor dem Fronaltar der Kartäuserkirche war kein geringerer als ein Patriarch von Aquileja begraben; hinter dem Altar aber lagen in einer Kassette die Eingeweide eines Kardinals der römischen Kirche im Boden. Vom Gewölbe herab hing der rote Hut des Kirchenfürsten mit den roten Schnüren und Trotteln. Der Leichnam des Kardinals ruhte rechts vom Fronaltar, und an der Wand stand noch 1872 der Grabstein des Prälaten. Heute verdeckt hölzernes Getäfer die Kirchenmauern. (Es wäre sehr zu wünschen, dass dieser Grabstein wieder ins Freie käme. *Red.*). Als man dieses anbrachte, plazierte man die polychromen hölzernen Totenschilde, die einst in der Nähe der Gräber unten an der Wand hingen, hoch hinauf an die Kirchenmauern, wo sie für das blosse Auge nicht mehr geniessbar sind. Unter diesen Holztafeln befindet sich eine, deren zweizeilige Minuskelinschrift meldet, Alfons von Curillo, Kardinaldiakon von S. Eustachio, sei hier zur Zeit des Konzils 1434 gestorben und begraben. Auf grünem Vorhang ist der Wappenschild des Kirchenfürsten, eine weisse dreitürmige Burg mit sechs blauen Öffnungen, dargestellt. Der reiche und freigebige Kardinal hatte bedeutende Bauteile der Basler Kartaus (jetzt Waisenhaus) gestiftet; darunter befindet sich die noch erhaltene stattliche Sakristei, deren Gewölbe das kardinalizische Wappen im Schlußstein zeigt. *E. A. S.*

Das Wappen des Bischofs Jost von Silenen. Im vorletzten Heft (1914, 4) des Heraldischen Archivs, p. 203 und Tafel IV, sind zwei schöne Wappen des Bischofs Jost von Sitten abgebildet. Ein weiteres interessantes Monument dieses Kirchenfürsten, offenbar Walliser Arbeit, besitzt die Kirche von Küssnacht am Vierwaldstättersee. Der Verfasser hat dasselbe im Jahre 1894 skizziert; eine Zinkographie nach dieser flüchtigen Aufnahme findet sich abgedruckt in „Geschichte der Reliquien“ (I) p. 76.



Es handelt sich um einen emaillierten Schild, überragt von Pedum, Inful und Schwert an der Front eines Reliquiars, das Bischof Jost im Jahre 1489 Mai 12. der Kirche seiner Heimat gestiftet hat. Vgl. Nüscheler, Gotteshäuser, Archidiakonat Aargau, Dekanat Luzern, p. 13. Zwei Spitzovalsiegel Josts v. Silenen, mit seinem Wappenschild sind, freilich nach unvollkommenen Gipsabgüssen, in dieser Zeitschrift abgebildet worden (1892 Taf. 4).

E. A. S.

Die Wappen des Kapitelsaals von Valeria. Im Jahre 1900 hat P. Ganz im Schweiz. Archiv für Heraldik (p. 130 und 131, Fig. 67, 68 und 69) Zeichnungen der sechs Schilde des 13. Jahrhunderts, die sich über dem Kamin befinden, veröffentlicht. Sie sind stilgetreu und verraten den Fachmann, der genau sieht und heraldisch richtig zeichnet.

1904 erschienen in den Mitteilungen der Schweiz. Gesellschaft für Erhaltung historischer Kunstdenkmäler, N. F. IV, p. 13, neue Aufnahmen dieser Wappenschilde, aber verschieden von den Ganz'schen Zeichnungen und ohne Verständnis für heraldischen Stil aufgenommen. Die Oberlinie der Schilde ist gewölbt statt gerade, der Delfin des zweiten Wappens im Charakter des 19. Jahrhunderts, schematisch wie in einer populären Wappenfibel, die unterste Lilie des französischen Schildes ist verkümmert, desgleichen die Leoparden von England. Im ersten Schild ist ein Stern in den Schrägbalken gezeichnet; bei Ganz fehlt derselbe.

Wer hat nun Recht? Wir möchten um genaue Auskunft bitten. Der Schild mit dem Schrägbalken wäre das Wappen von Hochburgund, mit dem Stern aber entspricht er dem von Thun; diese Frage zu entscheiden ist durchaus der Mühe wert. *E. A. S.*

Wappen als Baurkunden. Seit dem 16. Jahrhundert sind die in Stein gehauenen Wappen der Basler Kirchen, die in grosser Zahl erhalten geblieben sind, vielfach als Bildquellen von den Verfassern von Wappenbüchern und Chroniken verwendet worden. Auch auf ihre stilistische und kunsthistorische Bedeutung ist in heraldischen Zeitschriften und Monographien wiederholt hingewiesen worden. Aber für die Datierung der Baudenkmäler sind sie erst in neuerer Zeit herangezogen worden; die Wappen sind nämlich so gut wie Inschriften sichere Zeugnisse über Alter, Herkunft oder Stiftung eines Baues oder Bauteils. Für den, der sie richtig lesen und entziffern kann, geben sie Geschlechts-, häufig Vornamen der Stifter oder Künstler, Jahr oder Jahrzehnte des Baudatums an. Zum Behuf solcher Lesung sind nun dies Jahr die meisten Wappen der Basler Kirchen photographisch aufgenommen worden. Ein Schüler Hupps, W. R. St., Mitarbeiter dieser Zeitschrift, des ersten deutschen Heraldikers, wird sie kommentieren und bestimmen. An Hand dieser neu gewonnenen Daten wird die Baugeschichte der Basler Kirchen vielfach eine vollständige Umgestaltung erfahren.

Es wäre zu wünschen, dass allenthalben den Wappen als historischen Urkunden die gebührende Aufmerksamkeit geschenkt würde. Nur allzu häufig werden sie als Spielerei, Ausfluss der Eitelkeit oder unverstandenes Ornament angesehen und demgemäss behandelt. *E. A. Stückelberg.*

Wappenscheibe auf der Habsburg. Laut Zeitungsmeldungen hat unser Vereinsmitglied, Legationsrat H. Segesser v. Brunegg, in Wien, der aarganischen Regierung für den renovierten Rittersaal der Habsburg, in Erinnerung an Ritter Hans Arnold I. Segesser, Schultheissen zu Aarau, Kanzler des Johanniterordens, Herrn zu Habsburg und Brunegg (1451—1503), eine Wappenscheibe geschenkt, deren Cliché wir wiedergeben.



Fig. 146

Damit erhält Hans Arnold Segesser, einer der Helden von Grandson und Murten, der einer der bedeutendsten Schweizer seiner Zeit war, ein farbenprächtiges und stilvolles Denkmal, das an die schönsten Werke unserer alten Meister erinnert und dem Glasmaler Eduard Renggli in Luzern alle Ehre macht.

Umgeben von einer Grisaille-Umrahmung hebt sich in kraftvoller Zeichnung das volle Wappen der Segesser von Brunegg von einem roten Damaste ab. Oben hängen zwei Tartschen mit dem Wappen der beiden Frauen des Burgherrn: Anna von Bonstetten und Elisabeth Meyer von Brugg. Die auf dem Schriftbande angebrachte Jahrzahl „1462“ ist diejenige der Erwerbung der Habsburg durch Hans Arnold. *D.*

Zur Genealogie der Herren von Arberg. In dem hier schon oft erwähnten Basler Armorial des Berliner Zeughauses (16. Jahrhundert) findet sich zwischen Seite 291 und 292 folgende Notiz: „Graff petter von Arberg starb a° 1354 und fyel die graffschafft an Graff Růdolff von nuwen burg graff petters hussfrow genannt Maria von frowenberg starb a° 13°19. lytt zu Basel jn S. nicklauss Capell.“ — Hier ist wohl von Peter von Arberg die Rede, welcher 1367 Arberg dem Rudolf von Nidau verkaufte und vor 1377 starb. Als seine Gattinnen werden genannt: 1. N. N. von Arburg und 2. Luquette de Gruyère. Die in der Niklauskapelle des Basler Münsters begrabene Maria von Frauenberg war vielleicht seine dritte Gemahlin. Ihr Todesjahr ist unklar, vielleicht ist 1391 gemeint.

W. R. St.

Erratum. Bei Besprechung des seltsamen Schildes des Marschalls Hüglin v. Schönegg auf S. 45 im laufenden Jahrgang dieser Zeitschrift ist mir bei der Erwähnung des Wappenbildes ein Flüchtigkeitsfehler unterlaufen, der dem Leser bei der Vergleichung mit der Abbildung schon aufgefallen sein wird und den ich hier richtig zu stellen mich beeile. Ich hatte die Figuren auf dem Pfahl als Ballen bezeichnet, während es selbstverständlich Schildchen heissen muss.

Hauptmann.

Bibliographie.

ADOLF NÄF. — **Burg Eppenberg und die Herrschaft Bichwil.** St. Gallen. Buchdruckerei Zollikofer & Cie. 1912.

Die treffliche kleine Monographie behandelt die Schicksale des 1521 durch Blitzschlag eingeäscherten und nicht mehr wiederaufgebauten Burgstalls Eppenberg in der Oberuzwiler Gemarkung, des Stammsitzes eines gleichnamigen Adelsgeschlechtes. Zur Herrschaft dieser Burg gehörte stets das schon 865 urkundlich erwähnte Bichwil, dessen Herren in der Folge den Namen Eppenberg annahmen. Die Geschichte dieses Adelsgeschlechtes, toggenburgische Ministerialen, ist die nämliche wie diejenige vieler Familien des ostschweizerischen Landadels. Wenig begütert, hatte es von allerlei Schicksalsschlägen zu leiden; vom 15. Jahrhundert an fiel es zusehends der Verarmung anheim und nach dem Brand ihrer Burg zogen sich die Herren von Eppenberg nach St. Gallen zurück, wo sie teils beim Abt Dienste nahmen, teils in die Bürgerschaft aufgingen. 1624 starb das Geschlecht aus. Die Herrschaft Bichwil kam 1546 an die Gielen von Gielsberg und hernach 1627 an die Herren von Thurn, welche die Herrschaftrechte bis 1799 besassen und durch einen Ammann verwalten liessen.

Das sehr anziehend geschriebene und doch von gründlichem historischen Sinn und Verständnis zeugende Schriftchen bildet einen wertvollen Beitrag zur st. gallischen Heimatkunde. Als Quellenfundort hat der Verfasser namentlich das Gemeindearchiv von Oberuzwil benutzt. *L. S. v. T.*



F. G. F[RUTAZ]. — **Généalogie des barons Besenval de Brunnstatt,** *de Soleure, originaires de Torgnon, par le Major G. von Vivis.* Separatabdruck aus den «Mémoires de l'Académie d'Aoste», Aoste, imprimerie catholique, 1913.

Bisher galt stets Aosta als die Heimat der Solothurnerfamilie Besenval, welche sich im 18. Jahrhundert im Kriegsdienst, in der Diplomatie und in der Memoirenliteratur einen berühmten Namen gemacht hat. Gestützt auf Nachforschungen von Hrn. Major G. von Vivis gelangt der Herausgeber dieser Studie zum Resultat, dass der erwiesene Stammvater des Geschlechtes, Martin Besenval oder Bösenwald, nicht aus Aosta, sondern aus Torgnon um 1628 nach Solothurn zog, sich dort festsetzte und als Herr von Biss, Didenheim und Brunnstatt (alle im Elsass gelegen) 1660 verstarb. Noch bis ins 18. Jahrhundert blühte ein Zweig der Familie in Torgnon, während alle Nachforschungen nach Besenval in Aosta zu einem negativen Ergebnis geführt haben. Den vorliegenden Untersuchungen ist eine sehr ausführliche und genaue Genealogie der Solothurner Besenval beigefügt. Überaus rasch ist die Familie sowohl im Inland, als auch im Ausland zu hoher Stellung emporgestiegen; noch um die Mitte des 19. Jahrhunderts relativ zahlreich, beruht sie heutzutage nur noch in der Person des 1862 geborenen und in Neapel wohnhaften Grafen Amédée de Besenval. *L. S. v. T.*

C[HAIX] d'E[ST] A[NGE]. — **Dictionnaire des familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIXe siècle.** Evreux, 1903 et ss.

Cette œuvre monumentale tirée à un nombre très restreint d'exemplaires n'est destinée qu'aux bibliothèques et aux archives de France et ne se trouve pas dans le commerce. Par une faveur toute spéciale l'auteur a bien voulu en remettre un exemplaire à la bibliothèque de notre Société.

Le but de cette belle publication est de donner une notice succinte sur toutes les familles nobles ou notables qui ont existé en France dans les dernières années du XIXe siècle. L'auteur a jugé bon d'étendre ce travail à un certain nombre de ces familles de haute bourgeoisie dont l'histoire demeure liée à celle de leur pays et dont quelques-unes ont su acquérir une illustration que bien des familles nobles pourraient leur envier.

Chaque notice contient une description des armes, des indications sur l'origine de la noblesse et des titres nobiliaires de chaque famille, la date des jugements de maintenue dont elle a pu être l'objet lors des diverses ordonnées par Louis XIV, le lieu où elle a pris part aux assemblées de la noblesse en 1789, les principales illustrations, et enfin les principales alliances.

Rien dans cet immense travail n'a été négligé pour éviter les erreurs qui auraient pu se glisser et pour assurer l'impartialité absolue de l'œuvre.

Le premier volume de cet ouvrage paru en 1903 va jusqu'au nom Arnaud. Le douzième volume paru en 1913 va jusqu'à la famille de Cumont. Le lecteur peut se rendre compte quelle sera l'étendue de ce travail puisque les noms commençant par les lettres A, B et C comprennent déjà douze volumes d'environ 400 pages chacun.



Nous ne pouvons que remercier et féliciter l'auteur de ce véritable travail de bénédictin, qu'il ne signe modestement que de ses initiales.

LUIGI RANGONI-MACHIAVELLI. — **La bandiera Tricolore** *e gli stati italiani del 1848-49.* Estratto dalla «Rassegna storica del Risorgimento», Anno I. 1914. Città di Castello.

L'obligeance de l'auteur nous permet de signaler à nos lecteurs cette monographie dans laquelle M. Luigi Rangoni-Machiavelli étudie l'adoption du drapeau tricolore italien par quelques uns des états de la péninsule pendant les années, grosses d'événements, de 1848 à 1849.

Ce petit travail est orné de 7 planches représentant autant de bannières du Royaume des Deux-Siciles (3), du Grand Duché de Toscane (1), du Royaume de Sardaigne (1), de la République de Venise (1) et de la ville assiégée de Osoppo.

Composées des trois couleurs vert-blanc-rouge, disposées en pal, soit, dans un cas, en rectangles concentriques, le blanc au centre, ces bannières sont toutes surchargées des armoiries particulières à chaque état. Nous trouvons ainsi, sur le champ blanc: l'écusson aux armes complètes avec ordres chevaleresques de Ferdinand II, celui de Léopold II, la trinacrie, et, brochante, la croix de Savoie avec bordure bleue; sur le champ vert: en chef, le lion de St-Marc encadré d'une bordure tricolore componée, et enfin les armes d'Osoppo, accompagnées sur le champ blanc de celles composées de Savoie, Milan, Venise.

Le drapeau tricolore, dont l'origine remonte à 1797, a été arboré, sans brisures, à l'occasion d'insurrections à Rome et en Sicile, mais ce n'est pourtant que le 20 septembre 1870, qu'il fut solennellement inauguré, dans la ville éternelle, comme emblème national.

Le travail que nous venons de résumer contient une liste des drapeaux de l'époque se trouvant en mains de particuliers ou dans des musées.

Alf. Lienhard-Riva.

RENÉ PÉTIET. — **Contribution à l'histoire de l'Ordre de Saint-Lazare de Jérusalem en France.** Paris. 1914. Librairie Ancienne Honoré Champion, Édouard Champion, 5 Quai Malaquais.

M. Pétiet, auteur de l'*Armorial poitevin* dont nous avons déjà parlé ici, nous présente dans ce nouvel ouvrage plus et mieux qu'une simple contribution, malgré son titre.

L'auteur par un patient labeur nous donne l'analyse et fait la synthèse de tous les documents actuellement connus qui se rapportent à cette ancienne institution chevaleresque.

Il passe également au crible de la critique historique les nombreux ouvrages qui s'étaient occupés de Saint-Lazare, et arrive ainsi à redresser plusieurs erreurs que se transmettaient fidèlement les historiographes. Ensuite, abordant les sujets connexes à l'histoire de l'Ordre qui se consacrait à soigner les lépreux, l'auteur donne une étude approfondie de leur situation sociale et juridique dans l'ancienne

France, sans oublier la question pathologique traitée d'aprés les ouvrages les plus récents et les plus autorisés en la matière.

Dans la première partie de cet ouvrage, l'histoire de l'Ordre de Saint-Lazare est étudiée avec un soin scrupuleux depuis ses débuts en Terre-Sainte, à l'époque des croisades, jusqu'à sa suppression par Innocent VIII à la fin du XVe siécle. Quelques pages sont consacrées aux deux maisons de cet Ordre situées en Suisse, Seedorf, près d'Altorf et Gfenn dans le canton de Zurich.

Dans la seconde partie, nous retrouvons l'ordre riche et puissant, brillant d'un lustre nouveau depuis son union avec celui de Notre-Dame du Mont-Carmel, protégé par les rois de France qui en ont fait un véritable ordre national, où les vétérans de leurs armées trouvent un refuge et une pension. Nous voyons cette rénovation faite par Henri IV, puis le lustre nouveau qu'acquiert l'ordre sous Louis XIV, en prenant une part active aux événements militaires et aux luttes religieuses de ce règne, et se trouvant mêlé à tous les événements importants de l'époque. Puis, sous le règne suivant, nous assistons à la lutte de l'Ordre contre le clergé qui lui dispute ses biens et s'oppose aux unions que Saint-Lazare vient de faire avec les Ordres de Saint-Jacques, du Saint-Esprit de Montpellier, de Saint-Antoine de Viennois, de Saint-Ruf.

Malgré ces luttes sans cesse renaissantes, et les entraves apportées à son développement, l'Ordre est à son apogée, les maisons les plus illustres de la noblesse française briguent ses colliers dont le nombre est très limité. Puis, c'est la Révolution, la grande niveleuse, qui supprime l'Ordre, s'empare de ses biens et de ses archives, disperse ses membres dont bien peu se retrouvent lorsque la Restauration fait revivre l'ordre dont le dernier grand maître avait été le comte de Provence.

L'ouvrage se termine par une étude des règles, des statuts, des cérémonies, du costume, de la croix et du ruban de l'Ordre aux différentes époques de son histoire. Les chercheurs trouveront dans ces pages, où l'histoire sait se rendre agréable, de nombreux détails sur cet ordre dont aucune étude d'ensemble, appropriée aux exigences de l'histoire moderne, n'avait été faite jusqu'à ce jour.

Une table analytique très complète termine le volume et rend les recherches faciles pour le lecteur.

Zeitschriftenschau — A travers les revues

ALLEMAGNE

Familiengeschichtliche Blätter. 1914. Heft 11/12. Die Voland von Volandsegg zu Ravensburg. — Von Burggrafen und Burgmannen der weiland Kais. und des Reichs Burg Friedberg in der Wetterau. — Johanniterorden und Adelsprobe. — Häuserchronik und Familiengeschichte. — Österreichisches Ritterstands-Diplom für Johann Carl Colditz.

1915. Heft 1. Was muss geschehen, die Anerkennung der Genealogie als Hilfswissenschaft der Geschichte durchzusetzen? — Elsässische Adelige auf der Universität Strassburg in den Jahren 1621—1789. — Abschiedsbriefe in Schweinfurt 1574 bis 1601. — Johann Georg Reichsgraf v. Thiem. — Wappen der Familie Sachse.

Heft 2. Verbindungen der Familien v. Damm und v. Kalm. — Abschiedsbriefe in Schweinfurt 1574 bis 1601. — Ahnentafel des Hans Otto Heinr. Klockgether. — Hatten die von Wussow Grundbesitz in Ostpreussen? — Aus der biographischen Literatur der letzten Jahre. — Ein Stammbuch der Familie von Rauner.



Heft 3. Über die wissenschaftliche Gestaltung und Bedeutung der Familiengeschichte. — Über Postmeisterfamilien mit besonderer Berücksichtigung der Familie Kees. — Elsässische Adelige auf der Universität Strassburg in den Jahren 1621—1789.

Heft 4. Zu Bismarcks 100. Geburtstag. — Weltkrieg und Familiengeschichte. — Abschiedsbriefe in Schweinfurt 1574 bis 1604. — Aus der biographischen Literatur der letzten Jahre. — Luther-Andenken.

Der Deutsche Herold. 1915. Nr. 2. Fahnen und Leben. — Eine Frage der Wappenkunst. — Der Name des Adelsgeschlechts von Langheim-Borkowsky. — Danmarks Adels Aarbog 1915.

Nr. 3. Eine Hochzeitseinladung aus dem Jahre 1628. — Danmarks Adels Aarbog 1915. — Bildnis einer Schwanenordens-Dame in Graz. — Kriegswappen. — Das Bruderschaftsbuch des St. Hubertus-Ordens. — Eine heraldische Kopfleiste.

Nr. 4. Ein v. Zeppelinsches Ehewappen. — Das Grafendiplom der Grafen v. Jahnke. — Grabinschriften-Sammlung. — Zum Totenschild des Bürgermeisters Christof Staudt in Worms, † 1549.

Nr. 5. Die von Corfey in Westfalen. — Das Geschlecht Roggenbach in Bayern.

Roland (Archiv für Stamm- und Wappenkunde). 1914—15. Nr. 7. Chronik der Familie Bartelt. — Carl Ludwig Stein. — **Nr. 8/9.** Die Organisierung des Familienarchivs. — Carl Ludwig Stein. — Kirchenbücher. — **Nr. 10.** Bismarcks Wahlsprüche. — Carl Ludwig Stein. — Die Militärkirchenbücher des ehemaligen Königreichs Hanover.

AUTRICHE-HONGRIE

Jahrbuch der österreichischen Exlibris-Gesellschaft. XII. 1914. Die Exlibris der Familie Kress von Kressenstein. — Ein unbekanntes Exlibris des 16. Jahrhunderts. — Österreichische Ärzte-Exlibris von 1500—1870. — Politische Exlibris. — Neue Bücherei-Zeichen von Alf-Cossmann (Prof. v. Schrötter, Frh. v. Hoschek-Mülheim). — Dr. Franz Wibiral. — Zwei Prälaten-Exlibris. — Das Exlibris im N.-Ö. Landesmuseum.

Monatsblatt der k. k. heraldischen Gesellschaft „Adler". Nr. 51. Die Geschichte der Stadt Hartberg in Steiermark. — Materialien zur Geschichte des Salzburger Adels.

Nr. 52. Neuverliehene Wappen österreichischer Städte und Märkte. — Materialien zur Geschichte des Salzburger Adels.

Nr. 53. Heraldisch-genealogische Denkmale aus dem oberen Murtale.

ITALIE

Rivista araldica. 1915. No 2. La croix de Jérusalem. — Il castello di S. Pietro in Anatolia ed i suoi stemmi dei Cavalieri di Rodi. — Libro d'oro del ducato di Ferrara. — Lo stemma della repubblica di Lucca. — Appunti di araldica e di assiografia ecclesiastica. — Armorial historique et archéologique des archevêques d'Aix. — Un ramo dei Buglio di Sicilia. — Della Torre, Torriani, Torre, Dalla Torre. — Bibliografia genealogica italiana.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIETÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Nekrologe — Nécrologie

† M. Benjamin Dumur.

M. Dumur n'a pas fait partie de notre société, mais il a été, dès la première année, un fidèle abonné des *Archives héraldiques* auxquelles il s'intéressait vivement.

Né en 1838, M. Dumur fit des études de droit et pratiqua le barreau dès 1864. En 1869 il fut nommé président du Tribunal du district de Lausanne.

Pendant trente ans il rempli ces importantes et délicates fonctions avec une grande distinction et une haute impartialité.

Après sa retraite en 1898 M. Dumur se consacra entièrement à ses travaux de prédilection, les recherches historiques et la bibliographie. Les anciens manuaux de la commune de Lausanne et des communes de Lavaux n'avaient plus de secret pour lui. Il en a tiré de savoureuses notices où s'allient d'admirable façon une documentation impeccable, les déductions les plus ingénieuses, beaucoup de naturel et d'humour, qu'il a données aux *Mémoires et documents de la Société d'histoire de la Suisse romande* ou à la *Revue historique vaudoise.* On lui doit une étude sur J.-B. Plantin, l'un des premiers historiens vaudois, sur les Sénéchaux de Lausanne et le château de Menthon, etc., etc. Il a été l'un des principaux collaborateurs du *Dictionnaire historique et géographique du canton de Vaud,* dirigé par M. Eug. Mottaz.

M. Dumur fut aussi le membre le plus assidu, le plus écouté et le plus informé du comité de l'Association du Vieux-Lausanne. Parmi ses notes manuscrites, qui sont un véritable trésor et qui ont été léguées à la Bibliothèque cantonale vaudoise, il y avait de nombreuses notes héraldiques et généalogiques qu'il a toujours mises à la disposition de nos collaborateurs ainsi qu'on peut le constater dans les «Nobles Laurent de Lausanne» (voir *Archives* 1904) et dans «les hérauts d'armes de Lausanne» (voir *Archives* 1913) et les «Armoiries de St-Prex».

M. Benjamin Dumur était le meilleur des hommes, un citoyen aimant son pays, au cœur chaud, généreux, d'une admirable loyauté et droiture de caractère, son souvenir demeurera respecté dans l'esprit de tous ceux qui l'ont connu.

Neue Mitglieder — Nouveaux membres

Hr. Dr. Joseph Anton Haefliger, St. Johann-Vorstadt 56, Basel.
» Françis Joseph Borsinger, Schloss Horben bei Muri, Aargau.
M. Paul de Perregaux, stud. jur., Neuchâtel.
» Leo Gussone, Pariserstad 1, Strassburg.
» Serge de Diesbach, Grand' Rue, Fribourg.

Exlibris-Sammlung der Schweiz. Heraldischen Gesellschaft. Wir erlauben uns hiemit, an alle unsere verehrlichen Mitglieder, Abonnenten und Leser die Bitte zu richten, ein Exemplar ihrer Bibliothekzeichen, sowie allfällige Doubletten ihrer Sammlung unserer Gesellschaft zuwenden zu wollen. Wir sind bereit, in Tausch die Exlibris unserer Gesellschaft abzugeben. (Die Sendungen sind zu adressieren: Schweiz. Herald. Gesellschaft, Kantonsbibliothek Freiburg i. Ü.).

Unsere Sammlung umfasst alte und neue, in- und ausländische Exlibris und verfolgt den Zweck, Kunstgewerbetreibenden zur Inspiration wie zur Vorlage bei der Wahl des Gegenstandes, des Stiles, der Reproduktionstechnik, des Drucks, Papier usw. zú dienen.



The Genealogist. Nous sommes heureux d'apprendre à nos membres que notre société est entrée en relation avec la direction de la revue anglaise «*The Genealogist*» et que nous avons obtenu l'échange de cette revue contre nos *Archives*.

Le «Genealogist» en est à son 30e volume; il paraît quatre fois par an, en fascicules de 60 à 70 pages, chez l'éditeur William Pollard et Co. Ltd. à Exeter (Devonshire). Cette revue est dirigée par M. H. W. Forsyth Harwood à Londres, elle contient d'excellents articles intéressants et très documentés.

Bibliothèque de la Société.

Dons.

Geschichte der Familie Sarasin in Basel [mit 51 Tafeln]. 2 Bände. Basel. 1914. Geschenk von Herrn J. Sarasin-Schlumberger in Basel.

Erster Nachtrag zur Geschichte der Familie Stehelin und Staehelin. (Abgeschlossen März 1910).

Zweiter Nachtrag zur Geschichte der Familie Stehelin und Staehelin. Mit Berichtigungen. (Abgeschlossen April 1913). Geschenk von Herrn W. R. Staehelin in Basel.

Nouvelles Etrennes neuchâteloises 1914. A Neuchâtel de l'Imprimerie de James Guinchard, 1914. Don de M. Guinchard, Neuchâtel.

Geschichte der politischen Gemeinde Obervaz, von Dr. J. J. Simonet. Chur. Selbstverlag des Verfassers. Ingenbohl 1915. Geschenk des Verfassers.

Geschichte der Zunft zur Schmiden in Zürich, 1336—1912. Festschrift zur Feier des 500jährigen Jubiläums der Erwerbung des Zunfthauses zum Goldenen Horn am 13. November 1412. Bearbeitet von Dr. Friedrich Hegi und herausgegeben von der Zunft zur Schmiden. Zürich. Druckerei Fritz Amberger, vorm. David Bürkli, 1912. Geschenk des Verfassers in Zürich.

Vitrail du gouverneur Pierre de Wallier (avec planche), par Paul de Pury. Extrait du Musée neuchâtelois, 1915. Don de l'auteur à Neuchâtel.

Sphragistik. Heraldik. Deutsche Münzgeschichte, von Dr. Th. Ilgen, Dr. E. Gritzner, Dr. F. Friedensburg. 2. Aufl. Band I, Abteilung 4, von: Grundriss der Geschichtswissenschaft, herausgegeben von Aloys Meister. Druck und Verlag von B. G. Teubner, Leipzig, Berlin, 1912. Geschenk des Verlegers.

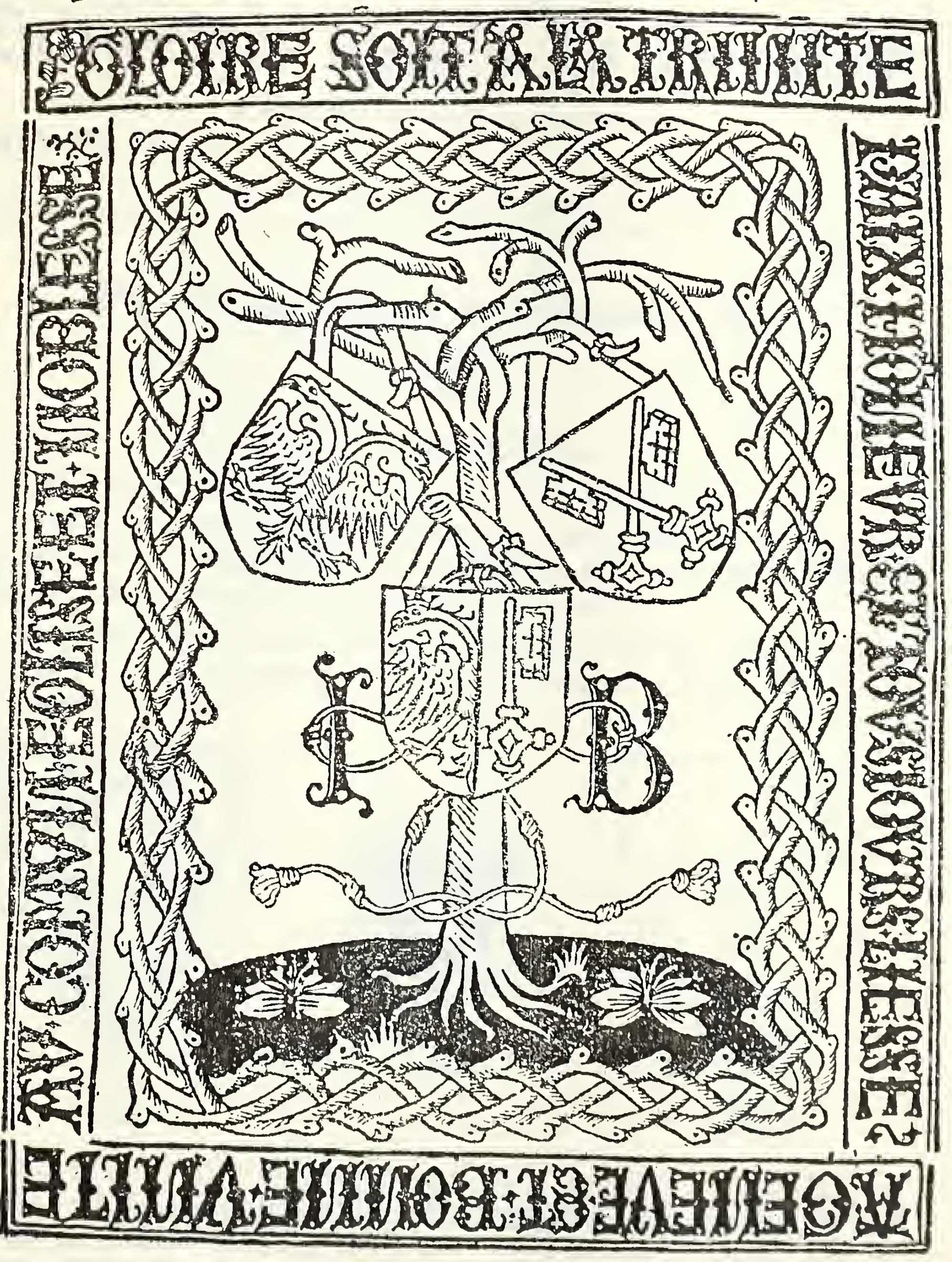
Die deutschen Personennamen, von Alfred Bähnisch. 2. Aufl. Aus Natur und Geisteswelt. 296. Bändchen. Druck und Verlag von B. G. Teubner, Leipzig und Berlin, 1914. Geschenk des Verlegers.

Das Adlerwappen bei den Friesen, von Dr. Jakobus Reimers. Oldenburg. Druck und Verlag von Gerhard Stalling, 1914. Geschenk des Verlegers.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Les libertes et franchises de Geneue.



Titre des Franchises de Genève. 1507.

Archives Héraldiques Suisses
Schweizer Archiv für Heraldik
Archivio araldico svizzero
1915 (29. Jahrg. Année) N° 3
Verantwortliche Redaktion: Fréd.-Th. Dubois

Die Gemeindewappen des Kantons Aargau,

Von Walther Merz.

(Schluss).

X. Der Bezirk Zofingen

führt als Wappen dasjenige der Stadt, wonach er benannt ist.

Aarburg (1123 Areburc; im Habsb. Urbar zum A Aarburg gehörig, 1415 an Bern: OA Aarburg, G Aarburg; Pf Zofingen [s. dort], seit 1484 selbständig) führt in gelb eine schwarze Burg mit schwarzem Aar[1].

Attelwil (im Habsb. Urbar — Attelwile — zum A Willisau gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Kölliken; Pf Reitnau [s. dort]) führt in gelb einen schwarzen Adler.

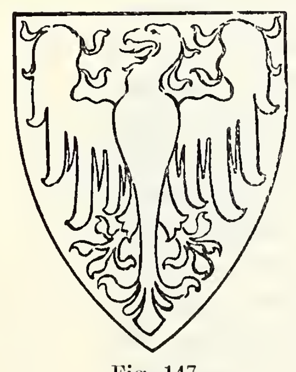


Fig. 147
Attelwil.



Fig. 148
Aarburg.

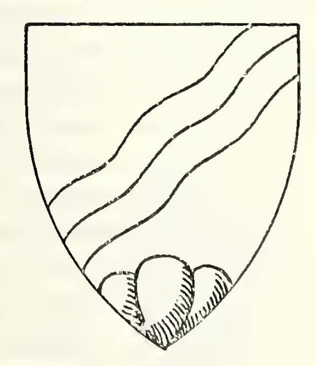


Fig. 149
Brittnau.

Bottenwil (1189 Botanwile; wohl zum A Lenzburg zu rechnen, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Kölliken; Pf Schöftland [s. dort, Bez. Kulm]) führt in blau auf grünem Dreiberg eine Tanne! Historisch gerechtfertigt wäre der Schild der Herren von Bottenstein: in rot eine weisse gezinnte Mauer[2].

Brittnau (893 Pritinouva, 1173 Britenowe; im Habsb. Urbar zum A Aarburg gehörig, 1415 an Bern: OA Aarburg, G Brittnau, die Twingherrschaft

[1] Merz a. O. I 69 ff.
[2] Das. I 131 ff.

kam von den von Büttikon 1481 zur Hälfte und 1516 ganz an Bern; 1275 MK, D Altishofen [Willisau], AD Aargau, B Konstanz[1]) führt in rot einen linken weissen Schrägfluss und grünen Dreiberg.

Kirchleerau (1248 Lerowe, 1357 Kilchlêrŏw; im Habsb. Urbar — Kilchlerowe — zum A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Rued; 1275 MK, D Aarau, AD Aargau, B Konstanz) führt im Schilde eine Kirche (weiss in blau?).



Fig. 150
Siegel Ulrichs von Bottenstein
1289. V. 23.

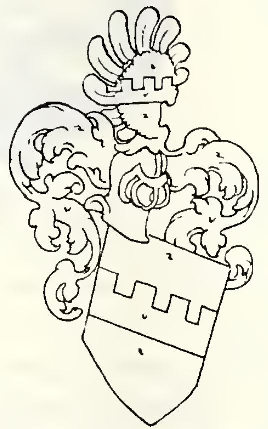


Fig. 151
Wappen der Herren von
Bottenstein.

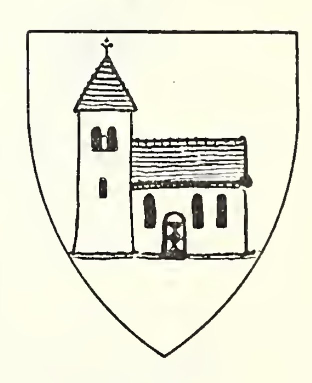


Fig. 152
Kirchleerau.

Kölliken (864 Cholinchove, 893 Cholinchova, 1184 Chollinchon, 1190 Chovllinchon, wäre zum A Lenzburg zu rechnen, der Kelnhof mit dem Meieramt und Twing und Bann gehörte dem Kloster St. Gallen und war als Lehen ausgetan, 1398 VIII. 26. wurde Johans von Falkenstein Lehengemeinder, was die von Falkenstein an Rechten besassen, wurde zur Herrschaft Gösgen gerechnet und daher nach dem Kaufe dieser Herrschaft [1458 II. 24.] von Solothurn beansprucht, während Bern die St. Galler Lehenherrlichkeit an sich gebracht hatte; daher die Anstände zwischen beiden Ständen [1459/60], wo Bern nachdrücklich seine Landesherrlichkeit betonte und durchsetzte, OA Lenzburg, G Kölliken; 1275 MK, D Aarau, AD Aargau, B Konstanz) führt im Siegel in weiss auf grünem Dreiberg eine grüne Tanne, gehalten von einer aus dem linken Schildrand hervorbrechenden schwarzen Bärentatze, auf späteren Stempeln aber den Schild gespalten von gelb mit schwarzer Bärentatze und von weiss mit grüner Tanne! Dem Siegel ist der Vorzug zu geben, schon der heraldisch richtigen Darstellung wegen. Die Bärentatze wird aus dem Klosterwappen entnommen sein.

Moosleerau (1248 Lerowe; im Habsb. Urbar — Moslerowe — zum A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Rued; Pf Leerau [Kirchleerau, s. dort]) führt gegenwärtig kein Wappen. In der Kirche zu Schöftland aber be-

[1] Das. I 155.
[2] Das. I 300.



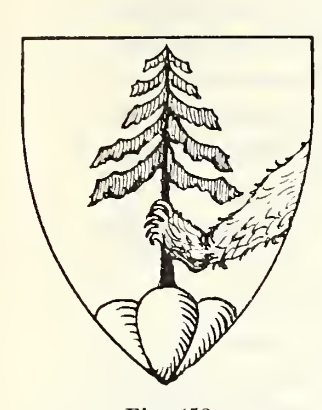
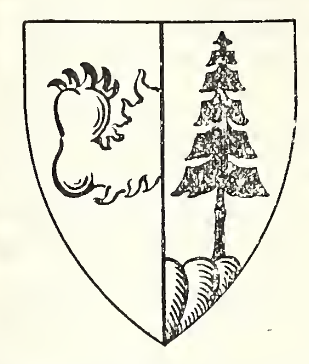
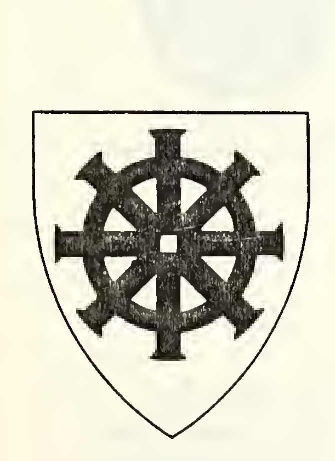

Fig. 153
Kölliken nach dem Siegel.

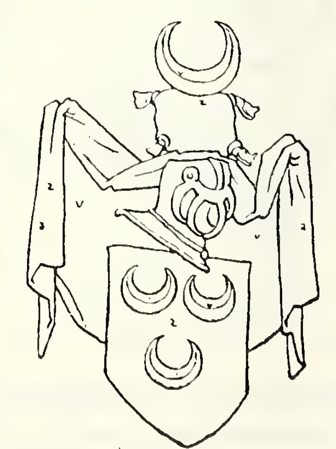

Fig. 154
Moosleerau 1683.

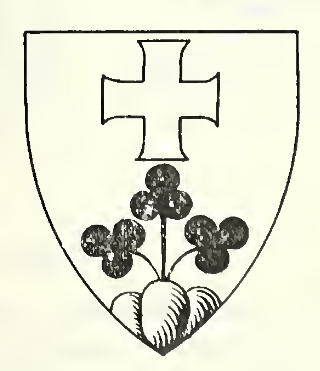

Fig. 155
Kölliken nach dem spätern Stempel.

findet sich eine Wappenscheibe von 1683, die in weiss einen grauen Moosweih gibt[1].

Mühlethal (1242 Mulintal; im Habsb. Urbar — Mulital — zum A Aarburg gehörig, 1415 an Bern: OA Aarburg, G Aarburg; Pf Zofingen [s. dort]) führt in gelb ein schwarzes Mühlrad (oder — wie es nach dem Siegel scheint — den Schild geteilt von weiss und blau mit Mühlrad in verwechselten Farben).


Fig. 156
Mühlethal.


Fig. 157
Wappen der Herren von Oftringen.


Fig. 158
Murgenthal.

Murgenthal (1255 Murgatun) gehörte bis 1803 mit Gadligen (im Habsb. Urbar — Gadelingen — zum A Aarburg gehörig), Glashütte, Walliswil und Balzenwil (1209 Balzeviler) zum bernischen A Aarwangen, wurde am 14. III. 1803 dem Bezirk Zofingen und der Gemeinde Ryken (im Habsb. Urbar — Richen — zum A Aarburg gehörig, 1415 an Bern: OA Aarburg, G Aarburg)

[1] Anzeiger f. schweiz. Altkde. n. F. VII 129.



zugeteilt, Balzenwil jedoch schon durch Dekret vom 2. VIII. 1803 wieder als selbständige Gemeinde abgetrennt, aber durch Dekret vom 17. VII. 1900 politisch und ortsbürgerlich neuerdings verschmolzen und dabei der Gesamtgemeinde der Name Murgenthal beigelegt. Kirchlich gehörte Ryken zur Pf Winau, D Rot, AD Burgund, B Konstanz, Balzenwil zur Pf Roggwil; am 18. VI. 1817 ward aber dieser Pfarrverband gelöst und aus Ryken (mit Murgenthal) und Balzenwil die Pf Ryken gebildet. Balzenwil hatte als Wappen den Schild gespalten von schwarz und blau geführt! Ryken und bezw. nun Murgenthal führt in blau auf grünem Dreiberg drei weisse Kleeblätter und darüber ein weisses Kreuz.

Oftringen (893 Ofteringa; im Habsb. Urbar zum A Aarburg gehörig, 1415 an Bern: OA Aarburg, G Aarburg; Pf Zofingen [s. dort]) hat aus dem Wappen der Herren von Oftringen im Grh. Baden[1] — in rot drei (2, 1) liegende weisse Halbmonde — sein Wappen abgeleitet (das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern gibt übrigens den Schild der Herren von O. unverändert als Gemeindewappen); in blau drei liegende weisse Halbmonde, unten ein grüner Dreiberg.



Fig. 159
Siegel Konrads von Oftringen
1376 III. 8.

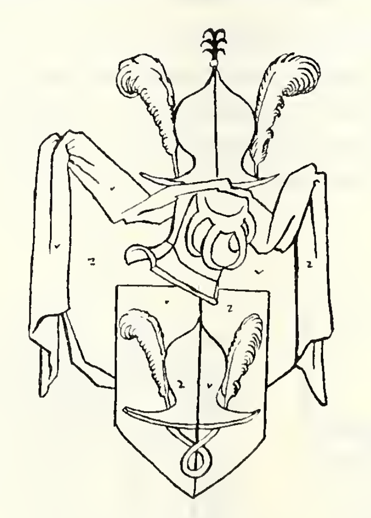


Fig. 160
Wappen der Meier von Reitnau.



Fig. 161
Siegel des Johans Meijer
von Reitnau 1340 III. 21.

Reitnau (1045 Reitinowa, 1173 Reitenowe; im Habsb. Urbar zum A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Reitnau; 1275 TK, D Aarau [Reitnau], AD Aargau, B Konstanz) führt in blau auf grünem Dreiberg einen (weissen) Reiher (nicht einen Hahn). Historisch gerechtfertigt wäre für diesen uralten Schänniser Meierhof die Annahme des Schildes der Meier von Reitnau: gespalten von weiss und rot mit dem Meierhut in verwechselten Farben[2].

Rothrist (1263 Rötris, 1279 Rotrise) ist seit 8. X. 1889 der offizielle Name der bisherigen Gemeinde Niederwil (1242 Wile) und besteht wie diese aus N. (im Habsb. Urbar Nider Wile), Oberwil (im H. U. Obern Wile), Rothrist, Gfill (im H. U. Geville), Säget (1304 in dem Segode) und Fleckenhausen (1300

[1] Das. II 412 f.
[2] Das. II 417 ff.



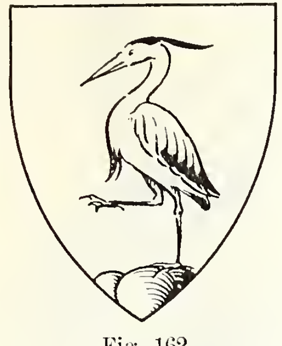


Fig. 162
Reitnau.



Fig. 163
Siegel des Heinrich Meyer
von Reitnau 1363 IV. 22.

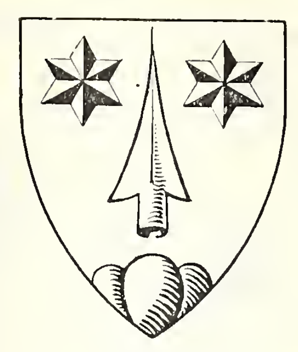


Fig. 164
Rothrist.

Fleckenhusen); im Habsb. Urbar gehören alle zum A Aarburg, 1415 an Bern: OA Aarburg, G Aarburg; Pf Zofingen [s. dort], seit 1712 abgelöst und selbständig. Wie früher Niederwil führt nun Rothrist (in rot) über grünem Dreiberg eine weisse Pflugschar, begleitet von zwei weissen Sternen.

Safenwil (893 Sabenewilare, 1301 Savenwile; Besitz der Herren von Belp, dann zähringisch und schiesslich österreichisch, Lehen der Herren von Ifental, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Safenwil; Pf Zofingen [s. dort], 1612 Kölliken zugeteilt, durch Dekret vom 16. XI. 1865 abgetrennt und selbständig) führt in blau einen Eberkopf (weiss), darüber einen weissen Stern (ein redendes

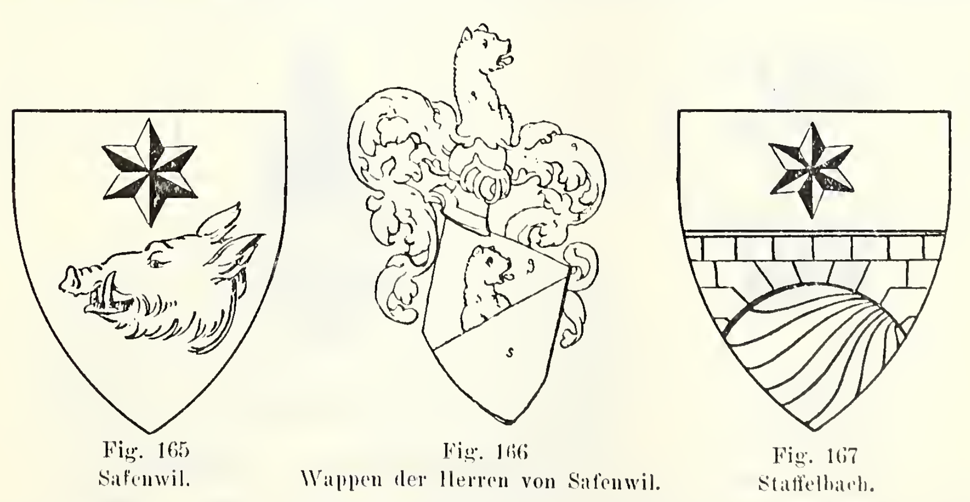


Fig. 165
Safenwil.

Fig. 166
Wappen der Herren von Safenwil.

Fig. 167
Staffelbach.

Wappen, entsprechend der Etymologie Sauenwil!). Das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern gibt dagegen den Schild der nach dem Orte sich nennenden Sippe [1] — Schild schräglinks geteilt von gelb mit schwarzem Brackenkopf und schwarz — als Gemeindewappen, indem es statt der einfachen Teilungslinie einen weissen Schrägbalken einfügt und so das Wappen regelwidrig gestaltet.

Staffelbach (im Habsb. Urbar — Staffelbach — zum A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Kölliken; Pf Schöftland [s. dort, Bez.

[1] Das. II 473 ff.

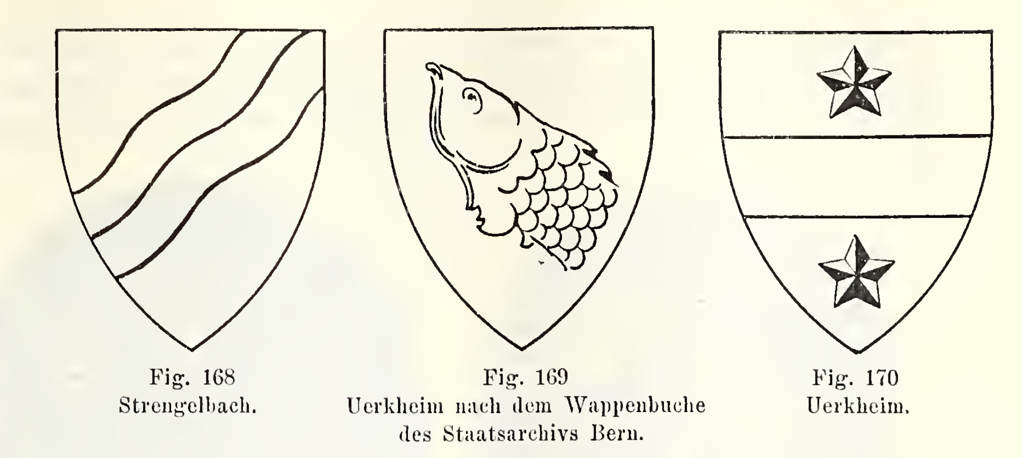


Fig. 168
Strengelbach.

Fig. 169
Uerkheim nach dem Wappenbuche des Staatsarchivs Bern.

Fig. 170
Uerkheim.

Kuhn]), durch Dekret vom 11. IX. 1900 mit Wittwil (in blau ein weisser Stern) verschmolzen, führt den Schild geteilt, oben blau mit weissem Stern, unten eine weisse Brücke über blauem Wasser.

Strengelbach (im Habsb. Urbar — Strengelbach — zum A Aarburg gehörig, 1415 an Bern: OA Aarburg, G Aarburg; Pf Zofingen [s. dort]) führt nach dem Siegel in gelb einen (blauen?) Schrägfluss, nach dem Wappenbuche des Staatsarchivs Bern aber ist der Fluss weiss in rot, und dieser Tingierung ist entschieden der Vorzug zu geben.



Fig. 171
Vordemwald.

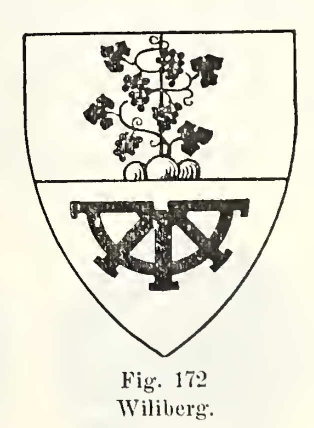


Fig. 172
Wiliberg.

Uerkheim (893 Urtihun, Urticha, 1159 Urtechun; im Habsb. Urbar — Urtkon — zum A Lenzburg gehörig, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Safenwil; 1275 MK, D Aarau, AD Aargau, B Konstanz) führt in weiss einen roten Querbalken, begleitet von zwei weissen Sternen. Das Wappenbuch des Staatsarchivs Bern gibt als Wappen: in blau einen weissen Fischkopf.

Vordemwald (im Habsb. Urbar — vor dem Walde — noch kein Dorf, während Benzlingen [Bentzlingen], jetzt ein Teil von V., ausdrücklich als solches bezeichnet wird, zum A Aarburg gehörig, 1415 an Bern: OA Aarburg, G Aarburg; Pf Zofingen (s. dort]) führt in weiss eine grüne Tanne zwischen den Buchstaben G und W.



Wiliberg (1251 Wileberch, zum A Lenzburg zu rechnen, 1415 an Bern: OA Lenzburg, G Kölliken; Pf Reitnau [s. dort]) führt den Schild geteilt von weiss mit grüner Rebe auf grünem Dreiberg und von blau mit halbem (gelbem) Mühlrad.



Fig. 173
Erstes Siegel von Zofingen 1278 VII. 23. (froburgische Herrschaft).



Fig. 174
Zweites Siegel von Zofingen nach dem Originalstempel, seit 1324 IV. 9. und noch 1415 IV. 18. vorkommend (habsburgische Herrschaft).

Zofingen (1190 Zuovingen, 1201 Zovingen; lenzburgisch, dann froburgisch und ca. 1295 habsburgisch, 1415 an Bern; MK, D Altishofen [Willisau], AD Aargau, B Konstanz) führte zuerst das volle Wappen der Grafen von Froburg als Stadtherren — in gelb ein buntgevehter Adler mit roten Fängen; Kleinod: weisser Schwanenhals mit einem mit Pfauenspiegeln besteckten Kamm — im



Fig. 175
Drittes Siegel von Zofingen, seit 1387 XI. 1., 1389 VIII. 14. und 1391 XI. 29. und noch 1428 III. 11.



Fig. 176
Viertes Siegel von Zofingen, 1437 V. 11. und schon 1431 IX. 20.



Fig. 177
Fünftes Siegel von Zofingen, seit 1468 I. 25.

Siegel zwischen zwei Sternen, dann nach dem Übergang an Habsburg den roten habsburgischen Löwen neben dem h. Mauritius als Stadtpatron; im 14. Jahrhundert — nachweislich erst nach der Sempacher Schlacht — kam das heutige Wappen auf: der Schild dreimal geteilt von rot und weiss, angeblich das Wappen der Freien von Spitzenberg, die aber zu Zofingen keine nachweisbaren Beziehungen





Fig. 178
Sechstes Siegel von Zofingen,
seit 1598 III. 24.



Fig. 179
Siebentes Siegel von Zofingen, 1798 III. 30.
(seit 1775 gebraucht).

hatten und übrigens ein Zweig der Freien von Aarburg waren (rechter weisser Schrägbalken in rot). Das Wappen kann auch aus einer weitern Teilung des österreichischen Schildes entstanden sein[1].

XI. Der Bezirk Zurzach

führt als Wappen dasjenige des Bezirkshauptortes, wonach er benannt ist.

Baldingen (972 Baldinga; die hohen Gerichte gehörten dem Inhaber der Landgrafschaft im Zürichgau, d. h. den Grafen von Lenzburg, dann von Habsburg und kamen 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Ehrendingen[2]; 1275 MK, D Kloten [Regensberg], AD Zürichgau, B Konstanz; seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Regensberg gehörig, vom Stift Zurzach aus als Pfarrvikariat pastoriert, durch Dekret vom 29. V. 1883 selbständige Pfarrei mit dem von Wislikofen losgelösten Böbikon) führt kein Wappen, und da die Twingherren beständig wechselten, so kann auch von diesen mit Fug ein Wappen nicht abgeleitet werden.

Böbikon (1113 Bebikon; gleiche Bemerkung wie bei Baldingen, auch bezügl. der kirchlichen Einteilung) führt kein Wappen. Der politischen Gemeinde und Ortsbürgerschaft B. wurde durch Dekret vom 9. III. 1821 der Rütihof zugeteilt, durch Dekret vom 21. V. 1833 wurde er dagegen zur besondern Ortsbürgerschaft erhoben.

Böttstein (1087 Botistein; im Habsb. Urbar zum A im Schwarzwald und zu Waldshut gehörig; 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Leuggern; Pf Leuggern [s. dort]) führt kein Wappen; historisch zu rechtfertigen wäre die Annahme desjenigen der Freien von B.: rot gegitterter Schild auf gelb[3]. Die Gemeinde gehörte früher zu Leuggern und wurde erst durch Dekret vom 26. VI. 1816 abgetrennt und selbständig (mit Eien [Habsb. Urbar Eygen] und Klein-Döttingen [Dettingen]).

[1] Merz a. O. II 590 ff. und Die Anfänge Zofingens, 1913.
[2] Merz a. O. I 105 f.
[3] Das. I 134 ff.



Döttingen (1269 Tettingen; betr. hohe Gerichtsbarkeit s. Baldingen, 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Ehrendingen [so im Urbar der Gr. Baden], die niedere Gerichtsbarkeit stund dem Bischof von Konstanz zu, A Klingnau; Pf Klingnau [s. dort], durch Dekret vom 4. V. 1848 abgetrennt und selbständig) führt kein Wappen. Historisch zu rechtfertigen wäre der Schild der Herren von Tettingen, von denen ein Zweig hier begütert war: geteilt und zweimal gespalten von gelb und schwarz[1]. Der Minnesänger Heinrich von Tettingen führt ein anderes Wappen, gehört aber kaum der im Aargau begüterten Familie an.



Fig. 180
Wappen der Herren von Döttingen (Tettingen).

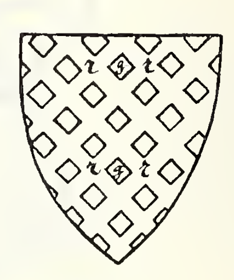


Fig. 181
Wappen der Freien von Böttstein.

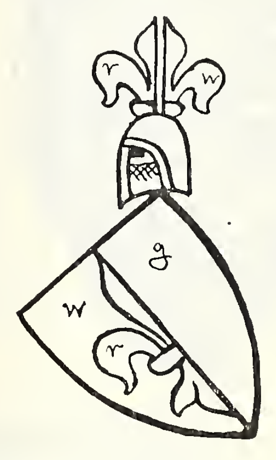


Fig. 182
Wappen der Herren von Endingen.

Endingen (1150 Endingin; im Habsb. Urbar zum A im Siggental gehörig [da ein Obern Endingen genannt wird, muss es bereits auch ein Nider E. gegeben haben], 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, Siggamt; Pf Zurzach [s. dort], 1663 selbständig bezw. stiftzurzachische Kollaturpfarrei, seit 1828 dem reorg. B Basel und LK Regensberg zugeteilt) zerfällt, wie schon im Urbar der Grafschaft Baden und vorher in Ober-E. und Unter-E., wozu durch Dekret vom 15. V. 1877 als neue Ortsbürgergemeinde die israelitische Korporation Neu-Endingen kam. Der Ortsbürgerschaft Ober-E. war durch Dekret vom 9. III. 1821 der Lohof zugeteilt worden. Keine dieser Gemeinden führte bisher ein Wappen, obschon der Schild der Herren von Endingen sich durchaus rechtfertigen liesse: gespalten, vorn in weiss eine halbe rote Lilie am Spalt, hinten gelb ohne Bild[2].

Fisibach (1050 Fusibach, 1254 Viusibach; betr. hohe Gerichtsbarkeit s. Baldingen, 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Ehrendingen, die niedere Gerichtsbarkeit stund dem Bischof von Konstanz zu [A Kaiserstuhl] und gehörte dann als Pfand zum Schloss Schwarzwasserstelz[3]; Pf Hohentengen, dann

[1] Das. I 180.
[2] Das. I 183 ff.
[3] Das. I 188 f., II 551 ff.



Kaiserstuhl [s. dort]) führte bisher kein Wappen, es läge aber nahe, den Schild der Freien von Wasserstelz — in blau ein gelber Balken mit drei blauen Wasserstelzen — anzunehmen. Die Gemeinde hatte in ihrem Bezirk übrigens eine zweite Burg, Waldhausen[1]. Die Höfe Waldhausen und Hägelen wurden durch Dekret vom 9. III. 1821 als eine Ortsbürgerschaft der politischen Gemeinde Fisibach anerkannt, durch Dekret vom gleichen Tage ward das — damals noch bewohnbare — Schloss Wasserstelz der Ortsbürgerschaft Fisibach zugewiesen.

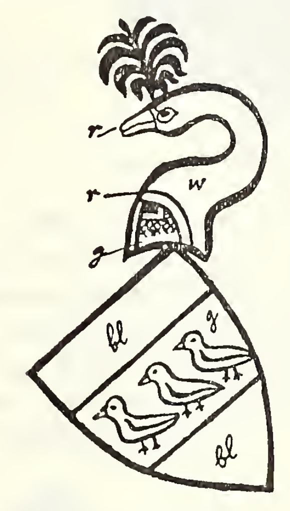


Fig. 183
Wappen der Freien von Wasserstelz.



Fig. 184
Siegel des Freien Rudolf von Kaiserstuhl
1254 II. 21.

Full-Reuenthal (im Habsb. Urbar — Wulne und Ruwental — zum A im Schwarzwald und zu Waldshut gehörig, 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Leuggern; Pf Leuggern [s. dort]) führt kein Wappen. Die politische und Ortsbürgergemeinde wurde gebildet durch Teilung von Ober-Leibstatt (s. dort, Dekret vom 16. V. 1832) und Zuteilung des Weilers Jüppe, der von Leuggern abgetrennt ward (Dekret vom 24. XI. 1902).

Kaiserstuhl (1243 Keisirsstûl, 1244 Kaisirstûl; betr. hohe Gerichtsbarkeit s. Baldingen[2], 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Ehrendingen, die niedere Gerichtsbarkeit stund dem Bischof von Konstanz zu, A Kaiserstuhl; Pf Hohentengen, D Tengen, AD Klettgau, B Konstanz, eine Filiale bestund schon 1275 in K., bis sie durch Dekret vom 9. XI. 1842 abgetrennt und zur förmlichen Pfarrkirche [mit Fisibach] erhoben ward) führte zuerst das Wappen des Bistums Konstanz: rotes Kreuz in weiss, nahm dann den Schild der Freien von K. an (den auch die Ritter von K. führten): mitten am rechten Seitenrande (irrtümlich vom rechten Obereck aus) siebenmal von weiss und rot gespitzt (eine Wappenscheibe in Stein a./Rh. von 1543 hat den Schild viermal von blau und rot vom rechten Obereck aus gespitzt!).

[1] Das. II 545 ff.
[2] und insbesondere Merz a. O. I 268 ff.



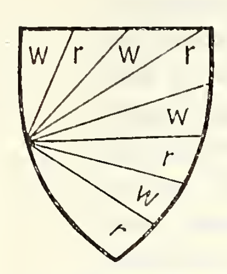


Fig. 185
Heutiges Wappen von
Kaiserstuhl.



Fig. 186
Siegel von Kaiserstuhl 1413 VI. 30.



Fig. 187
Siegel des Ritters Ruman
von Kaiserstuhl 1356 XII. 1.

Klingnau (1239 Clingenowe; Gründung des Freien Ulrich von Klingen 1239, Verkauf an den Bischof von Konstanz 1269, bischöfl. A Klingnau, betr. hohe Gerichtsbarkeit s. Baldingen, 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Ehrendingen; 1275 MK, D Kloten [Regensberg], AD Zürichgau, B Konstanz; seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Regensberg gehörig [1]) führte zuerst einen Bischof im Siegel, dann in weiss eine schwarze Inful mit gelben Borten, begleitet von zwei gelben Sternen.



Fig. 188
Erstes Siegel von Klingnau
1278 vor IV. 10.



Fig. 189
Zweites Siegel von Klingnau 1320 VIII. 11.
(und schon 1300 VIII. 22.).

Koblenz (1265 Cobilz, 1269 Copoltis; im Habsb. Urbar — Koboltz — zum A im Schwarzwald und zu Waldshut gehörig, dann zum bischöfl. konstanzischen A Klingnau für die niedere und zur Grafschaft Baden, A Ehrendingen, für die hohe Herrlichkeit [vor 1415 s. bei Baldingen]; Pf Klingnau [s. dort]) führt kein Wappen.

Leibstadt (ca. 1260 Leibesleit, 1275 Lebisleit, 1311 Leibesleit; im Habsb. Urbar — Leibesleib — zum A im Schwarzwald und zu Waldshut gehörig) zerfiel früh in Ober-L. und Unter-L., die bezüglich der niedern Herrlichkeit zur

[1] vgl. H. Herzog bei Merz a. O. I 293 ff.



Herrschaft Bernau, bezüglich der hohen einerseits (Ober-L.) zur Grafschaft Baden, A Leuggern, und damit zum spätern Bezirk Zurzach, andererseits (Unter-L.) zur Herrschaft Laufenburg und damit zum spätern Bezirk Laufenburg gehörten. Erst durch Dekret vom 3. V. 1866 wurden beide Gemeinden vereinigt und dem Bezirk Zurzach zugeteilt (Pf Leuggern [s. dort], durch Dekret vom 11. III. 1879 abgetrennt und selbständige Pfarrei, der durch Dekret vom 16. XI. 1880 auch die vom Pfarrverbande Mettau abgelöste Gemeinde Schwaderloch [s. Bez. Laufenburg] zugewiesen wurde). Ober-L. war überhaupt nur ein Teil der Gesamtgemeinde Leuggern gewesen, die durch Dekret vom 26. VI. 1816 aufgeteilt ward, wobei Ober-L. mit Full und Reuenthal die Gemeinde Ober-L. bildete, bis durch Dekret vom 16. V. 1832 Full mit Reuenthal eine eigene Gemeinde ward. Leibstadt führt kein Wappen. Historisch gerechtfertigt wäre der Schild der Freien von Bernau: in rot ein rechter Schrägbalken, weiss und schwarz geteilt.

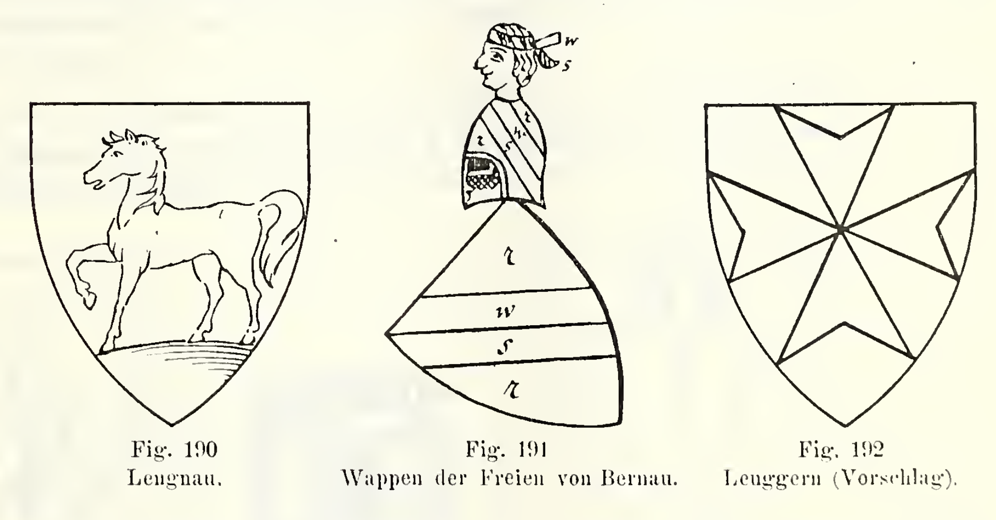


Fig. 190 Lengnau. — Fig. 191 Wappen der Freien von Bernau. — Fig. 192 Leuggern (Vorschlag).

Lengnau (1113 Lenginanch, 1135 Lengenanc, 1390 Lengnow; im Habsb. Urbar zum A im Siggental gehörig [da ein Obern Lengnang genannt wird, muss es bereits auch ein Nider L. gegeben haben], 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, Siggamt, die niedern Gerichte stunden nach dem Urbar der Grafschaft Baden dem Bischof von Konstanz bezw. dessen Vogt zu Klingnau und dem Deutschhause Beuggen zu; 1275 MK, D Kloten [Regensberg], AD Zürichgau, B Konstanz; seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Regensberg gehörig) führt ein nach rechts schreitendes weisses Pferd (in rot), angeblich nach der Wirtschaft (zum Rössli) eines frühern Ammanns. Das Wappen der Herren von L. ist leider nicht bekannt[1].

Leuggern (1231 Lütgern, 1239 Lutegern; zum habsb. A im Schwarzwald und zu Waldshut zu rechnen, 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Leuggern; 1441 MK, D Frickgau, B Basel) war bis 1816 eine ausserordentlich grosse Gemeinde (das sog. Kilchspiel), d. h. das ganze Amt Leuggern bildete

[1] Merz a. O. II 325.

eine einzige politische Gemeinde. Durch Dekret vom 26. VI. 1816 aber wurden aus dem einen Gemeindebezirk deren drei gebildet: 1) Böttstein [s. dort] mit Eien und Klein-Döttingen, 2) Leuggern mit Gippingen (1268 Gippingen), Hettenschwil (im Habsb. Urbar Hettiswille) und Etzwil (H. U. Etzwille), ferner — im Dekret nicht ausdrücklich aufgezählt — Fehrenthal (H. U. Verrental), Hagenfirst und Jüppe, 3) Ober-Leibstadt [s. dort] mit Full [s. dort] und Reuenthal. Dieser dritte Bezirk ward am 16. V. 1832 abermals geteilt in Ober-Leibstadt (Verschmelzung mit Unter-L. 3. V. 1866) und Full-Reuenthal, worauf am 24. XI. 1902 vom zweiten Bezirk noch Jüppe abgetrennt und Full-Reuenthal zugeschieden wurde! Die Gemeinde Leuggern führt kein Wappen; historisch zu rechtfertigen wäre dasjenige der Johanniterkommende bezw. das Johanniterkreuz (weiss in rot).

Mellikon (1113 Meliken; betr. hohe Herrlichkeit s. bei Baldingen, seit 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Ehrendingen, im übrigen zum bischöfl. konstanzischen A Zurzach gehörig; Pf Zurzach [s. dort]) führt (in rot) eine (weisse) Pflugschar.

Rekingen (1379 Rekkung; betr. hohe Herrlichkeit s. bei Baldingen, seit 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Ehrendingen, im übrigen zum bischöfl. konstanzischen A Zurzach gehörig; Pf Zurzach [s. dort]) führt kein Wappen.

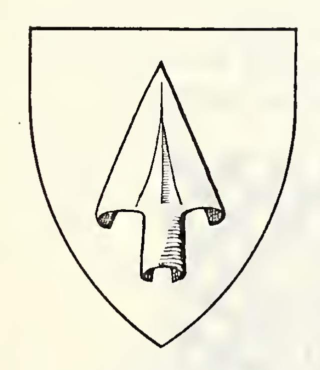


Fig. 193
Mellikon.



Fig. 194
Wappen der Meier von Rietheim.

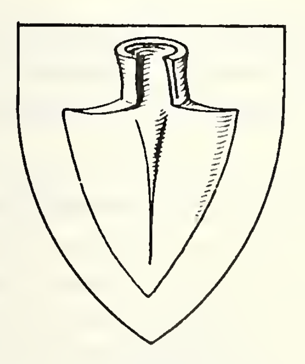


Fig. 195
Rietheim.

Rietheim (1239 Riethein; betr. hohe Herrlichkeit s. bei Baldingen, seit 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Ehrendingen, im übrigen zum bischöfl. konstanzischen A Zurzach gehörig; Pf Zurzach [s. dort]) führt (in blau) eine (weisse) Pflugschar. Statt dieses charakterlosen Wappens dürfte der Schild der Meier von R. — in blau der weisse Meierhut — zu empfehlen sein.

Rümikon (1300 Ruminchon; betr. hohe Herrlichkeit s. bei Baldingen, seit 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Ehrendingen [auch die niedere Gerichtsbarkeit mit Ausnahme der Gerichte bis an drei Schilling, die den Meiern daselbst gehörte]; Pf Schneisingen [s. dort], durch Dekret vom 3./9. III. 1857 abgetrennt und nach Wislikofen eingepfarrt) führt im Siegel (in blau) einen (weissen) Lachs, begleitet von drei (1, 2) weissen Sternen.



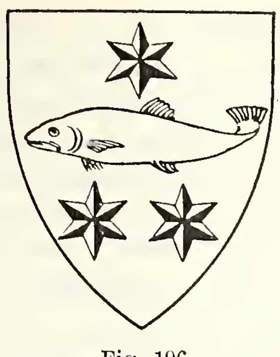


Fig. 196
Rümiken.

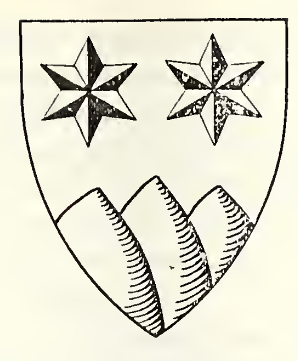


Fig. 197
Schneisingen.

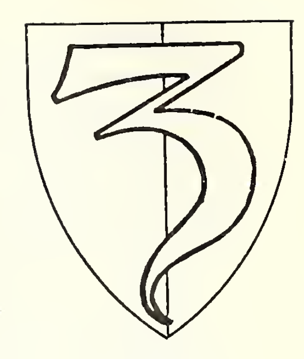


Fig. 198
Zurzach.

Schneisingen (1120 Sneisanc, betr. hohe Gerichte s. bei Baldingen, seit 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Ehrendingen, die niedern Gerichte stehen nach dem Urbar der Grafschaft Baden dem Kloster St. Blasien bezw. dem Bischof von Konstanz und dessen Vogt zu Klingnau zu; 1275 MK, D Kloten [Regensberg], AD Zürichgau, B Konstanz; seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Regensberg gehörig) führt in blau zwei weisse Sterne über grünem Dreiberg.

Siglistorf (1113 Siglistorf; betr. hohe Gerichte s. bei Baldingen, seit 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Ehrendingen, „gehört mit dem cleinen gericht gon Clingnaw“ [bischöflich]; Pf Schneisingen [s. dort]) führt kein Wappen.



Fig. 199
Wappen der Freien von Tegerfelden.

Tegerfelden (1113 Tegervelt, 1176 und 1250 Tegiruelt; betr. hohe Gerichte s. bei Baldingen, seit 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, Siggamt [auch die niedern Gerichte]; Pf Zurzach, seit 1663 zu Endingen [s. dort], seit der Reformation eine ref. Pfarrei [Kirchenneubau 1662/66[1]]) führt seit kurzem in gelb einen von einem aus dem rechten Schildrande hervorbrechenden Arme gehaltenen Degen (also Degenfeld, d. h. ein redendes Wappen!). Das Wappen hat historisch und etymologisch keine Berechtigung; gerechtfertigt wäre vielmehr der Schild der Freien von Tegerfelden, denen die dortige Burg gehörte: in blau ein weisser Adler mit rot-weiss geschachtem Rande[2].

[1] Vgl. darüber R. Sp[iegelberg], Monatsblatt für die evang.-ref. Landeskirche des Kts. Aargau IV (1894) 11 ff., 60 ff.
[2] Merz a. O. II 513 ff.

Wislikofen (1107 Wiscilinchoven[1]; betr. hohe Gerichte s. bei Baldingen, seit 1415 an die Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Ehrendingen, darum sagt das Urbar der Grafschaft Baden, Wiszlikon lit in den hohen gerichten der herschaft Baden vnd gehörend die cleinen gericht zuo dem schloß Küssenberg; 1137 TK von Schneisingen [s. dort]), durch Dekret vom 26. IX. 1898 mit Mellstorf (1113 Melisdorf, „gehört mit dem cleinen gericht gon Clingnaw"; Pf Schneisingen, durch Dekret vom 15. XI. 1832 abgetrennt und der Pf Wislikofen einverleibt) verschmolzen, führt kein Wappen.

Zurzach (ca. 700 Urtzacha, ca. 830 Zuriaca; die hohe Gerichtsbarkeit stund den Landgrafen des Zürichgaus zu [s. Baldingen], seit 1415 den Eidgenossen: Grafschaft Baden, A Ehrendingen, „die cleinen gericht sind eins herren von Costenz vnd wirt zuo Zurzach gericht"; MK, D Kloten [Regensberg], AD Zürichgau, B Konstanz; seit 1828 zum reorg. B Basel und LK Regensberg gehörig) führt den Schild gespalten von weiss und grün, belegt mit gelbem Z, so schon auf dem Stich Merians 1642.

Nachtrag.

Mellingen (Bez. Baden) brauchte im Siegel das ursprüngliche Wappen — die vereinigten Schilde Österreichs und Habsburgs — bis zum Ende der alten Herrlichkeit, so z. B. im grossen Stadtsiegel 1748 III. 9. und 1775 XI. 6., im Sekretsiegel 1737 XII. 17., immerhin ist — wie schon im früheren Sekretsiegel — der österreichische Schild unrichtig mit bloss einer Teilung statt zweien dargestellt; erst 1776 I. 10. erscheint in einem kleinen Kanzleisiegel der Schild mit der Kugel. Die älteste bekannte Verwendung fand dieses Wappen als kräftige Skulptur am Torbogen gegen die Brücke mit dem Jahre 1528, später (1675) an der Kirche.



Fig. 200
Erstes Sekretsiegel
1391 XI. 29.



Fig. 201
Stadtsiegel 1748 III. 9.
und 1775 XI. 6.



Fig. 202
Zweites Sekretsiegel
1737 XII. 17.

Wettingen (Bez. Baden) führte früher den Schild geteilt, unten eine gewellte Wasserfläche (Meer), oben einen sechsstrahligen Stern (Maris stella, Meerstern), so z. B. in dem noch 1845 gebrauchten Siegel.

[1] Das. II 585 f.



Le développement du formulaire des lettres de noblesse savoyardes du XV[e] au XVII[e] siècle,

par le prof. Dr F. Hauptmann.

Les *Archives héraldiques* ont publié, dans le dernier fascicule, une série de diplômes que nous allons examiner dans le présent travail. Ils datent de

1437	1498	1518
1439	1502	1588
1440	1513	1688

De ces documents de deux cents cinquante ans séparent donc le plus ancien du plus récent et cette période est assez longue pour développer et changer leur formulaire. Il n'est pas sans intérêt d'en faire une étude en comparant ces diplômes.

Le plus ancien diplôme, qui date de 1437, remonte à une époque assez ancienne. Les lettres de noblesse de la chancellerie impériale n'avaient guère commencé à paraître qu'une cinquantaine d'années auparavant. Mais examinons tout d'abord le second de ces documents qui porte la date de 1439 (voir *Archives héraldiques* 1915 page 16). Il fut donné par Louis de Savoie qui s'intitule « primogenitus locum tenensque generalis illustrissimi domini genitoris mei domini Amadei ducis Sabaudie ».

En 1422, après la mort de la duchesse, son père s'était retiré au château de Ripaille, où il abdiqua en 1440. Un an avant cet événement, son fils Louis, lieutenant général du duché au nom de son père, donna le diplôme ci-dessus.

Le droit d'anoblir y est désigné comme étant octroyé par l'empereur: «tam ex imperialis quam nostrae plenitudine potestatis», est-il dit. Si le duc parle ici du droit d'anoblir comme appartenant à lui aussi, c'est peut-être afin de se le réserver au cas où l'empereur, à l'occasion d'un différend éventuel entre le duc et lui, enlèverait ce droit au duc. Par cette formule, il veut se réserver de pouvoir anoblir de son propre chef. En tous cas, l'opinion d'après laquelle l'anoblissement est un droit réservé à l'empereur correspond tout-à-fait aux idées de la cour impériale [1].

Il n'est pas invraisemblable que l'empereur ait octroyé ce droit aux princes de Savoie en 1417, lorsqu'il leur donna le titre de duc. Mais il est encore plus possible que ces derniers le considérèrent comme un droit attaché à leur nouvelle dignité, bien que ce ne soit pas dit expressément dans ce diplôme ce que je ne suis pas en état de constater pour l'instant.

Si le droit d'anoblir qu'exercèrent les ducs de Savoie vient des empereurs, on comprendra que le formulaire de leurs lettres de noblesse se rapproche de celui qui était en usage à la chancellerie impériale. La lettre de noblesse donnée

[1] Sur ce point voir: Hauptmann, Das Wappenrecht, p. 177 et seq.

à Jean Laurent, de Lausanne, peut servir d'exemple[1]. Elle commence — comme les lettres de noblesse savoyardes — par exprimer la pensée que le prince veut, en général, le bien de tous ses sujets, mais qu'il honore avant tout ceux qui le méritent. Comme la personne désignée dans ce diplôme s'est acquis des mérites particuliers, l'empereur, après avoir entendu le Conseil des princes, comtes et nobles (de son Conseil, dit le diplôme savoyard) l'a élevé au rang de noble avec tous les privilèges attachés à ce titre. Et comme signe de cet anoblissement, il lui a donné les armoiries peintes dans cette lettre, les droits de tous les autres restant réservés.

Si les deux diplômes ont des ressemblances fondamentales, l'on peut y remarquer toutefois quelques différences. Le diplôme pour Laurent est adressé au destinataire; le diplôme savoyard, à la communauté. Cette différence n'est toutefois qu'apparente. Dans la règle, les lettres de noblesse impériales sont de même adressées au public, de telle façon que la formule employée dans la lettre de noblesse de Laurent constitue une exception. Il en est de même, pour la formule finale du diplôme savoyard. Cette formule ordonne à toute une série de fonctionnaires ducaux de laisser le nouvel anobli en pleine possession de ses nouveaux droits et de le défendre contre les attaques. Le diplôme donné à Laurent ne contient rien de semblable et cela encore constitue une exception. En effet, une prescription analogue à celle des ducs de Savoie se trouve déjà dans les lettres de noblesse émanant de la chancellerie impériale, depuis le règne du roi Robert, c'est-à-dire depuis le commencement du XV[e] siècle.

Par contre, le diplôme savoyard se distingue par deux différences notables: 1° Il indique les membres du Conseil ducal — ce qui ne se trouve jamais dans les diplômes impériaux — et 2° Les armoiries sont peintes à la fin du diplôme, tandis que dans les diplômes impériaux, elles se trouvent au centre du texte lui-même. En outre, il est surprenant de constater que le diplôme savoyard ne décrit pas les armoiries, mais renvoie seulement aux armoiries peintes. Cette manière de procéder est très rare dans les diplômes impériaux[2]. Toutefois, il se peut, qu'à l'époque où l'on commença en Savoie à donner des lettres de noblesse, ce fut aussi l'usage, à la chancellerie impériale, de renvoyer aux armoiries peintes. Cet usage aurait été accepté en Savoie et y aurait subsisté tandis que la cour impériale serait revenue à son ancienne manière de faire, c'est-à-dire à donner dans le diplôme une description des armoiries.

Le plus ancien diplôme, celui de 1437, est conçu en général dans les mêmes termes (voir: *Archives héraldiques* 1915 page 101). Les différences ne dérivent que des personnes qui sont anoblies. Ce ne sont pas seulement leurs mérites, qui sont différents, c'est aussi leur état. Le diplôme de 1439 s'adresse à un

---

[1] Elle a été publiée par M. le prof. André Kohler dans les *Archives héraldiques* de 1904, page 39.

[2] Elle se trouve en 1403 dans la confirmation de l'achat d'armoiries de Nicolas Schultheiss; en 1408, dans la remise d'armoiries à Jean Hune, à Hans et à Conrad de Schwarzbach; en 1409, dans la confirmation des armoiries données à Thomas de Neideck. Ces documents sont reproduits dans *Hauptmann*, Das Wappenrecht, p. 492—495.



sujet du duc, Humbert Masset, celui de 1437 à un étranger, un citoyen de Genève, Jean Doistruz. C'est sans doute à cause de cela, que dans ce dernier on a ajouté aux titres du duc celui du «sacri Romani imperii vicarius generalis». Doistruz lui-même est seulement anobli et rendu capable de porter des fiefs nobles, tandis que Masset fut en outre incorporé dans la noblesse savoyarde. En conséquence à la fin du dernier diplôme le duc s'adresse seulement à ses fonctionnaires et à ses sujets en leur recommandant son client; dans le premier, il le recommande aux fonctionnaires de l'Empire et aux siens.

Pendant 75 ans, comme nos diplômes l'attestent, le formulaire savoyard resta intact. La lettre de noblesse de 1502 est, à peu de chose près, libellée comme celle de 1439; il n'y a par-ci par-là que certaines longueurs. Ainsi, la plus ancienne mentionne comme suit l'adjonction d'un conseiller: «maturaque participato concilio», tandis que dans le texte de la plus récente, nous avons: «maturaque consiliorum et procerum nostrorum deliberatione praehabita eorumque participato consilio». A certains passages, par contre, on trouve des abréviations du texte ancien. Je crois qu'on doit les attribuer à un peu de négligence dans la rédaction, quand, par exemple, nous ne trouvons pas la mention expresse que le droit de noblesse est conféré de par l'autorité impériale; plus tard, cette phrase se retrouve dans le diplôme de 1513.

Il n'y a rien de nouveau dans ce diplôme que la mention de l'imposition d'une amende de 100 marcs d'argent pour chaque contravention des fonctionnaires ducaux; le texte ancien ne la contient pas. Dans ce dernier, il n'est question, en effet que d'une somme de 100 ducats légers; ils ont été payés par Masset pour obtenir la lettre de noblesse.

La lettre de noblesse de 1498 est encore conforme au formulaire ancien, mais avec de notables abréviations (voir *Archives héraldiques* 1915 page 17). Comme l'original n'existe plus et que l'on ne dispose que d'une copie du XVI[e] siècle, on est fortement tenté de mettre ces abréviations sur le compte du copiste, d'autant plus que les noms des conseillers qui, bien certainement figuraient dans l'original, ne figurent pas au bas de la copie du diplôme.

Lorsque nous arrivons au diplôme de 1513, accordé aux frères de la Mare[1], nous constatons un remaniement complet du texte. Le sens est naturellement resté le même, mais le style est moins lourd, on y sent l'influence des études classiques. Il y a aussi une amélioration dans la disposition, en ce sens que les passages, qui confèrent le droit de jouir de tous les privilèges et de posséder les fiefs attachés au titre d'anoblissement, sont séparés dans l'acte ancien par celui qui octroyait le blason. Tandis qu'ici ces deux passages sont réunis et l'octroi du blason suit. On continue, à la fin du diplôme, à demander l'assentiment du conseil et à dresser la liste des conseillers; de même, le blason continue à être peint au-dessous du texte et il n'en est fait aucune description.

La lettre de noblesse des frères Hugonin est intéressante à plus d'un point de vue (voir *Archives héraldiques* 1915 page 20). Avant tout on est surpris de

[1] Il a été publié par M. Albert Choisy dans les *Archives héraldiques* de 1906, page 63.

voir combien la teneur en est brève et claire et contraste agréablement avec la prolixité des diplômes plus anciens. On pourrait être tenté de la prendre pour un abrégé si l'original, malheureusement fort endommagé, ne subsistait pas. Son formulaire rappelle bien plutôt celui de la lettre de 1498 que celui des lettres de 1502 et 1513, mais accuse néanmoins un développement qui lui est propre. On constate avec étonnement que le duc ne parle ni de son droit d'anoblir, ni du consentement de son conseil, bien que les noms des conseillers soient indiqués au bas du diplôme. Une particularité tout à fait unique de cette lettre consiste dans le rôle joué par un héraut. Sous le texte latin de la lettre, le héraut donne en français une description, du reste assez incomplète, des armoiries octroyées au nouvel anobli. C'est la première lettre de noblesse où j'ai vu un héraut intervenir d'une façon effective. Cette particularité a du reste disparu dans le diplôme suivant.

Le diplôme de 1588 a été l'objet d'un remaniement plus approfondi encore (voir: *Archives héraldiques* 1915 page 21). Avant tout, on y a supprimé l'emploi du latin, qui était auparavant d'un usage général, et on l'a remplacé par la langue du pays. Puis, l'accentuation du pouvoir du souverain s'y fait sentir. Il n'y est plus question d'un assentiment quelconque du Conseil. De même, la mention de l'autorité impériale n'existe plus. Le duc anoblit «de Notre propre mouvement certain saine, plaine puissance, et autorité souveraine».

Puis, c'est le style de la chancellerie française qui prédomine. Si l'on compare ce document avec les lettres de noblesse françaises, à peu près contemporaines, accordées à Hans Werly et Jean Tardy, de Fribourg, toutes les deux de l'an 1582 (cette dernière a été publiée dans les *Archives* en 1906, p. 119, celle de Hans Werly le sera prochainement), on sera frappé de l'identité des sentiments exprimés dans le préambule du document savoyard et de ceux qu'exprime le document français, qui disent tous deux que la bravoure et la vertu anoblissent. Il est dit dans la lettre française que la noblesse doit son origine au courage et à la grandeur d'âme, et qu'il est donc juste que ceux qui font preuve de ces sentiments, soient gratifiés de ce titre de noblesse. Le texte savoyard dit que nul n'ignore que la bravoure et la vertu portent en elles la noblesse, mais que l'honneur en est rehaussé par la constatation que le prince sait les reconnaître, qu'il sait encourager ses vassaux à en donner des preuves et encourager d'autres à les imiter. La formule finale qui investit le titulaire de tous les privilèges de la noblesse et invite tous les fonctionnaires à les respecter accentue cette ressemblance. La formule française si connue: «Car tel est notre plaisir» est reproduite dans le diplôme savoyard par ces mots: «car tel est notre vouloir» — formule qui se trouvait déjà dans les documents de 1513 et 1518, exprimée par ces mots: «Quoniam sic fieri volumus».

Enfin, si le diplôme se différenciant de tous les précédents, ne présente plus le blason au pied du document, mais bien au milieu, nous devons y voir non-seulement l'influence française, mais aussi l'imitation de modèles allemands; cette particularité se rencontre en effet dans les deux pays. L'écusson affecte une forme à la mode en Allemagne dans ce temps-là. Tout au plus, pourrait-on

y reconnaître une petite concession à la manière italienne dans l'ornement placé en bas à l'extrêmité inférieure. L'influence allemande se fait sentir aussi dans le fait de la description minutieuse des armoiries, ce que nous ne rencontrons pas dans les documents savoyards antérieurs. Ce n'est pas non plus le cas dans les deux lettres de noblesse françaises mentionnées.

On retrouve le même développement dans le diplôme établi en 1688 par la chancellerie de Charles-Emmanuel II pour François Pierre Gottrau, avoyer de Fribourg (voir: *Archives héraldiques* 1915 page 23). On a seulement évité les longueurs; le texte en est donc plus court. Il est a remarquer que le roi (le duc de Savoie était alors roi titulaire de Chypre) se donne comme « vicaire perpétuel du St-Empire » et octroie à F. P. Gottrau le titre de «noble de nos Estats et du St-Empire». On constate avec surprise que la lettre n'octroie ni ne décrit d'armoiries. Seul dans la marge inférieure est peint le blason donné par l'empereur à F. P. Gottrau en 1662 lorsqu'il l'anoblit. Cette armoirie excita alors le mécontentement des Fribourgeois, parce que celles de l'Etat: «coupé de sable et d'argent» avaient trouvé place dans celles de la famille.

Selon l'ancienne coutume savoyarde, l'anoblissement de F. P. Gottrau n'est pas indiqué comme émanant de la «pleine puissance et autorité souveraine» du roi, mais aussi comme résultant «de l'advis de notre conseil», bien que les conseillers ne soient pas mentionnés dans le document.

Résumons ce que cette étude nous a fait constater. En commençant avec un formulaire de lettres de noblesse qui se rattachait à celui des empereurs de la première moitié du XVe siècle, la chancellerie savoyarde l'a changé dans le cours du XVIe siècle d'après des modèles français, en le complétant d'après des modèles allemands. D'autre part, elle a ajouté des particularités, ainsi 1° que les noms des membres du conseil sont mentionnés, 2° que les armoiries sont peintes au bas du diplôme et non au milieu et 3° qu'une seule fois le héraut d'armes y est mentionné.

Die Wappen des Bezirkes Einsiedeln und seiner Bürgergeschlechter,

von Dr. C. Benziger.

Mit 5 Wappentafeln von Dr. L. S. v. Tscharner.

(Mit Tafel V, VI, VII, VIII, IX, X).

(Schluss).

Bachmann. Bürgeraufnahme um 1500 (Georg). Herkunft: Höfe. Die älteste Wappenvorlage stammt aus dem Ende des 15. Jahrhunderts und befindet sich auf einem Kelche im Besitze des Stiftes Engelberg. Die Inskription lautet: „Jörg Bachmann, Ammann zu Einsiedeln“. Wappen: In rot ein grüner Dreiberg. Darauf ein schwarzes, hakenförmiges Stabzeichen _|‾. Helmdecke: schwarz, rot. Helm-

zier: eine wachsende rote Mannsfigur, das Stabzeichen in den beiden Händen tragend[1].

Benziger (Bentzinger). Bürgeraufnahme 1584 (Heinrich)[2]. Herkunft: Appenzell. Die ältesten Wappenvorlagen: Petschaft ohne Legende von ca. 1780 im Besitze von Franz Benziger in Einsiedeln. Wappen in Steinrelief auf Grabdenkmälern des Friedhofs von Einsiedeln aus dem Anfang des 19. Jahrhunderts. Siebmacher Grosses Bürgerliches Wappenbuch Bd. VIII, Heft 1. Wappen: Von blau und rot gespaltener Schild mit silbernem Balken, belegt mit schreitendem, goldenem Löwen. In der blauen Hälfte ein weisses Panner, in der roten ein silbernes Schwert. Helmdecke: rechts blauweiss, links rotweiss. Helmzier: wachsender Löwe mit roter Zunge und roten Klauen, ein Schwert haltend.

Bingesser. Bürgeraufnahme: 15.. (Johannes). Herkunft: St. Gallen (?). Das Geschlecht hiess daselbst ursprünglich Steinmann genannt Bingesser und führte bisher kein Wappen. Der Entwurf zu der beifolgenden Vorlage wurde vom Verfasser entworfen, es wurden mit Rücksicht auf den Beruf des Geschlechtes landwirtschaftliche Embleme gewählt. Wappen: In weiss auf grünem Boden ein schwarzer Lattenzaun. Helmdecke: schwarzweiss. Helmzier: aufrechtgestellte Sense.

Birchler (zem Birchlin). Urbar von 1331[3]. (Bertschi, Ulrich). Älteste Wappenvorlagen: grünes Wachssiegel mit blossem Schilde des Vogtes Hans Birchler vom Jahre 1497 mit der Legende: S. Hans † Birchler[4]. Gerichtsscheibe von 1592 in der Stiftsbibliothek Einsiedeln[5]. (Siehe Tafel V). Siegelabdruck einer Petschaft vom Ausgange des 18. Jahrhunderts auf einem lateinischen Empfehlungsschreiben des P. Josef Remigius Birchler vom 21. September 1818 in der Sammlung M. Gyr. Wappen: In gelb eine entwurzelte grüne Birke. Seit 1592 in blau eine entwurzelte Birke. Helmdecke: gelbblau. Helmzier: wachsender, goldener Löwe, eine entwurzelte Birke haltend.

Bisig (Bissig, Bissing). Urbar von 1331 (Berschi, Jacob, Ulrich, Rudolf, Judenta). Das grösstenteils aus Landwirten bestehende Geschlecht hat bisher kein Wappen geführt. Als Wappenvorlage diente das Wappen der Bissig im Kanton Uri, wie es zum ersten Male in einem Urner Wappenbuch von 1822 vorkommt. Es wurde mit Rücksicht auf die Urner Namensvettern und die frühere

---

[1] Das Wappen Bachmann wurde nicht in die Tafel der Einsiedler Geschlechter aufgenommen, da dasselbe in den Tafeln der Höfer Geschlechter Aufnahme finden wird.

[2] Vgl. „Gerichtsbuch zum der Waldstatt Einsiedeln uff das 1584 Jar" (Stifsarchiv Einsiedeln sig. A. PL 12, Bl. 13).

[3] Das Urbar von 1331 wurde im Geschichtsfreund Bd. 45, 1899 S. 1 ff. mit vortrefflichem Register abgedruckt.

[4] Stiftsarchiv Einsiedeln, Abbildung bei P. Odilo Ringholz, Stiftsgeschichte I, S. 518. Original im Stiftsarchiv, Urk. I, S. 2.

[5] Die Gerichtsscheibe bringt die vortreffliche Abbildung einer Einsiedler Gerichtssitzung (siehe Tafel V). Die Inschrift lautet: O Richte stand dem Rechten bey / alls ob hüt der Jüngst Tag Sey / Dan wie du wirst Richten mich / Also wir Gott Urtheilen dich. In der Mitte das Reimannwappen mit dem Wappen Holdermeier von Luzern, samt der Jahrzahl 1592. Vgl. Mitteilungen des Histor. Vereins des Kts. Schwyz IV (1885).

Schreibweise „Bissig" gewählt und mit einer Variante versehen. Wappen: Oben zweimal geteilt, in schwarz ein weisses B, in der Mitte zwei goldene Sterne in blau, unten von schwarz und Silber schräggewürfelt. Helmdecke: rechts blauweiss, links schwarzweiss. Helmzier: auf schwarzweissblauem Wulst weisser Hundskopf (Dogge) mit roter Zunge und gestacheltem goldenem Halsband. Das Wappen wurde zum Unterschied vom Urner Geschlechte mit abgeänderten Tinkturen aufgeführt.

Eberle (Eberli). Urbar von 1331. Älteste Wappenvorlagen: Grünes Wachssiegel mit blossem Schilde des Heinrich Eberli, Vogt zu Reichenburg vom Jahre 1491 mit der Legende: Sigillum Henri ... Eberli † (Stiftsarchiv Einsiedeln sig. J. V/8). Wachssiegel mit blossem Schilde des Hans Eberli, Vogt zu Reichenburg vom Jahre 1550 mit der Legende: S. Hans Eberli (Stiftsarchiv Einsiedeln sig. J. V/8). Auf Grabdenkmälern aus dem Ende des 18. Jahrhunderts im Friedhof Einsiedeln begegnen wir oft einem Wappen mit dem wachsenden schwarzen Eber auf grünem Dreiberge in Silber. Wappen: In rot ein silbernes T-förmiges Zeichen, überstellt von drei silbernen Kugeln. In rot ein silbernes T-förmiges Zeichen auf einem silbernen steigenden Monde. Seit 1800 in Silber ein schwarzer wachsender Eber mit roter Zunge und weissen Hauern auf einem grünen Dreiberge. Von Silber und blau geteilt, oben ein schwarzer Eberkopf mit roter Zunge und weissen Hauern, unten zwei nebeneinander gestellte goldene Lilien. Helmdecke: rechts blaugold, links schwarzweiss. Helmzier: wachsender schwarzer Eber mit weissen Hauern.

Effinger[1]. Bürgeraufnahme ca. 1520 (Heinrich). Herkunft: Zürich. Das Wappen ist das nämliche wie das der Familie Effinger von Wildegg, dessen Angehöriger Heinrich, ein natürlicher Sohn des Ratsherrn Hans Effinger von Zürich (1493—1529) um das Jahr 1520 nach Einsiedeln gekommen ist. Dieser gehörte der katholischen Religion an. Er kaufte sich daselbst um 68 Pfund, zwei silbervergoldete Becher und einen Trunk für die Waldleute ein. Sein Bruder namens Georg wurde der Stammvater der katholischen Linie in Zug. Älteste Wappenvorlagen: Siegel an einer Urkunde vom 23. Juni 1362 im Schlossarchiv Wildegg. Wappenbrief vom 28. Juni 1471 an die Zürcherlinie im Landesmuseum in Zürich. Wappen geviert: 1 und 4: in weiss ein roter Sechsberg, 2 und 3: in rot ein weisser Sparren. Helmdecke: rotweiss. Helmzier: graubärtiger roter Mannesrumpf mit weissem Sparren auf der Brust und mit einem weissüberstülpten roten heidnischen Hute bedeckt.

Fuchs (-vulpes). Urbar von ca. 1230[2]. Herkunft: March. Älteste Wappenvorlagen: Grüne Wachssiegel auf Kapitalbriefen des Georg Fuchs vom Jahre 1710 und des Ammann Josef Anton Fuchs vom Jahre 1759 mit den Inschriften:

---

[1] Vgl. Th. v. Liebenau, Geschichte der Familie Effinger von Wildegg und W. Merz, Die mittelalterlichen Burganlagen und Wehrbauten des Kts. Aargau, Bd. 2, 1907, S. 567.

[2] Das Urbar von ca. 1230 wurde von P. Gall Morell im Geschichtsfreund Bd. 19, S. 93 ff. (Art. 5, Zeile 12) herausgegeben. Über die Abfassungszeit vgl. Geschichtsfreund Bd. 45, S. 9, Anmerkung 1.

S. Georgi Fuchs und S. Josef Anton Fuchs Ammann (Sammlung M. Gyr). Wappen: In blau springender Fuchs auf grünem Dreiberg, darüber ein goldener Stern. Helmdecke: blaugold. Helmzier: aufrecht sitzender Fuchs.

Füchsli (Füxli) Urbar von 1331 (Heinrich). Älteste Wappenvorlage: Gerichtsscheibe von 1592 in der Stiftsbibliothek Einsiedeln (siehe Tafel V). Wappen: In blau ein springender Fuchs auf grünem Dreiberg, eine Gans im Maul tragend. Helmdecke: blaugold. Helmzier: wachsender Fuchs mit der Gans.

Grätzer. Zinsenverzeichnis von 1356 [1]. (Bürgi, Dietrich, Heinrich, Werner). Herkunft: Etzel. Älteste Wappenvorlagen: Grünes Wachssiegel mit blossem Schilde des Vogtes Heinrich Grätzer vom Jahre 1513 mit einer heute nicht mehr lesbaren Legende (Stiftsarchiv Einsiedeln sig. DAE. Lit. M, Nr. 12) [2]. Gerichtsscheibe von 1592 in der Stiftsbibliothek Einsiedeln (siehe Tafel V). Wappenbuch M. Gyr nach unbekannter Vorlage. Wappen: In Gold ein schwarzes VI-förmiges Zeichen. Seit 1592: in blau ein Löwenkopf, belegt mit zwei gekreuzten silbernen Federkielen. Seit 1800: in rot die untere Hälfte einer goldenen Lilie, darüber ein quergelegter goldener Schlüssel. Helmdecke: rotgolden. Helmzier: eine wachsende rotgekleidete Figur ohne Kopfbedeckung, in jeder Hand einen Federkiel haltend.

Gyr. Bürgeraufnahme zirka 1520 (Heinrich). Herkunft: Uster im Kt. Zürich (?). Heinrich Gyr soll nach der Familientradition zur Reformationszeit von Uster nach Einsiedeln ausgewandert sein. Älteste Wappenvorlagen: Wappen in Steinrelief an der Aussenseite, ob dem Fensterrundbogen das sog. Gyrenkappeli im Gross von ca. 1590. Farbige Darstellung auf einer in Öl gemalten Wappentafel sämtlicher Konventualen des Stiftes Einsiedeln vom Jahre 1682 in der Beichtkirche des Klosters (Wappen des P. Gerhart Gyr, geb. 1649, gest. 1714). Petschaft des Ammann Josef Adelrich Gyr um 1720 mit der Legende: Joseph Adelrich Gyr Ammann, im Besitze von Herrn Bezirksammann Martin Gyr. Wappen von 1682: In blau ein weisser auffliegender Geier auf einem grünen Dreiberge. Seit 1720: In Gold ein schwarzer Geier auf grünem Dreiberge. Helmdecke: schwarzgold. Helmzier: weisser Geier mit offenen Flügen, auf grünem Dreiberge.

Hensler. Bürgeraufnahme um 15.. Herkunft: obere Zürichseegegend. Älteste Wappenvorlagen: Dürsteler, Genealogische Sammlungen in der Stadtbibliothek Zürich vom Jahre ca. 1730. Wappenbuch der Stadt Zürich von Heinrich Hess vom Jahre 1734, Bd. 2, in der Stadtbibliothek Bern. Wappen: In blau ein silbernes Hauszeichen auf grünem Dreiberg. Im Gegensatz zum blauen Grund der Zürcherfamilie führt die Einsiedlerfamilie einen roten Grund. Helmdecke: rotweiss. Helmzier: roter Halbflug mit dem silbernen Hauszeichen des Wappens darin.

---

[1] Das Zinsenverzeichnis von 1356 findet sich mit ausführlichem Register im Geschichtsfreund Bd. 47, 1901 abgedruckt.

[2] Abbildung bei P. Odilo Ringholz, Stiftsgeschichte I, S. 561.

Kälin (-Keli, Kelina). Urkunde vom 23. Juli 1319 im Staatsarchiv Zürich. Urbar von 1331 (Dietrich, Johann, Gertrud). Älteste Wappenvorlagen: Wappen in Steinrelief am Eissenkappeli im Gross mit der Jahrzahl 1630. Farbige Darstellung auf einer in Öl gemalten Wappentafel säntlicher Konventualen des Stiftes Einsiedeln vom Jahre 1682 in der Beichtkirche des Klosters (P. Peter Kälin, gest. 1695). Siegel des Johann Jakob Kälin um 1700, im Besitz von Herrn M. Gyr. Wappen des Abtes Peter Kälin von Wettingen (geb. 1700, gest. 1762). Schellacksiegel des Lithographen Benedikt Kälin vom Jahre 1827 in der Siegelsammlung des Stiftes Einsiedeln. Wappen: In rot ein silbernes Kehleisen. Seit 1800: In rot ein silbernes Kehleisen auf grünem Dreiberg, begleitet von drei goldenen Sternen. Die „Haltener" Kälin vom Gross führen neben dem Kehleisen auch ein spezielles Viehzeichen, das Jocheisen, Jochmal genannt, in ihrem Schilde [1]. Helmdecke: rotweiss. Helmzier: silbernes Kehleisen auf einem roten Kissen gestellt.

Kauflin. Bürgeraufnahme um 15.. (Konrad). Herkunft: unbekannt. Da sich für das Geschlecht bis anhin kein eigenes Wappen vorgefunden, wurde dasselbe nach der im Wappenbuch von Herrn Bezirks-Ammann M. Gyr sich befindenden Vorlage in unsere Sammlung aufgenommen. Es handelt sich auch hier um ein redendes Wappen. Wappen: In blau eine links hereinragende Hand mit einem goldenen Geldbeutel. Der Ärmel rot. Über dem Beutel ein goldener Stern. Helmdecke: blaugelb. Helmzier: auf blaugoldenem Wulst ein wachsender rotbekleideter Arm, einen goldenen Beutel haltend.

Kengelbacher. Bürgeraufnahme um 1690. Herkunft: Pfäffikon im Kt. Schwyz, ursprünglich wohl von Kengelbach Kt. St. Gallen. Wappenvorlage in Farben am Dachgesimse des Rathauses von Einsiedeln, von Hrn. Bezirksammann M. Gyr im Einverständnisse mit der Familie 1883 entworfen. Wappen: In grün ein silberner rechter Schrägstrom, rückwärts auf braunen Querlatten ein silberner Känel. Helmdecke: grünweiss. Helmzier: eine gekrümmte Forelle.

Kuriger (-Küri). Urbar von 1331 (Rudolf, Ulrich). Wappenvorlage auf einem Grabstein von 1839 auf dem Friedhof Einsiedeln. Wappen: In rot eine T-förmige braune Krücke. Seit 1800: In rot eine T-förmige, von einem goldenen Stern überhöhte Krücke auf grünem Dreiberg, am Querbalken hängen zwei goldene Glöckchen. Helmdecke: rotgelb. Helmzier: auf grünem Dreiberg die Krücke.

Kürzi. Urbar von 1331 (Heinrich, Elisabeth). Farbiges Wappen auf einer Glasscheibe aus dem Ende des 17. Jahrhunderts im Besitze von Bezirksammann M. Gyr. Wappen: In Gold auf schwarzem Ringe ein dreiblättriger Lindenzweig. Helmdecke: schwarzgelb. Helmzier: Krähe mit goldenem Ring um den Hals.

Lacher (-von Lachen). Urbar von 1331 (Rudolf, Ulrich, Richenza, Udelhild). Herkunft: Lachern im Gross. Wappen des Abtes Boneventura Lacher von Rheinau (1775—1789) auf einem Kupferstichbuchzeichen dieses Prälaten. Wappen: In silber auf grünem Dreiberg eine goldene Doppelähre, begleitet von zwei

[1] Gefl. Mitteilung von Hrn. Lehrer M. Kälin in Einsiedeln.

blühenden Rosenzweigen. Helmdecke: grünweiss. Helmzier: wachsende, grünweiss bekleidete Frauensfigur, in der Rechten eine Ähre, in der Linken eine Rose haltend.

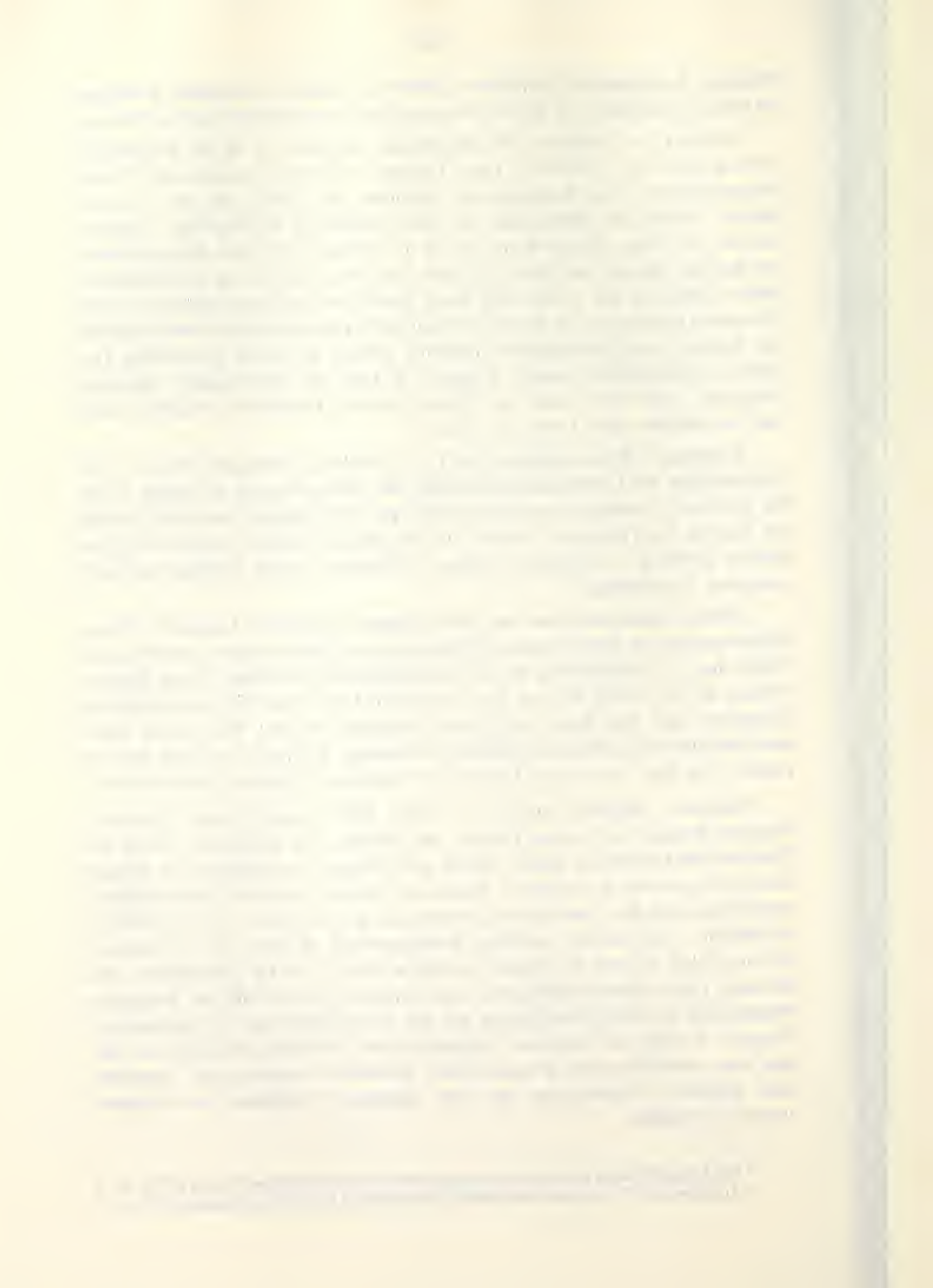
Lienert (= Lienhardt). Bürgeraufnahme um 1500 (?). In der Engelweiheordnung von 1511: Heinrich, Hans Lienhart. Herkunft: unbekannt. Älteste Wappenvorlage: Alter Kachelofen im Gasthaus zum Falken aus dem 18. Jahrhundert. Farbig am Dachgesims des neuen Rathauses in Einsiedeln. Bezirksammann Dr. Franz Lienhardt erwarb am 16. Oktober 1908 vom Regierungsrate des Kantons Schwyz das Recht, für sich und seine Familie den ursprünglichen Namen Lienhardt, den er und sein Vater bereits seit 50 Jahren führten, wieder konsequent beibehalten zu dürfen, wiewohl die Zivilstandsregister von Einsiedeln von Anfang des 19. Jahrhunderts denselben offiziell in Lienert (mundartige Aussprache) umgewandelt hatten. Wappen: In Gold ein schreitender, rückwärts blickender, roter Löwe, eine rote Flagge haltend. Helmdecke: rotgold. Helmzier: wachsender roter Löwe mit Fahne.

Lindauer. Bürgeraufnahme um 15.. (Jodokus). Herkunft: Schwyz. Die Wappentafeln der Landmännergeschlechter des Landes Schwyz im Bande 2 von Th. Fassbind, Geschichte des Kantons Schwyz, 1833, bringen eine gute Vorlage mit Angabe der Tinkturen. Wappen: In rot ein fünfblättriger Lindenzweig auf grünem Dreiberg. Helmdecke: rotweiss. Helmzier: grüner Dreiberg mit aufgesetztem Lindenzweig.

Nauer. Bürgeraufnahme um 1590 (Johann). Herkunft: Appenzell. Älteste Wappenvorlage in Farben wohl auf Bildertafeln mit Stifterwappen aus der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts in der Kirchhofkapelle Einsiedeln. Nach Bezirksammann M. Gyr befand sich die Tafel ursprünglich in der um 1858 abgebrochenen Pfarrkirche auf dem Brüel. Auf einem Grabstein von 1841 fand sich in Sandstein gehauen eine etwas verschiedene Auffassung. Wappen: Von Gold und rot geteilt, oben drei rote Rosen. Helmdecke: rotgolden. Helmzier: eine rote Rose.

Ochsner. Klagrodel von 1311[1]. Urbar 1331 (Rudolf, Ulrich, Heinrich). Farbiges Wappen auf einem Porträt des Wilhelm von Hohenheim, Vater des Theophrastus Parazelsus, dessen Mutter eine Ochsner war (Original im Museum Carolino Augusteum in Salzburg[2]). Siegel mit blossem Schilde mit Papieraufdruck vom Jahre 1574 für Vogt Jakob Ochsner mit der Legende: * S * JAKOB * OCHSNER * (im Besitze von Herrn Bezirksammann M. Gyr). Zum Unterschied von den Öchsli führten die Ochsner bereits in dieser Zeit ihr Hauszeichen, eine schwarze rechte Kreuzeshälfte über dem schwarzen Ochsenkopf mit Nasenring. Wappentafel in der Kirchhofkapelle aus der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts. Wappen: In Gold ein schwarzer Ochsenkopf mit Nasenring, zwischen den Hörnern eine schwarze rechte Kreuzeshälfte. Helmdecke: schwarzgold. Helmzier: zwei schwarze Ochsenhörner mit dem schwarzen Halbkreuz des Wappens zwischen denselben.

[1] Der Klagrodel findet sich vollständig abgedruckt im Geschichtsfreund Bd. 43, 1897, S. 345 ff.
[2] Abbildung bei P. Raymund Netzhammer, Theophrastus Paracelsus, Einsiedeln 1901, S. 17.



Oechsli. Bürger um 1470 (Hans, Gerold, Rudolf [1]). Älteste Wappenvorlagen: grünes Wachssiegel mit blossem Schilde des Vogtes Rudolf Oechsli vom Jahre 1487 mit der Legende: . . . Ochsli . . . . (Stiftsarchiv Einsiedeln Urkunde sig. I S 1 und A. T. M. 7. [2]) Gerichtsscheibe vom Jahre 1592 in der Stiftsbibliothek Einsiedeln (siehe Tafel V). Wappentafel in der Kirchhofkapelle aus der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts. Zum Unterschiede von Ochsner führen die Oechsli einen roten Ochsenkopf. Wappen: in Gold ein roter Ochsenkopf. Helmdecke: rotgelb. Helmzier: roter wachsender Ochse.

Outry. Bürgeraufnahme 1871 (Josef) Herkunft: Wasselnheim im Niederelsass, vielleicht Toulon? Ein Wappen konnte trotz verschiedener Nachforschungen nicht ausfindig gemacht werden. Es wurde als Wappen angenommen das silberne Symbol der Stadt Wasselnheim im Elsass, einen Rost, nachdem die Familie von dort herstammen soll. An die Einsiedler Einbürgerung mag ein schwarzrot geteilter Schild erinnern. Wappen: rot mit schwarzem Schildhaupt, unten silberner Rost. Helmdecke: rotschwarz. Helmzier: ein silberner Rost.

Petrig (-Peter). Bürger um 15.. (Johannes). Herkunft: unbekannt. Wappen nach M. Gyr, Einsiedler Wappenbuch von 1883, im Besitze des Hrn. M. Gyr. Wappen: von blau und rot geteilt, oben eine gestielte rote Rose, unten ein goldenes P. Helmdecke: rechts blaugolden, links rotgolden. Helmzier: wachsende Frauenfigur in geteilter, blauroter Kleidung, mit rotem Band in den Haaren, eine Rose in der Hand haltend.

Reimann (-Reinmann). In einer Urkunde vom 1. Mai 1384 im Staatsarchiv Zürich (sig. Töss, No. 347. R. E. 489) (Johann, Gertrud), Älteste Wappenvorlagen: Gerichtsscheibe vom Jahre 1592 in der Stiftsbibliothek Einsiedeln (siehe Tafel V). Buchzeichen des Abtes Plazidus Reimann [3]. Ein von Kilian gestochenes Wappenblatt in Steineggers Jdea vitae ac mortis S. Meinradi, Einsiedeln 1681. Wappenrelief an der Friedhofkapelle in Einsiedeln. Wappen: In Gold drei überstellte schwarze Rauten auf grünem Dreiberg (bisweilen die Rauten gold auf blau). Helmdecke: schwarzgelb. Helmzier: drei schwarze Rauten zwischen zwei schwarzgelben Hörnern auf grünem Dreiberg.

Ringli. Urbar von 1356. Wappen auf einem Grabstein Anfang des 19. Jahrhunderts auf dem Friedhof Einsiedeln. Wappen nach M. Gyr, Einsiedler Wappenbuch von 1883, im Besitze von Bezirksammann M. Gyr. Wappen: In rot auf grünem Dreiberg drei 2, 1 gestellte silberne Ringe. Seit 1883: In rot eine silberne, geschweifte Spitze, darin 2, 1 gestellte Ringe, 2 silbern, 1 rot. Helmdecke: rotweiss. Helmzier: rot bekleideter Mannesrumpf mit drei Ringen auf der Brust.

Ruhstaller (-von Rustal). Urbar von 1331 (Br. R. und Ulrich). Herkunft: Rustal bei Euthal. Älteste Wappenvorlage: Gerichtsscheibe von 1592 in der Stiftsbibliothek Einsiedeln (siehe Tafel V). Wappen: In blau ein brauner, oben

[1] Vermutlich stammen die Oechsli von einem gleichnamigen Geschlechte in Schaffhausen ab, im 15. Jahrhundert führte bereits die Familie nachweisbar diesen Namen.

[2] Abbildung bei P. Odilo Ringholz, Stiftsgeschichte I, S. 508.

[3] Abbildungen bei C. Benziger, Geschichte des Buchgewerbes in Einsiedeln, 1912, S. 139.

und unten eingehackter Stab, oben mit einem steigenden, silbernen Mond, unten mit einem silbernen Hufeisen belegt. Helmdecke: blauweiss. Helmzier: wachsende Mannsfigur, einen Schmid mit dem Hufeisen darstellend.

Schädler (-Schedler). Urbar von 1356 (Heinrich, Peter). Älteste Wappenvorlagen: Zeichnung nach einem Siegel mit einfachem Schilde des Vogtes Heinrich Schädler vom Jahre 1436 in dem Wappenbuch von Bezirksammann M. Gyr. Holzskulptur von 1646 in der Sammlung M. Gyr in Einsiedeln. Die Familie führte bisher irrtümlicherweise bald das Jützsche Wappen, bald das Wappen der Schädler von Muotathal. Wappen: in gelb ein schwarzes Z-förmiges Zeichen. Helmdecke: schwarzgold. Helmzier: ein aus grünem Blätterkranz hervorwachsender wilder Mann (Waldmann).

Schönbächler (-Schönnenbechler). Urbar von 1331 (Rudolf). Herkunft: Schönbächli im Willerzell. Älteste Wappenvorlage: Wappentafel in der Kirchhofkapelle Einsiedeln aus der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts. Wappen: In Silber ein blauer Balken, belegt mit einem silbernen Fisch, oben drei 1, 2 gestellte goldene Sterne, unten ein grüner Dreiberg. Helmdecke: blauweiss. Helmzier: gekrümmter silberner Fisch.

Späni Bürgeraufnahme 1747. Herkunft: Alpthal. Wappen nach M. Gyr, Einsiedler Wappenbuch von 1883, im Besitze von Bezirksammann Gyr. Wappen: In rot ein schwarzes Kreuz mit Ankerfuss, belegt mit einem gestürzten, goldenen Monde, begleitet von zwei goldenen Sternen. Helmdecke: rotgolden. Helmzier: aufrechtstehende entwurzelte Tanne.

Steinauer (-von Steinova). Urbar von 1331 (Arnold, Ber. H. R.). Herkunft: Steinau im Euthal. Älteste Wappenvorlage: Petschaft aus dem Ende des 18. Jahrhunderts, im Besitze von Hrn. Karl Steinauer in Einsiedeln. Wappen: In blau ein schwarzer Steinbock auf grünem Dreiberg, begleitet von 2 goldenen Sternen (bisweilen auch in rot drei goldene Sterne). Helmdecke: rechts blaugold, links schwarzgold. Helmzier: wachsender Steinbock aus schwarzgoldblauem Wulst.

Theiler. Bürgeraufnahme 15.. (Michael). Herkunft: Höfe. Älteste Wappenvorlage: Siegelabdruck vom Jahre ca. 1790 in der Siegelsammlung des Stiftsarchivs Einsiedeln. Wappen: in blau gekreuzt ein dreiblättriger, grüner Lindenzweig und ein goldener Schlüssel. Helmdecke: blaugelb. Helmzier: wachsender, blaugekleideter Arm mit goldenem Schlüssel.

Trinkler (Trinchler). Bürgeraufnahme um 1500 (Hans). Herkunft: Höfe. Älteste Wappenvorlage: gravierter Kelch aus dem Ende des 15. Jahrhunderts im Besitze des Stiftes Engelberg. Die Inschrift lautet: „Hans Trinchler zu Einsiedeln". Wappen: in gold ein schwarzes Linienquadrat, darin ein gleichschenkliges, schwarzes Kreuz. Helmdecke: schwarzgold. Helmzier: schwarzer Halbflug.

Weidmann. Urbar von 1356 (Cüni). Älteste Wappenvorlagen: Grünes Wachssiegel mit einfachem Schilde von Vogt Hans Weidmann von ca. 1540 mit der Legende: S. HANS .... IDMAN, im Besitze von Frau Notar Weid-



mann und M. Gyr, Wappentafel in der Friedhofkapelle Einsiedeln aus der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts. Wappen: In Gold ein schwarzes, schrägrechts gestelltes Weidmesser. Helmdecke: schwarzgelb. Helmzier: wachsender schwarzer Bär.

Wickart. Bürgeraufnahme 15.. Herkunft: Zug. Älteste Wappenvorlagen für die Einsiedler Wickart: Grüner Wachssiegelabdruck von ca. 1730 (von Ildephons Wickart), im Besitze von Frau Notar Weidmann. Zuger Wappenbuch von 1910, Zug 1910. Wappen: In rot auf grünem Dreiberg zwei einander entgegengestellte silberne Sensen, darüber ein silbernes Kreuz. Seit 1700: In rot auf grünem Dreiberg einander entgegengestellte silberne Sensen, dazwischen ein goldenes Hochkreuz. Darüber zwei goldene Sterne. Helmdecke: rechts rotsilbern, links rotgolden. Helmzier: wachsender Löwe auf goldrotsilbernem Wulst.

Wiser. Bürgeraufnahme um 1584 (Ulrich)[1]. Herkunft: Appenzell (?). Wappen nach M. Gyr, Einsiedler Wappenbuch von 1883, im Besitze von Bezirksammann M. Gyr. Wappen: Von rot und weiss geteilt, oben ein goldener Stern, unten ein schreitendes Wiesel auf grünem Dreiberg. Helmdecke: rotweiss. Helmzier: goldener Stern.

Wyss (-albus). Urbar von ca. 1230[2]. Wappenvorlage: Petschaft von ca. 1850 im Besitze von Frau Oberst H. Wyss. Wappen. Geviert, 1 und 4: in Gold eine blaue Lilie, 2 und 3: in blau ein goldener Stern. Helmdecke: gelbblau. Helmzier: wachsende, blaugelb gekleidete Mannsfigur ohne Kopfbedeckung, in der Linken den Stern haltend, in der Rechten die Lilie.

Zehnder. Urbar von 1331 (Johann, Rudolf, Guta). Herkunft: Brettingen, Gemeinde Menzingen, Kanton Zug[3]. Älteste Wappenvorlage: Wappentafel in der Friedhofkapelle Einsiedeln aus der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts. Zuger Wappenbuch von 1910, Zug 1910. Wappen: In rot von zwei goldenen Sternen begleitet eine goldene Garbe über grünem Dreiberg. Helmdecke: rotgolden. Helmzier: Garbe auf grünem Dreiberg.

Zingg. Urbar von 1431 (Hans)[4]. Herkunft: Hinderburg im Kanton Zug. Älteste Wappenvorlagen: Gerichtsscheibe von 1592 in der Stiftsbibliothek Einsiedeln (siehe Tafel V). Wappentafel in der Friedhofkapelle Einsiedeln aus der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts. Steinrelief an einem Grabstein von 1709. Farbige Kartuschen im Kloster Engelberg, von Abt Maurus Zingg herrührend, um 1760. Wappen: In Gold drei überstellte schwarze Zinken (Blasinstrument). Helmdecke: schwarzgelb. Helmzier: schwarzgold bekleideter Zinkenist.

---

[1] Vgl. Gerichtsbuch jnn der Waldstatt Einsidlen uff das 1581. Jar (Stiftsarchiv Einsiedeln, sig. A. PL 12, Bl. 13).

[2] Das Geschlecht ist mit Oberstdivisionär Heinrich Wyss 1910 ausgestorben. Unser Wappen ist dessen Petschaft nachgebildet. Über das erste Vorkommen des Geschlechtes vgl. Geschichtsfreund Bd. 19, S. 93 ff.

[3] Vgl. Urbar von 1331.

[4] Das Geschlecht ist um 1770 ausgestorben. Da es in der Waldstatt eine nicht unbedeutende Rolle gespielt hat, und das Wappen sich noch des öftern findet, haben wir dasselbe hier ebenfalls aufgenommen.

Les origines des sires de Faucigny.

A propos d'un livre récent,

par Maxime Reymond.

Le prince de Faucigny-Lucinge vient de publier un ouvrage important sur *la Maison de Faucigny*[1]. Ce livre est très intéressant par le sujet qu'il embrasse, soit l'origine des grandes familles féodales de Savoie, et par les questions qu'il soulève. Faute de documents établissant des filiations directes, il recherche la preuve de ces dernières dans la transmission des prénoms et dans celle des propriétés. Ce sont là des principes très justes, mais dont il ne faut pas outrer l'application.

Le prince de Faucigny dit, par exemple, qu'au fils aîné, on donnait le nom de l'aïeul paternel; au second, celui de l'aïeul maternel, et au troisième celui du père. Aux autres enfants, on donnait successivement et alternativement les noms des oncles paternels et maternels, puis ceux des grands oncles et des cousins. Le fils né après la mort de son père prenait son nom. En cas de décès d'un enfant, celui qui naissait immédiatement après prenait aussi son nom. Si une famille voulait donner à un fils le nom d'un saint, elle l'appliquaient à l'aîné, ce qui reculait d'une unité tout l'ordre des prénoms, etc.

C'est une théorie, mais nous devons dire qu'elle n'est pas acceptée, du moins avec une telle précision. MM. Depoin et Poupardin sont arrivés, notamment, à des conclusions très différentes. De fait, dans son livre même, M. le prince de Faucigny est loin de prouver l'application régulière de ce système, et l'on conçoit très bien qu'il en soit ainsi, car en tout temps les rapports d'amitié basés sur le voisinage et les alliances ont dû modifier l'ordre ordinaire. D'autre part, M. Depoin a présenté d'ingénieuses hypothèses sur le « nom de clergie » qui doivent retenir l'attention. Toutes ces observations sont de nature à diminuer l'importance du système qu'énonce le prince de Faucigny. Au surplus, comme nous ne connaissons que très rarement, dans le haut moyen âge, le nombre total des enfants, il sera toujours difficile d'affirmer ou de nier avec certitude la valeur d'une semblable théorie. Enfin, s'il s'agit de prénoms courants, il nous paraît singulièrement téméraire d'affirmer la parenté des gens qui les portent.

La possession des mêmes propriétés par une série de générations est certainement un indice généalogique beaucoup plus puissant. Mais ici encore ne faut-il rien exagérer. L'ordre ordinaire de transmission des biens est continuellement modifié, et l'a été de tout temps, par deux facteurs dont l'auteur ne tient pas suffisamment compte, les alliances et les cessions par dons, ventes ou échanges. Aussi, à notre avis, ce travail sur la *Maison de Faucigny* pèche-t-il à sa base par l'abus des systèmes, et nous ne pouvons admettre qu'avec de grandes réserves les conclusions du prince érudit.

---

[1] *Origines savoisiennes*, la *Maison de Faucigny*, par le Prince de Faucigny-Lucinge. Genève, édition Atar. Un vol. in-8°, de 118 pages. 1914.



On s'en rendra beaucoup mieux compte en examinant de près l'une ou l'autre des thèses de l'auteur. Prenons, par exemple, sa théorie des ancêtres de la maison de Faucigny. «Aymerard, dit-il, premier seigneur du Faucigny, connu jusqu'ici, était le frère de Louis, sire de Féterne. Tous deux étaient fils de Guy de Féterne, qui lui-même était fils de Guiffred, premier vicomte de Savoie, fils lui-même de l'empereur Louis l'Aveugle, roi de Provence, qui descendait de saint Engelbert et des rois de Kent.»

Retenons simplement de ceci la parenté des Féterne et des Faucigny. Le prince de Faucigny dresse à ce propos un tableau dont voici les données essentielles:

- Guy Ier, «duc» de Féterne (p. 42) viv. en 1039
  - Boson Ier avoué de St-Maurice 1036-39
  - Louis Ier de Féterne 1039 † av. 1049
    - Guy II de Féterne
    - Girard Ier de Balleyson
      - Girard II d'Alinge avoué 1090
        - Girard III d'Alinge avoué † av. 1138
    - Boson II
    - Louis de Tournon Conflans
    - Aymerard de Ravorée avoué d'Agaune 1049
  - Aymerard de Faucigny viv. 1025
    - Louis sire de Faucigny
      - Guillaume de Faucigny
      - Guy évêque de Genève
      - Amédée de Blonay avoué d'Agaune 1138
    - Gui de Lucinge
    - Otton avoué d'Agaune 1068
      - Aymerard abbé d'Abondance
      - N. d'Oron et Vevey

De preuves directes de cette parenté, il n'y en a pas. Le prince de Faucigny la déduit:

1° De l'alternance des prénoms.

2° De la transmission de l'avouerie d'Agaune.

Remarquons tout d'abord que les différents tableaux de l'auteur ne concordent pas toujours entre eux.

Ainsi, le grand tableau de la page 38 intercalaire ne correspond pas avec le petit tableau de la même page 38 où l'on ignore le nom du premier Balleyson ou Langin dont viendrait Girard II d'Alinge, et avec le tableau de la page 41 qui présente une situation encore différente.

Puis, l'indication d'un Aymerard de Ravorée, avoué de Saint-Maurice en 1049 et fils de Louis Ier de Féterne, est manifestement fausse. C'est une pure supposition que d'en faire la souche des Ravorée. Ensuite l'auteur ne sait pas bien s'il est avoué (p. 43) ou prévôt (p. 12). Il le trouve dans une charte des *Mon. Hist. Patr. Chart. II*, n° 45, où il s'agit d'une prestaire accordée par *Aunerardus abbacie Sancti Mauricii humilis minister*. La charte n'est datée que du mardi, jour des calendes d'août, qui pourrait en effet être celui de 1049. Mais l'un des témoins est *Gulielmus de Bair*, qui nous paraît être le même que le

Guillermus de Baix d'un acte du comte Amédée IV de Savoie (1138 environ [1]), contemporain d'un abbé Aymerard de Saint-Maurice d'un siècle postérieur à la date indiquée par le prince de Faucigny. Ce personnage doit donc être biffé de ce tableau, et alors le prénom caractéristique d'Aymerard disparaît de la lignée des Féterne.

En outre, il n'existe pas de Boson, avoué de Saint-Maurice en 1039. L'auteur se réfère (p. 37) à la susdite charte des *Monumenta* qui ne fait aucune allusion à ce Boson. Il est vrai que, le 13 octobre 1039 (ou 1038) l'abbé de Saint-Maurice Burcard accorde à Louis, fils de Guy, différents biens du consentement de son avoué, mais celui-ci se nomme Otton (*Mon. Hist. Patr., Chart. II* nº 105) et non Boson. Nous retrouvons le même personnage en 1051 et 1068, et il est vraisemblablement la souche de la maison de Blonay. Nous renvoyons pour ceci à ce que nous avons dit ici nous-mêmes dans nos *Hypothèses sur l'origine de la maison de Blonay* [2]. Supprimez ce Boson; c'est une nouvelle alternance de prénoms qui disparaît de la lignée des Féterne.

Et alors vous ne trouvez plus de commun entre les Féterne et les Faucigny que les prénoms très répandus de Louis et de Guy. Nous ne pouvons vraiment rien en conclure d'assuré.

Mais y a-t-il la transmission de l'avouerie d'Agaune? Non. Nous avons déjà dû éliminer le Boson de 1039 et l'Aymerard de 1049. Nous devons encore éliminer les deux Girard d'Alinge. En effet, le texte qu'invoque M. le prince de Faucigny (p. 37) montre simplement que ces Girard étaient *à Alinge* avoués de Saint-Maurice, mais non pas d'une manière générale pour l'ensemble des biens du couvent. L'*Autanelle* que Girard d'Alinge doit restituer vers 1038 à Saint-Maurice, ne nous paraît pas devoir être cherché dans la région de Salvan, mais c'est probablement le mont *Altanel* qu'un acte antérieur (p. 32) relatif aux Ravorée semble mettre dans la vallée d'Aulps. Au surplus, Amédée de Blonay est avoué de Saint-Maurice en 1080-1108, au temps de Girard d'Alinge.

Il ne reste plus en définitive, en fait d'avoués de Saint-Maurice assurés, qu'Otton et Amédée de Blonay, et nous avons dit, dans l'étude précitée, pourquoi nous pensons que celui-ci est fils de celui-là, et qu'Otton provient d'un Luithard, possessionné à Blonay avant l'an 1000 et apparenté aux seigneurs de Salins. Ajoutons que faire d'Aymerard, abbé d'Abondance, un fils d'Otton, est une supposition purement gratuite, et qu'en réalité on ne voit aucun Aymerard dans la lignée des Blonay.

Ce qui nous permet de déduire que les avoués de Saint-Maurice ne sont ni des Féterne ni des Faucigny, et que cet argument ne peut pas davantage être invoqué en faveur de leur parenté.

Le prince de Faucigny apporte encore une autre preuve, le fait que la reine Ermengarde de Bourgogne possédait en 1011 Conflans que l'on voit plus

[1] *Chartes sédunoises*, dans les Mémoires et documents de la Société d'histoire de la Suisse romande, t. XVIII, p. 359.

[2] *Archives héraldiques suisses*, 1910, page 131.



tard (en 1140) à une famille que l'auteur fait descendre des Féterne, et Grésy qui fut aux Faucigny (lesquels ne l'acquirent en réalité qu'à la fin du XIIe siècle par mariage). Le simple rapprochement des dates montre que l'argument n'a pas grande valeur. Nous ne voulons pas entrer ici dans l'étude, qui mériterait d'ailleurs d'être faite minutieusement, de la destinée des biens d'Ermengarde et de sa propre personnalité. Nous admettrions volontiers un rapport de parenté entre cette reine et les Faucigny, mais quant à préciser avec l'auteur qu'elle était la cousine germaine de Louis de Féterne et d'Aymerard de Faucigny, nous ne le pouvons vraiment pas.

Aussi, si nous pouvons considérer la *Maison de Faucigny* comme une contribution intéressante à l'étude des origines savoisiennes, nous ne saurions admettre que ce travail ait résolu les problèmes posés.

Armoiries du diocèse et des évêques de Genève dès 1500,

par A. Gavard.

(Suite).

Louis de Rye, 1544-50.

Pierre de la Baume avait obtenu pour coadjuteur son neveu, Louis de Rye. Les bulles accordées par Paul III sont du 6 juillet 1543.

L'administration de cet évêque nous est peu connue. Il appartenait à une famille de la Franche-Comté et avait accompagné son oncle, l'évêque de Genève, dans ses pérégrinations [1]. Il connaissait donc parfaitement l'état du diocèse et son titre d'abbé de St-Claude et d'Acey, lui permettait de tenir son rang malgré la perte des revenus de son évêché.



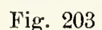


Fig. 203



Fig. 204

Le chapitre de St-Pierre de Genève, installé à Annecy, choisit, à la nouvelle de la mort de P. de la Baume, François de Luxembourg, vicomte de Martigues. On ignorait la provision obtenue par Louis de Rye. Mais le conflit ne fut pas de longue durée: le pape confirma bien vite la nomination déjà faite.

Les armes de la noble maison de Rye sont: *d'azur à l'aigle éployé d'or.* On les retrouve avec les insignes épiscopaux sur un curieux jeton de 1547 [2].

---

[1] Simon de Rye, baron de Balançon, avait épousé Jeanne de la Baume, sœur de l'évêque de Genève. Jeanne de la Baume mourut en 1517. Sur son épitaphe, à Dôle, on lisait qu'elle fut 6 fois mère d'enfants jumeaux (Guichenon). Louis de Rye était le 5e fils. — Rye, commune du canton de Chemin (Jura).

[2] *Jetons inédits de Savoie. Congrès de Thonon,* 1887, p. 344. Communication de M. L. Demole.

Comptant sur le secours de Charles-Quint, Louis de Rye espéra un moment rentrer à Genève. Au droit (fig. 204) on lit: *Ludovicus de Rye episcopus Gebennensis,* avec les armes de la famille de sa mère, soit de la Baume surmontée d'une couronne. Au revers (fig. 203) les armes des de Rye avec la légende: *Non cras quod hodie, 1547:* Demain ne ressemble pas a aujourd'hui. Il y a beau temps qu'on est en usage de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Louis de Rye mourut le 25 août 1550. Il fut inhumé dans la chapelle des seigneurs de Balançon, auprès de l'église paroissiale de Thervay [1] et son cœur porté à N.-D. d'Acey.

Philibert de Rye, 1550-56.

L'évêché de Genève passa entre les mains de Philibert de Rye, déjà coadjuteur de son frère. Pas plus que ses deux prédécesseurs le nouvel évêque ne rentra dans sa ville épiscopale. Il fit administrer son diocèse par des mandataires, en particulier par l'évêque Guillaume Furbit, qui, en 1554, visite la plus grande partie des paroisses.

Philibert de Rye résidait dans son monastère d'Acey, dont il était commendataire, ainsi que de St-Claude et d'Auberive.

Il mourut au château de la Tour du May, dépendant de l'abbaye de St-Claude, en 1556, et fut inhumé dans l'église de St-Christophe [2].

Blavignac nous dit que ses armes sont les mêmes que celles de son frère: *d'azur à l'aigle éployé d'or.* Le sceau (fig. 205) que nous reproduisons semble l'indiquer, du moins pour Philibert de Rye, alors qu'il était abbé de St-Claude. La légende porte: *S. Rev. Patris Ludovici de Rye abb. Monasterii Sci. Eugen. Juren.* (St-Oyend du Jura, actuellement St-Claude). Ce document sigillographique est appendu à un parchemin de 1544 [3].

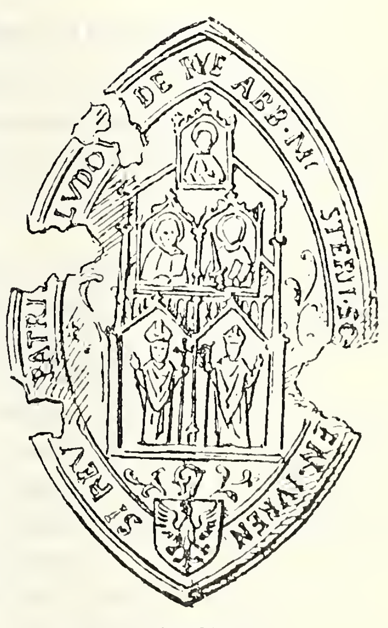


Fig. 205

François de Bachod, 1556-68.

François Bachod ou de Bachod naquit en 1501, à Varey en Bugey. Docteur en droit, dataire du pape Paul IV, il fut pourvu de l'évêché de Genève, par bulles du 27 juin 1556. Nonce auprès de la cour de Turin, il ne résida guère dans son diocèse. Malgré ses fonctions diplomatiques, il eut l'honneur d'assister aux dernières sessions du Concile de Trente et d'apposer sa signature au bas

---

[1] Arrondissement de Dôle (Jura).
[2] *Histoire de l'abbaye et de la terre de St-Claude,* par D. P. Benoît, II, p. 293.
[3] Ibid., p. 323.





Fig. 206

des Décrets (1562-63). Il mourut à Turin, le 1er juin 1568. Son tombeau se voit encore à la cathédrale de St-Jean [1].

Il avait été créé chevalier et comte palatin par Charles-Quint, le 8 août 1542 [2], quand il n'était pas encore d'église.

Ses armes étaient: *d'azur à une montagne à trois coupeaux d'or surmontée d'une étoile à six rais de même en chef, accostée de deux croisettes d'argent* (fig. 206).

Guichenon [3] donne Fr. de Bachod comme ayant commencé l'élévation de la famille des Bachod, seigneurs de la Verdatière et de St-Denys de Chausson. Notre évêque était abbé de St-Rambert (1538) et d'Ambronay (1555).

Ange Justiniani, 1568-79.

A la mort de François de Bachod, qui avait été nommé par Henri II, Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, avait repris possession de ses états héréditaires et ce fut lui qui proposa, comme évêque de Genève, le franciscain Angelo Justiniani. Les bulles de nomination sont du 13 octobre 1568, sous le pontificat de St-Pie V.

Né à Gênes, en 1520, d'une famille d'origine grecque [4], A. Justiniani de Garibaldi, fut un théologien habile. Représentant de son ordre, l'Observance de St-François d'Assise, il assista au Concile de Trente en 1562 et 1563. Il avait pris part au célèbre Colloque de Poissy (1561).

Nommé évêque de Genève, il conserva sur son sceau le titre de *Frater* (F.) qui lui rappelait sa famille religieuse. Ses armes sont: *d'azur au château gibelin à trois tours d'argent au chef d'or à l'aigle éployé de sable à deux têtes, becqué, lampassé, membré et diadémé de gueules.*

Ces armes données par Blavignac subissent une variante sur le sceau (fig. 207) où l'aigle est issant et n'a qu'une tête [5].

Fig. 207

Cet évêque fut le premier qui se fixa définitivement à Annecy. Son prédécesseur de Bachod y avait fait pourtant quelques séjours. En 1571, l'évêque Justiniani promulgua les Décrets du Concile de Trente à Annecy.

En 1578, il permuta son évêché avec Claude de Granier, prieur de Talloires. Il séjourna dans ce monastère quelques années, vainement employées à réaliser divers projets de réforme. Ayant cédé son bénéfice, en 1590, à Jacques de Savoie, il se retira à Gênes où il mourut le 22 février 1596.

---

[1] L'inscription reproduite par Fleury, *Histoire de l'Eglise de Genève*, II, p. 100, fait surtout mention de sa belle carrière diplomatique.

[2] Besson, p. 67.

[3] Guichenon, *Histoire de la Bresse et du Bugey*, Continuation de la IIIe p., p. 15.

[4] Fleury, *Eglise de Genève*, II, p. 120.

[5] Sceau reproduit d'après la *Sigillographie de la Savoie*.

Claude de Granier, 1579-1602.

La nomination de l'évêque A. Justiniani au siège de Genève avait déjà affirmé le droit du duc de Savoie à la présentation des titulaires. En 1579, la promotion du nouvel évêque semble avoir consacré ce droit. Désormais les antiques usages semblent abolis: le duc exerce ouvertement le droit de patronage ou de présentation pour ce siège épiscopal.

L'élu, Claude de Granier, était fils de Bernardin de Granier, maître d'hôtel de Jacques de Savoie, duc de Nemours. Son père, de noblesse récente, avait acheté la seigneurie du Noyer, à Conflens, et sa mère, Dlle Antoinette du Châtelard avait apporté aux de Grenier le fief du Châtelard, à Yenne (Savoie). Claude était né en 1548, à Yenne, qui dépendait alors du diocèse de Belley. Il entra au monastère bénédictin de Talloires, en devint prieur, et permuta son bénéfice avec Ange Justiniani en 1578, ainsi que nous l'avons dit. Il fut sacré évêque de Genève vers la fin de 1579.

Ses armes sont de *sinople à trois croix trèflée, au pied fiché d'argent* (fig. 208). Selon une version, que le comte de Foras dit inexacte, le champ serait de *sable*[1].

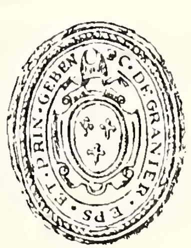


Fig. 208

Il fut grand évêque par son esprit de foi, son zèle pour la discipline ecclésiastique. Ce fut sous son épiscopat que le Chablais et le bailliage de Ternier et Gaillard revinrent au catholicisme, grâce au dévouement apostolique du prévôt François de Sales, qui allait lui succéder. Dès 1599 il l'avait choisi comme son coadjuteur.

Claude de Granier mourut, le 17 septembre 1602, au château de Polinge (Reignier, H. Savoie) et fut inhumé le 19 à Annecy, dans l'église St-François, la cathédrale actuelle[2]. Il porta jusqu'à sa mort le froc noir du bénédictin; mais rien dans ses armes ne rappelle sa famille religieuse.

St-François de Sales, 1602-22.

En devenant évêque de Genève, le prévôt de Sales prit les armes de sa famille, qui sont: *d'azur à deux fasces d'or surfascées de gueules accompagnées d'un croissant d'or en chef et de deux étoiles de même, l'une en cœur et l'autre en pointe* (fig. 209). La devise de sa maison était: *Ny plus ny moins,* l'évêque prit: *Nunquam excidet.* Nous donnons son grand sceau (fig. 210).

Nous signalons aussi, d'après la *Sigillographie de la Savoie,* un petit sceau, à forme étrange, aux armes des de Sales, employé par le saint (fig. 211) et un autre avec les insignes épiscopaux et la légende, comme sur le grand sceau: *Franciscus de Sales episcopus et princeps Gebennensis* (fig. 212).

---

[1] *Armorial,* III, p. 140.

[2] La vie de cette évêque à été écrite par le P. Boniface Constantin, S. J., Lyon, 1640 — C'est le premier évêque de notre série qui ait eu un biographe.



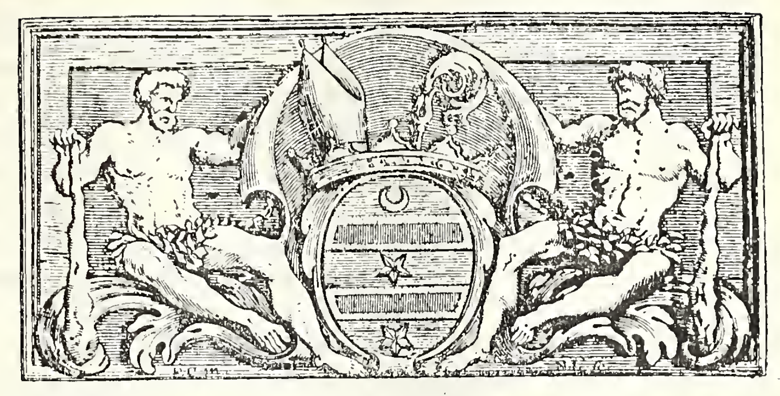


Fig. 209
Armoiries de St-François de Sales, évêque et prince de Genève.
Tiré de la «Vie de Saint-François de Sales» par Mgr Henry de Maupas du Tour. Paris 1657.

St-François de Sales naquit à Thorens, au château de Sales, le 21 août 1567. Doué d'un excellent naturel et des plus heureuses aptitudes, il se distingua dans ses études à La Roche, à Annecy, comme plus tard à Paris et à Padoue.

Son nom évoque le souvenir de la conversion du Chablais, que le généreux missionnaire entreprit en 1594 et rappelle les ouvrages dûs à sa plume de théologien et d'écrivain ascétique: *Introduction à la vie dévote, Traité de l'amour de Dieu* ..... Avec le président Favre, il établit à Annecy l'*Académie Florimontane,* en lui donnant pour devise: *Flores fructusque perennes* (1606).

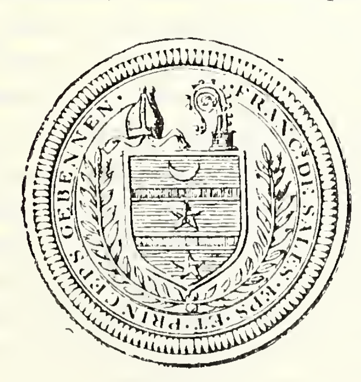


Fig. 210

En 1610, il fut, avec St-Jeanne de Chantal, le fondateur d'une congrégation de religieuses célèbre, la Visitation, dont il put voir, avant de mourir, le rapide développement.

Orateur distingué, attirant les âmes par le renom de sa sainteté, non moins que par le charme de sa parole, «Monsieur de Genève», comme on l'appelait, fut avidement recherché à Paris, à Turin, à Lyon, à Dijon, à Chambéry, à Grenoble, à Avignon, à Orléans ... Mais il ne montra pas plus d'empressement à parler devant ces auditoires choisis que dans les pauvres églises de son diocèse.

Il mourut à Lyon le 28 décembre 1622. Il fut béatifié par Alexandre VII, le 28 décembre 1661, et canonisé par le même souverain pontife, le 19 avril 1665. En 1877, il était déclaré Docteur de l'Eglise universelle.

Dans la belle et savante édition des *Œuvres* de St-François de Sales, qui paraît actuellement à Annecy, les Lettres forment peut être la partie la plus intéressante de cette immense publication, qui compte déjà 19 vol., grand in-8°. Car c'est là que le saint évêque, qui fut si aimé de son temps, et dont les conseils et les doctrines étaient hautement appréciés, semble encore parler plus intimement à ses lecteurs et les fortifier de ses salutaires enseignements.

Apprenant un jour que le pape Léon XI songeait à le nommer cardinal, il répondit à l'ami qui lui faisait part de ce projet: «Je prie Dieu qu'il éloigne de moi cette dignité. Je désire que ma robe soit teinte, non de la pourpre romaine, mais de mon propre sang pour la conversion de Genève.»


Fig. 211

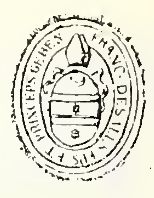


Fig. 212

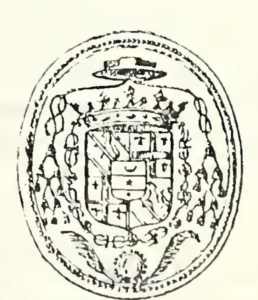
Comme tous ses prédécesseurs et aussi ses successeurs jusqu'à la Révolution, St-François prenait le titre de *prince de Genève*. Or l'on sait qu'en 1613 il fut, comme prince du St-Empire, convoqué à la diète. L'on possède la lettre latine qu'il écrivit le 9 mai 1613 à l'empereur Mathias, pour s'excuser de ne pouvoir, à cause de la modicité de ses revenus actuels, répondre à l'appel qui lui était adressé [1].

Les chroniqueurs nous ont conservé ce piquant détail. Le messager, pour se conformer à l'ancien usage et protester contre l'expulsion de l'évêque, avait ordre de mettre pied à terre à Genève, devant le palais épiscopal, et de demander à parler à l'évêque en personne, de la part de sa Majesté impériale [2].

Jean-François de Sales, 1623-35.

Jean-François de Sales fut donné comme coadjuteur à son frère et sacré, avec le titre d'évêque de Chalcédoine, à Turin, le 17 janvier 1621. Il était né à Thorens en 1578.

Au lieu de prendre ses armes de famille simples, comme l'avait fait son frère, il porta des armoiries très compliquées, comme on peut le voir par le sceau que nous reproduisons (fig. 213) et qui sont: *au 1er et 4e de sable au lion d'or, armé, lampassé et couronné d'azur,* qui est de Sionnaz, *le dit lion entrelacé dans trois bandes d'argent* des Vallières; *aux 2e et 3e d'argent à la croix de sable cantonnée de quatre fleurs de lys de gueules,* armes des Richard de La Thuile et sur le tout, en abyme, *les armes de Sales* (voir aussi fig. 214). L'écu est entouré du cordon de l'ordre de l'Annonciade dont l'évêque était chancelier [3].


Fig. 213

D'un caractère austère et d'un vertu héroïque, Jean-François de Sales se dévoua tout entier à son diocèse, particulièrement pendant la peste de 1630.

[1] *Œuvres,* XVIe, p. 3.

[2] *Vie de St-Fr. de Sales,* par Hamon, édition de 1909, I, p. 148. — L'évêque fut aussi convoqué, avec les autres princes de l'empire, à la diète de Ratisbonne, en 1615. Le récépissé qu'il délivra au porteur du message, Georges Scheyffer, a été conservé (*Œuvres,* XVI, p. 3, note).

[3] Ce sceau, dont M. Jh. Serand, sous-archiviste à Annecy, a bien voulu nous communiquer une excellente empreinte, a été reproduit aussi dans la *Sigillographie de la Savoie.* La figure ci-dessus est au 8/9 de la réalité. — Pour l'intelligence de ce blason, il suffit de se reporter à la généalogie de notre évêque. Sa mère était une de Sionnaz; Vallières et La Thuile, des fiefs de cette famille. (Cf. Généalogie, fin du 1er vol. *Vie de St François de Sales,* par Hamon, édit. 1909, Lecoffre, Paris).

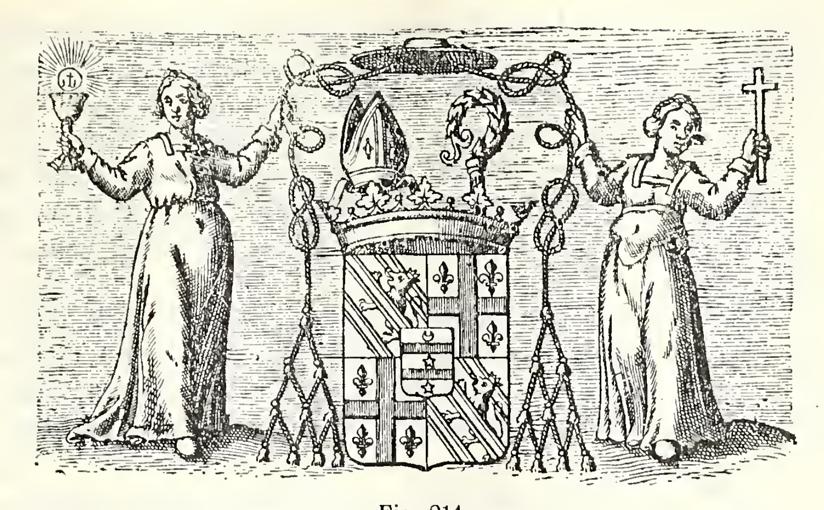


Fig. 214
Armoiries de St-François de Sales, évêque et prince de Genève.
Tiré de: «Les vrays entretiens spirituels du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève». Lyon 1632.

Sans retracer la douceur de son frère, il sut toujours montrer son zèle et sa charité, en visitant toutes les paroisses et en ne négligeant rien de ses devoirs épiscopaux.

Jean-François de Sales mourut le 8 juin 1635.

Les deux prélats qui s'étaient succédé sur le siège de Genève avaient attiré l'attention sur leur neveu Charles-Auguste de Sales, prévôt de la cathédrale. Le conseil de ville d'Annecy, le 18 juillet 1635, adressa une demande au duc de Savoie pour l'obtenir comme évêque. La démarche fut sans effet. On craignait sans doute, en haut lieu, de paraître inféoder cet évêché à la famille de Sales.

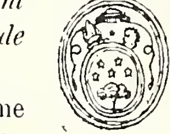
Juste Guérin, 1639-45.

La nomination du barnabite Dom Juste Guérin mit fin aux contentions d'ordre divers qui suivirent la mort de Jean-François de Sales. Le nouvel évêque n'était pas un inconnu à Annecy, où il avait résidé assez longtemps, au collège chapuisien, du temps de StFrançois de Sales. De plus, en travaillant activement à la cause de la béatification du grand évêque savoyard, il s'était fait apprécier de plus en plus à la cour de Turin, ainsi qu'à Rome. Tout récemment il avait été le prêtre choisi pour assister à ses derniers moments le duc Victor-Amédée Ier, mort à Verceil, le 7 octobre 1637. Après avoir refusé l'évêché de Mondovi et l'archevêché de Turin, l'humble religieux se vit en 1639, obligé d'accepter l'évêché de Genève, sur l'ordre exprès d'Urbain VIII.

Né à Tramoy en Bugey, en 1578, alors que ce pays faisait partie des états du duc de Savoie, Balthazard Guérin, plus connu sous son nom de religion, Dom Juste, arrivait à l'épiscopat à un âge déjà avancé, 61 ans. S'il ne put visiter son diocèse, il l'édifia par ses vertus et en particulier par son esprit de pauvreté et la pratique des austérités régulières. Il s'occupa très activement de la fon-

dation d'un séminaire. Dès l'année 1640, il appelait des Lazaristes à Annecy, et, grâce au zèle de St-Vincent de Paul et au concours généreux du commandant de Sillery, il put, en conformité des prescriptions du Concile de Trente, doter son diocèse d'un vrai grand séminaire, qui devint ainsi, par ordre de date, le premier établissement de ce genre en France[1].

Les armes de Juste Guérin sont d'après Blavignac: *d'argent à l'arbre de sinople terrassé de même, au chef d'azur chargé de cinq étoiles d'or.*


Fig. 215

Dans un petit sceau (fig. 215) que nous reproduisons[2], comme dans les armes que nous venons de décrire, rien ne rappelle la congrégation des Barnabites ou des Clercs réguliers de St-Paul, à laquelle le prélat appartenait. Du reste, ce sceau assez sommaire n'a pas de chef sur l'écu.

Ce pieux évêque mourut à Rumilly, le 3 novembre 1645, au Couvent des Capucins de cette ville, où il s'était retiré depuis quelques années. Deux ans auparavant, Charles-Auguste de Sales lui avait été donné comme coadjuteur avec future succession. Ainsi, ce qui, en 1635, semblait impossible, devint une réalité en 1645[3].

Charles-Auguste de Sales, 1645-60.

Charles-Auguste de Sales était né le 1er janvier 1606, de Louis de Sales, frère du Bienheureux, et de Claudine-Philiberte de Pingon. Prévôt du chapitre de St-Pierre, doyen de N.-D. d'Annecy, vicaire général, il était, par ses vertus et sa science, non moins que par le renom de ses oncles, désigné pour l'épiscopat. En 1635, pendant que le Conseil de Ville d'Annecy écrivait à S. A. R. pour le demander comme évêque, Charles-Auguste se retirait à l'ermitage des Voirons, afin d'y mener dans le solitude et l'oubli la vie du plus humble religieux. Mais il fut tiré de sa cellule par son parent, Mgr de Chevron de Villette, archevêque de Tarentaise, qui, l'année suivante, le choisit comme son vicaire général et lui confia la charge d'official.

Nommé coadjuteur avec future succession de l'évêque Juste Guérin dès le mois d'août 1643, il fut sacré à Annecy, dans l'église St-Dominique, le 14 mai 1645, avec le titre d'évêque d'Hébron, et, peu de mois après, comme nous l'avons vu, il devenait évêque de Genève.

Parmi les nombreux ouvrages publiés ou restés manuscrits de Charles-Auguste, il faut citer la *Vie de Bienheureux François de Sales,* évêque et prince de Genève, 1634. Nul biographe du Saint n'a pu surpasser la grâce et l'intérêt des détails. *Le pourpris historique de la maison de Sales,* 1659, est un livre lourd, bizarre et d'une critique aventureuse quand il s'agit de l'antiquité, mais pourtant non dénué de valeur historique pour les faits contemporains. Notre annaliste

---

[1] Mercier, p. 269.
[2] *Sigillographie de la Savoie.*
[3] P. Arpaud, *Vie de Dom Juste Guérin,* passim.



avait en outre recueilli tous les titres anciens qu'il avait pu découvrir, afin d'écrire l'histoire du pays. Ne pouvant utiliser ces documents, il en fit passer des copies à Samuel Guichenon, son ami, qui s'en servit pour ses savantes publications sur la Bresse, le Bugey, la Savoie[1].

Cet évêque avait les mêmes armoiries que son oncle Saint François de Sales, moins la devise[2]. Il portait donc *d'azur à deux fasces d'or, surfascées de gueules, accompagnées d'un croissant d'or en chef et de deux étoiles de même, l'une en cœur et l'autre en pointe.*

Malgré nos recherches nous n'avons pu découvrir un sceau avec ces armes, ni un imprimé les reproduisant.

Charles-Auguste mourut le 8 février 1660. Il fut un évêque actif et laborieux. Prédicateur disert, il eut un réel succès dans bien des circonstances solennelles.

Jean d'Arenthon d'Alex, 1661-95.

Jean d'Arenthon d'Alex vit le jour au château d'Alex en Genevois[3], le 29 septembre 1620. Il était fils de noble Jacques d'Arenthon et de Jeanne-Françoise du Maney. Après avoir étudié à Annecy chez les Barnabites, il suivit les cours de théologie en Sorbonne. Prêtre en 1644, il fut nommé curé de Chevry dans le pays de Gex, où il se distingua bien vite par son zèle et sa piété. Honoré de la confiance de Madame Royale, Christine de France, duchesse de Savoie, il fut appelé au siège de Genève, malgré les intrigues suscitées par les partisans de Joseph de Sales, frère consanguin de l'évêque défunt.

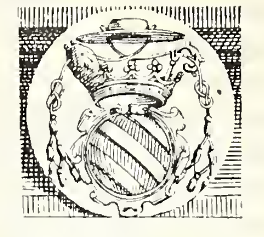
Sacré à Turin, le 9 octobre 1661, il prit bien vite en mains l'administration de son diocèse et pendant trente-cinq ans se montra, par son activité, sa prudence, un digne successeur de StFrançois de Sales. Il fit construire le Grand-Séminaire encore existant aujourd'hui à Annecy, y installa définitivement les Lazaristes, qui étaient déjà établis dans cette ville depuis l'épiscopat de Juste Guérin. Mgr d'Arenthon d'Alex réorganisa le culte catholique dans le pays de Gex, après entente avec Louis XIV, et se montra, sa vie durant, plein de vigilance contre les doctrines nouvelles. Le Quiétisme, dans la personne de Mme Guyon, trouva chez lui l'adversaire irréductible qu'avaient déjà connu Nicole et quelques Jansénistes de marque.

L'évêque, plus que septuagénaire, recommençait pour la quatrième fois la visite de son vaste diocèse, lorsque, le 4 juillet 1695, il mourut à Abondance, paroisse qui justement avait été visitée la première, au début de son épiscopat, le 23 8bre 1662.

La vie de Messire Jean d'Arenthon d'Alex, évêque et prince de Genève, a été écrite par Dom Innocent Le Masson, Général des Chartreux (Lyon, 1697).

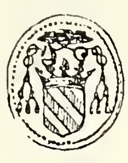
---

[1] Grillet, *Dict. hist.* III, p. 321.
[2] Mugnier, p. 105.
[3] Commune à 13 kil. d'Annecy, à l'entrée de la vallée de Thônes.


Fig. 216

Jean d'Arenthon avait pris les armes de sa famille, qui avait un *écu bandé de six pièces, argent et gueules.* Il y ajouta les insignes épiscopaux (fig. 216).

Cette première gravure se voit au bas de son portrait dans la *Vie* dont nous venons de parler. Voici un spécimen du sceau employé par cet évêque: ce sont les mêmes armes, mais la forme de l'écu est différente (fig. 217).


Fig. 217

Nous avons déjà vu, plus haut, que St-François de Sales fut, comme prince de l'empire convoqué à la diète en 1613 et 1615. L'histoire nous a conservé aussi le souvenir du mandat donné par Mgr d'Arenthon à Charles-Félix Mallet, plénipotentiaire du duc de Savoie, pour le représenter à la diète de Ratisbonne à titre de prince de Genève, en 1664 [1].

Michel-Gabriel de Rossillon de Bernex, 1697-1734.

Ce prélat naquit le 16 novembre 1657, à Châteaublanc, à une lieue de Genève, de Charles-Amédée, comte de Rossillon, marquis de Bernex, et d'Hélène de la Palud. Entré en 1671 chez les chanoines réguliers de St-Antoine, au diocèse de Vienne, il devint vicaire général de son ordre en Piémont, en Lombardie et en Catalogne.

Sur la fin de 1696 le duc de Savoie, Victor-Amédée II, lui offrit l'évêché d'Aoste. L'année suivante, il le nommait à l'évêché de Genève, vacant, il est vrai, depuis deux ans, mais qu'il n'avait pu pourvoir à cause de l'occupation française. Le pape Innocent XII lui accorda ses bulles, le 26 août 1697, et, le 6 octobre, le nouvel évêque était sacré à Turin.

Pendant son long épiscopat Mgr de Bernex fut le témoin attristé de bien des fléaux: guerre de la Succession d'Espagne, qui faillit amener le pillage de la ville d'Annecy (1703), occupée par les Français, disette (1699 et 1709), inondations (1701). Pendant les calamités publiques l'évêque fut, à l'exemple de ses prédécesseurs, le conseiller de ses diocésains et leur généreux bienfaiteur. En 1713, il refusa le riche archevêché de Tarentaise que lui offrait Victor-Amédée.

A la prière de Mme de Warens, il introduisit au Séminaire d'Annecy J.-J. Rousseau (1726) et, malgré tout, ce singulier néophyte sut toujours parler avec respect et reconnaissance de l'évêque de Genève [2].


Fig. 218

Mgr de Bernex mourut le 23 avril 1734, laissant une mémoire vénérée et le renom d'un grand évêque.

Les armes de la noble et ancienne famille de Rossillon de Bernex sont simplement: *de sable à la croix d'argent.* Notre évêque les adopta, ainsi qu'on le voit par le sceau (fig. 218) et par le frontispice du *Rituale Romanorum,* im-

---

[1] Mugnier, p. 115.
[2] J.-J. Rousseau, *Confessions,* liv. XII.

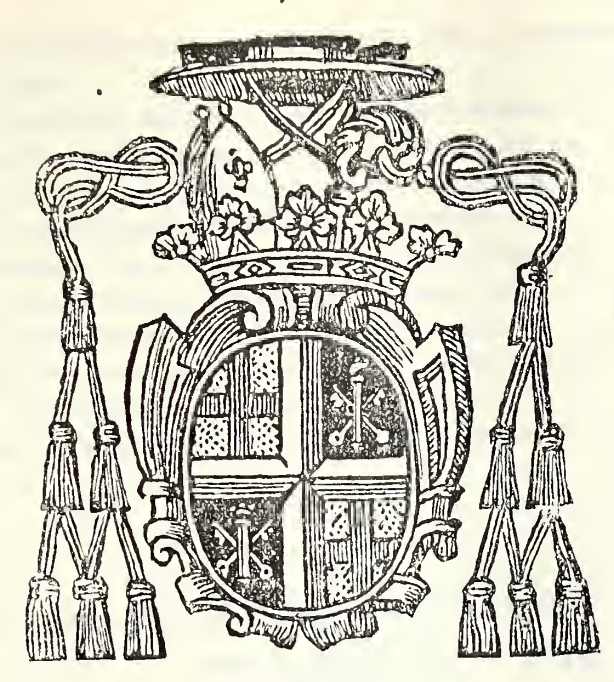


Fig. 219
Armoiries de Mgr de Bernex, évêque et prince de Genève.

primé à Annecy, chez la Vve Fontaine, en 1733. Mais il avait aussi un *écu écartelé par une croix d'argent et portant au 1er et 4e d'or à la croix de gueules, et au 2e et 3e de sable à deux clefs d'argent en sautoir, chargées d'une colonne en pal du même* (fig. 219). Ces dernières armoiries sont tirées d'un placard de 1707, par lequel l'évêque publiait le jubilé accordé par le pape Clément XI.

Les clefs en sautoir sont-elles un rappel des armoiries de l'église de Genève? Nous n'oserions le dire : car elles sont d'argent et chargées d'une colonne en pal. Blavignac donne la devise : *In te spes mea Deus* comme celle de Mgr de Rossillon [1]. Elle ne figure sur aucun des documents que nous avons examinés et dont deux reproductions sont sous les yeux du lecteur.

Joseph-Nicolas Deschamps de Chaumont, 1741-63.

Après une vacance de près de sept années, dûe à plusieurs causes, mais principalement au désaccord qui s'éleva entre le roi de Sardaigne et la Cour de Rome, Joseph-Nicolas Deschamps de Chaumont, abbé de Chézery et prieur de St-Béron, fut nommé, le 22 février 1741, à l'évêché de Genève. Ce fut un premier résultat du Concordat conclu entre Benoît XIV et Charles-Emmanuel III. L'élu était né à Chambéry, le 17 mai 1701, et fut sacré à Turin, le 23 mai 1741.

Ce prélat, maladif et peu apte à parcourir un diocèse montagneux, est beaucoup moins connu que ceux qui occupèrent le siège de Genève au XVIIe et au XVIIIe siècle. Il vécut dans un temps, où le pouvoir civil exerçait, sous prétexte de protection, une ingérance plus qu'exagérée dans les affaires ecclésiastiques. Le ministre marquis d'Ormea semble avoir poussé le système à l'extrême dans les Etats sardes.

De 1742 à 1749, la Savoie tout entière fut détenue par les Espagnols, triste période d'exactions militaires, qui ruina le pays, et plus d'une fois l'évêque et son clergé durent opposer une ferme résistance aux prétentions de l'armée d'occupation.

---

[1] *Armorial Gén.* p. 275. — Mugnier, p. 226.

Mgr de Chaumont mourut le 2 août 1763, «regretté des pauvres dont il était le père» [1].

Ses armoiries étaient: *d'azur à trois bourdons de pèlerin d'or, posés en pal et rangés en fasce, chargés d'une coquille de gueules* (fig. 220). Sa famille, originaire du Beaujolais, n'était pas de noblesse ancienne. Nicolas Deschamps, grand-père de l'évêque, vint s'établir en Savoie, fut nommé, en 1658, maître auditeur à la Chambre des Comptes à Chambéry et acheta des terres nobles. Son fils, Marc-Louis, sera marquis de Chaumont (*Armorial,* A. de Foras, II, p. 266) et son petit-fils, évêque et prince de Genève.



Fig. 220

[à suivre].

Das Siegel des Bischofs von Lausanne: Johan Münch von Landskron, † 1410,

von W. R. Staehelin.

Bischof Johans (Haman) von Lausanne entstammte dem Geschlechte der Münch, das in Basel im Dienste des Bischofs gross geworden war, der Hochkirche Gut und Glieder und drei Bischöfe gab. Die Münch waren nicht nur in Basel die erste Familie; ihr Name war im deutschen Reiche wie in Frankreich und jenseits der Berge wohl bekannt und gefürchtet, und man schrieb ihnen besondere Vorrechte zu: es habe „usser besonderer verordnung der alten kaiser vier adelsgeschlecht im reich gehapt, die sich usser denen reichsstetten geschriben, als namlich die Bayr von Poparten, die Kammerer von Worms, die Münch von Basel und die Beger von Strassburg. Dise vier geschlechter haben ain solche freihait gehapt, so ein römischer kaiser über die berg zeucht, die kaiserliche crona zu Rom zu erholen, so er dan uf die Tiberbruck kompt, da er ritter schlecht, do last man disen vier geschlechtern am ersten ruefen und, so deren ainer oder mehr da ist, sollen die zu ritter von ersten geschlagen werden" [2]. Im Jahre 1269 hingen die Ritter Schaler und Münch in der Heiliggrabkirche von Jerusalem ihre Schilde als Votivzeichen auf [3]. Ritter Heinrich Münch von Landskron nahm an der Seite des blinden Böhmenkönigs Johan, vielleicht im Gefolge des Herzogs Raoul von Lothringen, dessen Mann er mit seinem Bruder Burkhart kurz vorher geworden, teil an der gewaltigen Schlacht bei Crécy und fand mit ihm ein rühmliches Ende 1346 VIII. 26. Burkhart Münch von Landskron folgte, wie zahlreiche andere Basler, dem Prinzen von Burgund

[1] Reg. paroissiaux d'Annecy.
[2] Zimmerische Chronik, hgg. v. K. A. Barack I (Bibl. d. lit. Vereins in Stuttgart XCI) 249.
[3] E. Major, Basel (Stätten der Kultur, Band 28) 29.



nach Nikopolis und fiel in der grossen Türkenschlacht daselbst 1396 IX. 28.[1] König Karl IV., dem Sohne König Johans, dient zuerst Götzman Münch und wird wiederholt belohnt, Konrad Münch bringt der Stadt Bern 1348 an des Königs Statt die Bestätigung ihrer Privilegien und nimmt zu des Reichs Handen ihre Huldigung entgegen; namentlich aber Burchart Münch erscheint im Besitze der vollen Gunst und Neigung Karls, ist wiederholt in seiner Nähe zu treffen, heisst sein Vertrauter, sein Rat und Hausgenosse, wird durch ihn begabt und ausgezeichnet mit dem Schultheissenamt zu Solothurn, dem Schultheissenamt zu Kolmar, der Hauptmannschaft im Wallis, der Reichsvogtei zu Basel. Er war bei dem Könige am Revolutionstage zu Pisa und gehörte zu denen, die von ihren Rossen herabgerissen wurden (1355 V. 21.); dabei ging ihm sein Diener, ein Mailänder, mit seinen Sachen durch. Ergötzlich ist, wie die Italiener, die den Schuldigen entkommen liessen, zu ihrem grossen Schaden erfahren mussten, welches Ansehen der deutsche Ritter genoss und welche Mittel er spielen lassen konnte[2]. Ritter Burchart Münch war vermählt mit Margarita, der Tochter Rudolfs von Grünenberg. Von seinen vier Söhnen war Kunrad 1393—1395 Bischof von Basel[3] und Johan 1391—1410 Bischof von Lausanne. Auf den letztern sei hier näher eingegangen.

Zuerst wird Johan Münch von Landskron 1350 VI. 22. genannt als rector eccl. in Kilchhoven. 1363 VII. 9. ist er rector eccl. in Veltkirch, zugleich aber auch Propst zu Lautenbach. 1363 VIII. 22. ist er rector eccl. in Glarus, Horburg und Kalhofen, 1377 I. 8. Domherr zu Basel, 1383 VIII. 14. Kantor, 1396 VI. 29. Kuster, 1383 Propst zu St. Ursanne. 1394 wurde er von Papst Bonifacius IX. auf den bischöflichen Stuhl von Lausanne berufen, konnte aber, des damals herrschenden Schismas[4] wegen, sich nur im Bernergebiet Anerkennung verschaffen. Er hat auch nach seiner Wahl zum Bischof, anfänglich wenigstens, seine Kanonikatstelle zu Basel beibehalten, wo er auch, da er nur in einem kleinen Teil der Diöcese Lausanne anerkannt war, gewöhnlich residierte. — Von seiner Tätigkeit als Bischof sei hier nur folgendes erwähnt:

1398 IV. 14. weiht er (als Bischof) den Chor und den Liebfrauenaltar der Pfarrkirche St. Martin zu Basel.

1398 weiht er (als Bischof) die Karthäusergenossenschaft (comitiuu) zu Basel.

---

[1] Ausser ihm fielen noch aus diesem Geschlechte bei Nikopolis: die Brüder Götzmann und Mathias, Söhne Götzmanns Münch von Büren, † 1390, dessen zweite Gattin Adelheid von Hohenfels 1409 des doppelten Gattenmordes überführt wurde.

[2] Vgl. A. Schulte, Gesch. d. mittelalt. Handels und Verkehrs zwischen Westdeutschland und Italien I 409—414.

[3] Vgl. Schweiz. Archiv f. Heraldik 1913, 174—177.

[4] Die Diöcese Lausanne gehörte zur Obedienz der damals in Avignon residierenden Gegenpäpste, während Bern zu den rechtmässigen Päpsten Urban VI., Bonifacius IX., Innocenz VII. und seinen Nachfolgern hielt. — Die in Lausanne anerkannten Bischöfe waren: Gui de Prangins, † 1394 VI. 11.; Guillaume de Menthonay, der am 9. Juli 1406 auf seinem Schloss Lucens bei Moudon von einem Diener ermordet wurde; Guillaume de Challant, 1406—1431, mit dem sich Bischof Johans Münch im Oktober 1408 gütlich abfand.

1401 II. 23. weiht er (als Bischof) den Altar der neuen Klosterkirche der Insel zu Bern und setzt die Weihe der Kirche selbst auf den 2. Oktober fest.

1401 IX. 12. weiht er (als Bischof) die Kapelle von Marbach (im Entlebuch) und deren Altar in der Ehre der hl. Jungfrau, des hl Nikolaus und anderer Heiligen und schliesst Reliquien ein von St. Moritz, Ursus und deren Genossen, Tiburcius, Valerian und Maximus, von der Kammer, da Jesus Blut schwitzte, vom Stein, da Martha zu ihm sprach, vom Ort, wo Adam geschaffen wurde, vom Calvarienberg, von der Erde, wo das Kreuz gefunden wurde, vom Stein, wo St. Johannes B. enthauptet wurde, von der Erde, wo der Engel Jesum den Hirten verkündete[1].

1401 XI. 6. erteilt er (als Bischof) denen, welche die Kirche des Inselklosters zu Bern besuchen oder sie beschenken, einen vierzigtägigen Ablass.

1401 XI. 12. bewilligt er (als Bischof) den Frauen in der Insel zu Bern die Erbauung eines neuen Klosters und erteilt ihnen alle Privilegien anderer Frauenklöster des Predigerordens.

1401 XI. 12. spricht er als Bischof und bezeichneter Schiedsrichter die Frauen des Inselklosters zu Bern von allen Verpflichtungen gegen die dortige Leutkirche und das Haus Köniz frei.

1407 XII. 28. bewilligt er (als Bischof) eine Sammlung von Liebesgaben für den Bau des Inselklosters zu Bern, welche einem Sündenablass verbunden ist.

1408 V. 24. gestattet er (als Bischof) der Priorin und dem Konvent des Inselklosters zu Bern, ihre Kirche durch einen beliebigen Bischof weihen zu lassen.

Fig. 221
Siegel des Bischofs von Lausanne.

1408 XI. 15. Franciscus Valentini, Bischof von Sardes, verurkundet im Auftrag des Bischofs Johans Münch von Lausanne vollzogene Konsekration des neuen Inselklosters in Bern und seiner Kirche.

Johans Münch von Landskron starb am 26. April 1410 und wurde in der Kapelle seines Geschlechts im Münster zu Basel beigesetzt. — Sein Siegel[2] (Fig. 221) zeigt Unsere Liebe Frau von Lausanne stehend, neben ihr je ein Engel mit gefalteten Händen, und unten den Bischof in kniender Haltung, mit Krummstab und Inful. Zu seinen Füssen ist der Schild von Lausanne (rot mit

[1] E. A. Stückelberg, Geschichte der Reliquien in der Schweiz I, 61.

[2] Dasselbe wurde bereits publiziert in W. Merz, Die Burgen des Sisgaus (Band 3, Tafel 4). Herrn Dr. W. Merz und Herrn Dr. Aug. Burckhardt, Präsident der Historischen und Antiquarischen Gesellschaft in Basel, spreche ich nochmals für die gütige Erlaubnis der Benützung des Clichés meinen verbindlichsten Dank aus.



weissem Schildhaupt), links derjenige der Münch und rechts der der Grünenberg (seiner Mutter Margarita, † 1391 III. 10.) angebracht. Die Umschrift in gotischen Minuskeln lautet: S' iohis · d|ri · gr|a · ep|i · losann.

Das Original hängt an einer Urkunde des Inselklosters vom Jahre 1401 in Bern.

Quellen: W. Merz, Die Burgen des Sisgaus, 3. Band. — A. Münch, Das edle Basler Geschlecht Münch, Stammesgeschichte, Genealogie und Regesten, 5 Bände fol. Ms. der öffentl. Bibliothek in Basel.

Les armoiries et couleurs de la République et Canton du Tessin,

par Luigi Brentani, prof.



Fig. 222
Armoiries du Canton du Tessin. En tête officiel de la 1re moitié du XIXe siècle.

Comment sont nées, en 1803, les armoiries du Tessin? Voici les résultats de quelques recherches que nous avons faites sur cet objet à la demande du rédacteur des *Archives héraldiques.*

Comme on peut le constater par les documents, une motion pour le choix d'un emblème cantonal fut présentée au Grand Conseil le 23 mai 1803. Le Petit Conseil fut chargé de présenter un projet. A cet effet on nomma une commission de députés, qui devait se mettre d'accord avec le Petit Conseil, autant pour le sceau que sur les couleurs. Parmi les membres de cette commission se trouvait un archiprêtre.

Dans la séance du 25 mai le Petit Conseil présenta un projet de loi sur les couleurs et le sceau. Le Grand Conseil déclara l'urgence sur cet article. Aucune discussion ne surgit et le projet fut converti en loi.

Voici la copie des textes concernant cette décision:

Seduta del Gran Consiglio del giorno 23 maggio 1803:

«Sulla mozione fattasi di fissare i colori ed il sigillo di questo Cantone è stato incaricato il Piccolo Consiglio di presentare un progetto a tale riguardo.»

«Il Gran Consiglio avendo adottato il principio che venga fissato un abito di costume per i di lui membri, ha incaricato il cittadino Presidente di nominare una Commissione di sei membri, acciò presenti un progetto di concerto col Piccolo Consiglio tanto a riguardo dell' abito di costume, come sul sigillo e sui colori.»

«Il cittadino Presidente ha nominato per membri di detta Commissione i cittadini Fossati, Modini Lodovico, Pellegrini, Torriani, Caglione arciprete de' Bernardis Andrea.»



Seduta del 25 maggio 1803:

«Si legge progetto di decreto del Piccolo Consiglio relativo ai colori, sigillo ed abito di costume dei Consiglieri. Il Gran Consiglio ne dichiara l'urgenza.»

«Messo alle voci articolo per articolo, fu accettato.»

Voici maintenant le texte de la loi, qui porte la date du 26 mai 1803:

Colori e sigillo del Cantone.

I Consigli del Cantone Ticino hanno risoluto:

«Art. 1. — I colori del Cantone Ticino sono il rosso, e l'azzurro.»

«Art. 2. — Il sigillo del Cantone Ticino avrà per impronta un campo di figura ovale tagliato verticalmente in due parti. A destra sarà collocato il color rosso, ed a sinistra l'azzurro. Si leggerà nella circonferenza dell'ovale da una parte *Federazione Elvetica* [1], e dall' altra *Cantone Ticino.* La fronte presenterà due rami intrecciati d'olivo, ed il piedestallo un' iscrizione dinotante a quale dei due Consigli appartenga.»

Le Recueil des lois, auquel nous empruntons ce texte, ajoute un avertissement de la teneur suivante:

Avvertimento. Un 3º articolo della legge risguardava il *costume* de' membri del Gran Consiglio, ma è andato in disuso, e del resto vi ha derogato il Regolamento del Gran Consiglio stesso 11 dicembre 1845.

Le seul journal de cette époque là, le *Telegrafo sulle Alpi,* paraissant à Lugano, ne parle ni de l'adoption de ces nouvelles armoiries ni des raisons qui ont fait choisir ces deux couleurs. Les comptes-rendus des séances du Grand Conseil étaient alors très schématiques.

Suivant les uns ces armoiries réuniraient les couleurs des radicaux tessinois, le rouge, et celles des conservateurs tessinois, le bleu. Suivant d'autres, et cette explication serait plus poétique, ces couleurs symboliseraient la Suisse et le ciel d'Italie.

---

[1] A questa iscrizione, ajoute le Recueil officel des lois, è stata sostituita, coll'andar del tempo, quella di *Confederazione Svizzera.*



Armoiries communales suisses.

Riehen,

Kanton Basel-Stadt, Gemeinde und Pfarrdorf nahe der deutschen Grenze, an der Strasse Basel-Lörrach. 3185 Einwohner (1914).

Riehen [1] ist eine sehr alte Siedelung. Die alte Pfarrkirche zu St. Martin, früher von doppeltem Mauerring umgeben, soll auf römischen Grundmauern stehen. Kirchlich unterstand Riehen wie Kleinbasel und das ganze rechte Rheinufer im Mittelalter dem Bischof von Konstanz und gehörte zum Breisgau. Die weltliche Herrschaft erwarb schon sehr früh der Bischof von Basel. Auch besassen die Klöster Wettingen [2] und St. Blasien hier je einen Hof. Das Dorf Riehen wurde 1522, der Wettinger Hof 1540 und die Blasienleute 1548 von der Stadt Basel erworben.

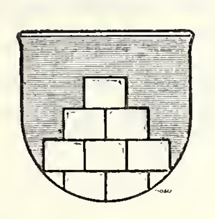


Fig. 223
Wappen der Gemeinde Riehen.

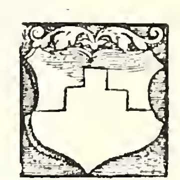


Fig. 224

Das Gemeindewappen zeigt in blau eine aus viereckigen Quadern pyramidenförmig aufragende Mauerzinne (Fig. 223). Liess man später meist bloss die obersten sechs Steine zu 3, 2 und 1 angeordnet völlig sehen und deutete die Unterlage nur an, so lassen die ältern Darstellungen über den Sinn dieser Steine keinen Zweifel, sie sind als Krönung einer Mauer gedacht. Es kann nur an einem totalen Missverständnisse des Giessers liegen, wenn auf den Glocken von 1725 das Wappen von Riehen sechs pyramidenförmig aufgeschichtete, abgerundete Kieselsteine zeigt, und es ist vollends ein unglücklicher Schluss, wenn man daraus folgerte, der Name von Riehen hänge mit „Grien", Kiesgeschiebe, zusammen. In den Kirchenrechnungen in der Mitte des 16. Jahrhunderts, die der jeweilige Pfarrer häufig mit einer Zeichnung des Wappens von Riehen verziert hat, ist stets ein regelrechter Treppengiebel dargestellt, einmal hat der Schreiber augenscheinlich froh, das langweilige Geschäft seiner Rechnungstellung vollendet zu haben, auf die Spitze, d. h. auf den obersten Stein im Wappen noch einen Spatzen gezeichnet.

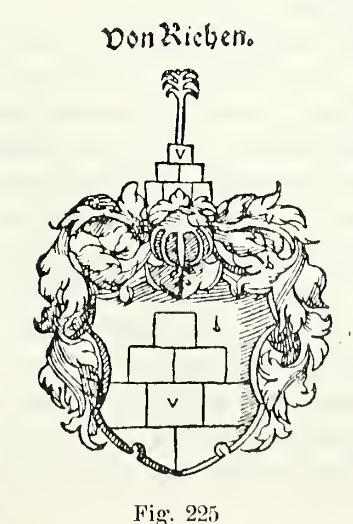


Fig. 225
Wappen des Rittergeschlechts von Riehen, nach Wurstysen.

Die meisten Gemeindewappen haben ihren Ursprung in dem Wappen eines am Ort ansässigen Adelsgeschlechtes. Man darf schliessen, dass einst auch ein adeliges Rittergeschlecht die Mauerzinne in seinem Schilde führte als Schildbild. In diesem Sinne berichten auch die Chronisten, voran J. Stumpf (Fig. 224) und der Basler Geschichtschreiber Christ.

[1] Vgl. L. E. Iselin, Riehen, Schloss und Dorf, Verkehrsverein Riehen, Jahresbericht 1906.
[2] Siehe Schweiz. Archiv für Heraldik 1915, S. 36 ff.



Wurstysen (Fig. 225). Allein weil solche Edle in den Urkunden nicht nachgewiesen werden, und gelegentliche Bezeichnungen von Personen „de Riehein“ ja einfach die Herkunft, nicht den Adelstitel bezeichnen konnte, so war man sehr misstrauisch gegen die Überlieferung. Zudem gibt es noch ein badisches Riehen (im Kreis Heidelberg), in dem nachweislich Edle „de Ryechen“ existierten; sie trugen in ihrem Wappenschild eine gegen das linke „Ort“ oder Freiviertel gerichtete Lanzenspitze. Nun sind aber die Edeln von unserm schweizerischen Riehen doch in der Geschichte urkundlich aufgetaucht, freilich an einem andern Orte, wo man sie zunächst nicht suchte, in Freiburg im Breisgau. Dort treten seit der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts eine ganze Reihe von Mitgliedern des Geschlechtes auf[1]. Paul von Riehen, Bürger zu Freiburg 1364, bekleidete 1393—1419 sogar das Schultheissenamt jener Stadt. Noch 1479 soll das Geschlecht im Breisgau geblüht haben[2]. Das Insiegel derselben ist an einigen alten Briefen erhalten und zeigt durchaus unser bekanntes Wappen von Riehen. *W. R. Staehelin.*

Miscellanea.

La croix fédérale et le nouvel uniforme. Un officier supérieur de notre armée a publié les lignes suivantes dans un des principaux journaux de notre pays. Nous ne pouvons qu'appuyer les vœux émis par cet officier, car ils répondent tout à fait aux idées de nos héraldistes suisses.

«On commence à distribuer le nouvel uniforme à nos troupes, il y manque une chose: la croix blanche sur champ rouge!

Cette croix, chacun de nos soldat la portait autrefois sur lui, bien visible, sur le cœur ou sur l'épaule, comme signe de reconnaissance. La chronique de Berne la signale déjà en 1339, alors que les Suisses se rendaient à Laupen: «Tous étaient marqués du signe de la sainte croix, une croix blanche sur champ rouge.» Depuis lors, ils l'ont presque constamment portée, elle n'a disparu qu'un moment de leurs poitrines: avant et pendant la république helvétique, à l'époque la moins glorieuse de notre histoire nationale. Lorsque nous redevînmes réellement suisses, la croix réapparut sur nos uniformes sous la forme du brassard (1817) et, hier encore, toutes nos unités avaient dans les arsenaux leurs brassards prêts pour une mobilisation de guerre. Au mois d'août, elles les y laissèrent: sans doute pour éviter une couleur vive sur un uniforme déjà trop voyant et, aujourd'hui, on ne parle plus de brassard avec le nouvel uniforme.

«Qu'on supprime le brassard, soit, mais qu'on prenne la croix! Un écusson, un peu plus grand qu'une pièce de cinq francs, ne commence à être visible qu'à une distance si faible que cela ne peut présenter aucun inconvénient tactique. Au point de vue esthétique, — et le côté esthétique ne doit pas être négligé

[1] Vgl. über das Geschlecht J. Kindler v. Knobloch, Oberbad. Geschlechterbuch Bd. III S. 532.

[2] Unter den deutschen Reiterführern in italienischen Diensten wird 1354 ein Gerhard von Riehen genannt. Vielleicht stammte er aus dem schweizerischen Ort dieses Namens. Siehe K. H. Schäfer, Deutsche Ritter und Edelknechte in Italien während des 14. Jahrhunderts.

si on veut que l'uniforme soit aimé et populaire, — ce sera un ornement, si on sait le placer avec un peu de goût sur les miroirs du col, ou bien sur les pattes d'épaule ou mieux encore sur la pièce qui ferme l'ouverture de la poche supérieure gauche du veston. Enfin, au point de vue moral, nous croyons que ce signe a une grande valeur. Les uns y voient surtout un emblème religieux; tous le reconnaissent comme le symbole de notre patrie: pour beaucoup ces deux points de vue sont réunis. Tout militaire enfin considérera cet insigne comme un ornement dont il doit être fier et qui relèvera aux yeux de tous le prestige de son uniforme.

«Comme ses pères, notre soldat devrait porter sur son uniforme la croix blanche sur champ rouge, signe de ralliement des Suisses!» *W. B.*

Wappenrelief der Offenburg in Basel. An der Fassade des Offenburger Hofes (heute St. Petersgasse Nr. 40 und 42) hat sich ein Relief aus der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts erhalten, welches das Vollwappen der Offenburg mit bekröntem Helm zeigt, von zwei schildhaltenden Waldmenschen begleitet. Dieser Hof war einst Reichslehen, welches früher das Geschlecht der Pfaffen besessen hatte und zu dem auch die Häuser und Gärten der Neuen Vorstadt (heute Hebelstrasse) gehörten. Ritter Henman Offenburg, der Familiar, Tisch- und Schlafkammergenosse König Sigmunds, der für diesen, welcher allezeit Finanzkünste zu treiben genötigt war, so unentbehrlich als fachmännischer Berater und Helfer gewesen ist, wie der vielgenannte Konrad von Weinsberg, erhielt diesen Hof in Konstanz 1415 oder 1417 „zůgsagt ze lechen". „Doch wurd erst der recht brief darüber ze Nürenberg gmacht ec. 22" (August 1422). — Von nun an diente ihm und seinen Nachkommen dieser Besitz zur Wohnung, bis Hans Heinrich Offenburg des Lehens verlustig wurde, weil er im 30jährigen Kriege unter des Kaisers Feinden war. 1653 erhielt er es wieder von Ferdinand III. zu Erbe. — Der Hof besass



Fig. 226
Wappenrelief aus dem 15. Jahrhundert am Offenburger Hof zu Basel.



auch eine Kapelle, deren Mauer im Jahre 1690 als „presth. und teilweise eingefallen“ bezeichnet wird.

Einen Wappenbrief erhielt Heman Offenburg von König Sigmund am 12. März 1417 (in rot eine weisse offene Burg; Helmzier: das Schildbild) und am 13. November 1429 als Wappenbesserung eine goldene Krone auf den Helm.

W. R. St.

Bibliographie.

Dr. J. J. SIMONET. — **Die Freiherren von Vaz.** Ingenbohl, Buchdruckerei der Erziehungsanstalt „Paradies“ — sine dato.

Der Verfasser hat sich der nicht ganz leichten Aufgabe unterzogen, eine urkundliche Geschichte der Freiherren von Vaz und zwar, wie er selber im Vorwort sagt, „in populärem Ton“ zu schreiben. Was bei dieser 102 Seiten starken Monographie entschieden gelobt werden muss, sind die vielen Quellenangaben. Besondere Aufmerksamkeit wird den vielen Beziehungen der Vazer zum Linzgau und ihrem ausgedehnten dortigen Grundbesitz geschenkt. Entgegen anderen Ansichten gelangt Simonet zur Überzeugung, die Freiherren von Vaz seien autochthonen rhätischen Ursprunges. Ausser der Biographie der einzelnen Glieder des in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts erloschenen Hauses widmet der Verfasser einige Seiten der Gründung des Klosters Churwalden, den vazischen Erben und Ministerialen, sowie dem mit diesem Geschlechte verknüpften Sagenkreis. Eine farbige Abbildung des vazischen Wappens (gevierteilter Schild, 1 und 4 silber und blau geschacht, 2 und 3 rot, Helmzier zwei weisse Schwanenhälse) und eine Reproduktion des Siegels Reingers von Vaz von 1262, sowie eine Stammtafel, sind dem Büchlein beigefügt.

Offenbar treibt der Verfasser noch nicht lange derartige Studien. Es ist dies aus einigen etwas gewagten Behauptungen zu schliessen, so z. B. wenn er auf Seite 21 sagt: „Das arme Land Rätien hat von jeher seine Einwohner nicht ernähren können. Diese waren darauf angewiesen, ins Ausland zu gehen, um dort Arbeit und Verdienst zu suchen — namentlich liebten die Rätier den Kriegsdienst. Die Vazer teilten diese Vorliebe und nannten sich sehr oft in den Urkunden: Miles, Soldat“ (!). Doch wird die „Der engeren Heimat und seinen Mitbürgern, patriae ac civibus“ gewidmete Arbeit trotzdem manchem Leser die teilweise noch recht wenig bekannten Zeiten des späteren Mittelalters in Rätien etwas näher zu bringen imstande sein. *L. S. v. T.*

Dr. J. J. SIMONET, Chur. — **Geschichte der politischen Gemeinde Obervaz.** Ingenbohl, Theodosiusbuchdruckerei der Erziehungsanstalt „Paradies“ 1915.

Diese 198 Seiten starke Schrift bildet die Fortsetzung zur vorigen und behandelt die Schicksale der Gemeinde Obervaz nach dem Aussterben des Freiherrenhauses von Vaz. Es ist ein Stück Heimatkunde, in geschichtlicher, politischer, geographischer und wirtschaftlicher Hinsicht recht reichhaltig. Auch



der Rechtshistoriker findet darin Auszüge aus dem Obervazer Landbuch, dessen erste bekannte Niederschrift von 1584 datiert.

Für den Genealogen und Heraldiker sind besonders die Kapitel „Fremde Kriegsdienste", „Geschlechtsnamen und Familienchronik" interessant. Eine ganze Anzahl teils kürzerer, teils längerer genealogischer Notizen bringen diese Abschnitte über die Obervazer Familien Arpagaus, Augster, Altherr, Baltermi, Beeli von Belfort, v. Bergamin, Blaesi, Cadusch, Caudrian, Candreia, Cantieni, Dusch, Florin, Florinet, Harmel, Hosang, v. Jochberg, Krismer, Lenz, Margret, Parpan, Polin, Rischatsch, Sigron, Simonet, Simonessa, Thalparpan und Tanno. Besonders die Bergamin und Florin sind vom 17. Jahrhundert an oft in sardinischen und französischen Diensten gewesen. Johann Paul v. Bergamin, welcher 1763 in die französische Schweizergarde eingetreten war, wurde kurz vor Ausbruch der Revolution Stellvertreter des Kommandanten Heinrich v. Salis-Zizers; Christian de Florin war einer der wenigen, welcher dem Blutbad des 10. August 1792 entkam. Eine farbige Wappentafel bringt die Wappen der Bergamin, Cadusch, Cantieni, Candrian, Florin, Jochberg, Margret, Parpan, Sigron, Rischatsch und Simonet. So begrüssenswert solche Wappenreproduktionen an und für sich sind, so sehr muss bedauert werden, dass Simonet derartige heraldische Greuelzeichnungen aufgenommen hat. Die Zeichnungen lehnen sich an das als heraldisches Musterwerk gewiss nicht sehr empfehlenswerte Churer Wappenbuch von 1887 an, übertreffen dasselbe aber noch an Hässlichkeit. Welches Tier der vorsündflutliche Saurier im Wappen Cadusch vorstellt, kann mit dem besten Willen nicht erraten werden. Mit solchen heraldischen Greueln sollte man heutzutage — und dazu noch in einem Buch mit Heimatschutztendenz — nun endgültig abfahren!

Sonst kann das Werkchen jedem Freund vaterländischer Heimatkunde bestens empfohlen werden. Gegenüber dem ersten, die Geschichte der Freiherren von Vaz behandelnden Teil, bedeutet dieser zweite einen ganz erheblichen Fortschritt. *L. S. v. T.*

FERNAND MALÉZIEUX. — **Les Généalogistes devant la Loi.** Lille, imprimerie-librairie Camille Robbe, éditeur, 1910.

En une centaine de pages l'auteur traite d'un point de droit très spécial: la situation des généalogistes devant la Loi.

Par *généalogistes* il entend cette catégorie très spéciale d'agents d'affaires qui fait profession de recherches d'héritiers, métier souvent fort lucratif!

En France, car c'est au point de vue du droit français que cet ouvrage est écrit, rien ne règle la matière d'une manière absolue. L'ancien droit ne connaissait pas le généalogiste et l'assimilait au gré de la jurisprudence, toujours changeante, au mandataire, au gérant d'affaires, etc. Quel est le contrat qui, lie le professionnel et son client, en l'espèce l'héritier découvert? C'est ce qu'examine d'une manière fort judicieuse M. Malézieux, après une introduction historique de quelques pages.

Il dénomme le pacte à intervenir entre les intéressés: «contrat de révélation de succession», et décrit la matière juridique en droit français et en droit comparé, puis définit les caractères et les conditions qui le caractérisent.

Une seconde partie traite des obligations de l'héritier envers le généalogiste.

L'auteur, à notre avis, prend trop le parti de l'homme d'affaires, qu'il considère comme honnête et loyal en général. Il en est souvent ainsi, mais pas toujours. Ses peines, ses démarches peuvent être considérables et par conséquent mériter une rémunération élevée, mais, dans combien de cas aussi de successions opulentes, n'y a-t-il pas abus quand la quote part promise au révélateur, qui seul est au courant de l'importance de la succession, s'élève au tiers ou au quart de la somme à toucher et représente alors un enrichissement peu équitable. Comme le dit l'ouvrage, c'est une conséquence du caractère aléatoire du contrat et ce caractère exclut toujours la révision pour cause de lésion.

« Les généalogistes sont mal vus du public, il faut l'avouer », aussi la jurisprudence leur a été longtemps défavorable, et les tribunaux ont souvent fait droit, au mépris même des articles du Code, à la demande d'héritiers réclamant une réduction de la rémunération stipulée. Actuellement le généalogiste a droit à l'intégralité de la rémunération consentie; le contrat synallagmatique passé entre les parties déploie toutes les conséquences et tous les effets découlant de son caractère nettement aléatoire.

Au point de vue légal il y aurait lieu d'édicter des règlements spéciaux concernant une profession qui prend de plus en plus d'extension par suite des circonstances si diverses où nous vivons: voyages, guerres, émigrations, naufrages etc. Sans aller jusqu'à admirer la règlementation proposée en 1886 à la chambre des députés, qui multipliait à l'excès les obligations imposées à ces agents d'affaires, les formalités d'écriture de registre, etc. (ce qui du reste fit tomber cette proposition dans l'oubli), nous serions partisans d'une loi qui assimilerait les généalogistes en quelque manière aux officiers publics dont ils se piquent d'être les utiles collaborateurs, en leur accordant des privilèges qu'il n'ont pas, et en leur imposant des obligations plus en rapport avec le caractère de leur profession.

M. Malézieux lui, trouve que: «le ministère public peut toujours intervenir «dans le cas où le généalogiste a fait un acte légalement répréhensible . . . . .» c'est d'un douce philosophie . . . . .

Un chapitre intéressant est celui dans lequel l'auteur envisage les obligations de l'héritier en dehors de toute convention.

Cette étude est intéressante; elle examine fort en détails les différents aspects de la question de droit, toutefois nous aurions aimé trouver davantage de citations de jugements rendus et avoir sous les yeux une jurisprudence un peu plus étendue.

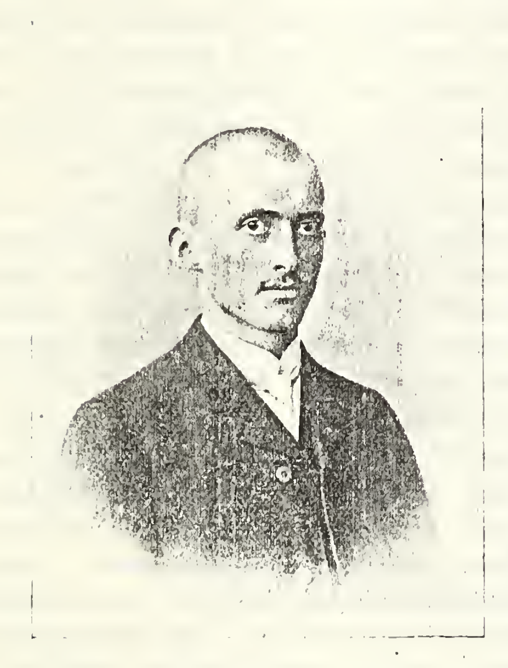
H. Deonna.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIETÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Nekrologe — Nécrologie

† Charles Byland.



Sonntag, den 16. Mai 1915 starb in Bern an einem unheilbaren Lungenleiden, kaum 27jährig, der den Lesern des Schweiz. Archivs für Heraldik wohlbekannte Herr C. Byland. Mit ihm ist einer der besten Kenner des schweizerischen Wappenwesens ins Grab gesunken.

Charles Byland ist 1888 zu Montreux geboren. Die Familie stammte ursprünglich aus dem Aargau. Kaum hatte der Knabe das schulpflichtige Alter erreicht, so siedelte sie nach Bern über. Hier durchlief Charles Byland die Lerberschule und anschliessend das freie Gymnasium. Im Herbst 1907 bestand er mit grosser Auszeichnung die Maturitätsprüfung. (Aus dieser Zeit stammt die nebenstehende Aufnahme). Seiner inneren Neigung zum Lehramte folgend, entschloss er sich, Gymnasiallehrer zu werden. Doch dem von den schönsten Hoffnungen begleiteten Lebenslauf sollte ein frühes Ende bestimmt sein. Schon im Kindesalter hatte er eine heftige Brustfellentzündung durchgemacht und als Jüngling auf einer längeren Schulreise ins Gebirge bei nasskalter Witterung wohl die Keime zu der heimtückischen Krankheit geholt, deren Anzeichen sich bereits am Ende seiner Gymnasialzeit meldeten. Mehrere Aufenthalte in verschiedenen Kurorten vermochten wohl eine Linderung, aber keine völlige Heilung mehr herbeizuführen. Trotz seinem leidenden Zustande — seine ihm eigene Arbeitsfreudigkeit und sein Bildungsdrang machten ihn diesen oft vollends vergessen — versuchte er mit den Universitätsstudien, auf die er sich so mächtig gefreut hatte, zu beginnen. Allein die fortschreitende Krankheit hatte seine physischen Kräfte bereits soweit aufgezehrt, dass ihm ein regelmässiger Besuch der Hochschule nicht mehr möglich war. Sein emsiger Geist gönnte dem kranken Körper auch jetzt keine Ruhe. Seinen angeborenen Wissensdrang, dessen Befriedigung ihm durch den Besuch der Universität versagt sein sollte, suchte er zu Hause durch das Studium wissenschaftlicher Werke und die Anschaffung einer Fachbibliothek zu stillen.



Diese missliche Wendung im körperlichen Befinden des teuren Verstorbenen hat gewiss nicht wenig dazu beigetragen, dass Charles Byland ganz in dem Studium der ihn mehr und mehr zu interessieren beginnenden Heraldik aufging. Mit welcher Energie er sich in dieses Wissensgebiet einarbeitete, wobei ihm seine historischen und philologischen Kenntnisse trefflich zu statten kamen, und was er in den Jahren seiner Krankheit darin zu leisten vermochte, ist geradezu erstaunlich. Kaum ein völlig Gesunder wäre ein Gleiches imstande gewesen. Seit 1910 war er einer der rührigsten Mitarbeiter des „Schweiz. Archivs für Heraldik". Was seine Abhandlungen besonders auszeichnet, sind die grosse historische Genauigkeit und die scharfe Beobachtung, die bei allen seinen Arbeiten zum Ausdruck kommen. Als Herr Fréd.-Th. Dubois im 2. Heft des Jahrgangs 1912 unserer Zeitschrift einen Aufruf für die nach und nach im „Archiv" zu erfolgende Herausgabe der schweizerischen Ortswappen erscheinen liess, war es — abgesehen von der speziell den Kanton Aargau behandelnden Arbeit des Herrn Dr. W. Merz — Charles Byland, der bisher die meisten Beiträge aus dem deutschen Landesteil lieferte. Von ihm stammt die Bearbeitung der bernischen Gemeinden Oberhofen, Hilterfingen (1913 Heft 4), Sigriswil, Habkern (1914 Heft 1), Wahleren und Muri (1915 Heft 1). Wiederholt hat er im „Archiv" auch zur Lausanner Wappenfrage Stellung genommen (1910 Heft 4; S. 226; 1913 Heft 2, S. 95, 96, 97; 1914 Heft 3, S. 160) und damit zur Abklärung derselben nicht unwesentlich beigetragen. Gerne erinnern wir uns auch seiner auf selbständigem Urteil beruhenden bibliographischen Besprechungen, in denen stets die eine Absicht klar hervortrat: die Heraldik mehr und mehr auf eine streng wissenschaftliche Grundlage zu stellen und alles Dilettantenhafte aus ihr fern zu halten. — Besonders wertvolle Dienste leistete er der schweizerischen Wappenforschung durch die Anlage seiner nach wissenschaftlicher Methode durchgeführten Ortswappensammlung, die er in Verbindung mit andern Fachleuten und Freunden der Heraldik aus allen Teilen unseres Landes zusammengetragen hat (gegen 1100 Nummern zählend) und die nach seiner letzten Willensverfügung in den Besitz unserer Gesellschaftsbibliothek übergehen soll. Sein grösstes Werk aber, mit dem er sich neben dem eben genannten ein bleibendes Andenken von unvergänglichem Werte in der Schweizerischen heraldischen Gesellschaft gesichert hat, ist die mit peinlichster Genauigkeit durchgeführte Registratur (Orts-, Personen- und Sachregister) der bis 1910 erschienenen Jahrgänge (24 Bde.) unseres „Archivs", eine Arbeit, die er in vier Jahren, zeitweise von seinem Bette aus, ohne jeden Anspruch auf materielle Entschädigung, besorgte. (Nebenbei darf vielleicht erwähnt werden, dass anonyme Geber in hochherziger Weise eine beträchtliche Summe zur Förderung der Drucklegung derselben zur Verfügung gestellt haben, wofür ihnen auch an dieser Stelle der wärmste Dank ausgesprochen sei). — Im weitern hat sich Charles Byland mit lokalgeschichtlichen Arbeiten über seine Heimatgemeinde Veltheim befasst.

Mit einem wahren Feuereifer lebte Charles Byland unserer Wissenschaft. Im vergangenen Winter nahm er den Besuch der Universität, freilich nur in beschränktem Masse, wieder auf, indem er bei Herrn Prof. Dr. von Mülinen

heraldische Vorlesungen hörte. Noch hat sein unermüdlicher Geist zu einer neuen Arbeit gegriffen — nicht ahnend, welch kurze Zeit irdischen Daseins ihm nur beschieden sei. Es war eine, die Vergangenheit Berns berührende Abhandlung über die „Herren von Aegerten", als Beitrag zum „Genealogischen Handbuch zur Schweizergeschichte", gedacht. Doch der unerbittliche Tod hat die Feder seiner nie ruhenden Hand entwunden und ihn mitten aus seiner in gewohntem Eifer begonnenen Arbeit herausgerissen. Eine heftige Lungenentzündung brach seine körperliche, durch jahrelanges, heroisch getragenes Leiden geschwächte Kraft noch vollends, aber sein auf die edelsten Ziele — den Menschen und der Wissenschaft zu dienen — gerichteter Geist blieb stark und klar bis in seine Sterbensstunde. Noch gedachte er, von seinen Nächsten Abschied nehmend, seiner teuren Wissenschaft mit den Worten: „Glück der Heraldik und der heraldischen Gesellschaft".

Charles Byland war ein Mensch von offenem, uneigennützigem Charakter, der keinen Neid und keine Ränke kannte. Sein Auftreten war einfach und schlicht, ohne äussere Geziertheit, deren ein wirklicher Gelehrter nicht bedarf. Er war ein Mensch, der etwas sein und nicht nur etwas scheinen wollte. Durch die treuherzige Art, mit der er jedermann begegnete, wird er bei allen, die mit ihm im Leben in Berührung gekommen, unvergesslich bleiben. — Für die Wissenschaft aber bedeutet dieser Hinschied ein schwerer Verlust. Mit ihm ist eine, durch herrliche Gaben des Geistes ausgestattete Kraft, vor ihrer Entfaltung jäh gebrochen worden. Wir werden ihm, der uns so viele Jahre treu gedient, der stets der Gebende, aber nie der Nehmende sein wollte, ein dankbares Andenken bewahren. *E. B.*

Neue Mitglieder — Nouveaux membres

Hr. Dr. jur. Plazid Meyer von Schauensee, Oberrichter, Luzern.
M. l'abbé Ch. Humair, professeur, à Porrentruy.
« Adolf Pochon, orfèvre, Weststrasse 16, à Berne.

Bibliothèque de la Société.

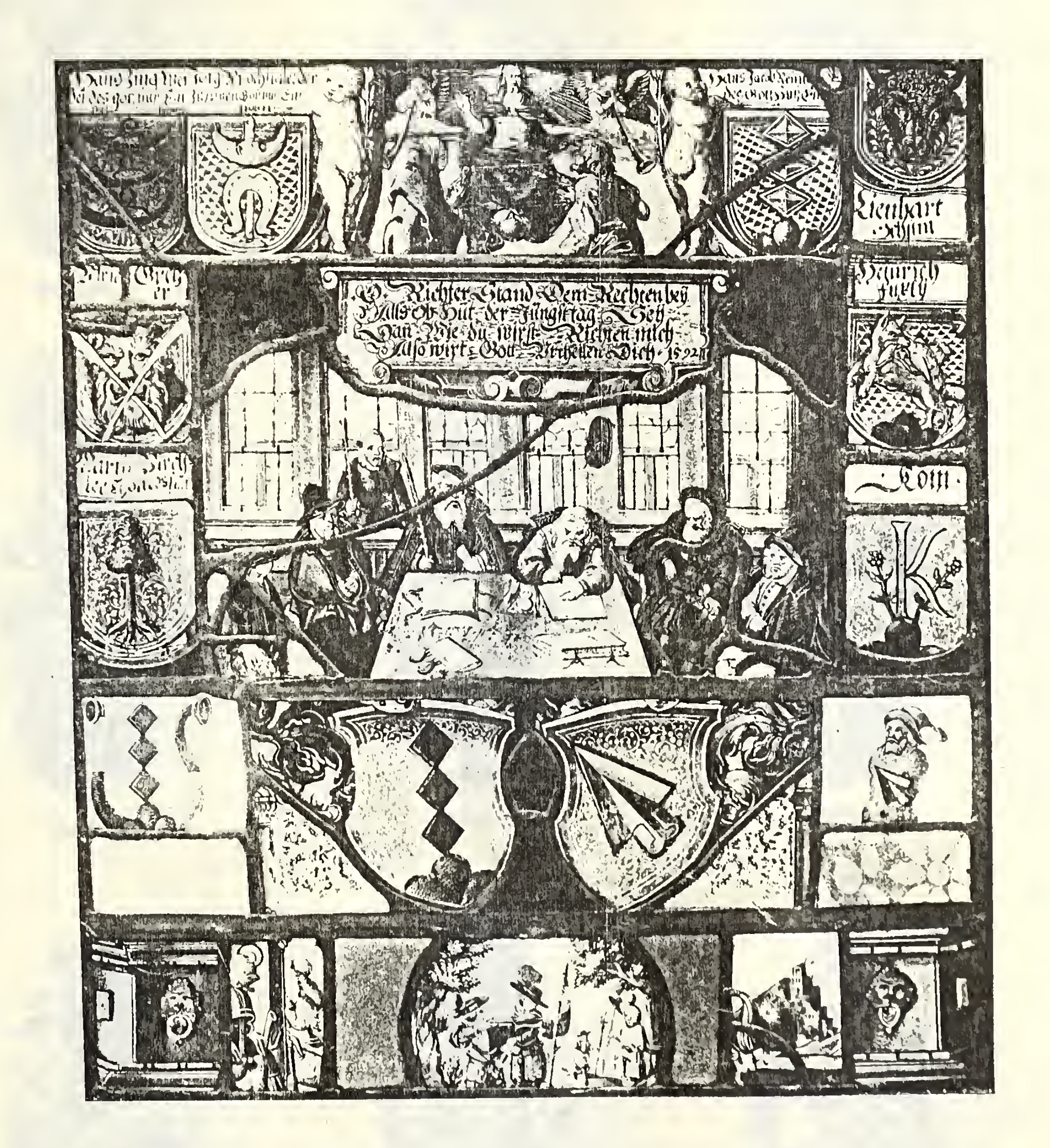
Dons.

Familles stavicoises. Contribution à l'armorial du Canton de Fribourg, par Réginald de Henseler. Estavayer-le-Lac. H. Butty & Cie, édit. 1915. Don de l'auteur à Fribourg.

L'Ordre du Buste de Bolivar du Vénézuéla, par Joseph Felix Cinquetti. Vérone. 1914. Don de l'auteur à Vérone.

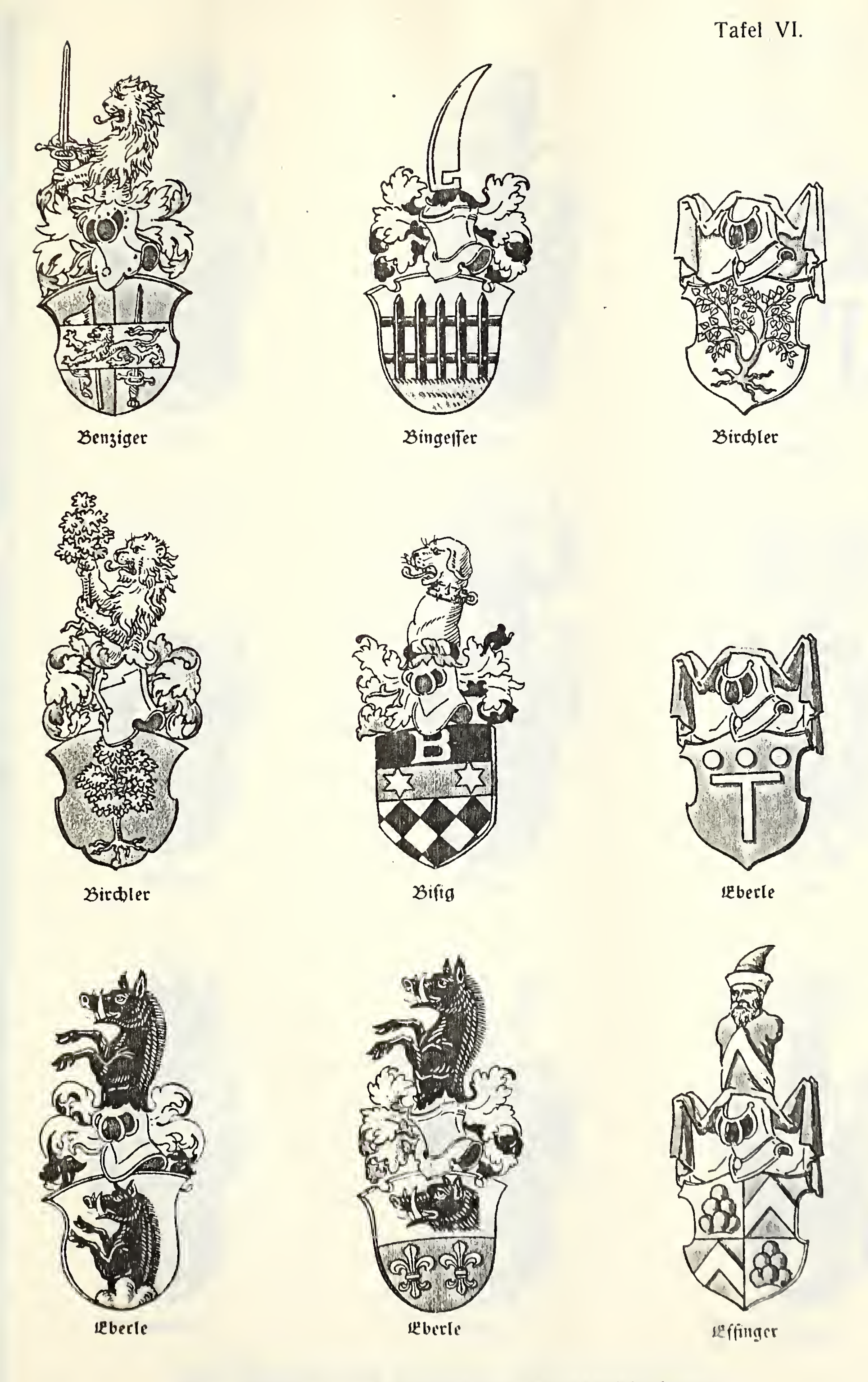
Festschrift zur Feier des fünfundzwanzigjährigen Bestehens des Vereins für Wappen-, Siegel- und Familienkunde „Herold". Herausgegeben vom Verein Herold. Redigiert von Ad. M. Hildebrandt, Herzogl. Sächs. Professor. Berlin 1894. Geschenk von Prof. Ad. M. Hildebrandt in Berlin.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Gerichtsscheibe von Einsiedeln. 1592.





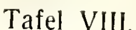
Die Wappen der Einsiedler-Bürgergeschlechter.



Die Wappen der Einsiedler-Bürgergeschlechter.

Schweizer Archiv für Heraldik, 1915, No 3, Seite 140—148.





Kengelbacher

Kuriger

Kürzi

Lacher

Lienert

Lindauer

Nauer

Ochsner

Oechsli

Die Wappen der Einsiedler-Bürgergeschlechter.



Tafel IX.



Die Wappen der Einsiedler-Bürgergeschlechter.

Schweizer Archiv für Heraldik, 1915, № 3, Seite 140—148.





Die Wappen der Einsiedler-Bürgergeschlechter.

Schweizer Archiv für Heraldik, 1915, No 3, Seite 140—148.



Archives Héraldiques Suisses
Schweizer Archiv für Heraldik
Archivio araldico svizzero

1915 (29. Jahrg. Année) N° 4

Verantwortliche Redaktion: FRÉD.-TH. DUBOIS

Armoiries du diocèse et des évêques de Genève dès 1500,

par A. Gavard.

(Suite et fin).

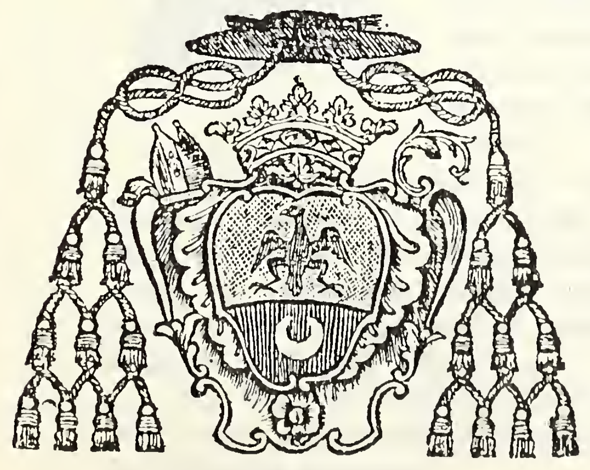
Jean-Pierre Biord, 1764-85.

Jean-Pierre Biord naquit à Châtillon-sur-Cluses, le 16 octobre 1719. Son père était Joseph Biord, notaire royal à Samoëns, et sa mère Claudine de Thiollaz. Voltaire, qui appelle l'évêque Biord «fils de mon maçon», oublie que sa famille était de bonne et vieille bourgeoisie, souvent alliée à la noblesse la plus authentique de Savoie[1]. Mais le fils du «valet de chambre tapissier du roy» s'est permis bien d'autres excès de langage.



Fig. 227

Le jeune Biord étudia le droit à Dijon, fut docteur en théologie à Besançon, suivit les cours de Sorbonne où il fut aussi reçu docteur. Mgr Deschamps de Chaumont lui donna une stalle au chapitre de la cathédrale (1747), lui confia la cure de Douvaine (1751), et finalement le choisit comme vicaire général (1755).


Fig. 228

En 1764, M. Biord était nommé évêque de Genève et sacré à Turin, le 12 août.

Pendant 21 ans, il gouverna avec zèle et vigilance un diocèse, qu'il voulait préserver des innovations dangereuses, des doctrines

[1] *Armorial de la Savoie,* A. de Foras, I, p. 208.

philosophiques qui arrivaient un peu de partout. Il fit construire l'évêché d'Annecy et rédigea un *Catéchisme* diocésain, vrai modèle du genre. Comme administrateur, on peut le comparer à Jean d'Arenthon d'Alex.



Fig. 229

Sa correspondance avec Voltaire, son peu commode diocésain de Ferney, dans le pays de Gex, a été conservée pour la confusion du philosophe.

Mgr Biord mourut le 11 mars 1785. Ses armes sont: *de gueules au croissant d'argent; au chef d'or chargé d'un aigle de sable*[1]. La fig. 227, qui les reproduit, est tirée de la *Sigillographie de la Savoie*. La fig. 228 est le bois aux armes de ce prélat dont on se servait pour les *Mandements*. La figure 229 se voit en tête du *Catéchisme* diocésain, imprimé à Annecy. Elle offre quelques variantes de détail et son exécution est plus grossière. Sur ces trois figures on trouve un coupé au lieu du chef.

Joseph-Marie Paget, 1787-1801.

Joseph-Marie Paget, né à St-Julien, le 25 mars 1727, était fils de Charles-Antoine, juge-mage des bailliages de Gaillard et Ternier. Docteur en théologie et réformateur des études en Savoie, l'abbé Paget était prévôt du chapitre et ancien vicaire général de Mgr Biord, quant il fut nommé évêque en 1787. Son sacre eut lieu, selon l'usage alors reçu, à Turin, le 28 mai.



Fig. 230

Ses armes étaient: *d'azur au chevron d'or, accosté de trois étoiles d'argent* (fig. 230).

Le 22 septembre 1792, le jour même où le général de Montesquiou entrait à Chambéry, l'évêque quittait Annecy et partait pour le Piémont. Aidé de ses vicaires généraux et en particulier de M. Bigex, le futur archevêque de Chambéry, l'évêque émigré gouverna de loin son diocèse. En pleine Terreur, il sut maintenir la foi et les pratiques chrétiennes parmi les fidèles.

A l'époque du Concordat, en 1801, il remit entre les mains de Pie VII sa démission du siège de Genève, pour permettre une nouvelle organisation des diocèses français. Cet évêque de Genève, qui avait siégé quatorze ans, au milieu des conjonctures les plus critiques, fut le dernier de ce titre qui ait résidé à Annecy. Mgr Paget se retira dans son pays natal, à St-Julien, où il mourut le 23 avril 1810.

Mgr Paget eut la joie de voir le catholicisme officiellement rétabli à Genève. Grâce aux idées nouvelles de tolérance, le culte banni reprenait sa place dans la vieille ville épiscopale.

---

[1] Idem.



Nous ne rappelons ici que pour mémoire le passage de François-Thérèse Panisset, qui porta quelque temps le titre nouveau d'évêque constitutionnel du *Mont-Blanc*. Elu, selon le mode inauguré par la Convention, le 6 mars 1793, il comprit bien vite, devant la noble attitude du clergé et la résistance parfois railleuse des fidèles, que son rôle d'évêque intrus allait manquer de prestige. En 1796, à Lausanne, il se rétractait publiquement et faisait amende honorable au souverain Pontife.

René des Moustiers de Mérinville, 1802-05.

D'accord avec la cour romaine, le premier Consul Bonaparte nomma évêque de Chambéry et de Genève Mgr René des Moustiers de Mérinville, le 4 mai 1802.

Le nouveau diocèse englobait les anciens diocèses de Tarentaise, de Maurienne, de Chambéry, de Genève et une partie de celui de Belley. L'évêque prenait désormais le titre d'évêque de Chambéry et de Genève. Chambéry était, en effet, la résidence assignée au prélat, et le nom de Genève rappelait un siège illustre et désignait aussi un territoire, qui constituait en réalité la majeure partie du vaste diocèse qu'on venait de créer.

Mgr des Moustiers de Mérinville était né à Limoges, en 1742. Sacré évêque de Dijon, le 13 mai 1787, il fut député du Clergé aux Etats Généraux et sa noble résistance à la poussée révolutionnaire le fit enfermer à Ste-Pélagie. Echappé aux massacres des septembriseurs, il erra dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Angleterre.

Il portait un écu écartelé: *aux 1er et 4e d'azur, à deux léopards d'or, l'un sur l'autre,* qui est des Moustiers; *aux 2e et 3e d'or, à trois fasces de gueules,* qui est de Mérinville [1].

Nous pensons qu'il usa de ces armes de famille lorsqu'il était évêque de Dijon. Car les mandements et publications officielles consultés aux Archives d'Etat à Genève n'ont aucune empreinte héraldique. Le sceau que nous reproduisons (fig. 231) en est une preuve. Au début du XIXe siècle, il était encore prudent de ne point faire étalage de vestiges d'ancien régime.



Fig. 231

Mgr des Moustiers de Mérinville donna sa démission en février 1805, pour cause de santé. En 1806, il fut nommé par le gouvernement impérial chevalier de la Légion d'Honneur et membre du chapitre de la Basilique de St-Denis. Il mourut le 11 novembre 1829, au château de Versailles. Il était devenu aveugle depuis 7 à 8 ans.

---

[1] La description de ces armes est tirée de: L. Morand, *Personnel ecclésiastique du diocèse de Chambéry*, p. 35. — L'on voit souvent le nom de cet évêque écrit De Moustiers et de Moustier.



Irénée-Yves Dessolle, 1805-1823.

Son successeur Irénée-Yves Dessolle ou de Solle était né à Auch, le 19 mai 1744. La Révolution le surprit à Paris, où il soutenait un procès au nom du chapitre d'Auch, dont il était membre. A son retour des Pays-Bas où il se réfugia pendant les mauvais jours, il fut nommé évêque de Digne, le 11 juillet 1802. Le 22 mars 1805, il fut transféré à Chambéry.

Il reçut dans sa ville épiscopale, au mois d'avril 1805, Napoléon, en route pour Milan, où il devait ceindre la couronne des rois lombards et, quelques jours après, Pie VII rentrant à Rome, après le sacre de l'empereur.

En 1819, Mgr Dessolle perdait la partie de son diocèse qui appartenait politiquement à la Suisse, c'est-à-dire la ville de Genève, sa banlieue et toutes les paroisses de la Savoie que le roi de Sardaigne avait cédées à la République de Genève par les traités de 1815. Il gardait pourtant le titre désormais purement honorifique d'évêque de Genève, que bientôt il finissait par abandonner[1]. Ce ne fut cependant que le 30 janvier 1821, que l'évêque de Lausanne, Mgr Yeni, qui gouvernait du reste toute la partie de l'ancien diocèse de Genève détachée en 1819, put ajouter à son premier titre celui d'évêque de Genève. Le Conseil d'Etat avait, en effet, sollicité cette faveur. A Rome, où l'on avait vu avec regret un nom illustre disparaître des diptyques des sièges épiscopaux, on mit de l'empressement à condescendre à la demande des magistrats genevois[2].

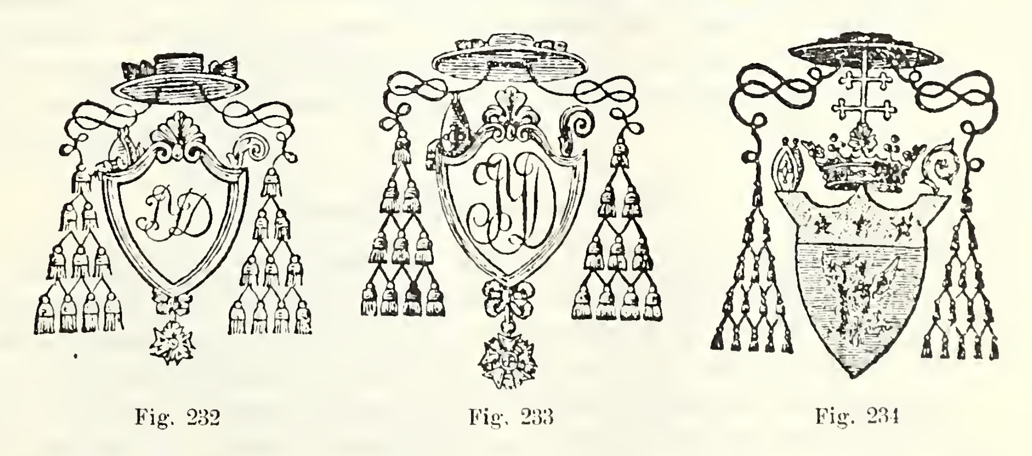


Fig. 232 Fig. 233 Fig. 234

Un nouveau démembrement, la création du diocèse d'Annecy, en 1822, enlevait à Mgr Dessolle la plus grande partie de son territoire; les évêchés de Tarentaise, de Maurienne allaient aussi vraisemblablement être reconstitués. Presque aveugle, l'archevêque de Chambéry — car depuis le 17 juillet 1817, il avait reçu ce titre, avec l'évêque d'Aoste comme suffragant — se retira, en 1823, dans sa famille. Il mourut le 30 décembre 1824.

---

[1] Dans le *Mandement* pour le carême 1819, Mgr Dessolle prend le titre «d'archevêque de Chambéry, évêque de Genève.» — Le 3 décembre même année, dans une *Lettre pastorale*, il n'est plus qu'archevêque de Chambéry.

[2] *Histoire de M. Vuarin*, par MM. Fleury et Martin, Genève, 1861, II, p. 290.



Les armes de ce prélat furent d'abord d'une simplicité toute républicaine. Elles forment comme une transition entre les usages puritains de la Révolution et les coutumes antiques qu'allaient faire revivre l'empire et surtout la Restauration. Il porta, au début de son épiscopat et pendant toute la durée de l'empire: *d'argent avec les initiales de ses prénoms et nom entrelacés de sable.* Le spécimen que nous donnons (fig. 232) se trouve en tête du *Catéchisme à l'usage de toutes les églises de l'empire François,* imprimé à Chambéry en 1807; l'autre, d'une facture plus soignée (fig. 233), se voit imprimé sur différentes circulaires du prélat. Il eut ensuite: *d'azur à l'aigle de gueules, au chef d'or chargé de trois étoiles de sable* (fig. 234). Ce sont ses armoiries d'archevêque de Chambéry. On n'y voit plus figurer la croix de la légion d'honneur qu'il portait sous Napoléon (fig. 332 et 233).

Il avait été créé baron de l'empire et il en prenait le titre dans ses actes officiels, jusqu'à la Restauration.

Nous devions terminer ici cette étude, puisque M. Fr.-Th. Dubois a donné dans les *Archives héraldiques suisses* (1910), la série des évêques de Lausanne et Genève, avec leurs armoiries écartelées des deux évêchés[1].

Néanmoins, ainsi que nous en avons prévenu le lecteur, nous croyons utile, pour compléter, à un certain point de vue, la liste des évêques de Genève, de donner les armes et une courte biographie de leurs successeurs à Annecy. Ils administrent, en effet, ce qui constitua la majeure partie du territoire confié à la juridiction spirituelle des anciens évêques-princes de Genève, et, dans ce sens, ils restent vraiment les héritiers des Arducius de Faucigny, des Adhémar Fabri, des Pierre de la Baume, comme ils le sont de St-François de Sales ou de Jean d'Arenthon d'Alex.

Claude-François de Thiollaz, 1822-32.

La Bulle du 15 février 1822 par laquelle le pape Pie VII établissait le diocèse d'Annecy porte ce titre: *Reintegratio et erectio sedis episcopalis Annecii* . . ., qui indique clairement qu'il n'y a pas tant l'érection d'un nouveau siège épiscopal que la restauration, le relèvement d'un ancien diocèse, du diocèse de Genève. En effet, le diocèse d'Annecy, dont le nom est nouveau, est intégralement constitué par l'ancien diocèse de Genève; et ses 299 paroisses actuelles sont toutes situées sur le territoire soumis à la juridiction des princes-évêques.

Le nouveau titulaire, Mgr de Thiollaz, somma tout simplement les armes de sa famille des insignes épiscopaux. Il portait: *de gueules à un aiglon d'argent accompagné de deux étoiles d'or en chef* (fig. 235 et 236).

Mais la curie épiscopale, c'est-à-dire l'officialité et la chancellerie, conserva sur le sceau que l'on fit graver les armes de l'évêché de Genève, les deux clefs en sautoir, et l'image de St-Pierre, titulaire de l'ancienne cathédrale, à Genève,

[1] *Arch. Hérald. Suisses,* 1910.

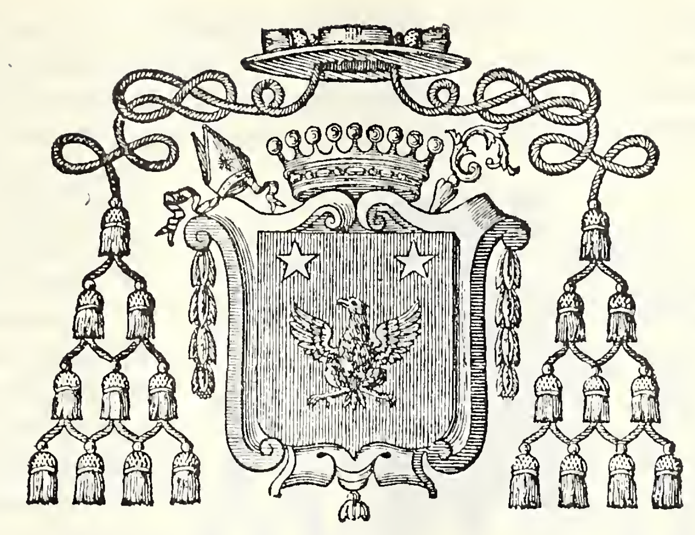


Fig. 235

comme aussi de la nouvelle, à Annecy. Nous avons déjà donné plus haut, p. 84, ce sceau avec sa devise significative: *Sigillum antiqui praetorii cancellariae episcopalis Gebennensis, nunc Anneciensis.*

Mgr Claude-François de Thiollaz, né au château de ce nom, à Chaumont [1], le 8 avril 1752, fut chanoine de la cathédrale, prévôt du chapitre, vicaire général des deux derniers évêques de Genève. A la Révolution il fut déporté au fort de Ham, d'où il parvint à s'échapper. Chanoine de Chambéry, après le Concordat, vicaire général des évêques de Mérinville et Dessolle, il fut choisi comme évêque d'Annecy en 1822 et sacré à Turin, le 27 avril 1823. Son nom évoque le souvenir d'un pasteur ferme et zélé. Malgré son grand âge, il arrivait en effet à l'épiscopat à 70 ans, il se montra vaillant administrateur et travailla puissamment à la réorganisation de son diocèse. Il mourut à Annecy, le 14 mars 1832. Il avait le titre de Conseiller du roi [2].

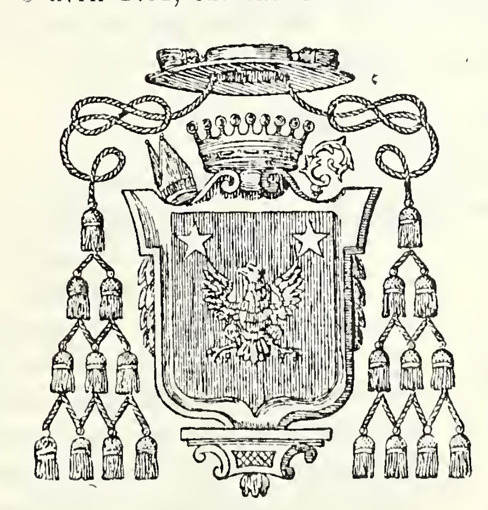


Fig. 236

Pierre-Joseph Rey, 1832-42.

Mgr Rey était évêque de Pignerol, en Piémont, lorsqu'il fut appelé à succéder à Mgr de Thiollaz, le 2 juillet 1832.

[1] Canton de Frangy (Hte Savoie).

[2] Sa vie a été écrite par M. le chanoine N. Albert, *Acad. Salés,* tome XXX et XXXI.



Pierre-Joseph Rey, né à Mégevette[1], le 22 avril 1770, fut ordonné prêtre le 25 avril 1793, en pleine tourmente révolutionnaire. Il se signala par son zèle pendant les longues années de la persécution religieuse. Après le Concordat, il est vicaire de Chambéry, puis chanoine, enfin vicaire général. En 1824, il est nommé évêque de Pignerol.

Mgr Rey, devenu évêque d'Annecy, dota son diocèse d'institutions pieuses: Sœurs de St-Joseph, Missionnaires de St-François de Sales; mais rien n'égala le renom d'éloquence de l'incomparable prédicateur. Par sa parole tout évangélique, l'évêque savoyard se fit admirer dans les chaires les plus célèbres de France.

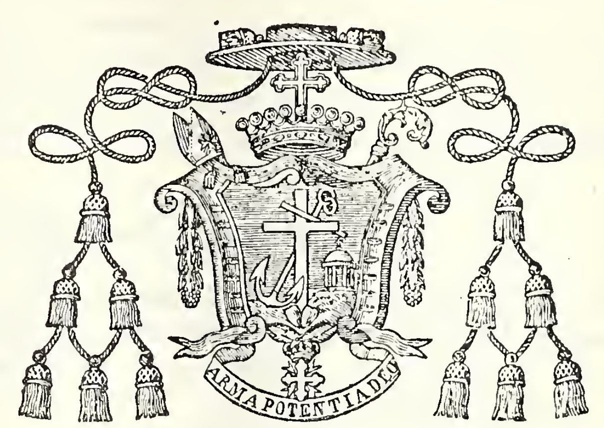


Fig. 237

Mgr Rey était chevalier grand-croix, décoré du grand cordon de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, et conseiller d'Etat.

Ses armes assez peu héraldiques étaient à Annecy comme à Pignerol: *d'azur à une croix mouvant de la pointe contre laquelle est appuyée une ancre, et à senestre une chapelle sur un tertre* (fig. 237). Sa devise était: *Arma potentia Deo.*

Ce prélat mourut à Annecy, le 31 janvier 1842[2].

Louis Rendu, 1843-59.

Ce prélat naquit à Meyrin, canton de Genève, le 9 octobre 1789, alors que ce village du pays de Gex appartenait encore à la France et dépendait de l'évêque de Genève.

Professeur au collège royal de Chambéry, M. Rendu se fit un nom dans l'enseignement des sciences physiques et naturelles, et sa théorie des glaciers n'est pas encore oubliée des savants du jour. Il était chanoine de la métropole, réformateur des études en Savoie, lorsqu'en 1843, il fut nommé évêque d'Annecy. C'est dans cette ville, et non plus à Turin, qu'il fut sacré le 9 avril 1843.

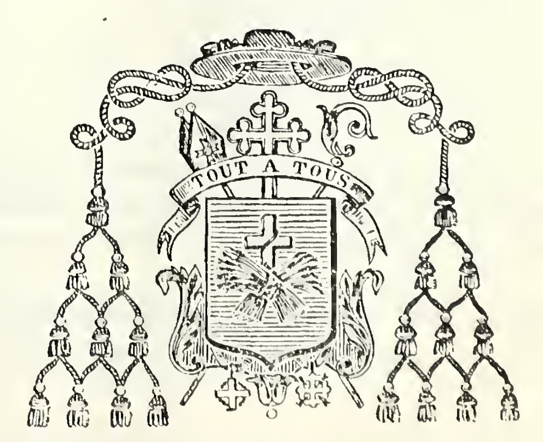


Fig. 238

Littérateur et savant, Mgr Rendu fut aussi un évêque à la doctrine sûre,

[1] Commune du canton de Thonon (Hte Savoie).

[2] *Vie de P.-J. Rey*, évêque d'Annecy, Paris, 1858, par M. Ruffin, chanoine.



écouté de ses pairs, estimé à Rome et apprécié des penseurs et des écrivains de son temps. Il publia des brochures, quelques ouvrages de circonstance, dont le plus connu est la *Lettre au roi de Prusse.*

Mgr Louis Rendu mourut le 28 août 1859. Il était commandeur de l'ordre des SS. Maurice et Lazare et chevalier du Mérite Civil de Savoie, comte romain et prélat assistant au trône pontifical [1].

Ses armes sont: *d'azur à deux gerbes d'or croisées et surmontées d'une croix d'argent,* avec l'exergue: *Tout à tous* (fig. 238). La croix posée en pal, derrière l'écu est une reproduction de celle figurant sur les armoiries de Mgr Rey.

Claude-Marie Magnin, 1861-79.

La guerre d'Italie (1859), les entreprises du Victor-Emmanuel II contre les Etats Pontificaux, l'annexion de la Savoie à la France (1860) empêchèrent d'une façon ou d'une autre qu'il ne fut donné rapidement un successeur à Mgr Rendu.

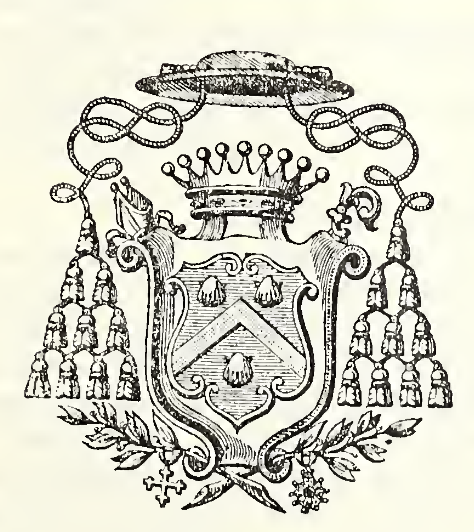


Fig. 239

Le chanoine Claude-Marie Magnin, supérieur du Grand-Séminaire d'Annecy était né à La Muraz [2], le 14 novembre 1802. Docteur en théologie et en droit, il fut préconisé évêque d'Annecy, le 18 mars 1861 et sacré dans cette même ville, le 11 juin suivant.

Mgr Magnin, avant son épiscopat, cultiva beaucoup l'histoire locale, recueillit des documents de tout genre. Parmi ses publications, il faut signaler *La Réforme à Genève* [3].

Il siégea au Concile du Vatican (1869 à 70) et eut la consolation de présider les fêtes données en l'honneur du Doctorat de St-François de Sales, en 1878. Il mourut le 14 janvier 1879.

Depuis de longues années Mgr Magnin était chevalier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare. Sous le gouvernement impérial, il fut nommé chevalier et enfin officier de la Légion d'Honneur. Pie IX l'avait créé comte romain et prélat assistant au trône pontifical.

Ses armes sont celles de la famille Magnin de Genève [4]. Elles sont *d'azur au chevron d'or accompagné de trois coquilles d'argent* (fig. 239).

---

[1] Sa vie a été écrite par M. F. M. Guillermin, Douniol, Paris, 1867.

[2] Petite commune du canton de Reignier (Hte Savoie).

[3] Paris, 1844.

[4] *Armorial hist. Genevois,* Galiffe et de Mandrot, 1859, p. 17.



Louis-Romain-Ernest Isoard, 1879-1901.

Mgr Isoard naquit à St-Quentin, diocèse de Soissons, le 19 juillet 1820. Prêtre, à Paris, en 1853, vicaire à St-Sulpice, directeur de l'Ecole des Carmes, il fut nommé sous le second empire, auditeur de Rote pour la France, à Rome.

Choisi comme évêque d'Annecy, le 9 mai 1879, il fut sacré à Paris, le 29 juin suivant. Il mourut à Annecy, le 3 août 1901, après 22 ans d'un épiscopat fécond et grandement utile au diocèse.

Mgr Isoard est incontestablement, dans le dernier quart du XIXe siècle, en France, un des évêques les plus remarquables par ses relations, son influence, sa doctrine et sa clairvoyance. Ses ouvrages dénotent l'écrivain de race, autant que le penseur et le théologien. On a de lui des mandements, des brochures qui firent du bruit et plusieurs volumes qui ont été réédités: *Le sacrement de l'Ordre, Le Mariage, Demain dans la société chrétienne, Le Système du moins possible* .....



Fig. 240

Ses armes sont: *d'or au mot Sustine placé sur trois lignes,* comme on le voit ici (fig. 240).

La devise *Sustine* est celle de la famille Isoard ou d'Isoard, comme on disait avant la Révolution [1].

Pierre-Lucien Campistron, 1904.

Son successeur, Mgr Pierre-Lucien Campistron est né à Mirande (Gers), le 26 octobre 1840. Il était chanoine de la Métropole d'Auch et supérieur du Petit-Séminaire, lorsque, le 13 mai 1902, il fut nommé évêque d'Annecy [2].

Préconisé dans le consistoire du 9 juin suivant, l'évêque élu ne put prendre possession de son siège qu'en mars 1904, à cause des difficultés suscitées par le Conseil d'Etat, à propos de la formule employée par la Curie romaine dans la rédaction de la Bulle de nomination.

Les armes de Mgr Campistron sont: *de gueules à la tour d'argent, maçonnée de sable* (clocher de Mirande); *au chef d'azur à huit étoiles d'argent, disposées en couronne* (Petit séminaire d'Auch) (fig. 241).

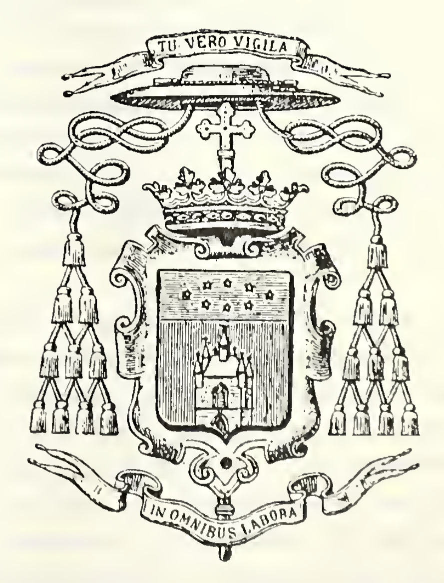


Fig. 241

---

[1] *Vie de Mgr Isoard,* par A. Bouzoud, Paris, 1914, p. 3.

[2] Au XVe siècle, François de Savoie fut archevêque d'Auch, avant d'être évêque de Genève et le dernier des évêques qui ait porté, en Savoie, le titre d'évêque de Genève. Mgr Dessolle (1805), était né à Auch.

Ein Wappenbuch der Stadt Zürich,

von Dr. C. Benziger.

Es gehört mit zu den Eigentümlichkeiten unserer Schweizerart, dass wir im allgemeinen Verhältnisse und Gegenstände jenseits der Kantonsgrenze recht wenig kennen und vielleicht gar nicht besonders zu kennen begehren. Wir können dies am besten konstatieren, wenn uns der Zufall über die Kantonsgrenze hinausführt und wir dann jedesmal mit neuen Eindrücken, neuen Entdeckungen nach Hause kehren. Gerade aus diesem Grunde scheint es mir eine Aufgabe der regionalen Historie zu sein, nach Möglichkeit diesem aus kleinlichen Verhältnissen herausgewachsenen Zustande entgegenzutreten und möglichst oft solche „Entdeckungen" und „Eindrücke" auszutauschen. Nicht nur auf politischem, wissenschaftlichem, sozialem und künstlerischem Gebiete werden wir reichen Gewinn davontragen, was uns noch viel wichtiger scheint, der persönliche Kontakt wird damit wesentlich gefördert werden. Es ist also auch Pflicht wissenschaftlicher Institute, auf besonders wertvolle Arbeiten, die einzelne Kantone oder einzelne Städte betreffen, sich und ihre Interessenten gegenseitig aufmerksam zu machen. Gar mancher Schatz liegt auf Museen und Bibliotheken ungehoben, und mancher würde sich an der Hebung gerne beteiligen, wüsste er nur von der Existenz derartiger Pretiosen.

Ein derartiger Schatz bedeutet für unsere Nachbarn am Limmatstrand das „Wappenbuch Der Statt Zürich. Zusamen geschrieben und gemahlet von Heinrich Hess im Lindenhoff A° MDCCXXXIV." Die mächtigen fünf Folianten dürften in ihrer Vaterstadt wohl kaum eine so vollständige Schwestersammlung besitzen. Wie unsere Bände auf die Berner Stadtbibliothek gelangten, vermochten wir nicht ausfindig zu machen. Weder die Kataloge noch die Protokolle erwähnen die Handschrift, die erst unter Bibliothekar Blösch in den „Katalog der Handschriften zur Schweizergeschichte der Stadtbibliothek Bern" 1895, Mss. Hist. Helv. VI 1, aufgenommen wurde und einem weiteren Publikum zugänglich gemacht worden ist.

Die Stemmatologia Tigurina, wie das Werk auf dem zweiten Blatte unserer Ausgabe genannt wird, wurde laut der Einleitung des Verfassers dem Pfarrherrn Erhard Dürsteler entnommen. Dürsteler hat sich bekanntlich um die zürcherische Geschichte, speziell um die Genealogie, grosse Verdienste erworben. Er schrieb den Zürich betreffenden Text zu Herrlibergers „Topographie der Eydgnosschaft", behandelte in vielen Bänden die Toggenburgerstreitigkeiten von 1696—1759 und hinterliess ein Lebenswerk von ungefähr 70 Bänden, die 1779 von der Züricher Regierung erworben und der dortigen Stadtbibliothek geschenkt worden sind. Der grundlegende historische Teil dürfte also zweifellos auf Dürsteler zurückgehen. Wir erwähnen die Berner Ausgabe auch viel weniger ihres Textes halber, als wegen ihrer äusserst reichen Illustration, die an die 700—800 Abbildungen, die Heraldika nicht inbegriffen, umfasst. Dass die Heraldik dabei trotzdem am besten wegkommt, darf uns bei dem genealogischen Charakter der Vorlagesammlung nicht wundern.



Schon gleich die Einleitung bringt in sorgfältiger Kolorierung sämtliche Zunft-, Amts- und Herrschaftswappen, ihnen schliesst sich als hübsche Vignette das Wappen des Kompilators an. Dann folgen in alphabetischer Reihenfolge sämtliche Zürcher Geschlechter, lebende und ausgestorbene und auch solche, die nur in engerer Beziehung zur Stadt gestanden sind. Ein Stadtprospekt und Christoph Schweizers flott gezeichneter Pannerträger bilden gleichsam die einleitenden Titelbilder. Die Wappen werden überall mit sichtlicher Liebe behandelt, speziell auf die Variationen und die Helmzier wird peinlich gehalten, wir finden z. B. bei der Familie Heidegger nicht weniger als 28 Varianten, bei den Meyer erreicht die Zahl sogar das Maximum von 33. Von der Familie Escher vom Luchs bringt Hess volle 29 verschiedene gestochene Wappenblätter, zahlreich sind auch diejenigen der Escher vom Glas. Kopien von Wappenbriefen mit anscheinend recht guten Faksimiles der Verleihungen führt der Verfasser für die nachfolgenden Familien an: Escher vom Luchs, d. d. 1433, d. d. 1635; Amman, d. d. 1487; Brennwald, d. d. 1491; Edlibach, d. d. 1477, d. d. 1495; Gessner, d. d. 1564; Grebel, d. d. 1471; Keller, d. d. 1487; Lavater, d. d. 1519; Murer, d. d. 1487; Thomann, d. d. 1571; Tumysen, d. d. 1559; Vogel, d. d. 1574; Werdmüller, d. d. 1679; Widmer, d. d. 1487. Einige Familien sind mit sehr guten Siegelabdrücken vertreten, so die Birch. Wieder andere haben als heraldische Dokumente künstlerisch durchgeführte Scheibenrisse geliefert, wie „Hauptmann Jost von Bonstetten des Raths und diser Zit Landvogt im Sarganser Lande. A. 1587“ oder die Familie Wolff mit einem bemerkenswerten Blatt des 17. Jahrhunderts, das neben dem Wolffschen Allianzwappen ein recht lustiges Bärenmotiv enthält und dessen Schildträger einen Fuchs in der Mönchskutte und einen Wolf als Pilger darstellen. Noch sei eine sinnige heraldische Spielerei erwähnt. Das Wappen der Familie Rollenbuz führt eine Jungfrau mit der Rose im Schilde, statt des Helmes wird diesem übermütigen jugendlichen Bilde stets ein Totenkopf in Helmform als Krönung beigegeben — omnia vanitas!

Eine reiche Sammlung von Ansichten, die, wie mir scheint, allerdings nach verschiedenen Werken gezeichnet worden sind, müsste noch auf ihren Wert geprüft werden. Interesse verdient die Abbildung des Schmid v. Schwartzenhornschen Stammhauses in Zürich; die farbige Ausführung dieses vermutlich noch aus dem 17. Jahrhundert stammenden Dokumentes liefert einen beachtenswerten Beitrag zur städtischen Baugeschichte.

Weitaus der wertvollste Teil der ganzen Kollektion aber liegt wohl in der Porträtsammlung. Nur wenige Porträtstiche dürften hier zur absoluten Vollständigkeit fehlen. Was der Verfasser auftreiben konnte wurde hier eingefügt: Originale, Kopien, Kupferstiche, Zeichnungen in buntester Auswahl und von verschiedenstem Werte. Die Kunstgeschichte Zürichs würde hier bei einer sorgsamen Durchsicht mancherlei Ergänzungen erhalten. Namen von Stechern, die im Künstlerlexikon überhaupt noch fehlen, liessen sich mit ihren Arbeiten hier ausfindig machen. Ich denke nur an einige wenige, denen ich ohne systematische Durchsicht begegnet bin: M. H. Stocker, Joh. Rudolf Holzhalb, der geistreiche Illustrator der Walhardschen Klassikerausgaben. Wieder andere Künstler müssten

sich verschiedene Berichtigungen gefallen lassen; von Joh. Sulzer (1631—1665) gibt es einen Kupferstich des Pfarrers Jacob Aberli, Hans Heinrich Pfau III sticht nach seinem Gemälde das Porträt des Bartolomäus Auhorn von Hortwiss u. s. w. Originalzeichnungen von Joh. Melchior Fuessli, Joh. Kaspar Fuessli, Joh. Heinrich Huber, den verschiedenen Meyer, Jeremias Amman und manchen andern finden sich in stattlicher Zahl. Auch die Monogrammisten sind gut vertreten. Ihnen gesellen sich einige Blätter bei, bei denen Namen überhaupt nicht angegeben sind, die aber nichtsdestoweniger zum teil recht gute Arbeiten enthalten, wie die JJW., HHL. Eine reizvolle Reformatorenserie von Dietrich Meyer verdient besondere Erwähnung. Auch unbekannte, in Rötel gezeichnete Blätter, vermutlich Arbeiten Füsslischer Kunst, sind nicht uninteressant, sie liefern vermutlich die Vorlagen für den spätern Kupferstich. Was den letzteren betrifft, haben fast alle auf diesem Gebiete tätigen Zürcher Proben ihres Schaffens vorgeführt. Die Meyer, J. Bodmer, Joh. U. Dyrsteler, Hegner, Bullinger, Redinger, Wirtz, Lochmann, Heidegger und wie sie alle heissen, sind mit zahlreichen Kupfern vertreten. Nicht zuletzt sei auch der Verfasser selbst erwähnt, der einige Porträts in Blei zu kopieren sich die Mühe genommen hat. Einige Familien haben sodann mit auf Pergament gemalten Ölbildern zur Vervollständigung der Serien beigetragen, so die Orelli, Thomann und Hess. Es soll überhaupt als ein besonderes Verdienst von Hess erwähnt werden, dass er die Kupferstiche, wo er konnte, in verschiedenen Stadien aufgenommen hat, die graphischen Sammlungen müssen ihm dafür Dank wissen. Von Heinrich Meister besitzt die Sammlung ein farbiges Selbstporträt aus Thun, vom Jahre 1719, eine lustige, recht intime Skizze. Aus Stammbüchern wurden Porträts der Familie Ziegler entnommen. Den Porträts gesellen sich eine Anzahl Heiligenbilder, S. Viborada, S. Notker, S. Ida, bei, es handelt sich meist um Werke zürcherischen Ursprungs, vor allem Kompositionen Rudolf Meyers und Hans Aspers, die dann nachträglich von den Kilian in Augsburg gestochen worden sind. Neben diesen bildlichen Darstellungen fügte Hess wiederholt Familienpapiere ein, als ein Kuriosum dieser Art erwähnen wir ein Ehrengedicht des Kaspar Gessner auf die Familie Werdmüller vom Jahre 1670. Den Abschluss des Werkes bilden einige wenige Kupferstiche und Handzeichnungen aus der Landschaft. Winterthur scheint hier am besten vertreten zu sein. Die Porträts, die sämtliche sehr gut erhalten sind, bedürfen keiner besondern Beschreibung. Was uns angenehm überraschte, war das durchwegs nachweisbare Streben nach getreuer Darstellung, ein Idealisieren bringen erst die Bilder der späteren Zeit, während das 16., 17. und die erste Hälfte des 18. Jahrhunderts sich nicht scheuen, direkte Hässlichkeiten wiederzugeben. Es muss hier noch erwähnt werden, dass die Personaleinträge in unsern Folianten bis zum Jahre 1790 weitergeführt worden sind, dem entsprechend ergänzte man auch die Porträtsammlung, immerhin wurde die frühere Zeit, besonders das 17. Jahrhundert, als Hauptsammeltermin betrachtet.

Noch sei in Kürze des verdienstvollen Sammlers gedacht. Es mag vielleicht die „Liebhaberei der vaterländischen Geschichte" bei Heinrich Hess schon etwas im Blute gelegen haben, wenigstens hat bereits sein Vorfahre Hans Rudolf Hess



sich um die Geschichte grosse Verdienste erworben. Dessen Register zu den Eidgenössischen Abschieden haben lange Jahre gute Dienste geleistet. Besonders war es aber das prächtige, 1713 gestiftete Legat von 6000 Gulden zur Errichtung einer Professur für Schweizergeschichte, das ihm als einem Hauptbegründer der schweizerischen Geschichtswissenschaft den Dank der Historiker sichern muss. Auch späterhin hat das Geschlecht mit Vorliebe Historie getrieben, und es ist kein Zufall, wenn als ein letztes Oberst Hess in Disentis sich um die heraldische Forschung besonders interessiert und eine reiche Sammlung hinterlassen hat. Der Verfasser unserer Sammlung war am 5. Mai 1705 als Sohn des Hauptmann Hans Jakob Hess und der Susanna von Muralt geboren. Er verheiratete sich am 12. November 1726 mit Anna Escher vom Glas, einer Tochter des Quartierhauptmanns Heinrich Escher im Wollenhof. Heinrich, „der Lange" genannt, war zum Widder zünftig, seit 1741 gehörte er als Zwölfer zum Widder dem Grossen Rate an. Den wissenschaftlichen Beruf scheint sich Hess aus Gesundheitsrücksichten gewählt zu haben, er starb bereits am 26. Dez. 1742 an der „Phthysis". Von seinen neun Kindern starben sieben ganz jung, eine Tochter verheiratete sich mit Landvogt Spöndli zu Grünigen. Das Familienstammbuch der Hessischen Familie erwähnt von Heinrich Hess noch eine „Delineatis historico-politica des Reformationsgeschäftes von 1713", weitere Angaben über die literarische Arbeit dieses stillen Gelehrten bringt das Stammbuch nicht. Es scheint, dass derselbe sich aber doch zumeist mit historischen Studien beschäftigt hat, seine schwache Gesundheit hat ihm wohl ein reges Aussenleben nicht gestattet. Eine interessante Ergänzung zu dieser Sammlung bringt eine Studie im Neujahrsblatt der Stadtbibliothek in Zürich vom Jahre 1875 und 1876, betitelt: „Die Sammlung von Bildnissen zürcherischer Gelehrter, Künstler und Staatsmänner auf der Stadtbibliothek in Zürich". Diese reichen Bestände der Zürcher Bibliothek, das eben genannte Lebenswerk Dürstelers, wie die Heßschen Kollektaneen in Bern dürften zusammen wohl den Grundstock der zürcherischen Ikonographie bilden.

Notice historique
sur la famille Vuille et Wille, de la Sagne.

Par Jules Colin, héraldiste.

Au moment de la nomination du Général Wille, nos journaux ont publié des articles plus ou moins exacts sur sa famille et sur son origine neuchâteloise, zurichoise ou allemande. Nous avons tenu à étudier cette question à fond. Nous avons pensé que celà pourrait intéresser les lecteurs des *Archives* de savoir quel est le lieu d'origine et le coin de notre terre qui a vu se développer à travers les siècles la famille de celui auquel la patrie a accordé sa confiance pendant les temps difficiles que nous traversons.



Pour faire une étude approfondie de la famille Vuille, établie dans nos montagnes neuchâteloises, il serait nécessaire de présenter d'abord l'histoire de la contrée, à travers les siècles disparus, en particulier de la Vallée de la Sagne, encaissée entre des chaînes de montagnes, «li neiri jours» comme les désignait le comte Berthold en 1240, en parlant de ses terres et de celles tenues par ses prédécesseurs. Ceci sortirait un peu du cadre restreint de notre travail et nous entrainerait trop loin. Nous nous en tiendrons, sur ce point, à quelques données générales. Ce que nous savons, d'après les traditions conservées, c'est qu'au XIe siècle ces vastes contrées, couvertes de forêts, étaient complétement désertes. Au siècle suivant, Le Locle est mentionné pour la première fois dans un acte, entre les années 1144 et 1159, alors qu'Amédée, évêque de Lausanne, confirme diverses dotations faites en faveur de l'Abbaye de Fontaine André dont, entr'autres, les prés d'Amen avec la Chaux et la vallée du Locle. — Il paraît donc certain que ce furent des moines qui s'établirent les premiers dans ces lieux retirés pour commencer à y défricher quelques parcelles de forêts. Au XIIIe siècle d'autres colons vinrent s'installer temporairement dans la contrée, sans que l'histoire nous ait conservé quelque chose de précis sur leur séjour —, l'époque de la féodalité et du servage nous ayant laissé fort peu de souvenirs.

Ce n'est guère que dans le courant du XIVe siècle, moment où les habitants de notre pays, commencent à acquérir certains droits, que d'autres immigrants laïques viennent s'y fixer définitivement et donner naissance aux plus vieilles familles de nos montagnes neuchâteloises, parmi lesquelles on rencontre les Vuille.

L'aspect de la Vallée de la Sagne, dit Chabloz [1], auquel nous empruntons quelques détails, était sévère et les teintes monotones. Le sol peu accidenté, devait être alors, plus que de nos jours, imprégné d'eau, profondément marécageux. Son nom l'indique d'ailleurs, Sagne, terrain coupé de canaux, terrain saigné (en patois: La Seignie).

Boyve, dans ses annales, relate que Jean II d'Aarberg, seigneur de Valangin accorda en 1363 plusieurs franchises aux habitants de la Sagne, «comme il en paraît dans un Vidimus.» Par acte du 12 mai 1372 le dit Jean donne à ses bons hommes, francs habergeants du Locle et de la Sagne, d'importants terrains en nature d'aigues et de joux pour les convertir en champs et prés, celà sous certaines conditions, et il s'engage à y maintenir bonne justice.

En 1400 Mahaut de Neuchâtel en Bourgogne (veuve de Jean II) et Guillaume d'Arberg, son fils, donnèrent aux habitants de la Sagne, par un nouvel accensement, une partie de leurs pâturages communs. Ils leur avaient déjà donné en décembre 1399 le grand pâturage qu'on désigne actuellement sous le nom du «Communal».

Un acte de confirmation du mois de mai 1409 nous apprend que les habitants du Locle et de la Sagne furent autorisés à clore leurs terres. Les bonshommes qui représentent la Sagne dans cette affaire sont: Perrenod, Othenin, Pierre fils, le Tochenet et Vuille. La Sagne reçoit aussi la confirmation de ses chemins, de ses pâturages et de ses abrenvoirs.

[1] La Sagne, par Chabloz. Imprimerie Courvoisier, Le Locle, 1864.



En 1412 Guillaume, seigneur de Valangin, confirme aux habitants du Locle et de la Sagne toutes les lettres scellées par lui et ses prédécesseurs en faveur des dits habitants. A la mort de Guillaume, en 1427, Jean IV d'Arberg, son fils, reconfirma les dites franchises, de même en 1440 et en 1480. Ces confirmations et reconfirmations étaient dans les usages du temps.

C'est à partir de cette époque que nous constatons que ce n'était pas seulement aux communautés qu'il se faisait des accensements, mais aussi que de simples particuliers pouvaient en bénéficier. C'est ainsi que le 14 avril 1474, Jean IV accensa à Jeannin Vuille «un morcel de pré gisant à la Combe des Cugnets pour telle cense que peut devoir le dit pré et pour trente deux florins d'or d'entrage.» Il lui concède en outre un chemin (Charrière entretenue encore aujourd'hui par les Vuille) depuis son hostel de la ville de la Sagne dessous l'église (maison à gauche en montant à l'église, où l'armoirie des Vuille est sculptée) en la dite combe des Cugnets; il l'autorise d'abreuver ses bêtes «à toutes les aigues qui chéent et pendent en la dite combe et d'avoir la vaine pâture après la Madelaine, dès le chemin du Mont-Dard à celui des Charbonniers, ès us et coutumes de la Sagne» (Chabloz p. 34).

Cette acquisition ne pouvait avoir lieu sans exciter la jalousie des communes du Val-de-Ruz, qui avaient leurs communs limitrophes. Déjà en 1489, Jeannin Vuille faisait insérer dans la reconfirmation de Claude «qu'il ne soit loisible à ses hommes du Val-de-Ruz de venir gager ses bêtes au dit pré, en quelque saison que ce soit, comme il est fort souvenent que celà est arrivé». C'est donc probablement à ce moment que remonte l'origine du Fonds de Vuille.

Divers arrangements et les contributions de ceux auxquels les intéressés avaient cédé leur droit de vaine pâture, permirent de le former. Dès lors, pas une génération ne passe sans que les Vuille aient quelques démêlés avec des communautés ou des particuliers. Des procès coûteux, parfois fort longs à soutenir, nécessitèrent des mises de fonds que certains membres de la famille se refusèrent à souscrire, préférant perdre ainsi leurs droits. Une fois la question bien réglée, au lieu de rembourser aux intéressés les avances faites, les Vuille constituèrent définitivement le fonds de famille par un acte d'association fait le 12 septembre 1693 reconfirmé par une reconnaissance définitive le 30 janvier 1747. Il est à remarquer que dans cette reconnaissance il y a neuf lignées de Vuille dont les neuf signataires sont chefs de famille.

Cette fondation et la propriété des Cugnets les ont obligés de conserver leurs noms dans un régistre où chacun peut aller retrouver ses aïeux d'il y a 400 ans.

On lit sur la première page de ce volume: Reconnaissance des familles communières de la Sagne qui ont part au fonds de Vuille suivant la mise accordée à Jeannin Vuille par le comte Jean d'Arberg en l'an 1474, reconfirmée:

1° par le comte Claude d'Arberg en 1489,

2° par un passement des Trois Etats de Valangin contre la communauté des Hauts-Geneveys en l'an 1529,



3° par trois sentences et délimitations de la mise:

La 1re contre les communautés de Coffrane et Geneveys sur Coffrane en 1539,

La 2e Dito de Boudevilliers en l'an 1602,

La 3e Dito des Hauts-Geneveys en l'an 1693.

Renouvelée à la Sagne en 1747.

Il est donc facile de suivre le développement des différentes branches de la famille Vuille jusqu'à nos jours, le régistre étant toujours tenu à jour pour faciliter le contrôle des droits des participants aux assemblées bisannuelles, pour le partage des revenus du Fonds, et leur présence au banquet.

Généalogie.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant pour nos lecteurs de nous attacher spécialement à l'étude généalogique et héraldique de la branche dont descend le général Wille. Nous devons relever ici, qu'à part des chroniques que quelques particuliers nous ont laissées, les documents font complétement défaut pour nous permettre de jeter un coup d'œil sur la culture littéraire, les habitudes et l'histoire de cette population de nos montagnes des XVIe et XVIIe siècles. Ces écrits n'ont rien de bien attachant comme jugement porté ou narration de faits, ce sont les relations de petits événements contés, sincèrement et naïvement, au jour le jour, qui font cependant preuve d'intérêt pour l'histoire et qui nous servent aujourd'hui à souhait.

Nous voulons parler spécialement du manuscrit de Théodore Vuille, cordonnier à la Sagne, qui rédigeait son journal et dans lequel, à part les nouveaux du pays, il nous donne précisément l'origine du tronc des Vuille, descendant jusqu'à lui en ligne directe de Jeannin. M. Chabloz a eu la bonne fortune d'avoir, en 1864, ce manuscrit sous les yeux, mais il nous a été impossible de savoir ce qu'il est devenu.

Théodore Vuille relate entr'autre dans ses mémoires en date du 14 décembre 1714 (Chabloz, La Sagne, p. 92) «Je me suis fait reconnaître Bourgeois «de Valangin et incorporé au nom de ma mère et de tout le ménage indivis, «m'ayant coûté 15 batz. Et j'ai trouvé le nom de mes ancêtres: Moi Théodore Vuille

suis fils de Henri (qui épousa Marie Matile)
fils de Henri, Cons.r (qui épousa Sara Matthey Prévôt
« « Guillaume
« « Guillaume
« « Henri
« « Jean
« « Henri
« « Jeannin

qui fut celui qui nous a obtenu nôtre pâturage à la Combe des Cugnets de Jean comte d'Arberg et Seigneur de Valangin le 14 avril 1474.»



Nous voilà donc fixés sur l'origine de cette branche existante en 1714 et nous n'avons plus qu'à nous laisser guider par les régistres du Fonds et ceux de l'Etat Civil, déposés aux Archives de l'Etat de Neuchâtel.

Théodore (1687-1782) a laissé 12 enfants, dont plusieurs ont fait lignée jusqu'à nos jours. Il avait une sœur Elisabeth, née le 11 décembre 1692, et un frère *Joseph*, né le 5 janvier 1690, † 1749, maître cordonnier à la Sagne, qui épouse le 2 février 1714 Suzanne Vuille, fille d'Isaac, décédée le 13 juin 1764. D'après les mémoires de son frère Théodore, Joseph Vuille prit part à la bataille de Vilmergen. Théodore (1687-1782) ayant été désigné pour y aller, nous donne quelques détails sur cette guerre dans ses mémoires dont voici un extrait:

«1712. En Allemagne, au canton de Lucerne, l'abbé de St-Gall, catholique, eut quelques difficultés avec une partie des gens de la religion. Messieurs de Berne et de Zurich furent obligés de prendre les armes contre le dit abbé et les gens, qui disaient que c'était pour fait de religion, ce qui n'était pas. Il fallut même y envoyer des troupes depuis Genève, le pays de Vaud et de toutes les communautés de la comté. On fit trois élections; je fus pris à la première qui se fit au mois d'avril. Et mon frère y voulut aller pour moi. La seconde au mois de mai, quinze jours après la première. Elles marchèrent toutes. La troisième se fit au mois de juin, mais elle ne marcha pas. Il y en eut beaucoup qui mirent des gens à leur place. La plupart leur donnèrent un écu blanc par semaine; d'autres 40 batz, 50 batz et même jusqu'à deux écus blancs. On les conduisit de ville en villages et d'autres. Quelques mois se passèrent comme cela. Au mois de juillet, il se fit un «choque» par les Lucernois qui furent traitres ce même jour. Au bout de trois jours, il y eut une bataille dans la plaine de Vilmergen. Messieurs de Berne et ceux des comtés joints à eux, par la grâce de Dieu, remportèrent la victoire avec la moitié moins de monde que leurs ennemis. Après cela la paix se termina entièrement et on relacha toutes les troupes. Il n'y en eut pas un de tué, ni de blessé de La Sagne. Après quelques mois de temps, on fit une répartition sur tous les particuliers de la mairie de La Sagne pour payer ceux qui avaient été à cette guerre. Ils eurent chacun 13 batz par semaine et demi-écu blanc de surplus.»

Joseph a eu 4 filles et 3 garçons dont: *Henri*, né à la Sagne le 8 octobre 1714, maître cordonnier, bourgeois de Deux Ponts dans le Palatinat, où il épouse en 1741 Suzanne Madeleine Bouchon de Metz. C'est à partir de ce moment-là que nous voyons le nom de Vuille se transformer en Wille, ortographe que nous retrouvons dans tous les registres et documents concernant cette branche.

A l'occasion de son établissement et de son mariage à Deux Ponts, Henri se fait délivrer une déclaration de ressortissant de la Sagne dont nous donnons le texte ici.

Extraits des Manuels de Justice de La Sagne. Séance du 11 Mars 1741.

«S'est présenté ce jour Joseph Vuille, maître cordonnier exposant que Henry son fils, ayant fait son apprentissage de cordonnier avec luy, voyage en con-



séquence de sa profession dès il y a environ 5 ans, se trouve actuellement dans la ville de Deux Ponts où il souhaite de rester encore quelque temps ainsi qu'il l'aprend par une lettre qu'il a reçu en dernier lieu de son fils, le quérant de luy procurer un acte de son origine et extraction, c'est pourquoy le dit Joseph adresse au nom de luy et demande par connaissance de justice que les témoins qu'il a fait citer soient entendus ce que luy étant connu judiciellement: Il a admis en témoignage les honnor^bles^ D^d^ Tissot doyen et Justicier et Abram Perrenoud, Conseiller de Commune, lesquels étant assermentés par attouchement au sceptre de justice sur les interrogats à eux adressés ont déposés d'être souvenant d'avoir vu et connu *Henry Vuille*, marié à *Sara Matthey*, duquel mariage est issu légitimement *Henry Vuille*, lequel étant marié avec *Marie Matile*, il est né de leur mariage *Joseph Vuille*, maître cordonnier qui ayant épousé *Suzanne Vuille*, il est issu légitimement *Henry Vuille* requérant. Tous les susnommés étant communiers de la Sagne et Bourgeois de Valangin, gens de bonne faveur et réputation ayant fait profession constante de notre sainte religion Réformée, sans avoir commis aucune action reprochable.»

Du mariage d'Henri Vuille avec Suzanne Madeleine Bouchon sont issus 8 enfants qui sont:

Gustave Loïse, née 17 juin 1742,
Anne Catherine, née 12 avril 1744,
Joseph François, né 1er septembre 1745 (qui suit),
Daniel Henry, né 9 avril 1747,
Pierre Paul, né 12 décembre 1748 (porta présence au Fonds des V.),
Anne Dorothée, née 8 octobre 1750,
Genein Louis, né 8 novembre 1752,
Georges Louis, né 21 juillet 1754.

Joseph François, né à Deux Ponts le 1er septembre 1745, son parrain fut François Bouchon, grand-père, et sa marraine Marie Marguerite Charpentier, femme du sieur Heintz, catéchumène à la Sagne en 1762. Il a porté présence au Fonds des Vuille. Il épouse Sophie Marguerite Schwarz. De ce mariage sont nés à Frankenthal: Jacques (Jakob) Arnold, le 26 mai 1776 (qui suit) et Jean Louis, le 30 juin 1781.

Jacques (Jakob) Arnold, né 26 mai 1776 à Frankenthal, parrain Jacques Arnold Federen, marraine Elisabeth Linder. De 1792 à 1812 appartient à différents régiments, même en France. Epouse le 19 novembre 1809 Anne Frédérique Chrétienne Rühl de Hambourg. Décédé à Hambourg en 1826. De son mariage sont issus: Franz Johann Arnold, né le 20 février 1811 (qui suit), Jacques Louis, né à Hambourg en 1814. De ce mariage est né Hans Jakob à Frankenthal. Ce dernier professeur à l'Université de Heidelberg et «Geheimrat».

Franz Johann Arnold, né à Hambourg le 20 février 1811, décédé le 7 janvier 1896 à Meilen (Zurich), docteur en philosophie. En 1848 membre du Parlement de Francfort. Epouse en 1845 Elisa Slomann, fille de Robert Miles Slomann et de Gundulena Bärens, née le 9 mars 1809, décédée le 26 décembre



1893 à Meilen. De ce mariage sont nés: Konrad Ulrich Sigmund (qui suit), Robert Arnold à Hambourg, le 23 février 1846, qui épouse en 1866 Fanny Billeter, de Männedorf (Zurich), dont il a deux fils et une fille.

Konrad Ulrich Sigmund, né à Hambourg le 5 avril 1848. Nommé le 4 août 1914 Général de l'Armée Suisse.

Nom et armoiries.

Tant sous le rapport du nom que sous celui des armoiries nous voyons apparaître parmi nos familles neuchâteloises des quantités de variantes dont il nous est difficile actuellement d'expliquer les motifs; tel est le cas par exemple pour les familles Matthey, Montandon, Perrelet, Borel, Droz etc.

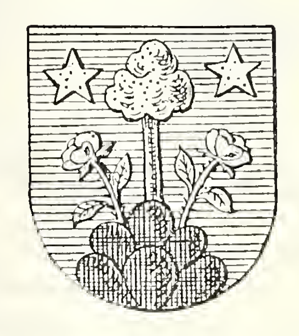


Fig. 242
Armoiries Vuille d'après l'Armorial Huguenin. 1660.

Les Vuille n'ont pas échappé à cette particularité. Leur nom d'abord s'est écrit de bien des façons et il serait intéressant de rechercher aujourd'hui les origines et les raisons de ces variantes. Nous nous bornerons à constater que ce nom de famille s'écrivait de la manière suivante: Wouil dans le registre des baptêmes tenus par les pasteurs de 1682 à 1709. Vuille depuis ce moment et dans les manuels de Justice où le nom devait sûrement figurer plus correctement qu'ailleurs. Wille dès 1740 environ, dans le registre des naissances et mariages, époque qui correspondrait avec celle de l'établissement des Vuille dans le Palatinat.

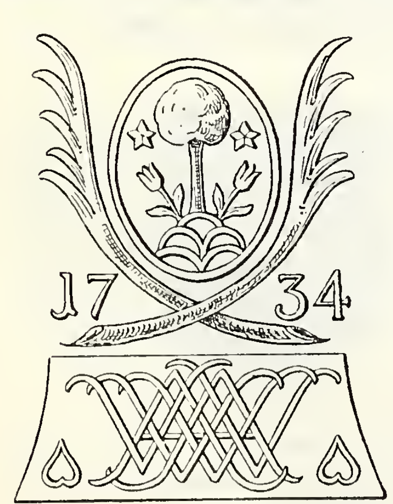


Fig. 243
Armoiries Vuille, sculpture de 1734.

Les formes Wouil, Vuille, Wuille, Vuille dit Bille et Wille que nous trouvons dans certains documents et dans les registres de naissance et du Fonds, ne sont que des variations du même nom et s'expliquent aisément par certaines règles linguistiques.

Quoiqu'il en soit, les Vuille, Wuille, Wille, Vuille dit Bille, ont tous le droit de prétendre aux revenus du Fonds de famille, à la seule condition qu'ils puissent prouver que leurs ascendants en faisaient partie.

Nous relèverons encore ici que les Vuille appartiennent non seulement au Canton de Neuchâtel, mais aussi à celui de Berne, où ils sont bourgeois des communes d'Epauvillers (Franches Montagnes) de la Ferrière, de Tramelan-Dessus (Jura-Bernois) et de Wangen (Hte Argovie) et qu'ils sont tous originaires de la Sagne. Les Vuille de Wangen ont été naturalisés bernois le 11 avril 1862 (Augustin Vuille, né en 1823). Le Général Wille est lui-même bourgeois de Zurich et de Meilen.

Quant aux armoiries de la famille nous nous bornerons à en donner la reproduction avec indications des sources où nous les avons puisées:



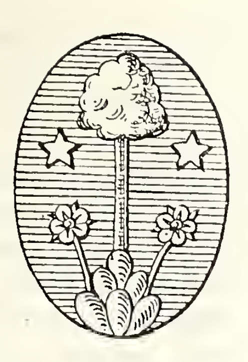


Fig. 244
Armoiries Vuille d'après un seeau de 1764.



Fig. 245
Cachet timbre du Fonds des Vuille.

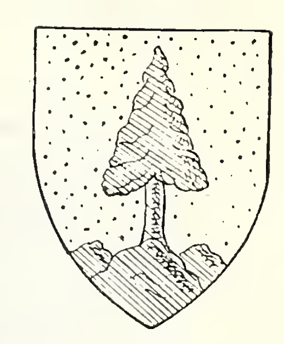


Fig. 246
Armoiries Vuille d'après le cachet du capitaine D. H. Vuille. 1793.

1° Vuille d'après l'armorial du Justicier et notaire Huguenin, Locle 1660, manuscrit déposé aux Archives de l'Etat de Neuchâtel, qui portent: D'azur à un arbre d'or accosté en pied de deux roses tigées d'argent, le tout soutenu d'un tertre de six coupeaux de sable; le dit arbre accompagné en chef de deux étoiles (5) d'or (fig. 242).

2° Vuille d'après une sculpture se trouvant sur la maison ayant appartenu à Jeannin Vuille, quartier de l'Eglise, Sagne, Millésime 1734, avec socle portant des initiales entrelacées composées de A et de W. Une même sculpture se trouve sur la maison dite « le Rugenet » près Perreux avec millesime 1813 et initiales A W accompagnées d'étoiles. Nous retrouvons la même inspiration pour la composition que dans la fig. 243.

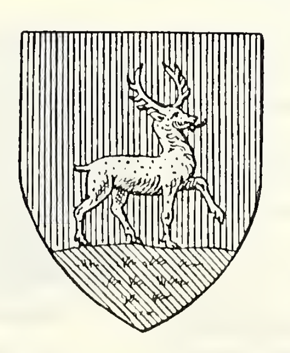


Fig. 247
Armoiries Wille d'après l'Armorial Benoit.

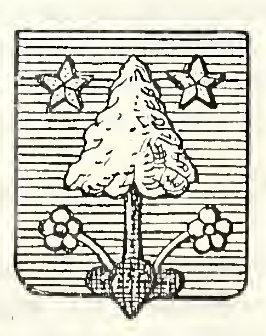


Fig. 248
Armoiries Vuille d'après l'Armorial de Mandrot, 1re édition.

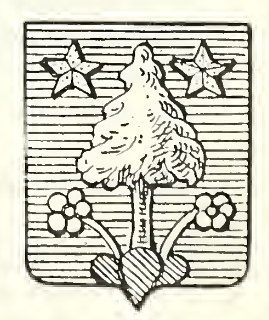


Fig. 249
Armoiries Vuille d'après l'Armorial de Mandrot, 2e édition.

Nous avons eu l'occasion dernièrement d'examiner le motif de la Sagne et nous avons constaté avec chagrin que cette sculpture avait été victime de l'ignorance de quelque peintre gypseur, qui s'est permis d'en interpréter les émaux à sa façon, lors de la réfection de la façade de cet immeuble, après l'incendie de l'année dernière. Il y aurait là une belle occasion, pour le pro-



priétaire actuel de faire remettre les choses au point tant en ce qui concerne l'histoire qu'en ce qui touche à l'héraldique.

3° Vuille de la Sagne 1764, d'après l'armorial neuchâtelois dit des «Cachets d'Etat 1707-1848». Même disposition de meubles que dans les armoiries précédentes sauf qu'à part celui du champ, il n'était pas possible de distinguer sur le cachet, les émaux des différents meubles (fig. 244).



Fig. 250
Sceau aux armoiries Vuille. 1718.

4° Cachet-timbre du fonds des Vuille; même observation que ci-dessus, gravé d'après le sceau N° 9 (fig. 245).

5° Wille ou Bille, d'après l'Armorial des Cachets d'Etat et celui du Capitaine Benoît des Ponts 1791 (Original chez M. Mauler et Cie à Motiers-Travers, Neuchâtel). Ces armes, portées par le Capitaine David Henri Wille 1793 se blasonnent d'or à un arbre (sapin) de sinople soutenu d'un tertre de trois montagnes du même (fig. 246).

6° Wille originaire de la Sagne, d'après l'armorial du Capitaine Benoît. Ces armes portent: de gueules au cerf: contourné d'or soutenu d'une terrasse de sinople. Cette armoirie, absolument différente des précédentes semblerait provenir du «Schild» de la vieille maison de Jeannin Vuille, qui devint l'Hôtel du Cerf, qui existe encore de nos jours. Quelques personnes se souviennent encore des tenanciers précédents qui l'on dénommait: les Vuille du Cerf? (fig. 247).

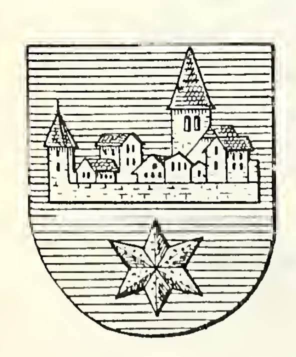


Fig. 251
Armoiries Vuille d'après l'Armorial Gatschet.

7° et 8°. Vuille d'après les armoriaux de de Mandrot, première et deuxième éditions. Le champ d'azur, les étoiles d'or et les roses d'argent subsistent. L'arbre est d'argent. Les coupeaux se réduisent à trois, de sable dans la première édition et de sinople dans la deuxième (fig. 248 et 249).

9° Sceau à cire, gravé en 1718 (fig. 250), comme timbre N° 4.

10° Vuille d'après l'armorial Gatschet (vol. II, page 144) déposé à la Bibliothèque de la Ville de Berne, armes qui se blasonnent: d'azur à la ville d'argent accompagnée en pointe d'une étoile d'or. Il s'agit sans doute ici d'armes parlantes comme on en a beaucoup créé à la fin du XVIIIe siècle et auxquelles on ne saurait attribuer plus de valeur qu'il ne convient (fig. 251).

En conséquence, étant donnée la rapide étude exposée ci-dessus, il ressort que les véritables armoiries des Vuille sont celles de 1660 reproduites à la fig. 242 et qu'il y a lieu de les considérer comme étant celles de la famille du général Wille.



Einiges über schweizerische Ortsheraldik,[1]

von † C. Byland in Bern.

Kaum ein Gebiet der Heraldik ist so geeignet, uns einen Blick in die Geschichte, die Bodenverhältnisse, die Religion der verschiedensten Teile unseres Landes zu vermitteln, wie das Studium der Wappen unserer Gemeinden, Bezirke und Landesteile, wenigstens sofern sie nicht redend sind, in Bezug auf frühere Herren der Gemeinde, auf deren Lage in einem bestimmten Amt oder Bezirk, oder auch auf dort betriebenen Acker- oder Weinbau, auf Industrien, auf Heilige und Kirchenpatrone. Dadurch wird deren Studium ungleich anregender als das der Familienwappen, wobei jedoch die Kenntnis der letztern, zumal derjenigen des Adels unumgänglich notwendig ist, da ja oft solche zu Gemeindewappen geworden sind. Es ist darum erstaunlich, dass neben den vielen Familienwappenbüchern sozusagen keine Gemeindewappenbücher vorhanden sind.

Wohl gibt es solche und auch die Topographien und Ämterbücher der alten Eidgenossenschaft enthalten viele Ortswappen, doch sind alle diese Quellen mit grösster Vorsicht zu gebrauchen, da nur zu oft, bei den meisten Gemeinden einfach die Wappen des betreffenden Adelsgeschlechts (oft auch eines angeblichen) figurieren. Eine der zuverlässigsten alten Quellen ist der Cirkell der Eydgenoschaft von Andreas Ryff, der durch die Publikation Meiningers leicht zugänglich geworden ist. Er enthält ja auch viele Fehler, ist aber frei von der Tendenz, um jeden Preis für jedes Nest, das nie ein Wappen geführt hat, ein solches weisen zu wollen.

Die neuern Publikationen von Küpfer und Gautier behandeln nur die Wappen der Städte und grossen Ortschaften, so dass der grösste Teil der Gemeinden unberücksichtigt bleibt, sie sind, wenn auch nicht fehlerfrei, doch im allgemeinen genau.

Man kann aus all diesem ersehen, dass eine Sammlung der Gemeindewappen mit Schwierigkeiten verbunden ist, da als die einzigen zuverlässigen Quellen nur die Siegel, Stempel, Briefköpfe, Fahnen und Scheiben der betreffenden Gemeinden in Betracht kommen, daneben sind auch die Feuerspritzen und besonders die Feuereimer, die ja unter allen Umständen ein Erkennungszeichen haben müssen, von grosser Wichtigkeit.

All dies Materiel ist daher im ganzen Lande herum zerstreut und seine Sammlung bietet viel Mühe. Einzelne Kantone haben Siegelsammlungen angelegt, so z. B. Solothurn 1819, Aargau ca. 1870, und Waadt, und das Bernische Staatsarchiv sammelt die Berner Siegel. Es wäre zu wünschen, dass alle Kantone dem Beispiel folgten, denn im Laufe der Jahre ist schon manches Wappen verloren gegangen. So z. B. waren im Kanton Solothurn, nach den Forschungen des Herrn Dr. M.

---

[1] Diese Abhandlung fand sich in den hinterlassenen Sachen des am 16. Mai verstorbenen Charles Byland, stud. phil., und bildet eine Arbeit, die er, als Grundlage zu seiner Wappensammlung, in seinem letzten Lebensjahre verfasst hat.

von Arx in Olten, der die solothurnischen Landeswappen gesammelt hat, von 72 anno 1819 in der Siegelsammlung im Staatsarchiv Solothurn bezeugten Wappen anno 1903 dreissig absolut verloren gegangen und in den Gemeinden unbekannt.

Wir verdanken die Mitteilung sehr vieler dieser Wappen der grossen Güte der Herren: Dr. von Arx, Spitalarzt in Olten; Ant. Mooser in Maienfeld und A. Walter-Wolf in Basel; ebenso sprechen wir den Herren Staatsarchivaren Dr. H. Herzog in Aarau und Prof. Dr. Türler in Bern für ihre Zuvorkommenheit unsern besten Dank aus. Alle gedruckten Quellen hier anzuführen, verbietet die Rücksicht auf den verfügbaren Raum, da deren sehr viele sind, die aber oft sehr wenig Brauchbares bieten. Die Gemeindewappen des Aargaus finden sich sämtlich in „Vom Jura zum Schwarzwald" Bd. 7, pag. 178, jedoch in einer Weise beschrieben, die ohne Zuhilfenahme der Siegel in den meisten Fällen ganz unverständlich ist. In den Wappenbüchern des Wallis, von Angreville, Waadt, von Mandrot (und zwar in der 1. Aufl. besser als in der 2.), Neuenburg, vom gleichen, und Freiburg, von P. Appollinaire, sind einzelne Gemeindewappen enthalten.

Alle Neuenburger auf einer Wappentafel und in Tripets Armoiries et couleurs de Neuchâtel, und Schwarz, im Archiv 1896, pag. 25 ff. Die Hauptgemeinden von Zürich auf einer lithographischen Farbentafel von Krauer, Appenzell auf einer ebensolchen [1], alle, ausser etwa Neuenburg, waren mit offiziellen Dokumenten zu vergleichen. Daneben finden sich in allerlei Publikationen zerstreut einzelne Wappen. Obgleich wir bis dahin nur die Wappen von etwa einem Drittel aller Gemeinden kennen, so möchten wir doch an Hand des Materials eine Probe geben von der Reichhaltigkeit unserer Ortsheraldik.

Wir werden dabei vorzugsweise solche Wappen, die noch nicht publiziert sind, anführen. Die Wappenfreudigkeit ist in den einzelnen Kantonen recht verschieden, während z. B. im Aargau fast jede Gemeinde ein Wappen besitzt, gibt es nach gefl. Mitteilung von Herrn Ständerat Heer im Kanton Glarus kein einziges Gemeindewappen. Alle Gemeinden brauchen das Landeswappen, nur Schwanden führt im Siegel einen Schwan, der allenfalls ein Wappen darstellen könnte.

Man sollte meinen, dass die Heiligen als Wappenbilder in allen katholischen Kantonen sehr häufig seien, dies ist jedoch unseres Wissens nur im Kanton Luzern und in den Hochgerichtwappen des Gotteshaus- und Grauen Bundes der Fall, während in andern katholischen Kantonen, wie Solothurn, Freiburg, Uri, Unterwalden, Wallis, in den katholischen Teilen des Kantons Aargau etc. die Heiligen fast gar nicht vorkommen. Man kann die Gemeindewappen einteilen in vier Gruppen:

1. Herrenwappen, die auf die Gemeinde übergingen, und Gemeindewappen, die neben anderm ein solches Herrenwappen oder ein Wappen eines Bezirkes, Kantons etc. als Bestandteil enthalten.

---

[1] Wappen der Ortschaften und Rhoden des Cantons Appenzell. 1881. Lith. C. Knüsli, Zürich. (Lithograph. Farbentafel mit 30 Wappen, $30^{1}/_{2} \times 24^{1}/_{2}$ cm).



Wappen, die von Herrschaftswappen nur die Farben übernommen haben, wie die Fahnen rot und weiss.

2. Solche, die an irgend eine Eigentümlichkeit der betr. Gemeinde anspielen, an eine Sage, Beschäftigung etc., auch von Übernamen abgeleitete.

3. Redende Wappen.

4. Reine Phantasiewappen oder solche, deren Sinn verloren gegangen oder unbekannt ist.

Natürlich gibt es viele Wappen, die zu gleicher Zeit in verschiedene dieser Gruppen eingeteilt werden können, die obige Einteilung ist nur ganz allgemein.

Verzeichnis der schweizerischen Ortswappen,

welche Charles Byland, stud. phil. in Bern (verstorben am 16. Mai 1915), der Schweizerischen Heraldischen Gesellschaft zum Geschenk gemacht hat.

Die mit einem * bezeichneten Wappen sind ohne Farbe.

1. Kanton Zürich: Aeugst. Affoltern a./A. Affoltern b./Z. Albisrieden. Altikon.* Altstetten. Andelfingen. Aussersihl.* Bachs. Bäretswil. Bassersdorf. Bauma. Benken. Berg am Irchel. Birmenstorf. Bonstetten. Brütten. Bubikon. Buch am Irchel. Buch, Herrschaft. Buchs. Bülach. Dägerlen * Dällikon.* Dättlikon. Dielsdorf. Dietikon. Dietlikon. Dorf. Dübelstein. Dübendorf. Dürnten. Dynhard. Egg. Eglisau. Elgg. Ellikon. Ellsau.* Embrach. Erlenbach. Fällanden. Fehraltorf. Feuerthalen. Fischenthal. Flaach. Flaach. Fluntern. Glattfelden. Goldenberg. Gossau. Greifensee. Greifensee. Greifensee. Grüningen. Gyrsperg. Hausen. Hedingen. Hegi. Henggart. Herrliberg. Herrliberg. Hettlingen. Hinwil. Hirslanden. Hirzel.* Hittnau. Höngg. Hombrechtikon. Horgen. Horgen. Hottingen. Hütten. Illnau. Kappel. Kempten. Kilchberg. Kloten. Küsnacht. Kiburg. Languau.* Lauffen. Liebenberg. Lindau. Lufingen. Lufingen. Männedorf. Marthalen. Maschwanden. Maur.* Meilen. Mettmenstetten.* Mönchaltorf. Mörsburg. Neftenbach. Niederhasle. Niederweningen. Nürenstorf. Nürenstorf.* Oberglatt. Oberrieden. Oberstrass. Oberwinterthur. Oerlikon.* Oetwil. Ossingen. Otelfingen.* Pfäffikon. Ottenbach. Pfungen. Rafz. Regensberg Amt. Regensberg Stadt. Regensdorf. Rheinau. Richterswil. Rickenbach. Riesbach. Rifferswil. Ringlikon. Rorbas. Rorbas. Rümlang. Rüschlikon. Rüti. Russikon. Schlatt. Schlieren. Schöfflisdorf. Schönenberg. Schollenberg. Schwamendingen. Schwerzenbach. Seebach.* Seegräben. Seen. Sellenbüren. Senzach. Sitzberg. Stadel. Stallikon. Stammheim. Steinmaur. Sternenberg. Sünikon. Talwil. Töss. Trüllikon Trüllikon. Turbental. Uetikon. Uitikon. Unterstrass. Urdorf. Uster. Uster. Veltheim. Volken.* Volketswil. Wädenswil. Wald. Wallisellen. Wangen. Weiach. Weil. Weiningen. Weisslingen.* Werdegg. Wetzikon. Wiedikon. Wiesendangen. Wildberg. Winterthur. Wipkingen. Wollishofen. Wülflingen. Wülflingen.* Wülflingen II. Wyden. Wyla. Wyla II. Wytikon. Zell. Zollikon. Zumikon. 185 Stück.

2. Kanton Bern: Aarberg. Aarwangen.* Ajoie. Ajoie. Aeschi. Attiswil.* Bannwyl. Bassecourt.* Bellelay.* Belp. Bémont. Bévillard. Biel. Bleienbach. Les Bois. Bolligen. Bonfol.* Bowil. Bözingen. Brandis. Bresseaucourt. Brienz. Brügg. Brüttelen. Buchholternberg.* Buix. Büren V. Büren St. Burgdorf. Charmoille. Corban. Cormoret. Courrendlin. Courtedoux. Courtelary. Courtetelle. Delémont. Develier. Diesbach. Diessbach. Dürrenroth.* Eggiwil. Eriswil. Erlach. Erlach. Fahrnern. Fraubrunnen. Grellingen. Grosshöchstetten. Grünenmatt. Gysenstein. Hasli. Heimiswil. Herbligen. Huttwil. Jegenstorf. Ins. Interlaken.* Kirchdorf. Köniz.* Konolfingen. Koppigen. Landiswil. Landshut. Langenthal. Langnau. Laufen.* Laupen. Lotzwil. Lützelflüh. Lyss.* Mervelier. Mett. Montignez. Moutier. Muri. Neuenegg. Niederscherli. Nieder-Stocken.* Nods. Oberbalm. Ober-Hasle. Oberhofen. Oberhüningen. Oberwangen. Pohlern. Porrentruy.* Roche d'or. Roggwil. Rohrbach. Rüeggisberg. Ruegsau. Rumisberg. Saanen. St. Immer. St. Johannsen. St. Ursanne. Schlosswyl. Schwarzenburg. Seeberg. Seftigen. Signau. Sigriswyl. Niedersimmenthal. Obersimmenthal. Sornetan. Sonboz. Steffisburg. Steinenbrünnen. Studen. Sumiswald. Sutz.* Thorberg. Thun. Thunstetten. Toffen. Trachselwald. Tramelan. Trub.* Tschugg.* Uebeschi. Uetendorf. Ursenbach. Villeret. Vauffelin. Wahlern.

Walliswyl-Wangen. Walkringen. Walterswyl. Wangen. Wasen. Wasen. Wiedlisbach. Wohlen. Wolfisberg. Worb. Wynigen. Wyssachen. Zimmerwald. Zollikofen. 140 Stück.

3. Kanton Luzern: Adelwyl und Neuenkirch.* Adligenschwyl. Adligenschwyl.* Albertswyl.* Altbüron. Altishofen H. Altishofen. Bärtiswyl.* Ballwyl. Berghof.* Beromünster. Bodenberg.* Briseck.* Buchrein.* Büren und Triengen. Buttisholz. Castelen H. Dagmarsellen.* Dierikon.* Grossdietwil.* Ebikon. Egolzwyl.* Emmen.* Entlebuhh. Eschenbach. Ettiswil. Fischbach.* Gerliswil.* Gettnau.* Geuensee.* Gunzwil.* Hergiswil.* Hitzkirch. Hochdorf. Hohenrain.* Hohenrain Horw. Inwil.* Kriens.* Lieli. Littau. Luthern.* Mauensee.* Mehlsecken.* Mettenwil.* Nebikon.* Neuenkirch.* Nunwil* Oberkirch und Eich. Obernau. Römerswil.* Roggliswil und Pfaffnau. Rotterswil.* Rüsegg. Schötz.* Schongau. Sempach. Sempach H. Sulz. Sursee. Udligenschwil.* Uffhausen. Uffikon.* Wauwil* Willisau Wolhusen. Wykon. Zell. 69 Stück.

4. Kanton Uri: Altdorf. Andermatt. Attinghausen. Bauen. Bürglen. Erstfeld. Flüelen. Göschenen. Gurtnellen. Hospenthal. Isenthal. Realp. Schattdorf. Seedorf. Seelisberg. Silenen. Sisikon. Spirigen Unterschächen. Wassen. 20 Stück.

5. Kanton Schwyz: Alpthal. Altendorf. Arth. Arth.* Einsiedeln. Fensisberg. Freienbach. Galgenen. Gersau. Höfe. Hinterhof. Oberiberg. Unteriberg. Illgau. Ingenbohl. Innerthal. Küssnacht. Lachen. Lauerz. March. Morschach. Muotathal. Reichenburg. Riemenstalden. Rothenthurm. Sattel. Schübelbach. Steinen. Steinerberg. Tuggen. Vorderthal. Wangen. Wollerau. Steinen. 34 Stück.

6. Kanton Unterwalden: Alpnach. Beckenried. Buochs. Dallenwil. Emmetten. Ennetbürgen. Ennetmoos. Engelberg. Giswil. Hergiswil. Kerns. Lungern. Oberdorf. Sachseln. Sarnen. Stans. Stansstad. 17 Stück.

7. Kanton Zug: Oberägeri. Unterägeri. Baar. Menzingen. Buonas. Cham. Hünenberg. Neuheim. Risch. Schwandegg.* Steinhausen. Walchwil. 12 Stück.

7. Kanton Freiburg: Agriswil. Altavilla. Arconciel. Attalens. Bossonens. Büchseln. Bulle. Bulle. Burg. Châtel-St-Denis. Cheyres. Chenaux. Corbières. Corsercy. Courgevaux. Courlevon. Coussiberle. Düdingen. Estavayer. Font et Vuissens. Fräschels. Freiburg. Galmitz. Gempenach. Greng. Gruyères. Gruyères. Gurzelen. Hauterive. Jaun. Jeuss. Illens. Kerzers. Lugnore. Lurtigen. Marly. Marsens. Merlach. Montagny. Montbovon. Montelier. Montsalvan. Murten. Nant. Neyruz. Orsonnens. Plaffeyen.* Pont. Praz und Chaumont. Prez. Riaz. Ried. La Roche. Romont. Rue. St-Aubin. Salvenach. Sugiez. Surpierre. Taffers. Treyvaux. Ulmiz. Vaulruz. Vilars. Villars-St-Pierre.* Viller. Vuippens. 67 Stück.

8. Kanton Solothurn: Aedermannsdorf.* Altreu. Ammannsegg. Aetingen.* Balm. Balm. Balsthal. Balsthal. Bechberg. Bellach. Bettlach. Biberist. Bolkon. Bonigen. Buchegg. Büren.* Däniken.* Deitingen. Derendingen. Dornach.* Dullikon. Egerkingen.* Eppenberg und Wöschnau. Flumenthal. Frohburg. Fulenbach. Gäu. Gilgenberg.* Grenchen. Gretzenbach. Gunzgen.* Hägendorf. Halten V. Halten.* Härkingen. Hauenstein.* Heinrichswil.* Herbetswil.* Holderbank.* Horriwil.* Hubertsdorf.* Hüniken. Kammersrohr. Kappel. Kestenholz. Kienberg A. Kienberg. Kriegstetten. Langendorf.* Langendorf.* Lebern. Lohn. Lommiswil.* Lostorf.* Luterbach. Lüterkofen. Matzendorf.* Messen. Mühledorf.* Neuendorf. Nieder-Buchsiten.* Nieder-Erlinsbach. Nieder-Gösgen. Ober-Buchsiten.* Oberdorf.* Ober-Erlinsbach.* Ober-Gösgen. Olten. Oensingen. Recherswil. Rickenbach. Riedholz.* Rohr.* Schönenwerd. Seewen.* Selzach. Starrkirch-Wil.* Steinhof.* Stüsslingen.* Subingen. Thierstein. Trimbach. Wangen.* Wartenbach.* Wartenfels. Winznau. Wisen.* Wolfwil.* Zuchwil. 89 Stück.

9. Kanton Basel: Benken. Birseck. Eptingen. Homburg. Klein-Hüningen. Pfeffingen. Pratteln. Ramstein. Riehen. Sissach. 10 Stück.

10. Kanton Schaffhausen: Beggingen. Beringen.* Bibern.* Gächlingen. Ober-Hallau. Hofen.* Neuhausen. Osterfingen.* Schaffhausen. Siblingen.* Wilchingen. 11 Stück.

11. Kanton Appenzell: Appenzell. Bühler. Gonten. Herisau. Grub. Heiden. Hirschberg. Hundwil. Lehn. Lutzenberg. Oberegg. Rehetobel. Route. Rickenbach. Rüthi. Schlatt. Schönengrund. Schwellbrunn. Stechlenegg. Stein. Teufen. Trogen. Urnäsch. Wald. Waldstatt. Walzenhausen. Wolfhalden. 27 Stück.

12. Kanton St. Gallen: Altstätten. Altstätten. Eschenbach. Flums. Gaster.* Gossau.* Lichtensteig. Mels. Niederbüren. Ragaz. St Gallen.* Sargans. Sax. Toggenburg. Waldkirch. Wallenstatt. Wartau. Windegg. 18 Stück.

13. Kanton Graubünden: Almens. Arezen.* Brusio. Busen.* Campovasto.* Castasegna.* Castels-Luzein. Cästris. Chur. Churwalden. Davos. Duvin.* Fanas. Felsberg. Fideris.* Fläsch. Fürstenau. Gotteshausbund.* Grons.* Grub. Hinterrhein.* Jenaz. Jenins. Laax. Langwies. Latsch. Madulein. Maienfeld. Maienfeld. Malans. Malans. Masein.* Pontresina. Prada.* Riein. Rothenbrunnen.* St. Peter. Seewis-Valzaina. Tamins. Tschiertschen. Valendas. 41 Stück.

14. Kanton Aargau: Aarau. Aarau. Aarburg V. Aarburg. Alliswil. Ammerswil.* Anglikon.* Attelwil. Auenstein. Baden. Balzenwil. Beinwil b. Muri. Beinwil a./S.* Bellikon.* Bergdietikon.* Berikon. Bettwil. Biberstein. Birmenstorf.* Birr. Birrenlauf. Birrhard. Birrwil. Boniswil.* Botteuwil * Bremgarten. Bottenwil. Bremgarten. Brittnau. Brugg.* Brunegg. Buchs. Burg.* Büttikon. Buttwil. Densbüren. Dintikon. Dürrenäsch.* Effingen. Egliswil. Erlinsbach. Fahrwangen. Frick.* Gebenstorf.* Gontenschwil.* Gränichen. Hausen. Hendschiken. Holderbank.* Holziken.* Hornussen.* Jonen. Kaiseraugst.* Kaiserstuhl. Kallern.* Kirchleerau.* Killwangen. Klingnau. Kölliken.* Künten-Sulz.* Küttigen.* Laufenburg. Laufenburg. Lauffohr.* Leimbach. Lenzburg. Leutwil.* Liebegg. Linn.* Lupfig. Magden.* Mägenwil.* Mandach. Meienberg.* Meisterschwanden. Mellikon.* Mellingen. Menziken. Möhlin.* Möriken. Muhen.* Mühlethal. Murgenthal. Muri B. Muri. Neuenhof. Niederlenz. Niederwil.* Ober-Bötzberg.* Oberflachs. Oberkulm. Oberlunkhofen. Oberrohrdorf.* Obersiggenthal.* Othmarsingen.* Rein.* Reinach. Reitnau. Retterswil. Rheinfelden. Riniken.* Rohr.* Rothrist.* Rottenschwil.* Rüfenach.* Rümiken.* Safenwil. Sarmenstorf. Schafisheim.* Schenkenberg A. Scherz. Schinznach. Schlossrued. Schmiedrued. Schneisingen.* Schöftland.* Schupfart.* Seengen.* Seon. Sins. Spreitenbach.* Staffelbach. Stauffen. Stilli. Strengelbach. Suhr. Suhr, Buchs und Rohr. Tegerfelden. Teufenthal. Thalheim. Turgi. Umikon. Untersiggenthal. Veltheim. Villigen.* Villmergen.* Villnachern. Vordemwald.* Waldhäusern. Wallbach.* Waltenschwil. Wiliberg. Wittwil. Wohlen. Würenlingen. Würenlos. Zeiningen.* Zetzwil. Zofingen. Zurzach. Zuzgen.* 150 Stück.

15. Kanton Thurgau: Arbon. Bischofszell. Frauenfeld. Gachnang. Heidelberg H. Hohentannen.* Hüttlingen. Hugelshofen.* Kefikon. Müllheim.* Nennforn. Pfyn. Romanshorn. Steinegg. Weinfelden. Wellenberg. 16 Stück.

16. Kanton Tessin: Bellinzona. Biasca. Biasca. Leventina. Lugano. Mendrisio. 6 Stück.

17. Kanton Waadt: Aigle. Aubonne. Avenches. Bassins. Baulmes. Bex. Blonay.* Bursins. Chardonne. Château d'Oex. Le Châtelard. Chavannes. Chenaux. Chexbres.* Les Clées. Coppet. Corsier. Cossonay. Cudrefin. Cully. Duillier. Echallens. Faoug. Féchy. Goumoëns-la-Ville. Grandson St. Grandson V. Grandvaux. Lausanne-La Palud. Lausanne V. Leysin. Lucens. Lutry. Montagny. Montpreveyres. Morges. Moudon. Nyon. Ollon. Onnens. Orbe. Ormonts-dessus. Oron. Payerne. Les Planches. Prangins.* Pully. Roche.* Riex.* Rolle. Romainmôtier. Rougemont. Ste-Croix. St-Légier-La Chiesaz. St-Saphorin. La Sarraz. Sévery La Tour de Peilz. Vallorbe. Vevey. Veytaux. Villeneuve. Villette. Yverdon. 65 Stück.

18. Kanton Wallis: Bourg. Brig. Bürchen. Chalais. Colombey. Conthey. Entremont. Goms. Granges. Grimisuat. Hérémence. Herens. Leuk. Martigny. Monthey. Münster. Naters. Oberwald. Orsières. Port-Valais. St-Maurice. St-Pierre. Savièze. Saxon. Sembrancher. Sion. Val d'Illiez. Vionnaz. Visperterminen. Vouvry. 29 Stück.

19. Kanton Neuenburg: Auvernier. Les Bayards. Beauregard. La Béroche. Bevaix. Bôle. La Borcarderie. Boudvilliers. Boudry. Boveresse. Les Brenets. La Brévine. Brot-Dessous. Brot-Plamboz. Les Buttes. Le Cerneux-Pequignot. Cernier. La Chaux-de-Fonds. La Chaux-du-Milieux. Chézard-St-Martin. Coffrane. Colombier. Corcelles und Cormondrèche. Cornaux. Cortaillod. Côte-aux-Fées. La Coudre. Couvet. Cressier. Dombresson. Enges. Enges. Engollon. Les Eplatures. Fenin. Fleurier. Fontaines. Fontainemelon. Fresens. Les Geneveys. Gorgier. Hauterive. Les Hauts-Geneveys. Le Landeron. Lignières. Le Locle. Marin-Epagnier. Montalchez. Montmollin. Môtiers. Neuchâtel. Noiraigne. Le Paquier. Peseux. Les Planchettes. Les Ponts de Martel. Rochefort. La Sagne. Saint-Aubin. Saint-Blaise. Saint-Sulpice. Sauges.* Saules. Savagnier. Thielle-Wavre. Travers. Valangin. Vaumarcus-Vernéaz. Les Verrières. Vilars. Villiers. 69 Stück.

20. Kanton Genf: Carouge. Céligny. Chêne-Bourg. Eaux-Vives. Genève. Lancy. Petit-Saconnex. Plainpalais. Vernier. Versoix. Versoix. Versoix. 12 Stück.

Verschiedene unbelegte Wappen: Orvin (Bern). Weesen (St. Gallen). Visp (Wallis). Ruswil (Luzern). Thusis (Graubünden) und Plurs (dito). Rorschach. 7 Stück.

Es ergibt sich also folgende Addition:

Kanton	Zürich	185	Stück
„	Bern	140	„
„	Luzern	69	„
„	Uri	20	„
„	Schwyz	34	„
„	Unterwalden	17	„
„	Zug	12	„
„	Freiburg	67	„
„	Solothurn	89	„
„	Basel	10	„
„	Schaffhausen	11	„
„	Appenzell	27	„
„	St. Gallen	18	„
„	Graubünden	41	„
„	Aargau	150	„
„	Thurgau	16	„
„	Tessin	6	„
„	Waadt	65	„
„	Wallis	29	„
„	Neuenburg	69	„
„	Genf	12	„
„	Diverse	7	„
	Zusammen	1094	Stück.

Fünf wiedergefundene Wappenbücher aus dem Faeschischen Museum in Basel,

von W. R. Staehelin.

Ausser dem Kabinett der Amerbach besass Basel im 17. und 18. Jahrhundert noch eine Kunstkammer, welche ebenfalls Weltruhm genoss und die kein Reisender von Distinktion zu besuchen ermangelte: das Faeschische Museum[1].

Nahezu vierzig Jahre lang hatte Remigius Faesch (1595—1670) in den trüben Zeiten des 30jährigen Krieges und darüber hinaus rastlos gesammelt, keine Mühe noch Unkosten gescheut und mit der Zeit ein Kunstkabinett geschaffen, welches sein grösster Stolz war, um das ihn seine Besucher beneideten und das er nicht gewillt war, leichten Herzens dem Gutdünken seiner Nachkommen zu überlassen. Das „Museum“, wie er es mit Vorliebe nannte, sollte der Familie Faesch erhalten bleiben, es sollte zum monumentum aere perennius seines

[1] Vgl. E. Major, Das Faeschische Museum, im Jahresbericht der Öffentlichen Kunstsammlung Basel 1908.





Fig. 252
Probe aus dem Kochischen Wappenbuch

Stifters werden. Darum machte er aus dem Museum und dem Hause am St. Peters Platz, in dem es untergebracht war, ein Fideikommiss und schrieb 1667 in sein Testament, dass sein „Museo oder Cabinet“, seine „Bibliotheca und andere kostbare Sachen“ ungeteilt der Familie erhalten bleiben solle solange der „Gradum Dris. Juris“ in ihr zu Hause sei. Sollte dies nicht mehr der Fall sein, so falle





Fig. 253
Probe aus dem Kochischen Wappenbuch.

das „Cabinet mit der Bibliothec und übrigen Raritäten einer Löblichen Universität allhier zu deren getreuen Verwaltung" anheim.

Was Remigius Faesch bezweckt hatte, trat ein. Die Kunstkammer blieb ungeteilt der Familie Faesch bis in den Anfang des 19. Jahrhunderts erhalten und stets war der juristische Doktortitel in ihr daheim. Seine Nachkommen hatten die Sammlung nicht nur treu bewahrt, sondern auch bedeutend ausgebaut,



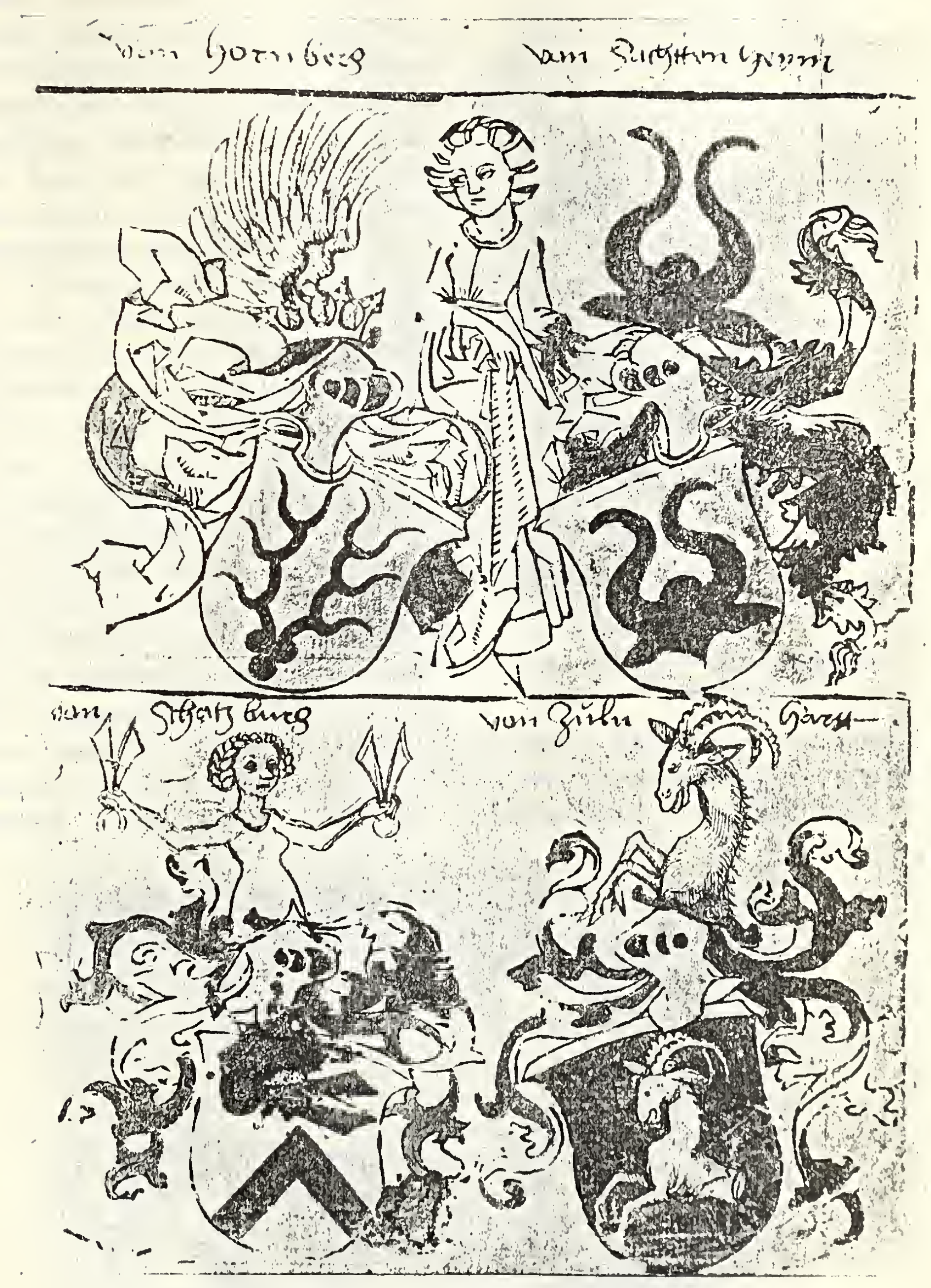


Fig. 254
Probe aus dem Wappenbuch um 1480.

und das einst kleine und bescheidene Werk war zur berühmten und grossen Kunstsammlung geworden.

Erst 1823 gelangte das Museum kraft des Testaments in den Besitz der Universität. Unter den vielen Schätzen, die dasselbe barg, befanden sich auch fünf Wappenbücher. Sie wurden zum letztenmal im Jahre 1810 durch Johann Rudolf Faesch erwähnt und galten seither als verschollen. Nun ist es im Frühjahr



1915 unserm geschätzten Mitglied, Herrn Dr. Carl Roth, möglich gewesen, dieselben auf der Universitätsbibliothek wiederzufinden. Auf heraldischem Gebiet ist dies seit Jahren der wichtigste Fund dieser Art, der jedenfalls in Basel und auch in der Schweiz gemacht worden ist. Die fünf Bücher seien hier einzeln kurz beschrieben[1]:

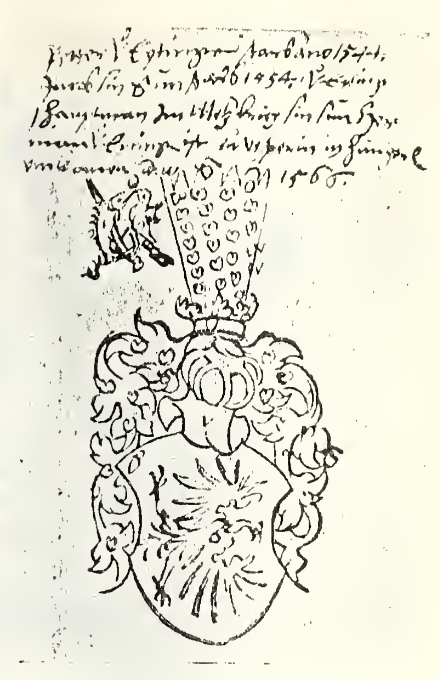


Fig. 255
Probe aus dem Wannenwetschischen Wappenbuch.

1. Wappenbuch von um 1480[2] oder besser: Reste eines solchen. Höhe 20 cm. Breite 14 $\frac{1}{2}$ cm. Erhalten sind nur sieben Blätter: 3, 10, 11, 12, 13, 14, 15 (nach Nummerierung aus dem 17. Jahrhundert). Jede Seite zeigt vier Vollwappen, deren Schild, Spangenhelm und Helmdecke mittelst eines Holzstockes vorgedruckt wurde. Von letzteren sind zwei dazu verwendet worden, der eine mit, der andere ohne hübsche Schildhalterin, im Stil der Schongauerschule (Fig. 254). Schildbild und Zimier wurden nachher eingezeichnet, die Farben durch Initialen angegeben oder das ganze Wappen koloriert. Der Stil der Zeichnungen ist durchaus mustergültig und kann sich mit dem Besten messen, was uns in der Schweiz aus der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts noch erhalten ist.

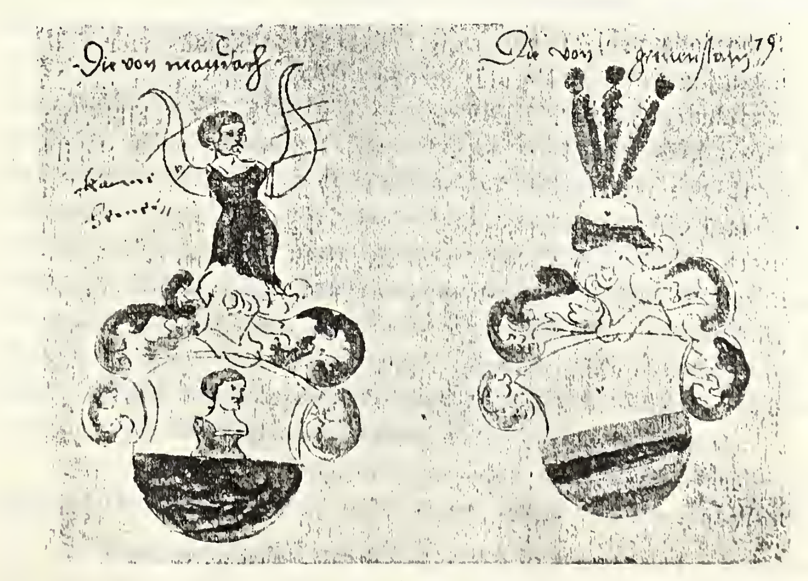


Fig. 256
Probe aus dem Blez von Rotensteinischen Wappenbuch.

[1] Eine genaue Beschreibung der einzelnen Wappenbücher wird in einem der nächsten Hefte folgen.

[2] Mscr. O. III. 47.



Fig. 257
Probe aus dem Brendelischen Wappenbuch.

2. Kochisches Wappenbuch von um 1490[1]. Höhe 28 cm. Breite 20 cm. 320 Blätter in Folio. Die Seiten wurden aus zwei, vermittelst Holzstöcken hergestellten Schablonen verfertigt. Die eine Art besteht aus vier Vollwappen, in deren Mitte ein jugendlicher Herold, in der Art der Nachahmer des Meisters des Hausbuches steht (Fig. 252). Die zweite Art zeigt sechs Schilde, welche einen bärtigen Herold umgeben (Fig. 253). Die Einzeichnungen der Schildbilder und Helmzierden rühren von verschiedenen Händen her. Der grösste Teil derselben entstammt dem 15. Jahrhundert, doch wurden Eintragungen bis zum 17. Jahrhundert weitergeführt. Entstanden ist das Wappenbuch am Oberrhein, vielleicht sogar in Basel. Eine Notiz im Buchdeckel besagt, dass Caspar Koch seinem Schwager Niclaus Ries das Werk 1559 abkaufte. Interessant ist, dass Conrad Schnitt († 1541) das Wappenbuch gekannt und verwendet zu haben scheint, dafür spricht schon, dass die Reihenfolge der Wappen in seinem Buch zum grossen Teil mit derjenigen dieses Werkes übereinstimmt.

Am Schluss des Wappenbuches sind noch einige Blätter mit fremden und sagenhaften Wappen von einer rohen Hand des 16. Jahrhunderts eingeheftet.

3. Wannenwetschisches Wappenbuch aus der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts[2]. Höhe 31 cm. Breite 19 1/2 cm. 166 Blätter in Folio mit

[1] Mscr. O. I. 13.
[2] Mscr. O. I. 11.



„4000 Wappen". Schilde, Helme und Helmdecken sind mit Holzstöcken in verschiedenem Format vorgedruckt, während Schildbild und Helmzierden mit der Feder eingezeichnet und die Farben durch Initialen notiert wurden [1]. Die wahrscheinlich vorgesehene Bemalung ist nirgends zur Ausführung gelangt, mit Ausnahme einiger weniger Seiten, auf denen der Verfasser das Gelb angegeben hat. Das Wappenbuch ist in Basel entstanden und gehörte dem Glaser und Glasmaler M. Wannenwetsch, von welchem es Remigius Faesch, laut Notiz von seiner Hand im Buchdeckel, 1652 kaufte. Neben den Wappen schweizerischer Familien enthält das Buch auch solche von Kölner, Nürnberger und Augsburger Patriziern, sowie polnischer Adeliger und französischer und italienischer Geschlechter. Bemerkenswert sind die vielen Ahnenproben, die das Buch enthält (v. Ulm, v. Uttenheim, v. Hagenbach, v. Laufen usw.) und die zahlreichen genealogischen Notizen, die den Wappen beigegeben sind (Fig. 255).

4. Blez von Rotensteinisches Wappenbuch aus der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts [2], mit Einträgen des 17. und 18. Jahrhunderts. Höhe 13 ½ cm. Breite 19 cm. 137 Blätter in Folio. Jede Seite enthält zwei Wappen, die vollständig mit der Feder ausgeführt und später bemalt worden sind (Fig. 256). Vorn im Buchdeckel finden sich folgende Einträge:

1566.
L. T. S. V. W. G. W.
Hans Dietterich blez von Rottenstein

und darunter von Remigius Faeschens Hand die kaum mehr lesbare Bemerkung: „Haben a kaufen An 1663 Jar pro quo .... Tri .... Francken „Cronia in Albo." Die Wappen sind durchweg unschön und flüchtig gezeichnet. Die Bemalung ist schlecht und roh ausgeführt. Einzig wertvoll sind die Namen der Träger und Daten, die vielen Wappen beigefügt sind.

5. Brendelisches Wappenbuch aus dem Ende des 16. Jahrhunderts [3]. Höhe 33 cm. Breite 19 cm. 230 Seiten. Das Buch stellt eine erweiterte und verbesserte handschriftliche Kopie eines gedruckten Werkes von Peter Flaischmann dar, welches in fünf Büchern die Fürsten und Herren mit ihren Wappen aufzählt, die dem Reichstag zu Augsburg im Jahre 1582 beigewohnt haben. Die Schilde, Helme und Helmdecken sind mit Holzstöcken vorgedruckt, in grossem, mittlerem und kleinem Format, hierauf wurden mit der Feder die Schildbilder und Helmzierden eingezeichnet und dann, wenn auch oft unrichtig, bemalt. Der Stil ist gut und die Ausführung sorgfältig (Fig. 257).

---

[1] Zwei Proben aus dem Wappenbuch: Schweiz. Archiv f. Herald. 1914. S. 96.
[2] Mscr. O. III. 46.
[3] Mscr. O. I. 17.



Zur Würdigung der Engelberger Studentenfahne

durch P. Dr. Bonaventura Egger im Jahrg. 1911 dieser Zeitschrift,

von Alois Balmer.

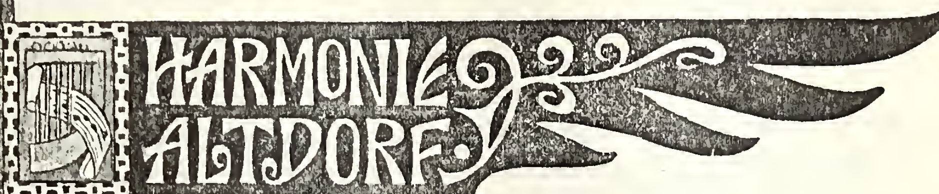




Fig. 258.

Obwohl nahezu vier Jahre seit dem Erscheinen jener Würdigung vergangen sind, dürfte es doch noch am Platze sein, einige Irrtümer derselben richtig zu stellen.

Der Verfasser dieser Zeilen hat zweifellos das Recht, trotzdem Dr. R. Durrer ungefähr einen Monat vor ihm, ohne dass ersterer davon in Kenntnis gesetzt wurde, den Studenten riet, eine heraldische Fahne anfertigen zu lassen, auch für sich einen grossen Teil an dem Verdienste zu beanspruchen, dass diese Fahne besser als die sonst üblichen Studentenfahnen wurde. Denn er hat, auf Anfrage, den Studenten ebenfalls im Sinne Dr. R. Durrers geraten, auch über die zweckmässigste Technik, Ort der Ausführung etc. Zudem sandte er ihnen zum bessern Verständnis die erste Skizze zu dem nebenstehend abgebildeten Sängerfahnenentwurf.

Nun zur Würdigung des heraldischen und ästhetischen Wertes der Fahne. Erfreulicher ist der Anblick dieser Engelberger Studentenfahne freilich als derjenige der üblichen Gebilde dieser Art. Für den Heraldiker ist sie aber trotzdem ein gründlich missratenes Gebilde — aus zwei Gründen.

1. Sie ist verkehrt eingeteilt. Die Studentenverbindung hat sich durch Vereinigung des Vereinswappens mit dem einfachen Klosterwappen ein eigenes Wappen geschaffen. Dessen Zusammenstellung ist heraldisch richtig. Die Anbringung des Wappens in der Fahne ist falsch. Hier gehört es als Eignerwappen ins 1. und 4. und nicht ins 2. und 3. Quartier. Denn eine Studentenverbindung ist eine weltliche Körperschaft und kein geistlicher Würdenträger. Letztern ist der heraldische Brauch



Fig. 259.

eigen im gespaltenen oder gevierten Schild, das Wappen des Bischofsprengels oder des Gotteshauses ihrem persönlichen Wappen voranzustellen. Sie charakterisieren durch diese Anordnung das mehrteilige Wappen als Wappen des Bischofsprengels oder Gotteshauses während ihrer Amtsführung. Wollten die Engelberger Studenten die Stücke des grossen Engelberger Klosterwappens für ihre Fahne benützen, mussten sie, als weltliche Körperschaft, diese nach weltlichem Brauch umstellen, wie sie es in ihrem Wappen richtig getan haben.

2. Die Wappen von Seldenbüren und Grafenort sind in Wirklichkeit nicht auf der Fahne, weil diese Wappen nicht von Weiss und Rot geräudert sind. Was im 1. und 4. Quartier auf der Fahne angebracht ist, ähnelt den genannten Wappen, da die Figuren und deren Felder Farbe die gleichen sind. Die von den Studenten angebrachten beiden geränderten Wappen sind wahrscheinlich unbekannte, niemand eigene Wappen: Dr. R. Durrer ist nach eigener Aussage an dieser Sache unschuldig. Der Urheber dieses heraldischen Anlasses zum Lachen ist die verständnislose, sklavische Nachahmung der bekannten Burgunderfahnen.

Für den Ästhetiker und Stilisten ist die Fahne ebenfalls ein missratenes Erzeugnis. Laut P. Egger diente dem Bärenkopf des Seldenbürenwappens ein Appenzellerfähnchen des 16. Jahrhunderts zum Vorbild, zur Figur des Engelbergerwappens ein Fähnchen des Klosters vom Ende des 15. Jahrhunderts, zum Leu des Wappens von Grafenort der prächtige Leu eines Willisauerpanners im Historischen Museum in Luzern — ein selten schönes Werk gediegenster spätgotischer Stilistik. Die, nach Meinung P. Eggers, rühmenswerte Selbständigkeit des entwerfenden Studenten kann der tüchtige Fachmann unmöglich hoch einschätzen. Der schöne Willisauerleu wurde freilich sehr vergröbert — die andern Wappenfiguren aber nicht auf dessen Stil gehoben und gründlich umgearbeitet, so dass ein stilistisch einheitliches Ganzes entstanden wäre. Die Fahne zeigt, dass das künstlerische Können des Entwerfers für das gute Gelingen einer solchen Arbeit bei weitem nicht ausreichte. Eine selbstverständliche Erscheinung an einem ganz jungen, wenig geübten Gelegenheitszeichner!

Die Spitze ist, meines Erinnerns auch in der Madonna, die genaue Wiederholung der Spitze des Luzerner Juliuspanners. Ich habe selbst vor etwa 27 Jahren Form und Umrahmung dieser Spitze mit einer selbst entworfenen Figur zum Entwurf der Spitze einer Luzerner Gesellenvereinsfahne verwendet. Auch dieser Entwurf wurde von der Firma Bossard ausgeführt.

Fahnenbänder passen nicht zu einer Fahne gotischen Stiles. Sie sind stilwidrig und stören die künstlerische Gesamtwirkung. Sie entsprechen einem militärischen Brauche neuerer Zeit.

Kurz! Der Fahnenentwurf und die Fahne stellen, trotz allem guten Willen, keine mustergiltige künstlerische Arbeit dar, weder als Imitation einer historischen Stilrichtung, noch viel weniger als gute neuzeitliche Leistung.

Bei Offenheit der Studenten im geschäftlichen Verkehr und Unterlassung des Hinterdembuschhaltens ihrer Absichten, hätten sie zu einem gediegenen Entwurf kommen können. Damals noch Altherr des schweiz. Studentenvereins,



was den Studenden bekannt war, hätte ich, der guten Sache wegen, welche zu vertreten war, die Mühe auf mich genommen, ihren Entwurf zu korrigieren, namentlich mindestens die Figuren einheitlich und im Sinne moderner guter Heraldik zu stilisieren. Prof. Dr. J. Zemp, Dr. R. Durrer und ich hätten auch noch die Mühe nicht gescheut, mit weiteren, mehrseitigen Briefen die jungen Leute zur Ausführung des korrigierten Entwurfes zu gewinnen.

Diese Fahnenangelegenheit weist in klassischer Weise nach, welche Elemente in den ungünstigen Fällen alle Bemühungen wirklich sachverständiger Heraldiker und Fachleute zu schanden machen und Erzeugnisse zeitigen, welche im günstigen Fall etwas über dem Niveau des Geschmacklosen, gewöhnlich aber auf diesem stehen.

Den Appell P. Eggers an die Mitglieder der Schweiz. Heraldischen Gesellschaft, ihren Einfluss in der in Engelberg eingeschlagenen Richtung geltend zu machen, weise ich im Interesse aller kunstverständigen Heraldiker von uns als überflüssig, weil wir längst, bei jeder sich uns bietenden Gelegenheit, für das sachdienliche Verfahren zur Erzielung guter heraldischer Kunstwerke eingetreten sind und als unangebracht, weil wir nicht für etwas wirken können, an dem wir unschuldig bleiben wollen — am Entstehen und Anpreisen von Unverstandenem und Missratenem.

Kritiklose Anpreisungen, welche zufällig in eine mit Recht hochgeschätzte Fachzeitschrift kommen, müssen im Interesse weniger kundiger Leser von berufener Seite rücksichtslos richtig gestellt werden, damit dem Guten durch wohlgemeintes, aber unverdientes Lob von Erzeugnissen und Vorgängen, die nicht wegleitend sein dürfen, nicht Abbruch geschehe. Kompromisse und indolentes Gehenlassen führen auf dem Gebiete der Kunst, wie anderswo, erfahrungsgemäss nur stets zum Siege des Geringern, in der Folge zur Entartung und Versumpfung.

Hiemit ist auch Beweggrund und Zweck dieser Ausführungen genannt und ihre Berechtigung nachgewiesen.

Wem es darum zu tun ist, gediegene Werke heraldischer Kunst herstellen zu lassen, der folge, wenn er selber in solchen Angelegenheiten unerfahren ist, nachstehendem Rat, der, befolgt, ihn sicher zu gutem Erfolge führen wird.

1. Er verschwende nicht die Zeit mit überflüssigen, sich oft selbst durch Monate hinziehenden Erörterungen unter Nichtsachverständigen.

2. Er sage sich von vornherein, dass er ebenso wenig, wie er edlen, alten Wein zum Preise zusammengepanschten Getränkes dieses Namens kaufen kann, ein gediegenes, wertvolles Kunstwerk zum Preise landesüblicher Fabrikware erhalten könne.

3. Er sammle daher für den Gegenstand, den er herstellen lassen will, ungefähr doppelt soviel Geld, als man für ein Fabrikprodukt dieser Art bezahlt, weil er imstande sein muss, einen tüchtigen, entwerfenden Künstler angemessen für seine Arbeit zu honorieren. Dieser hat stets bedeutende Mittel zu seiner Ausbildung aufwenden müssen und hat auch weiters nicht mindern Kostenaufwand bei Ausübung seines Berufes. Recht und Billigkeit in Handel und Verkehr ver-



langen darum, dass *auch dem Künstler* das Erträgnis seiner mühevollen Arbeit das Ausbildungs- und Betriebskapital verzinse *und ihm auch einen würdigen Gewinn abwerfe*. Ein guter Entwurf ist für die Herstellung eines Werkes angewandter Kunst von gleicher Wichtigkeit wie dessen verständnisvolle und gewissenhafte Ausführung. Er ist somit ebenso gut zu honorieren. Bei der Festlegung der Honorare für den Entwerfer und den Ausführer kann Materialwert nur bei Arbeiten in edlen Metallen, Steinen etc. zu Gunsten einer höhern Summe für den Ausführenden in Berechnung kommen.

4. Er wende sich, nachdem er die vorigen Bedingungen erfüllt hat, an ihm bekannte, tüchtige Heraldiker oder an die Vorstandschaft der Schweizerischen Heraldischen Gesellschaft, damit sie ihn mit einem *tüchtigen*, auf dem Gebiete der Heraldik tätigen Künstler in Verbindung bringen.

5. Er folge dessen Rat und Anweisungen und setze alles Vertrauen in dessen Wissen und Können und dringe unbeugsam darauf, dass es auch der ausführende Geschäftsmann tue.

6. Er verhandle über alles mit dem Künstler direkt und nicht auf dem Umwege über den ausführenden Geschäftsmann. Denn es ist dem Gelingen des Werkes nicht förderlich, wenn der Geschäftsmann die Ansicht haben kann, der Künstler sei ihm *untergeordnet*.

7. Er wende sich so bald wie möglich an den Künstler und nicht erst kurze Zeit vor dem Tage, an dem er schon das fertige Werk in Händen haben möchte. Denn der Künstler muss reichlich Zeit zur Verfügung haben, um seine Aufgabe gründlich durchdenken und durcharbeiten zu können.

Miscellanea.

Armoiries d'Hildebrand II Jost, évêque de Sion. Au revers de la première page des Constitutions du diocèse de Sion, de 1626, se trouve une gravure sur bois aux armes de l'évêque alors en charge, Hildebrand II Jost.

Cette gravure assez fruste est cependant intéressante. Elle est d'une composition assez large et bien équilibrée. La mitre au lieu d'être posée comme d'habitude sur l'écu, est ici surélevée et déposée sur un coussin de la largeur de l'écu, et orné de deux houppes. Cette disposition est assez rare. Les fanons de la mitre pendent à droite et à gauche de l'écu et forment de gracieuses ondulations. L'auteur de cette composition a voulu leur faire remplir ici l'office de lambrequins. Derrière le tout sont passés en sautoir la crosse et l'épée qui symbolisent le pouvoir temporel de l'évêque, épée qui, selon la tradition, a été remise par Charlemagne à l'évêque de Sion, lorsq'il lui donna le Comté du Valais.

Cette gravure sur bois est aussi intéressante par le fait qu'elle nous donne les armoiries exactes de l'évêque Hildebrand Jost. L'armorial du Pays de Vaud donne une série d'armoiries d'évêques de Sion et parmi celles-ci nous trouvons les armes d'Hildebrand Jost, qui ne correspondent pas du tout à celles de notre gravure sur bois, puisqu'elles portent: d'azur à un mont à trois coupeaux de sinople





Fig. 260

surmonté d'une étoile d'or. Par contre l'Armorial du Valais donne les armoiries de deux familles Jost, l'une d'Aernen qui correspondent aux armes que nous venons de décrire, et l'autre de Geschinen qui portent: d'azur à un mont à trois coupeaux d'argent, surmonté d'un sautoir alaisé de gueules, cantonné de trois étoiles d'or, et qui sont donc conformes au armoiries de notre gravure sur bois.

L'erreur de l'Armorial du Pays de Vaud peut provenir du fait qu'Hildebrand Jost avait été curé d'Aernen d'où était originaire la première des deux familles Jost, ce qui aura prêté à la confusion.

Hildebrand Jost était originaire de Geschinen, dans le dixain de Conches. Il avait été élu évêque de Sion le 18 octobre 1613 et sacré le 29 novembre 1614, et avait occupé auparavant les cures d'Aernen et de Leytron. Ce fut lui qui convoqua en 1626 un Synode pour réviser les Constitutions synodales du diocèse de Sion. Elles furent promulguée le 25 avril de la même année et imprimée en 1635 sous le titre suivant: *Constitutiones, et Decreta synodalia dioecesis sedunensis in Ecclesia Cathedrali Seduni edita et promulgata. die 25. April. Anno Christi MDCXXVI Praesidente Reverendissimo in Christo patre atque Illustrissimo Principe ac domino domino Hittebrando Iodoco Dei et apostoticae Sedis gratiâ Episcopo Sedunensi Vallesiae Comite ac Praefecto, et S. R. I. Princ. Friburgi Helvetiorum. Apud Wilhelmum Darbellay. 1635.*

C'est au revers de la page portant ce titre qu'est imprimée l'armoirie que nous avons reproduite ici. Hildebrand Jost mourut le 16 mai 1638, et les Constitutions revisées sous son épiscopat régissent encore aujourd'hui le diocèse de Sion. Cet exemplaire des Constitutions, imprimé en 1635, est assez rare.

Basler Denkmalpflege. Schon oft und kräftig und manchmal mit Recht, ist auch hier im „Archiv" gegen die Basler Denkmalpflege losgezogen worden. — Zur Abwechslung sei einmal gestattet, zu zeigen, dass in Basel auch etwas zur Erhaltung der Denkmäler geschieht.

Im Frühjahr 1915 wurde unter Leitung des Herrn Prof. Dr. E. A. Stückelberg zu St. Peter die 1909 in der Eberlerkapelle daselbst vermauerte Grabplatte der Eberler (Abbg. bei E. A. Stückelberg, Basler Denkmalpflege S. 57) wieder ans Tageslicht gebracht und in der einstigen Tresskammer der Stiftskirche, deren Wandmalereien eben durch Gerhardt aus Düsseldorf restauriert worden sind,



aufgestellt. Die Grabplatte zeigt in starkem Relief das prächtig stilisierte Vollwappen der Eberler (roter Eberhals in gelb), ist wenig beschädigt und noch mit einigen alten Farbspuren versehen.

Anfang Januar 1915 sind die „sehr guten Leistungen auf dem Gebiete der heraldischen Skulptur": die Wappen und Schilde an den Rundpfeilern zu St. Martin, welche dem Ende des 14. Jahrhunderts entstammen, von der sie bedeckenden, dicken Farbschicht befreit und dann sorgsam in den richtigen Farben wieder bemalt worden. Bei allen Wappen, mit Ausnahme desjenigen der zum Tor am Kanzelpfeiler, kamen beim Ablaugen alte Farbspuren zum Vorschein.

Im Mai 1915 sind die zwölf Wappen aus dem 14. Jahrhundert an den Rundpfeilern zu Predigern ebenfalls abgelaugt und richtig bemalt worden. Auch hier kamen überall alte Farbspuren, auch auf schwarze Farbe aufgetragene Silberornamente (wohl aus dem 14. Jahrhundert stammend) an den Tag. Alles wurde genau wieder hergestellt und, wie zu St. Martin, wurden unter der neuen Bemalung nur die erhaltenen Reste der ältesten Farbschicht gelassen.

Erwähnt sei auch, dass im Juli 1915 anlässlich einer Reparatur an der Giebelwand der Barfüsserkirche die Gelegenheit benützt wurde, um die beiden hoch oben angebrachten Stifterwappen zu bemalen. Es sind die Schilde des Oberstzunftmeisters Henman Fröweler von Erenfels und seiner Gemahlin Suselin von Hunewiler († 1411). *W. R. St.*

Bibliographie.

JAKOBUS REIMERS. — **Das Adlerwappen bei den Friesen.** Von Dr. Jakobus Reimers, Museumsdirektor a. D. Verlag von G. Stalling, Oldenburg i. Gr. 1914. Preis steif kart. M. 4. —.

Die schon mehrfach besprochene Erscheinung, dass in Friesland auffallend viele Wappen in gespaltenem Schilde vorn einen halben Adler zeigen, hat der Verfasser durch eine eingehende Untersuchung über die ehemaligen, ganz eigenartigen und sehr altertümlichen Standesverhältnisse dieses Landes zu klären versucht. Da dort die Grafengewalt, die im übrigen Deutschland sich allmählich zur Landeshoheit auswuchs, sich nicht durchsetzen konnte, so wurden dort auch nicht die Freien in den Stand unfreier Bauern oder ministerialer Lehensleute herabgedrückt. Die reicheren von ihnen, die man modern ausgedrückt als Gutsbesitzer bezeichen kann, und die dort Hovelinge, Egethlinge und Eigenerbe genannt wurden, hatten im Mittelalter den Kriegsdienst zu Pferde zu leisten und werden bezeichnet als „zu Schild und Helm geboren", ein Ausdruck, der auch im übrigen Deutschland für den Adel gebräuchlich ist. Diesen Umstand hat der Verfasser nicht richtig bewertet. Er hält diese Leute für Bürgerliche und scheint nur den zum Ritter geschlagenen Personen die Adelsqualität zugestehen zu wollen. Das ist unrichtig. Es scheint ihm ganz zu entgehen, dass die Ritterwürde etwas persönliches ist, und dass auch der Adlige noch besonders zum Ritter geschlagen wird. Vielleicht hat er sich daran gestossen, dass die Hovelinge auch „Buren" genannt werden. Aber es kommt auf die Sache an,



nicht auf das Wort. Da hätte ihm der § 33 des Eidenstädtschen Landrechts von 1428 zu denken geben müssen, in dem es heisst, dass die „Hovetleute, die zu Schwert und zu Helm geboren sind, auf die Heerfahrt zu Pferde geschickt werden als Wapner (ähnlich nannte man damals die Adligen am Rheine Wepelinge, in Süddeutschland Wappengenossen); deshalb haben Ritter und Rittersgenossen gesattelte Pferde als Heergewäthe“. Da die Hovelinge als Rittersgenossen bezeichnet werden, sind sie, trotzdem sie anderswo Buren heissen, als Adlige qualifiziert. Ihr Wappenbrauch erklärt sich demnach von selber. Wenn sie dabei ihr Familienzeichen mit einem halben Adler zusammenstellten, dann bringt Reimers das wohl mit Recht mit dem Richteramt in Verbindung, zu dem ursprünglich die Besitzer aller, später nur die bestimmter Höfe berechtigt waren, die deshalb als „rechtführende Stathen“ (Hofstätten) bezeichnet wurden. Er geht dabei davon aus, dass in der Tat seit dem 13. Jahrhundert hohe kaiserliche Gerichtsbeamte in ganz der nämlichen Weise ihr Familienwappen mit einem halben Adler zusammenstellten. So der Reichsschultheiss Eberwein von Frankfurt 1227, der Oberrichter von Pleisse, Günter von Chrimaschow und Vogt Heinrich von Crombach 1245. Da in Friesland keine Landeshoheit sich zwischen die Freien und den Kaiser geschoben hat, so fühlten sich die Richter dort als nur dem Kaiser unterstehend und vereinigten so den Reichsadler mit ihrem Wappen. So die theoretische Deduktion des Verfassers. Die Praxis gibt ihm nur teilweise recht. Von den 500 Wappen mit dem halben Adler, die er von Grabsteinen und Siegeln gesammelt hat, gehen nur 48 ins Mittelalter zurück, alle von Siegeln und nur aus Ostfriesland. Das älteste von ihnen, welches den halben Adler zeigt, ist von 1427 und ist das der Stadt Emden. Daneben erscheint er nur noch auf drei Siegeln aus dem 15. Jahrhundert. Ihnen können wir noch zwei anschliessen mit einem ganzen Adler im gespaltenen Schild und zwei andere, wo er in geteiltem Schilde steht. Diesen acht Siegeln, in denen der Adler mit dem Familienzeichen im Schilde vereint ist, stehen 33 gegenüber (wenn wir zwei mitrechnen, in denen kein Schild, sondern nur der Helm steht), in denen nur der Adler allein vorkommt, also in der weit überwiegenden Mehrzahl. In sechs weitern ist der Adler mit dem Familienzeichen in verschiedener Weise zusammengesetzt, z. B. frei über dem Schilde stehend. Demnach möchte man aus diesem, allerdings sehr unzulänglichen Material schliessen, dass man im Mittelalter meist nur einen Adler im Schilde und auf dem Helm führte, und dass erst seit dem 16. Jahrhundert der Brauch, einen halben Adler in den Schild zu setzen, in Friesland weitere Verbreitung gefunden habe. Das Bild der Entwicklung würde klarer zu Tage treten, wenn Reimers sich hätte entschliessen können, das vollständige Material über das mittelalterliche Wappenwesen in Friesland vorzulegen. Wir erfahren beiläufig, dass Johann tor Mude 1438 einen Baumstumpf mit Zweigen im Siegel stehen hat, also weder einen ganzen noch einen halben Adler. Man möchte wissen, wie gross der Prozentsatz dieser Wappen im Mittelalter im Vergleich zu den Adlerwappen ist. Das allein würde erst ein klares Bild ergeben. *Hauptmann.*

LOUIS MALZAC. — **Les Pourtalès.** Histoire d'une famille huguenote des Cévennes 1500-1860, avec de nombreuses illustrations, une carte de la région des Cévennes et un tableau généalogique. Paris, Hachette et Cie 1914.

C'est l'histoire de la famille Pourtalès depuis ses origines jusqu'au moment de sa dissémination au XVIIIe siècle. Cette période de l'histoire d'une race dont la notoriété est aujourd'hui européenne, était inconnue jusqu'à présent, malgré des recherches faites à plusieurs reprises par quelques-uns de ses membres; grâce à la perspicacité et aux investigations patientes couronnées de succès de M. le Dr Malzac, tout le passé cévenol des Pourtalès est reconstitué; en lisant ce livre si fortement documenté nous suivons pas à pas l'évolution lente mais graduelle d'une famille dont la droiture, l'esprit sérieux, les aptitudes commerciales, furent toujours unis à une forte croyance religieuse.

Le mas de Pourtalès se trouve situé sur un mamelon entre St-André de Majencoules et St-Martial (cette dernière localité, sur la rive droite de l'Hérault, est à distance à peu près égale de Valleraugue au nord et du Vigan au sud), au dessus de la rive gauche de l'Hérault, et du village de Peyregrosse. Il est possible que les premiers habitants de ce hameau lui aient emprunté son nom: les uns signaient *Portalès,* les autres *Pourtalès,* cette divergence est due à la prononciation patoise qui adoucit *o* en *ou*.

Cette famille nous apparait comme très prolifique: à la fin du XVIe siècle on la rencontre à St-Martial, à la Rouvière-Raoux, aux Pauzes, à St-André de Majencoules, au Vigan; la tige de Valbonne est très touffue et d'elle sont sorties les branches du Vigan, sans doute celle du Cayla et par celle-ci le rameau du Castanet des Perduts qui est actuellement existant en Suisse et par extension à l'étranger.

La branche du Vigan s'expatria dès 1685 en Angleterre et existe encore dans le Somerset.

Les Pourtalès de Notre-Dame de la Rouvière et de St-André de Majencoules sont restés autochtones et leurs descendants, catholiques ou protestants, sont encore nombreux dans cette région; plus tard ils se retrouvent à Sumène, à Ganges, à St-Laurent-le-Minier, à St-Hippolyte du Fort, à La Salle, à Montpellier et à Anduze.

L'origine commune de tous les Pourtalès n'a pas pu être établie d'une manière certaine; il aurait fallu pour y arriver des documents antérieurs à 1500, qui font défaut.

L'ancêtre auquel M. le Dr Malzac rattache tous les descendants de ce nom est Claude Pourtalès, du mas du Viala; il se fixa au Castanet des Perduts où sa famille vécut pendant quatre générations, cultivant ses terres et vivant de la vie frugale des montagnards cévenols. Jean Pourtalès quittant la localité où était venu son quadrisaïeul, émigra vers 1640 à La Salle, ville industrieuse et commerçante alors; il y fait le commerce des laines, puis celui de l'argent et des prêts sur gages; ses affaires devenant plus considérables, il s'associe avec des concitoyens. «Il semble avoir un des premiers compris la valeur des biens «mobiliers et la nécessité de faire circuler les capitaux pour s'enrichir» (f. 28).



Jean, son fils, lui succède; il devient un des plus grands marchands-drapiers de La Salle, achète et revend des denrées, fait de la banque, acquiert des terrains et des maisons. En secondes noces il épousa Susanne Molles, fille d'Etienne Molles, pasteur et seigneur de Pierredon, d'une famille de petite noblesse. Il eut onze enfants; c'est eux qui commencèrent l'exode de leur famille à l'étranger.

Le fils aîné, Jean II Pourtalès, resta à La Salle à cause de sa situation et des biens fonciers hérités par droit d'aînesse. Les persécutions contre les Camisards, les dragonades, les vexations sans nombre auxquelles étaient en lutte les huguenots, décidèrent ses frères à quitter leur pays pour trouver des terres plus hospitalières: Louis (1692, † 1751) part le premier, il se rend à Genève, puis Pierre (1698, † . . . .) sans doute auteur de la branche de Montpellier, Jérémie (1701, † 1784) qui va à Lyon, ensuite à Genève et enfin à Neuchâtel, François (1694, † . . . .) qui quitte La Salle après 1718 pour une destination inconnue, Paul (1706, † . . . .) auteur de la branche de Valenciennes, Etienne (1703, † . . . .) réfugié à Hambourg, père de deux enfants morts jeunes et d'une fille décédée sans alliance en 1814.

Louis fut reçu bourgeois de Genève en 1716; il eut six enfants, dont deux filles: Anne (1715, † 1807) femme de Jean-François d'Escherny, bourgeois de Neuchâtel, et Marguerite (1715, † . . . .) femme en premières noces de Simon Greffulhe, négociant à Genève, ancêtre des comtes Greffulhe actuellement établis à Paris, et en secondes noces de François-Louis Trembley; son fils Jean-Jacques (1721, † 1764) négociant à Genève comme son père, épousa Marguerite Kick, dont il eut quatre fils.

Quant à Jérémie Pourtalès, septième enfant de Jean Pourtalès-Molles, reçu bourgeois de Neuchâtel en 1722, anobli en 1750 par le roi Frédéric II de Prusse, il eut une brillante destinée due à ses qualités et à ses grandes aptitudes commerciales; il est l'auteur de la branche aînée comtale des Pourtalès et de la branche dite de Neuchâtel.

Dans une centaine de pages, l'auteur de ce travail retrace l'existence des différents membres de cette famille; il nous parle de leur rôle commercial et politique, de leur influence religieuse, principalement dans la petite église de St-Roman de Codières (fermée en 1684), de leur vie de famille; grâce à des planches nombreuses, le lecteur peut illustrer par l'image les évolutions des Pourtalès, depuis le mas de Pourtalès, en passant par le Castanet des Perduts, jusqu'à La Salle, où ils acquirent des maisons, que nous voyons défiler sous les yeux. Des signatures, des autographes, un portrait, contribuent encore à rendre plus vivante la généalogie d'une famille qui sut s'élever fort haut dans l'échelle sociale.

Les pièces justificatives, très nombreuses, sont réunies de la page 109 à la page 234; elles se rapportent à l'état-civil, à des terriers de la région, à des extraits des archives de l'intendance du Languedoc (au sujet de la mort de Jean I Pourtalès), à des actes notariés.

Quinze tableaux généalogiques terminent l'ouvrage et en condensent d'une façon très claire tout le contenu; ils indiquent jusqu'à nos jours la descendance des diverses branches issues de Claude Pourtalès, l'ancêtre commun. Ces tableaux

se répartissent comme suit: 1° un tableau pour le tronc principal cévenol depuis Claude. 2° un tableau pour les branches aînées de La Salle et de Genève. 3° cinq tableaux pour la branche aînée de Neuchâtel existant aux Etats-Unis, à Laasow en Allemagne, à Genève et aux Crénées. 4° trois tableaux pour la branche de Gorgier. 5° un tableau pour la branche de Greng. 6° trois tableaux pour la branche cadette de Neuchâtel. 7° un tableau pour la branche de Valenciennes.

Aux pages 98, 102, 104 et 106 figurent les branches de Puechaguima, du mas de Camplan et de Sumène, issues d'Antoine et de Fulcrand Pourtalès, fils de Jacques, actuellement éteintes, et le rameau de St-Hippolyte du Fort éteint au commencement du XIXe siècle.

En fermant ce beau livre de famille on ne peut qu'admirer les résultats auxquels est arrivé l'auteur, malgré des difficultés nombreuses dûes à la dissémination considérable des membres de cette race cévenole, non seulement aux abords immédiats de son berceau, mais encore dans des localités fort éloignées que la sagacité du Dr Malzac a su lui faire découvrir. Rares sont les travaux de ce genre concernant les familles cévenoles de cette période troublée de l'histoire, aussi faut il admirer sans réserve le chercheur et le savant qui a pu pour les Pourtalès remonter fort loin dans leurs antécédents.

Au point de vue héraldique nous relevons, pour cette période française de l'histoire des Pourtalès, quelques renseignements intéressants: les armes de Jean Pourtalès furent enregistrées le 6 août 1700 à l'Armorial Général de France (Généralité de Montpellier) folio 858, n° 330, comme suit: «*D'azur à* «*un portail d'argent maçonné de sable.*» (fig. 261).



Fig. 261 Fig. 262 Fig. 263

«Ces premières armes, dit M. le Dr Malzac, ne paraissent pas être restées «longtemps telles quelles en usage dans la famille, puisque Jean III, capitaine «au service de Hollande, revenu en France, scellait en 1790 d'*un pélican,* une «lettre adressée à M. Vassas (fig. 262).

«Plus tard, Jérémie septième enfant de Jean Pourtalès réunira sur son «blason les deux emblèmes de la famille et portera: d'azur au pélican d'argent «dans sa piété de gueules, au chef de gueules, chargé d'un portail d'argent, «maçonné de sable. p. 51.» (fig. 263).

Relevons aussi les armes de la famille Molles à laquelle appartenait la mère de Jérémie Pourtalès: de gueules à un château ouvert et maçonné de sable et posé sur un rocher aussi d'argent (Armorial de Nîmes) p. 47.



Au sujet du pélican, l'auteur fait ressortir l'analogie de ces armes avec celles des Pelet d'Anduze, enregistrées en 1696, sous le numéro 26, comme suit: d'or à un pélican d'azur, avec sa piété, le tout ensanglanté de gueules, p. 51. Cette famille les tenait-elle d'une alliance Pourtalès? c'est possible, comme l'inverse l'est aussi, ou faut-il voir dans ces Pelet du Midi des descendants des Pelet de Genève qui eux également portaient les mêmes armes? L'*Armorial Genevois,* seconde édition, les indique comme originaires de Viuz en Faucigny avec Jacques Pelet en 1525, et mentionne un sceau de 1563 avec le pélican.

La définition de cet oiseau dans le blason des Pourtalès donne lieu à des variantes: le Dr Malzac cite le pélican *dans sa piété de gueules,* les *Archives héraldiques 1899,* p. 54-55 dans l'article intitulé «Nobiliaire du Pays de Neuchâtel» nous donne: coupé . . . au second d'azur à la *piété* d'argent. Enfin l'*Almanach généalogique suisse 1905* p. 414 indique: D'azur au pélican *et sa piété d'argent* sur un tierce de sinople! Je ne relève pas l'erreur d'impression: tierce pour tertre, mais cette piété qu'est-ce? Les manuels d'héraldique modernes disent que «*le pélican*» comprend sous cette dénomination: l'oiseau les ailes étendues, se becquetant la poitrine et nourrissant ses petits toujours au nombre de 3, le tout placé dans un nid appelé aire. La *piété* désigne les gouttes de sang qui sortent de la plaie du pélican, quand elles sont d'un autre émail que le corps; on ne parle de l'*aire* que quand le métal est différent. Les auteurs anciens, Palliot entre autres, sont d'un avis différent: pour eux la *piété* ne désigne ni les gouttes de sang, ni l'aire, mais «l'*action entière d'un pélican se représentant* «*de profil et se perçant la poitrine.*» Le *pélican,* sans autre, désigne l'oiseau seul; avec ses petits, on emploie le terme *en sa piété;* s'ils sont dans une aire ou sur une autre pièce, il faut la désigner, de même si le sang de la poitrine est d'un autre émail que l'oiseau on dit: *piété ensanglantée de* . . .

Une étude détaillée sur les armoiries de la famille de Pourtalès ayant paru dans les *Archives héraldiques* de 1889, p. 265 et suivantes, dûe à la plume de M. Jean de Pury, il serait superflu d'en dire davantage à ce sujet.

Une seconde remarque nous a été suggérée par les armes enregistrées en 1700 par Jean Pourtalès: d'azur au portail d'argent. Les auteurs, admettent que les armes concédées à Jérémie de Pourtalès par Frédéric II en 1750 étaient la réunion des deux anciennes, c'est-à-dire le pélican et le portail. Or le champ de celles de Jean Pourtalès (un portail), était *d'azur* et non de gueules?

En outre dans l'ouvrage de MM. Maurice Tripet et Jules Colin reproduisant l'*Armorial manuscrit de la Bibliothèque de la Ville de Neuchâtel (2e série)* p. 55, nous avons, posé sur le tout, un écu représentant un château ouvert sur champ de gueules; de même dans l'*Armorial de la Noble compagnie des Mousquetaires,* planche 12, c'est un château qui figure en cœur sur les armes du comte Alexandre de Pourtalès (1838-1839). Cette pièce nous apparaît bien comme telle et non comme un portail ou un portique, parce que le corps principal est surmonté d'un toit et flanqué de tours. Ici aussi les définitions varient suivant les auteurs: un portail ouvert . . ., un portail ouvert flanqué de deux poternes . . ., un portique d'argent ouvert du champ . . .



Reprenant les armes de la famille Molles nous constatons une analogie frappante avec celles qui nous occupent: *de gueules au château ouvert et maçonné de sable et posé sur un rocher aussi d'argent;* ce sont des armes parlantes *(moles).*

Jérémie de Pourtalès n'aurait-il pas réuni dans un même écu les armes paternelles et maternelles en supprimant seulement à ces dernières le rocher qui n'aurait plus raison d'être en chef? ou bien encore s'en serait-il inspiré pour composer son blason tout en remplaçant l'azur par le gueules?

M. Malzac indique pour les armes de Jérémie: d'azur au pélican . . . au *chef* de gueules chargé d'un portail. C'est évidemment une erreur, il s'agit d'un *coupé* et non d'un chef, tous les auteurs nous paraissent être d'accord sur ce point.

Il serait intéressant pour avoir des descriptions précises de pouvoir lire le texte original des différents diplômes de la famille de Pourtalès, c'est-à-dire de ceux qui ont été accordés: 1° le 14 février 1750, par Frédéric II à Jérémie de Pourtalès. 2° le 1er août 1811, avec le titre de chevalier, par l'Empereur d'Autriche à Jacques-Louis de Pourtalès, fils aîné de Jérémie. 3° le 19 mai 1814, par Frédéric-Guillaume III à Louis, James et Frédéric de Pourtalès, fils de Jacques-Louis, avec le titre héréditaire de comtes prussiens. 4° par Napoléon Ier avec titre de comte français à Frédéric de Pourtalès.

Pour terminer cette partie héraldique notons encore les armes d'André Paul Pourtalès, 1741, † 1825, maire de Valenciennes, que M. le Dr Malzac nous définit (Tableau généalogique XV) ainsi: *de gueules au soleil d'or; au canton dextre d'azur au pélican nourrissant ses petits.* *Henry Deonna.*

Zeitschriftenschau — A travers les revues

SUISSE

Anzeiger für schweiz. Altertumskunde. Indicateur d'antiquités suisses. 1914. No 4. H. Lehmann: Die Glasmalerei in Bern am Ende des 15. und Anfang des 16. Jahrhunderts (Forts.). — Ed. A. Gessler: Bildliche Darstellungen der ritterlichen Bewaffnung zur Zeit der Schlacht von Sempach 1386.

1915. No 1. H. Lehmann: Die Glasmalerei in Bern etc. (Forts.). — E. Major: Eingegrabene Wandinschriften und Malereien des 16. Jahrhunderts in Basel. — J. Keller-Ris: Die Fenster- und Wappenschenkungen des Staates Bern von 1540 bis 1797. — No 2. Ad. Fluri: Die Siegel der Stadt Bern 1470—1798. H. Lehmann: Die Glasmalerei in Bern etc. (Forts.). — J. Keller-Ris: Die Fenster- und Wappenschenkungen etc. (Forts.). — No 3. H. Lehmann: Die Glasmalerei in Bern etc. (Forts.). — Ed. Wymann: Das Inventar der St. Peterskapelle zu Luzern vom Jahre 1722.

Revue suisse de numismatique. T. XX. 1re liv. Les débuts probables du monnayage épiscopal bâlois au Xe siècle. — Louis Ewig, ein vergessener Numismatiker 1814—1870. — Les trouvailles monétaires de Châtillens et de Faoug. — Die Tätigkeit der Münzstätte in Luzern von 1803 bis 1848. — Über einen Medaillenstempel von Schwendimann. — La médaille du collège de Morges. — Basler Münzmeister, Stempelschneider und Medailleure. — Le premier batz de Neuchâtel frappé en 1600. — Neue Berner Münzen.

ALLEMAGNE

Familiengeschichtliche Blätter. 1915. Heft 5. Elsässische Adelige auf der Universität Strassburg in den Jahren 1621—1789. — Aus der biographischen Literatur der letzten Jahre. — Genealogische Taschenbücher für das Jahr 1915. — Königlicher Sächsischer Wappenbrief Breymann (mit Beilage). — Heft 6. Über Postmeisterfamilien mit besonderer Berücksichtigung der Familie Kees. — Zur Geschichte der Danziger Familie Groddeck (von Groddeck). —



Familiengeschichtliche Urkundenbücher. — Das Protokollbuch des Kaiserl. Hofpfalzgrafen Theodor Reinking. — Hamburger Bürgermeister-Pfennige. — Wie ein Wappen wandern kann. — Heft 7. Familiengeschichtliche Urkundenbücher. — Von den Franzosen im Jahre 1796 in Ravensburg geplünderte Familien. — Zwei von Rössingsche Grabplatten. — Zur Ahnentafel des Fürsten Otto von Bismarck. — **Heft 8.** Das Protokollbuch des Kaiserl. Hofpfalzgrafen Theodor Reinking. — Die von Knoblauch in Preussen. — Der Adelsbeweis für Familien polnischer Herkunft. — Nochmals das Stammbuch der Familie von Rauner. — Zur Ahnentafel des Fürsten Otto von Bismarck.

Der Deutsche Herold. 1915. Nr. 6. Totenschilde. — Ein Beitrag zur Corfeyschen Genealogie. — Vom deutschen Heimat-Kalender. — **Nr. 7.** Die Wappen des Mittelalters und der neueren Zeit im Spiegel deutscher Familiennamen. — Theaternamen. — Paul Trummer †. — Gibt es noch Freiherren v. Canitz? — **Nr. 8.** Weltkrieg und Heraldik. — Das Corfeysche Wappen in Westfalen. — Bildnis einer Schwanenordens-Dame in Graz. — Deutsche Wappenwasserzeichen — Die Wappen des Mittelalters und der neueren Zeit im Spiegel deutscher Familiennamen. — **Nr. 9.** Schutz des Familiennamens gegen Decknamen (Pseudonyme) von Schauspielern und Schriftstellern. — Die von Beneckendorff — Die Wappen des Mittelalters etc. — Deutsche Wappenwasserzeichen. — Eine offene Frage. — Dem erloschenen märkischen Geschlechte von Ahlimb. — Zur Hegerenterfrage. — Heraldik im Kriege. — Fahnen und Leben. — **Nr. 10.** Die Huldigung des Markgrafen Albrecht von Brandenburg und das preussische Wappen im Jahre 1525. — Proben aus einem heraldischen Sammelbande aus der 2. Hälfte des 15 Jahrhunderts. — Wappenbriefe. Ein Vorschlag. — Schutz des Familiennamens gegen Decknamen etc. — Zwei Altardecken des 14. Jahrhunderts. — Ein von Wackerbarthscher Grabstein. — Die Tegernseer Monstrantz.

Heraldische Mitteilungen. 1914. Nr. 11, 12. 1915. Nr. 1—2, 3—4, 5—6, 7—8.

Roland (Archiv für Stamm- und Wappenkunde). 1914—15. Nr. 11—12. Einiges vom Reichsfürstenstande des Mittelalters. — Carl Ludwig Stein. — Genealogia Henseliorum.

16. Jahrg. 1915—16. Nr. 1. Genealogia Henseliorum. — Carl Ludwig Stein — 2 Namen-Register als Beitrag zur Coburgischen Familiengeschichte. — Die Wappenschilde der Deutschordensritter in der St. Jakobskirche in Nürnberg. — **Nr. 2.** Die Familie Goeckel. — Die Trinkewitze. — Stammbuch des Dr. med. Justus Heinrich Heckenberg, in Osterode. — Carl Ludwig Stein. — Aus der Laubauer Stadtbibliothek. — Geschichte der Familie Hülsberg. — **Nr. 3.** Burg Lötzen in Masuren. — Die Familie Göckel. — C. L. Stein. — Der Kunstwart-Artikel „Fahnen und Leben". — Alte Grabsteine auf dem Kirchhof in Bad Pyrmont. — **Nr. 4.** Auszug aus: G. Kratz, Die Städte der Provinz Pommern. — C. L. Stein. — Mit dem Landwehrbataillon Soest 1870—71. — Eine interessante Namensumwandlung. — Das Geschlecht Grube. — Proben aus einem herald. Sammelband des Heroldsamts München.

ANGLETERRE

The Genealogist. Vol. 32. 1915—16. Part. 1. Osbert the Sherif. — A Vellum pedigree-roll of the family of Danyers. — Further notes on the Campbells of Duntroon. — Dugdales Visitation of Yorkshire. — Extracts from register of deaths of the cape of Good Hope, 1816—26. — Extracts from a seventeenth century note-book. — Marriage licenses of Salisbury. — Inquisitiones post mortem, temp. Henry VIII to Charles I. — Administrations in the Surogative Court of Canterbury.

DANEMARK et NORWÈGE

Personalhistorisk Tidsskrift. 5. Binds. 1914. Hefte 3. **6. Binds. 1915.** Hefte 1, 2.

Arkiv for genealogi og heraldik. Hefte 13—14

ESPAGNE

Revista de Historia y de Genealogia Espanola. 1914. 12. **1915.** 1, 2.

Archivos historicos de Genealogia y Heraldica. Tomo II. 1914. 4, 5, 6. **Tomo III. 1915.** 1, 2.

ETATS-UNIS

The New-York genealogical and biographical Record. Vol. 45. 1914. 3, 4. **Vol. 46. 1915.** 1, 2.

The Utah genealogical and historical Magazine. Vol. V. 1914. 3, 4. Vol. VI. 1915. 1, 2, 3, 4.

HOLLANDE

De Wapenheraut. Jaarg. 18. 1914. 8, 9, 10, 11, 12. Jaarg. 19. 1915. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11.

ITALIE

Bollettino araldico storico genealogico. Venezia. 1914. 11, 12. 1915. 1, 2, 3.

Bollettino araldico storico genealogico. Firenze. 1914. 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12. 1915. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

Rivista araldica. 1915. No 3. La Franche-Comté chevaleresque. — Gioacchino Murat e l'Ordine delle Due Sicile. — I Morra e gli Epifanio. — Appunti di araldica e assiografia ecclesiastica. — Libro d'Oro del ducato di Ferrara. — Il patriziato Feltrese (blasonario). — Un canonico forlivese scrittore di araldica. — L'Ordine Cristino nel Valfortore. — Bibliografia genealogica italiana. — No 4. L'Ordine Costantiniano a Genova. — La Franche-Comté chevaleresque. — I Castello di S. Pietro in Anatolia ed i suoi stemmi dei Cavalieri di Rodi. — Ancora dello stemma di Vannozza Borgia de' Cattanei. — Libro d'Oro del ducato di Ferrara. — Lo stemma della citta di Lanciano. — Appunti di araldica e assiografia ecclesiastica. — Stemma vescovile sopra una bandiera. — La stirpe dei Giocoli. — No 5. L'abuso dei titoli nobiliari in Italia. — A proposito di Vannozza Borgia de' Cattanei. — Les princes d'Orléans sont-ils du sang? — Rinaldo III Juarel Conte di Avella. — La noblesse roumaine. — Giovanni Antonelli. — La controrivoluzione Cavese del 1799 e il capitano don Vinc. Baldi. — Spigolature intorno a Cagliostro. — L'ordine militare del Santo Sepolcro. — La Croix de Guerre en France. — Appunti di araldica e assiografia ecclesiastica. — Libro d'oro del ducato di Ferrara. — La nobilta Feltrese. — No 6. Interno ai Bonaccolsi. — La noblesse roumaine. — Chiesa, Fregosi e Marocelli in Ferrara. — La corona dei principi romani. — Libro d'Oro del ducato di Ferrara. — La Franche-Comté chevaleresque. — Souvenirs du marquis de Belleval sur l'Ordre Constantinien. — Bibliografia genealogica italiana.

SUÈDE

Svensk Exlibris Tidskrift. IV. Arg. 1914. 1, 2, 3, 4. V. Arg, 1915. 1.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Bericht über die Jahresversammlung vom 2. Oktober 1915 in Solothurn.

In Anbetracht der vorliegenden dringenden Traktanden glaubte der Vorstand die Generalversammlung nicht wieder verschieben zu dürfen, wie es voriges Jahr geschehen ist. Doch wurde, dem Ernst der Zeiten Rechnung tragend, bloss zu einer eintägigen, rein geschäftlichen Sitzung eingeladen. Diese fand Samstag, den 2. Oktober, in Solothurn statt und wurde von 24 Mitgliedern besucht. Ein gemeinsames Mittagessen im Hôtel Krone eröffnete die Tagung.

Ebendort wurde dann auch die Generalversammlung abgehalten. Nach Verlesung von Jahresbericht und Jahresrechnung, die beide in extenso in den „Archives“ gebracht werden sollen, referierte Herr Dr. Merz über das Genealogische Handbuch: Band III soll nächstes Jahr abgeschlossen werden; in der

letzten Zeit wurden die Beiträge sozusagen ausschliesslich von Herrn Dr. Merz bestritten, der nach Vollendung des Bandes als Präsident und Mitglied der Genealogischen Kommission seinen Rücktritt zu nehmen wünscht. Es wird ihm von verschiedenen Seiten der Dank der Gesellschaft für seine viele und wertvolle Arbeit in dieser Kommission ausgesprochen; eine Neuwahl soll erst nächstes Jahr vorgenommen werden. Als nächstjähriger Versammlungsort wird Neuchâtel bestimmt, wo im Jahre 1891 die Gesellschaft auch gegründet worden ist; hoffen wir, dass wir das 25jährige Jubiläum wieder im Frieden werden feiern können! Es findet sodann die Neuwahl des Vorstandes statt: An Stelle der demissionierenden Herren Pfarrer Gerster, Alb. Choisy und d'Eggis werden gewählt die Herren Dr. Hahn, Dr. Deonna und Dr. Hegi; die übrigen Herren wurden bestätigt. In die Redaktionskommission wurde als neues Mitglied gewählt Herr W. R. Stähelin. Zu Rechnungsrevisoren werden ernannt die Herren Dr. Simon und Robert Hess. Der Subskriptionspreis für das von Herrn Byland sel. verfertigte Generalregister über die 25 ersten Jahrgänge wird auf 5 Fr. festgesetzt; niedriger können wir wegen der hohen Buchdruckerkosten nicht gehen. Der Gesellschaftsbibliothek wird ein Kredit von 150 Fr. bewilligt. Da diejenigen Mitglieder, die erst später der Gesellschaft beigetreten sind, Band III des Genealogischen Handbuches nicht vollständig besitzen, sollen Unterhandlungen mit dem Verleger wegen billigerer Nachlieferung der noch fehlenden Bogen versucht werden.

Nach Erledigung der geschäftlichen Traktanden wies Herr Signer ein von ihm zusammengestelltes und gemaltes Armorial vor, das die Wappen aller mit der Geschichte von Arbon je in Verbindung gestandener Geschlechter vorweist; Herr Dr. Hegi liess einen Siegelstempel des Geschlechtes Schafli aus dem 13. Jahrhundert, der erst kürzlich in Zürich gefunden worden ist, zirkulieren; Herr Dr. Aug. Burckhardt endlich zeigte ein aus dem Ende des 17. Jahrhunderts stammendes heraldisches Gesellschaftsspiel. Der Aktuar: *August Burckhardt.*

Allocution du président de la société, M. Jean Grellet, prononcée à l'Assemblée générale de Soleure le 2 octobre 1915.

Messieurs,

Nous avons tous encore en mémoire notre dernière assemblée générale, les belles journées passées les 6 et 7 septembre 1913 à Delémont, St-Ursanne et Porrentruy. Ces hautes régions du Jura vivaient alors en pleine tranquillité, propice à l'étude et aux réunions de sociétés savantes. Mais les nuages ne tardèrent pas à s'amonceler à l'horizon, nos troupes appelées à la protection de la frontière toute proche, amenèrent dans ces paisibles localités un mouvement inaccoutumé et bientôt le bruit sinistre du tonnerre et du crépitement des engins meurtriers y parvenait du pays voisin. La guerre avait éclaté, et souvent nos pensées sont retournées aux amis qui nous avaient si bien reçus et à toute cette population jurassienne exposée en première ligne aux étincelles qui auraient



pu étendre la conflagration européenne à notre pays. Nous n'avons heureusement jusqu'à présent pas été entraînés dans le conflit sanglant, mais notre patrie n'en a pas moins été atteinte dans ses forces vives: l'industrie et les métiers paralysés par l'arrêt de l'importation des matières premières et l'absence de bras, enlevés aux ateliers par la mobilisation, les frais énormes de la mise sur pied de notre contingent, des misères de tous genres à soulager ont exigé et exigeront encore de tous de lourds sacrifices, car la guerre dure toujours et rien ne permet d'espérer que la fin en soit prochaine. Vu la tension générale et l'anxiété qui tenaient nos cœurs en haleine et absorbaient nos esprits, notre réunion de l'année passée — elle devait avoir lieu à Einsiedeln — a été supprimée d'un commun accord. Votre comité s'est demandé s'il ne serait pas opportun d'en agir encore de même cette année, mais les statuts exigeant le renouvellement triennal du comité et des autres organes de la société, d'autres matières d'une certaine importance étant encore à traiter, il n'a pas cru devoir différer de vous convoquer, mais a décidé, pour tenir compte du sérieux des temps, de se borner à une simple séance administrative sans apparat aucun et en faisant abstraction de toute autre organisation, telle qui visite aux monuments, exposition spéciale ou excursion, qui d'habitude constituaient un des attraits de nos réunions, de manière à ce que chacun puisse rentrer chez soi le même jour et à réduire les frais dans la mesure de possible. Aussi avons-nous choisi une ville facilement accessible et dont la plupart d'entre nous connaît déjà les trésors historiques, pour les avoir visités lors de notre assemblée générale de 1903, tenue aussi à Soleure. En outre il nous a semblé que malgré la simplicité de notre programme, nous aurions quelque plaisir à nous retrouver ensemble après les malentendus que la guerre et le plus ou moins de sympathie pour tel ou tel des belligérants a failli faire naître entre les différents éléments ethniques dont se compose notre pays. Par notre réunion nous affirmons que ce mauvais vent n'a pu qu'agiter quelque peu la surface des eaux, mais que dans leurs profondeurs elles restent limpides et compactes, comme l'inaltérable sentiment national qui nous unit tous; nous affirmons encore que les divergences d'opinions personnelles n'entament pas, dans la poursuite d'un but commun, la solidarité des membres de notre société qui se tient en dehors des querelles de nos voisins et des remous qu'elles peuvent produire dans nos cantons. Notre société reste ce qu'elle a toujours été, suisse avant tout et pardessus tout. En récueillant des documents dans toutes nos régions, elle n'a d'autre but que de contribuer à élever un monument héraldique à la gloire de l'ensemble de notre patrie bien aimée.

D'après l'exposé financier de notre grand argentier les comptes de l'année 1914 présentent un aspect satisfaisant, en ce sens que nous avons équilibré notre budget avec 4349. 72 frs. de recettes contre 4305. 18 frs. de dépenses. Le solde au 31 décembre est de 1994. 38 frs. soit de 44. 54 frs. supérieur à celui que nous avions en commençant l'année. Il est vrai que quelques factures concernant l'année n'ont été payées qu'en 1915, mais le même fait se reproduisant régulièrement, il y a compensation avec les notes se rapportant à l'année pré-

cédentes et qui grèvent notre dernier budget. Ce n'est que grâce à une stricte économie que nous sommes arrivés à ce résultat. Elle ne continue pas moins à s'imposer, d'autant plus que l'état de guerre n'est pas sans amener quelque perturbation dans nos recettes, du fait qu'un certain nombre de membres à l'étranger n'ont plus donné de leurs nouvelles. Ils sont probablement sous les armes et soit que les avis ne leur parviennent pas, soit qu'ils estiment le moment peu propice pour s'occuper de l'expédition d'un mandat, peut-être même pour cause de mort, ce que nous ne voulons pas espérer, quelques cotisations restent en suspens. Le rôle de nos membres porte actuellement 319 noms ce qui représente une augmentation de deux sur l'état de l'année précédente. Deux membres nous ont été enlevés par décès. Ce sont en mars 1915 M. *A. Burckhardt-Heussler,* fabricant de rubans à Bâle, père de notre dévoué secrétaire auquel nous exprimons toute notre sympathie à l'occasion de cette perte douloureuse. M. Burckhardt-Heussler faisait partie de notre société depuis 1905. Le second décès que nous avons malheureusement à enregister est celui de M. *Charles Byland* à Berne, enlevé le 16 mai 1915 à 27 ans seulement après une longue maladie, qui ne lui a pas permis de terminer ses études de philosophie, il est vrai, mais ne l'a pas empêché de chercher dans le travail un dérivatif au long repos auquel il était condamné. Loin de se laisser abattre par son état, il a conservé jusqu'à la fin une exemplaire sérénité et une égalité de caractère réconfortante pour ses amis et en particulier pour ses parents dont il était fils unique. Il s'intéressait tout particulièrement à la science des armoiries et a donné plusieurs articles à nos «Archives héraldiques», mais nous lui sommes surtout redevables d'un travail de longue haleine. En 1910 M. Byland, déjà malade et se trouvant alors dans une clinique à Lausanne, nous offrit, pour occuper ses loisirs forcés, d'entreprendre l'établissement de la table analytique des matières des «Archives», désirée depuis longtemps. Nous avons accepté cet offre avec reconnaissance et il s'est attelé à la besogne avec une patience et une persévérance dignes d'un bénédictin, de sorte qu'il a encore pu terminer la table des 24 premières années, soit de 1887 à 1910, à peu près au moment où éclatait la guerre. Cette circonstance nous a empêchés de le publier jusqu'à présent, mais nous pensons qu'il n'y a pas lieu de différer plus longtemps de lancer une souscription et que nos membres tiendront tous à honorer la mémoire et le désintéressement de notre défunt jeune ami en s'assurant un exemplaire du fruit de son dévouement, indispensable à qui veut consulter la collection des «Archives» et cela d'autant plus que les parents de M. Byland ont bien voulu encore nous faire don de 200 frs. pour faciliter la publication de l'œuvre de leur fils, faite avec le soin et l'intelligence qui le caractérisaient. Il nous reste à mentionner qu'il avait également réuni une riche collection d'armoiries des communes de la Suisse comprenant plus de mille pièces et dont sur son désir notre bibliothèque est devenue l'héritière. En accordant un affectueux souvenir à ce membre aussi aimable que laborieux, nous adressons à Monsieur et Madame Byland-Diacon l'expression de toute notre reconnaissance pour la générosité avec laquelle ils ont bien voulu seconder les intentions de leur fils à l'égard de notre société.

Les « Archives héraldiques » ont paru régulièrement quoique parfois avec certains retards qui s'expliquent par le fait de l'absence de nos rédacteurs qui tantôt l'un, tantôt l'autre ont été appelés pour de longues périodes sous les armes. Du reste depuis plus de deux ans M. le Dr Hegi, très pris par d'autres travaux, avait demandé un congé prolongé et n'a pu que fort peu s'occuper de la rédaction des «Archives». L'espoir qu'il avait de pouvoir la reprendre ne s'étant pas réalisé, il s'est vu contraint à notre grand regret, de donner par lettre du 23 mars 1915 sa démission irrévocable du poste qu'il a occupé depuis 1910 avec zèle et grande compétence. Vous vous associerez certainement aux meilleurs remercîments qui lui ont déjà été transmis au nom du comité pour les excellents services rendus, ce que je vous prie de témoigner en vous levant de vos sièges. Tout le travail de rédaction étant retombé sur les épaules de M. Dubois, il y aura lieu de le soulager en lui donnant un collaborateur pour la partie allemande, ce dont vous voudrez bien tenir compte lorsque nous procédrons dans un moment à la nomination du comité de rédaction.

Le Manuel généalogique a également progressé, grâce aux bons soins de M. Merz et nous allons prochainement arriver à la fin du 3e volume. Il est regrettable que des collaborateurs plus nombreux continuent à faire défaut. Nous dirons encore que la bibliothèque continue à s'enrichir par des dons et des échanges et que des emprunts lui sont faits toujours plus nombreux, ce qui marque qu'elle est appréciée par les chercheurs.

Nous arrivons aujourd'hui à la fin d'une période triennale exigeant le renouvellement des organes de la Société. Le comité dépose donc son mandat en vos mains, non sans vous remercier, Messieurs, de l'appui que vous avez bien voulu lui accorder et de l'indulgence dont vous n'avez cessé de faire preuve en sa faveur.

* * *

A Soleure nous sommes au pied de Jura et pouvous voir dans le lointain se profiler l'étincelante chaîne des Alpes. La configuration de notre pays nous permet d'apercevoir de partout quelque cime blanche ou verte, aussi n'est-il pas étonnant que l'image si familière de la montage ait aussi été choisie, en Suisse plus que partout ailleurs, comme meuble héraldique, généralement sous forme de monts à trois coupeaux. On pourrait même dire qu'il y a chez nous quelque abus sous ce rapport, car souvent ils ne sont introduits dans une armoirie que pour remplir le vide formé par la pointe de l'écusson, lorsque l'artiste graveur, peintre ou sculpteur n'a pas su répartir les figures de manière à couvrir harmonieusement le plus possible du champ de l'écu. Ce défaut correspond à la décadence qui s'est introduite dans l'art héraldique à partir de la seconde moitié du XVIIe siècle, aussi les monts sont-ils particulièrement nombreux dans les armoiries dont l'origine remonte à cette époque, mais il serait erroné de croire qu'ils n'aient eux-mêmes pris naissance qu'à ce moment. Ils sont beaucoup plus anciens et on en trouve des exemples à la meilleure époque héraldique comme nous allons le voir. Bien qu'il soit toujours dangereux de généraliser, et qu'il

faille partout tenir compte d'exceptions, nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'en Allemagne les monts sont beaucoup plus rares dans les plaines du nord que dans les régions plus accidentées de la Forêt Noire et de la Bavière; ils ne sont pas fréquents en France non plus et sont à peu près inconnus en Angleterre, pays fort peu accidenté. D'autre part on les retrouve assez nombreux en Italie, traversée dans toute sa longueur par d'imposantes chaines de montagnes et hérissée de cônes volcaniques. La vision continuelle de ces aspérités les a acclimatées dans les armoiries italiennes sinon autant que chez nous, du moins dans une plus large mesure que dans les autres pays mentionnés.

En consultant, au point de vue qui nous occupe quelques anciens armoriaux nous pouvons faire des constatations intéressantes. Le *Codex Manesse* qui date des premières années du XIVe siècle (entre 1300 et 1330) sur environ 70 armoiries n'en donne que trois portant des monts. Ce sont Ringgenberg (un fermeau ou „Ring" sur trois monts), Hornberg (deux cors [Horn] sur trois monts), donc toutes les deux parlantes et Der Taler; encore ne sommes nous pas très certain que pour ce dernier il s'agisse d'un mont. Il porte d'argent à cinq roseaux de sable mouvants d'une champagne, arrondie en forme de dome, d'azur, dans laquelle il faut peut-être voir plutôt la surface bombée d'un lac qu'une montagne où les roseaux seraient moins à leur place. Deux de ces troubadours (Ringgenberg et Der Taler) sont suisses.

Dans le *Codex Seffken,* pour le désigner par son premier nom connu quoique erroné et qui date de l'année 1380 environ, il n'y a des monts que dans deux armoiries sur 250 environ; ce sont Henneberg (une poule sur 3 monts) donc encore une armoirie parlante et van Krachouwen qui porte trois épées plantées sur trois monts. Cette faible proportion s'explique du reste par le fait que cet armorial ne contient à une exception près (Nidau) que des noms étrangers à la Suisse.

Les cas mentionnés ne sont pas assez nombreux pour pouvoir en tirer des conclusions bien définies, si ce n'est qu'au XIVe siècles les monts étaient encore rares dans le blason et qu'ils sont employés comme emblèmes parlants dans trois cas sur cinq.

Il en est autrement dans la « *Wappenrolle* » de Zurich et dans l'armorial de Grünenberg. Dans la première qui date approximativement de l'an 1340, 40 écussons sur environ 550 portent des monts que nous pouvons diviser d'après leur but en deux catégories. Nous n'en comptons que huit dont les monts sont la pièce unique, tandis que dans tous les autres cas ils servent de support à quelque autre meuble. Dans huit écussons seulement les monts ne paraissent pas faire allusion au nom, tous les autres, abstraction faite de quelques armoiries qui n'ont pas pu être identifiées, forment avec le meuble qu'ils soutiennent, le plus souvent un animal, les deux parties du nom, comme Hirschberg, Henneberg, Thierstein, Ramsperg, Ebersberg, ou Spiegelberg, Homberg, Hornstein, Ringenberg etc. Dans Rotberg, Grünenberg et Schwarzberg le mont est seul et l'émail correspondant suffit à lui donner sa valeur comme armes parlantes. Une autre famille Grünenberg, celle de l'héraldiste, porte de sable au mont d'or; il n'est donc que partiellement parlant.

Si dans la Wappenrolle la proportion des écus portant des monts est de 8%, elle semble au premier abord infiniment plus faible dans l'*Armorial de Grünenberg* qui est de près de 150 ans postérieur (il a été terminé en 1483): sur environ 2000 armoiries nous n'y comptons guère que 60 montagnes, mais nous y retrouvons la plupart de celles figurant dans la Wappenrolle et presque toutes se rapportent à notre pays ou aux régions voisines. La faible proportion de ces armoiries sur l'ensemble donné par Grünenberg s'explique du fait que cet armorial couvre à peu près tous les pays de l'Europe. Ainsi l'assertion que les monts sont caractéristiques de la Suisse et ne se rencontrent ailleurs que beaucoup moins fréquemment, presque exceptionnellement, se trouve confirmée. Dans Grünenberg également la majorité des monts forment des armoiries parlantes, bien que ceux où ce n'est pas le cas soient déjà plus nombreux que dans la «Wappenrolle», mais dans aucun des quatre armoriaux mentionnés nous n'en découvrons qui ne soient pas, soit la pièce unique, soit un meuble destiné à en soutenir un autre; une seule armoirie fait exception, celle des Aichberg qui est d'or à la fasce de sable accompagnée en pointe d'un mont de même; il semble qu'on n'ait pas pu se résigner à ne pas rappeler tout ou moins le «berg» du nom à défaut de la première syllabe.

D'après ce qui précède nous pouvons constater que les monts n'étaient au moyen âge pas choisis comme emblèmes pour eux-mêmes et leur beauté — l'amour de la nature n'était pas né — mais presque uniquement comme signe parlant et ils font sonner dans un nom indifféremment les terminaisons de Berg, Stein ou Fels, ils représentent la montagne, la pierre ou le rocher.

Par brièveté nous nous sommes servis simplement des termes «monts», mais le mont unique est rare, jamais il ne représente une montagne naturelle et est toujours stylisé en forme de dome. Dans le bouclier de Seedorf au Musée national qui date de la fin du XIIe ou commencement du XIIIe siècle le lion repose sur une base rectangulaire (occupant la pointe de l'écu) dans laquelle il faut voir une forme primitive du mont, mais presque toujours les monts sont multiples, divisés en plusieurs coupeaux arrondis ou plus ou moins allongés en hauteur et dont il faut indiquer le nombre. Les plus fréquents sont les monts à trois coupeaux soit réunis par la base en forme de trèfle, celui du milieu étant un peu plus élevé, soit que deux se placent l'un à côté de l'autre, le troisième se hissant par derrière au-dessus des autres; c'est cette forme, rappelant un peu des écailles, qui est adoptée lorsque les coupeaux sont plus nombreux. Il y a des monts à deux, trois, quatre, six, neuf, dix, douze et même seize coupeaux. Ils sont aussi souvent alaisés que mouvants de la pointe de l'écu, ainsi la «Wappenrolle» en donne 22 de la première catégorie et 18 de la seconde qui peu à peu devint prépondérante et reste la règle générale à partir du XVIe siècle, seuls les monts figurant comme meuble unique étant encore alaisés, comme par exemple dans les armoiries des Effinger. Notre ami, M. le prof. E. A. Stückelberg, qui a consacré dans le «Wappensammler» (1re année de: *Archiv für Stamm- und Wappenkunde*, Kahla, 1900) septembre N° 3, un article à cette même question cite plusieurs exemples démontrant que primitivement on n'attachait pas d'impor-

tance au nombre des monts, la même armoirie étant indifféremment représentée tantôt avec deux, trois ou quatre coupeaux.

Quant aux émaux des monts, le sinople prédomine; il y en a 23 sur 40 dans la «Wappenrolle», mais chose curieuse les monts d'argent ne sont qu'au nombre de deux; il faut croire que les forêts du Jura et les mamelons gracement gazonnés de l'Emmental ou de l'Appenzell parlaient plus au cœur de nos ancêtres que l'aridité des Alpes, malgré leur étincelante blancheur, à moins que les six monts d'or ou les quatre de gueules n'aient été destinés à rappeler l'Alpenglühen. Nous trouvons en outre un mont de sable, et quatre d'azur. Enfin remarquons que malgré la règle, deux des monts de sinople se trouvent l'un sur champ de sable (armes imaginaires de Bretagne) l'autre sur champ de gueules (Spiegelberg). Nous y voyons l'origine de la théorie que les meubles «au naturel» ne doivent être considérés ni comme couleur ni comme métal, mais peuvent se placer indifféremment sur l'un ou l'autre. Dans tous les cas ces exemples sont un précédent autorisant les nombreuses infractions à la règle qui ont été commises dans la suite à cet égard.

Dans un autre document un peu plus récent, le rôle de l'*Abbaye du Chat* de Constance datant de 1547 nous trouvons parmi 152 armoiries 12 monts (ce qui forme le 8%) dont quatre sont la pièce unique, tandis que les huit autres supportent un meuble, cinq sont parlants, sept ne se rapportent pas au nom.

A partir de cette époque la figure héraldique qui nous occupe se multiplie; et prend aussi parfois l'aspect d'un simple terre plein, la terrasse, d'où croissent volontiers les meubles du règne végétal et lorsqu'il s'agit de camper un animal passant ou une figure humaine. En outre à côté du mont-*unitaire,* si nous osons nous servir de ce terme, formant la pièce essentielle de l'armoirie et du mont *utilitaire* servant de soutien à un autre meuble, nous voyons apparaître une troisième catégorie que nous appellerons volontiers le mont de *remplissage.* Il n'est qu'une pièce secondaire dont l'absence n'altererait pas le caractère de l'armoirie et ne supportant rien, il n'a d'autre but que de remplir le pointe de l'écu.

En vue de nous faire une idée de la fréquence et de la diffusion territoriale des monts dans l'héraldique suisse, nous avons compulsé 19 armoriaux de notre pays pour nous livrer à un petit travail statistique, avec le résultat suivant: Soleure, Schwyz et Zoug tiennent la tête où 48% du total des armoiries portent des monts; à Berne la proportion est de 37%, à Winterthour 35%, Baden en a 30%, Rapperswil 29%, Bâle 27%, Zurich et Glaris 25%, Valais 24%, Schaffhouse 23%, Coire et St-Gall 22%, Lucerne 19%, puis nous descendons dans les cantons de Fribourg et de Neuchâtel à 16 et 14%, Vaud n'en a plus que 7% et malgré le voisinage de Salève et de Mont-Blanc, il est vrai qu'ils sont au delà de la frontière, Genève vient en fin de liste avec à peine 1%.

Nous avons dans les 7530 écus des 19 armoriaux passés en revue 1300 monts; pour d'autres cantons nous ne possédons pas de documents assez nombreux pour établir une statistique exacte, mais d'après ce que nous en savons, ils ne doivent guère rester en arrière, de sorte que l'on peut sans témérité affirmer que les monts brillent en moyenne dans 18 à 20% des armoiries suisses. Environ



90 % des monts sont de sinople et de ceux-ci 756, donc le 57 % du total de 1300 se trouvent dans un champ de gueules, d'azur ou de sable enfreignant ainsi l'interdiction de placer couleur sur couleur et métal sur métal. Remarquons encore que près du quart de 1300 sont ce que nous avons désigné comme monts de remplissage.

Au point de vue strictement héraldique on peut regretter cette richesse de monts qui ne contribuent guère à la beauté d'un blason, surtout s'ils ne fonctionnent que comme bouche-trou. D'autre part ils sont éminemment caractéristiques de notre peuple pas très artiste, à l'esprit positif avant tout, ne comprenant pas facilement des objets flottant contre nature dans l'espace et préférant, comme il les voit dans la réalité, les planter ou les faire marcher sur une base solide. Il est dans la nature des choses qu'il choisisse pour cela moins souvent un terrain plat que des montagnes qui font partie de son existence et sur lesquelles il peine à la sueur de son front. Il y contemple le monde et ses petitesses de haut; elles lui parlent de grand air où l'on respire librement et d'indépendance. Dans les armoiries l'amour du sol natal est attesté par ce symbole qui n'est pas importé; il est bien de chez nous et spécial à notre pays. A ces différents titres, aussi bien que le patriote, l'héraldiste suisse pourra dire:

Aimons toujours nos monts!

Auszug aus der Rechnung vom Jahre 1914.

A. Einnahmen.

1. Übertrag vom Jahre 1913	Fr. 1949. 84
2. Von den Mitgliedern, Jahresbeiträge und Eintrittsgebühren	„ 3415. —
3. Abonnements	„ 720. —
4. Einnahmen aus Verkauf	„ 58. —
5. Zinsen	„ 121. 60
6. Verschiedenes	„ 35. 12
Total	Fr. 6299. 56

B. Ausgaben.

1. Schweizer Archiv für Heraldik	Fr. 3487. 25
2. Genealogisches Handbuch zur Schweizergeschichte	„ 600. —
3. Bibliothek	„ 170. 60
4. Verschiedenes	„ 47. 33
Total	Fr. 4305. 18

C. Rechnungsabschluss.

Einnahmen	Fr. 6299. 56
Ausgaben	„ 4305. 18
Somit Aktiv-Saldo per 31. Dezember 1914	Fr. 1994. 38

Zeiger:

In vier Sparheften zinstragend angelegt	Fr. 1984. 50
Barschaft beim Quästor am 31. Dezember 1914	„ 9. 88
Gleich dem Saldo	Fr. 1994. 38

Zürich, den 15. Juli 1915.

Der Quästor: G. Hess-von Schulthess.



Bericht über das Genealogische Handbuch 1914.

Die Fortsetzung der Publikation wurde ausschliesslich vom Herausgeber bestritten. Zu jedem Archivhefte konnte eine Beilage geliefert werden. Die Rechnung zeigt dasselbe Bild wie in den vorigen Jahren.

Erfreulich war der Absatz des ersten Bandes, es wurden — meist an Mitglieder — insgesamt 37 Exemplare verkauft.

Mit 1915 beginnt eine raschere Förderung, um den Band III bald abschliessen zu können.

Rechnung für 1914.

	Fr.	Fr.
Aktivsaldo der Rechnung von 1913	688. 35	
Zinse des Einlageheftes 1296 der Aarg. Kreditanstalt	33. 20	
Zahlung der Herald. Gesellschaft	600. —	
Zahlung von Schulthess & Co., Erlös aus Bd. I des Handbuchs für 1913	60. —	
Zahlungen an Schulthess & Co.:		
für Band III Bg. 16 = S. 241—256, Stammtaff. XXII—XXIV und Siegeltaff. XV—XVII		271. —
für Band III Bg. 17 = S. 257—272 und Stammtaf. XXV . .		160. —
Zahlung an H. R. Sauerländer & Co. für Siegeltaff. XVI u. XVII (Clichés)		58. 05
Aktivsaldo (Einlageheft 1296 der Aarg. Kreditanstalt)		892. 50
	1381. 55	1381. 55

Vermögensrechnung auf Ende 1914.

Kontokorrentheft 103 der Zürcher Kantonalbank	881. 95
Einlageheft 1296 der Aarg. Kreditanstalt	892. 50
	1774. 45

Aarau, 23. IX. 1915. W. Merz-Diebold.

Bibliothèque de la Société.

Dons.

Die Siegel der Stadt Bern 1470—1798, von Ad. Fluri, mit 2 Tafeln. Aus „Anzeiger für schweiz. Altertumskunde“. 1915. Geschenk des Verfassers in Bern.

Geschichte der Familie Ammann von Zürich. Im Auftrage des Herrn Aug. F. Ammann gedruckt von Fritz Amberger vorm. David Bürkli. Zürich 1904. Nr. 198.

Kunstbeilagen und Stammtafeln zur Geschichte der Familie Ammann von Zürich. 1904. Mappe zu Exemplar Nr. 198.

Geschenk von Hrn. Aug. F. Ammann, Renens près Lausanne.

Répertoire général des familles dont les membres ont occupé les fonctions baillivales dans les dixneuf bailliages du canton de Fribourg, les quatre bailliages communs avec Berne et les quatre bailliages italiens placés sous la juridiction alternativement exercé par les XII cantons de la Confédération, publié par Alfred Weitzel. (Extrait des Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg. 1915. Tome X). Fribourg 1915.

Don de l'auteur à Fribourg.

Kasimir Pfyffer von Altishofen. Ein Beitrag zur schweizerischen Rechtsgeschichte, von Dr. Placid Meyer von Schauensee. Luzern. Sonderabdruck aus der Festschrift für Georg Cohn. Zürich 1915. Geschenk des Verfassers.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.